

















# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

Deuxième Série.

TOME III.

La première série du BULLETIN se compose de vingt volumes, et comprend douze années de 1821 à 1833, inclus, finissant au n° 128.

Les volumes I, II, III du RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES ont paru; les tomes IV et V sont sous presse.

---

## BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

(Élection du 4 avril 1834.)

---

|                 |                                                                        |
|-----------------|------------------------------------------------------------------------|
| Président.      | M. le comte DE MONTALIVET, pair de France.                             |
| Vice-présidens. | { M. le baron WALCKENAER, membre de l'Institut.<br>M. DE LARENAUDIÈRE. |
| Secrétaire.     |                                                                        |
|                 | M. DENAIX, lieutenant-colonel au corps royal d'état-major.             |
| Scrutateurs.    | { M. le baron DE LADOUCETTE, membre de la<br>Chambre des Députés.      |
|                 |                                                                        |
|                 | M. ISAMBERT, idem.                                                     |

### LISTE DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ, *depuis son origine.*

|                                 |                                  |
|---------------------------------|----------------------------------|
| MM. le marquis DE LAPLACE.      | MM. le comte CHABROL DE CROUSOL. |
| le marquis DE PASTORET.         | le baron CUVIER.                 |
| le vicomte DE CHATEAUBRIAND.    | le baron HYDE DE NEUVILLE.       |
| le comte CHABROL DE VOLVIC.     | le duc DE DOUDEAUVILLE.          |
| BEQUEY.                         | J.-B. EYRIÈS.                    |
| le baron Alexandre DE HUMBOLDT. | le comte DE RIGNY.               |
|                                 | DUMONT D'URVILLE.                |
|                                 | le duc DECAZES.                  |

### CORRESPONDANS ÉTRANGERS, *dans l'ordre de leur nomination.*

|                                        |                                 |
|----------------------------------------|---------------------------------|
| MM. le docteur MEASE, à Philadelphie.  | MM. F.-Ant. GONZALEZ, à Madrid. |
| TANNER, à Philadelphie.                | le Dr. REINGANUM, à Berlin.     |
| W. WOODBRIDGE, à Boston.               | le cap. FRANKLIN, à Londres.    |
| le capitaine EDWARD SABINE, à Londres. | le Dr. RICHARDSON, à id.        |
| le col. POINSETT, aux États-Unis.      | le prof. RAFFN, à Copenhague.   |
| le col. D'ABRAHAMSON, à Copenhague.    | le cap. GRAAH, à Copenhague.    |
| le professeur SCHUMACHER, à Altona.    | AINSWORTH, à Edimbourg.         |
| DE NAVARETTE, à Madrid.                | ADRIEN BALBI, à Venise.         |
|                                        | GRABERG DE HEMSÔ, à Florence.   |
|                                        | le major LONG, aux États-Unis.  |

---

M. CHAPELLIER, notaire honoraire, trésorier de la société, rue de Seine, n° 6.

M. NOÏROT, agent général et bibliothécaire de la société, rue de l'Université, n° 23.

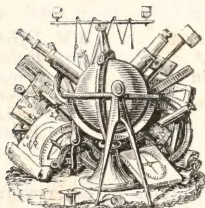
# BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

## DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

Tome Troisième.



CHEZ ARTHUS-BERTRAND,  
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,  
RUE HAUTEFEUILLE, n° 23.

—  
1835.

## COMMISSION CENTRALE.

---

### COMPOSITION DU BUREAU.

( Élection du 19 décembre 1834. )

---

|                            |                                                                |
|----------------------------|----------------------------------------------------------------|
| <i>Président.</i>          | M. ROUX DE ROCHELLE.                                           |
| <i>Vice-présidens.</i>     | M. DAUSSY, ingénieur hydrographe en chef<br>de la Marine.      |
| <i>Secrétaire-général.</i> | CORABŒUF, colonel au corps royal d'état-major.<br>M. D'AVEZAC. |

### SECTION DE CORRESPONDANCE.

|                           |                   |
|---------------------------|-------------------|
| MM. Bajot.                | MM. Jouannin.     |
| Barbié du Bocage (Alex.). | César Moreau.     |
| Bottin.                   | d'Orbigny.        |
| Delcros.                  | Ambr. Tardieu.    |
| Dumont d'Urville.         | Baron Walckenaer. |
| Isambert.                 | Warden.           |
| Jaubert.                  |                   |

### SECTION DE PUBLICATION.

|                          |                      |
|--------------------------|----------------------|
| MM. Albert-Montemont.    | MM. Eyriès.          |
| Ansart.                  | Huerne de Pommeuse.  |
| Guill. Barbié du Bocage. | Jomard.              |
| Bianchi.                 | baron de Ladoucette. |
| Bérard.                  | de Larenaudière.     |
| Boblaye.                 | Poulain.             |
| Baron Costaz.            |                      |

### SECTION DE COMPTABILITÉ.

|                                                       |              |
|-------------------------------------------------------|--------------|
| MM. Boucher.                                          | MM. Michaux. |
| Denaix.                                               | Réaume.      |
| général Haxo.                                         | baron Roger. |
| <i>Trésorier.</i> — M. Chapellier, notaire honoraire. |              |

---

## COMITÉ CHARGÉ DE LA PUBLICATION DU BULLETIN.

|                          |                  |
|--------------------------|------------------|
| MM. Albert-Montemont.    | MM. d'Avezac.    |
| Ansart.                  | Delcros.         |
| Guill. Barbié du Bocage. | Jomard.          |
| Bérard.                  | de Larenaudière. |
| Boblaye.                 | Poulain.         |
| Daussy.                  | Warden.          |



# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

JANVIER 1835.

---

### PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

VOYAGE EN ASIE MINEURE,  
EN SYRIE, EN PALESTINE ET EN ARABIE-PÉTRÉE,  
PAR M. CAMILLE CALLIER,  
Capitaine au corps royal d'état-major.

Note lue à la Société de Géographie, dans la séance  
du 23 janvier 1835.

---

Messieurs, l'intérêt avec lequel vous accueillez les travaux des voyageurs qui ont exploré les parties du globe, dont la géographie est inconnue ou peu complète, m'a encouragé à vous présenter une esquisse rapide des diverses explorations que je viens de faire en Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et en Arabie-Pétrée. Cette esquisse n'aura d'autre but, messieurs, que

de vous faire juger de l'étendue de mes recherches et des services qu'elles peuvent rendre à la science ; je suis heureux d'avance de l'espoir que leurs résultats seront dignes de vos honorables suffrages.

Avant de vous tracer le cours de mes voyages, il me paraît indispensable de vous dire comment j'ai compris et exécuté la difficile et pénible mission dont j'étais chargé. Géographe avant tout, j'ai dû m'appliquer d'abord à l'étude topographique des contrées que j'avais à parcourir. Muni de deux chronomètres, d'un petit sextant à réflexion et d'une boussole de poche, j'ai pu donner à cette partie de mon travail tout le degré d'exactitude que permettent les obstacles inhérens au pays. Des positions, exactement déterminées par des observations astronomiques, formeront un canevas dans lequel viendront s'encadrer des reconnaissances détaillées, où le relief du terrain est toujours dessiné avec soin, où les distances sont données par le pas du cheval, et les directions indiquées par l'aiguille aimantée. Les noms des lieux habités, des montagnes, des plaines et des vallons, ont été écrits en langue orientale, et seront fidèlement consignés sur la carte. La géologie se rattache trop intimement à l'étude géographique d'un pays pour que j'aie négligé d'observer la nature du terrain. J'ai recueilli des échantillons de roches en ayant soin d'indiquer leurs gisemens, l'inclinaison des couches et la puissance des formations. Cet ensemble de faits suffira pour établir la nature des diverses chaînes de montagnes qui traversent l'Asie-Mineure, la Syrie et l'Arabie-Pétrée. J'ai apporté une égale attention dans l'examen des débris de l'antiquité. Des dessins, des plans, des copies d'inscriptions composent ce genre de travail. Quant aux recherches qui ont rapport à la botanique et

à l'entomologie, je me suis borné à faire quelques collections de plantes et d'insectes.

Après cet exposé succinct des divers sujets de mes recherches, je vous demanderai, messieurs, de me suivre dans l'esquisse rapide de mon itinéraire.

Chargés, M. Stamaty et moi, d'une mission dont nous avons su apprécier l'importance en même temps que les obstacles et les dangers qu'elle nous présenterait, nous nous sommes d'abord préparés, par des études préliminaires, aux travaux difficiles que nous allions entreprendre, pour acquérir les connaissances spéciales qu'ils exigeaient, et nous nous sommes ensuite armés de courage et de persévérance, pour braver toutes les privations et tous les périls dont notre tâche était remplie. Les contrées ouvertes à nos investigations nous offraient des sujets de recherches variés et nombreux, c'était un puissant attrait auquel nous devions céder sans perdre un seul instant de vue, le but principal que l'on se proposait, celui d'acquérir des notions exactes sur leur géographie physique et descriptive. Telle a donc été la marche que nous nous sommes tracée pour tout le cours de nos voyages.

Arrivés à Smyrne, le premier port où nous ayons touché la terre d'Asie, nous avons dû d'abord songer à nous rendre auprès du général Guillemot, notre ambassadeur à Constantinople, qui était chargé de nous aider de son expérience et de ses conseils, pour nous indiquer la manière de voyager la plus convenable à nos travaux. La route que nous avions à suivre avait été parcourue par trop de voyageurs pour que nous puissions espérer de glaner sur leur passage; si nous l'avons étudiée, c'était plutôt pour satisfaire à l'intérêt qu'inspire la célébrité du pays que nous allions traverser, que dans

l'espoir d'ajouter aux notions déjà acquises. La plaine , que sillonne l'Hermus , devait nous offrir , près de Magnésie , le théâtre d'une de ces sanglantes batailles , qui n'avaient d'autres résultats , pour les vaincus , que de les faire changer de maître ; tel fut en effet le résultat de la victoire de P. Scipion sur Antiochus-le-Grand ; toutes les villes de l'Asie-Mineure passèrent alors sous la domination de Rome. Plus loin , auprès de Thyatira , nous devions contempler un lieu d'une plus triste célébrité , ce n'est point un champ de bataille où des peuples étrangers se combattirent , le sang romain coulait dans les deux camps , c'est là que Valens et Procope se disputèrent l'empire. Au pied du mont Olympe , nous avions à visiter l'ancienne capitale de la Bithynie , où les sultans avaient fixé leur résidence avant la conquête de Constantinople , et un des lieux où Annibal se réfugia , exilé par l'ingratitude de sa patrie et poursuivi par la haine de Rome. L'histoire offrait donc un assez grand appât pour nous engager à l'étude du pays , malgré les notions qu'on en avait déjà , et que nous devions supposer complètes. Le résultat de nos recherches a été plus heureux que nous ne pouvions l'espérer , nous avons eu à rectifier divers emplacements de ville et le cours de plusieurs affluens. Nous conçûmes dès-lors de grandes espérances sur le nombre et l'utilité des documens que nous pouvions recueillir dans les contrées que les voyageurs n'avaient pas encore explorées. Cet heureux présage donnait encore un nouvel attrait aux recherches que nous allions entreprendre.

A notre arrivée à Constantinople , le général Guilleminot nous accueillit avec bienveillance , et ne nous dissimula ni les difficultés , ni les périls de la tâche que nous avions acceptée. Aidé de ses conseils , nous orga-

nisâmes notre caravane, et nous partîmes accompagnés de ses vœux et de sinistres prédictions qui , malheureusement , devaient bientôt se réaliser.

A l'intérêt géographique des provinces que nous allions parcourir, s'ajoutait encore celui de l'histoire. La route qui devait nous conduire dans les montagnes, au sud du mont Olympe, est remplie de souvenirs qui se rattachent à une des époques héroïques de notre gloire militaire. C'est par *Nicomédie* et *Nicée*, que les armées de l'occident venaient combattre en Asie , ces fiers Sarrasins dont les armes victorieuses menaçaient d'étendre leur domination en Europe, où elle ne fut arrêtée que sur le sol de la France, par le courage de Charles-Martel. Nous avons étudié, avec quelques succès , les principaux épisodes de ces drames héroïques, le siège de *Nicée* et la bataille de *Dorylée*.

En nous éloignant du théâtre des premiers exploits de nos armes sur cette terre barbare, nous avons quitté le bassin du *Sangarius* , sur le cours duquel nos observations ont fixé la position contestée et douteuse de l'ancienne *Leucæ*, pour aborder un pays inexploré , où de hautes montagnes séparent les eaux de la Propontide de celles de la mer Égée. C'est dans cette partie de la *Phrygie-Epictetus* que nous avons reconnu les nombreux affluens du *Rhyndacus* et du *Macestus*, au milieu de hauts escarpemens couronnés par de vastes forêts. Plusieurs emplacements , couverts de débris de l'antiquité, nous ont fait retrouver quelques villes anciennes perdues pour la géographie moderne. La plus considérable est celle d'*Azani*, qui donnait son nom à une province; d'*Anville* lui assigne une fausse position. Nous sommes descendus de ces montagnes élevées pour entrer dans le bassin de la mer Égée avec les affluens du



*Caicus* et du *Lycus* qui avaient besoin d'être étudiés. Après avoir traversé l'*Hyllus* et l'*Hermus*, nous avons franchi les sommets arides du mont *Sipyle*, et nous sommes arrivés à Smyrne par la belle plaine où coule le *Mélès*.

La méthode que nous avons adoptée pour voyager avait fait naître trop d'obstacles pour que nous ne comprissions pas la nécessité de la modifier. Notre passage, dans les montagnes inexplorées de la Phrygie, nous avait suscité des embarras qu'il était urgent d'éviter pour l'avenir. Nous dûmes donc adopter une méthode d'exploration qui se rapprochât davantage des usages du pays, et qui nous permît de passer comme inaperçus. Des pluies interminables nous retinrent long-temps à Smyrne, que nous quittâmes dès que les routes et le passage des rivières devinrent praticables.

Nos précédentes recherches s'étaient étendues dans des contrées comprises entre les rives de la Propontide, de la mer Égée, du Thymbris et de l'*Hermus*; le but de celles que nous allions entreprendre était d'étudier les parties inexplorées de la Lydie, de la Phrygie et de la Galatie, depuis les montagnes du Tmolus et du Mésogis, jusqu'aux monts Émir-Dagh, et aux vastes bassins qui s'étendent sur le plateau central de l'Asie-Mineure. Il est impossible de donner une idée exacte des obstacles et des dangers que nous avons rencontrés, au moment où nous nous sommes engagés au milieu de ces tribus nomades de *Kurdes* et de *Turkméens*, qui errent dans des pays entièrement abandonnés à leur brigandage. Nous n'avons écouté, dans toutes les circonstances de cette nature, que le désir de remplir avec distinction une tâche aussi difficile. Un de nos do-

mestiques, tombé entre les mains des Kurdes, a été la victime de cette périlleuse exploration.

Après avoir fixé les limites de la vallée du Caystre, entre le Mésogis et le Tmolus, nous avons franchi un col élevé pour descendre avec le *Cogamus*, dans le bassin de l'*Hermus*. L'étude du cours de ce fleuve nous a fourni des documens nouveaux qui feront cesser les contradictions des géographes. Nous nous sommes élevés jusqu'aux montagnes où le Méandre prend ses sources; nous les avons portées au pied du mont *Dindymène*, en les séparant d'une part de la vallée de l'*Hermus*, et de l'autre des eaux qui s'écoulent sur le plateau central.

Au-delà d'Afioum-Kara-Hissar, nous avons long-temps erré sans guide au milieu de vastes plaines ondulées et coupées de ravins, pour étudier les formes et la nature du haut-plateau de l'Asie-Mineure; nous y avons trouvé les affluens du Sangarius qui nous ont conduits jusqu'à *Enguri*, l'ancienne Ancyre.

Pendant tout ce voyage nous avons recueilli des matériaux d'un nouvel intérêt pour la géographie de ce pays. Quelques restes de l'antiquité nous ont indiqué l'emplacement de villes anciennes, que les inscriptions aideront peut-être à fixer d'une manière invariable. Les souvenirs de l'histoire nous ont souvent accompagnés; parmi ceux qui se rattachent à Alexandre, je dois citer la fameuse bataille d'Ipsus, où ses lieutenans se disputèrent le partage de ses vastes conquêtes. Nous croyons avoir retrouvé le lieu de cette célèbre bataille qui était inconnu jusqu'à ce jour, et celui de l'ancienne Synnada, dont les carrières fournissaient des marbres aux monumens de Rome. Ancyre avait pour nous un puissant intérêt, nous y avons retrouvé des traces de son origine

gauloise ; c'est un des points les plus importants de la croisade des Lombards ; les collines d'Ancyre rappellent aussi la victoire que Tamerlan remporta sur l'infortuné Bajazet, dont on connaît l'horrible mort.

Ce n'est pas sans douter du succès de notre entreprise, que , malgré l'avis de toutes les personnes que nous avons consultées, nous avons persisté à parcourir toute la vallée de l'Halys. Nous sommes arrivés dans le bassin de ce fleuve après avoir franchi les montagnes qui séparent ses eaux de celles du Sangarius. Tous les géographes sont en contradiction sur le nombre et sur l'étendue de ses affluens. Notre travail a eu pour but de faire connaître exactement le bassin de cette grande rivière, l'une des plus importantes de l'Asie-Mineure. Cette étude nous conduisit d'abord jusqu'à l'ancienne capitale de la Cappadoce située au pied du mont Argée. Cette montagne élevée , d'où les anciens prétendaient qu'on voyait les deux mers, nous offrait le sujet d'observations intéressantes. Placée au centre de l'Asie-Mineure, elle est comme le point de départ des eaux qui s'écoulent dans différentes mers. Les géographes modernes n'ont pas été plus heureux que les anciens dans leurs opinions sur l'Erdgiz-Dagh. Strabon en donne une description tout-à-fait erronée. D'Anville, et les géographes qui lui ont succédé, ont tous émis des opinions différentes. Une pareille discordance jetait , sur cette partie de la Cappadoce, une incertitude que nos recherches feront disparaître.

Je fus atteint, à Césarée, d'une grave maladie qui avait toutes les apparences de la peste ; nous fûmes obligés d'attendre que je pusse monter à cheval , pour reprendre le cours de nos travaux. Nous avons continué l'étude de l'Halys jusque dans les monts Paryadres

où il prend ses sources. L'ancienne *Sébasté* nous a offert des restes admirables de l'architecture mauresque. C'est à partir de ce point, que les obstacles et les dangers se sont tellement multipliés, que d'abord il nous avait paru impossible de pénétrer dans la vallée de l'Euphrate. Il nous a fallu une persévérance à toute épreuve pour vaincre l'obstination bienveillante du pacha de *Sivas*, et obtenir de lui des moyens de nous hasarder avec une escorte, au milieu de hautes montagnes, où de nombreux affluens de l'Euphrate réunissent leurs eaux. C'est avec toutes les peines imaginables, qu'après avoir été abandonnés de notre escorte, nous sommes néanmoins parvenus à gagner le point où les deux grands bras du fleuve viennent se réunir. Nous nous trouvions alors plus embarrassés que jamais, les Kurdes, qui faisaient la guerre au pacha de *Kéban-Madèn*, ravageaient tout le pays, et la peste exerçait ses horreurs dans tous les villages qui s'étendaient jusqu'à *Diarbékir*. Nous étions comme prisonniers dans *Kéban*. Un Kurde, du parti du pacha, consentit, malgré tant d'obstacles, à nous servir de guide, et sans autre garantie que sa parole, nous nous hasardâmes au milieu d'un pays dévasté par la guerre et par une horrible contagion. Cette expédition était si dangereuse, qu'aucun de nos gens ne voulut consentir à continuer de nous suivre. Nous passâmes toute la chaîne Taurique, et nous descendîmes à *Diarbékir*, l'ancienne *Amida*. Toutes ces contrées intéressantes, où deux des plus célèbres fleuves du monde, prennent leurs sources, étaient totalement inconnues. Le colonel Lapie lui-même, y a trouvé des obstacles insurmontables. Cette partie de sa carte doit éprouver des changemens considérables.

Le passage de l'Euphrate dans le Taurus, était un des

points les plus importants que nous eussions à observer; nous avions déjà fait de vains efforts pour nous en approcher. Cependant nous essayâmes encore d'aller reconnaître ce passage, malgré le peu d'espoir que nous avions de réussir, et c'est contre notre attente que nous avons pu parvenir à le fixer à l'endroit où il reçoit l'ancien *Arsanias*, dont les géographes modernes ne font aucune mention. En parcourant la province de *Sophène*, nous avons replacé quelques villes anciennes, je citerai *Artagicerte*, *Arsamosate* et *Saura*. Nous avons ensuite continué l'étude de l'Euphrate au milieu de larges plateaux légèrement ondulés, où il creuse une vallée profonde dont l'aspect est loin de répondre à sa célébrité. Après avoir fixé la position de *Samosate*, nous avons suivi le cours du fleuve jusqu'à Roum-Kala, qui a été un des avant-postes de l'empire romain. Nous n'y avons trouvé aucun reste du pont qui existait autrefois, la citadelle venait d'être détruite par un tremblement de terre. La route d'Ayntab nous a conduits de Roum-Kala à Alep, où nous avons besoin de prendre du repos après un voyage de privations et de fatigues, qui s'était prolongé jusqu'à la fin du mois d'août, par des chaleurs accablantes. C'est à Alep, que la Providence, à qui nous devons attribuer le bonheur avec lequel nous avons échappé à d'horribles embarras, laissa s'accomplir les sinistres prédictions qui nous avaient été si souvent répétées, c'est là que mon malheureux compagnon de voyage devait mourir victime de son zèle et de son dévouement. Déjà nous avons eu à déplorer la mort de quatre personnes de notre suite.

L'affreuse perte que je venais de faire m'enlevait mon meilleur ami, et laissait retomber sur moi seul tout le fardeau d'une mission qui devait encore être la source

de nouveaux chagrins. J'acceptai cette tâche, et je me proposai d'abord de remplir une importante lacune. Je quittai Alep pour visiter les parties inconnues de la Syrie supérieure, de la Cilicie Campestris et de la Cappadoce. J'ai joint à l'étude géographique de ces contrées, des recherches historiques dont la solution sera sans doute de quelque intérêt. Je suis parvenu à fixer l'emplacement des Pyles syriennes et ciliciennes, et le lieu de la fameuse bataille d'Issus infructueusement cherché jusqu'à ce jour. Le but de cet exposé ne me permet pas d'entrer dans l'examen critique de ces différentes études, qui ont encore eu pour résultat de retrouver le *Carsus* et le *Pinarus*.

En partant d'Alep, on traverse un terrain à formes incertaines pour descendre dans la grande plaine du lac d'Antioche, dont les eaux vont se réunir à celles de l'Oronte. Après avoir passé le fleuve, à peu de distance de l'ancienne Imma, dont il reste encore quelques débris, on arrive à Antioche, bâtie par *Séleucus-Nicator*, sur la rive gauche du fleuve. L'enceinte de la ville est encore conservée dans une grande partie de son contour, et l'on peut y étudier, avec succès, toutes les opérations du siège par les Croisés. Le cours de l'Oronte est borné, au nord, par le mont Rhosus, que l'on franchit par un passage difficile pour arriver sur les bords du golfe d'Issus. On passe ensuite les Pyles syriennes, on traverse le champ de bataille d'Issus, et l'on entre dans les belles plaines de la Cilicie, arrosées par les eaux du Pyrame et du Sarus, sur le cours desquels on trouve Mopsueste et Adana. Je me dirigeai ensuite sur les Pyles ciliciennes qui m'ouvraient un passage dans le Taurus. J'ai suivi ces gorges étroites et profondes pour m'élever sur les neiges qui couvraient



tous les sommets. J'ai étudié avec soin le partage des eaux et les divers enchainemens de montagnes. Des plateaux élevés m'ont ensuite conduit jusqu'au pied du mont Argée, que j'ai contourné pour gagner Césarée, l'ancienne Mazaca.

Les contrées que je venais de parcourir rappelaient le souvenir de grandes expéditions militaires. J'ai suivi avec intérêt les marches de Cyrus, d'Alexandre, de Julien et de nos Croisés à travers tout ce pays. La plaine d'Antioche rappelle la défaite de Zénobie par Aurélien, et les ruines de Pagræ indiquent l'emplacement où Démétrius - Nicator remporta une grande victoire sur Alexandre Bala.

Pour compléter la lacune que je m'étais proposé de remplir, je devais explorer la partie supérieure du bassin de la mer de Cilicie. De nombreux obstacles s'opposaient à l'exécution de ce projet; je parvins néanmoins à parcourir tout ce pays que les voyageurs n'avaient point encore abordé, et qui était alors couvert de neiges et de glaces. J'ai apporté le plus grand soin à l'étude du partage des eaux; les cartes donnent des indications entièrement erronées; les bassins y sont confondus, les divers affluens y sont mal répartis. Les sources du Sarus sont prises pour celles du Mélas, et celles du Pyrame sont données pour celles du Sarus. En fixant la véritable étendue de ces bassins, j'ai dessiné les divers enchainemens de l'Anti-Taurus et du Taurus, en y indiquant le passage des fleuves. Ce travail sera sans doute de quelque intérêt pour la géographie; il m'a conduit jusqu'à l'ancienne Germanicia, aujourd'hui Marach; de là j'ai gagné les sources du Chalus à Ayntab, et j'ai suivi son cours jusqu'à Alep, l'ancienne Bérée.

L'expédition de Méhémed-Ali, en Syrie, m'obligea de différer les explorations que je devais y faire. Je me rendis à Chypre, où de nouveaux malheurs m'attendaient encore. Mon interprète, homme dévoué et courageux, et qui était devenu pour moi un compagnon, après la perte de mon malheureux ami, m'y fut enlevé par la peste. Cette nouvelle épreuve me laissait dans un isolement des plus pénibles, et ajoutait encore aux difficultés de la tâche qui me restait à remplir. Quoique la contagion exerçât ses ravages sur plusieurs points de l'île, j'en ai cependant exploré la plus grande partie en recueillant des notes et des itinéraires qui la feront bien connaître sous quelques rapports.

De retour en Syrie, je me suis appliqué à l'étude du Liban et de la Célé-Syrie. J'ai étudié en premier lieu le revers occidental des montagnes du Liban, connues sous les noms de Djébél-Sannine, Djébél-Kesraouan et Djébél-él-Lébné. Je dois signaler comme une découverte de quelque importance, celle qui m'a fait reconnaître Nahr-él-Salib, pour les véritables sources de Nahr-él-Kélb, et non pour celles de la rivière de Beyront. Les géographes anciens et modernes ont tous commis cette erreur. J'ai placé sur les flancs du Sannine les ruines de Fakra, et dans les montagnes du Kesraouan, celles du temple de Vénus-Astarté et d'Aphaca. Les sources de l'Adonis et les limites de son bassin, devront être reculées, le cours de ce fleuve était trop restreint dans les cartes. J'ai étudié, dans la Célé-Syrie, la structure du Liban et de l'anti-Liban, ainsi que le cours de l'ancien Léontès, appelé aujourd'hui Léytani. J'ai placé dans la plaine de Balbek, un grand nombre de villages, dont les géographes ne supposaient pas l'existence, et j'ai re-

connu les sources du Léontès dans le Liban, et non dans l'anti-Liban, comme l'indiquent les cartes.

En quittant Balbek, j'ai traversé toute la plaine pour aller franchir les cols élevés du Liban. Sur le revers occidental se creuse une profonde vallée dessinée par de hauts contreforts au pied desquels on aperçoit encore quelques cèdres, débris de ces antiques forêts, qui ont fourni tous les matériaux du temple et du palais de Salomon. Le fleuve qui coule dans ce profond vallon est le Kadicha, dont l'embouchure est à Tripoli. J'ai constamment suivi les hauteurs pour y étudier la structure du terrain et les divers cours d'eau qui s'y réunissent pour former les rivières du littoral. J'ai pu en même temps fixer l'étendue de ces divers bassins.

De retour à Beyront, j'ai été obligé d'attendre que la saison me permit d'explorer les contrées qui s'étendent au sud de celles que je venais de parcourir. Aussitôt que les pluies cessèrent, je quittai l'ancienne Béryte pour reprendre le cours de mes travaux. Je fixai d'abord le point où la rivière de Beyront sort de la montagne pour se recourber dans la plaine, où elle trace quelques contours sinueux avant de se jeter à la mer. Après m'être élevé sur les premiers sommets, je suis descendu dans un nouveau vallon où le Damour réunit quelques affluens. Ce fleuve, connu anciennement sous le nom de Tamyras, s'incline vers le couchant pour couler dans une profonde vallée qui le conduit jusqu'à son embouchure. Suivant les géographes, je devais trouver aussitôt les affluens d'un autre fleuve qui va se perdre à la mer, près de l'ancienne Sidon. Mais cette indication est erronée, le bassin du Tamyras se prolonge encore de ce côté, et ne cesse qu'au moment où l'on arrive dans la vallée de Nahr el-Awoualé. Le résultat de cette ob-

servation est sans doute de quelque importance. La position des divers lieux habités, était également fausse. J'arrivai ainsi à Séyda, et je suivis le rivage jusqu'au mont Carmel, pour bien étudier l'aspect de la côte, et pour placer exactement les divers cours d'eau qui s'écoulent dans la mer. Le plus considérable est le Kasmié, sur les sources duquel les géographes conservaient encore quelques doutes. Mes observations postérieures les ont complètement éclaircis. Après avoir visité Sour, Acre, Caïfa et le mont Carmel, j'allai voir sur la côte de beaux débris anciens qui me semblent appartenir à l'ancienne Sycaminos. De là je traversai toute la chaîne du Carmel pour aller étudier la plaine d'Esdrélon et le mont Thabor. Je pus suivre ainsi tout le cours de l'ancien Kischon, et l'emplacement de la mémorable bataille du mont Thabor.

En quittant cette plaine encore toute remplie de souvenirs glorieux pour nos armes, j'allai étudier le système de montagnes qui sépare les affluens du Jourdain de ceux du littoral. Je gagnai ainsi l'ancienne Sichem située dans un vallon formé par les monts Garizim et Ebal. Le cours d'eau qui arrose cette petite vallée, n'est pas, comme l'indiquent les géographes, un affluent du Jourdain. Au départ de Sichem, je contournai le mont Garizim, et je cheminaï sur un plateau rompu et traversé de collines, qui me conduisit jusqu'aux portes de la ville sainte. C'est là que je trouvai le premier affluent du Jourdain. Le Cédron prend son origine à peu de distance de Jérusalem, et creuse son lit au pied des remparts, entre la ville et la montagne des Oliviers.

J'ai quitté la ville sainte pour me rendre à Hébron, qui renferme encore la sépulture d'Abraham et de sa famille. C'est là, sur la limite du désert, que j'ai compo-

se ma caravane pour explorer l'intérieur de l'Arabie-Pétrée. Le but de cette exploration était d'étudier la partie occidentale de Ouadi-el-Ghor, et d'aller vérifier si la bifurcation du golfe Élanite, indiquée par plusieurs géographes, avait une existence réelle. J'ai indiqué, dans mon itinéraire, divers débris de l'antiquité qui nous étaient inconnus, et j'ai fixé, d'une manière certaine, la véritable forme du golfe. Parvenu au château d'Akaba, l'ancienne Asiongaber, je me suis rendu au mont Sinai en longeant d'abord le rivage de la mer, dont je me suis éloigné par des vallons encaissés et sinueux, qui ont leur issue sur les parties élevées du centre du désert. J'ai ensuite gagné Soués pour me diriger vers le Caire. Dans ce pénible et dangereux voyage, j'ai partout dessiné le terrain avec un soin scrupuleux qui donnera une idée exacte de l'aspect physique du désert. Tous les lits de torrens sont indiqués et groupés par bassins, de manière à établir régulièrement le partage des eaux et la direction des pentes. Peu de temps après j'ai quitté l'Égypte pour me rendre à Yafa, afin de reprendre mes travaux en Palestine et en Syrie, où il me restait quelques lacunes à remplir.

Dans une première exploration j'ai complété l'étude des montagnes de Nabolos, j'ai visité Sichem, Samarie, Tibériade et Saféd. J'ai ensuite porté mes recherches sur le cours du Jourdain et sur les chaînes qui concourent à la formation de sa vallée. Les affluens et les sources du fleuve ont surtout attiré mon attention. Je suis ainsi parvenu jusqu'à Damas, au pied de l'anti-Liban, dans une plaine immense arrosée par les différens bras du Chrysorhoas, et couverte de la plus riche végétation. J'ai quitté cette ancienne capitale de la Syrie pour explorer l'anti-Liban, le cours intermédiaire du Lèytani et

la séparation inconnue des bassins de Nahr-el-Kélb et de Nahr-Beyront. A la suite de ces longues et pénibles excursions, je suis tombé assez gravement malade pour mettre ma vie en danger.

Après mon rétablissement j'ai repris le cours de mes travaux pour décider deux questions importantes, relatives, l'une au passage du Lèytani, dans le Liban ; et l'autre à l'emplacement des véritables sources du Jourdain. J'ai dirigé ces recherches avec un grand soin, et j'ai eu le bonheur de résoudre ces deux questions d'une manière satisfaisante pour la géographie. J'ai étudié ensuite avec beaucoup de détail toute la partie orientale des montagnes du Liban, et toute la côte qui s'étend entre Tripoly et Beyront. J'avais entrepris d'explorer une route du plus haut intérêt, et que je m'étais réservée pour arriver jusqu'à Smyrne, à travers la Syrie supérieure, la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie et la Carie ; mais une assez grave maladie m'a forcé de renoncer à ce projet après quelques jours de voyage, et j'ai dû m'embarquer pour retourner en France.

Dans le cours de ces explorations, dont les résultats ont déjà obtenu l'honorable approbation de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et de notre célèbre géographe M. le colonel Lapie, j'ai toujours tâché d'agrandir, autant que possible, le cercle de mes recherches. La géographie, l'histoire, les antiquités et la géologie, ont été les principaux objets de mes études, j'ai dû m'interdire ici toute espèce de détails pour ne pas abuser de vos précieux instans ; je crois cependant, messieurs, que l'esquisse rapide que vous venez d'entendre, et que l'échantillon de mon travail, dont vous avez pris connaissance, vous permettront de juger de l'étendue de mes voyages et de l'importance qu'ils peuvent avoir. Je compte, mes-



sieurs , sur votre bienveillance dans l'accueil que vous leur réservez, et je sollicite vos suffrages comme une des récompenses les plus flatteuses que je puisse ambitionner.

---

## NOTICE

### SUR PLUSIEURS VOYAGES

Et sur un séjour de plus de six années dans les îles de la Société  
et dans plusieurs autres des archipels de l'Océanie ,

Par J. A. MOERENHOUT.

---

La Société de Géographie m'a invité à lui adresser par écrit quelques communications relatives à mes divers voyages , et à mon séjour tant à Otaiti qu'en d'autres îles de l'Océanie.

Étranger, et encore inconnu du monde savant, je ne puis qu'être flatté d'une invitation qui prouve une fois de plus avec quel zèle la Société accueille et encourage tout ce qui peut tendre au développement et aux progrès des sciences. Je crois donc, en y répondant, remplir, envers elle, un devoir de reconnaissance; et je m'empresse de lui soumettre les résultats généraux de mes observations, tels que je les tire de l'ouvrage que je me dispose à publier sur ce sujet, non sans lui exprimer, toutefois, la crainte de ne répondre qu'imparfaitement à son attente, soit en raison du cadre étroit dans lequel le caractère de cette notice m'oblige à me renfermer, soit en raison de la nature de mes recherches et de mes

découvertes, qui, le plus souvent, n'ont qu'un rapport indirect avec l'objet spécial des utiles travaux de la Société.

La Société sait que les investigations dont j'ai à l'entretenir ont été primitivement entreprises dans l'intérêt presque exclusif d'un commerce assez étendu, que je dirigeais, le plus souvent, en personne.

Il m'a fallu, en conséquence, indépendamment de relations continuellement entretenues de Pitcairn aux Fidji, et de la Nouvelle-Zélande aux Sandwich, faire jusqu'à trois fois le voyage du Chili aux îles de la Société, et des îles de la Société au Chili, visitant, à chaque traversée, un grand nombre des îles intermédiaires; parcourir, dans cinq voyages différens, les îles de l'Archipel dangereux; visiter, depuis l'île de Pâques jusqu'à celles de Mangia, toutes les îles élevées qui, rangées presque en ligne droite, forment comme la lisière des archipels méridionaux, ainsi que le démontre, à la simple inspection des cartes, la situation relative des îles de Pâques, de Pitcairn, de Rapa, de Raïvavaï, de Toubouaï, de Rimatara, de Rouroutou et d'autres. J'ai, de plus, touché à quelques-unes des îles Marquises et des îles des Navigateurs. Pour ces deux derniers archipels, malgré l'ignorance où j'étais alors de leur langue et de leurs coutumes, et en dépit des dispositions hostiles de leurs habitans, j'ai pu encore, mieux que personne, je crois, m'instruire de ce qu'ils pouvaient présenter d'intéressant, soit par ce que j'en voyais moi-même, soit par mes relations avec quelques-uns des insulaires, soit, enfin, par mes conversations avec un grand nombre de personnes qui les avaient visités, et que j'ai connues à Otaiti.

Quant aux autres îles, le long séjour que j'y ai fait,

et les visites répétées dont elles ont été l'objet pour moi, m'ont procuré des notions que peu de personnes, jusqu'à ce jour, se sont vues à portée d'acquérir sur leur situation géographique, sur leurs ports, sur les moyens de communication qu'elles présentent, sur l'état de leurs habitans, sur leurs ressources commerciales, sur le parti qu'on en peut tirer comme lieu de relâche ou de sauvetage dans un coup de mer, etc. Ces notions, développées avec le soin que sollicite leur importance, pourront, j'ose le croire, bien que ne répondant pas exactement, dans toutes leurs parties, aux études habituelles de la Société, ne pas lui paraître tout-à-fait indifférentes, tant pour la direction des entreprises commerciales, que pour la sûreté des explorations nautiques dans ces parages.

Pendant mon séjour à Otaïti et six années de courses consécutives en toute saison, dans toutes ces mers, j'ai remarqué d'abord, avec tous ceux qui les ont parcourues, que, sous les tropiques, les courans, comme les vents, se dirigent presque continuellement à l'Ouest. Les remarques minutieuses que j'ai faites personnellement, dans mes trois voyages du Chili aux îles de la Société, et les informations les plus exactes recueillies à bord des nombreux navires qui ont visité Otaïti pendant mon séjour dans cette île, m'ont convaincu, de plus, qu'au sud de la ligne, ces courans sont plus violens entre les 10° et 14° de grés et près des tropiques ou du 22° au 24° degré, que dans les latitudes intermédiaires, et varient d'intensité et souvent de direction, au-delà du 25°. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette intensité des courans devient très sensible à la longitude de l'île de Pâques, et se soutient au même degré jusqu'aux îles des Amis, où le courant paraît se resserrer; d'où l'on pourrait conclure qu'il est occa-

sioné par la direction du lit de l'Océan , comme semble l'indiquer le gisement des terres qui se forment journellement dans ces eaux , et surtout la situation des îles basses de l'Archipel dangereux.

J'ai fait aussi l'observation que ces courans augmentent ou diminuerit de violence suivant les saisons; et, bien que la marche en soit, quelquefois, comme entièrement suspendue, pendant les forts coups de vent de décembre et de janvier, ils n'en sont pas moins, alors, plus rapides que jamais, les marées étant beaucoup plus fortes à cette époque de l'année, comme l'indique le nom même de *Tetau miti raii* (1) (*saison des hautes marées*), que lui donnent les Indiens. Ces modifications des marées et des courans se font sentir dès la fin d'octobre, au moment où le soleil, s'approchant du tropique du Capricorne, touche au solstice d'été dans ces climats, et durent jusqu'en avril, après son passage de l'autre côté de l'équateur.

Le vent régnant dans ces parages en-deçà des tropiques est, comme je l'ai déjà dit, celui d'Est-Sud-Est. Il règne pour le moins neuf mois de l'année; mais il subit des changemens périodiques, causés tant par l'alternative des saisons que par la différence des situations géographiques. Ainsi, en décembre et en janvier, commencent, dans ces mêmes parages, les forts coups de vent d'Ouest, dont la violence augmente toujours, à mesure qu'on pousse dans la direction d'où ils soufflent. Ce sont, en effet, de véritables ouragans aux îles Salomon, aux Nouvelles Hébrides, aux îles Fidji, aux îles des Amis; parvenus à Otaïti, ils y abattent encore quel-

(1) Mot formé de *tetau*, saison, *miti*, mer, et *rai* ou *raki*, grand (saison des grandes mers).

quefois des arbres et y soufflent encore assez violemment ; mais ils ne se font plus guère sentir au-delà de l'Archipel dangereux , et ne s'y manifestant , à quelques degrés de plus dans l'Est , que par des calmes et de légères agitations atmosphériques. Réciproquement , à la fin de février , en mars et en avril , des pluies fréquentes et de forts grains du Nord et du Nord-Est annoncent le retour des vents alizés du Sud-Est , ou le *Tetau poai* (1) (*saison de sécheresse*) , comme disent les Indiens.

Telle est , à-peu-près , la marche ordinaire des vents dans ces parages ; mais ils y éprouvent encore de forts changemens , en raison de la différence des latitudes. Les coups de vent d'Ouest , par exemple , se font rarement sentir avec violence au 10<sup>e</sup> degré Sud , et ne s'étendent guère que jusqu'au 24<sup>e</sup> , où ils soufflent déjà moins fort et du Sud-Ouest ; tandis que , de mai en octobre , quand le vent d'Est règne constamment et avec force d'un bout à l'autre de l'Océanie , sous les tropiques , il n'est pas rare d'éprouver de légers vents d'Ouest , près de la ligne , tandis que des coups de vent violens d'Ouest , de Sud , mais surtout de Nord , non-seulement se font sentir à Kapa , au 27<sup>e</sup> degré , mais encore s'étendent fréquemment jusqu'à Pitcairn , et même jusqu'à Raïvavaï.

Quant à mes découvertes , s'il m'est permis de décorer d'un nom si pompeux des observations sur lesquelles j'appellerai moi-même , le premier , l'examen le plus sévère des navigateurs éclairés et de bonne foi , mes dé-

(1) Mot formé de *tetau* , saison , et de *poai* , faim , disette. Ce dernier mot était plus généralement employé pour désigner les temps de sécheresse ( juin ou novembre ) , qui , dans ces contrées , amène souvent le manque de fruits.

couvertes, dis-je, se bornent à cinq ou six îles ou rescifs de l'Archipel dangereux. La situation d'un beaucoup plus grand nombre d'îles ou de rescifs, répandus sur toute la surface du grand Océan, m'a été donnée par des capitaines de bâtimens baleiniers et d'autres ; mais je n'en puis certifier l'exactitude, ne l'ayant pas vérifiée moi-même. Je donnerai pourtant une de ces observations, parce qu'elle se rapporte à un rescif des plus dangereux, dont l'existence paraît d'ailleurs bien attestée, et situé par  $27^{\circ}$ . de lat. Sud, et par  $149^{\circ}$  à  $149^{\circ} 20'$  de long. Ouest.

J'ai reconnu personnellement un rescif situé à environ 90 milles au Sud-Est de Pitcairn, et qui, encore en plusieurs endroits caché sous l'eau, et n'émergeant que sur une étendue d'environ un demi-mille, présente l'aspect d'un mur élevé perpendiculairement au-dessus des abîmes de la mer, la sonde ne trouvant nulle part de fond à l'entour. J'ai reconnu trois îles à l'Ouest de l'île de lord Hood, dont une d'environ six milles de circonférence, est par  $21^{\circ} 45'$  de lat. Sud, et par  $139^{\circ} 40'$  de long. Ouest ; une autre île, à quarante milles au Sud de l'île de lord Hood, à-peu-près de même forme et de même étendue que cette dernière, par  $22^{\circ}$  lat. Sud, et par  $137^{\circ} 50'$  de long. Ouest ; une île encore, habitée, peu boisée, mais que deux cocotiers, qui s'élèvent dans sa partie nord, font distinguer de très loin, et située par  $18^{\circ} 32'$  de lat. Sud, et par  $144^{\circ} 35'$  de long. Ouest ; trois petites îles, formant comme un triangle, situées par  $16^{\circ} 45'$  et  $16^{\circ} 52'$  de lat. Sud, et par  $146^{\circ} 30'$  et  $146^{\circ} 40'$  de long. occidentale ; et enfin, partant deux fois des îles dites *Deux Groupes*, situées par  $17^{\circ} 45'$  à  $18^{\circ} 15'$  lat. Sud, et par  $144^{\circ} 35'$  à  $144^{\circ} 50'$  long. Ouest, pour me rendre à Anna ou l'île de la Chaîne, je me suis convaincu de la non-exis-



tence des îles dites *Bayer's Group*, marquées sur toutes les cartes anglaises. Il n'y a, dans ces eaux, qu'une très grande île basse, boisée et habitée, mais située beaucoup plus au Sud.

Je n'occuperai pas plus long-temps la Société de détails qui ne doivent qu'à leurs développemens le seul genre d'intérêt dont ils sont susceptibles; et qui, d'ailleurs, courent grand risque de lui paraître insignifiants, accoutumée qu'elle est à consigner dans ses cahiers de plus vastes résultats; mais j'ose espérer qu'elle ne portera pas le même jugement de ce que mes courses itératives au milieu de ces îles de corail m'ont appris de leur nature même, de leurs ports, de leurs ressources, de leurs habitans, des différences remarquables qui existent entre elles; dernier fait démontrant invinciblement que toutes ne datent pas de la même époque. Dans les unes, en effet, le sol s'élève déjà à plusieurs pieds au-dessus du niveau de la mer; et leurs lacs internes, déjà considérablement diminués ou comblés en presque totalité, s'y sont changés en terrains fertiles, qui produisent la pomme de terre douce, les bananes, le taro et même le fruit à pain; d'autres, au contraire, ou sont encore à fleur d'eau, ou se cachent encore à plusieurs toises sous la mer, ou déjà s'élèvent perpendiculairement de son sein, en des endroits où la sonde ne trouve pas de fond. J'en conclus, abstraction faite même de la formation journalière de nouveaux rescifs à Toubouai, à Laivavaï, à Rouroutou et même dans quelques parties d'Otaïti, que les polypes, ces agens si actifs de la nature inorganisée, n'ont pas encore accompli leur œuvre d'édification; et que, la continuant, probablement, aux Marquises et dans l'archipel des Navigateurs, ils y formeront de vastes baies et de beaux ports, semblables à ceux qu'ils

ont formés aux îles de la Société et ailleurs; élèveront , de profondeurs que l'homme ne peut ni mesurer ni connaître, des môles nouveaux, des terres nouvelles à peupler; et rapprochant ainsi peu-à-peu les distances, finiront, peut-être, par constituer un grand continent sur les débris de celui que les traditions de l'Océanie disent y avoir autrefois existé.

Les îles de corail sont presque invariablement de forme oblongue, et affectent presque aussi invariablement la direction du Sud-Est au Nord-Ouest, direction ordinaire des vents et des courans, dont l'action plus ou moins énergique pourrait bien expliquer l'identité constante de la figure de ces terres nouvelles dans toute l'étendue du monde maritime. J'ai reconnu aussi que plusieurs de ces îles, constamment élevées dans toutes leurs parties, forment, autour d'une portion de la mer, comme une enceinte inabordable où viennent continuellement se briser les vagues, et dont le centre présente des lacs d'eau salée, très profonds quand ils sont récents, et toujours extrêmement poissonneux. D'autres îles offrent, au contraire, sur quelques points de leurs remparts naturels, des ouvertures assez larges pour laisser passer des embarcations ou même des navires, et forment alors des ports excellens, où les bâtimens bien abrités pourraient au besoin se réfugier, réparer leurs avaries ou reposer leurs équipages, auxquels toutes les baies fourniraient à peu de frais, et sans beaucoup de travail, une nourriture aussi saine qu'abondante, et presque toutes la meilleure eau possible. Telles sont, par exemple, parmi celles de l'Archipel dangereux :

|                       |                 |                   |
|-----------------------|-----------------|-------------------|
| Mathilda's-Rock.....  | 21° 50' lat. S. | 141° 5' long. O.  |
| L'île de Laharpe..... | 18° 26' lat. S. | 142° 59' long. O. |
| L'île Nigéri .....    | 16° 42' lat. S. | 145° 5' long. O.  |

|                         |                 |                 |
|-------------------------|-----------------|-----------------|
| L'île Phillips.....     | 16° 28' lat. S. | 146 22 long. O. |
| L'île Wittgenstein..... | 16° 3' lat. S.  | 147 43 long. O. |
|                         | 16° 32' lat. S. | 148 3 long. O.  |
| L'île de Tiokea.....    | 14° 27' lat. S. | 147 11 long. O. |
| L'île Wilson.....       | 14° 28' lat. S. | 148 30 long. O. |
| L'île Waterland.....    | 14° 36' lat. S. | 148 45 long. O. |

D'ailleurs, quant à l'eau, toutes les îles assez formées pour avoir des bancs de sable, que les vagues de leur lac interne forment toujours d'abord au Nord-Ouest, toutes ces îles, dis-je, en ont de plus ou moins douce; et, pour l'obtenir, il suffit de faire un trou dans le sable, à très peu de distance du lac; l'eau qu'on se procure par ce moyen paraissant de suite à la superficie du sol, semble n'être que celle du lac filtrée au travers du sable et des débris de coquilles; mais elle n'en est pas moins excellente, et se conserve même fort bien à bord des navires.

Privé de connaissances spéciales sur l'histoire naturelle, je dois les notions que j'ai recueillies sur celle des archipels océaniens à l'infatigable complaisance de l'infortuné Bertero, qui m'avait accompagné à Otaïti, et qui ne devait plus revoir l'Europe, prématurément arrêté par un funeste naufrage dans ses nobles et utiles travaux.

Il m'avait fait connaître les espèces végétales de l'Océanie, et m'avait appris à les comparer entr'elles. J'ai trouvé qu'elles sont invariablement les mêmes sous les mêmes latitudes, mais plus ou moins riches, plus ou moins variées, suivant la fécondité du sol qui les nourrit; et qu'elles changent en raison de la situation géographique. A Gambier, il n'y a pas une plante qui ne se trouve à Otaïti; mais il y en a beaucoup à Otaïti qui ne se trouvent pas à Gambier; à Gambier, l'arbre à pain est bien moins majestueux qu'à Otaïti, et n'y donne qu'une seule récolte par an. Pitcairn, située par 25 de-

grés de lat. Sud, et par 135.45 de long. Ouest, est l'île la plus méridionale où se trouve encore cet arbre; mais il ne s'y trouve que d'une seule espèce et y est reproduit spontanément, sans que les habitans actuels aient su le reproduire en le plantant, comme on l'a fait dans les autres îles; Pitcairn est aussi l'île la plus méridionale où l'on voit l'*Ouhui*, l'igname (*Dioscorea alata*); le *Pia* (*Tacca pinnatifida*); le *Haari*, le cocotier (*Cocos nucifera*); le *Méia*, la banane (*Musa*); le *To*, la canne à sucre (*Saccharum officinarum*); tandis que Rapa, située par 27°36' lat. Sud, et par 146°32' de long. Ouest, est la dernière île où se trouve le *Taro* (*Caladium esculentum*), et le *Ti* (*Dracaena species*) (1), qui, avec quelques autres racines et du poisson, étaient, autrefois, la seule nourriture des habitans de cette île, lesquels cultivaient aussi l'*Auté* (*Broussonetia papyrifera*), plante employée dans toutes les îles à la fabrication des plus belles étoffes. Cette plante se trouve aussi à Gambier, à Laïvavaï, à Pitcairn; mais elle devient plus petite à mesure qu'on s'élève en latitude, et d'arbre qu'elle est à Otaïti, elle n'est plus qu'une faible tige de médiocre hauteur à Pitcairn et à Rapa, l'Opara des cartes.

Les mêmes observations doivent s'appliquer aux autres végétaux. Pour les îles basses de corail, leurs premiers produits sont quelques herbes isolées, puis le *Fara* (*Pandanus odoratissimus*), qui, prenant racine entre des débris de corail et les sables les plus arides, couvre le premier ces tristes lieux de son beau feuillage, y embaume l'air de ses parfums; et, comme le précieux cocotier, offre, bien qu'en moindre quantité et en qua-

(1) Quelques personnes m'ont dit que ces deux dernières plantes se trouvaient aussi autrefois à la Nouvelle-Zélande; allégation qui me paraît mériter d'être vérifiée.

lité inférieure, le vivre et le couvert indispensables aux malheureux que la tempête jette et condamne à résider sur ces tristes rudimens de terres, destinés à devenir un jour peut-être, comme je l'ai déjà dit, de riches et vastes continens.

Mais si l'examen de ces localités singulières, considérées dans leur structure, dans leurs formes, dans leurs productions, me présentait déjà tant d'intérêt, l'étude approfondie de leurs habitans m'en présentait encore davantage.

Ces hommes, qui n'avaient jamais vu que peu ou point d'étrangers, j'ai pu les observer dans toute la naïveté de leurs mœurs, dans cet état qu'on appelle l'*état de nature*; et ces hommes, tant que la fréquentation des Européens ne les a pas encore corrompus; tant que l'injustice et la brutalité des Européens ne les a pas rendus vindicatifs et traîtres; quand, d'ailleurs, on peut se faire entendre d'eux et les fréquenter, en ne heurtant pas leurs préjugés, en se conformant à leurs usages, ils sont toujours, et je les ai constamment trouvés, malgré l'extérieur d'une farouche défiance, du caractère le plus doux et le plus débonnaire; hospitaliers, surtout, au dernier point, et recevant ceux qui les visitent avec une franchise, un abandon, une cordialité qu'on chercherait en vain, aujourd'hui, chez les nations les plus civilisées. Le plus souvent ces pauvres ichthyophages viendront, à votre approche, danser sur leurs rivages, en brandissant leurs lances en signe de défi.... mais ne craignez rien; abordez-les avec confiance; ils ne vous auront pas plus tôt entendu parler leur langage; ils n'auront pas plus tôt compris que vous ne leur voulez pas de mal, qu'ils vous accableront de caresses, vous offriront à l'envi les produits de leurs baies, les fruits de leurs terres, et ver-

seront souvent des larmes de joie sur le sein que, naguère encore, ils menaçaient de leurs dards.

Mes recherches ont été plus loin et plus fécondes en résultats variés, que je ne l'avais d'abord espéré; car après avoir observé, chez ces peuples peu nombreux et isolés des îles basses, l'homme encore endormi, pour ainsi dire, dans la première enfance de ses inclinations et de ses goûts purement instinctifs, je l'ai vu, dans les îles Gambier et ailleurs, encore entouré d'antiques coutumes, gouverné par les rites d'une religion imparfaitement connue jusqu'ici, dont l'origine et le but ont été l'objet constant de mes recherches. Je n'ai pas donné moins d'attention à ces usages et à ces mœurs, si bien décrits dans leurs formes extérieures par Wallis, Bougainville et surtout par Cook et Foster, qui les ont peints avec un talent supérieur, mais sans pouvoir, toujours, en saisir l'esprit et la portée. J'ai vu, là, posément, à loisir, sinon dans leur splendeur primitive, du moins dans tout ce qui peut les rappeler encore, les fêtes religieuses et nationales si brillantes des îles des Amis, de Sandwich et de la Société, et j'ai pu, par analogie, mieux que mes illustres devanciers, déterminer la cause de leur établissement, en reconnaissant, dans les usages, dans les cérémonies, dans les chants sacrés, dans les légendes et dans les traditions de ces peuples, la preuve de tout ce qui m'a été communiqué à Otaïti sur l'existence et sur le triomphe de l'un des plus beaux systèmes de religion que l'homme ait jamais imaginé ou connu, mais que les insulaires d'aujourd'hui n'entendent plus, et dont ils n'ont conservé qu'un souvenir vague et imparfait.

Des relations des plus intimes, formées et soutenues à Otaïti, surtout avec des chefs contemporains de Cook et avec des vieillards qui, jadis, ont servi leurs anciens



dieux à leurs anciens autels, m'ont procuré ces précieux monumens de leurs antiques traditions , qui, bien qu'étrangers aux travaux de cette Société, ou n'y ayant qu'un rapport indirect, lui paraîtraient, sans doute, devoir intéresser vivement le public, en admettant qu'il fût possible de les exposer à ses yeux sous leur véritable point de vue. En effet, indépendamment de ce que ces monumens présenteraient à la curiosité publique, comme je viens de le dire, l'ensemble d'un système de religion des plus sublimes et des plus compliqués, quel jour étonnant ne jetteraient-ils pas sur l'origine et sur l'état ancien de ces peuples, en démontrant que ces peuples même sont, à n'en pas douter, les restes dégénérés d'une nation autrefois puissante , qui pourrait bien avoir poussé les arts et les sciences beaucoup plus loin qu'on ne serait tenté de l'imaginer d'abord ? Pour prouver ce que j'avance, peut-être suffira-t-il de dire que leur cosmogonie seule, non moins élevée dans les idées qu'elle professe, que par les couleurs si éminemment poétiques dont elle les revêt, témoigne, d'ailleurs, de connaissances supérieures. Je cite pour preuve l'explication assez distincte qu'elle paraît donner de la clarté de la lune, du phénomène de l'arc-en-ciel, des nuages et des pluies. J'y joindrais, au besoin, un exposé de leur système astronomique, dont j'ai recueilli des fragmens précieux, et qui doit faire supposer, chez eux, une connaissance implicite du zodiaque. Comme d'autres peuples, ils y font voyager les étoiles, tantôt sous le nom de rois, tantôt sous celui de dieux, dans des barques qui, tour-à-tour, surgissent à l'horizon, et naviguent vers telle ou telle partie de l'océan des cieux ; ils y placent nos Castor et Pollux, qu'ils nomment, comme nous, les *Gémeaux*, signification propre de leur mot poétique

*hui tarara*; et certaine étoile qui, d'après la position qu'ils donnent, me paraît être le Sagittaire, y est désignée, comme quelquefois chez les Égyptiens, par le caractère *d'étoile à deux faces* (*mata rua*).

Ici s'arrêtent, quant à présent, les communications que je crois devoir à la Société, pour répondre à son honorable appel. Trop heureux si, malgré tous les efforts que j'ai faits pour les renfermer dans une juste mesure, elle ne les a pas trouvées trop longues !

J'ai dû, tout naturellement, recueillir, pendant un si long séjour dans les îles Océaniennes, et par les visites répétées que mes spéculations commerciales m'ont contraint d'y faire bien des observations, et parvenir à connaître assez exactement leur histoire ancienne et moderne, sous le rapport des mœurs, de la religion, du gouvernement et du commerce. Les détails plus ou moins explicites, où je devrai entrer sur ces divers objets, circonscrivent le plan et forment la matière de la publication que je prépare, en ce moment, sur l'Océanie. Ils me présenteront, nécessairement, plus d'une occasion de rectifier des erreurs plus ou moins graves, échappées à ceux qui m'ont précédé dans ces parages, où, le plus souvent, ils ne faisaient qu'atterrir. Je mettrai tous mes soins à n'y rien laisser échapper de ce qui pourra piquer la curiosité du public, et satisfaire aux exigences légitimes de la science.

## RECHERCHES

*Sur l'origine, l'étymologie et la signification primitive  
de quelques noms de lieux en Normandie,*

Traduites du danois par M. DE LA ROQUETTE,

Consul de France en Danemark, membre de la Société de Géographie,  
de l'Académie royale d'Histoire de Madrid et de  
la Société royale des Antiquaires du Nord.

---

M. Auguste Le Prevost, de Rouen, ayant soumis en 1833, à la Société royale des antiquaires du Nord (1), à laquelle il appartient, une série de questions sur l'origine, l'étymologie et la signification primitive de quelques noms de lieux qui existent en Normandie, cette Société confia la solution de ces questions à M. l'archiviste N. M. Petersen, l'un de ses membres. C'est le rapport de ce savant danois dont je présente aujourd'hui la traduction, que j'ai faite d'après le desir que la Société royale des antiquaires du Nord m'a témoigné, et que j'ai cru devoir soumettre, avant de l'offrir à la Société de Géographie, à la révision de l'auteur et à celle de M. Borring, homme de lettres danois, qui possède également bien les deux langues. J'ai pensé qu'il pouvait être utile et curieux de joindre le nom de lieu en danois moderne, afin de servir de nou-

(1) *Kongelige Nordiske Oldskrift Selskab*; littéralement : Société des anciens écrits du Nord.

veau terme de comparaison, idée que M. Petersen a approuvée ; et j'ai cru devoir, en même temps, profiter de la présence à Paris de M. Le Prevost pour lui communiquer ma traduction, à laquelle il a bien voulu joindre quelques notes.

« Il existe en Normandie, disait M. Le Prevost dans sa lettre à la Société royale des antiquaires du Nord, et « seulement dans cette province de France, un petit « nombre de noms de lieux terminés en *fleur*, quelques- « uns terminés en *beuf*, et un assez grand nombre « terminés en *tot*. Les premiers sont toujours placés sur « le bord de la mer, les seconds à quelques lieues seulement, soit de la mer, soit de la Seine, les troisièmes « à-peu-près dans les mêmes limites. Dans les premiers « la lettre R est purement euphonique, et l'on a dit « d'abord *honneflue*, puis *honnefleu*, et ainsi des autres. « Les seconds ont été terminés successivement par les « syllabes *boë*, *both*, *bodium*, *bou*, *bod*, avant d'arriver « à la forme actuelle *beuf*; les troisièmes n'ont pas varié. « Les premiers ont en Angleterre leurs analogues dans « les noms terminés en *flee*; les troisièmes dans les « nombreux *tofta* saxons.

« On demande si chacune de ces terminaisons appartient exclusivement soit aux langues saxonnes, soit « aux langues scandinaves, ou si elle leur est commune ; « en d'autres termes, est-elle un indice suffisant pour « supposer que le lieu auquel elle s'applique provient, « soit des colonies saxonnes antérieures à l'invasion nor- « mande du dixième siècle, soit de cette même invasion ? « quelles en sont l'étymologie et la signification primitive ?

« La solution de ces questions jettera un grand jour « sur la topographie normande.

« 1<sup>o</sup> Noms en fleur :

« *Barfleur, Fiquesleur, Harfleur, Honfleur, Vittefleur.*

« 2<sup>o</sup> Noms en beuf :

« *Belbeuf, Criquebeuf, 4, Daubeuf, 4, Elbeuf, 3, Mar-*  
« *beuf, Pibeuf, Quillebeuf, Quittebeuf, Limbeuf.*

« 3<sup>o</sup> Noms en tot :

« *Appetot, Beautot, Bennetot, Brametot, Brestot, Bu-*  
« *tot, 2, Cidetot ou Sidetot, Colletot, Coutretot, Cri-*  
« *quetot, 4, Critot, Cristot, Ectot, 3, Ecuquetot, Ecultot,*  
« *Eletot, Epretot, Etaintot, Fourmetot, Fultot, Gar-*  
« *netot, Gonnetot, Hectot, Hautot, 5, Hebertot, 2,*  
« *Heritot, Hernetot, Houdetot, Houquetot, Hottot, 2,*  
« *Lanquetot, Lilletot, Lintot, 2, Louvetot, Maltot,*  
« *Martot, Nointot, Pelletot, Plumetot, Pretot, 3, Pu-*  
« *tot, Quettetot, 2, Raffetot, Raimbertot, Robertot,*  
« *Routot, Sassetot, 2, Sermentot, Le Tot, Totes, Valletot,*  
« *Vattetot, Vergetot, Victot, Vitot, Yvetot.*

« Les noms en fleur et en beuf cités ci-dessus ne pa-  
« raissent pas avoir dû leur origine à des noms de pro-  
« priétaires : cela est surtout visible par les premiers ;  
« parmi les seconds, *Criquebeuf* et *Limbeuf* pourraient en  
« provenir, d'autant plus qu'ils correspondent à *Crique-*  
« *tot*, *Lintot* de la troisième catégorie ; dans celle-ci,  
« beaucoup de noms viennent évidemment de proprié-  
« taires ; telles sont : *Gonnetot, Godonis Tofta ; Heber-*  
« *tot, Heberti Tofta ; Louvetot, Lupi Tofta ; Prétot, Pres-*  
« *byteri Tofta ; Raimbertot, Raimberti Tofta ; Robertot,*  
« *Roberti Tofta ; Routot, Rollonis ou Rodolfs, ou Ruolfs*  
« *Tofta ; Sassetot, Saxonis ou Saxonum Tofta ; Vattetot,*  
« *Vedasti Tofta ; Vitot ou Guitot, Guidonis Tofta ;*  
« *Yvetot, Yvonis Tofta.*

« Plusieurs autres dont les radicaux me sont incon-  
« nus, ajoutait M. Le Prevost, doivent en provenir aussi,

« par la raison que ces radicaux sont les mêmes que pour  
 « des noms terminés en *ville*. Exemples : *Appetot, Appe-*  
 « *ville; Criquebeuf, Criqueville; Epretot, Epreville; Mal-*  
 « *tot, Malleville; Martot, Marville; Nointot, Noinville;*  
 « *Quettetot, Quetteville; Sidetot, Sideville; Valletot,*  
 « *Valleville.*

« Suivant M. Petersen, la première terminaison citée,  
 « *fleur*, qui provient de la corruption de *flot, -flet, -fleda,*  
 « *flo, -fluvius*, formes sous lesquelles cette terminaison  
 « se présente dans le moyen âge; plus tard *flue*, ré-  
 « pond simplement au mot de l'ancienne langue du  
 « Nord et de l'Islande *flíót*, une rivière, *flod* en danois  
 « moderne, et vient par conséquent de la même source  
 « que l'anglo-saxon *fleot* ou *flód*, en allemand *fluss*, etc.  
 « Cette terminaison appartient à celles que Snorre (1)  
 « cite comme une preuve de la propagation de l'ancienne  
 « langue du Nord dans le Northumberland, lorsqu'il dit :  
 « Beaucoup d'endroits dans le pays tirent leurs noms de  
 « la langue du Nord (*mörg heiti landsins eru par gefin*  
 « *á norræna túngu*), comme *Grímsbær, Hauskfljót*, et  
 « un grand nombre d'autres. » En Islande, cette termi-  
 « naison paraît encore très souvent dans les noms des  
 « grandes rivières, tels que : *Markarflíót, Lagarflíót,*  
 « *Almannafliót*, ainsi que dans d'autres mots compo-  
 « sés, comme : *Fljótshlid, Fljótsdalr*, etc. La terminaison  
 « est également saxonne, et se présente sous les formes  
 « de *fliess, flet*, que l'on rencontre assez fréquemment  
 « dans l'Allemagne septentrionale. Il n'est pas invraisem-  
 « blable que la forme *flo* dérive en quelques endroits du  
 « mot *flói*, employé dans l'ancienne langue du Nord  
 « pour désigner une grande et large baie, ce qui s'ac-

(1) *Hákonars. Góða*, chap. III.



« corde avec la situation de semblables places en France  
 « et en Islande, et vient à l'appui de cette conjecture.

« La terminaison *beuf*, qui provient d'une corruption  
 « de *bodium*, *bod*, *bo* et autres semblables, ainsi que  
 « M. Le Prevost l'a remarqué, répond à l'anglais *booth*,  
 « à l'allemand *bude*, et se retrouve encore dans plusieurs  
 « langues du midi, comme, par exemple, *boutique* en  
 « français, *bodega* en italien, et autres semblables. Cette  
 « terminaison est le même mot que *bud*, boutique, ca-  
 « bane en bois, cabane, dans l'ancienne langue du Nord;  
 « *bod*, *træhytte*, *hytte* en dan. mod.; les langues du Nord  
 « renferment la racine du mot, puisqu'on peut le dériver  
 « d'une manière assez simple de *at búá*, demeurer, habi-  
 « ter, dans l'ancienne langue du Nord; en anglo-saxon  
 « *búan*; *at boe*, en dan. mod. On retrouve également  
 « cette terminaison dans tout le Nord, généralement  
 « dans les noms de villages, surtout au pluriel *bùdir*,  
 « en ancien danois *bothæ*, maintenant *bo*; on indiquait  
 « par là les premières cabanes en bois construites dans  
 « un endroit qu'on avait rendu habitable par un défri-  
 « chement ou de quelque autre manière, et qui était  
 « devenu petit à petit une ville, par suite de l'augmen-  
 « tation graduelle de ces cabanes.

« La terminaison en *tot*, ainsi que M. Le Prevost l'a  
 « aussi remarqué, est l'anglo-saxon *tofta*; en anglais *toft*,  
 « et également *toft* en allemand, et répond à *tópt*, *tóft*,  
 « *tómt* dans l'ancienne langue du Nord. Si ce mot, ainsi  
 « qu'on pourrait le croire, est dérivé de l'adjectif *tómr*,  
 « en dan. mod. *tom*, *ledig*, vide, on a par là la confir-  
 « mation qu'il appartenait au Nord. Le mot *Tomt* si-  
 « gnifie originairement un emplacement ou lieu propre  
 « à y faire construire un bâtiment, et il s'emploie encore  
 « généralement dans ce sens en danois et en suédois;

« dans plusieurs provinces danoises il signifie aussi, sous  
 • la forme de *Tofte*, le champ contigu d'une maison,  
 « lequel est appelé en islandais *tún* (en anglo-saxon *tun*,  
 « en anglais *down*, - *don*, en allemand *zaun*). A l'idée  
 • d'une place défrichée, désignée par le mot *tomt*, le mot  
 « *tun* ajouta l'idée d'une clôture, de sorte que la signi-  
 « fication de ce dernier était un emplacement clos. En-  
 « suite, lorsque le bâtiment était construit, ces deux  
 « mots indiquaient le champ contigu de l'édifice, qui  
 « probablement dès le commencement était compris dans  
 « la même enceinte. Plus tard, le mot, comme termi-  
 « naison de noms de lieu, signifia un village en général,  
 « et se présente aussi souvent en Danemark que la ter-  
 « minaison *tot* dans la Normandie française. M. Estrup(1)  
 « remarque, au sujet de cette terminaison, qu'elle est  
 « très commune en Normandie, et cite comme des noms  
 « de ce pays : *Languetot*, *Langetofte* (village long);  
 « *Grastot*, *Grastofte* (village à l'herbe, aux bons pâtu-  
 « rages); *Rotot*, *Rodtofte* (village rouge, à terre rouge);  
 « *Plumetot*, *Blomtofte* (village aux fleurs).

« Voilà les trois terminaisons sur lesquelles M. Le Prevost a donné des exemples. Ainsi, d'après ce qui vient d'être remarqué, elles n'appartiennent exclusivement ni à l'anglo-saxon, ni à l'ancienne langue du Nord; mais elles sont communes à ces deux langues. Ces terminaisons seules, quel qu'en soit le nombre, n'autorisent pas à conclure que les endroits qui les portent ont été fondés par des Saxons ou par des habitants du Nord. Pour établir une telle conclusion, il faut que des rapports historiques viennent à l'appui de la conjecture

(1) *Bemærkninger paa en Reise i Normandiet* ( *Observations pendant un voyage en Normandie* ). Copenhague, 1821, page 153, remar. 1.

fondée sur les noms de villes, encore ne faut-il pas s'appuyer sur quelque endroit isolé, mais il faut un grand nombre d'endroits et de la conformité entre eux. Si les noms de lieu cités devaient leur origine aux Saxons, on devrait en trouver çà et là de semblables le long des côtes de l'Europe occidentale, que les Saxons visitèrent pour les piller, et non pas, ainsi que M. Le Prevost le fait observer, dans la Normandie *seule* ; quand ces noms ne se trouvent que dans cette province, et qu'il est prouvé par l'histoire que les Normands ne se bornèrent pas à piller ses côtes, mais s'établirent dans le pays, se l'approprièrent, et que leur langue, le danois, y était encore parlée plusieurs années après, alors il paraît être tout-à-fait évident qu'une telle multitude de lieux, où l'on reconnaît encore aujourd'hui la langue du Nord, leur doit son origine. Mais quand on serait certain que l'origine de quelque terminaison se rapproche davantage des Saxons que des habitans du Nord, l'opinion que nous venons d'émettre ne peut pas être pour cela détruite ; en effet, les compagnons de Gange-Rolf ne se composaient pas, comme on le sait, seulement d'habitans du Nord, car beaucoup de guerriers d'Angleterre, et sans doute aussi d'autres pays, avaient joint ses bannières. Il est par conséquent très vraisemblable que, parmi ceux-ci, il y avait des Saxons, et même que, parmi ces derniers, il a pu se trouver plusieurs des principaux chefs auxquels il distribuait des terres dans la Normandie, d'où il est arrivé d'abord que des fermes, des seigneuries et plus tard des villages, auront pu être appelés d'après leurs noms saxons. Tout ce que nous venons de dire paraît être une conjecture tout-à-fait simple, d'après le grand nombre de noms de lieux en Normandie qui ne

peuvent s'expliquer que par les langues du Nord et par celles qui ont avec elles le plus de rapports , en les conférant avec les rapports historiques sur la conquête que Gange-Rolf fit de cette province , et sur la distribution qu'il fit des biens féodaux à ses compagnons , qui sont nommés en même temps que les lieux qui portent encore aujourd'hui leurs noms ; en sorte que la conquête de tout le pays par les Normands , et non pas quelques petites guerres des Saxons , a donné naissance à ces noms de lieux , à ceux même qui paraissent être saxons. Les Normands du Nord eux-mêmes pillaient aussi la France en tous sens ; ils entraient dans ses grands fleuves , s'y réfugiaient pendant six mois , quelquefois un an , mais ce n'est qu'en Normandie où ils fixaient un séjour constant , qu'on trouve les terminaisons du Nord dans les noms de lieu. L'opinion émise ici se trouve aussi grandement confirmée par l'observation de M. Depping que : « parmi tous les départemens de la Normandie , celui de la Seine-Inférieure porte le plus grand nombre des noms scandinaves , mais aussi ce dernier était la résidence du gouvernement normand. » En résumé , on peut statuer en général que ce n'est que dans les pays où les Anglo-Saxons s'établirent , comme en Angleterre , que la multitude des noms de lieu qui se laissent expliquer d'après la langue anglo-saxonne , aussi bien que d'après l'ancienne langue du Nord , peut leur être attribuée , et non pas aux Danois proprement dits. Le changement du nom de tout le pays de Neustrie en Normandie , pays des Normands ou des Norvégiens , le montre également , de même que les noms d'Angleterre , de Saxe occidentale et de Saxe orientale font également connaître que c'est aux Anglo-Saxons qu'il faut attribuer la fondation de nouvelles villes dans la Grande-Bretagne.

« Ainsi on ne nie pas la possibilité que quelques lieux ont pu être fondés par des Saxons, et non pas par des habitans du Nord; mais on doit à peine l'admettre, à moins que l'origine du nom ne soit en même temps constatée par un document historique spécial sur la fondation et la place de semblables endroits. A cet égard, les renseignemens historiques que l'on a sur les établissemens les plus anciens des Saxons sur la côte nord-ouest de la France, dans le Bessin, aux environs de Bayeux et autres endroits, sont surtout remarquables (1). Car si ceux-ci doivent être considérés comme des témoignages historiques, il est démontré que plusieurs lieux en Normandie portant des noms du Nord, sont, quelque modestes qu'ils soient, plus anciens que l'expédition de Gange-Rolf; il en résulte aussi naturellement que ces endroits doivent leur fondation aux Saxons, et non pas aux habitans du Nord. Il est donc clair que la décision de toute la question dépend de recherches historiques, et ne peut pas être expliquée seulement par des analogies linguistiques. Par l'observation linguistique, on peut encore en présumer une autre qui amenera peut-être à un résultat plus décisif que celui qu'on a pu extraire des trois terminaisons citées ci-dessus; de même qu'en observant, par exemple, que les noms des Orcades (*Orkenöerne* — Iles Orcades), se terminent par *öy*, qui est la forme norvégienne du mot O (île), et non pas par *ö*, qui est la forme danoise; on trouve la confirmation que c'étaient des Norvégiens, et non pas des Danois

(1) Voir Depping, sur les expéditions maritimes des Normands, dans la traduction danoise de l'auteur de ce mémoire, pages 119-120. — Mémoires de la Société royale des antiquaires de France, t. VII, p. cxiv-cxv. — Voyage d'Estrup en Normandie, p. 65-81, figg., et sur les *Katterne*, p. 48.

qui s'étaient établis dans ce groupe d'îles; de même aussi on est conduit à reconnaître, par l'examen des noms des lieux situés en Normandie, si c'est à des habitans du Nord ou à des Saxons que ces noms doivent leur origine. Mais cet examen présuppose une connaissance tellement spéciale de chacun de ces lieux, de leurs noms dans les temps les plus anciens, et des changemens successifs qu'ils ont éprouvés, que celui-là seul qui a accès à une multitude de diplômes anciens et autres semblables sources littéraires, est en état de présenter à ce sujet des résultats satisfaisans.

« Pour contribuer un peu, s'il est possible, à faciliter une telle recherche, je vais citer les terminaisons qui se présentent dans les noms de lieux situés en Normandie, où il est assez probable qu'on peut espérer de trouver quelques traces de la langue du Nord. (1)

« Comme dénominations communes des eaux, on pourrait donc particulièrement remarquer les terminaisons *au*, *eu*, *ou*; tel était le nom ancien de la rivière *Bréle*, qui s'appliqua ensuite à la ville d'*Eu*. On peut comparer le mot avec l'islandais *á*, une rivière, un fleuve *en Aa*, *Flod*, en danois moderne; en anglo-saxon *ea*; en allemand *au*; une prairie (*en Eng.* en danois moderne). Mais dans le latin du moyen âge, la ville d'*Eu* s'appelait *Aucia*, *Auga*, *Augum*, qu'on peut expliquer par un mot celtique, qui est vraisemblablement le mot primitif du latin *aqua*. (2)

(1) Ce sujet a déjà été traité avec tant de soin par M. Depping, dans son ouvrage sur les expéditions maritimes des Normands (septième supplément de ma traduction danoise), que je n'ai pu ajouter que quelques observations explicatives.

(2) Voir aussi le voyage d'Estrup, p. 151, rem. 9, où l'on com-



« Le mot *bec*, un ruisseau, *Bæk* en dan. mod., en islandais *bekkr*, se présente dans *Caudebec*, *Bolbec*, etc. La ville de Caudebec tire ce nom du ruisseau Caudebec, ruisseau des *Caletes* (*Kaleternes Bæk*), qui se jette dans la Seine, et est nommé dans les diplômes *fluvius*, qui dicitur *Caldebeck* (le ruisseau de Caux), ou *beccum Caletensium*. De ce mot on a formé le diminutif *Becquet*, qui est le nom d'un ruisseau plus petit qui se jette dans la Bolbec. Tout ce que nous venons de dire prouve suffisamment que, quoique le mot celtique *bec* existe, mais avec une signification différente, cette terminaison, appliquée aux eaux, est positivement le même mot que notre danois *Bæk* (ruisseau), et l'origine septentrionale de ce mot est mise hors de doute par le monastère *Bec*, qui tire ce nom d'un petit ruisseau ainsi appelé dans la langue des Normands. (1)

« Des mots danois *væld*, *kilde*, en allemand *quelle*, en islandais *kellda* (source), en dan. moderne *kilde*, on a fait très vraisemblablement des noms tels que *Veules* et *Quille*. *Val de Veules* signifierait donc *Kildevælden* *Dal*, la vallée des sources, et *Quillebeuf*, dans le moyen âge *Guellebodium* (2), répond directement au danois *kildeboder* ou *kildebo* (boutique ou habitation près d'une rivière). La disposition locale de semblables endroits doit facilement mettre cette supposition hors de tout doute.

« On a voulu expliquer des noms de lieux tels que

pare les mots danois *have*, jardin (en islandais *hagi*) et *ho*, foin (en islandais *hey*).

(1) Voyage d'Estrup, p. 42, xi.

(2) Quillebeuf ne s'appelait point au moyen âge *Guellebodium*, mais *Quelibos*, *Chileboun*, *Kilebue*.

*Vieux* par le latin *vadum* ; il y a néanmoins autant de rapport avec le mot *vail* de l'ancienne langue du Nord, en anglo-saxon *væd*, un gué, *vad*, *vadested*, en dan. mod. appliqué à des noms de lieux dans tout le Nord, et qui, dans la Normandie, a été changé en *vieu*, maintenant *vé*. (1) (2)

« Le nom de la rivière *Troène* (3) est dérivé du celtique *traoun*, qui se prononce à-peu-près comme *trafn* ou *travn*, et doit signifier bas, *lav* en dan. mod. ; il faut donc comparer avec ce mot la dénomination de la langue du Nord *dröfn*, *drafn*, en danois moderne *drammen*, la rivière *Trene* et autres semblables.

« A cette catégorie appartient le mot *fleur*, dont nous avons parlé plus haut.

« Les dénominations générales de pays ou de parties de pays sont :

« Le mot même de *Land*, *Lande* (pays) ; c'est ainsi que quelques personnes ont voulu expliquer les noms de *La Lande* ou *La Londe*, *Heuland* (4), aussi bien que la terminaison *lon* ; mais l'explication de cette dernière a besoin d'être certifiée par un exemple précis du moyen âge.

« Il paraît évident au contraire que *Estrand* (5) est le

(1) *Idem*, p. 78 jusqu'à la p. 150, rem. 1.

(2) Malgré la ressemblance incontestable des deux origines, on a eu raison d'adopter celle qui vient du latin, parce que des lieux portant le nom de *Vieux* se trouvent par toute la France, et qu'en Normandie ils sont placés sur la ligne de voies romaines. Le Prev.

(3) Cette rivière portait au moyen âge le nom de *Triotna*.

Le Prev.

(4) Voyage d'Estrup, p. 101.

(5) Je ne connais pas en Normandie de lieu nommé *Estrand*, mais bien *Etreham* et *Ouistreham*.

Le Prev.

même que *Strónd*, *Strand*, dans l'ancienne langue du Nord, rivage, *en Strand*, en dan. mod.

« La terminaison *eur*, qui se rencontre dans plusieurs noms, se rapporte tout-à-fait à l'islandais *aur* et *eyri*, qui en est dérivé, si commun dans des noms de lieu danois sous la forme *or*, et signifie originairement gravier, *gruus* en dan. mod., en anglo-saxon *ora*. On peut expliquer de la même manière des mots tels que *meulers*, de *mold*, terre, terreau, terre en poudre, *muld* en dan. mod., à moins que d'autres circonstances montrent que de semblables endroits ont tiré leur nom d'un moulin qui y était construit, *mölle* en dan. mod., en islandais *mylna*. (1)

« Un nom d'île qui se termine par *eu* ou *ey* est simplement le mot *ey* dans la langue du Nord, une île, *Ö* en danois moderne, *ig*, *ege* en anglo-saxon. Il serait remarquable si le nom de lieu *Cauf* se trouvait appliqué à une île plus petite qu'un autre île voisine; ainsi, lorsqu'une île peut être considérée comme dépendant d'une plus grande, elle s'appelle encore chez nous *en Kalv*, littéralement un veau, en islandais *kálfr*.

« Le mot danois *holm*, en islandais *hólmr*, une petite île, se représente encore en Normandie sous les formes de *houme*, en latin du moyen âge *hulmus*, comme diminutif *hommet*, et encore plus abrégé *hou*. Beaucoup de noms sont remarquables parce qu'ils ont cette terminaison réunie au nom d'une personne normande, comme *Turhulmus*, ancien nom de *Insula Oscelli* ou *Oissel*, la petite île de Thor (Thors Holm), *Nigelli hulmus* ou *Nigelli humus*, *Nealhou*, plus tard *Nihou*, petite île de Niels (Nielses Holm). Le mot *Houlme*, petite île

(1) *Meulers* peut aussi être synonyme de *Mollières*.

Le Prev.

près Rouen, se présente aussi sans aucune addition (1).

Différens endroits près de la mer portent des noms tout-à-fait de l'ancienne langue du Nord, et sont par conséquent aussi expliqués comme tels par plusieurs auteurs. Il faut particulièrement citer : *La Hague* (Hage), *La Hogue* et *La Hougue*, la colline ou le cap (*Hóien* ou *Hukken*), en dan. mod. *le Hoe* et *Hoqueville*. On peut mentionner également ici le mot islandais *haugr*, (en dan. mod. *en Hoj*) une colline, puisque des réunions telles que *Hójbý*, c'est-à-dire *Hojenes By*, la ville des Collines, sont générales dans le Nord.

Suhm explique de même le nom de *Cherbourg*, *Chierisburch*, du mot danois *skær*, en allemand *schere*, écueil. (2)

On fait dériver le nom de *Falaise* de l'allemand *felsen* (rocher), *ffall* dans l'ancienne langue du Nord, en dan. mod. (*ffæld*), montagne. Cette dénomination est remarquable, puisque le nom normand a plus de rapport avec la forme allemande du mot qu'avec celle du Nord. (3)

La dénomination générale de *nez* ou *ness* pour désigner un cap ou promontoire, *Forbierg*, *Næs* en dan. mod. qui se retrouve, non pas seulement en Normandie, mais dans plusieurs autres provinces de France, est le mot *nes*

(1) Je crains bien que tous ces noms ne proviennent plutôt de l'allemand *heim*; les mots *homme*, *houlme*, etc., sont très communs dans des lieux où il n'y a pas une goutte d'eau. Le Prev.

(2) Cette étymologie me paraît bien peu satisfaisante. *Carisburg*, *Chierisburg*, viendraient plutôt de *Coriallium*, ancien nom du lieu sous les Romains, dont on aurait pris les deux premières syllabes avec la terminaison *burgus*, *Cori.burgus*. Le Prev.

(3) Voyage d'Estrup, cité plus haut, p. 98.

de l'ancienne langue du Nord, en anglo-saxon *næs*. Ils appartiennent sans doute à une langue plus méridionale.

On rencontre aussi fréquemment dans quelques provinces de France la terminaison *gil*, en latin du moyen-âge *gilum*, qu'on ne reconnaît presque plus par suite des contractions plus modernes, comme dans *Vernogilum*, *Verneuil*. Il est cependant remarquable que le même mot *gil* se présente dans les langues du Nord, où il signifie grotte, antre, défilé (*bjergklóft*). (1)

De même qu'en ce qui concerne les deux mots précédens, on peut mettre en doute si le Nord peut s'approprier le mot *acre*, champ, terre labourable (*ager*, *agerland* en dan. mod.), quoiqu'il y soit maintenant aussi commun que dans les langues du Midi.

Il est au contraire difficile de douter que le mot *escove*, qui se trouve par exemple dans *Escoves*, nom ancien par lequel on désignait un bois, ne soit purement de la langue du Nord (2). Il répond à l'islandais *skógr*, à l'anglo-saxon *scog*, un bois, *skov* en dan. mod.; il n'a reçu en Normandie, avant l'*s*, que les additions ordinaires dans

(1) La terminaison *ogilum* est très commune dans toute la France septentrionale, où l'on en retrouve très facilement la trace dans tous les noms aujourd'hui terminés en *euil*, comme *Verneuil*, *Breteuil*, *Auteuil*, *Bonneuil*. J'ignore de quel idiome elle provient, mais on la trouve employée dès l'époque des premiers rois mérovingiens, et quelques uns des composés qui en dérivent, tels que *Buxogilum* et *Spinogilum*, prouvent que sa signification n'a aucun rapport avec celle que l'auteur assigne au mot *gil* dans les langues du Nord; il est visible que *Buxogilum* signifie un lieu où il croît des buis, *Spinogilum* un lieu où il croît des épinés.

Le Prev.

(2) Nous avons en Normandie la forêt d'Écouves, dont le nom vient très probablement de cette source.

Le Prev.

les dialectes welches (1). Le mot allemand qui y correspond est *wald*, bois, en anglo-saxon *vold*, *vollr* dans l'ancienne langue du Nord, mais avec une autre signification ; et d'après le son, comme d'après la signification, il est démontré que le mot *escove* doit être attribué aux habitans du Nord.

Le mot *bosc* ou *busc*, bosquet, *busk* en dan. mod., qui appartient aussi bien aux langues du Nord qu'à la langue allemande, se remarque en plusieurs noms, comme *Colbosc*, *Verdbosc*, *Baudribosc*, etc. Le mot *boscage*, bocage, qui en est dérivé, et que nous, Danois, avons adopté plus tard, montre son ancienneté dans le Midi. (2)

Il en est de même de *houlde*, dans l'ancienne langue du Nord *holt*, en anglo-saxon *holt*, en allemand *holz* (du bois), comme dans *Turholt*, *Terhoulde*, *Théroude*. Aussi, lorsque ce mot est un nom de personne, il contient néanmoins le mot du Nord. (3)

Des deux côtés de Sassetot se trouvent des vallées *Dalles*, pluriel de *dalc*, une vallée, en dan. mod. *dal*, dans la langue ancienne du nord *dalr*, en allemand *thal*. Il est remarquable qu'on retrouve dans ce mot la forme

(1) Dans les dialectes welches, on change l'y et l'e, et ces voyelles se placent souvent avant l's, pour faciliter la prononciation, comme dans le mot *estrand* ci-dessus cité, de même que dans *ystang*, une barre *en Stang* en dan. mod., et dans tous les autres mots semblables.

(2) Le nombre des dérivés du mot *bosc* est immense en Normandie ; je ne connais pas le mot radical il eût été bon de l'indiquer ici.

Le Prev.

(3) Je crains bien que ceci ne soit un peu forcé. Il me paraît difficile d'en dériver les noms d'hommes en *oldus*, qui me paraissent plutôt parallèles à la forme *hildis*, *childis* ou *ildis* pour les noms de femmes.

Le Prev.



plus molle du Nord et la forme plus dure de l'allemand; la première dans *Crodale*, *Dieppedale*, *Croixdale*; la dernière dans *Darnetal*, *Danestal* (1). Peut-on considérer ceci comme un effet du hasard, ou bien les noms de l'ancienne langue du Nord et de l'Allemagne se trouvent-ils réunis chacun dans son pays? ou faut-il plus justement tirer la solution relative à *Danestal* de l'anglo-saxon *steal*, en allemand *stelle*, endroit (2), (en dan. mod. *sted*), en islandais *stallr*?

On doit faire beaucoup d'attention aux terminaisons qui se rapportent à la division de pays, à l'agriculture, aux habitans et autres semblables, et remarquer qu'on trouve en Normandie un grand nombre de terminaisons de la langue du Nord ayant précisément cette signification. On y comprend :

*Marche*, dans l'ancienne langue du Nord *mórk*, *mark*, originairement un bois, en danois moderne *skov*; il signifie aussi une frontière dans les dialectes du Nord et de l'Allemagne (en dan. mod. *en grændse*). Il est probable que la province appelée *Les Marches* tire son nom de ce mot.

*Gard* est le *gardr* du Nord, une ferme, une cour, en danois moderne *gaard*, en allemand *garten*, jardin, originairement un endroit clos de toutes parts, et de la même espèce que *hagi*, en ancien danois *hage*, puis *have*, et dont le mot *hegn* (clôture) est de nouveau dérivé; un exemple de la première terminaison est *Auppegard*, qu'on explique par *Abildgaard*, *Æblegaard* (cour, jardin aux pommes); il est plus douteux si le

(1) Ceci me paraît excellent : dans certains cantons de la Normandie, on se sert du mot *dole* pour désigner un triage. Le Prev.

(2) Voyage d'Estrup, p. 102, et la remarque y jointe.

dernier mot cité se retrouve dans le nom de lieu *Ca-haigne*. (1)

Les dénominations de demeure sont *hom*, chez soi ; *hjem* en dan. mod., *heuse*, maison ; *huus* en dan. mod., *cote*, cabane, hutte ; *hytte* en dan. mod. La première se retrouve en Normandie, sous les formes de *ham*, *hom* et *hamel*, qui en est dérivé, et dont plus tard on a formé *hameau*, c'est l'islandais *heimr*, ancien dan. hém (heem), anglo-saxon *hám*, dan. mod. *Hjem*, il se trouve par exemple dans le nom de ville *Caën*, dont l'ancien nom était *Catheim*, *Cathim*, ou *Cathem* et *Cathom*. Le changement *Cathém*, *Cahém*, *Caén*, est le même que dans les noms danois de *heem* à *em* ou *um* ; il est plus douteux s'il forme aussi la terminaison de Rouen (2). Il est aussi incertain si c'est le mot du nord *hus*, une maison, et *huus* en dan. mod., qui se retrouve dans le nom la *heuse*, et dans plusieurs autres qui se terminent par *hus* ; la terminaison *hus* ou *hurs*, peut aussi s'expliquer par l'anglo-saxon *hyrst*, bois ; *skov* en dan. mod., de même que si c'est le mot du nord *kot*, en anglo-saxon *cot*, cabane ; *hytte* en dan. mod., qui se retrouve dans des noms tels que *Caudecote*, et autres semblables. (3)

On connaît les terminaisons *torp* ou *tourp*, qui répondent au mot du nord *Porp*, hameau ; *torp* en dan. mod., bourg, qui répond au mot du nord *borg*, château, également *borg* en dan. mod., ainsi que *bie* et *bu*, le mot du nord *byr*, une ville ; *by* en dan. mod. ; en anglo-saxon

(1) Je ne le pense pas. Nous avons non-seulement *Cahaignes* et *Chaignes*, mais aussi leurs diminutifs *Chaignolles* et *Cahagnolles*.

Le Prev.

(2) E. c., p. 7-8. Certainement non : Rouen vient de *Rotomum*, *Rodomum*.

Le Prev.

3. *Caudecote* vient de *calda costa*.

Le Prev.

bye. Estrup (1) cite *Torp*, *Clitorp*, *Torfville*, *Tornebu*, *Carquebu*, *Mesnilbu*, *Bourguebu*, *Longbu*, *Caubu*.

Le rempart *Haguedike*, établi à l'extrémité de l'isthme de la *Hague*, est en général attribué aux Normands, la dernière partie du nom *dike* est le mot de l'ancienne langue du nord *diki*, digue, fosse; en dan. mod. *dige*, *grav*; la forme allemande du mot *teich*, s'en écarte plus que celle de la langue du nord.

Il faut avoir recours à l'histoire pour savoir si la terminaison *crique* est le mot du nord *kirkja*, église; *kirke* en dan. mod., ce qui ferait expliquer les noms de *Criquetot*, *Criquebeuf*, *Yvecrique* et autres semblables, par *Kirketofte* (champ contigu à l'église); *Kirkebo* (cabanes autour de l'église); *Yvekirke* (2) (église d'Yve), ou si le mot en question est le même que le français *crique*, golfe, baie, mot qui a de l'affinité avec *Croc*, coin, agrafe; *krog* en danois moderne. (3)

Dans cette division il faut donc aussi comprendre les deux terminaisons ci-dessus nommées *tot* et *beuf*. Par la dérivation de la forme plus ancienne de la dernière citée *bod* ou *bout*, on peut aussi expliquer des dénominations telles que *Bouteilles*, petites boutiques, petites cabanes (*Smaabader*, *Smaahytter* en dan. mod.). L'observation que les langues du nord sont la source d'où dérivent les mots français en ce moment employés, vient surtout à l'appui de ce que nous avons dit sur l'origine septentrionale de semblables mots; nous donnerons

(1) Anf. sst., p. 11.

(2) Sst., p. 100.

(3) Je serais tenté de croire que ce mot indique dans ses composés une petite élévation, signification qu'il a encore en Normandie. Nous avons des noms de lieux qui en sont formés dans des endroits entièrement privés d'eau.

comme exemple celui que nous avons cité plus haut *ham*, de l'anglo-saxon *ham*, ou de *heimr* dans la langue du nord; on le trouve comme on sait, non-seulement quant aux mots qui s'emploient en noms de lieu, mais aussi quant à beaucoup d'autres, comme *bateau*, en latin du moyen âge *batellus*, de *bátr* dans la langue ancienne du nord, *Baad* en dan. mod.

Il serait encore intéressant de faire des recherches pour savoir si parmi les noms de lieu de la Normandie, il y aurait des substantifs et des adjectifs descriptifs d'origine septentrionale, lesquels sont si fréquens dans les noms de lieu du nord. On pourrait examiner sous ce point de vue les mots suivans : L'adjectif *dyb* (profond), ou le substantif *dyb* (abîme), en allemand *tief*, qui contient, ainsi que plusieurs personnes l'ont déjà remarqué, l'origine du nom de la rivière de Dieppe et de la ville du même nom (1), ce qui se trouve conforme à la nature locale du lieu; il en est de même de l'origine du nom de lieu de la ville de Vittefleury et de quelques autres.

Notre *hvid* (blanc), en islandais *hvít*, en allemand *weiss*, a pu être changé en *vit*, *vitte*, *vi*; aussi quelques personnes (2) s'en servent-elles pour expliquer *Vittefleury*, la rivière blanche; *den hvide Flod* en danois mod.

Le mot *grøn* (vert), en islandais *græn*, en allemand *grün*, peut se retrouver dans des noms, comme *Grainville*, *Graincourt*. (3)

(1) Il est digne de remarque que ce mot semble particulièrement emprunté à la forme anglo-saxonne. Le Prev.

(2) Description de la Haute-Normandie. Paris, 1740. Estrup (page 43) cite l'expression *vin huet* (vin blanc) en dan. mod. *hvid Vin*.

(3) Ceci est une erreur : Grainville vient de *Gart i. Ma*, *Germivilla*.

Le Prev.

Le mot *braun*, en allem. *braun*, a pu être la source du nom *Bruncourt*, quand même on expliquerait la première partie de ce mot comme un nom de personne *Le Brun*, *den Brune* en dan. mod. Les langues du nord contiennent encore le même mot. (1)

Parmi le grand nombre de diverses étymologies qu'on a du nom *Rouen*, appelé anciennement *Rothomag*, ou a voulu le faire dériver de l'adjectif *rot* (rouge), en danois moderne *rod*, en islandais *rauvar*, en allemand *roth*. D'autres personnes, il est vrai, ont voulu expliquer le nom de *Rothomag* à l'aide de celui de la déesse *Roth*, mais aussi long-temps que l'on ne connaîtra pas mieux ce qui regarde cette déesse, la première dérivation de la langue du nord paraît la plus vraisemblable. (2)

Son origine ou dérivation est aussi établie par le nom du pays *Rougemare*, qui fait maintenant partie de la ville de Rouen, par celui de *Robec*, précédemment *Rothbec*, le ruisseau rouge, et en dan. mod. *den røde Bæk*; par opposition au nom d'une autre petite rivière, l'*Aubette*, qui se jette ainsi que la première, dans la Seine, près de Rouen, et qu'on fait venir du latin *Albula*. (3)

Comme il est assez ordinaire de déterminer la position d'un lieu selon le coin du monde vers lequel il est situé, il paraît beaucoup plus simple de faire dériver des noms, tels que *Oistreham*, plus tard *Etrehan*, *Etran* et autres semblables qui commencent par *Être*, de même

(1) *Brun* est en effet dans ce cas un nom d'homme, dont la signification correspond au latin *fuseus*. Le Prev.

(2) Ce nom vient du celtique, et *roto* y est employé dans le sens de fleuve, rivière: tout le monde connaît le mot grec correspondant Le Prev.

3) Description de la Haute-Normandie, t. II, p. 5.

que *Eteland*, et tous ceux dont la première partie était selon l'ancienne orthographe, *est*, de *vester* (ouest), en islandais *vestr*, et de *ôster* (est), en islandais *austr*, que de les dériver du nom d'une divinité, dont le culte sur le lieu, n'est ni expliqué, ni prouvé historiquement. (1)

Enfin, on trouve partout, dans le nord, en Angleterre et dans plusieurs autres pays, le mot *Wind* (vent), en islandais *vindr* (dans l'Edda, par exemple *vindheimr*), en allemand *Wind*, en danois moderne *Vind*, employé comme le commencement des noms de terrains qui sont ouverts et exposés au vent. C'est par là qu'on explique aussi, de la manière la plus simple, les *ventes d'Eau*, etc. (2)

Tels sont à-peu-près les mots des langues du nord qu'on peut espérer de retrouver dans des noms de lieu, en Normandie. Mais indiquer en quels lieux particuliers ils se trouvent effectivement, comment on peut, avec une certitude historique, ou du moins avec quelque probabilité, établir que tel lieu doit son nom, soit aux Saxons, soit aux Normands, ou en même temps aux deux nations, est une recherche si compliquée, que je n'ose pas me hasarder à la tenter. Je me bornerai donc en conséquence, à conclure par quelques courtes observations qui pourront offrir quelque intérêt à un lecteur danois.

Lorsque nous considérons nos noms de lieu ici dans le nord, nous avons l'avantage énorme de savoir avec certitude, à peu de chose près, à quelle langue nous

(1) Sst., t. 1, p. 35.

(2) Les ventes de la forêt d'Eawy sont des bois que l'on adjuge par lots, par ventes. Voilà l'origine la plus simple et la seule vraie de ce nom très moderne.



devons les attribuer. Nous pourrions les expliquer en ayant seulement recours à notre propre langue et à ses dialectes, dans le nord, et nous n'avons même pas besoin de recourir à ses plus prochaines alliées, qui ont à peine quelque chose, que nous ne trouvions pas aussi bien et ordinairement d'une manière plus exacte chez nous-mêmes. Il en est tout-à-fait autrement en ce qui concerne la Normandie française, qui, dans le cours du temps, a été habitée par différentes races, souvent très mêlées. Un développement de la signification des noms de lieu en Normandie, demande par conséquent à-la-fois une connaissance exacte de l'histoire et de la langue de ces peuples, ainsi que de la fondation de tous les lieux, même de ceux de très peu d'importance. Des savans français ont déjà considéré les noms de lieu, en Normandie, sous les rapports des différentes époques auxquelles il faut les attribuer (1). Dans les temps les plus reculés, le pays était habité par des Celtes ou Gaulois, et les premiers mots les plus simples de la langue, tels que les noms de montagne et de vallée, de rocher, de rivage, de côte, de fleuve, de rivière et autres semblables, ainsi que quelques-uns relatifs à l'agriculture et à l'habitation, proviennent certainement de cette source. Les Romains s'emparèrent des Gaules, et y fondèrent des villes fortifiées; ainsi une partie des noms de lieu ont dû être créés pendant qu'ils possédaient le pays. Mais à peine les Romains en avaient-ils acquis la possession tranquille, que les Saxons commencèrent à piller les côtes. Les Francs pénétrèrent ensuite dans le pays et

(1) Gerville, *Recherches sur les anciens noms de lieux en Normandie*, dans les Mémoires de la Société royale des antiquaires de France, t. VI, p. 224, fgg.

s'en rendirent les maîtres. Les Normands le pillèrent depuis dans tous les sens , s'y établirent enfin, et le reçurent plus tard comme domaine féodal, des rois français. Le christianisme se propagea en partie par les soins d'apôtres romains, en partie par ceux d'apôtres normands (1). Les noms de lieu éprouvèrent un changement considérable après son introduction. Les anciens furent remplacés par de nouveaux ; on adopta des noms de saints , et on réunit, en latin du moyen âge, des expressions de toutes les différentes langues, dont les élémens, peu-à-peu, se mêlèrent ensemble. Ces élémens éprouvèrent enfin , à une époque plus récente , un changement si considérable , qu'on pourrait à peine en suivre la trace , si quelques exemples non douteux , ne venaient servir de guide.

Ainsi, en expliquant les noms de lieu de la Normandie, on ne doit perdre de vue, ni la langue celte, ni la langue latine. Mais une nouvelle difficulté s'élève, lorsqu'on veut déterminer quels sont les noms qui appartiennent à la langue du nord. On trouve dans les langues du nord, et précisément parmi les premiers et les plus simples de ces mots , une quantité considérable qui viennent sans doute des Celtes, depuis les temps les plus anciens ; il est connu que beaucoup de radicaux, dans la langue latine, sont également dus à la race celte. Puisque la langue celte a ainsi étendu ses branches, tant vers le nord que vers le midi , il serait presque impossible de déterminer à quelle langue il faut attribuer tel ou tel mot qu'on peut en même temps expliquer également bien, selon deux langues tout-à-fait

(1) Tout ceci est parfaitement juste , sauf les apôtres normands.

différentes l'une de l'autre. On a déjà cite comme exemple le mot latin *vadum*, et le mot *vad* de la langue du nord. Toutes les deux langues ont les verbes correspondans, en latin *vadere*, en islandais *vada*, qui ont l'un et l'autre, la même signification primitive, *marcher avec précipitation*. On peut également attribuer à chacune de ces trois langues le mot *vind* cité ci-dessus, en gallois *gwynt*, d'où est venu *Gwyndyd*, nom des habitans de la partie septentrionale du pays de Galles, lequel correspond à nos *Vendelboer*, habitans de la région du vent; en islandais *vindr*, en latin *ventus*. Le mot de la langue du nord *porp*, peut être comparé au gallois *tréf*, qui sert à désigner, ainsi que le premier, des maisons isolées; ou si, dès le commencement, *porp* a signifié un certain nombre, une foule, on l'explique avec le gallois *turf*, en latin *turba*. Les mots français *mare*, *marais*, en langue du nord *mar*, *mæri*, ont des mots correspondans dans le gallois *môr*, au pluriel *myr*, en latin *mare*. Lorsqu'on fait dériver des noms tels que *Estables*, *Stavelo*, du latin *stabulum*, on peut aussi fixer de la même manière son attention sur l'islandais *stopull*, tas, pile (*Stabel* en dan. mod.), ou *stallr*, qui a la même signification que *stabulum*. Les noms qui commencent par *Col*, pourraient être dérivés du latin *collis*, mais aussi du mot de la langue du nord *kollr*, qui a la même signification; ou du nom d'homme *Kollr*. Le mot celtique *ang*, un endroit étroit, contient l'origine du latin *angustus*, mais il a été également accueilli dans les langues du nord, et des noms tels que *Angiens*, peuvent s'expliquer par les trois langues. Le mot celte *bric*, *bruc* pont (*Bro* en dan. mod.), est le même que le mot de la langue du nord *bryggja*, petit pont (en dan. mod. *Brygge*). On peut également suivre le mot de la Normandie, où plu-

sieurs lieux peuvent s'en expliquer depuis Bruges en Flandre jusque très avant dans le nord. Le mot celtique, tombeau, fosse, digue (en dan. mod. *Grav, Dige*), d'où l'on fait dériver aussi plusieurs noms de lieu en Normandie, se retrouve également au centre du Danemark, dans *Kluset* près Odense; etc., etc.

Maintenant puisqu'il est établi, en ce qui concerne les noms de lieu composés, que la première partie du nom est d'une aussi grande importance que la dernière, pour déterminer quelle est la signification du nom, et à quel peuple et à quelle langue il appartient, il se présente encore dans les noms de lieu, en Normandie, un mélange extrêmement singulier de plusieurs langues dans un seul et même nom. Dans *Honfleur* et *Harfleur*, par exemple, la terminaison *fleur* est incontestablement, ainsi que nous l'avons vu, l'anglo-saxon *fleót*, ou le mot de la langue du nord *fljót*; mais tous les deux ayant une telle ressemblance, lettre par lettre, puisque l'*e* dans le premier de ces mots équivaut entièrement au *j* dans le dernier, on ne saurait voir par le nom même de quel peuple il provient. Il est donc aussi très naturel, en ce qui concerne la première partie de ces noms, de penser à une origine septentrionale (1). On fait ordinairement, autant qu'on peut le savoir, dériver la première partie de ces noms de la langue celtique, mais on pourrait alors se demander comment ces deux langues, le celtique, langue indigène, et l'anglo-saxon ou la langue du nord,

(1) Estrup dit aussi à cette occasion, dans son *Voyage en Normandie*, page 104 : « Il m'est venu à l'idée que les noms de ces deux villes (*Huneflot* et *Harflet*) pourraient signifier au-delà de la rivière, et en deçà de la rivière, *hiinsides-Floden*, og *hersides-Floden*, en danois moderne. »

langues étrangères, étaient mêlées ensemble de telle manière qu'elles ont a-la-fois été mises à contribution pour la formation d'un nom, dont le commencement tient à l'une, et la fin à l'autre de ces deux langues (1); et ne saurait-on expliquer par quelque autre moyen comment la langue, en Normandie, du moins en ce qui est relatif aux mots les plus généraux, était faite à l'époque où les Normands s'établirent dans le pays; et le dialecte qu'on y parlait alors ne peut-il pas ainsi, sous d'autres rapports, s'expliquer comme contenant des parties constituantes à moitié celte, à moitié de la langue du nord? Ne peut-on en conséquence établir des règles assez fixes à ce sujet? On devrait autrement préférer d'expliquer et le commencement, et la fin par la même langue, et supposer par exemple que le commencement d'*Elbeuf*, vient plutôt du nom *Ella*, en sorte que la signification du tout serait la boutique d'Ella (*Ellas Boder* en dan. mod.), au lieu de le tirer du celte *el* (bas), *lav* en dan. mod. On pourrait faire des observations semblables relativement à la langue latine, puisque beaucoup de noms du nord se terminent par la finale *ville* (du latin *villa*), tels que *Foucarville*, *Grouville*, *Hérouville*, *Barneville*, *Sauqueville*, *Graville*, des noms *Folkhard*, *Gerola*, *Herold*, *Bernhard*, *Saxe*, *Gerhard*, etc. On devrait alors faire précéder l'explication des noms de lieu de recherches sur les formes sous lesquelles les mots latins originaires, se présentent en Normandie, dans les temps plus reculés. Quant aux noms de personnes, il me paraît, à en juger

(1) Ceci est beaucoup moins difficile à expliquer qu'on ne le pense : les hommes du Nord, arrivant sur nos côtes et y trouvant des noms de lieux établis, se contentèrent souvent, suivant toute probabilité, d'y adjoindre une terminaison qui leur indiquât la nature des lieux.

par le grand nombre que j'en ai recueilli, qu'en général, comme en particulier, relativement aux noms attribués aux compagnons de Gange-Rolf (*Rolf Gangers*), ce ne sont point d'anciens noms de la langue du nord, mais des noms anglo-saxons, ou d'une langue encore plus méridionale. Il paraît même quelquefois que le vrai mot de la langue du nord a été traduit, par exemple *Ul* (loup), *Ulv* en dan. mod., en *Louvetot* ou *Loupetot*. Cette conjecture souffre pourtant quelques exceptions, ainsi le nom *Rou*, *Rolf*, lequel d'après les éclaircissemens donnés par M. Rask, est d'origine finlandaise; de même *Etain*, *Eisten*, *Mar*, meurtre; *Mord* en dan. mod., en island. *Móror*, *Ber*, ours, *björn* en dan. mod. *Sote*, en island. *Soti*.

Du reste, les Danois ont un intérêt tout-à-fait particulier à voir un nombre de noms aussi considérables si répandus sur les côtes de la France, lesquels, à quelques petits changemens près, sont les mêmes que ceux qui se trouvent partout en Danemark; par exemple, *Sassetot*, qui est le même nom de lieu que notre *Sasse-tofte* ou *Sasserup*; *Valletot*, qui ressemble tant à notre *Vallekilde*, le premier du nom *Saxi*, Saxe, le second du nom *Valdar*, Valder, et il est remarquable que ces deux noms sont changés ici de la même manière que nous l'avons vu plus haut. Parmi d'autres semblables, nous citerons *Daubeuf*, qu'on explique simplement par *Dalr*, vallée, et qui signifie par conséquent habitation dans une vallée (*Dalebo*, en dan. mod.), *Belbeuf*, *Beautot*, lesquels dérivés de *beau* (1), en danois mod. *skjøn*, s'accordent avec notre *Fagerbo* (belle ville), *Fagertofte*

(1) Il est très douteux, pour ne rien dire de plus, que *Belbeuf* et *Beautot* aient pour racine le mot français *beau*. Le Prev.



( beau champ ), *Tournebu*, qui a une ressemblance singulière avec notre *Taarnby* (ville aux tours), *Cattehoule*, qu'on explique par la demeure des *Katter*, et nous avons un nom correspondant dans le Cattegat, *Kattegattet*, en danois mod., etc., etc. On peut encore, ainsi qu'on en a donné plus haut quelques exemples, trouver un accord semblable entre des noms dans les Pays-Bas et en Normandie. On pourrait aussi faire convenablement dériver *Hareflot* du mot hollandais *hare*, cité par Adelung, qui signifie un terrain élevé dans un pays plus bas (1); mais on parviendrait à peine à obtenir un résultat scientifique par de semblables comparaisons, avant qu'on se soit formé des règles assez fixes relativement aux lois de changement des différentes langues, afin de pouvoir expliquer par là des noms inconnus avec presque la même certitude qu'on a quand on suppose, par exemple, que *Monterolier* est formé du latin *Monasterium hooleri*, et que *Geoffroi* est formé du mot de l'ancienne langue du Nord *God*, Dieu (*Gud*, en danois mod.) et *Fridr*, paix (*Fred* en danois mod.)

*Extrait d'une lettre de M. Aug. SAKAKINI à M. Jomard.*

Tunis, 24 décembre 1834.

Depuis mon arrivée à Tunis j'ai fait la connaissance de M. J. B. Hanegger, architecte et professeur d'archéologie à Donaueschingen, dans le Grand-Duché de Bade.

Ce voyageur, bien connu en Europe, s'est rendu dans cette Régence pour en rédiger la statistique générale et y lever des plans topographiques. Il s'y trouve depuis deux ans et demi.

1) Radlof, *das Keltenthum*, p. 290

Consciencieux et infatigable, M. Hanegger n'a voulu rien écrire ni faire sans avoir vu, entendu, jugé par lui-même. Le 12 mai dernier, il partit avec le dessein de parcourir toute la Régence, accompagné de quelques personnes de sa suite et de six soldats du Bey; mais il a été obligé de revenir à Tunis quatre mois après son départ, avant d'avoir fini son excursion. Il était arrivé jusqu'aux montagnes de l'Atlas qui, au levant, confinent avec l'état de Tunis, et à l'occident avec le gouvernement de Constantine, et qui sont appelées par les Arabes *Ge'bel Memché*, sans doute par altération du nom de *Mampsaris*, que leur donnaient les Romains. A 28° de latitude, et à environ 500 milles de distance de Tunis, est située, au pied des susdites montagnes, une petite ville dont la population s'élève à près de 3,000 âmes, appelée *Themukça*, dans laquelle M. Hanegger a trouvé des inscriptions latines qui lui ont fait croire qu'elles appartenaient à l'ancienne *Themisa*, dont il a reconnu l'emplacement par des vestiges et des tombeaux subsistans à l'ouest de la nouvelle ville. Le nom de cette dernière, presque identique au mot *Themisa*, vient à l'appui de cette assertion.

Afin d'achever son ouvrage statistique, qui sera composé de 7 volumes in-f°, et enrichi de nombreux dessins de plantes, oiseaux, etc., M. Hanegger fera sous peu une seconde excursion. Immédiatement après l'envoi en Europe de son travail, qu'il espère avoir terminé au milieu de l'année prochaine, et dont il destine un exemplaire à la Société, il se propose de se rendre au cap de Bonne-Espérance à travers l'Afrique, en suivant autant qu'il lui sera possible, une ligne directe. Il a choisi Tunis pour point de départ.

Malgré ses vastes connaissances, son grand amour

pour la science , et son intrépidité extraordinaire , M. Hanegger a besoin du concours des lumières et des suffrages de la Société pour entreprendre ce long et pénible voyage , dont le succès remplirait la plus grande lacune de la géographie , et serait d'une utilité universelle. C'est pour cela , monsieur , que j'ai l'honneur de m'adresser à vous pour vous prier de demander à la Société de vouloir bien donner ses avis et ses conseils à mon philanthrope ami.

Desirant qu'elle connaisse un moment plus tôt le résultat du séjour de M. Hanegger dans la Régence , je l'ai engagé à en faire une relation succincte , pour la lui envoyer avant la publication de son ouvrage : il a bien voulu me le promettre , et a ajouté qu'il y joindrait quelques cartes , plans et dessins importants.

## TROISIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

---

1<sup>er</sup> janvier 1835.

Une Députation de la Société de Géographie a été admise à présenter ses respects au Roi , à l'occasion de la nouvelle année ; et M. Roux de Rochelle, Président de la Commission centrale et de la Députation , s'est exprimé en ces termes :

SIRE,

La Société de Géographie a l'honneur d'offrir à Votre Majesté l'hommage de ses vœux et de ses respects. Elle a chaque année éprouvé les bienfaits de Votre Majesté ; et les généreuses faveurs qu'elle vient d'en recevoir pour la publication de la suite de ses Mémoires, excitent sa vive reconnaissance. Cette haute protection ne peut que soutenir son zèle et faciliter encore les progrès que les études géographiques ont faits depuis sa fondation. La Société de Paris était d'abord seule ; mais elle avait des membres dans tous les pays. Une science cultivée partout, a pris des racines sur différens points. D'autres Sociétés se sont formées ; elles sont devenues de nouveaux centres de lumières, de correspondance ; et les relations amicales et fraternelles qui se sont établies entre elles et leur sœur aînée montrent tout ce que la

science peut gagner à ces nobles concours. Cette étude embrasse le monde; mais on aime surtout à l'appliquer à son pays; et la Société de Géographie se persuade, Sire, qu'elle ne peut mieux justifier vos bontés envers elle qu'en s'occupant avant tout de la patrie. Heureux le jour où elle aura à couronner le voyageur qui aura pu enrichir la France de quelque importation utile! Nous devons à Monseigneur le Duc d'Orléans un si beau sujet de prix, et Votre Majesté a rendu héréditaire dans son auguste famille son goût pour une science dont elle continue d'encourager les progrès avec tant de bienveillance.»

La réponse du Roi a été écoutée et recueillie assez attentivement par les membres de la Députation, pour qu'ils aient pu en retenir les expressions suivantes :

« Messieurs, vous jugez bien mes sentimens, lorsque  
 « vous êtes convaincus de l'intérêt que je prends à vos  
 « travaux. J'ai moi-même été professeur de géographie  
 « pendant mon exil : c'est un lien de plus qui m'attache  
 « à vous. La géographie a fait, il est vrai, tant de dé-  
 « couvertes et de progrès, qu'il ne nous reste plus à en  
 « espérer d'aussi importans. Néanmoins, quoique toutes  
 « les grandes parties du monde soient connues, il reste en-  
 « core assez de contrées à explorer, pour que nos recher-  
 « ches puissent ouvrir de nouvelles routes au commerce.  
 « Sous ce rapport, vos travaux ont à mes yeux une nou-  
 « velle importance, et vous pouvez compter sur mon  
 « appui. Continuez, messieurs, vos honorables efforts  
 « pour l'avancement de la science : j'apprécie tous les  
 « services que vous lui rendez; et je vous remercie des  
 « vœux que vous venez de m'exprimer. »

## PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

*Séance du 9 janvier 1835.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le comte de Montalivet, intendant général de la liste civile, annonce que le Roi vient d'accorder à la Société, à titre d'encouragement, une somme de 1,500 francs pour la publication du recueil de ses Mémoires. —S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans a bien voulu consacrer au même objet une somme de 500 francs.

M. l'amiral Duperré, ministre de la marine, accuse réception d'une lettre où la Société lui a exprimé le vœu que de nouvelles tentatives soient faites pour aller à la recherche de M. de Blosseville : il annonce que ses intentions avaient prévenu ce desir, et que la gabarre *la Pourvoyeuse* doit recevoir cette destination au printemps prochain. Le Ministre fait préparer un plan de campagne pour l'officier qui commandera ce bâtiment, et il se fera un plaisir de joindre à ses instructions les indications que la Société voudra bien lui adresser comme utiles au succès de cette expédition. Pour répondre au desir exprimé par M. le Ministre de la Marine, M. le président désigne trois Commissaires, qui sont MM. Eyriès, Bérard et de La Roquette.

L'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg adresse à la Société divers cahiers de chacune des sections dont se compose le recueil de ses Mémoires.

La Société royale de Londres remercie la Commission centrale pour l'envoi qu'elle lui a fait du dernier volume de ses Mémoires.

M. le président communique à l'assemblée le discours qu'il a prononcé, au nom de la Société de Géographie,



lorsqu'elle a été admise à présenter au Roi ses hommages à l'occasion du nouvel an. Ce discours et les expressions pleines de grâce que l'on a retenues de la réponse de Sa Majesté, seront insérés au Bulletin.

M. Barbié du Bocage communique, de la part de M. Désaugiers la relation d'une excursion faite dans l'intérieur de l'île de Crète par M. A. Fabreguettes, consul de France à Candie. Renvoi au comité du Bulletin.

M. Jaubert dépose sur le bureau les épreuves de quelques-unes des cartes qui étaient destinées à être jointes à l'édition de l'Édrisi, et dont la publication demeure ajournée jusqu'à ce que l'impression du texte soit plus avancée.

M. de La Roquette annonce que M. Leprevost, de Rouen, ayant soumis à la Société des Antiquaires du nord, à Copenhague, une série de questions sur l'origine de plusieurs noms de lieux en Normandie, cette Société a chargé M. l'archiviste Petersen, l'un de ses membres, de répondre en son nom, et a prié M. de La Roquette, consul de France en Danemark, de faire la traduction de cette réponse. M. le professeur Rafn, secrétaire de la Société des Antiquaires du Nord, renvoie à ce dernier la traduction de la réponse de M. Petersen, dont la révision avait été soumise à l'auteur lui-même par le traducteur. M. Rafn prie M. de La Roquette de proposer à la Société de Géographie de l'insérer dans son recueil de Mémoires ou dans son Bulletin. — M. de La Roquette est invité à donner connaissance de cette réponse dans l'une des premières séances de la Société.

M. d'Orbigny annonce que M. Moerenhout, qui arrive de Taïti, est présent à la séance. M. le président invite ce voyageur à vouloir bien communiquer à la So-

ciété, dans sa prochaine réunion, une notice sur les intéressantes explorations qu'il a faites dans les îles de l'Océanie.

Au moment où la Commission centrale doit songer à une prochaine distribution de prix, M. d'Avezac rappelle la proposition faite par M. le baron Costaz de consacrer à la rémunération des concurrens au prix annuel, outre la grande médaille d'or annoncée par le programme, une médaille d'argent et une médaille de bronze du même module; l'absence prolongée de M. Costaz a retardé le rapport qui doit être fait sur cette proposition; mais elle ne doit point être perdue de vue.

M. d'Avezac expose ensuite que la Commission centrale étant près de renouveler la distribution de ses membres entre trois sections établies par le règlement, il saisit cette occasion pour faire une nouvelle proposition relative à la distribution simultanée de la Commission en plusieurs sections qui s'occuperaient respectivement de chacune des grandes divisions de la géographie; huit sections pourraient embrasser toute l'étendue du programme de la science, en s'occupant : la première, de la partie mathématique; la seconde, de la partie naturelle; la troisième de la partie historique, et les cinq autres, de la description des cinq parties du monde. Cette proposition est prise en considération pour être discutée à une prochaine séance.

La Commission centrale procède au renouvellement annuel des membres du comité du Bulletin pour l'année 1835, et elle nomme pour en faire partie :

MM. Albert Montémont, Ansart, Barbié du Bocage (J. G.), Bérard, Boblaye, Daussy, d'Avezac, Delcros, Jomard, de Larenaudière, Poulain et Warden.

La Commission procède également à la division an-

nuelle de ses trois sections, de correspondance, de publication et de comptabilité; elles se composent ainsi qu'il suit :

*Section de correspondance* : MM. Bajot, Barbié du Bocage (Alex.), Bottin, Delcros, d'Orbigny, d'Urville, Isambert, Jaubert, Jouannin, C. Moreau, Tardieu, baron Walckenaer, Warden.

*Section de publication* : MM. Albert Montémont, Ansart, Barbié du Bocage (J. G.), Bérard, Bianchi, Boblaye, baron Costaz, Eyriès, Huerne de Pommeuse, Jomard, baron de Ladoucette, de Larenaudière, Poulain.

*Section de comptabilité* : MM. Boucher, Denaix, général Haxo, Michaux, Réaume, baron Roger.

Avant la clôture de la séance, M. d'Avezac dépose sur le bureau, pour être développée et discutée, dans une prochaine séance, la proposition d'élargir d'une manière notable le cadre des correspondances étrangères; cette proposition est appuyée par plusieurs membres; mais il est observé que son adoption définitive ne pourra avoir lieu qu'en assemblée générale de la Société.

*Séance du 23 janvier.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société royale de Londres adresse la deuxième partie du volume de ses Transactions pour 1834.

M. Ernest de Blosseville, admis récemment dans la Société, écrit à la Commission centrale pour la remercier de cette admission, ainsi que du bienveillant intérêt qu'elle accorde à son frère, M. Jules de Blosseville, sur la destinée duquel on continue d'avoir des vives inquiétudes.

M. Sené, qui vient d'exécuter un plan en relief du

Simplon, prie la Société de vouloir bien nommer une commission pour faire un rapport sur ce travail auquel il a consacré cinq années. — MM. Eyriès, Jomard et Albert Montémont sont nommés commissaires.

M. Jomard communique une lettre de M. Sakakini, contenant des détails intéressans sur une statistique générale de la régence de Tunis, dont s'occupe M. le professeur Hanegger. Ce voyageur se propose d'adresser à la Société une relation succincte de ses excursions dans la Régence, et il annonce le projet de se rendre ensuite de Tunis au Cap de Bonne-Espérance à travers l'Afrique. Il demande, pour le guider dans cette entreprise, les instructions de la Société.—Renvoi de cette lettre au comité du Bulletin pour un extrait.

Sur la proposition de M. Jomard, la Commission centrale renvoie à la section de publication l'examen d'une nouvelle demande de M. Jaubert, relative à la gravure de quelques-unes des cartes que l'on pourrait joindre comme *specimen* au texte de l'Edrisi.

M. Albert Montémont dépose sur le bureau le premier exemplaire de son Voyage à Londres, et MM. les éditeurs des Antiquités mexicaines, en adressent la 7<sup>e</sup> livraison.

La Commission centrale nomme au scrutin la commission spéciale chargée d'examiner les titres des voyageurs qui peuvent concourir au prix annuel pour la découverte géographique la plus importante faite dans le cours de l'année 1832. Cette commission est composée de MM. Eyriès, Jomard, Daussy, d'Urville et Roux de Rochelle.

L'assemblée entend avec beaucoup d'intérêt une notice de M. Moenhout sur ses voyages et sur un séjour de plus de six années dans les îles de la Société et dans plusieurs autres des archipels de l'Océanie; ainsi qu'un

mémoire de M. Callier, capitaine d'état-major, sur son voyage dans l'Asie Mineure, en Syrie, en Palestine et dans l'Arabie Pétrée. Ces deux notices seront insérées au Bulletin.

M. de La Roquette donne lecture d'une série de questions de M. Leprevost, de Rouen, sur l'origine de plusieurs noms de lieux en Normandie, avec les réponses faites à ces questions par M. Petersen, archiviste de la Société des Antiquaires du nord. — Ce document est renvoyé au comité du Bulletin.

---

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 9 janvier 1835.*

Par l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg : *Recueil des actes des séances publiques de 1830, 1831 et 1833.* — *Mémoires de cette Académie*, tome II : Sciences mathématiques, physiques et naturelles, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> livraisons ; sciences politiques, histoire, philologie, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> livraisons ; mémoires de divers savans, 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> livraisons.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 27<sup>e</sup> livraison, comprenant les voyages de Mungo-Park, Brown, Hornemann et Cailliaud.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, plusieurs livraisons.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de décembre.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de décembre.

Par l'Académie des Sciences de Bordeaux : *Séance*

publique de cette Académie, tenue le 28 août 1834.  
1 vol. in-8°.

Par la Société d'agriculture de Rouen : *Extrait de ses travaux*, 3<sup>e</sup> cahier.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier d'octobre.

Par la Société pour l'instruction élémentaire : *Cahier de novembre de son Bulletin*.

Par MM. les directeurs : Plusieurs numéros de *l'Institut* et de *l'Écho du monde savant*.

*Séance du 23 janvier.*

Par la Société royale de Londres : *Transactions de cette Société pour 1834*.

Par MM. Baradère, Warden, etc. : *Antiquités mexicaines*, — Relation des trois expéditions du capitaine Dupaix, ordonnées en 1805, 1806 et 1807, pour la recherche des antiquités du pays, notamment celles de Mitla et de Palenqué; accompagnée de dessins de Castañeda et d'une carte du pays exploré, etc., par MM. Alex. Lenoir, Warden, Farcy, Baradère et de Saint-Priest. — 7<sup>e</sup> livraison, in-folio. Paris, 1835.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 28<sup>e</sup> livraison (voyage de Richard et John Lander). — Londres. — Voyage contenant la description de cette capitale, avec les mœurs et coutumes de ses habitants, les formes du gouvernement britannique et du gouvernement municipal de Londres, les institutions civiles et judiciaires, philanthropiques et religieuses, scientifiques et littéraires; les richesses industrielles et commerciales, les docks, prisons, clubs, journaux,



bibliothèques, établissemens divers, etc.; les localités environnantes les plus remarquables; par Albert-Montémont. Paris 1835. 1 vol. in-8°.

Par la Société royale des Sciences de Lille : *Mémoires de cette Société pour 1833*. Lille, 1834. 1 vol. in-8°.

Par M. d'Avezac : *Lettres politiques, commerciales et littéraires sur l'Inde*, par le lieutenant-colonel Taylor. 1 vol. in-8°. — *Voyage à la côte de Guinée*, par Labarthe. 1 vol. in-8°. — *Statistique des colonies françaises: Sénégal et dépendances*, broch. in-8°. — *États de commerce, de culture et de population relatifs aux colonies françaises*. 3 broch. in-8°.

Par M. Boblaye : *Description d'Égine*, par M. Puillon-Boblaye, précédée d'une notice historique sur le commerce, la navigation et les colonies d'Égine, par M. La Blanchetais. 1 vol. in-8°. — *Mémoire sur la formation jurassique dans le nord de la France*, 1 broch. in 8°. — *Introduction à la description géologique de la Morée*, broch. in-4°.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 2 livraisons.

Par MM. les directeurs : Plusieurs numéros de l'*Institut* et de l'*Echo du monde savant*.

---

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

FÉVRIER 1835.

---

### PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

#### VOYAGE

DANS L'Océan ATLANTIQUE MÉRIDIONAL,

Exécuté dans les années 1828, 1829 et 1830 par le sloop *le Chanticleer*  
sous le commandement du capitaine HENRI FOSTER. (1)

---

En 1828, le capitaine Henri Foster fut chargé par l'amirauté d'Angleterre de faire dans différens lieux des observations du pendule pour déterminer la figure de la terre. Cette expédition qui dura trois ans, se termina par un accident bien funeste : le 5 février 1831 le capitaine Foster, descendant dans un canot la rivière de Chagre, tomba dans la rivière et se noya. Les observa-

(1) La relation de ce voyage a été publiée à Londres en 1834 par M. Webster, chirurgien du bâtiment.

tions du pendule qui avaient été faites pendant cette expédition furent soumises après la retour du bâtiment, à l'examen de M. Fr. Baily, président de la Société astronomique de Londres, et le rapport de ce savant forme le 7<sup>e</sup> volume des mémoires de cette Société; mais en outre de ces observations, le capitaine Foster avait aussi été chargé par l'amirauté de déterminer, par le moyen de plusieurs bons chronomètres, les différences de longitude des divers points où il devait s'arrêter. Ces dernières observations furent l'objet d'un rapport du docteur Tiark au capitaine Beaufort, hydrographe de l'amirauté dont nous donnons ici un extrait.

*Extrait du rapport du docteur Tiark, sur les observations chronométriques du capitaine H. Foster, commandant le Chanticleer.*

J'ai examiné soigneusement les observations et les calculs du capitaine Foster et des officiers du *Chanticleer*, et j'ai tâché d'en déduire les résultats les plus probables des différens arcs de longitude qui ont été mesurés chronométriquement dans cette expédition. Les calculs avaient déjà été faits par le capitaine Foster pour toute la partie qu'il avait exécutée, et s'il eût vécu, il n'est pas douteux qu'il ne les eût encore soigneusement vérifiés; ils sont cependant, autant que j'ai pu m'en assurer, aussi exempts d'erreurs qu'on peut l'espérer dans des calculs aussi longs. L'accord qui existe dans les différens résultats particuliers des hauteurs correspondantes observées par le capitaine Foster, indique sa grande habileté dans ces sortes d'observations, et l'ordre et la précision de ses calculs sont une preuve certaine de son infatigable activité.

J'ai recalculé un nombre considérable de hauteurs correspondantes et n'ai trouvé aucune erreur. Dans les autres calculs je n'ai aperçu que les deux fautes suivantes qui méritassent d'être remarquées. 1° le capitaine Foster avait appliqué la correction pour le changement de marche de ses chronomètres entre Funchal et Fernando de Noronha, à la longitude de Teneriffe (qui est à l'Est de Funchal), avec le même signe qui doit être employé pour les longitudes à l'Ouest de ce dernier point. 2° Il avait par erreur, compté un jour de trop pour le temps écoulé entre les observations faites à l'île des Etats et à l'anse Saint-Martin sur la terre de Feu, ce qui l'avait forcé à rejeter les résultats de cinq chronomètres après un intervalle de huit jours et demi seulement. J'ai corrigé ces deux petites erreurs. Les chronomètres ne paraissent pas avoir conservé la même marche pendant long-temps, et quelques-uns en ont changé d'une manière très sensible dans de courts intervalles. Comme ces chronomètres étaient tous considérés comme fort bons, je suis porté à croire que c'est avec raison que le capitaine Owen pense que la méthode de suspendre les chronomètres au pont supérieur, adoptée à bord du *Chanticleer*, était mauvaise : ma propre expérience m'a prouvé aussi, que ce genre de suspension n'était pas favorable à la régularité du mouvement des garde-temps.

Le capitaine Foster n'a pas déterminé la marche des chronomètres à Falmouth, pensant sans doute que la longitude de ce point étant bien connue, la différence sur le temps moyen de ce lieu, comparée à celle qui avait été obtenue primitivement sur le temps moyen de Greenwich, suffirait pour déterminer la marche des chronomètres pendant l'intervalle. Mais quand on considère combien ils ont changé de marche par la suite,

que de plus on voit que pendant cet intervalle, qui a été de trente-six jours, ils ont été transportés de l'observatoire à bord, il paraît douteux que l'on puisse employer avec sécurité les marches ainsi déterminées. C'est pourquoi j'ai adopté la longitude de Madère d'après les marches obtenues en ce point seulement, ce qui la rend un peu plus grande : on verra en outre qu'il y a quelque raison de croire que la longitude de Fernando de Noronha, dont celle de Funchal forme une partie, est elle-même trop petite.

La longitude de Fernando de Noronha est d'une grande importance pour obtenir les résultats des observations chronométriques du capitaine Foster, et il est à regretter que la différence des méridiens de Funchal et de Noronha soit une de ses déterminations qui laisse le plus à désirer. *Le Chanticleer* visita cette île pour la première fois en 1828, et après avoir été à différens points de l'Amérique du Sud, aux Nouvelles-Shetland, au cap de Bonne-Espérance, à Sainte-Hélène et à l'Ascension, il y revint une seconde fois et se rendit ensuite de là sur la côte d'Amérique. La longitude de Noronha entre par conséquent dans presque toutes les longitudes rapportées à Greenwich que l'on peut déduire des observations chronométriques du capitaine Foster.

Avant de comparer les déterminations du capitaine Foster avec celles des autres observateurs, nous croyons convenable d'examiner comment elles s'accordent entre elles. Nous avons pour cela trois comparaisons.

1<sup>e</sup> La différence de longitude entre l'anse Saint-Martin à la Terre-de-Feu et l'île-Déception dans les Nouvelles-Shetland a été déterminée deux fois, *le Chanticleer* ayant été de l'anse Saint-Martin à l'île-Déception, et étant revenu ensuite dans la même anse, on a :

|                                                        |            |
|--------------------------------------------------------|------------|
| L'Ile-Déception à l'est du port Cook, ile des Etats... | 13m 50s 09 |
| Anse Saint-Martin à l'ouest de l'Ile des Etats.....    | 14.. 5. 95 |
| Donc l'Ile-Déception à l'est de l'anse Saint-Martin..  | 27..56. 04 |
| On a eu ensuite directement.....                       | 27..54. 91 |
| Différence.....                                        | 1. 13      |

La petitesse de la différence prouve que les résultats sont très exacts ; j'ai adopté la première valeur parce que le retour de l'Ile-Déception à l'anse Saint-Martin a été long et a eu lieu par de mauvais temps.

2° En prenant les différences de méridiens de l'île Noronha à l'anse Saint-Martin à l'Ouest, et de la même île à Mossel Bay à l'Est, on obtient la différence de longitude entre l'anse Saint-Martin et Mossel-Bay; d'un autre côté cette même différence a été obtenue directement dans la traversée que *le Chanticleer* a faite entre ces deux points en mai et juin 1829. Voici la comparaison de ces deux résultats :

*D'une part.*

|                                                  |               |
|--------------------------------------------------|---------------|
| Rio-Janeiro à l'ouest de Fernando-Noronha.....   | 0h 42m 59s 70 |
| Montevideo, ouest de Rio-Janeiro.....            | 0..52..18.07  |
| Ile des Etats, ouest de Montevideo.....          | 0..31..13.70  |
| Anse Saint-Martin, ouest de l'Ile des Etats..... | 0.,14.. 5.95  |
| Anse Saint-Martin à l'ouest de Fernando-Noronha. | 1..20..37.42  |

*D'autre part.*

|                                                                     |              |
|---------------------------------------------------------------------|--------------|
| L'Ascension à l'est de Fernando-Noronha.....                        | 1..11..57.02 |
| Lemon-Valley (Sainte-Hélène), est de l'Ascension.                   | 0..34..41.44 |
| James-Town (Sainte-Hélène), est de Lemon-Valley.                    | 0.. 0.. 6.92 |
| Batterie Amsterdam (cap de Bonne-Espérance), est de James-Town..... | 1..36..33.00 |
| Mossel-Bay, est de la batterie Amsterdam.....                       | 0..14..49 97 |
| Donc Mossel-Bay à l'est de Fernando-Moronha...                      | 3..38.. 8.35 |



|                                                                         |              |
|-------------------------------------------------------------------------|--------------|
| L'anse Saint-Martin à l'ouest de Noronha.....                           | 2..20..37.42 |
| Différence de longitude entre Mossel-Bay et l'anse<br>Saint-Martin..... | 5..58..45.77 |
| La même différence a été trouvée directement de.....                    | 5..58..52.86 |
| Différence.....                                                         | 0.. 0.. 7.09 |

Cette différence est très petite, surtout si l'on considère que le dernier résultat ne peut pas être regardé comme déterminé très rigoureusement à cause de la longueur de l'intervalle, aussi doit-on vraisemblablement attribuer en partie cet accord à ce que les erreurs se sont compensées.

3° Le capitaine Foster a déterminé la différence de longitude entre Noronha et Porto-Bello, les officiers du *Chanticleer* ont eu ensuite celle de Porto-Bello à Falmouth; nous pouvons par conséquent déduire la longitude de Fernando de Noronha de ces observations, et la comparer avec celle qui avait été obtenue primitivement; on a ainsi :

|                                                      |                                                    |
|------------------------------------------------------|----------------------------------------------------|
| Maranhã, ouest de Fernando-Noronha.....              | 0 <sup>h</sup> 47 <sup>m</sup> 33 <sup>s</sup> .90 |
| Para, ouest de Maranhã.....                          | 0..16..45.80                                       |
| Fort Saint-David (Trinité), ouest de Para.....       | 0..52.. 0.80                                       |
| La Guayra, ouest du fort Saint-David.....            | 0..21..40.27                                       |
| Porto-Bello, ouest de la Guayra.....                 | 0..50..53.17                                       |
| Porto-Bello, ouest de Fernando-Noronha (Foster)..... | 3.. 8..53.95                                       |
| Chagre, ouest de Porto-Bello (Austen).....           | 0.. 1..22.94                                       |
| Chagre à l'ouest de Fernando-Noronha.....            | 3..10..16.89                                       |
| Barracoa à l'est de Chagre.....                      | 0..22.. 0.45                                       |
| Bermudes, est de Barracoa.....                       | 0..39..18.34                                       |
| Saint-Michel, est des Bermudes.....                  | 2..35..58.01                                       |

|                                         |              |
|-----------------------------------------|--------------|
| Falmouth, est de Saint-Michel.....      | 1..22..39.30 |
| Greenwich, est de Falmouth.....         | 0..20..10.85 |
| <hr/>                                   |              |
| Donc Chagre à l'ouest de Greenwich..... | 5..20.. 6.93 |
| Chagre à l'ouest de Noronha.....        | 3..10..16.89 |
| <hr/>                                   |              |
| Noronha, ouest de Greenwich.....        | 2.. 9..50.04 |
| La première détermination était de..... | 2.. 9..23.06 |
| <hr/>                                   |              |
| Différence.....                         | 0..26.98     |

Nous avons ici une différence de 27<sup>s</sup> dont une grande partie doit être attribuée à la différence des méridiens des Bermudes à Saint-Michel, qui est évidemment moins exacte que les autres; je n'ai pas essayé par des corrections partielles à diminuer ce désaccord, mais j'ai déduit toutes les longitudes des points depuis Noronha jusqu'aux Bermudes de la longitude de Noronha obtenue directement, et celle de Saint-Michel de Falmouth. Les nombreuses observations astronomiques faites par le capitaine Foster, à Chagre, pourront servir à déterminer directement cette position, et à prouver si la longitude déduite de Noronha est exacte, ou si on devrait prendre celle que donnent les observations au retour.

*Comparaison des résultats obtenus par le capitaine Foster avec quelques autres déterminations.*

La moyenne de toutes les observations faites jusqu'ici par M. Fallows donne

|                                                                                      |                                                       |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------|
| Pour la longitude de l'observatoire du cap de Bonne-Espérance.....                   | 1 <sup>h</sup> 13 <sup>m</sup> 53 <sup>s</sup> 18 (1) |
| L'observatoire est d'après le capitaine Foster à l'est de la batterie Amsterdam..... | 0.. 0..12.66                                          |
| <hr/>                                                                                |                                                       |
| Longitude de la batterie Amsterdam d'après Fallows.....                              | 1..13..40.52                                          |

(1) Toutes les longitudes données dans le cours de ce Mémoire

Les observations chronométriques du capitaine Foster nous donnent les différences de longitude suivantes :

|                                                                         |                                      |
|-------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------|
| Noronha, ouest de l'Ascension.....                                      | 1 <sup>h</sup> 11 <sup>m</sup> 57,02 |
| L'Ascension, ouest de Lemon-Valley ( Sainte-<br>Hélène ).....           | 0..34..41.44                         |
| Lemon-Valley, ouest de James-Town.....                                  | 0.. 0.. 6.92                         |
| James-Town, ouest de la batterie Amsterdam.....                         | 1..36..33.00                         |
| Noronha, ouest de la batterie Amsterdam.....                            | 3..23..18.38                         |
| Longitude de la batterie Amsterdam d'après<br>Fallows.....              | 1..13..40.52                         |
| Longitude de Noronha déduite de celle du Cap<br>d'après M. Fallows..... | 2.. 9..37.86                         |
| La même par les chronomètres du capitaine<br>Foster.....                | 2.. 9..23.06                         |
| Différence.....                                                         | 0..14.80                             |

Le capitaine Sabine a déterminé la longitude de l'Ascension (Barrack-square) par des distances lunaires que le capitaine Foster trouvait s'accorder avec les observations astronomiques qu'il avait faites au Cap.

|                                                                                  |                                                   |
|----------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------|
| Longitude de l'Ascension d'après le capitaine Sa-<br>bine .....                  | 0 <sup>h</sup> 57 <sup>m</sup> 33 <sup>s</sup> 33 |
| Foster a trouvé Noronha à l'ouest de l'Ascension de.                             | 1..11..57.02                                      |
| Donc longitude de Noronha déduite de celle de<br>l'Ascension d'après Sabine..... | 2.. 9..31.35                                      |
| La même par les chronomètres.....                                                | 2.. 9..23.06                                      |
| Difference.....                                                                  | 0.. 8.29                                          |

La différence de longitude entre Funchal et Janeiro a sont rapportées à Greenwich, j'ai donné seulement par rapport à Paris et à Greenwich celles qui se trouvent dans la table qui est à la fin. (P. Daussey.)

été déterminée par le capitaine King, par le moyen de la station intermédiaire de Porto-Praya, et par le capitaine Foster par le moyen de la station intermédiaire de Fernando-Noronha. Voici la comparaison de ces deux résultats :

|                               | Capitaine King.                                       | Capitaine Foster.                                |
|-------------------------------|-------------------------------------------------------|--------------------------------------------------|
| Longitude de Funchal.....     | 1 <sup>h</sup> 7 <sup>m</sup> 37 <sup>s</sup> 81 .... | 1 <sup>h</sup> 7 <sup>m</sup> 38 <sup>s</sup> 94 |
| Longitude de Rio-Janeiro...   | 2..52..20.20 ....                                     | 2..52..22.76                                     |
| Différence de longitude entre |                                                       |                                                  |
| Funchal et Rio-Janeiro...     | <u>1..44..42.39 ....</u>                              | <u>1..44..43.82</u>                              |
|                               |                                                       | <u>1..44..42.39</u>                              |
| Différence.....               |                                                       | <u>0.. 1.43</u>                                  |

Nous pouvons conclure aussi la longitude de Noronha de celle que le capitaine King a obtenue pour Rio-Janeiro, et de la différence de méridiens de ces deux points trouvée par le capitaine Foster, on a ainsi :

|                                                  |                                                   |
|--------------------------------------------------|---------------------------------------------------|
| Longitude de Rio-Janeiro d'après King.....       | 2 <sup>h</sup> 52 <sup>m</sup> 20 <sup>s</sup> 20 |
| Rio-Janeiro, ouest de Noronha d'après Foster.... | 0..42..59.70                                      |
| Longitude de Noronha.....                        | <u>2.. 9..20.50</u>                               |
| La même par les chronomètres.....                | <u>2.. 9..23.06</u>                               |
| Différence.....                                  | <u>0.. 2.56</u>                                   |

Le capitaine Owen a trouvé la différence de longitude entre Rio-Janeiro :

|                                                                     |                                                  |
|---------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------|
| Et la pyramide ou le pic de Fernando-Noronha de                     | 0 <sup>h</sup> 43 <sup>m</sup> 3 <sup>s</sup> 00 |
| La même différence a été déterminée par le capitaine Foster de..... | <u>0..42..57.50</u>                              |
| Différence.....                                                     | <u>0.. 5.50</u>                                  |

Le capitaine Owen dit que Beechey a trouvé pour cette différence 44<sup>m</sup>, ce qui paraîtrait très singulier.

|                                                                     |                                     |
|---------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|
| Longitude de Rio-Janeiro d'après Owen.....                          | 2 <sup>h</sup> 53 <sup>m</sup> 0,00 |
| Rio-Janeiro, ouest de Noronha d'après le même (1).                  | 0.. 42.. 57.50                      |
| Longitude du pic de Noronha.....                                    | 2.. 10.. 2.50                       |
| Réduction au point de station de Foster.....                        | 2.20                                |
| Longitude de Noronha en partant de celle de Rio-Janeiro d'Owen..... | 2.. 10.. 0.30                       |
| La même par les chronomètres.....                                   | 2.. 9.. 23.06                       |
| Différence.....                                                     | 2.. 0.. 37.24                       |

Nous aurons donc les déterminations suivantes de la longitude de Noronha :

|                                                                                                        |                                                  |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------|
| Par les chronomètres du capitaine Foster. . . .                                                        | 2 <sup>h</sup> 9 <sup>m</sup> 23 <sup>s</sup> 06 |
| Par le capitaine Foster et les officiers du <i>Chanticleer</i> au retour.....                          | 2.. 9.. 50.04                                    |
| Par la longitude de l'Ascension du capitaine Sabine et la différence Noronha-Ascension de Foster ..... | 3.. 9.. 31.35                                    |
| Par la longitude du cap de M. Fallows et la différence Noronha-Cap. ....                               | 2.. 9.. 37.86                                    |
| Par la longitude de Rio de King et la différence Noronha-Rio.....                                      | 2.. 9.. 20.50                                    |
| Par la longitude de Rio d'Owen et la différence Rio-Noronha du même.....                               | 2.. 10.. 0.00                                    |
| (ou plus exactement                                                                                    | 2.. 9.. 54.80)(2)                                |

(1) Il y a erreur ici, cette différence est celle du capitaine Foster; il faudrait donc ici 43<sup>m</sup> 3<sup>s</sup> 00 et par conséquent, la longitude de Noronha ne serait plus que de 2<sup>h</sup> 9<sup>m</sup> 54<sup>s</sup> 80 ce qui réduirait la différence à 31<sup>s</sup> 74. (P. Daussy.)

(2) Dans la table des positions géographiques de la connaissance des temps pour 1837, j'ai cru devoir prendre pour la longitude de Fernando de Noronha 2<sup>h</sup> 18<sup>m</sup> 50<sup>s</sup> 0 de Paris ou 2<sup>h</sup> 9<sup>m</sup> 28<sup>s</sup> 4 de Greenwich. Cette détermination m'a été fournie par les différences obtenues par le capitaine Foster entre Funchal et Noronha d'une part et Noronha et l'Ascension de l'autre, en donnant toutefois une valeur plus forte à la détermination obtenue par l'Ascension, attendu que la traversée a été très courte. (P. Daussy.)

On voit d'après cette comparaison que toutes les déterminations de la longitude de Noronha, à l'exception de celle du capitaine King, placent cette île un peu plus à l'Ouest que le capitaine Foster ne le fait d'après ses chronomètres. Mais ayant pris la plus grande valeur pour la longitude de Funchal, et ayant rejeté les résultats de plusieurs chronomètres qui auraient donné la différence entre Funchal et Noronha encore plus petite, je ne vois aucune raison d'augmenter cette différence. La longitude de Funchal ne pouvant être en erreur que d'une très petite quantité, il paraît tout-à-fait impossible que celle de Noronha et par conséquent la différence entre Funchal et Noronha déterminée par Foster soient fautives de  $37^s$  ( $32^s$ ). La différence qu'il y a avec les résultats du capitaine Sabine peut être facilement expliquée par les erreurs dont sont susceptibles les méthodes employées. La seule difficulté qui reste est donc sur la longitude déduite de celle du Cap. D'après M. Fallows, la différence des méridiens entre ce point et Noronha, est composée il est vrai de quatre résultats, trois desquels peuvent être un peu fautifs; mais on peut hardiment supposer que la somme des erreurs ne va pas à  $15^s$ . Cette difficulté ne peut être levée que par de nouvelles observations de M. Fallows, ou même peut-être par les observations astronomiques que le capitaine Foster a faites au Cap et qui, d'après son témoignage, diffèrent des résultats de ses chronomètres, et paraissent confirmer la longitude du Cap donnée par M. Fallows.

Il existe un accord très satisfaisant entre les résultats obtenus par le capitaine King et ceux de Foster, ce qui ne peut que donner confiance dans l'exactitude des uns et des autres; en voici la comparaison :



*Différences de longitude.*

|                             | Capitaine King                                        | Capitaine Foster.                                |
|-----------------------------|-------------------------------------------------------|--------------------------------------------------|
| Greenwich-Funchal.....      | 1 <sup>h</sup> 7 <sup>m</sup> 37 <sup>s</sup> 81 .... | 1 <sup>h</sup> 7 <sup>m</sup> 38 <sup>s</sup> 94 |
| Funchal-Teneriffe.....      | 0..2..40.40 ....                                      | 0..2..40.58                                      |
| Funchal-Rio-Janeiro.....    | 1..44..42.34 ....                                     | 1..44..43.82                                     |
| Rio-Janeiro-Montevidéo. ... | 0..52..17.80 ....                                     | 0..52..18.07                                     |
| Montevidéo-anse Saint-Mar-  |                                                       |                                                  |
| tin.....                    | 0..45..18.20 ....                                     | 0..45..19.05                                     |
| Rio-Janeiro-fort Sainte-Ca- |                                                       |                                                  |
| therine.....                | 0..21..38.53 ....                                     | 0..21..39.77                                     |

Les longitudes du capitaine King paraissent être toutes un peu plus petites que celles de Foster.

*Désignation des stations où le capitaine Foster  
a observé.*

Falmouth. Le mât de pavillon du château Pendennis.

Madère. Le jardin du consul anglais, à l'Funchal. Longitude, 47<sup>m</sup>28',09 à l'O. de Falmouth.

Ténériffe, à Sainte-Croix. Maison du consul anglais, 240 pieds anglais au N. 20° O. du fort San-Pedro (1). La latitude de ce point a été trouvée par des observations de la Polaire et d'Antarès, faites avec un cercle répétiteur de 28° 28' 0",85 N. Différence de longitude avec Funchal, 2<sup>m</sup>40' 58 E.

Saint-Antoine (île). La station a été faite sur le rivage près de la pointe ouest de l'île, et au pied de la montagne la plus élevée. Latitude par des hauteurs circum-mériidiennes du soleil, prises avec un sextant, 17° 1' 4",4.

(1) Tous les relèvemens ont été corrigés de la déclinaison de l'aiguille, et se rapportent au nord du monde.

La pointe sud de l'île restait au S.  $9^{\circ}4'$  E; le sommet de la plus haute montagne au N.  $77^{\circ}$  E., distance environ deux milles et demi, déterminée par un angle d'élévation de  $26^{\circ}$ . La hauteur de la montagne étant supposée, d'après Horsburgh, de 7400 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, le sommet de cette montagne se trouve par conséquent  $3''$ ,37 au nord et  $10^s$ ,18 (de temps) à l'est de la station. Différence de longitude avec Funchal,  $33^m42^s$ ,34.

Rocher Saint-Paul, ou Penedo San-Pedro. Ce rocher a été relevé au N.  $80^{\circ}$  E. du *Chanticleer*, distance estimée environ 12 milles. La latitude déduite de l'observation de midi, était  $0^{\circ}56'$  0" N. Le rocher était  $2'$  4" au nord, et  $47^s$ ,28 à l'est du point où les observations ont été faites; ce qui le place par  $0^{\circ}58'$  4" N., et  $49^m28^s$ ,89 à l'ouest de Funchal.

Fernando de Noronha. La maison du gouverneur. La latitude a été trouvée, par plusieurs observations du soleil et d'étoiles, de  $3^{\circ}46'59''.47$  S. Le pic ou pyramide restait au S.  $71^{\circ}50'$  O. à la distance de 3540 pieds, et par conséquent  $10''$ ,93 au sud et  $2^s$  22 (de temps) à l'ouest du point d'observation dont les chronomètres ont donné la différence avec Funchal, de  $1^h1^m44^s$ ,12.

Cap Frio. Latitude du point d'observation,  $22^{\circ}58'39''$ ,63 S. par des hauteurs circumméridiennes du soleil prises avec un sextant. Le cap Frio restait au sud  $25^{\circ}46'$  est du point d'observation à la distance d'environ  $3/4$  de mille, par conséquent  $40''$ ,52 au S. et  $1^s$ ,42 à l'est. Le point de station a été trouvé par les chronomètres  $38^m18^s$ ,17 à l'O. de Fernando de Noronha. La variation du compas observé à terre était de  $1^{\circ}7'$  E.

Rio-Janeiro. Station sur l'île Villegagnon, près du puits au milieu de l'île, le Pain de Sucre restant au S.

2°50' E. Des hauteurs du soleil, prises avec un sextant, ont donné pour la latitude de ce point 22°54'31",07; sa différence de longitude avec Fernando de Noronha a été trouvée de 42<sup>m</sup>59<sup>s</sup>,70.

Ile Sainte-Catherine. Fort Santa Cruz d'Anhatomirim, près du mât de pavillon. Latitude, 27°25'29",8 S., moyenne de 11 observations faites par les capitaines Foster, Roussin et Stokes. Longitude, 21<sup>m</sup>39<sup>s</sup>,77 O. de Rio-Janeiro.

Montevideo. Station sur l'île Ratos, près de l'angle S.-E. du fort. La latitude a été trouvée de 34°54'25",7 par 32 observations de hauteurs de soleil et d'étoiles, prises avec un cercle répétiteur. Longit. 52<sup>m</sup>18<sup>s</sup>,07 à l'ouest de Rio-Janeiro.

Ile des États. Au fond du port Cook, où il y a un isthme bas par-dessus lequel on peut transporter un bateau de l'autre côté de l'île; le point de station était au pied de la terre haute, du côté ouest de l'isthme, quelques pieds seulement au-dessus de la marque de la pleine mer des grandes marées. Longitude, 31<sup>m</sup>13<sup>s</sup>,70 à l'ouest de Montevideo.

Anse Saint-Martin, sur la Terre-de-Feu, près du cap Horn. Du point de station l'extrémité N. de l'île Chanticleer paraissait un peu à l'ouest d'une pointe qui s'avance dans l'intérieur de l'anse, près du cap sud, et la partie sud de l'île Jerdan un peu ouverte du cap nord. Ce point se trouvait à environ trente verges au-dessus de la marque de la pleine mer; sa latitude a été trouvée, par plusieurs hauteurs circumméridiennes du soleil prises avec un sextant, de 55°51'19",83. Longit., 14<sup>m</sup>5<sup>s</sup>,95 à l'ouest du port Cook (île des États).

Ile-Déception (South Shetland). Anse du pendule, côté est de l'île, à environ 4000 pieds du sommet du

mont Pond, qui restait au N.  $20^{\circ}$  E. La latitude a été obtenue par plusieurs observations de hauteurs du soleil prises avec un sextant et un cercle à réflexion, elle a été trouvée de  $62^{\circ}56'11'',4$  S. Longitude,  $13^{\text{m}}50^{\text{s}},09$  à l'est du port Cook (île des États.)

Anse Saint-Martin. Terre-de-Feu. La seconde station a été faite à 580 pieds au S.  $84^{\circ}$  E. de la première. La différence de longitude entre les deux stations ne serait donc que  $0^{\text{s}},01$ . Les chronomètres ont donné pour différence de longitude entre ce point et l'Île-Déception,  $27^{\text{m}}54^{\text{s}},91$ .

Mossel-Bay. L'île Seal restait au N.  $22^{\circ}31'O$ . à la distance de 8096 pieds du point de station. La latitude a été trouvée par des hauteurs du soleil observées avec un sextant, de  $34^{\circ}10'17''$ , la longitude de  $5^{\text{h}}58^{\text{m}}52^{\text{s}},86$  à l'est de l'anse Saint-Martin. La déclinaison de l'aiguille a été observée de  $35^{\circ}16' \text{ N.-O.}$

Baie de la Table. Bastion S.-E. de la batterie Amsterdam. Le pic du Diable restait au S.  $20^{\circ}31'E$ . à 16,600 pieds de distance, la latitude de la station déterminée avec un sextant a été trouvée de  $33^{\circ}54'36'',6$ , ce qui donne pour la latitude du pic  $33^{\circ}57'10'',2$ . Longitude,  $14^{\text{m}}49^{\text{s}},97$  à l'ouest de Mossel-Bay.

Sainte-Hélène. Une première station a été faite à James-Town dans la maison du gouverneur; M. Henderson pense que cette station doit être  $3^{\text{s}}$  de temps à l'est de l'observatoire. Une seconde station a été faite à l'extrémité ouest du fort, dans Lemon-Valley. La latitude de ce point a été observée de  $15^{\circ}56'7'',15$ . La différence de longitude avec la première station était de  $6^{\text{s}},92$ , dont il était plus à l'ouest. La première station avait été trouvée de  $1^{\text{h}}36^{\text{m}},33^{\text{s}},00$  à l'ouest de la batterie Amsterdam. Déclinaison de l'aiguille,  $24^{\circ}37' \text{ O.}$

Ile de l'Ascension, Barrack-square. La latitude a été obtenue par 40 observations de hauteurs circumméridiennes du soleil; elle est de  $7^{\circ}55'23'',4$  S. Longitude,  $34^{\text{m}}41^{\text{s}},44$  à l'ouest de Sainte-Hélène ( Lemon-Valley ). Déclinaison de l'aiguille,  $20^{\circ}10'$  O.

Fernando de Noronha. La maison du gouverneur, comme précédemment. Longitude,  $1^{\text{h}}11^{\text{m}}57^{\text{s}}$ , 02 O. de l'Ascension.

Maranham, pointe San-Francisco. Le point de station était au S.  $15^{\circ}30'$  E., de la maison du consul, à 425 pieds de distance, et au S.  $24^{\circ}21'$  E. à 4928 pieds de la cathédrale. Longitude,  $47^{\text{m}}33^{\text{s}},91$  O. de Fernando de Noronha. Déclinaison de l'aiguille,  $31'$  O.; inclinaison,  $22^{\circ}20',9$  N.

Para. Station dans le fort San-Pedro de Lasca. Longitude,  $16^{\text{m}}45^{\text{s}},80$  O. de Maranham. Déclinaison de l'aiguille aimantée,  $1^{\circ}14'$  E.; inclinaison,  $23^{\circ}27',4$  N.

Ile de la Trinité. Fort Saint-David, ou fort de mer au port d'Espagne. Longitude,  $52^{\text{m}}0^{\text{s}},80$  O. de Para. Inclinaison de l'aiguille aimantée.  $38^{\circ}59',5$  N.

La Guayra. Le fort près de la jetée de bois. Longitude,  $21^{\text{m}}40^{\text{s}},27$  à l'ouest du port d'Espagne.

Porto-Bello. Fort Jeronymo. Latitude  $9^{\circ}32'30''$  N.; longit.,  $50^{\text{m}}53^{\text{s}},17$  de la Guayra; inclinaison de l'aiguille,  $32^{\circ}42',3$  N.

Chagre, près de l'angle est du château San-Lorenzo, situé sur le côté N.-E. de l'embouchure de la rivière de Chagre. Latitude, par des hauteurs circumméridiennes du soleil et des étoiles,  $9^{\circ}18'38''$  N.; longitude,  $1^{\text{m}}22^{\text{s}},94$  O. de Porto-Bello; déclinaison de l'aiguille aimantée,  $6^{\circ}27'50''$  E.

La Jamaïque. Pointe Morant, à l'extrémité est de l'île. Latitude déterminée par plusieurs hauteurs circummé-

ridiennes du Soleil,  $17^{\circ}55'26''$ . Longitude,  $15^{\text{m}}15^{\text{s}}20$  à l'est de Chagre; déclinaison de l'aiguille,  $5^{\circ}13'$  E.

Barracoa, à la partie orientale de l'île de Cuba. Le fort de la pointe du vent du port de Barracoa, près du mât de pavillon. Lat.,  $20^{\circ}21'36''$  N. Longit.,  $22^{\text{m}}0^{\text{s}}.43$  est de Chagre. Déclinaison de l'aiguille,  $3^{\circ}17'$  E. Inclinaison,  $50^{\circ}6',9$ .

Bermudes, fort Sainte-Catherine, île Saint-George. Latitude déterminée par des hauteurs circummériennes du soleil et d'étoiles,  $32^{\circ}23'13''$  N. Longitude,  $39^{\text{m}}18^{\text{s}},34$  E. de Barracoa, déclinaison de l'aiguille,  $6^{\circ}59'$  E.; inclinaison,  $65^{\circ}18^{\text{s}},1$  N.

Cap Maizi. Pointe orientale de Cuba. Latitude,  $20^{\circ}4'28''$  (1); longitude,  $1^{\text{m}}27^{\text{s}},65$  à l'est de Barracoa; déclinaison de l'aiguille,  $2^{\circ}27'$  est.

Iles Crooked, îles du passage, extrémité méridionale de Castle Island. Latitude,  $22^{\circ}7'26''$  N.; longitude,  $0^{\text{m}}40^{\text{s}},65$  est de Barracoa; déclinaison de l'aiguille,  $4^{\circ}27$  est.

Ile Saint-Michel. Le mât de pavillon du château de Saint-Braz à la ville Delgada. Latitude déterminée par des hauteurs circummériennes du soleil,  $37^{\circ}43'58''$ ; longitude,  $2^{\text{h}}35^{\text{m}}58^{\text{s}},01$  à l'est des Bermudes; déclinaison de l'aiguille,  $24^{\circ}31'1/2$  O.; inclinaison,  $67^{\circ}34',1$ .

Falmouth. Mât de pavillon du château Pendennis. Long.  $1^{\text{h}}22^{\text{m}}39^{\text{s}},30$  à l'est de Saint-Michel; déclinaison de l'aiguille,  $25^{\circ}25'$  O.; inclinaison,  $68^{\circ}5',74$ . (2)

(1) Ferrer et les officiers espagnols qui ont levé le plan de l'île de Cuba placent cette pointe par  $20^{\circ}15'30''$  et  $20^{\circ}16'40''$ . (P. D.)

(2) Le docteur Tiarks a donné à la suite de cette description une table des différences de longitudes obtenues par le capitaine Foster au moyen de ses chronomètres; mais comme il a donné plus loin une table des longitudes auxquelles il s'est définitivement arrêté, j'ai



*Postscriptum, 13 juillet 1834.*

M. Henderson m'informe que sa dernière détermination de la longitude de l'observatoire du Cap est  $1^h\ 13^m\ 55^s\ 0$  E. (1) de Greenwich, et que la batterie Amsterdam se trouve  $15^s$  de temps à l'ouest de l'observatoire d'après la carte d'Owen. D'après ces données, la longitude de cette batterie serait  $1^h\ 13^m\ 40^s\ 0$  O. M. Henderson me dit également qu'il estimait que le lieu d'observation du capitaine Foster à James-Town était  $3^s$  à l'est de l'observatoire dont le lieutenant Johnson a trouvé la longitude de  $22^m\ 50^s\ 0$  (2). La longitude de la station du capitaine Foster sera donc  $22^m\ 47^s\ 0$  O. de Greenwich. La différence de longitude entre la batterie Amsterdam et la station

ajouté à la description de chaque point de station la différence de longitude avec la station précédente, afin de ne donner ensuite que la table définitive. (P. D.)

(1) Le 6<sup>e</sup> volume des Mémoires de la Société Astronomique de Londres contient un mémoire de M. Henderson sur la détermination de la longitude de l'observatoire du Cap. Un grand nombre de passages de la lune comparée à des étoiles voisines, observés par M. Fallows en 1829 et 1830, lui ont donné pour cette longitude  $1^h\ 13^m\ 55^s\ 8$  E. de Gr. ou  $1^h\ 4^m\ 34^s\ 2$  de Paris; j'ai calculé aussi 42 autres observations semblables, faites par M. Henderson lui-même en 1832 et 1833 qui, combinées avec les premières, m'ont donné définitivement  $1^h\ 4^m\ 33^s\ 41$  E. de Paris ou  $1^h\ 13^m\ 55^s\ 0$  de Greenwich; résultat que je regarde comme très exact. Les détails de ces calculs se trouvent dans la connaissance des temps pour 1837, p. 113 et suivantes. (P. D.)

(1) 28 observations de passages de la lune comparée à des étoiles voisines, faites à Sainte-Hélène en 1830, 31 et 32, et pour lesquelles j'ai trouvé des correspondantes dans les observatoires d'Europe, m'ont donné pour la longitude de l'observatoire de Sainte-Hélène  $32^m\ 12^s\ 85$  O de Paris ou  $22^m\ 51^s\ 25$  O de Gr. Voir la connaissance des temps pour 1837 p. 116. (P. D.)

du capitaine Foster à James-Town qu'il avait trouvée par ses chronomètres de  $11^h 36^m 33^s$  serait, d'après ces déterminations, de  $11^h 36^m 27^s$ . Adoptant comme exacte la longitude de la station de James-Town déduite de celle de l'observatoire déterminée par le lieutenant Johnson, et lui ajoutant la différence donnée par les chronomètres entre cette station et celle de Fernando Noronha, on trouve pour longitude de ce dernier point  $2^h 9^m 32^s 38$ , ce qui s'accorde très bien avec la longitude qui avait été déduite de la position de l'Ascension donnée par le capitaine Sabine; la différence de longitude entre Funchal et Fernando-Noronha aurait donc été trop faible de  $9^s 32$ . L'erreur de  $27^s$  qui se trouve entre les deux déterminations de la différence de longitude de l'île Saint-George aux Bermudes, et du château San-Braz à Saint-Michel serait réduite à  $18^s$ , en adoptant cette longitude de Fernando-Noronha. Si cette correction de  $9^s 32$  était adoptée, elle affecterait presque toutes les longitudes qui dépendent pour la plupart de Fernando-Noronha. Cependant les positions déterminées entre Funchal et Noronha devraient être corrigées d'une quantité égale au produit de  $9^s 32$  par le rapport des carrés des temps écoulés entre les observations à Funchal et au point en question d'une part, et celles à Funchal et à Fernando-Noronha de l'autre. Les longitudes de Mossel-Bay et de la batterie Amsterdam dépendraient de celles de l'observatoire du Cap. De cette manière on obtiendrait la table de positions suivante :

| NOMS<br>DES LIEUX.                                   | LATITUDE.        | LONGITUDE        |             |
|------------------------------------------------------|------------------|------------------|-------------|
|                                                      |                  | de<br>Greenwich. | de Paris.   |
|                                                      |                  | Ouest.           | Ouest.      |
| Madère à Funchal.....                                |                  | 16° 54' 44"      | 19° 15' 68" |
| Ténériffe-Sainte-Croix (maison<br>du consul.....     | 28° 28' 0" 85 N. | 16 14.36         | 18.35. 0    |
| Saint-Antonio (Ile), pointe O.                       | 17. 1. 44 N.     | 25.20.31         | 27.40.55    |
| Pénedo de San-Pedro.....                             | 0.58. 4. N.      | 29.18.16         | 31.38.40    |
| Fernando-de-Noronha (maison<br>du gouverneur.....    | 3.49.59.47 S.    | 32.23. 6         | 34.43.30    |
| Frio, cap.....                                       | 22.59.20.15 S.   | 41.57.17         | 44.17.41    |
| Rio-Janeiro, fort Villegagnon.                       | 22.54.31.07 S.   | 43. 8. 1         | 45.28.25    |
| Sainte-Catherine (Ile), fort San-<br>ta-Cruz.....    | 27.25.29.8 S.    | 48.32.58         | 50.53.22    |
| Montevideo (île Ratos).....                          | 34.54.25.7 S.    | 56.12.32         | 58.32.56    |
| Ile des Etats, port Cook.....                        |                  | 64. 0.58         | 66.21.22    |
| Terre-de-Feu, anse Saint-Mar-<br>tin.....            | 55.51.19.83 S.   | 67.32.27         | 69.52.51    |
| South-Shetland, île Déception.                       | 62.56.11.4 S.    | 60.34.26         | 62.54.50    |
| Ascension, Barrack-Square...                         | 7.55.23.4 S.     | 14.23.50         | 16.44.14    |
| Sainte-Hélène, Lemon-valley..                        | 15.56. 7.15 S.   | 5.43.29          | 8. 3.53     |
| Jamestown.....                                       |                  | 5.41.45          | 8. 2. 9     |
|                                                      |                  | Est.             | Est.        |
| Cap de Bonne-Espérance (bat-<br>terie Amsterdam..... | 33.54.36.6 S.    | 18.25. 0         | 16. 4.36    |
| Mossel-Bay.....                                      | 34.10.17. S.     | 22. 7.30         | 19.47. 6    |
|                                                      |                  | Ouest.           | Ouest.      |
| Maranham, pointe San-Fran-<br>cisco.....             |                  | 44.16.34         | 46.36.58    |
| Para, fort San-Pedro-de-Las-<br>ca.....              |                  | 48.28. 1         | 50.48.25    |
| Ile de la Trinité, fort Saint-<br>David.....         |                  | 61.28.13         | 63.48.37    |
| La Guayra.....                                       |                  | 66.53.17         | 69.13.41    |
| Porto-Bello, fort Jeronymo...                        | 9° 32' 30' N.    | 79.36.35         | 81.56.59    |
| Chagré, château San-Lorenzo.                         | 9.18.38 N.       | 79.57.19         | 82.17.43    |
| Jamaïque, pointe Morant...                           | 17.55.26 N.      | 76. 8.31         | 78.28.55    |
| Barracoa.....                                        | 20.21.36 N.      | 74.27.13         | 76.47.37    |
| Bermudes (fort Sainte-Cathe-<br>rine).....           | 32.23.13 N.      | 64.37.37         | 66.58. 1    |
| Cap Maizi.....                                       |                  | 74. 5.18         | 76.25.42    |
| Crooked (Iles), Castle-Island..                      | 22. 7.26 N.      | 74.17. 3         | 76.37.27    |
| Saint-Michel (château San<br>Braz-Delegada).....     | 37.43.58. N.     | 25.42.32         | 28. 2.56    |

---

*NARRATIVE OF AN EXPEDITION, etc.**Relation d'une expédition dans le Haut-Mississipi et au lac d'Itasca, source véritable de ce fleuve,*

Avec le précis d'une excursion exécutée en 1832, sur les bords  
des rivières de Sainte-Croix et de Bois-Brûlé,

PAR HENRY R. SCHOOLCRAFT. (1)

---

Dès l'année 1805, immédiatement après l'acquisition de la Louisiane, le gouvernement américain chargea le lieutenant Pike d'explorer le haut Mississipi et de remonter le fleuve jusqu'à sa source. Malheureusement, cet officier se mit en route lorsque la saison était déjà avancée, et l'hiver le surprit qu'il n'avait pas encore dépassé le confluent de la rivière du Corbeau. Résolu néanmoins de pénétrer aussi avant qu'il le pourrait, il construisit un blockaus pour renfermer ses provisions et abriter son monde, et, prenant avec lui un petit détachement, il poussa jusqu'aux lacs Sandy et Leech, où il s'arrêta. Ce voyage, exécuté sur la neige, ne fut point sans résultat pour la science, bien que son but n'ait pas été accompli.

L'exploration du Mississipi, abandonnée ensuite pendant quinze ans, fut reprise, en 1820, par M. Cass, gouverneur du territoire de Michigan. Étant parti du détroit vers la fin de mai avec une suite de vingt-huit

(1) In-8° avec cartes. New-York, 1834.

hommes, approvisionnés de vivres pour quatre mois, il parcourut d'abord les parages du lac Huron, visita Michilli-Mackinac, et, prenant ensuite au nord ouest, il passa aux chutes de Sainte-Marie, traversa le vaste et pittoresque bassin du lac Supérieur, et gagna le haut Mississipi par le lac Sandy. Toutefois, les fatigues que ses gens avaient éprouvées dans les nombreux portages qu'il avait fallu franchir, et le peu de profondeur des eaux, le décidèrent à établir un camp en cet endroit et à y laisser son escorte, tandis qu'il irait reconnaître le fleuve en canot avec un petit nombre d'individus.

L'expédition était arrivée au lac Sandy vers la mi-juillet, et le 17 le gouverneur Cass commença son exploration. Le fleuve, sur une étendue de 150 milles, à partir de ce point, coulait avec une rapidité toujours égale; mais, à cette distance, il trouva son lit hérissé de cataractes, ou *rapides*, durant 10 à 12 milles, et enfin complètement barré par la chute de Peckagama. Audessus de celle-ci, le courant était beaucoup moins fort, et le fleuve serpentait à travers d'immenses savanes. La jonction du lac Leech a lieu sur ce plateau, à environ 55 milles des chutes de Peckagama. A partir de ce point, le cours de Mississipi est généralement nord-ouest jusqu'au lac Winnipeg, qui a environ dix milles de large. De là, on remonte à l'ouest l'espace de 50 milles, où il forme un vaste lac de près de 120 milles carrés, que l'expédition, en y arrivant, le 21 juillet, nomma le lac de Cass. Là, le gouverneur tint un conseil, où il fut décidé qu'il y aurait imprudence à pousser plus avant, avec les faibles moyens que l'on possédait et l'on retourna au lac Sandi.

L'opinion universellement reçue alors était que le Mississipi avait sa source dans un lac appelé *la Biche*.

qui était, disait-on, situé à 60 milles de celui de Cass, dans la direction du nord-ouest. On évaluait la longueur de son cours à 3,038 milles, et l'on présumait que sa source devait être à 1300 pieds anglais au-dessus du niveau de l'océan. On savait qu'il existait dans cette partie reculée de son cours un grand nombre de *rapides* et de lacs, mais on n'avait aucune donnée vraiment exacte sur la position géographique de sa source. Cette incertitude subsista jusqu'en 1832. L'année d'avant, M. Schoolcraft, auteur de cette relation, reçut ordre de se rendre dans le pays des Chippewas, au nord-ouest du lac supérieur, pour remplir une mission auprès de ces Indiens. Vers la fin de juin, ayant terminé toutes ses dispositions, il partit de Sainte-Marie, accompagné d'un chirurgien, d'un botaniste et de 25 autres personnes, non compris les guides et les porteurs indiens. Après avoir cotoyé le rivage du lac Supérieur jusqu'à la pointe, il apprit que les eaux du Haut-Mississipi étaient tellement basses en été, qu'il lui serait impossible de gagner par son canal, le pays habité par les Chippewas aux environs de ses sources. Il rebroussa donc chemin, l'espace de 8 milles, et entra dans le Mushkigo, ou Rivière-Mauvaise du lac Supérieur, dont le cours, sans cesse obstrué par des rapides et des bois flottans, est d'une navigation extrêmement difficile. Il le remonta néanmoins avec beaucoup de peine jusqu'à un portage, situé à 104 milles de son embouchure. Les canots et les effets furent de là portés à bras pendant huit milles et demi, par-dessus des terres hautes, jusqu'à un lac nommé *Koginogumoc*, ou Longue-Eau (Long-Water), après quoi on leur fit franchir de même quatre autres portages et trois lacs, avant d'atteindre la rivière de Namakagon. L'expédition descendit celle-ci, durant 161 milles, jusqu'à son confluent



avec la Sainte-Croix, dont elle est la *fourche* droite, et suivit cette dernière jusqu'à la Rivière Jaune (*Yellow-River*). Après avoir conféré avec les indigènes, M. Schoolcraft remonta le Namakagon jusqu'à un portage, qui conduit au lac Courte-Oreille ou Ottawa. Ce dernier, qui a douze milles de long, communique avec la Chippewa du Haut-Mississipi; mais, comme M. Schoolcraft avait mission de visiter des bandes de l'intérieur, il prit sa route par le lac Chetac, source principale du Cèdre-Rouge (*Red-Cedar*), suivit le cours de ce dernier, et traversa quatre vastes *expansions* qu'il forme (1), avant d'atteindre ses chutes. Son canal, à partir de là, est rempli de rapides, pendant 24 milles, qu'on arrive à un lit profond, dont la navigation est parfaitement libre jusqu'à la jonction de la Chippewa, qui a lieu à 40 milles environ du confluent de cette dernière avec le Mississipi.

L'expédition descendit la Chippewa et ensuite le Mississipi jusqu'à Galena, dans l'état d'Illinois, où les Saes et les Renards préludaient par des massacres à la guerre qui désola en 1832 cette partie de l'Amérique. M. Schoolcraft, après avoir fait une enquête sur les dispositions de ces sauvages, crut devoir s'en retourner au Saut de Sainte-Marie. Ses gens se partagèrent à Galena en deux escouades; l'une traversa la contrée des mines, qu'arrosent les affluens de la Pekatolika, jusqu'au fort Winnebago, et de là gagna la baie Verte par la rivière du Renard, tandis que l'autre remonta le Wiscousin dans des pirogues.\*

Ces diverses expéditions avaient repandu de vives lumières sur la géographie de cette partie du bassin du

1. Ce sont les lacs Wigwas, Warpool, Red-Cedar et Rice.

Mississippi, mais la source du fleuve restait toujours inconnue. M. Cass, devenu secrétaire d'état de la guerre, songea sérieusement, en 1832, à résoudre enfin cet important problème. Il ordonna à cet effet de préparer une expédition composée de 30 personnes, dont dix soldats et un officier pour les travaux topographiques, un chirurgien, un géologue, un interprète et un missionnaire. L'expédition avait pour but, d'abord, de rétablir la paix entre deux tribus puissantes qui habitaient la contrée du Haut-Mississippi, de s'enquérir de la situation du commerce des fourrures, de recueillir des renseignemens statistiques sur le pays et de mettre à exécution une loi rendue cette année, par le congrès, dans dans la louable intention de faire participer les Indiens au bienfait de la vaccine.

L'expédition, confiée à la direction de M. Schoolcraft, partit de Sainte-Marie le 7 juin 1832, et commença par visiter différentes peuplades, résidant sur les bords du lac Supérieur, dont la population totale peut s'élever à 5,000 individus. M. Schoolcraft entra dans la rivière de Saint-Louis le 23 juin. La distance entre le lac Supérieur et le Mississippi, en cet endroit, est estimée à 150 milles environ. On mit dix jours à faire ce trajet à cause des portages, des rapides, et des savanes ou fondrières, qu'on y rencontre à chaque pas. Enfin, le 3 juillet, l'expédition arriva à la factorerie de M. Aitkin, sur le bord du fleuve, et y célébra le lendemain, l'anniversaire de l'indépendance américaine. Dans la soirée de ce jour, après avoir mesuré la largeur du fleuve, qui est de 331 pieds, elle se remit en route, et lutta deux jours contre un fort courant, avant d'atteindre les chutes de Peckagama. Le 7, elle franchit le chaînon de quartz granulaire, qui forme cette chute, et alla camper à la poin-

te aux Chènes. Le 9, elle continua sa route, et comme le fleuve parcourt en cet endroit une suite de savanes, et que ses eaux étaient hautes, les guides qui connaissaient la localité, conduisirent les pirogues par des passages qui abrégèrent de beaucoup le trajet qu'il eut fallu faire si l'on avait suivi les sinuosités du fleuve. M. Schoolcraft franchit ensuite le lac à *la Crosse*, qui a une dizaine de milles d'étendue, et qui reçoit un petit cours d'eau sortant d'un lac, situé à quelques centaines de toises Est du petit lac de Winnipeg. Il prit cette route pour éviter le grand circuit que décrit le Mississipi, à l'entrée de la branche du lac Leech, et poussa jusqu'à la factorerie de Winnipeg. Ayant traversé le lac de ce nom, le lendemain matin, 10, il entra dans la vallée du Mississipi, qui est ici bordée de collines de sable, et arriva au lac de Cass dans l'après-midi, par un canal de 172 pieds de largeur et 8 de profondeur. Ce point étant le terme de l'exploration du gouverneur Cass, en 1820, les découvertes qui suivent sont toutes personnelles à M. Schoolcraft.

Un parti de Chippewas vint au-devant des voyageurs et les mena au village ou camp, qu'ils occupent au nombre de 200 ou 250, dans une île du lac appelée *Grande Ile*, ou *Colcapi*. M. Schoolcraft, ayant laissé la majeure partie de son escorte en cet endroit partit, le 11, avec le lieutenant Allen, le chirurgien Houghton, le missionnaire et plusieurs Indiens, montés dans cinq pirogues. Il se dirigea d'abord à l'ouest, franchit le détroit qui sépare l'île de la terre ferme, doubla les deux îles de Garden et d'Elm, et, étant arrivé à un portage de 25 toises, il y prit terre pour éviter un long détour du fleuve, et gagner un lac de plusieurs milles d'étendue où le Mississipi débouche par la rive occidentale. Le courant

en est paisible, et le lit bordé de savanes jusqu'à un autre lac appelé *Tascodiac*, ou *Pami-Tascodiac*. A 15 milles environ du lac de Cass, les prairies ont fait place à un terrain plus élevé; le courant reprend de la vélocité, et, durant les 20 ou 25 milles suivans, qu'il faut parcourir avant d'atteindre le point le plus septentrional du Mississipi, c'est-à-dire le lac *Traverse*, ou *Pamitchi Gumang*, il existe au moins une dizaine de cataractes. Ce lac, qui peut être à 50 pieds au dessus de celui de Cass, a 12 milles de long du nord au sud, sur 6 à 7 de large. Les bords en sont élevés et bien boisés. Le Mississipi y entre du sud-ouest, par un canal assez profond, de 150 pieds de large. Une habitation en bois, occupée seulement en hiver par les trafiquans, est le poste commercial le plus avancé que l'on rencontre sur ses eaux. Le lac *Traverse* communique par un canal à une baie ou lac de peu d'étendue, que, vu sa proximité, on serait tenté de croire en dépendre, si le courant du canal qui les sépare n'indiquait pas que c'est une *rivière* et non un détroit. A quatre milles au dessus de cette baie se trouvent les deux dernières fourches du Mississipi. Le guide conduisit l'expédition par celle de l'est, lui fit franchir successivement les lacs *Marquette*, *la Salle*, et *Kubbakunna* (1), auxquels succèdent des savanes et des marécages, jusqu'au confluent de la *Naiwa* principal tributaire de cette fourche, dont le lit est obstrué de rapides et la source sort d'un lac infesté de serpens à tête cuivrée, qui lui ont fait donner ce nom. Il fallut porter les pirogues jusqu'à la dernière cataracte, où le fleuve, réduit à un mince filet d'eau, coule paisiblement à travers des marécages

(1) Ce mot signifie halte dans le sentier.

jusqu'au lac Ossowa, source de l'affluent oriental du Mississippi. Ce lac reçoit deux petits cours d'eau. L'expédition entra dans le plus méridional, qui se perd dans un marais, et y descendit à terre pour gagner la fourche occidentale, qui en est séparée par un portage de six milles de long. Après avoir cheminé d'abord dans des marécages, puis dans un terrain couvert de cèdres blancs, elle arriva à une chaîne de collines sablonneuses, qui sont un prolongement des hautes terres situées entre le Mississippi et la Rivière Rouge, et entre les eaux tributaire du golfe du Mexique et celles de la baie d'Hudson. Ces dernières présentent le plateau le plus élevé du nord-ouest de l'Amérique, à cette longitude.

La certitude de toucher enfin à la source de l'immense fleuve dont la Salle avait le premier reconnu l'embouchure 149 ans auparavant, soutenait les forces des explorateurs, dans cette marche pénible à travers les sables, quand, au débouché d'un petit bois, le lac d'*Itasca*, où le Mississippi prend naissance, s'offrit tout-à-coup à leurs regards.

Ce lac, appelé la *Biche* par les Français, a de 7 à 8 milles d'étendue, et est entouré de collines de formation diluvienne, et couvertes de pins. La configuration en est fort irrégulière; sa plus grande longueur est du sud-est au nord-ouest, avec un prolongement ou baie au sud qui reçoit un ruisseau. Le canal par lequel il décharge ses eaux, peut avoir de 10 à 12 pieds de large, et de 12 à 18 pouces de profondeur. M. Schoolcraft pense que son élévation au dessus du lac de Cass est de 160 pieds, lesquels ajoutés aux 1330 pieds, hauteur présumée de ce lac, mettraient la source du Mississippi à 1490 ou 1500 pieds au dessus du niveau de l'Océan. La longueur totale de son cours, depuis la Balize, jus-

qu'au lac Itasca, est évaluée à 3,160 milles, dont 182 au-dessus du lac de Cass. La position des lacs Ossawa et Itasca, relativement à celui de Cass, est sud ouest et non pas nord-ouest comme on l'avait toujours supposé. Le fleuve atteint sa plus haute latitude au grand plateau diluvial à quelques minutes du 48<sup>e</sup> degré. Il est à regretter que M. Schoolcraft n'ait pas été muni des instrumens nécessaires pour déterminer d'une manière précise la position géographique des divers lieux qu'il a visités.

Après avoir planté le pavillon américain sur une île du lac Itasca, qui reçut le nom de Schoolcraft, nos voyageurs résolurent de s'en retourner par la fourche occidentale. Le canal en était d'abord extrêmement resserré; à peine s'il avait dix pieds de large; son courant sinueux et rapide était tellement encombré de rochers, de bois flottans et d'arbres, qui exigeaient à chaque instant l'emploi de la hache pour se frayer un passage, que la navigation ne laissait pas d'en être périlleuse. Au bout de 12 milles, le fleuve s'élargit et couvre de ses eaux de vastes savanes, sur une étendue de 8 à 9 milles. C'est là le premier plateau que l'on rencontre. Il se rétrécit ensuite et entre dans un autre défilé, également hérissé de cataractes. L'expédition campa la nuit du 13, à 32 milles du lac Itasca, et, le lendemain, à la pointe du jour, elle se remit en route. La navigation offrait les mêmes obstacles que la veille; mais bientôt se présente un second plateau, où le fleuve conserve une largeur double de celle qu'il a plus haut, l'espace de près de neuf milles. Il reçoit, dans cet intervalle, le *Cano* affluent de droite, qui accroît considérablement son volume d'eau. Viennent ensuite d'autres rapides moins dangereux, au sortir desquels le Mississippi s'élargit encore pour rentrer de nouveau dans un lit ro-



cailleux, où finissent enfin les rapides. A 104 milles du lac Itasca, il reçoit le *Pinnidivin* (1), qui débouche d'un lac sur la gauche et se réunit à lui au milieu d'un immense marais, auquel on a improprement donné le nom de *lac La Folle*. Le 15 à une heure du matin, l'expédition arriva au confluent des deux fourches, et à neuf heures elle était de retour au camp de l'île du lac de Cass.

M. Schoolcraft visita ensuite diverses tribus indiennes du voisinage, avec lesquelles il conclut des traités. Il estime le nombre de naturels, métis et trafiquans, compris dans la juridiction des agences réunies de Sainte-Marie et de Michillimackinac à 14,279, dont 12,467 Chippewas et Ottawas, 1553 individus de sang mêlé et 259 blancs se livrant au commerce des fourrures. Cette population est disséminée en 89 villages principaux, ou campemens fixes, lesquels s'étendent le long des lacs Huron et Supérieur, et dans la région du Haut-Mississipi jusqu'à Pembina, sur la Rivière-Rouge. Voici à-peu-près comment elle est répartie: 302 individus fréquentent les bords du lac Huron, et n'ont point de résidence fixe; 436 habitent sur le bord américain du Détroit et de la rivière de Sainte-Marie, 1,006 occupent la côte méridionale du lac Supérieur, entre le saut de Sainte-Marie et le fond du lac; 1855 résident aux environs des sources du Mississipi entre la rivière du Petit-Soc et le lac Itasca; 476 sur le bord américain du grand Portage au lac des Bois: 1174 sur la Rivière-Rouge du nord; 895 sur la Sainte-Croix du Mississipi; 1376 sur la Chippewa et ses tributaires, y compris les villages des lacs du Flambeau

(1) Ce mot est une abréviation de la phrase *Jah-pinun-iddewin*, qui veut dire *lieu de mort violente*, parce qu'à une époque déjà reculée, les Sioux avaient commis un effroyable massacre aux environs.

et Ottawa; 342 aux sources du Wisconsin et de la Monominée; 210 sur le rivage septentrional de la Baie-Verte; 274 sur le bord sud-ouest du lac Michigan, à partir de l'entrée de la Baie-Verte jusqu'à l'extrémité du détroit de Michillimackinac, à la pointe Saint-Ignace, et 5,674 dans la partie du territoire de Michigan qui dépend de l'agence.

On a établi pour la commodité de ces Indiens, 35 postes de commerce principaux, disséminés sur une surface de 6 degrés de latitude et de 16 de longitude.

Le nombre des Chippewas vaccinés par M. Houghton, chirurgien de l'expédition, s'éleva à 2,070, dont 1,033 mâles et 1,037 femelles, savoir: 898 au-dessous de 10 ans, 357 de 10 à 20; 571 de 20 à 40; 188 de 40 à 60; 42 de 60 à 80 et 14 de 80 et au-dessus.

L'ouvrage de M. Schoolcraft renferme une foule de détails intéressans sur les mœurs, les usages, l'histoire et la langue de ces indigènes, qu'il serait trop long d'analyser. Le chapitre qu'il consacre à leur idiôme est extrêmement curieux. Il y a ajouté un vocabulaire de mots et de phrases chippewas, que des circonstances l'ont empêché d'achever, mais qu'il se propose sans doute d'offrir au public sous une autre forme. L'histoire naturelle du pays a aussi fixé particulièrement son attention, c'est jusqu'ici l'ouvrage qui donne les renseignemens les plus exacts et les plus complets sur cette partie de l'Amérique, qui n'était auparavant guère connue que des chasseurs et des employés de la compagnie des fourrures.

WARDEN.

JOURNAL  
D'UNE TOURNÉE FAITE DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÎLE  
DE CRÈTE,

PAR M. A. FABREGUETTES, consul de France à Candie.

LU dans la séance du 6 février par M. G. BARBIÉ DU BOGAGE.

Je suis parti de Candie le 4 juin pour me rendre à Spinalonga. J'ai d'abord reconnu l'emplacement de l'ancienne Chersonèse qui était le port de Lyctos; une partie des pierres qui formaient le quai sont encore à leur place, et avant d'arriver sur le bord de la mer, les champs sont couverts de débris de colonnes et de marbres; des fouilles pourraient être fort intéressantes ici. Un tombeau couvert d'une mosaïque grossière subsiste encore en entier, mais les restes qu'il renfermait ont disparu sans doute depuis long-temps. Après avoir visité le hameau qui est situé à un mille des ruines sur la hauteur, et qui porte aujourd'hui le nom de *Kersonisos*, je suis allé coucher au joli village de *Malia* dans une plaine assez fertile.

Ici on remarque une erreur sur la carte. (1) La place

(1) Les remarques critiques de M. Fabreguettes sur la carte de l'île de Candie publiée par M. Lapie d'après les travaux de MM. le capitaine Gauttier et le général Mathieu Dumas, ne doivent point affaiblir la reconnaissance que l'on doit à cet habile géographe pour cette carte d'ailleurs fort intéressante. On sait assez que dans ces sortes de travaux, ce n'est que par des corrections successives que l'on parvient à obtenir l'exactitude; aussi, sous ce rapport, le journal de M. Fabreguettes peut-il être d'une grande utilité.

où est indiquée Maglia est le port antique; à un mille de là est le village de Kersonisos, et celui de Malia ne se trouve qu'à trois milles vers le sud-est. Une autre erreur de la carte est dans l'emplacement de *Sissi*. Il n'existe pas de village de ce nom; il n'y a du nom de *Sissi* qu'une espèce d'anse dans laquelle vient déboucher un torrent, et qui est à deux milles à l'ouest de *Milata*, tandis que sur la carte *Sissi* est indiqué à cinq milles vers l'est.

Le lendemain, 5 juin, m'étant dirigé vers la mer, j'ai encore trouvé un grand nombre de débris de marbre et un reste de fontaine sur le rivage; je me suis rendu à *Milata*. L'emplacement en est assez exact, l'ancienne ville de *Milet* étant située sur le bord de la mer à un mille du village actuel; on ne distingue plus que quelques murs de l'acropole; ils sont d'un style cyclopéen fort reculé.

Je m'étais détourné de la route, pour chercher l'emplacement de *Milet*; je la rejoins aux moulins de *Latida* d'où l'on jouit de la jolie vue de la riante campagne de *Mirabelle*. Ce qui distingue cette plaine d'un grand nombre d'autres c'est qu'en général l'olivier offre partout sa pâle verdure, tandis qu'ici cet arbre est mêlé à l'aman-dier, au prunier, au carroubier et à d'autres arbres à fruits.

Le chef-lieu du canton de *Mirabelle* se nomme *Kenourio Khorio* (village neuf), il est situé au centre de la plaine. C'est là qu'habite Thalil Bey, le commandant du canton. Ce Bey avait, il y a deux ans, une tendance prononcée à spéculer pour son compte sur les produits du pays; le pacha lui a interdit le commerce, d'après les réclamations des consuls européens. J'avais une lettre de S. E. pour ce chef albanais, mais je ne pus pas m'arrêter à *Kenourio Khorio*, desirant aller coucher à *Spina-*

*longa* et voulant, chemin faisant, reconnaître une ruine qui se trouve à un mille du village. Ce *Paleo-Castro* (c'est ainsi qu'on nomme les lieux anciens parmi lesquels on en trouve qui ne remontent pas au-delà de la domination vénitienne, laquelle disparaît déjà devant l'occupation turque). Ce *Paleo-Castro* situé sur une hauteur est peu reconnaissable ; quelques pans de murs cyclopéens se montrent çà et là ; il y a apparence que c'était l'acropole de *Lycastus* indiqué sur la carte à *Latida* qui est pourtant à deux milles de là et auprès duquel on ne trouve aucun vestige d'antiquités. J'avais en partant de Kenourio Khorio, laissé à droite Vrissœs (on trouve en Crète beaucoup de villages de ce nom qui signifie fontaine), Platipodi, Komeriako. Dans la carte les deux premiers ne sont pas indiqués.

Je me dirigeai sur Spinalonga et après avoir traversé Castelforni-pano (haut) et Castelforni-cato (bas) j'arrivai sur la hauteur d'où l'on aperçoit le golfe de San-Nicolo. Ce ne fut que trois heures après avoir quitté ces derniers villages que j'arrivai par une pente assez rapide sur le bord de la mer en face de Spinalonga. Sans avoir été à Kenourio Khorio, j'ai pris auprès des paysans de la plaine assez d'informations pour me convaincre que Thaly Bey a renoncé à ses goûts commerciaux. Ce chef a servi avec assez de distinction sous les ordres de Mustapha pacha dont je le crois même un peu parent.

Le sérasquier m'avait donné une lettre pour le gouverneur de Spinalonga, et celui-ci étant retenu à Candie avait envoyé un exprès avec l'ordre de me faire un accueil distingué. J'étais donc attendu : aussi quelques minutes après avoir mis pied à terre, je vis se diriger vers moi de la forteresse, une barque dans laquelle se trouvait le fils du Bey et le douanier qui venaient me

chercher. En peu de temps je me trouvai sur l'îlot, et j'étais dans la forteresse où bien peu d'Européens sont entrés depuis la domination turque. Il était presque nuit; je soupai et je couchai chez le gouverneur, le lendemain matin (6 juin) de fort bonne heure, le capitaine commandant la compagnie régulière qui tient garnison à Spinalonga, vint m'offrir de me faire faire le tour de la place. Le fils du Bey qui a 30 ans m'a assuré qu'il ne se souvenait pas d'avoir vu un Européen obtenir cette faveur.

Spinalonga est une place assez bien fortifiée par la nature, quoique dominée par une langue de terre qui s'avance vers l'îlot, après avoir, dans son contour, formé la petite rade de Spinalonga. Pour que les Vénitiens l'aient conservée pendant 30 ou 40 ans après la prise de Candie, il faut qu'elle ait été bien mal attaquée par les Turcs; aujourd'hui ceux-ci ne s'y défendraient pas long-temps.

Pendant ma tournée, les postes m'ont constamment rendu les honneurs et à mon départ l'artillerie m'a salué de sept coups de canon, innovation trop extraordinaire pour que je ne la note pas et à laquelle ne voulaient pas croire les paysans qui se demandaient la cause de ce salut inattendu. J'ai su depuis que les Turcs de la forteresse n'avaient fait aucune remarque critique; ce qui n'aurait pas manqué d'avoir lieu il y a quelques années: mais aussi, au temps des janissaires, on n'aurait pas osé saluer un consul giaour.

A dix heures, le 6 juin, je me fis porter sur la rive opposée, espérant aller coucher à Critza; mais ayant voulu visiter en passant quelques tombeaux antiques (qu'on trouve presque sur le bord de la mer à un endroit nommé o Poros, non loin de Dhalonda) je ne pus coucher



qu'à moitié chemin. *Dhalonda* n'est pas indiqué sur la carte; il répond au fond de la rade de Spinalonga à un mille ouest du rivage; il est situé au pied d'une montagne au sommet de laquelle les Vénitiens avaient bâti un fort, maintenant en ruines; ce fort devait même n'avoir été que restauré par les Vénitiens, car il y existe un assez grand nombre de citernes qui paraissent d'une construction plus ancienne que leur domination. Toutefois comme on ne remarque aucun vestige de construction hellénique et que les auteurs anciens n'indiquent ici l'emplacement d'aucune ville; il est probable que ces citernes appartiennent aux Grecs du Bas-Empire ou aux Sarrasins. Quand on va visiter ces ruines les gens du pays ne manquent pas de vous annoncer cent citernes; les traditions parlent de cent une, disent-ils, mais la cent unième ne se trouve pas. Cette tradition se reproduit souvent dans l'île, où l'on parle de cent portes, de cent citernes, sans jamais pouvoir trouver la cent unième qui, pourtant existait autrefois. Ne serait-ce pas la suite de la dénomination de l'île aux cent villes? La forte chaleur qu'il faisait ce jour-là m'a empêché de gravir cette montagne; mais un voyageur anglais qui avait eu ce courage un mois auparavant m'a donné ces détails. Quant aux cent citernes, c'est comme à l'ordinaire, une exagération, on en compte vingt-cinq ou trente tout au plus. On y jouit au reste, d'un magnifique spectacle, ayant la vue du joli golfe de San-Nicolo (1) et des belles montagnes de Sétia.

De Dhalonda je me dirigeai vers le fond du golfe San-Nicolo; je savais y trouver les ruines d'un port (ce ne

(1) Le golfe de San-Nicolo ou de Mirabelle est appelé par Tournefort *Rade de Mirabeau*.

peut être *Minoa*, qui était indiqué dans le point le plus rapproché de la mer de Lybie, mais que personne que je sache n'a pu retrouver encore); après avoir examiné quelques restes helléniques sur lesquels les Vénitiens ont élevé quelques travaux (1) je m'acheminai vers le couvent de *Stavro* (de la Croix); mais ayant appris par des paysans que ce monastère qui domine une jolie plaine était abandonné des Caloyers et servait de quartier à un poste d'Albanais que la vermine dévore d'habitude, je me décidai à coucher dans une des quatre chapelles ruinées qui se trouvent sur le bord de la mer.

A l'entrée du golfe San-Nicolo on voit quelques îlots. L'auteur de la carte les a nommés *îles Jannis* ou de Bacchus et a ajouté îles Gyanizares (d'où quelques navigateurs français ont fait les îles garnisaires). Ces fausses dénominations auraient disparu si on avait fait attention que Bacchus en grec étant Dyonis, ces îles sont îles de Bacchus ou îles Dyonis et en ajoutant le pluriel du mot île ou ades on a Dyonisades ou Dyonisiades.

Le 7 juin, nous partîmes de grand matin, et après avoir contourné une montagne, chassant souvent devant nous les perdrix comme des poules dans une basse-cour, nous arrivâmes dans la délicieuse vallée de Critza. Le village de ce nom, situé d'une manière pittoresque au-dessus d'énormes rochers qui semblent menacer de l'engloutir, était, sous les Vénitiens, habité par de riches personnages, si l'on en juge par les restes de charmans jardins, plantés de grenadiers, d'orangers, de citronniers. Du temps de Tournefort, le château du gouverneur (aux armes de Cornaro) subsistait encore, mais tombait en ruines; il n'en existe plus maintenant que

(1) C'est ce que Tournefort nomme *Chateau de Mirabeau*.

quelques murs contre lesquels le Soubachi, espèce de capitaine, a bâti une mesure, il ne put nous offrir qu'une moitié de chaise; et pourtant les paysans sont fort à leur aise dans ce village riche en produits de toute espèce, tels que huile, amandes, carroubes, fromages, etc.; mais ici comme partout les Turcs aiment les ruines.

C'est à un mille de Critza que se trouve le Paleo-Castro que les Grecs nomment aujourd'hui *Sant-Antonio* et qui doit être l'acropole de *Iyctium*. Tournefort ne l'a pas visité quoiqu'il ait vu Critza : Savary n'a jamais été de ce côté, et pourtant je connais peu de ruines qui méritent autant un examen attentif. C'est un type des plus reculés de l'architecture militaire; plusieurs styles s'y reconnaissent parfaitement depuis le cyclopéen pur jusqu'à l'hellénique parfait du temps d'Epaminondas, et comme à Messène, quoique sur une échelle infiniment plus bornée, deux montagnes sont réunies par un mur de défense. Ce mur se prolonge près d'un demi-mille vers Critza. La porte, quoique presque recouverte par des terres d'alluvion, se distingue parfaitement.

Au-dessous de ce Paleo-Castro se trouve une assez jolie plaine mais fort basse et inondée en hiver; on la nomme la *Cognia*. De Critza on peut, en traversant cette plaine, se rendre à Mirabelle, sans passer par Spinalonga.

De Critza je me rendis à Calokhorio, où l'on arrive après avoir traversé la petite rivière de Calopotamos. Calokhorio se trouve dans une position charmante, la plaine couverte d'oliviers, d'amandiers, se prolonge jusqu'à la mer; l'air n'est pas sain ici, dit-on. Cela tient sans doute aux eaux qui n'ont pas d'écoulement, le sol étant très bas. Le village divisé en trois petits hameaux est entouré de nombreux jardins; dans un de ces jardins on

a découvert, en dernier lieu, un temple grec d'une petite dimension, mais plein d'élégance. Quelques statues mutilées gisent à côté des colonnes renversées. En général les statues qu'on déterre sont privées de leur tête; comme ces temples étaient déjà engloutis avant la domination turque, on ne doit pas, je pense, attribuer ces mutilations aux Musulmans qui ont d'ailleurs horreur des représentations humaines. On serait admis à croire que ces traits de barbarie remontent plutôt au premier âge du christianisme, époque à laquelle les chrétiens détruisaient les idoles du paganisme. La Crète reçut la foi chrétienne de très bonne heure; saint Paul lui-même y apporta l'Évangile.

Calokhorio est situé dans la plus petite largeur de la Crète, car l'île est ici étranglée entre le golfe de San-Nicolo et la rade de Hiera-Petra; après cette plaine assez étroite se trouvent les montagnes de Setia, derrière lesquelles est la province de ce nom; cette province est une espèce de péninsule où jadis était bâti Præsus.

Tournefort dit page 47 :

« Le 4 juin, nous descendîmes à la rade de Mirabeau (sans doute golfe de San-Nicolo aujourd'hui), à la vue des montagnes de la Sitié, que les anciens ont connues sous le nom du Mont Dictæ, éloignées de 12 milles du cap Salomon. Au reste l'île est fort étranglée entre la rade de Mirabeau et de Girapetra. Nous arrivâmes en cette ville en moins de deux heures, et c'est cet étranglement qui fait la presqu'île où était la ville de Præsos, capitale des Etéocrètes, qu'Homère appelle des hommes d'un grand courage, etc. »

Notre botaniste a commis la faute d'employer souvent au lieu des noms anciens, ceux qui lui ont été donnés sans doute par quelques capitaines *provençaux*; il

dit le *cap Malier* pour *Meie*, *Mirabeau* pour *Mirabelle*, la *Sitié* pour *Setia*.

Ces dénominations vicieuses ont souvent embarrassé les géographes. Ainsi, par exemple, M. Lapie, après avoir bien indiqué le mont Dictœ à 12 milles du cap Salomon, en a indiqué un autre aux montagnes de Lassiti, trompé par le texte de Tournefort. Ce Mont Dictœ doit être supprimé sur la carte et l'addition pays des Eteo-crètes mis à côté du Mont Dictœ de la presqu'île où était Prœsus.

On peut se rendre toujours en plaine de Kalokhorio à Hiera-Petra, en passant par les beaux villages de Episcopi, Cato et Pano Khorio (1), Cato et Pano Papadiana. (La carte n'indique de tous ces villages que Apsokhorio); mais j'avais entendu parler de l'ancien monastère de Vriosmeni, et laissant la plaine à gauche, je gravis une montagne rapide, boisée et arrosée jusqu'à moitié de sa hauteur. Arrivé au plus haut on découvre un coup-d'œil magnifique ayant vue sur la mer du nord et sur la mer de Lybie; on a à ses pieds les fertiles plaines de San-Nicolo et les campagnes non moins riches d'Hiera-Petra. Je couchai à Messillerous.

8 juin. Je m'attendais à trouver un grand et beau monastère (je le savais au reste abandonné) puisqu'ici existait encore la tradition des cent une portes dont on ne trouvait que cent. Je fus bien désappointé en voyant un couvent assez récemment écroulé et dont les cent portes se réduisaient à vingt ou vingt-cinq entrées de cellules de religieux. L'emplacement est d'ailleurs assez

(1) Cato veut dire bas; pano ou apano, haut. Un grand nombre de villages sont désignés ainsi en Crète.

pittoresque et riant, quoique le vallon soit fort étroit et la vue très bornée.

Nous descendîmes dans la plaine d'Hiera-Petra par Capistri, village qui manque sur la carte ainsi que Messilerous, nous arrivâmes en deux heures à Hiera-Petra, après avoir traversé Kendri. Avant d'arriver dans la ville on rencontre les restes d'un vaste théâtre antique. Près de là je remarquai un beau torse nu gisant au milieu de la route. Tout informe qu'était ce fragment, j'ai bien regretté de ne pouvoir me l'approprier, ainsi qu'une autre statue drapée et d'un beau style, également en mauvais état, qui est dans un ruisseau d'Hiera-Petra. Le gouvernement ne met aucun obstacle à ces enlèvemens, mais je manquais de moyens de transport.

Au temps de Tournefort, en 1700, Hiera-Petra était déjà en ruines ; c'est aujourd'hui presque un village sur le bord de la mer et envahi par les sables ; à peine si le môle est indiqué. Les bâtimens n'y jouissent d'aucune sécurité et pourtant comme le transport par terre des huiles à Candie augmente la valeur de ce liquide, il y a avantage à charger dans cette rade et j'ai obtenu du pacha l'autorisation d'y envoyer ceux de nos bâtimens qui voudraient s'y rendre. La récolte ayant été fort belle cette année, cette permission pourra être profitable à quelques-uns.

Hiera-Petra a pour gouverneur un bey dont on dit beaucoup de bien ; il est Albanais et se nomme Hussein. Il était à Candie et je fus reçu par son séliotar dans une maison ouverte à tous les vents et dont les planchers sont percés à jour (tant par la vétusté des planches que par les charbons qui ont servi à allumer la pipe et qu'on jette ensuite sans s'enquérir du mal qu'ils peuvent faire.) L'usage de faire la moindre dépense pour retarder la



chute d'une habitation est toujours inconnu des Musulmans. Au reste on a constamment annoncé comme très prochain le départ des Albanais, et il n'est pas étonnant qu'ils ne songent guère à leur avenir. Comme ces arnaoutes sont ici depuis dix à douze ans, il y en a beaucoup de mariés et ils renonceraient au service (leur solde est toujours en arrière de quinze à dix-huit mois) si l'on voulait les envoyer dans quelques autres possessions de Méhémet-Ali.

Cette coutume de faire gouverner civilement les cantons par un bey albanais offre souvent des inconvéniens, parce que les habitans ne peuvent jamais voir dans ces chefs et dans leurs soldats que des ennemis contre lesquels ils se sont battus pendant sept à huit ans. Mais ici la position du pacha est embarrassante, il sent l'inconvénient que je viens de signaler, mais au moins les Albanais commencent-ils à parler la langue du pays, tandis qu'en les remplaçant par des soldats arabes, la difficulté de s'expliquer avec les habitans amènerait journellement des rixes. Le service que font les Arnaoutes dans l'intérieur, est celui de nos gendarmes; ils sont disséminés par poste de cinq à vingt hommes : je crois ce service impossible par les Arabes : c'est donc une question fort délicate, car on ne peut pas encore songer à n'employer les soldats que pour les forteresses, il serait imprudent de confier la police de l'intérieur à des habitans de deux religions différentes et qui sortent d'une révolution.

Hussein Bey est du petit nombre d'Albanais qui comprennent que la position des Musulmans n'est plus la même par rapport aux autres populations. Il avait encore, il y a six mois deux esclaves, l'une comme femme, l'autre comme domestique. Bien traitées toutes deux,

elles avaient refusé, à l'arrivée des Egyptiens, de retourner dans leur famille. En dernier lieu, la femme légitime d'Hussein Bey arriva d'Egypte et tourmenta tellement les deux Grecques, que celles-ci s'enfuirent à Candie. Le pacha à qui l'on porta la connaissance de cette fuite, n'hésita pas à rendre la liberté à ces deux femmes; et il est vrai de dire qu'il n'y a ici de femmes enfermées dans des harems turcs que celles qui s'y trouvent bien : elles sont libres dès qu'elles le desirent.

L'enceinte de l'ancienne ville Hiera-Petra, est fort vaste, on y voit beaucoup de restes de constructions romaines; des fouilles ici produiraient de grands résultats.

Je pouvais revenir à Candie par deux routes, l'une par la province de Rizo-Castro, l'autre par le canton de Lassiti : je préférerai cette dernière, qui avait l'avantage de me faire voir une des curiosités de l'île.

9 juin. Je me rendis à trois heures à Calamasca (indiqué Calamata sur la carte, quoique bien correctement écrit par Tournefort). Ce village, malgré le resserrement du vallon, est d'un aspect des plus agréables; avant d'y arriver, on passe à la vue d'une cascade fort pittoresque. Calamasca, détruit par la guerre, comme tous les villages de l'île sans exception, n'a pour ressource que ses troupeaux qui, pendant l'été, trouvent une abondante nourriture sur les montagnes qui dominent cet endroit et qui sont fort boisées. On remarque que les habitans de Calamasca se distinguent par une hospitalité raffinée. Aussitôt qu'un voyageur arrive chez eux, ils l'invitent à y séjourner, le soir tout le village est en danse. Quoique vivement pressé, je m'en rapportai à ce qu'on m'avait dit de la gaité des villageois des deux sexes et je continuai ma route pour arriver le soir dans la plaine de Lassiti, où je parvins après avoir gravi une des

montagnes les plus élevées de l'île. Ayant monté pendant quatre heures, depuis le niveau de la mer, je ne mis que trente minutes pour descendre dans la plaine, ce qui indique sa grande élévation ; aussi après avoir eu trop chaud à Hiera-Petra, j'eus presque froid dans la plaine de Lassiti. Cette plaine qui peut avoir 20 milles de tour forme tout le canton de ce nom ; elle est tout entourée de montagnes qui ne permettent pas aux eaux du ciel de s'écouler ; aussi à la suite des grandes pluies d'automne, offre-t-elle l'aspect d'un étang, et ce n'est que par des gouffres situés vers la partie nord que les eaux se perdent lentement. En Morée, le lac Stymphali, aujourd'hui Zaraca, a été une plaine semblable à celle de Lassiti et dont les trous qui servaient à l'écoulement des eaux se sont comblés : la plaine de Lassiti pourrait bien un jour être changée en lac par le même motif, quoique les habitans aient grand soin de nettoyer les trous. La plaine est toute cultivée en céréales ; sur les pentes des montagnes se trouvent les villages au nombre de dix-neuf, divisés chacun en plusieurs hameaux ou fermes (Metokis.) Ces villages sont ombragés de poiriers, de pruniers, de caroubiers ; l'olivier ne peut y venir. Cette ceinture de la plaine forme un aspect fort agréable : au-dessus des villages sont les monts Lassiti dont un, *Affendaki* (le Seigneur) est assez élevé pour conserver la neige presque toute l'année. L'inondation périodique de la plaine n'est pas le seul inconvénient que les habitans éprouvent. Tous les ans, aux pluies succèdent les neiges, et dès le mois de novembre jusqu'au milieu de janvier les villageois sont enfermés dans leurs demeures, ne vivant que des provisions qu'ils ont pu faire et n'ayant pour boisson que de la neige fondue. Ils envoient ordinairement leurs moutons dans les plai-

nes des environs de Candie et ils ne gardent que les bœufs et les ânes. L'hiver se prolonge-t-il ? ils perdent souvent ces animaux, faute d'avoir pu les nourrir. En général les Lassitiotes sont fort pauvres, et ce qui le prouve c'est qu'ils n'ont pas les moyens de descendre en hiver dans les villages où la température est plus douce (à Sphakia, au contraire, chaque village situé sur la hauteur, a son village d'hiver dans la plaine); une cause qui ajoute au malheur des habitans de Lassiti est l'aridité des montagnes qui entourent leur canton; elles ne produisent point de bois. Les Lassitiotes veulent-ils les franchir pour aller chercher du combustible ? ils se trouvent sur le terroir de quelque autre canton et on les repousse inhumainement.

Pendant la révolution, le canton de Lassiti, qui, par le caractère paisible de ses habitans, aurait dû être à l'abri des horreurs de la guerre civile, n'a cependant pas été épargné plus que les autres. Sous prétexte qu'il servait de refuge aux Grecs poursuivis, Hassan-Pacha a été incendier tous les villages. La défense eût été facile, mais les habitans ne l'ont pas tentée. On cite un village, Ayos Constandinos, qui, pour avoir fait mine de résister, a tellement souffert, qu'on n'y trouve plus une femme qui ne soit veuve, un enfant qui ne soit orphelin.

J'ai couché au monastère de la Panaya, où deux pauvres Caloyers vivent misérablement, n'ayant pu réparer encore qu'une bien faible partie des maux qu'ils ont eu à souffrir. La neige isolant pendant l'hiver les villages les uns des autres, et souvent dans les villages les maisons entre elles, chaque village a une ou plusieurs chapelles; on m'a donné la note de quarante-deux de ces petits temples ayant chacun son papa, ce qui

porte à quarante-quatre le nombre des prêtres de ce canton pour deux mille habitans environ.

Je ne sais pas pourquoi Tournefort a négligé de faire quelques remarques sur la configuration de la plaine de Lassiti, qu'il a pourtant visitée ( dans le texte, il dit *plaine de Plati*, et en marge, *ou de la Siti* ). Cette plaine se trouve au sud-est de Candie, à-peu-près à 25 milles de cette ville et à 6 à 7 de la mer ( elle est à-peu-près à égale distance de la mer du Nord et de la mer de Lybie ), et Tournefort s'y est rendu en passant par Trapsano. L'auteur de la carte n'a pas compris ici notre voyageur : il a placé Trapsano assez près de la mer, et Plati aussi non loin du rivage ; il aurait fallu indiquer Plati au milieu des villages de Tzermiada, Marmazetto, Psykro, Magoula, tandis que ces points se trouvent, sur la carte, fort éloignés de Plati ; elle porte aussi un gros village de Lassiti qui n'existe pas. Lassiti est le nom du canton, et Messa-Lassiti, Messa-Lastitaki (petit Lassiti), non indiqué sur la carte, ne sont que de petits hameaux. Ainsi Trapsano se trouve bien, comme le dit Tournefort, à 15 ou 18 milles de Candie, mais à 3 milles du rivage, et Plati à 22 ou 25, mais à 6 ou 7 milles de la mer.

Voici, au reste, le nom des villages et leur population, le plus exactement possible :

|                           |              |
|---------------------------|--------------|
| Gaidouramandra . . . . .  | 25 familles. |
| * Hierontemouri . . . . . |              |
| Plati . . . . .           | 25           |
| * Psikro . . . . .        | 34           |
| * Magoula . . . . .       | 22           |
| * Kaminaki . . . . .      | 30           |

|                                    |   |                                      |
|------------------------------------|---|--------------------------------------|
| Avrakodi.....                      | } | 80                                   |
| Khoudomalia .....                  |   |                                      |
| Platiano.....                      |   |                                      |
| Ayo Ghiorghi.....                  |   |                                      |
| Ayo Costandino.....                |   | 30                                   |
| Messa Lassithaki .....             | } | 32                                   |
| Messa Lassiti.....                 |   |                                      |
| * Marmaketo.....                   |   | 24                                   |
| * Tzermiada .....                  | } | 112                                  |
| Tarsaros .....                     |   |                                      |
| Laghon .....                       | } | 20                                   |
| Pinakiano. ....                    |   |                                      |
| Potemous .....                     |   | 15                                   |
|                                    |   | <hr/> 449                            |
| Plus, le monastère de la Panaiya.. |   | 1                                    |
|                                    |   | <hr/> 450 ou 2,250 hab., tous Grecs. |

Les étoiles indiquent les noms qui figurent sur la carte. Plati doit être supprimé où il est, et remplacer Lassiti qui n'existe pas.

10 juin. On sort pour se rendre aux ruines de Lyctos par le côté le plus nord de la plaine. On laisse, à deux cents pas à gauche, les trous par où s'écoulent les eaux en hiver; on monte pendant une demi-heure, et l'on arrive au point le plus élevé d'où l'on voit la mer de l'Archipel, et d'où l'on distingue parfaitement les îles de Santorin, Namphie, Stampalie; on descend en contournant la montagne à gauche; on laisse au-dessous de soi, à droite, les villages de Tzoutzoli et Toumnina (non indiqués); après une marche fatigante de deux heures, on trouve une fontaine de fort bonne eau, et une demi-heure après on arrive aux murs de Lyctos. Ces murs sont de construction romaine, très épais et fort élevés. C'est à deux cents pas de ces murs, en se dirigeant vers



le nord-ouest, qu'on a déterré, il n'y a pas un an, un temple d'une assez grande dimension. Une douzaine de statues, si l'on en juge par les socles qui les supportaient, ornaient ce temple; chacun de ses supports a une inscription grecque; il y est fait mention de Néron, de Trajan et d'autres empereurs ou impératrices. Quant aux statues, on n'en a encore trouvé que trois fort mutilées et toutes sans tête.

Ce temple, au lieu d'avoir été renversé par un tremblement de terre, aurait-il été détruit par le fanatisme religieux? On le dirait à ces mutilations. On ne trouve pas de ruines helléniques à Lyctos. Un aqueduc, que quelques personnes prennent pour un long mur, allait de Lyctos à Kersonèse qui en était le port (à 3 milles). Les ruines de Lyctos sont assez près de deux villages que la carte a négligés: ce sont Xida et Catza-Mounitza. Le premier que j'ai traversé, un quart d'heure après avoir quitté le temple, est dans une situation des plus heureuse, ayant beaucoup d'eau et de verdure; mais il a été un des plus maltraités pendant la révolution, parce qu'un riche aga de Candie y avait une habitation. Là commence la *province de Pediaula*, qui produit beaucoup de blé, mais peu d'huile; on y voit grand nombre de caroubiers et quelques amandiers.

Parmi les villages nombreux que j'ai traversés ou laissés à droite et à gauche, j'ai remarqué que ceux de Caziano, Cardeliano, Vanarous, Selaveroelon, Apostolès, qui sont cependant assez importants, ne sont pas marqués sur la carte. Episcopi, gros village à trois heures sud-est de Candie n'y figure pas non plus.

Pour me rendre de Candie à la Canée j'ai pris, comme

à mon premier voyage, la route de Gortyne, Assomatos, Arcadi et Rethimo (1). J'avais pour but principal de chercher ces Abadhiotes dont plusieurs auteurs ont parlé et qu'ils regardent comme les descendants des Sarrasins. Je me suis donc arrêté dans trois villages de l'Abadhia, Sata, Vatiaco et Apodoulo. L'Abadhia est le nom donné par les habitants à une des pentes sud-est du Mont-Ida. C'est une montagne aride qu'un torrent fort encaissé sépare du Mont Kendrose. Sans être inaccessible comme certains points des Monis Sphakia, l'Abadhia offre un refuge assez sûr aux malfaiteurs, et jadis c'était là que se cachaient les Turcs que la justice poursuivait, comme les Grecs coupables se réfugiaient à Sphakia.

Les Abadhiotes, tous Turcs, avaient donc la mauvaise réputation des Sphakiotes, tous Grecs; mais moins nombreux qu'eux, et, comme je viens de le dire, moins bien défendus par la localité, ils n'échappaient pas toujours aux armes des Grecs de la plaine de Messara qui finissaient par se venger, au moyen de quelque irruption soudaine (2), des nombreux crimes commis sur leurs

(1) L'itinéraire de ce premier voyage se trouve dans le Bulletin de la Société, deuxième série, tome II, page 54.

(2) La province de Messara a fourni un épisode fort intéressant à la révolution crétoise. La famille turque Courmoulès était très puissante dans l'île; soixante-quatre de ses membres étaient répandus dans les villages des fertiles plaines de Messara, et la plus grande partie du pays était leur propriété. Les Grecs de cette province recevaient-ils un outrage d'un Turc des environs, la vengeance était prompte, un Courmoulès s'en chargeait, et, protégé par sa religion ou par son argent, il était absous par le pacha, qui approuvait ordinairement une justice qu'il ne pouvait pas faire lui-même. On cite un Courmoulès (Ibrahim-Aga) qui avait tué quatorze Turcs de sa main. A l'arrivée d'Hadji-Osman-Pacha, que la Porte avait envoyé

personnes ou sur leurs propriétés par ces féroces montagnards.

Il est possible que l'Abadhia étant d'un abord difficile, les Sarrasins aient pu y échapper aux poursuites des vainqueurs, mais aujourd'hui rien ne distingue les habitants de l'Abadhia du reste des Turcs de l'île; ceux qui connaissent parfaitement la langue des Crétois n'établissent aucune différence entre la manière de parler des Abadhiotes et celle des autres paysans. Il est donc permis de croire que les Sarrasins ne se sont pas perpétués dans l'Abadhia comme les anciens Grecs en Sphakia; car ici tous les voyageurs, familiers avec la langue grec-

pour faire de nombreuses exécutions de Turcs, seul moyen de sauver la race grecque de l'extermination, Ibrahim-Aga se présenta chez Osman Pacha. On croyait sa perte certaine; mais ce visir s'étant convaincu que les quatorze Turcs immolés avaient mérité la punition dont le bras d'Ibrahim s'était chargé, lui délivra non-seulement un bill d'indemnité, mais une autorisation de continuer à venger l'innocent.

La révolution éclate quelques années après. A la tête de l'insurrection de Messara se lèvent les Courmoulès. Ils avaient, depuis plusieurs générations, adopté publiquement les pratiques de la religion mahométane, mais ils n'avaient jamais cessé d'être chrétiens. Les Turcs, furieux d'avoir été trompés pendant aussi long-temps, redoublèrent d'acharnement contre les Courmoulès. Les Abadhiotes se distinguèrent dans cette lutte à mort, car ils avaient senti plus que d'autres l'effet de la vengeance des membres de cette famille.

Dans un pays aussi plat que Messara, la défense n'était pas facile; ainsi des soixante-quatre familles Cormoulès, on n'en compte que deux ou trois aujourd'hui, et elles sont dans l'exil. Le plus redouté, Ibrahim, a péri dans la révolution, mais un de ceux qui existent encore était un des plus renommés après Ibrahim; il est à Nauplie.

La province de Messara est une des plus dépeuplées de l'île; la culture y est rare. Les Courmoulès ne sont pas les seuls sur lesquels les Turcs aient assouvi leur fureur.

que, retrouvent à chaque instant, parmi les femmes surtout, des traces du dialecte dorique.

Au reste, il paraît que les voyageurs effrayés de la réputation des Abadhiotes n'avaient pas osé jusqu'ici se risquer dans leurs montagnes, car je ne vois d'indiqué sur la carte que le village d'Apodoulo par lequel passe la route qui conduit de Gortyne à Rethimo (par Assomatos.) On n'y voit figurer ni Sata, ni Vatiako, Ayos, Zani, Aya, Paraskeri, Nithavri, Cavates, Zhoria, Platano.

Maintenant on va tout aussi sûrement dans tous les coins des montagnes de Sphakia, d'Abadhia, de Setia que dans les rues des forteresses. On voyage sans armes avec un seul domestique ou guide; et partout, dans le Khan le plus isolé, comme dans le meilleur monastère, on trouve une hospitalité aussi franche que désintéressée.

Quoique j'aie fait très rapidement ma tournée, j'ai pu entrer dans beaucoup de détails avec les villageois et je dois dire à la louange de Mustapha-Pacha, qu'en me donnant des lettres de recommandation pour les beys de Mirabelle, de Spinalonga, d'Hiera-Petra, il m'a dit : ce n'est pas auprès d'eux que je vous engage à prendre les renseignemens que vous pourrez désirer, car eux sont des hommes du gouvernement, mais consultez les Grecs et s'ils font entendre des plaintes, vous m'obligerez de me les faire connaître.

## RAPPORT

SUR LA CARTE EN RELIEF DU SIMPLON PAR M. SÉNÉ

(DE GENÈVE),

Par une commission composée de MM. Albert-Montémout,  
Eyriès, et Jomard, rapporteur.

Messieurs,

L'ouvrage dont nous avons à rendre compte à la Société est une représentation fidèle de la *route du Simplon*, monument durable d'une époque qui a vu s'élever tant de monumens imposans et utiles, réunissant lui-même au plus haut degré ces deux caractères. Tout le monde sait que pour passer du Valais en Italie, il fallait jadis plusieurs journées; que l'on avait à franchir d'horribles précipices, qu'on ne pouvait cheminer qu'à pied ou avec des mulets, et qu'aujourd'hui, une petite journée suffit pour aller du Rhône à Domo-Dossola. L'on franchit le plateau du Simplon par une pente très praticable, aussi commodément et sûrement que sur aucune route connue en pays de montagne, depuis Gliess, point initial de la route qu'a fait ouvrir Napoléon, jusqu'à la petite ville de Domo-Dossola, la première d'Italie. Cependant, le point culminant n'est pas élevé de moins que 2013 mètres, selon la carte et le profil construits par M. Cordier, l'un des ingénieurs de la route. Personne n'ignore non plus qu'il a fallu percer plusieurs galeries souterraines, connues sous les noms de *Schalbelt*, le *Glacier*, *Algaby*, *Crevola*, celle de *Gondo* qui a 200 mètres, etc. :



chaque voyageur paie son tribut d'admiration à ce prodige de travail et de patience, et il n'est pas un étranger qui ne rende hommage au génie français auquel on en est redevable; mais ce point est trop connu pour s'y arrêter, et c'est de l'ouvrage de M. Séné que vos commissaires ont à vous entretenir.

M. Séné, avec une patience et une persévérance ingénieuses est venu à bout de reproduire exactement cette merveille de l'industrie française. Sa carte en relief de la route du Simplon est une sculpture, et cette sculpture est un portrait fidèle, un portrait d'après nature; nous avons vu beaucoup de reliefs en Allemagne, en Angleterre, en Suisse surtout: peu d'entre eux peuvent lui être comparés pour le fini, la solidité, la recherche des détails. Il n'est personne qui, après l'avoir vu attentivement, ne reconnût l'original, comme il est vrai de dire que tous ceux qui ont vu le Simplon le reconnaissent ici à la première vue. Nous dirons que M. Séné a eu le courage de retourner sur les lieux quatre années de suite pour étudier toutes les formes des pics, des aiguilles, des glaciers et toute cette nature âpre et sauvage; comme aussi la nature des couches qui s'appuient sur les flancs de granit et se superposent, jusqu'au Rhône d'une part, jusqu'à la Toccia de l'autre. Il a été partout; sa carte nous retrace bien plus que la route, et le pays montagneux dont il donne la carte (ou plutôt la réduction) n'a pas moins de 36,000 mètres de long sur 21,000 de large, représentés sur un tableau qui a environ sept pieds sur quatre pieds: que de détails il a fallu voir et revoir pour remplir ce vaste espace, à l'échelle de 1 pour 16,000 environ! Les refuges placés d'heure en heure pour abriter en gros temps, le glacier des eaux fraîches le glacier de Roshoden, la cascade de Gondo, la Dove-



ria, le magnifique pont de Crevola, jusqu'au plus petit hameau, au moindre chalet, rien n'a été négligé.

Il est presque inutile d'ajouter que M. Séné a établi son canevas sur le travail topographique des ingénieurs. Toutes ses hauteurs sont puisées à cette source précise. Ainsi le lac de Genève est plus bas que Gliess, point de départ de la route, de 334 mètres, et il est supérieur lui-même de 376 mètres au niveau de la mer Méditerranée, et Domo-Dossola, point d'arrivée, est supérieur de 99<sup>m</sup> au lac Majeur, de 305<sup>m</sup>,90 à la mer. Nous avons trouvé ces mesures très exactes sur le relief. Il en est de même du pont de Ganther, élevé au-dessus de la Méditerranée de 1434<sup>m</sup>,60; du village du Simplon; de 1461<sup>m</sup>, d'Algaby élevé de 1349<sup>m</sup>, enfin du point culminant de la route élevé de 2013<sup>m</sup>,50. Ce passage ne le cède que de 62 mètres au passage du mont Saint-Gothard. Les dimensions horizontales du relief de M. Séné ne sont pas moins rigoureusement conformes aux meilleures cartes des environs du Simplon; mais il a sur toutes un avantage immense pour la reproduction des formes du terrain; et quelque perfection que le dessin des cartes ait déjà obtenue, surtout dans les belles productions de notre collègue M. Denaix; quelle que soit celle qu'il puisse acquérir par la suite, nous ne pensons pas qu'on puisse jamais procurer une idée aussi complète du sol que celle qui résulte de l'examen de ce relief. Et cela résulte des limites qui sont imposées à toute espèce de projection; cette réflexion ne peut rien ôter au mérite propre et à l'utilité des cartes en général: Nous voulons seulement dire que la multiplicité des accidens du sol, aussi bien que la diversité infinie des formes ont pu être et ont été ici figurées avec succès, et en second lieu, qu'il est utile, même pour le dessin et la gravure des

cartes qu'il y ait des modèles parfaits en ce genre pour retracer les sites naturels qui ont de l'importance sous divers rapports scientifiques et politiques.

M. Séné, nous l'avons dit, a travaillé comme un artiste attentif à copier la nature, qui posait en quelque sorte sous ses yeux; la matière qu'il a choisie pour la sculpter est un bois dur, qu'il a travaillé d'après des ébauches en cire exécutées sur les lieux, avec autant de constance que d'adresse, et qu'il a ensuite revêtu de couleurs; il lui a fallu un coup-d'œil bien exercé, un bien grand amour de son art pour aller si souvent dans les glaciers, les torrens et les précipices, pour en faire l'image aussi ressemblante.

Nous avons encore à louer l'idée qu'il a eue de faire son relief en deux parties, qui se rapprochent d'ailleurs parfaitement selon l'axe tournant de la route : il a pu ainsi construire avec précision tous les points du profil.

L'échelle des hauteurs est double de celle de la dimension horizontale, cette différence est quelquefois une nécessité, quand on a à représenter un terrain peu étendu, et c'est ici peut-être le cas; mais toutefois, nous pensons qu'on doit tendre le plus possible à réduire cette différence entre les deux échelles, différence qui peut donner une idée inexacte des pentes.

Aucun des reliefs connus ne représente les arbres de la manière qu'a adoptée M. Séné, et qui est également digne d'éloges; ce que nous avons dit de la solidité de son ouvrage s'applique également ici. Rien de plus fragile que les tiges ordinairement consacrées à représenter les arbres dans les reliefs; rien de plus difficile à préserver de la poussière et de la destruction : ici, les pins et les mélèzes sont tous exécutés en fer, ce sont autant

de petites broches peintes, implantées solidement dans le bois et qui résistent très bien au frottement, le nombre en est de près de cent mille. Cet avantage n'est pas à dédaigner ; car si ces sortes de cartes sont utiles, la dépense en est grande. Il faut donc pouvoir les conserver long-temps ; c'est aussi le moyen d'en introduire l'usage dans les établissemens publics, surtout pour l'enseignement géographique et géologique. M. Séné n'a rien oublié : jusqu'au moindre pont même hors de la route est représenté, et il s'est bien gardé de négliger l'ancien chemin de mulets, qui, par son escarpement et ses difficultés fait mieux ressortir la beauté, l'utilité et la commodité du nouveau ; cependant il faut dire qu'on aurait pu suivre une ligne encore meilleure sur le revers de la montagne qui est à l'est de Riette. C'est du moins l'avis d'un juge compétent, M. Polonceau, l'un des ingénieurs de la route. N'oublions pas d'ajouter que son précieux suffrage a été donné en notre présence à la carte de M. Séné. On en doit dire autant de M. de Céard, fils de l'inspecteur divisionnaire des ponts-et-chaussées qui fut l'ingénieur en chef de la route du Simplon ; lui-même a été témoin du travail assidu et méritoire de M. Séné, témoin aussi des privations que s'est imposées cet habile artiste. M. de Céard proclame hautement l'exactitude et la perfection du travail. Enfin M. Rey, notre collègue, que nous avons prié de nous accompagner, a rendu aussi le plus honorable témoignage à la fidélité de cette copie, d'autant meilleur juge qu'il a visité la route et l'hospice du Simplon jusqu'à quatre fois et qu'il se propose d'en écrire l'histoire. M. le colonel Puissant était aussi présent à la visite de vos commissaires et il a joint son suffrage au leur.

Malgré tous ces témoignages, et pour ne rien négliger

ger, vos commissaires ont encore comparé la carte-relief de M. Séné avec la carte originale dressée par M. Cordier, l'un des ingénieurs de la route, et avec les autres cartes françaises et italiennes que l'on possède, et ils croient pouvoir affirmer que cet ouvrage mérite votre haute approbation : 1<sup>o</sup> à cause de son exactitude parfaite; 2<sup>o</sup> parce qu'elle est complète et que rien n'y est oublié, glaciers, neiges permanentes, aiguilles, torrents, cascades, chalets, et détails de toute espèce; 3<sup>o</sup> parce que l'auteur a employé des moyens nouveaux autant qu'ingénieux pour retracer les montagnes, les forêts et tous les accidens du sol; 4<sup>o</sup> parce que les couleurs achèvent de donner à ce tableau sculpté une sorte d'existence, et qu'ainsi il est aisé, avec ce tableau sous les yeux, et sans déplacement, d'avoir une idée juste et complète d'un des plus beaux ouvrages de l'époque de Napoléon.

En conclusion nous pensons : 1<sup>o</sup> que la Société de Géographie doit donner son suffrage à la carte-relief du Simplon; 2<sup>o</sup> que le présent rapport doit être renvoyé au comité du Bulletin; 3<sup>o</sup> qu'elle doit exprimer le vœu que cette pièce puisse être déposée dans un dépôt public de la capitale et jointe aux cartes de ce genre, telles que la carte-relief du Mont-Blanc, celle du Hartz, celle de l'Ile-Clare, celle de l'Europe centrale et autres semblables qui sont exposées tous les jours aux regards des curieux et des amis des sciences géographiques.

---

---

RAPPORT VERBAL

*Sur le premier volume de l'Encyclopédie pittoresque.*

---

Messieurs, vous m'avez chargé de vous rendre compte du premier volume de l'Encyclopédie pittoresque offert à la Société par MM. Leroux et Reynaud, les directeurs de cet ouvrage scientifique. Nous pensons, comme eux, qu'ils ne se sont point mépris sur les besoins de notre époque en jugeant qu'une Encyclopédie nouvelle, et d'un prix peu élevé pourrait être une entreprise utile et goûtée du public. La modestie du titre et le mérite de l'ouvrage sont des phénomènes que l'on doit signaler au milieu des publications de même nature, que chaque jour voit naître. Le titre pittoresque, le bon marché annoncé, nous avaient fait croire, avant il est vrai d'avoir connu les noms des auteurs, à un de ces ouvrages légers, destinés à amuser plutôt qu'à instruire, où même à l'une de ces compilations qui ne remplissent pas même le premier but. Nous reconnaissons notre erreur; dans cette Encyclopédie, à la rédaction de laquelle concourent un grand nombre d'anciens élèves de l'école Polytechnique, nous retrouvons avec plaisir l'indépendance de vues et l'esprit positif qui appartiennent à cette école célèbre. Les articles sont, en général, à la hauteur des sciences dont ils traitent, clairs quoique concis, et remplis de vues neuves et ingénieuses qui leur donnent un cachet d'originalité bien rare dans de semblables publications.

Les rédacteurs, assez nombreux pour ne traiter que de leur spécialité, s'attachent à développer les idées générales sans entrer dans ces détails arides, nécessité des traités spéciaux ; c'est là, suivant nous, le vrai moyen d'atteindre le but que les auteurs se proposent : faire entrer les sciences dans le domaine public.

J'ai pensé que je devais m'attacher presque exclusivement à vous rendre compte des articles géographiques : je les ai lus avec attention et en général avec intérêt et profit. Dans les articles Abyssinie, Afrique, Alger, qui se présentent d'abord je trouve les diverses considérations que la géographie doit embrasser, distribuées avec méthode sans qu'aucune d'elles usurpent plus d'étendue qu'il ne lui en appartient. L'esprit philosophique et le savoir de l'auteur, notre confrère M. d'Avezac, se montrent particulièrement dans les considérations ethnographiques. Nous retrouvons le même mérite et la même élégance de rédaction dans les articles Andalousie, Aragon, Arabie et des aperçus historiques qui ont eu pour nous tout l'intérêt de la nouveauté dans l'article Aquitaine du même auteur. Nous regrettons, que dans un temps où le luxe de la gravure est poussé aussi loin, même dans les publications à bon marché, les cartes ne soient pas ici plus en rapport avec le mérite du texte ; c'est principalement à l'occasion des excellents articles : Terres arctiques et antarctiques, Amazone, dus à M. Lacordaire, que nous avons dû faire cette observation.

L'article Achaïe nous paraît incomplet, l'auteur a trop sacrifié la géographie à l'histoire. A cet égard même nous releverons une légère erreur : les douze villes de l'Achaïe ne durent pas leur fondation à la migration Achéenne, elles existaient sous la domination Ionienne.

La division départementale morcelle tellement le sol



sous les rapports historiques et naturels qu'il est difficile de répandre quelque intérêt sur un article de département; aux mots Ain, Aisne, Ardèche, les auteurs le font sentir et renvoient pour ces considérations à des articles plus généraux.

Un petit article de M. Mangin, sur l'Arcadie, est lu avec le plus grand intérêt, lors même que l'on peut dire *et in Arcadia ego*; l'auteur peint les caractères généraux de la contrée comme s'il l'avait visitée.

Les articles Alpes, Andes, Apennins et Ardennes dus à l'un de nos savans confrères en géologie, M. Huot, sont principalement traités sous le point de vue de l'histoire naturelle; malgré notre prédilection pour ce genre d'études, nous voudrions que la géologie fût bornée à un rôle plus secondaire dans la géographie physique. La nature du sol ne doit être indiquée que dans ses grandes masses, dans son influence sur la végétation, et surtout dans ses rapports avec les formes; celles-ci et leur influence sur la distribution, les relations et les habitudes des peuples sont les considérations de premier ordre que nous rechercherons toujours dans la géographie naturelle.

La minéralogie et la géologie sont traitées par MM. Leplay et Regnaud; leurs noms suffisent pour faire apprécier tout le mérite de ces parties. Ils savent, sans rien négliger d'essentiel, mettre la science à la portée de tous les lecteurs; nous regrettons seulement de leur voir adopter une nomenclature, celle de M. Beudant, qui, suivant nous, ne peut pas être conservée dans la science, et a plus forte raison devenir jamais populaire.

Si la spécialité de notre société et surtout celle de nos études ne nous permettent pas de chercher à porter un jugement sur les autres parties de cette vaste entreprise

scientifique, qui ont d'ailleurs pour garantie d'un égal mérite les noms de leurs auteurs, nous pensons que d'après ce qui nous est connu, il serait difficile, sous le rapport du plan de l'ouvrage, comme de son exécution, de mieux faire pour le but que les auteurs se proposent : mettre le vrai savoir à la portée du plus grand nombre; et nous faisons des vœux, que la Société partagera sans doute, pour le succès d'une entreprise aussi utile. BOBLAYE.

---

## EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. LE CAPITAINE JOHN BISCOE

A M. le duc DECAZES, pair de France,  
Président de la Société de Géographie de Paris.

---

M. le duc,

A mon arrivée en Angleterre, il y a peu de jours, j'ai eu l'honneur de recevoir de M. Enderby, de Londres, la médaille qui m'a été accordée le 14 avril 1834, par la Société de géographie de Paris, pour des découvertes dans les mers antarctiques.

Cette approbation que mes faibles efforts ont obtenue de l'illustre et savante Société de Paris, sera toujours pour moi une source d'orgueil et de haute satisfaction.

Permettez-moi de vous exprimer les remerciemens très vifs et très sincères que je dois à la Société, et de vous assurer que s'il se présentait encore une occasion de revisiter ces latitudes, nulle difficulté, nul danger ne m'empêcheraient de recommencer à explorer cette partie du globe, presque inconnue, et maintenant si intéressante.

J'ai l'honneur d'être, etc.

John BISCOE.

## TROISIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

---

#### PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

*Séance du 6 février 1835.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le capitaine John Biscoe écrit à M. le président qu'il a reçu, à son retour à Londres, la médaille que la Société lui a décernée dans sa séance générale du mois d'avril 1834, pour ses découvertes dans les mers antarctiques, et il le prie d'offrir à la Commission centrale l'expression de sa plus vive reconnaissance. La lettre de M. le capitaine Biscoe est renvoyée au comité du Bulletin.

La Société royale géographique de Londres adresse la 2<sup>e</sup> partie du Tome iv de son Journal. — Remerciements.

M. Cassella, membre de la Société, lui fait hommage des premières feuilles de l'Atlas qu'il publie sous le titre de *Atlante universale per lo studio della geografia moderna*. Cette atlas est destiné à remplir une lacune qui se fait vivement remarquer en Italie où l'on manque de cartes exactes pour l'étude de la géographie moderne. L'auteur appelle particulièrement l'attention de la Société sur la carte de l'Italie méridionale qui est rédigée

d'après les observations les plus récentes et les plus authentiques.

M. Jomard communique une lettre de M. le docteur Clot-Bey, membre de la Société; cette lettre écrite à la fin de novembre, et datée du Caire, expose les progrès de la réforme au Caire et dans l'Egypte en général pendant l'année 1834, progrès auxquels ont pris une grande part les anciens élèves de la mission égyptienne en France. Un extrait de leur correspondance sera inséré au Bulletin.

Le même membre continue la lecture de la relation d'un voyage d'Alger à Constantine : il est prié d'en remettre un extrait au comité du Bulletin.

M. le secrétaire lit pour M. Warden une notice sur la relation du voyage de M. Henri Schoolcraft dans le Haut-Mississipi et au lac d'Itasca. (Voy. page 97.)

M. G. Barbié du Bocage communique le journal d'une excursion faite en 1834 dans l'intérieur de l'île de Crète par M. Fabreguettes, consul de France à Candie. Ce document et l'itinéraire qui l'accompagne, sont renvoyés au comité du Bulletin. (Voy. page 108.)

M. Puillon-Boblaye fait un rapport verbal sur le 1<sup>er</sup> volume de l'Eyclopédie pittoresque : ce rapport est renvoyé au comité du Bulletin. (Voy. page 134.)

*Séance du 20 février.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Goudot, voyageur naturaliste chargé par le Muséum d'histoire naturelle d'une exploration sur la côte orientale de l'Afrique, écrit de nouveau à la Société pour lui indiquer les points qu'il se propose de visiter. Ce voyageur recevrait avec beaucoup de reconnaissance les instrumens, les instructions et les cartes que la So-

ciete voudrait bien lui adresser dans le but de favoriser son entreprise.

M. d'Avezac exprime le même desir, au nom de M. Hendelot, chargé également par le Muséum d'histoire naturelle d'une mission sur la côte occidentale d'Afrique. Il pense que ce voyageur pourrait faire un usage très utile des instrumens d'observation que la Société voudrait bien lui confier.

La commission centrale accueille avec intérêt les demandes des deux voyageurs et elle se fera un plaisir de favoriser leurs entreprises par tous les moyens dont elle pourra disposer.

MM. Rey, Tanner, et Grand-Pierre écrivent à la Société pour lui faire hommage, le premier, d'un voyage à la source et au glacier du Rhône; le second, des sept dernières livraisons de son Atlas universel et du 1<sup>er</sup> volume des Transactions de la Société géologique de Pensylvanie; le troisième, d'une carte du pays situé au nord-est de Lattakou et exploré par les missionnaires de la Société des missions évangéliques.

M. d'Avezac lit l'extrait d'une lettre qu'il a reçue de M. Maconochie; elle est relative aux expéditions anglaises de l'Afrique australe et de la Guyane britannique; M. Maconochie exprime l'espoir fondé de voir la géographie faire prochainement de grands progrès dans l'Afrique austro-orientale.

Le même membre communique une lettre de M. Wright sur les voyages à Jérusalem du moine anglosaxon, Sæwulff au X<sup>e</sup> siècle, et du moine Bernard au ix<sup>e</sup> siècle, dont il existe des manuscrits à Cambridge et à Oxford. MM. Francisque Michel et Wright offrent de transcrire ces documens pour la Société si elle juge

que leur publication puisse être jointe à celle du voyage de Rubruquis.

M. d'Avezac annonce qu'il est en outre autorisé à faire à la Société une offre qui lui paraît devoir exciter le plus grand intérêt. La Société asiatique de Paris prépare la publication du texte Arabe d'Aboulfédâ d'après le manuscrit autographe du prince géographe, et le soin de cette édition est confié à M. Reinaud qui occupe l'un des premiers rangs parmi les orientalistes. M. Reinaud s'occupe en même temps d'une traduction française d'Aboulfédâ et il en ferait volontiers un hommage gratuit à la Société, si elle jugeait convenable de la publier dans sa collection de voyages et de Mémoires. L'examen de ces propositions est renvoyé à la section de publication.

M. Jomard donne lecture d'une quatrième lettre que lui écrit du Yucatan, M. Waldeck, artiste et voyageur français qui a déjà visité plusieurs fois les ruines de Palenqué. M. Waldeck, par sa lettre datée de Campèche, annonce qu'il va retourner dans l'intérieur, et il donne des détails intéressans sur ses dernières explorations.

Le même membre fait en son nom et au nom de MM. Eyriès et Albert-Montémont, un rapport très favorable sur le plan en relief de la route du Simplon, exécuté par M. Séné, et il exprime le vœu que ce monument curieux pour la géographie soit conservé dans un des établissemens scientifiques de la capitale. L'assemblée adopte les conclusions des commissaires et renvoie leur rapport au comité du Bulletin.

La Commission centrale décide, sur la proposition de M. le baron Costaz, que les médailles qu'elle décernera aux auteurs des plus importantes découvertes, ou des meilleurs ouvrages admis à ses concours, et jugés di-



gues de cette distinction , seront toutes désormais du même module, et ne différeront que par le métal. Il y aura des médailles d'or, des médailles d'argent, et des médailles de bronze.

M. Jubelin, membre de la Société, gouverneur de la Guyane, est présent à la séance. M. le président lui adresse, au nom de la Commission centrale des remerciemens pour les services qu'il rend à la géographie avec un zèle si éclairé et pour le bienveillant intérêt avec lequel il seconde les efforts des voyageurs qui explorent cette contrée sous les auspices de la Société.

La première séance générale annuelle de 1835 est fixée au vendredi 27 mars.

#### MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 6 février 1835.*

M. MOERENHOUT, négociant.

M. John WILKS, homme de lettres.

*Séance du 20 février.*

M. Charles POUPILLIER.

#### OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 6 février 1835.*

Par le bureau des longitudes : *Connaissance des temps pour 1837*. 1 vol. in-8°. — *Annuaire de 1835*.

Par M. Albert Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 29<sup>e</sup> livraison, 8<sup>e</sup> des voyages en Afrique, comprenant ceux de Thompson, Cowper Rose, Campbell et Caillié.

Par M. Cassella : *Atlante universale per lo studio della geografia moderna* ; les six premières feuilles.

Par la Société royale géographique de Londres : *Tome IV, deuxième partie de son journal*.

Par M. Daussy : *Table des positions géographiques des principaux lieux du globe*. in-8°.

Par M. G. Fairholme : *Positions géologiques, en vérification directe de la chronologie de la Bible*. Munich 1834.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de janvier.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de janvier.

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahier de janvier de son Journal*.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de décembre.

Par MM. les directeurs : Plusieurs numéros de *l'Institut* et de *l'Écho du monde savant*.

*Séance du 20 février.*

Par M. Tanner : *Nouvel Atlas universel* ; 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> et dernière livraisons. — *Transactions de la Société Géologique de Pensylvanie*. 1 vol. in-8°.

Par M. Dumore Lang : *View of the origin and migrations of the Polynesian nation*. 1 vol. in-8°.

Par M. Rey : *La source et le glacier de Rhône en juillet* 1834. Broch. in-8°.

Par M. Huerne de Pommeuse : *Rapport contenant l'exposé des motifs de la proposition de deux prix pour le perfectionnement de la navigation des canaux*, présenté

au conseil d'administration de la Société d'encouragement dans sa séance du 26 novembre 1834. in-4°.

Par M. Théodore Virlet : *Notice sur les Bitumes.* (Extrait du dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle.) in-12.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, plusieurs livraisons.

Par la Société de Géologie : Feuilles 1 à 4 du tome vi de son *Bulletin*.

Par l'Institut historique : *Sixième livraison de son Journal*.

Par la Société des Missions évangéliques : *Journal de cette Société*, cahier de février. — *Carte du pays situé au nord-est de Lattakou*, dressée par le missionnaire Lemne. Paris, 1835, une feuille.

Par M. Henrichs. *Archives du commerce*; cahier de janvier.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de janvier.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier de janvier.

Par MM. les directeurs : Plusieurs numéros de l'*Institut* et de l'*Echo du monde savant*.

---





# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

MARS 1835.

---

### PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

#### VOYAGE

AUX COTES DE L'ARABIE HEUREUSE.

Par M. Bové, naturaliste, ex-directeur des jardins  
d'Ibrahim-Pacha.

---

Le voyage dont je vais rendre compte a été entrepris en vertu d'une mission d'Ibrahim-Pacha. Je ne dirai rien de l'Egypte, car les nombreux voyageurs qui ont parcouru ce pays l'ont décrit sous tous les points de vue et la publication du grand ouvrage de l'expédition d'Egypte a assez fait connaître cette contrée.

Ce fut au mois de décembre 1830 que j'entrepris ce voyage en Arabie heureuse, avec la mission d'y recueillir des graines et des plants de café, et d'en essayer la naturalisation au Caire. En partant de cette dernière ville j'entrai dans les déserts près Birket-al-Haggi ; je laissai à ma gauche des dunes de sable mouvant, et à ma droite j'avais une grande plaine coupée parfois de



nombreux monticules, allant successivement s'éteindre à l'horizon. Nous traversâmes le Ouadi Yaffara, où, selon les Arabes, on trouverait de l'eau de pluie conservée pendant l'hiver. Je passai ensuite le long de la montagne nommée Ataga, formée de grès et d'argile, dont le sommet est couvert de lichen (*parmelia prunastri*). Le quatrième jour, j'entrai à Soueys. Sur la route j'ai remarqué un grand nombre de plantes qui sont citées dans la Flore d'Egypte par M. Delile, et dont se nourrissent les nombreuses gazelles qu'on rencontre dans cette partie du désert. Le 14 décembre, je montai sur une barque arabe qui devait me conduire à Djeddah. Ces barques se construisent presque toutes à Moka : elles ont une forme allongée en avant, et très élevée derrière, avec une petite chambre seulement couverte par de simples planches. Il n'y a que les grandes barques qui sont pontées et munies de deux mâts. Le petit qui est placé derrière, traverse la chambre. Chaque mât ne porte qu'une voile de forme différente.

Ces barques ne naviguent que sur les côtes entre des rochers et les grands bancs de madrépores qu'on remarque à fleur d'eau. De nombreux groupes d'îlots déserts et inhabitables forment une sorte d'abri à ces petites barques contre les grands vents, et servent de lieu de repos pour s'arrêter la nuit. Car telle est encore la manière de naviguer, que les Arabes sont obligés d'avoir un pilote à la tête de la barque afin d'observer la route; ce pilote fait ensuite, à celui qui tient le gouvernail, le signe qui indique de quel côté il doit diriger ce frêle bâtiment.

Un vent du sud tout-à-fait contraire à notre marche, nous força de rester sept jours encore de Soueys vis-à-vis des fontaines de Moïse et de la vallée de l'Égarement

qui est bordée au nord par la chaîne de montagnes Ataga ou Atagué. Le 23 décembre, une très bonne brise, étant survenue du nord-est, favorisa notre marche, et nous nous arrêtâmes près de Hammam Faràoun ou Gebel Faràoun. Elle tire son nom du grand nombre de sources thermales, très chaudes et sulfureuses, qui sortent du nord de la montagne.

Nous partîmes le lendemain avec un faible vent du nord-est, et nous traversâmes le golfe Faràoun ou Birket-el-Faràoun des Arabes, qui est fort dangereux à cause des grands coups de vent qui descendent des hautes montagnes qui le bordent. La droite est bornée par les monts Jaffera et Ghral ou Karal (1), et la gauche par ceux de Faràoun et Neszezad. Entre ces deux montagnes se trouve le Cheykh Selim, petit val qui contient des sources d'eau douce. La mer y forme un petit port pour les barques.

Après Neszezad sont les montagnes Chanachir Harchen et le Gebel Abousouera près El Tor.

Le 26 nous arrivâmes à El Tor. L'entrée de ce port est un peu resserrée; cependant il peut contenir plusieurs grands vaisseaux.

Vis-à-vis de Tor, sur la côte d'Afrique, on aperçoit le Gebel-el-Zeit ou mont d'huile, ainsi nommé à cause d'une source de bitume qui en découle. En quittant Tor le 29 nous nous arrêtâmes le soir à Gadehhea, petit port sur la côte d'Afrique, derrière lequel s'étend une grande plaine de sable complètement stérile.

Nous fîmes voile le lendemain, et favorisés par un bon vent du nord, nous passâmes le long d'un îlot nom-

(1) On a cru devoir conserver les noms de lieux tels qu'ils sont dans le manuscrit du voyage.

mé Chedanoun que nous laissâmes au sud-ouest et à l'ouest le Gebel Cheroun. La route est très resserrée par les nombreux bancs de madrépores que les Arabes désignent sous le nom de *chab mahmoud* et qui s'élèvent à fleur d'eau. Nous avons déjà doublé le cap Mohammed ou Ras Mohammed pour traverser le golfe d'Akabah pendant la nuit, lorsque les coups de vent nous forcèrent de retourner. Après une lieue de chemin environ nous entrâmes dans le port nommé Cherm-el-Mogeh , près le Cherm-el-Chaïek. Ces deux endroits possèdent de l'eau douce non loin de la mer.

Le 31 décembre , nous traversâmes ce golfe si dangereux dans lequel se sont déjà perdus tant de milliers de vaisseaux engloutis par le vent affreux qui souffle entre les montagnes du Ras Mohammed, l'île Tyran et les trois îlots qui en font partie, et que les Arabes désignent sous les noms de Senafi, Abousouchy et Khainah, nous laissâmes ces îlots au nord, et au sud ceux d'Yaba et de Burgan. Vers quatre heures après midi, nous passâmes près de nombreux bancs de madrépores entremêlés de rochers que les Arabes nomment *remad* et qui forment des abris pour les barques. Le soir nous nous arrêtâmes à Eynoua entre des rochers. Le lendemain, ayant une bonne brise du nord-est, nous doublâmes l'îlot Oueyla à l'est ; et à la nuit nous mouillâmes à quelques milles de Moilah. Le 2 janvier , en longeant la côte, les marins m'indiquèrent l'emplacement du puits royal ou Bir-Soltân, qui est situé à-peu-près à six lieues de Moilah sur la route de la Mecque et qui paraît fournir de la très bonne eau : le soir nous entrâmes à l'est dans le port de l'île Neyman, très sûr pour les barques qui peuvent y aborder. Le fond est de sable. J'ai trouvé dans cette île plusieurs espèces de plantes, dont deux, le *Statice axil-*

*laris* et le *Convolvulus histrix*, ont été observées par Forskal ; deux autres espèces sont, je crois, nouvelles et appartiennent l'une au genre *Convolvulus* et l'autre au *Zephrosia*.

Favorisés le 3 janvier par un bon vent du nord, nous doublâmes le cap formé par la montagne nommée Bara-Sebedah et nous laissâmes à l'ouest l'îlot Noubakea. Après midi, en longeant la côte, nous aperçûmes la chaîne des montagnes Leben et à l'ouest les îlots désignés sous les noms Abou-Maala, Nubekiet et Ouandiet. Ces deux derniers sont près du village nommé Louache, et désigné sur les cartes sous le nom de Jobobet.

Louache est un petit village habité par des Bédouins et par une quarantaine de soldats turcs envoyés par le pacha d'Egypte pour défendre ce port contre les tentatives des voleurs. Nous y restâmes un jour de plus afin d'assister au draguage de marchandises qui appartenaient au pacha et dont la barque avait naufragé à quatre lieues du village, trois jours avant notre arrivée. J'ai trouvé dans le désert qui est composé en partie de rochers calcaires et de sable, plusieurs espèces de plantes appartenant aux genres Indigofera, Cleome, Corchorus et Euphorbia. L'anse qui forme le port de Louache peut contenir un assez grand nombre de vaisseaux. A une petite distance de ce village, on trouve de l'eau très bonne.

Le 5 janvier avec un très bon vent du nord nous longeâmes la côte à environ 9 milles de Louache. Nous doublâmes à l'est les îlots Bordona, Boiroma et plusieurs autres qui sont désignés sur les cartes sous le nom d'îles pirates. Dans la matinée, nous rencontrâmes une petite barque montée par des Arabes qui nous demandèrent des renseignemens sur le lieu du naufrage afin de profiter de cet accident. Comme tous les habitans des côtes,

ces Arabes vivent des objets qu'ils sauvent lors des naufrages.

Nos marins m'ont fait apercevoir sur la côte l'Ouà-di el-Bahr, où doivent exister trois réservoirs d'eau de pluie, qui sont partagés entre trois tribus. Dans l'après-midi, nous côtoyâmes le Samboura, langue de terre couverte de sable qui avance très loin dans la mer et nous doublâmes à l'est l'île Aurora. Nous passâmes la nuit dans la partie sud-est de Samboura que les Arabes nomment Chabarah, sorte d'abri néanmoins fort dangereux à cause des rochers qui l'entourent. Nous y essayâmes de forts orages, et, plusieurs fois, nous manquâmes d'être jetés sur ces rochers. Le lendemain, après avoir fait à peu-près 20 milles, nous passâmes à l'ouest devant l'île Hossan, l'une des îles les plus élevées après l'île Tyran : Vue de loin, elle semble couverte d'une verdure à peine apparente. En approchant de la côte, je remarquai sur les plages de petits groupes de Tamarix. Le soir, nous nous arrêtâmes dans un bon port nommé Makhar. Les matelots m'ont assuré qu'il y a de l'eau douce dans son voisinage.

Le 7 janvier nous essayâmes de faire quelques bordées contre le vent du sud, mais l'orage qui survint nous força de retourner plus de quatre milles, afin de pouvoir entrer dans l'anse nommée Hossai; l'entrée en est étroite, mais le port est assez abrité pour les petites embarcations. Les côtés sont formés par des rochers argilo calcaires, recouverts de sable. Le temps paraissant s'être remis au beau, nous pûmes faire voile le 8 après midi; mais à peine étions-nous en mer que le mauvais temps nous força de nous abriter avant la nuit. Le 9 janvier, nous ne pûmes faire encore que de petites bordées pour arriver dans le Mersey-el-Maharaf. Ce port ressemble à un bassin entouré par des bancs de madrépores qui

rendent son entrée extrêmement étroite, et ne lui laissent que huit mètres de largeur. Les bords sont formés de rochers de grés recouverts d'argile sablonneuse. Plusieurs orages qui survinrent pendant la nuit et continuèrent une partie de la journée du 10, nous forcèrent à louvoyer pour doubler le cap Cheyk Baridy et ensuite celui de Abou Gourn. Nous passâmes la nuit à Elhor. Le lendemain matin à cinq heures, nous partîmes favorisés par un bon vent du nord; et nous mouillâmes vers neuf heures dans le port de Yembo ou Lembéh (1) des Arabes, où débarquent les pèlerins pour se rendre à Médine, qui est située à trois journées de marche de Yembo et à cinq de la Mecque, d'après les Arabes. Son port est très bon : les grands vaisseaux peuvent s'approcher tout près de la ville et les barques peuvent toucher la terre, sans qu'on ait besoin de chaloupes pour débarquer. La ville est située dans une grande plaine argilo-sablonneuse d'un sol stérile : elle est entourée d'une muraille baignée à l'ouest par les eaux de la mer et flanquée de plusieurs tours garnies de quelques pièces de canon. Les maisons n'ont que deux étages d'une construction fort simple; leurs toits sont plats en terrasses un peu bombées afin de donner de l'écoulement aux eaux de pluie. Les vitres ne sont pas connues chez les Arabes de l'Hedjaz. Leurs fenêtres consistent en contrevents faits en planches, en jones ou en bois de dattiers. La nourriture des habitants consiste en dattes et en grains qu'ils reçoivent de l'Egypte. Dans des vallons situés entre les montagnes à trois lieues de la ville, ils cultivent quelques légumes comme oignons, radis blancs, carottes pourpres, poireaux, *corchorus olitorius* et *hibiscus esculentus*. La viande

(1) El Yaubo'.



de mouton est celle dont ils font le plus d'usage, ils mangent rarement celle du chameau.

En allant au marché j'ai vu un Arabe portant un panier rempli d'énormes libellules rôties qu'il vendait aux amateurs qui, à ce qu'il dit, les mangent avec plaisir. Hors de la ville, du côté de l'est, se trouve un grand nombre de citernes construites en maçonnerie pour recevoir les eaux de pluie. J'ai observé quelques plantes de la famille des Graminées, telles que un *Cenchrus* et un *Poa*, et une Caryophyllée du genre *Arenaria*.

On se sert pour faire toutes les constructions d'une espèce de madrépore, qu'on mêle à la terre argileuse en guise de mortier. Cette même espèce sert également, étant brûlée, à faire de la chaux avec laquelle on blanchit les murailles.

Le 14, nous fîmes voile pour Djeddah ; mais le temps contraire nous força de nous arrêter dans un endroit nommé Hatgaz. Le lendemain nous fûmes occupés plus d'une heure pour dégager la barque des madrépores qui nous entouraient, car le reflux nous avait laissés presque à sec. Une petite brise du nord-est qui survint, nous mit à flot, après midi, nous doublâmes Djar et nous mouillâmes dans le port Mersey Abyed situé au sud de Râs Abied, à trois milles de Djar. Le bon vent ayant continué, nous longeâmes la côte du Mastara, et nous passâmes la nuit à Rabagh, anse qui se prolonge très avant dans la grande plaine déserte. Les Mahométans sont obligés, d'après leur religion, de faire des ablutions dans ce golfe et d'y prendre des habits blancs, pendant un séjour qu'ils doivent y faire avant de se rendre à la Mecque. J'ai trouvé, pour la première fois, sur les rivages quelques pieds de *Sceura marina*, Forsk. Lorsque les Musulmans eurent fini leur dévotion religieuse, nous

partîmes avec un vent du sud-ouest opposé à notre route, passant entre des bancs de madrépores et nous mouillâmes dans le Mersey Sambl, situé à une lieue au sud du port Masrab. Nous fîmes le 18 tout au plus six à huit milles à cause du mauvais temps et des vents contraires joints aux bancs de madrépores et de sable qui entravaient continuellement notre marche. Le soir, on attacha la barque entre les rochers dans un endroit qu'on nomme Ghuri, et nous y passâmes la nuit. Le 19 au matin, le temps était un peu calme, mais dans l'après-midi le vent se leva de nouveau et nous força à chercher un abri à Ellemmaah que nous voulions éviter. Ce petit port est fort dangereux, lorsque le vent du sud-ouest domine ; car si nous n'avions pas eu le secours d'une barque, notre frère bâtiment se serait brisé sur les rochers. A l'est l'horizon était couvert de sombres nuages sillonnés par de fréquens éclairs, et présageait un violent orage qui cependant n'éclata que faiblement la nuit.

Le lendemain, le temps devint plus calme ; quoique le vent régnât toujours du sud-ouest, nous pûmes entrer le soir à Elbohor, anse à-peu-près semblable à celle de Rabagh : elle est environ à neuf ou dix milles de Djed-dah. Pendant que nos matelots faisaient de l'eau, je m'avançai dans la grande plaine déserte pour herboriser ; mais à peine étais-je éloigné de nos gens que j'aperçus six hommes qui se dessinaient en noir dans le désert, vivement coloré par le soleil couchant. Persuadé que ces hommes ne pouvaient appartenir à notre barque, je me dirigeai du côté de la mer : mais à peine eus-je le dos tourné qu'ils avaient disparu. Les Arabes ont l'habitude de se jeter à plat ventre lorsqu'ils veulent attaquer quelqu'un. Cachés par les ondulations du sable qui les dérobe à la vue, ils s'élancent alors sur vous au

moment où vous êtes tout près d'eux. La crainte qu'ils m'inspiraient ne tarda pas à être confirmée ; car un pèlerin qu'ils venaient d'arrêter étant arrivé à notre barque, y avait raconté son aventure. Aussitôt, le patron envoya à ma rencontre quelques personnes et je sus que ces hommes étaient des voleurs qui venaient de dépouiller ce voyageur, se rendant à Djeddah. En me dirigeant vers la mer, je recueillis le *Sodada decidua*, et quelques autres plantes rares citées par Forskal. La plupart d'entre elles servent de nourriture au *lepus isabelinus*, qu'on trouve en grand nombre dans cette plaine.

Le 21, quoique le ciel fût toujours couvert d'orages et le vent contraire, nous pûmes mouiller le soir dans le port de Djeddah qui est à une journée de marche de la Mecque, ou 24 milles, selon les indigènes. L'entrée du sud-ouest est assez dangereuse à cause des nombreux bancs de madrépores qui l'encombrent, de sorte que les gros vaisseaux restent à plus d'un mille ou un mille et demi de la ville. Djeddah est situé dans une grande plaine déserte ; le sol est argileux, recouvert d'une couche de sable entièrement stérile, dans lequel sont creusés de nombreux puits de cinq à six mètres de profondeur et de un ou deux mètres de diamètre, contenant de l'eau plus ou moins potable. Aux environs de ces puits, où règne une légère humidité, j'ai remarqué un indigofera, un zizyphus, un convolvulus et un acanthodium. Au nord de la ville, les Arabes nous ont montré un édifice qui a la forme d'une petite mosquée qu'ils disent être le tombeau d'Eve.

La ville est entourée d'un fossé plus ou moins large et profond, ainsi que d'une muraille avec quelques tours garnies de canons. Une poudrière assez considérable est placée près de la ville. Les maisons sont un peu

plus grandes et solides, et mieux construites que celles de Yanbo, mais avec les mêmes matériaux. Les rues sont aussi plus larges et plus proprement tenues. Les habitans sont presque tous Arabes ou Turcs. Quelques Européens qui sont au service du pacha et un Arménien qui fait les fonctions de l'agent anglais, sont les seuls chrétiens qui y demeurent. Leur nourriture est la même que celle d'habitans d'Yanbo. Les hautes montagnes qui bordent à l'est la plaine de Djeddah sont les mêmes, je crois, que celles qui bordent la plaine de Elbohor.

Le 2 février nous partîmes vers les huit heures du matin, par une faible brise de l'est, qui ne dura que jusqu'à onze heures. Nous eûmes ensuite le vent du sud qui nous obligea d'aller mouiller à Sémémé, qui possède un port très vaste, mais dont le voisinage est rempli de bancs de madrépores. Le lendemain, nous fîmes voile pour gagner un autre port, car celui de Sémémé est trop grand pour bien abriter les barques. Le temps était très obscur, et les orages se montraient sur toute la côte d'Afrique; entre huit et neuf heures nous manquâmes d'en essuyer un, mais heureusement nous étions près du port Cherum, qui peut contenir plusieurs gros bâtimens. Dans les environs de ces deux ports, il y a quelques petits îlots. Le mauvais temps continuant toute la nuit, nos matelots en profitèrent le lendemain matin pour faire leur provision d'eau, qu'ils puisèrent dans les marais situés près de la mer; mais, cette eau n'était pas supportable. Partis le 4 vers les neuf heures du matin, nous eûmes une bonne brise de nord-est, qui nous fit filer à-peu-près cinq à six milles par heure. Le soir nous nous arrêtâmes à Seyar dont le port très petit ne tardera pas à disparaître complètement à cause des nombreux bancs de madrépores et des rochers qui en bouchent

l'entrée. Le faible vent de la journée du 5 ne nous permit pas de faire plus de deux milles à l'heure; nous doublâmes les deux îlots nommés Babèche et Om-el-Habran, et l'île Abelet où l'on trouve de l'eau douce. Nous passâmes ensuite quelques milles au large de Mersey Ibrahim ou El Eifs, le port du village Eifs qui doit être selon nos marins, à 3 milles dans le désert, et nous nous trouvâmes la nuit entre de petits îlots sableux nommés Ghoba. Le 6 nous mîmes à la voile par un vent très variable. Le vent, qui le matin était au sud s'éleva vers huit heures et nous apporta de la pluie. Après neuf heures, il souffla du nord, et à midi il tourna au nord-ouest. Malgré ce mauvais temps, nous doublâmes le Ras-el-Asker et cinq petits îlots nommés Khel-Abied, ainsi qu'un autre plus au large ayant l'apparence d'une haute montagne qu'on me désigna sous le nom de Gebel Sorain. Nous mouillâmes à Tahan d'où nous partîmes le 8 avec un vent du sud, nous passâmes entre plusieurs îlots nommés Ràs-el-Hamara et Tougara, Charonick et Om-el-Garonik. Après midi, nous doublâmes l'île Maden et le groupe des îlots Ras-Kabil, et vers les trois heures, nous nous arrêtâmes près l'île Horab où l'on trouve en abondance le sceura marina, qui est parfois couvert de trois et cinq pieds par l'eau de la mer. Le bois sert au chauffage. Les pêcheurs lient trois et quatre troncs ensemble pour en former des radeaux, sur lesquels ils s'avancent en mer pour tendre leurs filets.

Notre provision d'eau douce étant épuisée, nous fûmes obligés d'avoir recours à celle de nos matelots; cette eau puisée dans des flaques provenant des orages, et restée sur un sol salé, n'était pas potable et même communiquait à tous les alimens un goût insupportable. Nous quittâmes cette île le 9 février. Les marins m'in-

diquèrent sur la côte un village nommé Laga , et nous passâmes le long d'un groupe d'îlots nommé Semhan. A midi, j'aperçus l'île Farak qui est également boisée. Vers les trois heures après midi, nous mouillâmes près Komfida ou Comfonda des Arabes. Nous fûmes obligés d'aller chez le commandant pour en obtenir, en payant très cher, quelques outres d'eau dont nous étions privés. Vis-à-vis de la ville, se trouve un îlot couvert d'une espèce de chenopodium dont le tronc est bon à brûler. Le matin du 10, après avoir fait quelques milles au large, le vent du sud-ouest s'éleva avec tant de force qu'à chaque moment les vagues entraînaient dans la barque. Nous fûmes forcés de gagner la terre et de nous mettre à l'abri à Sorom-el-Gahma dont la côte présente quelques arbres et arbrisseaux. Avec une faible brise de l'est, nous passâmes le 11 devant l'île Gebel Sabeya, habitée par des Arabes : on y trouve de l'eau douce. Vers neuf heures nous eûmes le vent du sud, et nous doublâmes l'îlot Kotona. Après midi, nous mouillâmes à Ehmmek-Ouafou. Ce port est assez grand pour contenir des vaisseaux : il est formé par une petite anse dont les bords sont sableux et couverts de sceura. Les montagnes sont garnies de doum et de dattiers. Nous partîmes le 12 avec un vent du sud-est. Il fit presque calme jusqu'à neuf heures. A dix, nous doublâmes le Râs-Basseyek et Râs Hout et après midi, un endroit nommé Bir-rek ou puits *rek*. Ces puits contiennent de l'eau douce. Le soir, nous passâmes près du port Hasser et du village Tarban. Nous profitâmes du vent du nord-est et de la bonne route sans bancs de madrépores ni rochers, pour marcher toute la nuit. Le matin du 13, nous eûmes un peu de calme ; mais ensuite le vent du nord se leva, et après midi nous passâmes devant l'îlot Ferran ; le soir nous vîmes l'îlot



Deryki et nous doublâmes le Râs Taifa entre six et huit heures. Le rais jeta quatre fois la sonde, et il trouva à quelques milles de la côte un fond sablonneux, la première à douze brasses, la seconde et la troisième à douze brasses, et la quatrième à quatorze. A minuit, nous passâmes à trois ou quatre milles du village nommé Kesân, où est le port d'Abou-Arich. Cette petite ville doit se trouver à quinze milles dans l'intérieur, selon les Arabes. Le matin du 14, il faisait encore un peu calme : nous eûmes ensuite le vent du sud tout-à-fait contraire, et nous fûmes obligés de louvoyer. En nous écartant au large, nous remarquons à l'ouest des îlots boisés qu'on nomme Eckerm, et à quelques milles plus loin deux autres îlots dont l'un à l'ouest nommé Becklan et l'autre à l'est appelé Achy. Le soir nous mouillâmes près de la côte. Le lendemain nous eûmes le vent de l'ouest ; et entre midi et une heure, nous passâmes le long de Loheyé. Cette bourgade est située sur une petite colline près de la mer ; vis-à-vis, se trouve l'île Komok sur laquelle est bâti un petit village qui porte le même nom. Nous profitâmes du bon vent pour naviguer toute la nuit et nous prîmes terre le matin près l'île Kamaran, afin de prendre quelques informations sur l'agent du pacha d'Egypte, lequel, d'après les Arabes, s'y était réfugié pour éviter une bande de voleurs, qui avaient infesté les plaines de l'Yemen quelque temps avant mon arrivée. Mais cette bande avait été défaite par un autre chef arabe. L'île Kamaran est habitée par des Arabes et possède une tour carrée qui sert à la défense du village. Elle contient plusieurs puits d'eau douce. J'ai remarqué aux environs quelques plantes, telles que le doum, le dattier, un croton, un jatropa, etc.

Le 17, vers les trois heures de l'après-midi, nous

mouillâmes à Hodeyda. Depuis Loheyé jusqu'ici, nous passâmes devant plusieurs petites îles. La fièvre causée par des abcès qui m'étaient survenus sur différentes parties du corps, à cause de la mauvaise eau dont j'avais été obligé de faire usage, m'a empêché de recueillir les noms de ces îlots. Le grand nombre de bancs de madrépores commence à diminuer à 50 milles au sud de Djeddah et on finit par n'en presque plus remarquer après Komfouda; alors on peut naviguer sans crainte jour et nuit, car le fond près de la côte, est formé de sable. Les barques peuvent aussi mouiller partout. Le port de Hodeyda permet aux petites barques d'aborder à-peu-près à un mille de distance, et aux gros vaisseaux à trois ou quatre milles au large. Quand le vent souffle du sud ou du sud-ouest, la mer est très agitée : mais quand il vient du nord, elle est très tranquille.

La ville est située près de la mer, dans une grande plaine. Le sol en est sablo-argileux, recouvert par un sable mouvant quelquefois par place de trente à quarante décimètres. Le dattier et le doum sont abondans à l'est de la ville : à cinq et six milles au nord-est, la mer se présente encore couverte de seura entre lequel se trouvent quelques *ryzophora mangle*.

La ville de Hodeyda est entourée d'une haute muraille, flanquée de plusieurs tours qui peuvent être défendues par l'infanterie. Mais il en existe deux autres situées à quelques minutes de la ville, l'une au sud, et l'autre au nord : ces tours sont garnies de pièces de canon en fonte, et sont servies par des canonniers turcs appartenant au pacha d'Egypte. Les maisons de la ville sont construites avec des briques et de la terre argileuse et blanchies avec de la chaux, faite avec des coquilles : celles des villages sont toutes bâties avec des bran-

ches d'arbres ou des broussailles et recouvertes de chaume provenant de diverses graminées.

La population comprend environ 4,000 âmes dont la majeure partie se compose d'Arabes, des canonnières turcs et l'agent du pacha, quelques Indiens marchands que les Arabes nomment beyans et un négociant arménien du rit chrétien. Les habitans ressemblent aux Indiens par la douceur de leur caractère : ils sont commerçans et hospitaliers. Le commerce du pays se compose principalement de café qui passait autrefois par la Mer-Rouge en Egypte et dans d'autres pays voisins ; mais depuis trois ans, que Mohammed-Ali s'est emparé de cette branche de commerce, et par suite des mauvais procédés que les marchands ont éprouvés de la part des employés du pacha, les Arabes le font passer dans les Indes d'où il vient ensuite en Europe. On récolte beaucoup de sené qui passe aussi aux Indes, et on reçoit en échange du sucre, des parfums et des mousselines et autres étoffes indiennes. L'argent courant est le thalari que les Arabes nomment franzé (piastre d'Espagne et piastre d'Autriche). L'Imamat de Zaana a une petite monnaie de cuivre de la valeur de deux centimes. La nourriture des habitans est de grains de *holchus sorgho*, et de *penisetum* pour le pain ; les légumes sont le *corchorus olitorius*, l'*hisbicus esculentus* et plusieurs autres variétés de curcubitacées. Les fruits du dattier et du bananier sont mangés crus ou frits. Ces plantes sont cultivées dans une plaine située à environ quinze milles de Hodey-dah, dont les bords sont entièrement couverts de dattiers et de doum entremêlés de cadaba et de pavetta ; on y cultive aussi le cotonnier en arbre et un indigofère ; les fleurs du padanus, de la tubéreuse, le sambai, le basilic et une espèce de rose servent pour faire des bouquets. Les puits à

roues fournissent l'eau pour arroser ces cultures. La viande du mouton est le plus en usage, mais on mange indifféremment du chameau et du bœuf.

L'Yémen est souvent infesté par des Arabes vagabonds qui pillent tous les endroits où ils passent. Une bande de cinq mille, qui, depuis quatre ans, ravageait les plaines entre Hodeyda et Moka, fut exterminée environ un mois avant mon arrivée. Les soldats du Yémen étaient révoltés contre la mauvaise administration des chefs militaires, et ils s'étaient rendus maîtres des montagnes les mieux cultivées en café, afin d'arrêter le commerce et de nuire au gouvernement.

Zaana est à huit journées de marche de Hodeyda; Moka en est à quatre, Bet-el-Faky à 2, et Loheyé est situé au nord à trois journées, selon les calculs des Arabes.

Après un mois et demi de séjour à Hodeyda, je me suis embarqué le 2 avril, sur un gros bâtiment du pacha d'Égypte, qui revenait du Bengale chargé de riz, et qui avait pris des pèlerins sur son passage. Ce bâtiment était commandé par un capitaine turc, l'homme le plus ignorant qu'on puisse imaginer, surtout en ce qui regarde la marine. Il avait avec lui deux Indiens, qui avaient fait de faibles études dans les écoles anglaises. Mais nous avions embarqué deux pilotes de l'Yémen, qui connaissaient assez bien la côte. Nous fîmes voile la nuit, avec le vent du sud, pour Djeddah. Le matin jusqu'à midi, nous avions en vue, à l'ouest, les sept îlots nommés Ablacan, et à l'est, l'île Kamaran. Vers quatre heures, nous passâmes à l'est de l'île Seban. Le bon vent du sud nous accompagna jusqu'au 6; nous commençâmes à l'avoir du nord les 7, 8 et 9; une partie de la journée du 10 fut suivie d'un violent orage auquel succéda un vent de l'est qui dura jusqu'à minuit. Le 11,

nous apercevions les montagnes de l'Arabie nommées Cheroum et Sémémé. La nuit, nous fîmes cape contre le vent du sud, le capitaine craignant de s'approcher trop près de la côte. Le 12, avec une petite brise, nous revenions encore près des mêmes montagnes que nous avions la veille en vue, et nous étions à environ quarante milles de Djeddah. Notre capitaine fut tellement effrayé du temps obscur, qu'il voulut absolument entrer dans un port : il essaya d'entrer à Cheroum ; mais, arrivé à une distance de deux ou trois milles, et voyant les petits îlots qui se trouvent à l'entrée de ce port, il fit virer de bord et s'en retourna au large. L'idée lui vint ensuite d'entrer à Sémémé ; mais quand il en fut près, il vira encore de bord, et nous restâmes en cape jusqu'au matin. Nos bons marins ne surent plus alors si nous étions au nord ou au sud de Djeddah, la tempête nous ayant rejetés au large. Le capitaine avait complètement perdu sa route ; il fut forcé de cingler au hasard vers l'est, afin de chercher à s'approcher de la côte pour voir les montagnes. Sur les onze heures, on annonça la terre. Nos pilotes promirent au capitaine que s'il voulait rester tranquille, ils conduiraient le bâtiment sans aucun danger à Djeddah. Il y consentit par peur, et à midi nous étions à-peu-près à quinze milles de ce port, à cinq de la côte et à quatre du grand banc de madrépores, appelé par les Arabes Chab-Mosmar, et que nous laissons à l'ouest. Ces roches madréporiques sont très connues des navigateurs de la Mer-Rouge à cause de leur position, dangereuse surtout pour les gros vaisseaux. Vers les trois heures, nous mouillâmes dans le port de Djeddah.

Je repartis de Djeddah le 22 avril, sur un autre bâtiment du pacha. Nous eûmes un vent du nord tout-à-

fait opposé à notre marche. Le 26, une faible brise du sud souffla; les 27 et 28, le vent souffla de l'ouest; les 29, 30 et les 1<sup>er</sup> et 2 mai, le vent du nord fut tellement violent, que, malgré les nombreuses bordées que nous faisons, nous n'avancâmes pas d'un mille. Le 6, le vent était très fort, et nous passâmes environ à cent mètres des deux îles des Frères, situées à peu près à trente-trois ou trente-quatre milles de la côte d'Afrique. Le capitaine fit sonder, mais on ne trouva pas le fond à quatre-vingts brasses de profondeur. Nous mouillâmes, le 7, dans le port de Qoseyr, qui est très mauvais à cause des rochers qui l'entourent. La ville est située dans une petite plaine sablonneuse, déserte, bornée au nord-ouest par une butte formée de calcaire du Caire et de sable. Derrière la ville, il y a un fort qui la domine, et qui peut contenir, en cas d'attaque extérieure, tous les habitans et des provisions pour une année. Il est, de plus, défendu par plusieurs pièces de canon et des mortiers en bronze et en fonte qui sont tous dans un état parfait d'entretien. Ce fort est sans contredit un des plus beaux de ceux que j'ai remarqués dans mon voyage en Arabie.

Je n'ai pu rester à Qoseyr que deux jours à cause de la mauvaise eau saumâtre et puante dont j'étais obligé de faire usage et qui se faisait encore sentir trois heures après l'avoir bue. Partis le 9 mai après midi, nous passâmes entre plusieurs montagnes de granit et de porphyre. Le 11, nous passions près des deux points que les Arabes nomment Bir Englis. Nous arrivâmes le 12 près d'autres puits qui se trouvent à une journée de marche de l'Egypte. Enfin, le 13, nous entrâmes à Kéné, où j'ai vu le thermomètre à 36 degrés 1/2. Le 17, le commandant de Kéné me fit donner une barque pour me transporter au Caire. Les Arabes qui étaient obligés de me conduire



presque à leurs frais, et sans qu'on leur eût promis de paiement pour le voyage, employèrent tous les moyens pour me faire quitter la barque; ces hommes forcés de travailler pour le gouvernement, qu'ils prennent en corvée, (les agens retenant l'argent qui revient à ces malheureux), ne reçoivent jamais rien pour leurs peines. La nuit suivante vers 2 ou 3 heures du matin, ils attachèrent la barque sur un banc de sable, et me dirent qu'ils allaient prendre des vivres et chercher un homme pour remplacer un de leurs compagnons qui, depuis la veille, faisait le malade; c'était un prétexte pour se sauver, et ils comptaient que j'abandonnerais leur barque pour en prendre une autre. Ignorant leur petit complot, j'attendis patiemment jusqu'à 10 heures du matin, sans les voir revenir. Fatigué d'attendre, j'examinai la barque, et je trouvai qu'on avait enlevé le gouvernail, afin que nous ne pussions pas descendre ni même bouger de place sans nous jeter sur les bords du Nil. Dès que j'eus reconnu leur malice, je me décidai à ne pas la quitter jusqu'au Caire, et malgré tous mes hommes malades, je commençai par attacher une forte planche par derrière pour remplacer le gouvernail, et je lançai la barque sur le fleuve.

Nous avions parcouru ainsi à-peu-près 6 milles, lorsque je vis des tentes placées sur les bords du Nil, appartenant à Ali Effendi, jeune mamelouk du Pacha, qui commandait le canton de Farchout. Je descendis alors avec mon interprète qui pouvait à peine se traîner, et qui expliqua notre aventure. Il me fit donner de suite les hommes nécessaires, et des lettres de recommandation pour les commandans des autres villes, afin d'avoir des bateliers jusqu'au Caire. Le 28, je visitai la sucrerie et distillerie de rhum de Raramoun, construites par un

Anglais sur le plan de celles des colonies et dirigées par un Italien.

Le 4 juin au soir, après un voyage de six mois, notre barque s'arrêta près le palais du prince Ibrahim-Pacha, d'après le sordres duquel je venais de voyager.

## TABLE

DES POSITIONS GÉOGRAPHIQUES DÉTERMINÉES DANS LE  
HAUT-PÉROU ET DANS LA RÉPUBLIQUE DE BOLIVIA,

Pendant les années 1826 et 1827,

Par M. J.-B. PENTLAND.

### PÉROU.

|                                                        | Lat. australe. | Long. occ. de Paris. |
|--------------------------------------------------------|----------------|----------------------|
| Quilca (1), port. . . . .                              | * 16° 41' 50"  | ☾ ☉ 74° 50' 35"      |
| Arequipa (2) . . . . .                                 | * 16. 24. 11   | ☾ ☉ 74. 14. 12       |
| Cangallo (3), village . . .                            | * 16. 23. 38   | 74. 06. 00           |
| Pati (3), poste dans la<br>Cordillère . . . . .        | * 16. 05. 24   | ☉ 73. 40. 00         |
| Apo (3), id. . . . .                                   | * 16. 12. 00   | 73. 54. 00           |
| Tincopalca (3) . . . . .                               | * 15. 51. 00   |                      |
| Miravillas (3), village . .                            | * 15. 40. 24   | ☉ 73. 17. 00         |
| Puno (4), ville . . . . .                              | * 15. 50. 28   | ☾ ☉ 72. 42. 00       |
| Chucuito (5), ville . . . .                            | * 15. 54. 30   | ☾ ☉ 72. 36. 00       |
| Juli (5) . . . . .                                     | * 16. 11. 00   | ☾ ☉ 72. 13. 00       |
| Copacabana (5), du Haut<br>Pérou . . . . .             | * 16. 9. 56    | ☾ ☉ 71. 53. 00       |
| Moquegua (5), ville . . .                              | * 17. 11. 50   | 73. 18. 00           |
| Tacna (5), ville . . . . .                             | * 18. 02. 20   | ☾ ☉ 72. 32. 00       |
| Palca de Tacna (5) . . . .                             | * 17. 47. 15   | 72. 17. 00           |
| Ancomarca, dans la Cor-<br>dillère occidentale . . . . | * 17. 31. 50   | 72. 08. 00           |
| Iquique (6), port de . . .                             | 20. 13. 00     | 72. 47. 00           |
| Tarapaca . . . . .                                     | 20. 06. 00     |                      |

## BOLIVIA.

|                                                      | Lat. australe. | Long. occ. de Paris |
|------------------------------------------------------|----------------|---------------------|
| Desaguadero (7 <sup>1</sup> ), village.              | * 16° 38' 30"  | 71° 59' 00'         |
| Tiaguanaco (7) . . . . .                             | * 16. 32. 43   | 71. 41. 00          |
| Titicaca (7), île . . . . .                          | 16. 1. 00      | 71. 49. 00          |
| La Paz (8), ville . . . . .                          | * 16. 30. 03   | 71. 12. 00          |
| Calamarca (9) . . . . .                              | * 16. 53. 55   | ⊙ 71. 05. 00        |
| Caquiaviri de Pacajes . .                            | 17. 31. 00     | ⊙ 71. 20. 00        |
| Sicasica (9). . . . .                                | * 17. 19. 53   | ⊙ 70. 28. 00        |
| Nuestra Señora de Be-<br>len (9). . . . .            | 17. 11. 40     | ⊙ 70. 42. 00        |
| Carocollo (9). . . . .                               | * 17. 38. 28   | 69. 56. 00          |
| Oruro (9), ville. . . . .                            | * 17. 58. 27   | ⊙ 69. 53. 00        |
| Paria . . . . .                                      | * 17. 51. 20   | 69. 44. 00          |
| Carangas . . . . .                                   | 18. 59. 00     | 71. 15. 00          |
| Peñas. . . . .                                       | * 18. 40. 00   | 69. 20. 00          |
| Lagunillas . . . . .                                 | * 19. 12. 00   | ⊙ 68. 12. 00        |
| Lenas. . . . .                                       | * 19. 14. 44   | 68. 30. 00          |
| Casatambo . . . . .                                  | 19. 00. 00     | 67. 31. 00          |
| Potosi (10), ville. . . . .                          | * 19. 35. 18   | ⊙ 67. 45. 00        |
| Talavera de la Puna . . .                            | 19. 42. 00     | 67. 25. 00          |
| Cobija (6), port . . . . .                           | 22. 23. 00     | 72. 41. 00          |
| Chayanta . . . . .                                   | 18. 25. 00     | 68. 05. 00          |
| Chuquisaca ou la Plata,<br>capitale de Bolivia . . . | * 19. 03. 00   | 66. 46. 30          |
| Yamparaes . . . . .                                  | * 18. 58. 00   | 66. 34. 00          |
| Misque . . . . .                                     | 17. 59. 00     | 67. 04. 00          |
| Sacabe . . . . .                                     | 17. 23. 00     | 68. 04. 00          |
| Cochabamba (12) . . . .                              | * 17. 21. 35   | 68. 12. 00          |
| Arque. . . . .                                       | 17. 44. 50     | 68. 21. 00          |
| Tapacari . . . . .                                   | 17. 31. 00     | 68. 49. 00          |

(1) Latitude par deux hauteurs méridiennes de  $\alpha$ , de la Grue et d'Achernar, prises à terre. La longitude est déduite de plusieurs distances de la lune au soleil, observées en mer, dans la rade même de Quilca.

(2) La latitude est déduite de plusieurs hauteurs méridiennes d'Achernar, de  $\alpha$  de la Grue, de Canopus, de  $\alpha$  du Bélier, de  $\alpha$  de Pé-gase, de Capella, de Saturne et d'Aldebaran, la longitude, de 27 séries de distances lunaires à Pollux, à  $\alpha$ , du Bélier et au soleil, et du transport du temps depuis Quilca.

(3) Les latitudes de ces points ont été déduites des hauteurs méridiennes de  $\alpha$ , de la Grue et de Markab. Les longitudes ont été

obtenues par l'itinéraire, sauf celle de Tincopulca, où j'ai pris quelques séries de distances de la lune au soleil.

(4) La latitude de Puno résulte de l'observation de huit hauteurs méridiennes de  $\alpha$  de la Grue, de  $\alpha$  d'Andromède, d'Achernar, de  $\alpha$  du Bélier, d'Aldebaran et de Canopus. La longitude résulte de 20 séries de distances de la lune au soleil (composée de 86 distances).

(5) Les latitudes ont été obtenues par des hauteurs méridiennes des étoiles, Achernar, Canopus,  $\alpha$  de la Grue,  $\alpha$  de Pégase, Aldebaran,  $\alpha$  de la Lyre, Régulus, etc.; les longitudes, par le transport du temps, les distances parcourues avec les différences de latitude, et par des distances lunaires.

(6) La position d'Iquique et de Cobija ont été déterminées par plusieurs officiers de la marine anglaise, en 1825, 1826 et 1827.

(7) Mêmes observations que pour le n° 5.

(8) La position de La Paz a été fixée par le moyen de quatre hauteurs méridiennes de Capella et de Canopus, au mois de décembre, et de cinq hauteurs méridiennes de  $\alpha$  de la Croix et de Régulus au mois de mars; la longitude, par 56 distances de la lune au soleil et à Fomalhaut, observées en décembre 1826 et en mars et août 1827.

(9) Les latitudes obtenues par des hauteurs méridiennes de Canopus, d'Aldebaran, de Pollux.

(10) La position de Potosi est déduite, pour la latitude, de hauteurs méridiennes de  $\alpha$  du Bélier, d'Aldebaran, de  $\alpha$  d'Orion, de Canopus, etc.; la longitude, de cinq séries de bonnes distances de la lune au soleil, observées le 25 décembre, le seul jour que j'aie pu en prendre.

(11) La position de la capitale de Bolivie résulte de 22 hauteurs méridiennes d'étoiles de chaque côté du zénith, observées pendant plusieurs jours, et de 21 séries composées de 80 observations de distances au soleil, observées les 19, 20, 21 et 22 janvier 1827.

(12) La latitude de Cochabamba résulte de hauteurs méridiennes de  $\alpha$  de la Croix et de Canopus, observées le 7 mars, et la longitude de cinq séries de distances de la lune à Régulus et à Aldebaran, prises le même jour.

*Table de la position de quelques endroits de Bolivie et des provinces du Rio de la Plata, déterminées par la commission des limites.*

|                                   | Lat. australe. | Long. occid |
|-----------------------------------|----------------|-------------|
| Potosi. . . . .                   | 19° 51'        | 69° 07      |
| Chuquisaca. . . . .               | 19. 04         | 68. 13      |
| Cochabamba . . . . .              | 17. 23         | 69. 20      |
| Santa-Cruz de la Sierra . . . . . | 17. 26         | 65. 57      |
| Juguy. )                          | 23. 50         | 67. 17      |
| Salta. )                          | 24. 35         | 67. 36      |
| Tarija. )                         | 21. 36         | 67. 03      |

république de Buénos-Ayres. . . . .

Les déterminations précédentes m'ont été envoyées comme ayant été faites par la commission des limites, nommée pour fixer la ligne des frontières entre les territoires espagnols et portugais, en vertu des stipulations du traité de Sainte-Ildefonce. En les comparant aux miennes, on verra qu'elles offrent des différences notables pour la latitude de quelques points (Potosi), mais surtout pour la longitude. Je ne sais par quel moyen ces longitudes ont été déterminées, quoique je présume qu'elles étaient conclues du transport du temps, ou même par de simples itinéraires depuis la côte de la mer du Sud, dont les points de départ étaient très mal déterminés en longitude à l'époque en question.

Il est évident pour moi que tous les points de l'intérieur du Haut-Pérou et de Bolivie ont été placés beaucoup trop à l'ouest sur la carte d'Olmedilla de la Cruz, carte qui a été copiée par tous les géographes jusqu'à ce jour. On peut en juger d'après la comparaison du tableau suivant, pour des points dont j'ai déterminé la

position par de nombreuses séries de distances lunaires indépendantes de tout autre genre de détermination.

|                | Latitude et longitude<br>de la carte de la Cruz. |        |         | Latitude et longitude<br>Pentland. |        |         | Diffé-<br>rence. |
|----------------|--------------------------------------------------|--------|---------|------------------------------------|--------|---------|------------------|
| Arequipa. . .  | 16°                                              | 18'    | 76° 06' | 16°                                | 24'    | 74° 14' | 1° 52'           |
| Puno. . . . .  | 16                                               | 22     | 74. 40  | 15. 50                             | 72. 42 |         | 1. 58            |
| La Paz. . . .  | 17. 30                                           | 72. 40 |         | 16. 30                             | 71. 12 |         | 1. 28            |
| Oruro . . . .  | 18. 44                                           | 72. 10 |         | 17. 58                             | 69. 53 |         | 2. 17            |
| Chuquisaca. .  | 19. 36                                           | 70. 49 |         | 19. 03                             | 66. 46 |         | 4. 03            |
| Cochabamba.    | 18. 20                                           | 71. 06 |         | 17. 22                             | 68. 12 |         | 2. 54            |
| Potosi . . . . | 19. 48                                           | 71. 34 |         | 19. 35                             | 67. 45 |         | 3. 49            |

A l'époque de la publication de la carte de la Cruz, il n'existait aucune observation astronomique, à ma connaissance, pour déterminer la position des endroits dans l'intérieur du Pérou. La commission des limites avait bien les moyens d'y arriver quant à la latitude; aussi voit-on que les latitudes des points indiqués ci-dessus s'accordent, à quelques minutes près, avec celles que j'ai déterminées, tandis que les longitudes s'écartent énormément. Les observations de longitude de la commission des limites, d'après ce que m'en a rapporté feu don F. Bauza, qui possédait les travaux manuscrits de l'expédition, se réduisent principalement à des éclipses des satellites de Jupiter et à quelques déterminations chronométriques. Quant aux premières, on sait aujourd'hui le peu de confiance qu'elles méritent; sans des observations correspondantes dans un observatoire fixe, et en ce qui touche les données fournies par les meilleurs chronomètres dans des voyages par terre, je puis, d'après ma propre expérience, dire qu'elles ne méritent aucune espèce de confiance.

Des observations que j'ai faites dans l'intérieur du



Pérou et dans la république de Bolivia, je crois pouvoir conclure que tous les points ont été jusqu'ici placés beaucoup trop à l'ouest ou trop rapprochés des côtes de la mer du Sud. J'irai plus loin en disant que les positions déterminées par la commission des limites partagent les mêmes erreurs, et que par conséquent les géographes jusqu'à ce jour, en portant trop à l'ouest la position des différentes villes de Bolivia ont beaucoup trop rétréci l'étendue de son territoire, en augmentant dans une égale proportion celle du territoire brésilien.

---

## ITINÉRAIRE

DE CANDIE A SPINA-LONGA, CRITZA, HIERA-PETRA  
ET RETOUR PAR LA PLAINE DE LASSITI.

---

( Cet itinéraire est la suite et le complément du Journal de M. Fabreguettes , inséré dans le dernier n° du Bulletin , pages 108 et suiv. )

---

On sort de Candie par la porte dite du Lazaret (Est). h. m.

Embranchement de deux chemins ; à gauche est celui qui conduit à Chersonèse. « 10

L'autre mène à la province de Pediada.

Un métoki (ferme). « 10

Avant d'y arriver, on passe une petite rivière (casaba) ; on arrive à un ruisseau qu'on suit pendant quelques minutes, et on rencontre un khan détruit. « 30

---

« 50

*Report.*

h m.

" 50

Tout près est une grotte dite de Saint-Jean. Ce lieu se nomme *Camina* (four à chaux). On est à quelques minutes de la mer. En été, on peut suivre le bord de la mer, sinon on tourne à droite et on passe la rivière de *Kartiro* sur un pont. " 10

La plaine s'appelle *Kartiro*, et quelques métokis qu'on voit dans le fond portent le même nom. A quelques pas de la rivière se trouve un khan avec un puits. Sur une éminence à gauche, on voit quelques pans de murs en ruines. On se retrouve sur le bord de la mer. " 50

On s'en écarte par un mauvais chemin et on y revient. " 10

Sur la plage est un khan détruit et un puits. On laisse à gauche une chapelle bâtie dans un rocher. " 25

On est dans la plaine d'*Arnilidi*. Khan *Kenourio*. " 10

Jusqu'ici on n'avait rencontré que quelques arbres dans la plaine de *Kartiro*; on aperçoit enfin quelques oliviers.

Auprès de Khan *Kenourio* (khan neuf) est le ruisseau que dans la révolution on avait assigné pour limite aux Turcs et aux Grecs. Embranchement (il faut prendre la route à gauche qui conduit à un khan; l'autre mène au village de *Gouvès*). " 10

Le khan nommé *Truvadi*; il dépend de *Pedia-da*. On passe sur un pont la rivière d'*Apossolemi*. " 40

La plaine est, dit-on, très malsaine. C'est sur

|                                                                                                                                                                                                                       |                                              |    |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------|----|----|
|                                                                                                                                                                                                                       |                                              | h. | m. |
|                                                                                                                                                                                                                       | <i>Report.</i>                               | 3  | 25 |
| la plage qui termine cette plaine qu'est venu échouer, en 1833, la corvette du vice-roi, <i>la Foueh</i> ; elle perdit trente-six hommes. On arrive dans un ravin très riant.                                         |                                              |    |    |
|                                                                                                                                                                                                                       |                                              | "  | 30 |
|                                                                                                                                                                                                                       | Chersonèse, aujourd'hui <i>Kirosonisos</i> . | "  | 25 |
| Le village qui est sur la pente d'une colline, à droite, est divisé en trois hameaux. En se dirigeant vers la mer à gauche, on est sur les ruines de <i>Chersonèse</i> en 25 minutes.                                 |                                              |    |    |
|                                                                                                                                                                                                                       | Église.                                      | "  | 20 |
|                                                                                                                                                                                                                       | Khan de Talida.                              | "  | 45 |
| Pour aller de là à <i>Malia</i> , où l'on trouve à se mieux loger, on met 20 minutes.                                                                                                                                 |                                              |    |    |
| La route ordinaire pour aller de Candie à <i>Spina-Longa</i> ne passe pas à <i>Malia</i> ; on se dirige directement sur les moulins de <i>Latida</i> , d'où l'on découvre la plaine de <i>Mirabelle</i> ; il faut     |                                              |    |    |
|                                                                                                                                                                                                                       |                                              | 2  | "  |
| Mais si l'on voyage pour visiter les lieux antiques, voici l'itinéraire :                                                                                                                                             |                                              |    |    |
|                                                                                                                                                                                                                       |                                              | h. | m. |
|                                                                                                                                                                                                                       | De <i>Malia</i> on rejoint le chemin en      | "  | 20 |
| On remonte le khan détruit de <i>Miliotiko</i> , auprès d'une source abondante. De cette fontaine, en se dirigeant vers la mer tant soit peu à droite, on voit de nombreux débris de marbre; on est sur ces ruines en |                                              |    |    |
|                                                                                                                                                                                                                       |                                              | "  | 10 |
|                                                                                                                                                                                                                       |                                              | "  | 30 |

*Reports.*

h. m. h. m.

" 30 7 25

On continue vers la mer, et on trouve très près du rivage une belle ruine de fontaine antique.

" 15

On côtoie la mer; on se dirige vers la droite; on arrive tout près d'un petit port formé par la nature, dans lequel débouche un torrent. Ce lieu s'appelle *Sissi*.

" 45

A 5 minutes de là, vers l'est, est une église.

Assez jolie plaine, mais non boisée.

Torrent qui sépare la province de *Pe-diada* de celle de *Mirabelle*.

" 15

A droite, à 3 ou 4 milles, on a les montagnes de *Lassiti*.

On arrive au pied d'une colline qu'il faut traverser.

" 15

Torrent qu'il faut traverser.

" 20

*Milatta*.

" 05

De *Milatta*, on va visiter les restes de l'ancienne ville; ils sont à un mille environ sur le bord de la mer; l'Acropole est sur une colline à droite.

De *Milatta* aux moulins de *Latida* par une rude montée.

I "

---

 3 25
 

---

Des moulins au joli village de *Latida*, au commencement de la plaine de *Mirabelle*.

" 25

---

 7 50
 

---

De Latida à Kenourio-Khorio , chef-lieu de canton ,

« 30

En allant de Latida à Kenourio-Khorio , on voit sur la droite le joli village de Roulismeni.

On prend à gauche pour aller à Spina-Longa , on se détourne de quelques minutes , et on est au pied de la colline sur laquelle est une ruine qui doit être l'Acropole de Lycastus.

« 30

(On se dirige sur les villages de Castelforni , et on laisse à droite Vrissies , Platipodi et Kome-riaco ; à quelques milles , il y a plusieurs couvens dont le plus grand est celui d'*Areti* , où l'on est mal logé , mais bien reçu par les ca-loyers).

De la ruine à Castelforni (Pano).

« 30

A Castelforni (Cato).

« 10

Et de là à Spina-Longa ou du moins sur le ri-vage en face , par une route fort rocailleuse ,

3

Il y a environ un mille de mer à traverser. Toutes les heures , une barque vient de la forte-resse au rivage. Si l'on ne veut pas aller à la for-teresse , on peut aller demander l'hospitalité à une maison de campagne d'aga , qui est à un demi-mille sur la droite , sur la route qui con-duit à Critza.

De CANDIE A SPINA-LONGA.

12 30

Si l'on veut aller directement de Candie à Critza sans passer par Spina-Longa , on va jus-qu'à Kenourio-Korio , et de là directement à Critza.

De Spina-Longa on se fait porter sur le rivage auprès de la maison de campagne citée plus haut.

De cette maison on est en face de Dhalonda en

" 25

On se dirige vers le fond de la rade de Spina-Longa où sont les salines; on y arrive en

" 25

Près de là, et presque sur le bord de la mer, est un endroit nommé *o Poros*, où l'on voit quelques tombeaux antiques. La rade de Spina-Longa n'est séparée du golfe San-Mirlo ou Mirabelle que par une langue de terre fort étroite et fort basse, au point que de Spina-Longa on croit qu'il n'existe pas de séparation.

Peu après les salines, on monte pendant

" 35

Pour aller de Spina-Longa à Critza, on se dirige du nord au sud.

On rencontre un Métoki (ferme).

" 10

On peut continuer la route vers Critza, mais il vaut mieux employer une heure de plus et faire la route suivante :

Après le Métoki on commence à descendre pour aller au fond du Golfe San-Nicolo. On arrive à un torrent sans eau à compter du mois d'avril.

" 40

Une citerne.

On côtoie la mer et on voit à gauche l'église de San-Nicolo, non loin de là est le reste d'un ancien port. On se dirige vers quelques magasins situés sur le bord de la mer, c'est là qu'on dépose



les carroubes qu'on embarque au fond du golfe. Auprès de ces magasins sont quatre chapelles ruinées qui servent également à déposer les carroubes. Ce lieu s'appelle *Mandraki* (bergerie). On est là sur des ruines qui sont celles du *château de Mirabeau*, suivant Tournefort; ce devait être des restes antiques sur lesquels les Vénitiens avaient construit un château; le lieu est fort pittoresque.

« 40

De là on se dirige directement sur Hiera-Petra en laissant Critza à droite, mais Critza et surtout les ruines qui sont auprès sont trop intéressantes pour être laissées de côté. Non loin des restes du château doivent être les ruines de Minoa. En prolongeant le golfe pendant une heure on arrive à *Caroussi*, village qui se trouve sur le point du golfe le plus rapproché de Hiera-Petra. De Caroussi à cette ville on met environ deux heures.

De Mandraki on se dirige sur le monastère de Starro maintenant occupé par un poste d'Albanais; on y arrive en

« 20

La plaine est fort belle, mais manque d'eau. On en trouve pour boire dans un puits situé au milieu du lit d'un torrent qui est à sec dès le mois d'avril.

*Caroussi* se trouve au pied des montagnes de Setia, qui séparent la province de ce nom du reste de l'île et en font comme une presqu'île (de Setia).

On monte pendant quelque temps ayant constamment une belle vue, on rencontre une belle plantation d'oliviers et on perd de vue le golfe San-Nicolo.

1 15

De là à Critza par une jolie route et une plaine riante et riche.

" 45

Critza est dans une situation délicieuse, mais le village est comme menacé d'être englouti par d'énormes rochers suspendus sur sa tête. Il y a beaucoup d'eau même en été.

De Critza à la rivière de Manalo.

" 55

De là à la rivière de Calopotamos.

1 15

De la rivière Calopotamos à Kalokhorio.

" 15

De Kalokhorio on peut aller toujours en plaine à Hiera-Petra. On met alors environ trois heures et demie; mais j'ai pris la route suivante:

De Calokorio on gravit une montagne fort rude, jusqu'au point où l'on aperçoit les deux mers, de Libye et du Nord.

1 15

De là au village de Messilerous.

" 30

De Messilerous à une bergerie.

" 30

De là au couvent abandonné de Vriosmeni.

" 30

De Vriosmeni on monte pendant dix minutes et puis on découvre la plaine et Hiera-Petra. On descend par une pente dangereuse tant elle est rapide jusqu'au village de *Capistri* (cinq minutes après on est en plaine).

1 "

A Kendri.

" 40

Hiera-Petra.

" 40

De Spina-Longa à Hiera-Petra.

12 50

En allant directement de Spina-Longa à Hiera Petra on doit n'employer que six à sept heures.

De Hiera-Petra on se dirige N.-O. pour aller à Lassiti.

On rencontre deux routes, l'une à gauche va « 20  
dans la province de Messara en suivant presque  
constamment le bord de la mer du sud, l'autre  
va à Lassiti par Calamasca.

Un joli moulin. « 25

Petite rivière qui ne tarit pas en été, on la cô-  
toie pendant quelques instans: « 10

Ruisseau de Calamasca. « 40

Moulin dans une situation fort pittoresque et  
d'où l'on voit la mer. « 5

Pont de Psati. « 15

Metoki d'Yo. « 45

A quelques minutes on trouve de l'eau déli-  
cieuse, une jolie église.

A peu de distance on traverse un autre ruis-  
seau dont les eaux forment une cascade fort pit-  
toresque. La route est des plus variées, pénible  
mais pas dangereuse (Un accident de rocher est  
remarqué des voyageurs comme formant un torse  
colossal).

On arrive à Calamasca, fort joli village. « 15

De Calamasca au ruisseau de Kephalo-Vrissi. « 10

( A compter de ce ruisseau on ne rencontre  
plus d'eau jusqu'à Lassiti, du moins en été. )

Montagne de Ksylo Syrti ornée de beaux pins,

|                                                                                                                                                                                                                                                                           |       |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
|                                                                                                                                                                                                                                                                           | h. m. |
| <i>Report.</i>                                                                                                                                                                                                                                                            | 3 05  |
| on arrive à un endroit d'où l'on voit la mer du Sud et le golfe Mirabelle ou San-Nicolo.                                                                                                                                                                                  | 1 "   |
| On descend et l'on éprouve un refroidissement sensible dans l'atmosphère.                                                                                                                                                                                                 | " 30  |
| On remonte pendant.                                                                                                                                                                                                                                                       | " 30  |
| On a au-dessous de soi le Métoki d'Angladès.                                                                                                                                                                                                                              | " 45  |
| On arrive devant une pierre sur laquelle est gravée d'une manière informe une croix, et l'on arrive dans la plaine de Catzaro.                                                                                                                                            | " 15  |
| Ici le guide qu'il faut prendre à Calamasca de peur de s'égarer dans la montagne peut vous quitter.                                                                                                                                                                       |       |
| Jusqu'à une rivière.                                                                                                                                                                                                                                                      | " 15  |
| Chemin ennuyeux et pénible vers la fin jusqu'à la vue de la plaine de Lassiti.                                                                                                                                                                                            | 2 "   |
| Descente jusqu'à la plaine,                                                                                                                                                                                                                                               | " 40  |
| Arrivée jusqu'au monastère.                                                                                                                                                                                                                                               | " 40  |
| Cette journée est très fatigante et comme il faut faire reposer les mulets on ne peut guère le faire que dans les longs jours. Il vaudrait mieux partir après midi d'Hiera-Petra et aller coucher à Calamasca.                                                            |       |
| Du monastère situé à-peu-près au tiers de la plaine sur la pente des montagnes Est, pour arriver au fond de la plaine où sont les trous (ou Katavotrons) qui servent à l'écoulement des eaux, on se dirige vers le Nord (C'est la route pour aller aux ruines de Lyctos). | 1 20  |

On laisse les gouffres à deux cents pas à gauche.

Montée qui dure pendant " 35

Ensuite la descente qu'il est prudent de faire à pied, dure. 1 35

On arrive à une fontaine d'où l'on voit les murs de Lyctos. On est sur ces murs en " 30

Du haut de la montagne on s'est dirigé vers l'ouest. Arrivé aux murs on va, vers le nord (ce qui en reste est dirigé du nord au sud) on laisse à gauche (ouest, le village de *Katza-Mounitza*. On trouve une chapelle ruinée auprès de laquelle on a découvert il y a un an un beau temple grec.

" 15

De ces ruines au village de *Xida*. " 15

Autre fontaine. " 15

Village de *Pigaidouri*. " 10

On traverse une plaine fertile dans laquelle on voit les villages de *Castelli*, *Caziano*, *Cardoulitano*, *Varvarous*, *Sclaverodon*; on arrive à *Apostolès* qui sont deux villages réunis.

" 45

Une église. " 20

Bergerie ruinée. " 15

On arrive sur une éminence d'où l'on aperçoit *Candie*.

" 35

Fontaine d'*Episcopi*. " 45

*Episcopi*. " 10

D'*Episcopi* à *Candie*. 3 "

De *Hiera-Petra* à *Candie*, par la plaine de *Lassiti*.

17 85

Comme les portes de Candie se ferment au soleil couchant, nous avons été fort vite; il faudrait donc compter sur une heure de plus en allant sans se gêner.

---

## ABRÉGÉ

DES VOYAGES DE PATTIE, WILLARD ET WYETH

*Au Nouveau-Mexique , dans la Californie et l'Orégon,*  
*Entre les années 1824 à 1833 ,*

Par M. le professeur RAFINESQUE , de Philadelphie.

---

La revue des voyages de Morrell et Fanning sur les Océans, nous a offert une idée des travaux et des découvertes des navigateurs hardis des États-Unis qui parcourent toutes les mers à la recherche des phoques, baleines et autres objets de commerce. Le voyage de Pattie par terre jusqu'à la Californie, nous offrira la connaissance d'un autre genre d'aventuriers, qui, sous le nom de trafiquans et trapeurs (*traders et trapers*) parcourent depuis une vingtaine d'années tout l'intérieur de l'Amérique septentrionale. A demi sauvages, et souvent en guerre avec les naturels à qui ils enlèvent le gibier et les fourrures par leur rivalité, étant aussi experts qu'eux à la chasse, ils ne sont guère en état de publier leurs voyages et leurs découvertes, quand ils survivent aux dangers de ce genre de vie. M. Flint, l'éditeur du voyage de Pattie, a donc rendu un service à la géographie et aux sciences collatérales, en publiant un tel voyage, dont il y a eu deux éditions à Cincinnati en 1831 et 1833. Les aventures de Pattie, quoique souvent



romanesques ne laissent pas de porter un caractère de véracité ; il a eu l'avantage de parcourir une région presque inconnue entre le Nouveau-Mexique et la Nouvelle-Californie, et de descendre le Rio-Gila jusqu'à son embouchure ; ce trajet lui a fait connaître des peuples presque ignorés, et ses voyages ont duré six ans de 1824 à 1830. Le journal du docteur Willard qui a séjourné de 1825 à 1828 au Nouveau-Mexique et a visité le Rio-del-Norte depuis sa source jusqu'à son embouchure , a été ajouté à la deuxième édition des voyages de Pattie : il nous fournit la meilleure description du Nouveau-Mexique.

En 1831, le capitaine Wyeth et son frère partirent avec une bande d'aventuriers pour l'Orégon ; le frère dégoûté des fatigues revint en 1832 des monts Orégon, et il a publié une brochure sur son voyage. Le capitaine Wyeth arriva aux établissemens anglais sur la rivière Columbia, avec le docteur Ball qui a envoyé des détails sur le voyage et la géologie du pays. Le capitaine Wyeth revint à la fin de 1833 et il partit de nouveau en mars 1834 avec le botaniste Mettall qui se propose d'exploiter l'Orégon pendant deux ou trois ans.

Ces différens voyages nous fournissent les détails les plus récents sur les vastes pays, entre le Mexique et la Nouvelle-Sibérie : ils doivent donc intéresser les géographes et les lecteurs, et ils méritent d'être traduits en français. En attendant j'ai recueilli ici tous les faits principaux qu'ils renferment.

#### *I. Voyages de Pattie, entre 1824 et 1830.*

Au printemps de 1824 une caravane de 116 hommes avec 300 chevaux et mulets, chargés de marchandises pour le Nouveau-Mexique, se rassembla sur la rivière

Platte, sous les ordres du capitaine Sylvestre Pattie, père de notre voyageur Jacques O. Pattie qui n'avait alors que dix-huit ans.

Cette caravane était composée à l'ordinaire de trafiquans, trapeurs et chasseurs, rassemblés pour se défendre mutuellement dans leur trajet ; elle parvint au rendez-vous par petites troupes. Les Pattie habitaient au Missouri, ils remontèrent cette rivière jusqu'aux *Council bluffs* où il y a un fort, le dernier à l'Ouest. De là ils traversèrent le pays des Panis républicains, qui ont trois grands villages dont les huttes sont coniques ; l'un de ces villages situé sur la petite rivière Platte renferme six cents huttes et familles. Les Panis Loups en ont encore un plus grand de huit cents huttes et familles sur la Platte. Ils sont en guerre avec les peuples plus éloignés à l'exception des Shayons, avec lesquels ils ont fait la paix et ils vont souvent jusqu'au Nouveau-Mexique, pour piller et guerroyer. Une troupe en revenait avec des chevaux et des scalpes. Les Panis sont devenus cavaliers, et sont armés de lances, d'arcs, de fusils et de boucliers. Ils emploient des glyphes de bâtons déchiquetés et de peaux peintes, pour perpétuer leurs idées à l'aide de ces figures. C'est le peuple le plus civilisé de cette région : ils reçurent très bien la caravane. En quittant les Panis elle entra dans les vastes plaines ou steppes qui s'étendent jusqu'aux monts Orégon, ces plaines fourmillent de troupeaux de buffles ou bisons ; mais il est remarquable que les mâles et les femelles se tiennent en troupeaux séparés, hormis en hiver où ils s'accouplent. Une station importante (qui deviendra un jour le site d'une ville) se nomme *Boiling Spring*, c'est une superbe fontaine de 400 verges de tour, dont l'eau paraît bouillir au centre et jaillit de cinq à six pieds de haut. Il

y a auprès un morne au mondrain élevé, qui est un ancien monument des Aborigènes.

Les Arikaris attaquèrent la caravane pendant la nuit, mais ils furent repoussés. Les Indiens du Corbeau ayant tué deux Américains furent à leur tour attaqués et surpris pendant la nuit et il y en eut trente de tués.

*Rockcastle Spring* est une autre fontaine et station près d'un rocher de 90 pieds de hauteur et 48 pieds de tour. Ce rocher s'élève isolément dans la plaine ; il n'y en a aucun autre dans le voisinage.

On vit beaucoup de loups blancs rassemblés : une troupe de 1,000 loups paraissait réunie pour cerner et chasser les bisons.

On remonta jusqu'à sa source la rivière *Smokchill* affluent de la rivière Platte et l'on trouva une fontaine bouillante de six cents pieds de tour, et de cinq pieds de profondeur. La plaine était couverte de chevaux sauvages, d'élans, de buffles et d'antilopes. Les ours blans ou gris commencèrent à paraître, on en vit jusqu'à 220 dans un jour, et ils attaquèrent le caravane pendant une nuit.

Arrivés sur la rivière Arkansas et près des montagnes, on rencontra huit cents Cumanches et mille Jotans, qui combattirent entre eux pour commercer exclusivement avec la caravane. Les Jotans ayant été victorieux vendirent pour 1,500 dollars de pelleteries. Ces peuples étaient jadis alliés ; mais les Cumanches ayant aidé les Nabakos contre les Jotans, cela causa une guerre. Quand les hostilités sont finies et quand on fait la paix, il est d'usage de payer quatre chevaux pour chaque homme qu'on a tué.

Les monts Taos sont la branche méridionale des monts Orégon : ils avaient de la neige en septembre ; on

les passa en trois jours et l'on arriva à San-Fernando, premier village à l'ouest de ces montagnes dont les pics sont couverts de neiges perpétuelles.

On passa par Albuquerque pour arriver à Saint-Thomas sur la rivière Norte; la vallée de cette rivière a de cinq à six milles de large. Enfin l'on arriva à Santa-Fé, capitale du Nouveau-Mexique; elle est située dans une plaine sur un ruisseau, et sa population est de quatre à cinq mille âmes. Ici les Américains s'éparpillèrent pour commercer ou chasser; mais avant cette dispersion les Cumanches ayant envahi le village de Pacus, cent Américains aidèrent quatre cents Mexicains à les poursuivre; et ils eurent l'honneur de remettre en liberté quelques prisonniers, parmi lesquels se trouvait la fille du dernier gouverneur du pays, qui fut délivré par Pattie, ce qui lui procura la protection de son père, et la permission d'aller traper sur la rivière Gila, que Pattie nomme Helay, qui n'avait pas encore été exploitée par les trapeurs. Il se joignit à son père et à quelques autres et cette bande descendit le Rio-Norte par Nûtely, Pichachech ou Picach, Saint-Philippe qui a des vignobles, Sainte-Lucie, etc. De là prenant à l'ouest ils traversèrent en quatre jours les montagnes jusqu'aux mines de cuivre, et en trois autres jours les collines qui continuent jusqu'à la rivière Gila ou Helay qu'ils remontèrent presque jusqu'à la source dans les montagnes, en prenant beaucoup de castors dans leurs pièges ou trapes. Le Rio-Gila sort des montagnes par une gorge étroite, près de laquelle il y a une source d'eau bouillante.

En descendant cette rivière on rencontre un terrain fertile, et enfin une barrière de montagnes, qui courent de l'est à l'ouest; la rivière s'y engouffre dans une caverne et elle reparaît au-delà des montagnes.

Ici commença l'année 1825, et les trapeurs ayant atteint le Rio San Francisco, affluent du Helay au nord et aussi large que lui, remontèrent cette rivière jusqu'à sa source placée dans de hautes montagnes escarpées, où prennent aussi leurs sources le Rio-Colorado et la branche occidentale du Rio-Gila. Ils y trapèrent deux cent cinquante castors et ils y trouverent aussi des argalis ou brebis des montagnes.

Jusqu'ici ils avaient suivi à pied le cours des rivières sans rencontrer d'Indiens ; mais ceux-ci commencèrent à paraître sur *Deserted fork*, où on ne trouva plus de castors, parce qu'ils avaient été chassés par d'autres trapeurs. Alors la bande de Pattie rebroussa chemin et retourna vers le Rio-Gila; ils le suivirent jusqu'à une troisième barrière de montagnes, où les eaux se font jour par une gorge profonde et inaccessible; il leur fallut traverser les montagnes par des chemins affreux et dans trois jours ils atteignirent les plaines où le Rio-Gila quitte entièrement les montagnes et reçoit la rivière des Castors qui vient du sud-ouest. Il paraît ainsi que le Rio-Gila traverse dans les montagnes trois bassins successifs.

Pattie remonta la rivière des Castors avec sa bande et il y trapa deux cents castors : mais les chasseurs furent attaqués par les Indiens *Eiotaros* qui volèrent leurs chevaux, ce qui les obligea à enterrer leurs pelleteries et à retourner sur le Rio-Gila à-travers les montagnes où ils souffrirent beaucoup de fatigues et de misère. La rivière *Eiotaro* ou des Castors est une découverte, la vallée en est bordée par des montagnes neigeuses : ils y virent d'anciens monumens, des murs de pierres, des fossés, des poteries, etc., et dans les montagnes des mines de cuivre, de plomb et d'argent.

Pattie retourna à Santa-Fé par le même chemin et il se rendit aux mines de cuivre. Quinze Américains allèrent ensuite à la rivière des Castors pour y déterrer leurs pelleteries, mais les Indiens les avaient enlevées et ils furent contraints de revenir ; don Juan Unis les employa pour défendre les mines contre les Indiens Apaches avec lesquels une trêve eut bientôt lieu ; et au moyen de quelques arrangemens avec les Mexicains, Pattie put travailler à l'exploitation des mines qui se trouvaient dans ce canton.

Dans l'espace de trois milles, il y a des mines de cuivre, d'or, d'argent et d'aimant ; mais l'on ne travaille qu'aux deux premières, et le cuivre donne le plus de profit. Pattie alla visiter une mine de sel à cent milles au nord, dans le pays des Apaches. C'est une colline isolée qui a une couche de sel noir, épaisse de dix pieds.

En 1826, Pattie laissa son père employé aux mines et joignit une bande de treize trapeurs canadiens. Ils descendirent le Rio-Gila et rencontrèrent les *Eiotaros* qu'ils obligèrent à rendre trois chevaux et cent cinquante peaux volées l'année précédente à la bande de Pattie. Ils visitèrent un village d'Indiens à trois journées au nord du premier fort de Sonoro ; ces Indiens cultivent du froment, du maïs, du coton, et ils tissent des étoffes.

A un mille de la rivière Noire qui vient du nord et est aussi large que le Gila, habitaient les *Papawars*, qui massacrèrent par surprise dix des Canadiens ; il n'en échappa que deux qui se retirèrent avec Pattie dans les montagnes au sud, où ils rencontrèrent une bande de trente trapeurs américains, avec lesquels ils revinrent : ils surprirent les *Papawars* en tuèrent cent dix, pillèrent et brûlèrent le village. Après quoi ils remontèrent



la rivière Noire pendant quatre-vingts milles jusqu'au point où elle se divise en deux branches qui viennent du nord et du nord-est.

La troupe se divisa pour suivre ses deux branches jusqu'à leurs sources. Sur celle du nord habitent les Mokees. Ces Indiens sont paisibles ils n'ont que des frondes pour armes de guerre et pour la chasse.

Les trapeurs retournèrent au Gila et descendant la rivière ils parvinrent à sa jonction avec le Rio-Colorado, où habitent les Yumas ou *Umeas*, qui les reçurent en amis. Ce sont de beaux hommes très grands et qui aplatisent leurs têtes.

Ici ils remontèrent le Rio-Colorado, dont la largeur est de deux à trois cents verges, la vallée où il coule a un mille de large, elle est bordée par de hautes falaises : les ours y abondent et plusieurs tribus d'Indiens y habitent. Au premier village des *Mohawa*, ils furent attaqués et tuèrent seize Indiens. La seconde tribu des Cowera est errante dans un beau pays. La troisième tribu des *Shuenas* habitait un village, elle ne connaissait pas les armes à feu, et elle prit la fuite à la première décharge. La quatrième tribu, était anthropophage, elle tua trois Américains et les mangea; mais elle fut chassée dans les montagnes.

Près de ce lieu le Rio-Colorado sort des montagnes qu'il a parcourues pendant 300 milles, à travers une gorge profonde et impraticable. Les trapeurs furent contraints de le côtoyer en suivant le sommet des falaises. Au-delà des montagnes, il y a une belle plaine abondante en gibier et en élans, où la rivière se partage. Ils suivirent la branche du nord et eurent des rencontres avec les Indiens. Une bande de *Shoshonis* avaient des armes à feu volées à des trapeurs tués sur la rivière Platte;

un combat eut lieu , et huit Shoshonis furent tués.

La rivière se divise de nouveau ; sur la branche nord-est habitent les Nabahos et sur celle du nord les *Pewees* (Pihouis) ces deux peuplades sont alliées ; elles ont des villages, sont en guerre avec les shoshonis, et en paix avec les trapeurs. Ici sont les vrais monts Orégon : les voyageurs y arrivèrent au mois de mai et ils les traversèrent par la gorge de *Pewee*, en six jours et en marchant sur la neige. Ces montagnes se dirigent du N.-N.-O. au S.-S.-E. Les chevaux furent nourris durant ce passage avec des écorces d'arbres prises dans les vallées.

Ils arrivèrent à la fourche sud de la rivière Platte, près du pic Long, et de là ils passèrent à la rivière Bigborn où ils trouvèrent les Indiens têtes plates (Chopunish) qui les reçurent en amis. Se rendant ensuite à la rivière Pierre-Jaune, ils remontèrent jusqu'à sa source, traversèrent les monts Orégon pour joindre la rivière Clarke, et la remontèrent également jusqu'à sa source près du pic de Long ; c'est une belle rivière de cent verges de large, les eaux en sont limpides ; elle a beaucoup de poissons , mais peu de castors. Ici habitait une misérable tribu d'Indiens qui vivent de grillons séchés et pulvérisés, d'où on les nomma des grillons.

Ayant passé à la source de l'Akranzas, ils y eurent un combat avec les Indiens *Pieds-noirs* (Pakkis) ennemis invétérés des Américains ; il y eut seize Indiens de tués et quatre Américains. Se rendant ensuite à la source du Rio-Norte, ils y trouvèrent un grand village de Nabahos , qui ont beaucoup de bétail et filent la laine ; ils étaient jadis ennemis des Espagnols, mais ils sont maintenant en paix avec eux.

Ayant ainsi fait le tour du noyau des monts Orégon aux sources des fleuves Colorado, Norte, Platte, Arkan-

zas, Pierre-Jaune, et Clarke, qui sont très près l'une de l'autre, ils vinrent à Santa-Fé avec beaucoup de fourrures, qui furent toutes saisies par le gouvernement parce qu'ils n'avaient pas de licence, quoiqu'elles fussent acquises hors des limites mexicaines. Cela faillit causer une révolte.

Pattie, dégoûté de ces entraves, entreprit un voyage de commerce en Sonora par les mines de cuivre de son père, d'où il alla à Hanco dans la Nouvelle-Biscaye au sud-ouest. La population de ce lieu est de 700 âmes : on trouve de belles plaines où le bétail est devenu sauvage. Après avoir passé les montagnes on est dans la région de Sonora : Barbisca est le premier village sur la rivière Jago, et l'on voit à son embouchure le port de Ymas. Pattie alla aux mines d'or de Tepec, où l'or se vend dix dollars l'once. Les Indiens *jugo* ayant tué leurs missionnaires, avaient eu la guerre avec les Mexicains, ils perdirent beaucoup d'hommes, le reste fut condamné aux mines et aux corvées.

De là, Pattie alla à Chihahua par les mines d'or de Carrocho, qui sont entre deux montagnes et ont huit cents travailleurs. Chihahua est une belle ville aussi grande que Santa-Fé. A son retour aux mines de cuivre Pattie passa par Saint-Bonaventure et Casas-Grande pour arriver à Passo del Norte, pays cultivé qui a huit milles de long et trois de large sur le Rio-Norte. Ce territoire est très peuplé, on y trouve beaucoup de blé et de vignes. Pattie traversa ensuite les monts Apaches pour retourner aux mines de cuivre de son père.

En 1827, le désir de parcourir le pays l'engagea de nouveau à quitter son père, et à se joindre à quinze trapeurs américains qui allaient dans la vallée de Pacos où coule la rivière de Pacos branche nord-est du Rio-

Norte. C'est une belle vallée jadis habitée par les Espagnols, qui en ont été chassés par les Indiens.

Ils y furent attaqués par les Indiens Muscallaros, dont vingt-huit furent tués; un Américain le fut également, et Pattie fut blessé. Ces Indiens sont une tribu guerrière des *Nubahos* dont ils se sont séparés; ils portent les cheveux longs, et leur couleur est d'un jaunâtre luisant. Les femmes y sont belles souvent autant que les Mexicaines, elles sont industrieuses, filent la laine et font des draps. Pattie fut guéri par les *Nabahos*: il retourna aux mines de cuivre par Perdido et Tepec, où l'on vendit les fourrures. Il y demeura pour aider son père qui avait déjà une belle ferme sur la rivière Membry. Un agent de son père ayant été envoyé à Santa-Fé pour acheter des marchandises s'enfuit avec l'argent, et Pattie alla en vain à sa recherche depuis Santa-Fé jusqu'à Chihahua. Ce vol changea tous leurs plans. Lagera, Espagnol, propriétaire des mines, fut exilé par la loi qui bannissait tous les Espagnols, il fut obligé de vendre ses mines et MM. Pattie, qui avaient travaillé à leur exploitation, ne purent pas les acheter ce qui les engagea à traper de nouveau et à se joindre à trente-trois Américains qui se rendaient sur le Rio-Colorado. Des 116 hommes venus avec Pattie en 1824, il n'y en avait plus que seize; tous les autres avaient péri ou s'étaient éloignés.

Ils descendirent le Rio-Gila, où la bande se sépara les uns allèrent au Colorado à travers les montagnes, huit autres avec les Pattie continuèrent à descendre la rivière jusqu'à son embouchure dans le Colorado: ils furent bien reçus par les *Umeas*; mais dans un autre village on leur vola tous leurs chevaux; les trapeurs en abandonnant ce village le brûlèrent pour se venger, et s'avançant sur le Colorado, ils y construisirent quatre

grands canots pour descendre jusqu'à la mer où ils crurent qu'il y avait un établissement mexicain.

Le Rio-Colorado coule à l'ouest, dans une vallée de six à dix milles de large. Le lit du fleuve a une largeur de deux à trois cents verges ; sa vitesse est de quatre milles par heure : il y a plusieurs îles. Les castors étaient abondans, on en prit soixante dans une nuit.

La première tribu d'Indiens que l'on rencontra furent les *Cocopas* qui sont en guerre avec les *Umeas* ; ce sont de petits hommes de cinq pieds et demi anglais de haut, d'une couleur très brune, mais actifs : leurs traits sont beaux ; leurs femmes sont même jolies. Ces Indiens n'avaient jamais vu d'hommes blancs ; ils n'ont de cheveux qu'une touffe au milieu de la tête comme les Chinois ; ils mangent les chiens ; leur chef se nommait Wechapa.

L'année 1828 commença par une attaque des Indiens *Pipis* qui, suivant l'auteur ont la *peau noire*, ont des formes athlétiques, et portant les cheveux en longues tresses avec des coquilles au bout. Ils habitent le pays plat près l'embouchure du Colorado, où il faisait chaud en janvier et février. La rivière paraît y couler sur un talus comme le Mississipi, et à 100 milles au-dessous du Rio-Gila, ils rencontrèrent la marée montante qui s'avavançait comme une vague écumante, et qui faillit les submerger. Bien fâchés de ne point trouver d'établissements mexicains, ils essayèrent de rebrousser chemin en remontant le Colorado ; mais le courant était trop violent et la fatigue extrême, en sorte qu'ils résolurent d'enterrer leurs fourrures et de chercher les établissemens de la Nouvelle-Californie.

Ce trajet à l'ouest leur fit souffrir la faim et la soif. Après avoir laissé la vallée, ils trouvèrent un désert sa-

bloonneux sans eau, avec un lac salé long et étroit, qu'ils traversèrent sur un radeau de joncs.

Ce lac n'avait que deux cents verges de largeur. Ils rencontrèrent heureusement sur ses bords une tribu d'Indiens qui parlaient espagnol et qui leur fournirent deux guides pour les conduire aux missions.

Pour y parvenir il fallut traverser un autre désert pendant trois jours et des montagnes pendant huit jours. On trouva d'abord une plaine sans eau, puis vers le sud-ouest une plaine saline et des collines au pied de montagnes couvertes de neige. Ce désert n'a que du sable et des cactus, il s'étend du nord au sud entre deux chaînes de montagnes : on s'engagea dans une vallée étroite, où les chênes et les palmiers étaient mêlés, et huit jours après, on arriva enfin à la mission de Sainte-Catherine. Les trapeurs furent mal reçus et ils furent envoyés sous bonne garde de mission en mission jusqu'à la ville de San-Diego, où le général Echedio, gouverneur du pays, les fit tous mettre en prison, comme espions.

Toutes les missions sont bâties en carré avec une place au centre, et l'église dans un angle de la place. Sainte-Catherine est dans une jolie vallée et a une population de 500 Indiens.

Saint-Sébastien en est à deux journées au sud-ouest dans des montagnes près de la mer, avec 600 âmes de population.

Saint-Thomas en est à 25 milles, ayant 1,000 Indiens de population avec de beaux vergers et des vignobles. Saint-Michel qui a 1,200 habitans est situé près de la mer et l'on voit entre ces deux lieux le port de Todos Santos. Cette mission a 20,000 têtes de bétail et 3,000 chevaux ou mulets presque sauvages.

En suivant les côtes par une plaine, où il y a des ran-



chos ou métairies de 30,000 brebis, l'on arrive à San-Diego, qui est à 100 lieues de Sainte-Catherine.

Pattie le père mourut de chagrin en prison. Le fils ayant été employé comme interprète pour le navire Franklin de Boston, que le gouverneur voulait confisquer, eut bientôt sa liberté sur parole. Six des trapeurs furent envoyés sous escorte au Rio-Gila pour y déterrer les fourrures, mais il était trop tard : elles se trouvèrent gâtées par les inondations. Pattie et un autre homme étaient restés comme otages : deux des trapeurs s'enfuirent en chemin pour le Nouveau-Mexique, les quatre autres retournèrent en Californie. Sur ces entrefaites, la petite-vérole se déclara dans les missions, elle y faisait des ravages, et Pattie qui avait par hasard de la vaccine fut chargé de vacciner les garnisons et les missions.

En 1829, il vaccina d'abord 1,000 personnes à San-Diego, et fut ensuite envoyé dans les missions du nord. San-Luiz, la plus grande de toutes a 3,904 Indiens, on y consomme cinquante bœufs par semaine. Ces Indiens appartiennent à cinq tribus différentes par le langage, ils ont été enlevés par force des montagnes.

Saint-Jean-Baptiste a une population de 600 âmes; les montagnes y sont près des côtes de la mer.

Saint-Gabriel a 950 habitans : ce lieu est à 20 milles de la mer dans un mauvais sol où néanmoins il se trouve un nombreux bétail.

La ville des Anges est habitée par 2,500 Mexicains, les maisons y ont des toits plats enduits de poix minérale, provenant d'un volcan d'où cette poix s'élève continuellement en vessies qui crèvent comme des bombes et avec un bruit pareil, on entend ce bruit jusque dans la ville qui est à 4 milles de distance.

Saint Ferdinand a une population de 967 habitans.

Saint-Bonaventure en a seulement 100. Les deux missionnaires de ce lieu s'étaient enfuis depuis peu sur un navire américain.

La mission et le fort de Santa-Barbara ont 2,600 Indiens et une garnison de 60 soldats.

Saint-Eno a 900 âmes, Sainte-Croix 650, San-Luiz-Obispo 800. San-Michael 1850, San-Juan 900, La Saluda 1,685, San-Carlos 800. Enfin San-Antonio qui est à 30 milles à l'est de Monterey a 1,000 Indiens.

Le fort de Monterey a 100 soldats et 500 habitans. Ici se terminèrent les travaux de la vaccination générale. Pattie avait vacciné 22,000 individus. Au nord de Monterey la petite-vérole avait fait de grands ravages. Pattie se rendit à Saint-François, capitale des missions, pour y recevoir la récompense qu'on lui avait promise. Les missionnaires lui offrirent 500 vaches et 500 mules, mais à condition de devenir catholique et de rester dans le pays, ce qu'il refusa. Dans l'établissement que les Russes ont formé à Bodego pour la pêche des loutres de mer, établissement situé dans la baie de Saint-François à 30 milles de la mission, on lui donna cent dollars pour vacciner les résidans.

Dégoûté de l'injustice des missionnaires il voulait quitter le pays avec Jacques Long qui était venu des îles Galapagos dans un bateau à la recherche des loutres de mer; mais il fut traité et saisi comme contrebandier. Pattie s'enfuit alors de Monterey avec un vaisseau américain, qui alla en différens lieux pendant plusieurs mois; il souffrit du mal de mer pendant tout ce temps et il n'a donné aucun détail de ce voyage.

En 1830 ce vaisseau le ramena à Monterey, où il trouva le pays en révolution. Le général Solis s'était soulevé et avait promis un libre commerce aux Américains et

aux Anglais pour en être aidé dans son entreprise. Il prit le fort de Saint-François avec 150 hommes, et marcha ensuite avec 200 hommes contre le général Echedio à Santa-Barbara où il fut repoussé. On pénétra ses vues secrètes qui étaient de rétablir l'autorité espagnole. 40 Américains et Européens s'emparèrent du fort de Monterey pendant son absence, ils rétablirent l'autorité mexicaine et Solis fut fait prisonnier à son retour. Pattie prit part à ces évènements, après quoi il alla à la recherche des loutres de mer le long de la côte; il en prit seize en dix jours et il les vendit 600 dollars.

La Californie est un bon pays, le sol y est fertile et le climat délicieux. C'est un mélange de montagnes, de collines et de plaines; la saison pluvieuse y dure depuis le mois d'octobre jusqu'en janvier, c'est l'hiver du pays, il n'y gèle pas, mais la pluie y tombe par averse; le reste de l'année est sans pluie, et l'on y emploie les arrosements. Les deux tiers des habitans sont des Indiens qui se soulèvent souvent contre les missionnaires, et contre leur régime tyrannique; ils vont alors dans les montagnes et ils y vivent de la chasse du bétail et des chevaux devenus sauvages.

Pattie quitta enfin le pays sur un vaisseau américain allant à Saint-Blaz au Mexique, et y amenant prisonnier le général Solis. Il alla ensuite à Mexico par Guadalaxara pour y réclamer des dédommagemens qu'il n'obtint pas; après quoi il se rendit à la Vera-Cruz et de là à la Nouvelle-Orléans, d'où il vint à Cincinnati.

## II. *Voyage du docteur Willard au Nouveau-Mexique entre 1825 et 1828.*

Au mois de mai 1825 le docteur Willard joignit à Saint-Charles en Missouri une caravane de trente-trois

hommes, allant commercer à cheval au Nouveau-Mexique. On prit le chemin de la rivière Verdigris, branche de l'Arkansas, où il y a des monticules de pierres mêlées de fer. On parcourait ordinairement 20 milles par jour en voyageant avec des charrettes. On rencontra des troupeaux de 100,000 buffles ou bisons, et des espèces de villages formés par les marmottes que l'on a nommées *barking squirrels* ou écureuils aboyeurs; elles sont de la grandeur d'un chat et rougeâtres, c'est l'*Arctomys Ludoviciana*.

La rivière Arkansas, à 1,200 milles de son embouchure, a un demi-mille de large, l'eau parcourt 3 milles par heure; elle est potable et douce, tandis qu'à 1,000 milles plus bas elle est saumâtre; le fleuve n'a pas acquis plus de largeur.

On traversa des collines de sable rouge de 45 milles de large. Au-delà près de la rivière Semirone, il y a une belle fontaine avec des arbres auprès, et des monticules de roches, sur lesquels il y a d'anciens forts des Indiens.

L'on aperçoit les monts Orégon à 200 milles de distance, des pics de neige les surmontent: on les traversa par le cōl de Taos où il y a une garde de douane. Le docteur Willard demeura deux mois à Taos où il s'établit comme médecin. Il voyagea ou résida ensuite pendant trois ans dans le Nouveau-Mexique, et il parcourut à loisir 2,000 milles depuis Taos jusqu'à Matamaras à l'embouchure de Rio-Norte. Il résida particulièrement dans les villes de Chiahahua, Saltillo et Mapimi. Ce docteur donne des détails très curieux sur le pays et sur les mœurs des habitans; mais il attribue une population de 9,000 habitans à Chiahahua et 2,000 seulement à Santa-Fé, ce qui diffère des évaluations de Pattie.

Saltillo a 10,000 habitans, la plupart Indiens très industrieux et bien vêtus.

Le Nouveau-Mexique a un bon climat ; mais il est très froid dans le nord et près des montagnes. Il y pleut rarement, le sol est souvent aride et il n'y a que peu d'arbres. Les principaux Indiens libres sont les Cumanches, les Apaches et les Navijos ou Nabahos qui sont en guerre avec les Mexicains. La ville de Santa-Fé est à 25 milles de Rio-Norte. En 1752 cette rivière devint à sec pendant une semaine et durant 150 milles de son cours, phénomène bien extraordinaire.

La Nouvelle-Biscaye est devenue maintenant l'État de Chihuahua. Entre la ville de ce nom et la mer, il n'y a de villes et de cultures que près de la rivière et dans la vallée.

Parral est une ville de 8,000 habitans qui est à 120 milles de Mapinos où l'on s'occupe de l'exploitation des mines : l'espace intermédiaire est un désert. San-Lorenzo près de Parral a 6,000 habitans et produit de bons vins doux.

Montelrey est à 70 milles de Saltillo, il y a 8,000 habitans, et les montagnes commencent à y diminuer. Les plaines littorales commencent à 100 milles de la mer près de Quemanga.

Matamoras est le port de ces contrées, il y a 8,000 habitans. Brassos, autre port dans la baie Santiago, en est à 40 milles.

De là le docteur Willard retourna aux Etats-Unis par la Nouvelle-Orléans.

### III. *Abrégé de la Relation de J. B. Wyeth : Voyage aux monts Orégon en 1832. Imprimé en 1833.*

En mars 1832 une compagnie de vingt-cinq aventuriers partit de Boston sous la direction du capitaine :

Wyeth (frère de Jean), pour s'établir en Orégon. Ils se joignirent vers la rivière Platte à 200 trapeurs et chasseurs sous la conduite de Sublet, qui allait en dépit des lois des Etats-Unis chasser dans les terres des Indiens. Ils éprouvèrent beaucoup de difficultés en remontant la rivière jusqu'à sa source et en traversant les monts Orégon, jusqu'à la rivière Lewis. Là Jean Wyeth laissa son frère avec quinze autres personnes qui poursuivirent leur voyage le long de la rivière Orégon, et il s'en retourna avec les compagnons de Sublet qui avaient eu bien du succès en chassant et en trafiquant avec les Chopunish; ils rapportaient pour 80,000 dollars de fourrures.

Ils repassèrent les montagnes avec 500 Chopunish ou Têtes-plates, allant chasser les bisons à l'Orient.

Mais l'on rencontra 300 Pahkis ou Pieds noirs, avec lesquels on eut à combattre : plusieurs hommes périrent de part et d'autre.

Le capitaine Wyeth arriva avec le docteur Ball, géologue, aux établissemens de la compagnie anglaise du nord-ouest qui possède des forts, des jardins et d'autres cultures, quoique le pays soit dans le territoire des Etats-Unis. Ils furent bien reçus et employés par la compagnie.

Le docteur Ball a envoyé au professeur Eaton des lettres sur le climat et la géologie du pays; et ces lettres ont été publiées dans les journaux de Troy. Il vante la douceur du climat et la fertilité du sol. On y trouve des sources d'eaux chaudes et de la houille, avec des apparences volcaniques.

Le capitaine Wyeth frappé de la facilité d'y cultiver des terres et d'établir des pêcheries de saumon, est revenu à Boston à la fin de 1833 et il est reparti pour l'Oré-



gon au mois de mai 1834. Il est accompagné du professeur Muttall, botaniste, et du docteur Townsend de Philadelphie, zoologiste, qui compte demeurer deux ans en Orégon.

---

Cette année 1834, le général Leavenworth, avec une expédition militaire de 700 dragons, doit partir du fort Gibson pour parcourir le pays entre le Mississipi et les monts Orégon. Son objet est de conclure des traités de paix avec toutes les hordes de cette vaste contrée qui molestent si souvent les caravanes, et d'assurer la tranquillité des frontières et des nations amies. L'on doit remonter la rivière Rouge et revenir en descendant le Missouri l'automne prochain. Les Osages envoient aussi une députation pour faire la paix avec les Panis et autres ennemis.

(*Addition.* — Octobre 1834.)

Je suis à même de fournir un abrégé des relations publiées dans les journaux sur cette expédition militaire.

Le régiment de 700 dragons arriva au fort Gibson sur la rivière Rouge, en fort mauvais état ; des fièvres et des maladies rendirent la moitié des hommes incapables de marcher en avant et le général Leavenworth mourut.

Le commandement ayant été dévolu au colonel Dodge, celui-ci partit enfin pour une excursion rapide avec 300 dragons accompagné par plusieurs Indiens : le peintre Cattin et le botaniste prussien Bayrich furent de ce voyage ; mais ce dernier et 50 dragons ont été emportés par les maladies.

On marcha en remontant la rivière Rouge, jusqu'à ce qu'on eut gagné un éperon des monts Orégon qui sé-

parent les rivières Rouge et Washita. Ayant rencontré les Cumanches on fut conduit par eux à leurs villages et à ceux de leurs alliés, qui sont sur la rivière Rouge à trois jours de marche l'un de l'autre.

Le village des Cumanches de cette région se nomme *Towash*: c'est le vrai nom de cette horde, par conséquent ce sont les Towachas de quelques livres et cartes. Il y a 200 habitations et familles et 2,000 hommes de population.

Leurs alliés errans sont les *Hiétans* ou *Kioways* qui forment un seul peuple, quoiqu'on en trouve deux dans les livres et cartes, qui les nomment aussi *Aliétans* et *Apaches*.

Leurs alliés fixes sont les *Panis Picas* dont le village a 170 logis et 1,700 habitans. Ce village est à l'entrée de la gorge où la rivière Rouge sort des montagnes qui forment l'éperon des monts Orégon. Il est environ à 800 milles anglais de l'embouchure de Washita. Les montagnes sont primitives, elles ont des pics de 2,000 pieds de hauteur.

Les dragons furent bien reçus, fêtés et nourris; on tint un grand conseil et l'on se rendit réciproquement quelques prisonniers. Après quoi plusieurs chefs des Panis, Towash et Kioways, accompagnèrent le colonel Dodge à son retour au fort Gibson, où l'on a tenu un autre grand conseil de paix avec les Indiens voisins. Mais ils ont refusé de venir jusqu'à Washington et ils s'en sont retournés accompagnés par plusieurs marchands de pelleteries qui vont exploiter ce nouveau local.

Ces peuples étaient presque inconnus à leurs voisins des États-Unis, et l'on était avec eux en état d'hostilité. Il paraît que les *Panis Picas* sont les Panis de la rivière

Rouge que l'on trouve sur les anciennes cartes et les *Padoucas* des anciens Français de la Louisiane, peuple que l'on croyait perdu. C'est une branche séparée des Panis du Nord qui habitent la rivière Platte et des Ricaras voisins du Missouri ; ce sont tous des *Panis* dont le vrai nom est *Skéré*. Ils étaient jadis répandus dans le Nouveau-Mexique sous les noms de Sérís et d'Apaches, car les Apaches et Cumanches, sont aussi une branche de ce peuple, qui ne diffère d'eux que par la vie errante. Ils sont tous devenus cavaliers et ils se sont rendus formidables par leurs courses rapides et par leurs constantes agressions contre les Espagnols du Nouveau-Mexique.

On reconnaît par les analogies du langage que ce peuple Panis ou Apaches a des branches jusqu'aux sources du Missouri, parmi les *Pakis* ou *Pékans*, et dans toutes les montagnes Orégon parmi les *Shoshonis* et autres peuples voisins du Nouveau-Mexique et de la Californie. En sorte que c'est un des peuples les plus répandus dans l'Amérique septentrionale.

## HISTOIRE,

TOPOGRAPHIE, ANTIQUITÉS, USAGES, DIALECTES  
DES HAUTES-ALPES,

Par J. C. F. LADOUCKETTE,  
Ancien préfet de ce département. (1)

Dans notre n° 125, du mois de septembre 1833, nous avons retracé quelques-uns des usages des Hautes-Al-

(1) In-8°, deuxième édition, avec un atlas. Prix, 8 fr. Chez Lacombe, rue des Beaux-Arts, n° 9, à Paris.

pes : aujourd'hui , nous croyons devoir faire connaître à nos lecteurs ce qui concerne l'émigration périodique de leurs habitans.

« Voyons, dit M. Ladoucette, voyons ces gens que la nécessité force, comme des oiseaux voyageurs , à partir à l'approche des gelées, et que ramène le souffle du printemps.

« L'émigration périodique des pays froids paraît avoir existé de tout temps. C'est ainsi que les Savoyards se répandent en France, et les Tyroliens en Italie. Les traditions nous apprennent deux faits intéressans du moyen âge, sur les cantons du Queyras et du Dévoluy. Les barbares avaient exterminé les habitans du premier, où les bergers de Provence menaient librement paître leurs troupeaux en été. Trois d'entre eux s'y fixèrent, et se partagèrent la vallée, où ils élevèrent un sorte de monument près d'Aiguilles, pour leur servir de séparation et de limites; ils dressèrent des réglemens et passèrent des conventions qui peuvent être regardés comme sages. L'hiver, les enfans allèrent revoir le berceau paternel, et leurs descendans, par des émigrations régulières, cherchèrent à améliorer leur sort.

« Le Dévoluy , au commencement du onzième siècle , après les guerres des Sarrasins , n'offrait à-peu-près qu'un désert, où l'on distribua des terres à des vagabonds dont l'activité s'habitua facilement à des excursions en hiver.

« Quoi qu'il en soit de ces traditions, voici quelques renseignemens assez curieux sur les émigrations périodiques des Hautes-Alpes : Le nombre des voyageurs est plutôt en raison de leurs besoins que de la rigueur des hivers; suivant les calculs que nous avons faits en 1807 et 1808 il s'éleva à 4,319, dont la moitié du Brian

çonnais, et le tiers du Gapençais. C'étaient 705 instituteurs, 128 colporteurs, 501 peigneurs de chanvre, 245 bergers, 469 charretiers de ferme ou terrassiers, 256 marchands de fromages, 28 mégissiers, 83 charcutiers, 404 aiguiseurs, 25 voituriers, 6 porteurs de marmottes, 469 exerçant diverses professions, tels que tisserands, cordonniers, tailleurs, marchands de parasols, teinturiers, ouvriers en savon, tondeurs de laine. Ils ont rapporté chez eux, dans chacune de ces années, plus de 900,000 francs.

« Cette émigration périodique est-elle un bien, est-elle un mal ? Les avis sont partagés à cet égard et l'on ne trouvera pas hors de propos plusieurs données qui aideront à résoudre cette question. Les 4319 voyageurs rapportent, l'un portant l'autre, environ 212 francs. S'ils pouvaient gagner dans leur pays cette somme, plus celle qui est nécessaire pour leur subsistance et entretien économique, pendant le temps de leurs excursions, il n'est pas de doute que le département, leurs familles et eux-mêmes n'en retirassent plus d'avantages. Il est de fait que l'émigration a diminué, même cessé dans plusieurs communes, au fur et à mesure de l'aisance qui s'y introduisait. On doit espérer que la manufacture de draps établie à la maison centrale de détention d'Embrun occupera pendant l'hiver beaucoup de bras qui, alors, n'iront plus travailler au-dehors.

« Un sentiment religieux attachait les émigrans à la maison de leurs pères; la révolution y a porté atteinte. La crainte de la conscription a engagé plusieurs familles à dépayser de bonne heure leurs enfans. Il serait à craindre que la vue des contrées plus heureuses, et le penchant aux passions, aux vices, ne décidassent beaucoup de ces voyageurs à ne plus rentrer. Avant 1789, un

sixième de ces émigrans du Briançonnais et du Haut-Embrunais, composé de ceux qui avaient des bénéfices un peu considérables, continuait sa profession ou industrie dans les lieux où il gagnait le plus ; après avoir porté la balle, on avait un cheval, ensuite une petite boutique, enfin quelquefois un gros magasin. Il en est qui, à Livourne, Barcelone, Cadix, etc. ont fait des fortunes importantes ; le plus grand nombre, lorsqu'il avait pu économiser 20 à 30 mille francs, achetait une propriété dans ses montagnes, s'y mariait et y finissait en paix sa carrière. M. Prat, du Val-des-Prés, devenu l'un des premiers négocians de Gênes, avait voulu conserver l'emploi de receveur de sa commune, de commandant de la garde nationale, et ne cessait d'y faire du bien. M. Gurlie s'est, par son industrie, enrichi à Palerme, et les malheureux connaissent bien le chemin de la maison du Monétier. Les habitans des bords du lac de Côme rapportent chez eux la fortune qu'ils ont gagnée, satisfaits de mourir auprès du clocher de leur pays natal.

\* Les femmes qui émigrent ne reviennent plus, si elles ont acquis de quoi avoir ailleurs une dot et un mari. Il serait à craindre qu'une foule de jeunes gens ne suivît maintenant cet exemple, et ne fit un tort sensible à la population des Hautes-Alpes. Il faut donc tout employer pour y aviver l'industrie, en la fondant d'abord sur l'agriculture.

Parmi les instituteurs, il en est, âgés seulement de quinze à dix-huit ans, qui ne ramassent que 50 à 100 francs ; ceux qui ont plus d'expérience et de lumières rentrent avec 400 fr. et au-delà. Lorsqu'ils sont engagés, ils ôtent la plume qui était fichée sur leur chapeau. Le nombre des instituteurs n'est pas aussi considérable depuis trente ans ; la seule Vallonise, qui en fournissait



240, n'en voit plus sortir que 70. La cessation des écoles, pendant les troubles révolutionnaires, en est une cause principale; d'ailleurs les jeunes gens s'adonnent plutôt au colportage, qui offre plus de ressources à l'esprit d'intérêt, à la vanité, et qui exige une conduite moins morale. Des colporteurs font jusqu'à 1,200 francs de bénéfice; mais ceux-ci sont en très petit nombre.

« Les peigneurs de chanvre gagnent de 36 à 45 francs par mois, et les charcutiers économisent 36 francs. Le nombre des mégissiers depuis 1789, a diminué de près d'un dixième; les Piémontais doivent s'emparer de cette branche de commerce. On croit que les dames italiennes font moins usage de pelisses qu'autrefois.

« Dans les communes briançonnaises, le prix des terres est en raison du nombre de nos voyageurs. Cela ne semble pas décisif en faveur de l'émigration; car les terres ont encore plus haussé de valeur là où l'on a fait des conquêtes sur les torrens, ouvert des canaux d'irrigation, formé des prairies artificielles, perfectionné l'élevage des bêtes à cornes ou à laine, exécuté de grandes plantations, ouvert des routes ou des chemins vicinaux, exploité des mines ou carrières.

« Une partie des instituteurs se rend dans la Provence, le Comtat-Venaissin et le Languedoc; l'autre dans le Bas-Dauphiné et le Lyonnais. Il en est de même pour les cultivateurs, bergers, peigneurs de chanvre, mégissiers, charcutiers, terrassiers, hommes occupés à des professions diverses. Le principal entrepôt des marchands de fromages est à Avignon; les voituriers vont presque tous en Provence acheter des vins qui se consomment dans l'arrondissement de Briançon. Il y en a qui commencent à faire des expéditions de marchandises sur l'Italie et sur Paris. Les colporteurs, émouleurs,

porteurs de marmottes, parcourent tout l'intérieur de la France. On n'a pas cru devoir comprendre dans ce tableau des gens qui vont acheter des muletons en Poitou, de petits chevaux en Lorraine, des bœufs en Savoie, et ceux qui trafiquent, surtout au printemps, de foire en foire, sur les bêtes à laine. »

---

## EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. WALDECK A M. JOMARD,

Membre de l'Institut.

---

Campêche de Yucatan , 17 novembre 1834.

. . . . Je viens de recevoir à l'instant votre lettre du 20 juillet, et comme dans peu de jours, je retourne dans l'intérieur pour y suivre mes travaux, je desirer, avant de partir, vous envoyer la présente, ignorant absolument l'époque à laquelle (après celle-ci) je pourrai me faire le plaisir de vous communiquer les progrès de mes recherches. Depuis quatre mois, je suis occupé à dresser une carte de ce vaste Etat, pour la rattacher à celles déjà ébauchées de Vera-Cruz, Tabasco et Chiapas. Comme c'est du Yucatan (dont l'ancienne capitale était Mayapan) qu'il paraît que l'antique population a étendu ses rameaux, d'abord vers le sud et ensuite vers l'est, j'ai cru devoir supporter les fatigues pour m'assurer des différens groupes d'édifices ruinés, et j'espère que les traces muettes d'une population autrefois si active n'indiqueront par leur proximité, leur direction et surtout par la différence ou la similitude du style de l'architecture, le rameau duquel chacun peut provenir, car je crois devoir vous informer que Palenqué est unique

jusqu'à présent. Ocozingo ne lui ressemble ni dans la construction, ni dans les hiéroglyphes; le style en est pur aztèque, tous les monumens de Bacalar, de Peten et de l'intérieur de Yucatan portent le même caractère; rien ne dérive ni est emprunté du style palenquois dont les peuples n'ont jamais connu les Aztèques.

L'origine des peuples d'Ototiun n'est plus un secret impénétrable; j'ai découvert leur culte, et ce qui m'avait empêché de le connaître plus tôt, c'est que je cherchais une souche aztèque là où elle n'était pas: il n'y a positivement rien de commun entre ces deux peuples.

Je croyais vous avoir dit, monsieur, dans une de mes lettres que la rivière Otolun ne passait pas par les ruines, et qu'elle en est même éloignée de plus de sept lieues. Le nom que les naturels du pays donnent à ces édifices est Ototiun. Ainsi je le leur laisse faute d'un qui convienne mieux que celui du village qui en est à trois lieues et demie.

La langue tchole ne me paraît pas très corrompue; elle s'est plutôt apauvrie par le temps, car elle est très limitée; elle possède beaucoup de dérivation Maya, ce qui me fait croire qu'elle n'est pas l'ancienne langue de Ototiun, quoique beaucoup de ses racines me semblent dériver des langues orientales. Voilà ce qui m'a donné l'idée de faire non-seulement un tableau des groupes de ruines, mais aussi un vocabulaire des langues qui les avoisinent. La même race qui peuplait autrefois Ototiun est encore incontestablement la même qui existe dans la montagne; mais ce qu'il y a de curieux, c'est que chez les femmes seulement on retrouve la parfaite ressemblance aux *obliques imaginés* des sculpteurs tabulaires, avec l'exception que les têtes ne sont plus aujourd'hui macrocéphales comme elles l'étaient autrefois par la

coutume qu'avaient ces peuples de pétrir la tête des enfans, ce qui m'est prouvé par un crâne que je possède. La nature en cessant d'être contrariée a repris ses formes et son intégrité. Plusieurs portraits que j'ai faits de ces femmes me donnent un angle de  $80^{\circ}$ , tandis que le crâne, par la dépression évidente, ne donne que  $74^{\circ}$ .

L'île de Cosumel à Yucatan, est à présent déserte. On la dit couverte d'édifices solidement construits en grosses pierres, et bien conservées.

Après avoir reconnu tout ce que je pourrai de Yucatan, j'en vais y passer quelques mois pour enrichir mes travaux par de nouvelles recherches. Je voudrais faire et embrasser le plus possible, mais je suis seul et n'ose pas même avoir un domestique à cause des accidens répétés qui n'ont été que trop funestes à quelques voyageurs et dont un Américain, M. Henri Oliver de Baltimore, a failli être victime il y a six mois.

J'ai fait une carte de Goazacoalco jusqu'à Tehuantepec. Il y a aussi des édifices ruinés non loin de ses bords et au Cerro de San-Martin. Je dois vous prévenir, monsieur, que j'ai perdu tout espoir de faire une collection de monumens transportables soit de métal, de pierre ou de terre cuite. Des fouilles répétées et un déplacement de plus de mille toises de terre, ne m'ont produit à Palenqué qu'une très belle tête de femme en pierre, et une douzaine d'idoles insignifiantes et très mutilées, de sorte que ces treize pièces me coûtent 4,000 francs. J'ai fait des fouilles dans l'intérieur et près de Pontouchan (et non Champoton comme disent les cartes de Yucatan d'après les Espagnols et je n'ai rien trouvé de curieux que des pierres d'un trop gros volume pour être transportées. Je ne vous écris rien pour le moment sur les ruines de la ville de Mayapan que je viens de découvrir. Je n'en con-

nais jusqu'à présent que deux lieues du nord au sud et une de est à ouest. Figurez-vous quel travail je vais avoir. . . .

*Signé : WALDECK.*

---

## TROISIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

---

#### PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

*Séance du 6 mars 1835.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Guillaume Barbié du Bocage écrit à la Commission centrale pour lui faire part de la mort de son frère, M. Alexandre Barbié du Bocage, l'un des principaux fondateurs de la Société et qui a toujours pris une part active à ses travaux. La Commission, vivement sensible à cette perte, désigne trois de ses membres pour aller offrir à madame Barbié du Bocage et à son fils, l'expression de ses regrets. Elle décide également qu'une notice nécrologique sera consacrée à la mémoire de M. Alexandre Barbié du Bocage et que cette notice sera insérée dans son Bulletin.

M. Etem-Bey, inspecteur général de l'artillerie de l'armée égyptienne, et directeur de l'École polytechnique, et M. Artyn Effendi, directeur de l'école d'administration civile, adressent leurs remerciemens à la Société qui vient de les admettre au nombre de ses membres et ils promettent de coopérer à ses utiles travaux.

M. Francis Lavallée, membre de la Société résidant à la Trinidad de Cuba, lui adresse les plans des ports de

cette ville avec une notice explicative, et il annonce l'envoi de nouveaux documens sur l'île qu'il habite.

M. Eyriès offre à la Société, de la part de M. Berthelot, présent à la séance, une carte de l'île de Ténériffe, levée par ce voyageur durant un séjour de plusieurs années qu'il a fait aux îles Canaries.

Plusieurs autres ouvrages sont offerts par MM. Albert-Montémont, de Ladoucette et Roger.

La Commission centrale, sur le rapport de sa section de publication, décide qu'elle fera imprimer dans le recueil de ses Mémoires.

1° Le manuscrit d'un voyage du moine Bernard à Jérusalem, vers le ix<sup>e</sup> siècle.

2° Celui d'un voyage de Sœwulf dans le x<sup>e</sup> siècle.

3° Celui des voyages de Plan-Carpin, s'il est possible, ainsi qu'on l'espère de se procurer le texte complet.

4° Une traduction de la géographie d'Aboulféda, par M. Reinaud, membre de l'Institut.

5° Un commentaire sur les voyages de Marco-Polo, par M. Klaproth.

La Commission remercie MM. Reinaud et Klaproth de l'hommage qu'ils ont bien voulu faire de leur travail sur deux ouvrages si importants.

Elle décide en principe que la traduction de l'Edrisi par M. Jaubert sera accompagnée d'une carte générale qui sera la réduction des 70 cartes originales jointes au texte arabe : une de ces dernières cartes sera également publiée comme *specimen*.

M. d'Avezac donne quelques détails qu'il a reçus d'Angleterre sur des cartes des ix<sup>e</sup> x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles qui se trouvent soit au British Museum, soit à Cambridge, ou dans des bibliothèques particulières.

M. Jomard lit une notice historique sur le Bey de



Constantine, faisant suite à l'itinéraire dont il a donné communication dans les dernières séances.

M. Roux de Rochelle lit une notice sur la géographie historique de l'ancienne Judée.

*Séance du 20 mars.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. E. A. Vail, citoyen des Etats-Unis, admis récemment au nombre des membres de la Société, lui adresse ses remerciemens et promet de coopérer à ses travaux.

M. Reinaud, membre de l'Institut, remercie la Commission centrale du choix qu'elle a bien voulu faire de sa traduction française de la Géographie d'Aboulféda pour être publiée sous les auspices de la Société. On imprime dans ce moment le texte arabe, et la traduction pourra être mise immédiatement à sa disposition.

M. Jomard communique de la part de M. le baron Benjamin Delessert, une lettre de M. Gay, datée de Santiago le 1<sup>er</sup> août 1834. Ce voyageur annonce son heureuse arrivée dans le Chili, qu'il se propose d'explorer sous le triple rapport de l'histoire naturelle, de la physique et de la géographie. La Commission remercie M. Delessert de cette communication et renvoie la lettre de M. Gay au comité du Bulletin.

MM. de Humboldt, Vandermaelen et Bertolotti, de Turin, font hommage à la Société, le premier, de la 9<sup>e</sup> livraison de son *Atlas du voyage aux régions équinoxiales* ; le second, du *Dictionnaire géographique de la province de Limbourg*, et le troisième, de son *Viaggio nella Liguria Marittima*. M. Walckenaer est prié de faire un rapport verbal sur ce dernier ouvrage.

M. d'Avezac lit pour M. Warden une notice sur les travaux de la Société coloniale de Pensylvanie et sur la

première expédition des émigrans de couleur qui sont allés fonder une colonie à Bassa Cove, sur les côtes d'Afrique, voisines de la première colonie de Liberia. Cette communication et la carte qui l'accompagne seront insérées au Bulletin.

M. Dubuc lit une notice sur la vallée d'Andorre qu'il a visitée récemment. L'auteur profitera des observations qui lui sont faites par MM. Jomard et Walckenaer pour donner plus de développement à son travail, qui sera ensuite renvoyé au comité du Bulletin.

M. le président annonce que conformément aux desirs de la Commission centrale, une députation de trois membres s'est rendue auprès de madame Barbié du Bocage et de son fils pour leur exprimer les regrets de la Société, à l'occasion de la mort récente de M. Alexandre Barbié du Bocage.

M. Roux de Rochelle, au nom de la commission spéciale chargée de l'examen du concours relatif au prix annuel pour la découverte géographique la plus importante, présente comme rapporteur, un résumé des principaux voyages exécutés dans le cours de l'année 1832. Il résulte des conclusions du rapport de la Commission spéciale, que la Société aura à décerner, dans sa séance générale du 27 mars : 1° le prix annuel à M. d'Orbigny pour ses voyages dans l'Amérique méridionale; 2° une médaille d'argent à M. Burnes pour ses voyages sur l'Indus et à Boukhara; 3° une mention honorable et une médaille de bronze à M. Conolly pour son voyage au nord de l'Inde par le Turkestan, la Perse et l'Afghanistan. Les découvertes des missionnaires évangéliques dans l'Afrique méridionale, les voyages de M. Moerenhout dans l'Océanie, ceux de M. Berthelot dans les îles Canaries, et de M. Gay dans le Chili, ont été mentionnés

par la Commission spéciale. Elle a également pensé qu'il y avait lieu de réserver pour l'examen et le concours de l'année prochaine, les titres de M. Callier, qui vient de déterminer un voyage dans l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Arabie Pétrée.

Sur la proposition de M. d'Avezac et après une discussion approfondie, la Commission centrale décide que le nombre de ses correspondans étrangers qui est actuellement de 18, sera porté à 30; mais que toutes ces nouvelles nominations n'aient pas lieu à-la-fois, et qu'il ne pourra pas en être fait plus de quatre par année.

M. le président adresse à M. Francisque Michel, présent à la séance, les remerciemens de la Commission centrale pour l'empressement qu'il a bien voulu mettre à collationner dans les bibliothèques de Londres et de Cambridge le manuscrit de Rubruquis qui doit être publié par ses soins dans le recueil des Mémoires de la Société. M. F. Michel fait à la Commission de nouvelles offres de service qui sont acceptées avec reconnaissance.

#### MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 6 mars 1835.*

M. Eugène A. VAIL, citoyen des États-Unis.

#### OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 6 mars 1835.*

Par M. Albert Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 30<sup>e</sup> livraison (Burnes, voyage sur l'Indus et à Bokhara. — *Atlas pour l'intelligence de la Bibliothèque des voyages*, dressé par M. Monin, 3<sup>e</sup> livraison.

Par M. Berthelot : *Carte topographique de l'île de Ténériffe* levée de 1825 à 1827. 1 f.

Par M. Francis Lavallée : *Plano hidrografico de los puertos de Casilda, Masio y demas fondeaderos adyacentes comprendidos desde el Rio del Guaurabo hasta punta, y rio de Agabama en la parte meridional de la Isla de Cuba* y levantado de orden superior por el Capitan de fregata (Don Jose Del Rio) y construido nuevamente en el presente año de 1833, por D. F. Lavallée 1 f. manuscrite.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, tome II, 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> livraisons.

Par MM. les éditeurs : *Voyage pittoresque en Amérique*. 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> liv.

Par M. le baron Roger : *Notice sur la découverte d'un emplacement de forges, de bains et d'autres ruines d'établissements romains dans le département du Loiret*, broch. in-8°.

Par M. le baron de Ladoucette : *Compte-rendu des travaux de la Société Philotechnique pour 1834*. broch. in-8°. — *Discours prononcé à la Chambre des députés sur le défrichement des bois et forêts*, broch. in-8°.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de février.

Par MM. les directeurs : Numéros 94 et 95 de *l'Institut* et numéros 47 et 48 de *l'Écho du monde savant*.

*Séance du 20 mars.*

Par M. le baron de Humboldt : *Atlas géographique et physique du Voyage aux régions équinoxiales*, 9<sup>e</sup> liv.

Par la Société royale asiatique de Londres : *Journal de cette Société*, tome 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> partie.

Par MM. Vander Maelen et Meisser : *Dictionnaire géographique de la province de Limbourg*, 1 vol. in-8°.

Par M. David Bertolotti : *Viaggio nella Liguria Marittima*, di D. B. Turin 1834, 3 vol. in-8° avec une carte.

Par M. Ansart : *Atlas historique de tous les états européens*, par M. Chr. et Fr. Kruse traduit de l'allemand, revu, corrigé et continué jusqu'à l'année 1834 pour le texte, par Ph. Lebas, pour les cartes, par F. Ansart, 3 livraisons.

Par M. d'Orbigny : *Carte d'une partie de la République argentine*, comprenant les provinces de Corrientes et des Missions, 1 feuille.

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahier de mars de son Journal*.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 13 et 14<sup>e</sup> livraisons.

Par l'éditeur : *Voyage pittoresque en Amérique*, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> livraisons.

Par MM. les directeurs : Numéros 96 et 97 de l'*Institut* et numéros 49 et 50 de l'*Echo du monde savant*.

---

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

AVRIL 1835.

---

### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 27 MARS 1835,

PRÉSIDÉE PAR M. LE COMTE DE MONTALIVET, PAIR DE FRANCE, ETC.

---

### RAPPORT

*Fait à la Société de Géographie, dans sa séance générale  
du 27 mars 1835.*

*Commissaires : MM. Eyriès, Jomard, Daussy, d'Urville,  
et Roux de Rochelle, rapporteur.*

Messieurs,

Le concours qui s'est ouvert cette année sur les plus importantes découvertes géographiques, faites en 1832, est également remarquable par le nombre et le mérite des voyages entre lesquels vous avez eu à choisir. Cette heureuse concurrence atteste l'état progressif d'une science, que vous secondez, messieurs, par votre coopération, qui étend chaque jour ses paisibles conquêtes, et qui emprunte le secours de toutes les autres études propres à l'éclairer et à l'agrandir.

Vous avez bien voulu, messieurs, charger de l'examen des travaux qui vous occupent aujourd'hui une commission spéciale, composée de MM. Eyriès, Jomard, Daussy, d'Urville et de moi : j'ai l'honneur de vous rendre compte



de l'opinion de vos commissaires; et si la richesse du concours actuel m'entraîne dans quelques développemens, j'ose croire que l'intérêt même d'un sujet si important à vos yeux pourra soutenir votre attention.

Les voyages faits par M. Burnes, en 1831 et 1832, dans les régions de l'Indus et de ses affluens, dans le Caboul, dans les plaines de l'Oxus et dans le Turkestan, ont d'abord attiré notre attention. Ils nous étaient signalés par le prix qu'ils ont obtenu de la Société géographique de Londres, dont les suffrages sont d'un si grand poids, et par l'avantage dont ils commencent à jouir d'être traduits en d'autres langues, honorable privilège qui appartient aux bons ouvrages.

M. Burnes, lieutenant d'infanterie de la compagnie anglaise des Indes Orientales, partit au mois de janvier 1831, de la côte de Cutch, située entre le Sindi et le Guzerate, pour entrer dans une des bouches de l'Indus: il remonta ce fleuve et ses principaux tributaires, se rendit successivement à Hyderabad, à Outch, à Moultan et dans la grande cité de Lahor, et remplit près du souverain des Seiks la mission dont il avait été chargé par sir John Malcolm, qui était alors gouverneur de Bombay.

Ce premier voyage de M. Burnes nous a valu des mémoires instructifs sur le cours de l'Indus et sur celui de ses affluens, autrefois connus sous les noms d'Aerfinès, d'Hysudrus, d'Hydraotes et d'Hydaspes. Si nous rappelons ces anciennes dénominations, c'est qu'elles ont été consacrées par l'histoire, et qu'elles se lient aux annales de quelques peuples fameux par leurs prospérités ou par leurs grandes infortunes.

L'année suivante, ce voyageur atteignit par une autre voie le cours supérieur des mêmes fleuves: il partait de Lodiana, ville de l'Indostan britannique, voisine du

pays des Seiks, et il revint à Lahor, où deux officiers français, MM. Allart et Court, élevés par la confiance du Radjah aux premiers emplois militaires, lui rendirent tous les bons offices, propres à faciliter son honorable entreprise. M. Burnes traversa l'Indus, au même point où ce fleuve avait été franchi par Alexandre : il parcourut les pays où avaient régné Taxile et Porus, s'engagea dans la vallée de Caboul, et franchit la chaîne de montagnes qui sépare les versans de l'Indus et de l'Oxus, et que les anciens connurent sous le nom de Paropamisus. Cette chaîne qui touche vers l'Est à l'Himalaya se prolonge à l'ouest entre la Bactriane et l'ancien pays des Parthes, et va se réunir aux montagnes voisines de la mer Caspienne. M. Burnes entra dans les vastes plaines qu'arrosent l'Oxus et ses affluens : il visita la ville de Balk qui occupe l'emplacement de Bactra, et la ville de Bokhara, située dans l'ancienne Bazarie, l'une des régions de la Sogdiane : ce lieu fut le terme de ses voyages au-delà du fleuve. Il revint ensuite, à travers les déserts stériles qui séparent le Khorassan et la Boukharie, dans les régions basses du Mazanderan; puis il regagna vers le midi l'immense plateau de la Perse, en suivant, pour franchir les montagnes, le passage anciennement connu sous le nom de Pyles ou portes caspiennes.

M. Burnes avait observé dans son premier voyage le pays des Malliens et des autres peuples qui furent soumis par Alexandre près des rives de l'Indus : il avait ensuite reconnu une partie des mêmes contrées que le conquérant, entre les limites de l'Inde et les montagnes de l'ancienne Hyrcanie, où Darius fut assassiné par un de ses sujets, et fut honoré et pleuré par son vainqueur.

Ne nous étonnons pas, messieurs, de l'attention

donnée par M. Burnes aux grandes expéditions d'Alexandre. Les traces du héros macédonien sont encore empreintes dans une partie de ces contrées. Des ruines, des noms, des traditions nous y révèlent son passage; et l'illustre conquérant de la Bactriane et de la Sogdiane nous conduit par Bactra et Maracanda jusqu'aux rives du Jaxartes, jusque dans ces plaines où il retrouva et combattit les Scythes, qu'il avait déjà vaincus au nord de la Macédoine, et qui s'étendaient alors sous différens noms dans les régions centrales de l'Europe et de l'Asie.

En faisant revivre dans les récits de ses voyages les grandes traditions de l'antiquité, M. Burnes rappelle également celles du moyen âge. Genghis et Timour traversèrent aussi les régions voisines des sources de l'Indus, lorsqu'ils portèrent vers l'Occident le fléau de leurs conquêtes. Ainsi des souvenirs de différens siècles sont venus donner aux descriptions du voyageur ce haut intérêt qui naît de l'importance et de la variété des événemens; mais M. Burnes s'attachait surtout à bien connaître la situation actuelle des lieux, à déterminer avec exactitude le cours des fleuves, la direction des montagnes, leur hauteur, l'emplacement des cités, la constitution géologique des territoires, leurs productions, les espèces vivantes qui leur appartiennent, les communications à établir par les rivières, les vallées, les défilés des montagnes, ou la vaste étendue des déserts. Les documens précieux que renferment ses voyages, sur les sources de l'Indus, sur tout le cours de l'Oxus, sur la mer d'Aral, sur la chaîne du Caucase indien, sur les populations des divers pays qu'il a traversés, sont le fruit d'un esprit cultivé par l'étude, habile à saisir sous tous les rapports les sujets qu'il traite, et cherchant à diriger vers un but

utile aux relations et au commerce de différens peuples les nombreuses observations géographiques qu'il a rassemblées.

Après cette analyse des travaux de M. Burnes, nous devons rappeler ici, comme digne d'une mention très honorable, un voyage à travers la Russie, la Perse et l'Affghanistan, fait en 1830 par M. Arthur Conolly, et publié en 1834. Cet officier anglais, attaché comme M. Burnes au service de la compagnie des Indes, parcourut, entre le nord de la Perse et l'Indus, une route différente de celle que nous venons de suivre, et il s'attacha moins à tracer avec exactitude la topographie de ces contrées qu'à décrire la situation politique et les mœurs de leurs habitans. Les notions qu'il donne sur les différentes tribus de Turcomans, errantes dans leurs steppes et leurs pâturages, et menaçant tour-à-tour de leurs incursions le territoire de la Perse et celui du Khan de Khiva, font bien connaître les mœurs de ces nations nomades, dont une partie a néanmoins formé quelques établissemens sédentaires.

Des remarques instructives sur l'embouchure présumée d'un ancien lit de l'Oxus dans la mer Caspienne, se trouvent dans la première partie du voyage de M. Conolly. Il revient des bords de cette mer à Astérad, et se rend dans la ville sacrée de Mesched, qui est un lieu de pèlerinage pour les Persans : il se dirige ensuite sur Hérat, gagne les plaines de Candahar, et la province de Belouchistan, traverse la chaîne de montagnes qui s'étend au nord de l'Indus, et après avoir passé le fleuve, il en remonte la rive méridionale, et il se rend à Delhy où son voyage se termine.

L'Affghanistan, que M. Conolly venait de parcourir n'était plus ce vaste empire qui se rendit redoutable à la

Perse : les dissensions de la famille de ses souverains l'avaient affaibli et démembré. Il ne reste aujourd'hui qu'une de ses quatre provinces à l'héritier légitime ; les trois autres lui ont été enlevées par ses frères, et sont devenues autant d'états séparés. L'Orient offre de nombreux exemples de ces vicissitudes, et de cette rapide fortune des empires, qui s'élèvent et qui disparaissent.

Un voyage plus varié, plus fécond en résultats, plus riche en observations de géographie, d'histoire, d'antiquités, de géologie, nous ramène dans les régions d'Asie plus voisines de la Propontide et de la Méditerranée : c'est celui de M. Callier, officier français attaché au corps de l'état-major, qui a visité pendant plusieurs années une partie de l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine, et les régions occidentales de l'Arabie-Pétrée. Il était d'abord accompagné de M. Stamaty, fils du consul de France ; et les deux voyageurs, arrivés à Smyrne en 1830, se rendirent à Constantinople par Magnésie, l'ancienne Tyatira et la ville de Brousse. Les témoignages de l'histoire et beaucoup d'observations locales leur aidèrent à fixer avec plus d'exactitude différentes positions géographiques de cette contrée. Dans un second voyage ils virent Nicomédie, Nicée, Dorylée, lieux fameux dans l'histoire des croisades ; ils parcoururent toute la partie nord-ouest de l'Asie-Mineure jusqu'au Sangarius, remontèrent vers les sources du Thymbris, gagnèrent celles du Méandre, à travers les embranchemens occidentaux du Taurus, et se rendirent à Smyrne.

L'objet de leur troisième voyage était de parcourir les versans septentrionaux de la longue chaîne du Taurus et les bassins du Sangarius et de l'Halys : ils s'avancèrent vers l'est jusqu'au mont Argée, point culminant qui domine les régions de la Mesopotamie et de l'Asie-Mineure :

ils descendirent dans le bassin de l'Euphrate, gagnèrent celui du Tygre, et revinrent terminer à Alep cette importante exploration. C'est là que mourut M. Stamaty; et M. Callier continua seul le cours de ses voyages. Il se dirigea vers la Syrie supérieure, la Cilicie-Campestris et la Cappadoce; et en suivant cet itinéraire, il porta spécialement ses recherches sur la situation du champ de bataille d'Issus, sur l'emplacement des Pyles syriennes, sur celui des Pyles ciliciennes, sur les contrées du mont Taurus, où le Pyrame, le Sarus, l'Halys, le Mélas vont prendre leur source. Le tracé des montagnes, leur direction et le cours de différens fleuves qui en arrosent les vallées se trouvaient altérés dans nos cartes; M. Callier prit soin de les rectifier.

Ce voyageur visita dans un cinquième voyage la Célé-Syrie et la Palestine; il parcourut la double chaîne du Liban et de l'Anti-Liban, observa toutes les positions remarquables de la Judée, depuis les côtes de la mer jusqu'aux rives du Jourdain, gagna l'extrémité septentrionale de la Mer-Rouge, et se rendit au Caire, d'où il revint continuer ses recherches sur la Palestine.

Si nous mesurons à l'importance des travaux de M. Callier l'étendue de notre analyse, elle serait plus longue. Mais comme la plupart des voyages et des observations, dont le mérite lui appartient exclusivement et sans partage, sont postérieurs à l'année 1832 dont nous avons à vous occuper aujourd'hui, votre commission a pensé, messieurs, que les titres de ce voyageur devaient être réservés pour un autre concours, et que des travaux si dignes d'encouragement deviendraient alors l'objet d'un examen spécial, dont il ne nous appartenait pas d'enlever le soin ou le mérite à nos successeurs.

Ici nous quittons des contrées anciennement célèbres



par leur civilisation, pour passer à des régions où les bienfaits de la société commencent à peine. Nous n'avons plus à retrouver la trace des anciens empires ; mais nous avons à suivre les pas des voyageurs qui ont frayé leur route à travers le désert.

Sans vous entretenir, messieurs, des différentes tentatives que l'on continue de faire, pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique par le nord et l'occident de ses rivages, nous devons particulièrement citer les découvertes faites dans ses régions australes, vers les sources du fleuve Orange, au nord du pays des Hottentots, et dans les vallées qui se prolongent entre la contrée des Boschémans et le vaste désert des Kalliharri. Ces découvertes sont l'honorable conquête des missionnaires évangéliques. Sans autres armes que la religion et la parole, ils ont entrepris de convertir des tribus sauvages, et de les amener aux principes de la morale chrétienne et de l'état social. C'est là qu'ils cherchent la récompense des privations, des fatigues, des périls auxquels il se condamnent ; et déjà nous apercevons sur les cartes de l'Afrique méridionale ces villages , ces hameaux de nouvelle origine, où les missionnaires rassemblent les familles qu'ils ont attirées vers l'agriculture. Ce sont d'heureux empiètemens sur les contrées sauvages , où j'on ne connaît encore que la vie nomade. De nouvelles lignes d'habitations s'y prolongent successivement ; glorieuse marche d'une civilisation naissante , qui tend sans cesse à se propager, grâce au zèle infatigable de ces pieux apôtres ! Iatakou est devenu le centre de leurs missions , dont il avait été le poste le plus avancé : leurs découvertes, dirigées vers le nord-est, s'étendent aujourd'hui jusqu'au 20° degré de latitude méridionale : on explore de proche en proche les contrées

voisines; et ces reconnaissances, commencées par le midi de l'Afrique, tendent à se rejoindre à celles qui pourront être entreprises d'orient en occident, par la côte de Sofala.

Un savant voyageur, M. Berthelot, est venu attirer notre attention sur cet Archipel des Canaries, dont les anciens avaient fait les îles Fortunées: il pense qu'elles furent successivement occupées par les rois de Mauritanie et par les Romains sous le nom d'îles Purpurines; les Arabes y pénétrèrent dans la suite, et la conquête des Normands conduits par Bethencourt vint y établir dans le quinzième siècle le pouvoir des Européens.

M. Berthelot, qui s'était rendu en 1819 dans l'île de Ténériffe, où il devint directeur du jardin botanique d'Orotava, parcourut, quelques années après, avec M. Webb, savant naturaliste anglais, les différentes îles de l'Archipel, et il fit dans celles de Palma, de Fort-Aventure, de Canarie, de Lancerotte, un assez long séjour, pour en relever la carte avec soin, et pour en observer la formation géologique, et les productions naturelles. Des traces d'éruptions et de soulèvemens volcaniques s'y manifestent encore de toutes parts. Des scories couvrent une partie du sol; et la chaleur et les émanations des solfatares y attestent la présence continue des feux souterrains. La culture qui s'est introduite dans le sein même de quelques anciens cratères, éteints ou assoupis depuis long-temps, y va chercher, à travers les couches de lave qu'elle est réduite à sonder, un lit de terre végétale où elle établit ses plantations.

Une carte de l'île de Ténériffe vient d'être publiée par M. Berthelot; celles des autres îles qu'il a visitées paraîtront successivement; et ce que nous pouvons

déjà connaître de ses travaux nous annonce un observateur très éclairé.

Six années de navigation et de séjour au milieu des Archipels du centre de l'Océanie ont permis à M. Moerenhout de faire des remarques nombreuses sur la géographie de ces contrées, sur les vents et les courans dont la tendance, généralement tournée vers l'ouest, se trouve modifiée d'une manière périodique par le changement des saisons, et sur les causes locales et accidentelles qui donnent à ces courans aériens et maritimes une autre direction, à mesure que l'on s'avance vers les côtes de la Nouvelle-Hollande. M. Moerenhout s'était rendu, pour des expéditions commerciales, dans l'île de Taïti; et ses opérations embrassaient les différens groupes d'archipels qui s'étendent d'orient en occident entre l'île Pitcairn et les îles Fidji, et du midi au nord entre la Nouvelle-Zélande et les îles Sandwich. Il apprit la langue de Taïti qui est la plus répandue dans ces parages, afin de recevoir des habitans eux-mêmes la connaissance de leurs traditions, et de mieux s'identifier avec leurs usages. Les recherches qu'a faites ce voyageur, sur leur degré de développement intellectuel, sur l'ensemble de leur système religieux, et sur leurs idées de cosmogonie, l'ont porté à croire que leur religion appartenait à un peuple qui fut autrefois plus éclairé; mais que ses descendans ont ensuite altéré cette tradition première, et qu'ils n'en ont conservé que d'imparfaits souvenirs.

L'opinion généralement répandue parmi eux est que les nombreux archipels de cette mer étaient autrefois réunis, et qu'ils formaient un continent dont la surface fut envahie par l'Océan, et dont les îles actuelles ne sont que les débris.

Sans avoir de jugement à exprimer sur une telle hypothèse, nous nous arrêterons, avec l'auteur, à un phénomène qui tendrait à reconstruire ce continent submergé. On doit à la formation des bancs de corail et à leur exhaussement progressif la création d'un grand nombre d'îles de ces parages : elles ne formaient d'abord que des écueils sous-marins : elles sont ensuite parvenues à la surface des vagues ; elles les ont surmontées ; et les vents et les eaux leur ont porté les premières germes de la végétation , avant qu'elles devinssent le séjour de l'homme. M. Moerenhout a étudié ces formations successives dont le développement continue sans cesse : il a observé que ces bancs de coraux paraissaient généralement dirigés du sud-est au nord-ouest dans les archipels qu'il a visités : il s'est rendu compte des espèces végétales qui appartiennent à ces différentes îles, des situations géographiques où elles prospèrent, de celles où elles languissent et viennent à disparaître : ses navigations lui ont fait découvrir, surtout dans l'archipel des îles Basses, plusieurs îles ou rescifs, qui n'avaient pas encore été aperçus par les voyageurs, et qui peuvent être en effet des îles de nouvelle formation. Ainsi les règnes de la nature semblent se modifier l'un par l'autre ; et des colonnes, des madrépores, lentement élaborés par des zoophytes innombrables, s'élèvent du sein de la mer, usurpent une partie de son domaine, et attendent que les invasions ou les naufrages des navigateurs leur donnent de nouveaux habitans.

Nous arrivons, messieurs, au voyage qui, par son importance, ses difficultés, son étendue, et par l'ensemble des observations qu'il a fait naître, nous a paru le plus digne de vos honorables récompenses et de vos suffrages, dans le concours qui vous occupe aujourd'hui

M. Alcide d'Orbigny partit de France en 1826 comme voyageur naturaliste, pour visiter les régions de l'Amérique méridionale qui pouvaient nous être inconnues, ou sur lesquelles nous n'avions que des notions erronées ou incomplètes. Il se rendit à Buenos-Ayres, et il fit en 1828 un premier voyage dans les provinces de Entre-Rios et de Corrientes qui se prolongent du sud-ouest au nord-est, entre les fleuves d'Uruguay et de Parana. M. Parchape, ancien élève de l'école polytechnique, se trouvait alors à Buenos-Ayres : la liaison qui s'établit entre deux hommes si dignes l'un de l'autre fut d'abord utile à la concordance de leurs travaux géographiques; mais dans la suite de ses voyages, M. d'Orbigny n'eut plus à s'appuyer que de ses propres observations. Parvenu à l'extrémité de ces provinces, il s'embarqua seul sur le Parana, en descendit le cours jusqu'à Buenos-Ayres, et traça, durant cette navigation, la carte des sinuosités du fleuve, de ses îles et de ses rivages : il observa la constitution géologique de leur territoire, recueillit des échantillons de leurs minéraux, fit des dessins ou des collections de leurs animaux et de leurs plantes, et mit en ordre à Buenos-Ayres cette première partie de ses travaux.

L'année suivante, M. d'Orbigny s'engagea vers le sud, dans les vastes plaines des Pampas, et à travers les peuplades errantes qui y sont répandues; il parvint au Colorado, parcourut les solitudes qui s'étendent entre ce fleuve et le Rio-Negro, entra dans la terre de Patagonie, et ne termina qu'au 43° degré de latitude méridionale son exploration. Il avait observé tous les accidens du sol, et avait fait, hors de sa direction principale, de nombreuses excursions : il s'était rapproché du littoral, avait relevé la carte des dunes, des lacs salés que l'on rencontre au midi du Colorado, celle des

rives du Rio-Negro dont il remonta le cours , celle des falaises escarpées qui entourent la vaste baie de Saint-Antoine , et qui ne permettent l'accès des bâtimens que sur quelques points , où cette ligne de rochers est interrompue.

Ce voyageur revenu à Buenos-Ayres , s'embarqua pour le Chili , et après un séjour de trois mois dans cette contrée , il se rendit par mer , en 1830 , au port péruvien d'Arica , d'où il devait gagner le sommet des Andes. Un observateur instruit , M. Pentland , avait fait en 1827 un voyage dans une partie de ces hautes régions ; il y avait fixé par des observations astronomiques la position des lieux les plus importans , celle des villes de la Paz , d'Ororo , de Chuquisaca , de Potosi , de Cochabamba et d'un certain nombre de hauteurs voisines ou intermédiaires. Les calculs de M. Pentland ont un caractère de précision et d'exactitude , qui a déterminé le bureau des longitudes de France à les admettre , et à les insérer dans ses tables d'observations ; ils ont pu servir de points de repère aux voyageurs qui avaient à traverser les mêmes contrées. Mais en nommant les points que cet observateur avait reconnus , nous indiquons aussi les limites où il s'arrêta : M. Pentland avait vu les régions occidentales du Haut-Pérou ; et M. d'Orbigny parcourut , dans toute son étendue , et dans tous les sens , la république entière de Bolivia , contrée plus grande que la France.

Rendons hommage à l'illustre président de cet état , dont notre voyageur reçut l'accueil le plus hospitalier. Don André de Santa-Cruz vit dans les recherches qu'il se proposait de faire un moyen de connaître , sous un grand nombre de rapports plusieurs régions qui n'étaient pas encore explorées , de vastes plaines incultes et sans ha-



bitans, des montagnes que l'on jugeait impraticables, des rivières dont on n'avait vérifié ni la direction ni l'embouchure, et dont on n'avait pas même essayé la navigation.

Ces dispositions bienveillantes du gouvernement de Bolivia facilitèrent les entreprises de M. d'Orbigny ; mais il lui restait à vaincre les obstacles de la nature, à se préserver quelquefois des sables mouvans ou des marécages, de l'insalubrité du sol ou des ardeurs du ciel, de la rencontre des bêtes féroces, des ravines, des précipices, creusés par les torrens, ou par la violence des convulsions de la terre, dans les régions sauvages qu'il avait à parcourir. Ce voyageur explora toute la province de Chiquitos; il longea la frontière du Brésil, bornée sur ce point par la rivière de Paraguay; et pénétrant ensuite dans le vaste territoire de Moxos, il suivit le cours du San-Miguel jusqu'à son embouchure dans le Guapuré, qui est lui-même un des affluens du Mamoré. Ce dernier fleuve est le plus considérable de la république de Bolivia; il se dirige vers le nord, pour aller se perdre, après un cours de deux cents lieues, dans le Madeira, l'un des principaux tributaires du fleuve des Amazones. M. d'Orbigny remonta le Mamoré, et il en examina tous les affluens; l'un des plus considérables de sa rive gauche est le Rio-Chapari: il se dirigea vers sa source, située dans la Cordillère orientale, gagna ensuite le Rio-Securi, autre affluent du Mamoré, et reconnut, en le descendant dans toute sa longueur, que cette voie ouvrait la communication la plus facile entre Moxos et Cochabamba. Ces deux points n'avaient eu de relations jusqu'alors que par des sentiers, périlleux, détournés, et souvent rendus impraticables par les neiges et les torrens des montagnes.

Dans les autres excursions que fit ce voyageur, soit

entre Moxos et Santa-Cruz de la Sierra, soit dans toutes les autres directions de ces plaines immenses et des régions plus élevées, il se procura un système complet du cours des rivières, de la nature du sol qu'elles traversent, et des productions de leurs rivages, des ondulations du territoire, des points où elles se rattachent aux collines, aux montagnes, à leurs divers embranchemens, qui soutiennent comme des contre-forts le boulevard des Andes.

Ces différentes observations sur toute la surface des contrées de Chiquitos et de Moxos occupèrent pendant long-temps M. d'Orbigny. Il relevait toutes les sinuosités des fleuves ou des sentiers parcourus, mesurait les distances à l'aide d'une montre, orientait à la boussole ses reconnaissances, et voyait dans les pics des Cordillères autant de jalons et de signaux auxquels il pouvait assujétir ses directions. Quoique son exemple nous ait montré comment un observateur ingénieux et fidèle peut suppléer par d'autres procédés à quelques moyens d'évaluation qui lui manquent, ne lui demandons pas toujours une précision absolue, que le peu d'instrumens mis à sa disposition ne lui permettait pas d'obtenir; mais remarquons le nombre et l'ensemble des documens de diverse nature qu'il nous a procurés sur de vastes régions, si imparfaitement connues des Européens. La constitution du sol, les plantes dont il est orné, les espèces d'animaux répandues à sa surface ne peuvent être étrangères à nos recherches; et nous devons remercier ce voyageur des observations importantes et variées qu'il a faites sur tous les règnes de la nature, ainsi que des nombreuses collections dont il a enrichi les différentes branches de l'histoire naturelle. N'est-il pas intéressant pour la géographie;

qui doit aussi s'appliquer à l'étude des divers climats, de reconnaître avec M. d'Orbigny que les plantes d'une latitude éloignée des tropiques se retrouvent cependant dans quelques régions de la zone torride, qui doivent à leur élévation le climat des zones tempérées? Ce voyageur a remarqué sous l'une et l'autre latitude, et avec de semblables différences de nivellement, des espèces d'animaux identiques ou analogues. Cette similitude de résultats répand un nouveau jour sur la géographie qui, pour rendre ses descriptions plus complètes et plus instructives, doit aussi nous faire connaître l'influence que la hauteur du sol ou la température exercent sur l'habitat des plantes, et sur les espèces vivantes, mêlées à cette végétation.

Les observations géologiques de M. d'Orbigny offrent au Géographe une autre source d'intérêt; et si nous voulons suivre sur la terre la trace et les progrès de la population, ce genre d'étude nous apprend pourquoi divers pays sont condamnés à la stérilité, par la constitution même du sol, ou par les principes délétères qui le rendent inhabitable : la même étude nous montre les territoires où les plantes et les animaux peuvent vivre, où la race humaine peut se conserver; et cette connaissance qui s'applique à l'homme est bien digne de nos recherches, car c'est lui, c'est lui seul que nous voyons sans cesse placé à la tête des œuvres de la création; et la terre ornée de toutes ses productions, de toutes les espèces qui la vivifient, nous paraît plus belle, sous le sceptre de l'homme qui en est le roi.

Voilà pourquoi nous attachons une haute valeur aux ouvrages où les différentes études de la nature sont réunies. Nous sommes même plus exigeans: nous demandons qu'un voyageur nous fasse connaître les

mœurs des peuples , qu'il nous instruisse de leur histoire , qu'il pénètre dans leurs plus anciennes traditions , qu'il nous conduise même jusqu'à leur origine , jusqu'à cette mythologie , souvent obscure et mystérieuse qui entoura de fables leur berceau.

M. d'Orbigny n'avait eu à remplir qu'une partie de cette tâche difficile dans les voyages que nous venons de décrire ; mais un autre champ d'observations vient de s'ouvrir à lui , lorsque , abandonnant les vastes solitudes de Moxos , il revient dans les cités de la Bolivia , lorsqu'il se rend de Santa-Cruz à la Plata ou Chuquisaca , à Potosi , à Ororo , à la Paz , et sur les bords de ce lac fameux de Titicaca , où s'accomplirent autrefois les plus grandes solennités de la religion des Péruviens.

Les noms de la Plata , de Potosi , nous rappellent ces mines célèbres dont la richesse éblouit leurs conquérans. Ces précieux métaux étaient employés , long-temps avant la conquête , dans la parure des chefs et des guerriers , dans les ornemens des palais et des temples ; et M. d'Orbigny regarde comme anciennement destinée au lavage de l'or une suite de bassins et de réservoirs , creusés dans les rochers qui couvrent , comme une plate-forme inclinée , une montagne située à quarante lieues au nord-ouest de Santa-Cruz. La mémoire de cette ancienne destination paraît néanmoins s'être effacée dans le pays même , et les indigènes ne voient plus dans ce monument d'antiquité que les vestiges d'une forteresse érigée par un Inca. Un sentiment naturel , et qui se retrouve dans tous les pays , reporte la pensée des peuples vers les temps de leur force et de leur puissance.

Notre voyageur , revenu sur les hauteurs des Andes , décrit avec soin la double chaîne de ces montagnes et leur plateau intermédiaire ; il signale les majestueux

sommets de l'Himany, du Sorate, qui dominent l'Amerique entière et sont plus élevés que le Chimborazo, sans atteindre toutefois à la hauteur de l'Himalaya, qui couronne le Caucase indien : les dessins de cette partie des Andes sont terminés ; ils représentent tous les accidens du sol, et rendent plus sensible à nos yeux le relief de ces hautes régions.

Le lac de Titicaca, placé au milieu de ces plateaux supérieurs, s'étend du sud-est au nord-ouest et se partage en deux bassins : celui du nord est le plus grand ; ils sont séparés l'un de l'autre par deux presqu'îles opposées, entre lesquelles s'ouvre un détroit d'un quart de lieue de largeur. Les bords du lac sont des montagnes nues et escarpées : son lit est d'une grande profondeur, et il doit le volume de ses eaux aux torrens et aux neiges fondues de cette double chaîne des Andes dont il est le premier réservoir. Il se dégorge vers le sud, par une rivière ou *desaguadero*, dont les eaux vont se perdre à leur tour dans la grande lagune de Pança, également située sur le plateau des Cordillères.

La région où se trouve le lac de Titicaca paraît avoir été le centre de la population et de la civilisation des anciens Péruviens. L'auteur pense que leur langue était l'aymara que l'on y parle encore, et il la regarde comme la souche de la langue quichua, répandue dans les contrées circonvoisines. On voit encore au midi du lac les ruines de quelques monumens antérieurs à la conquête des Espagnols, et même au regne des Incas. Les Péruviens y avaient leur temple du soleil, avant qu'ils eussent transporté dans les deux principales îles du lac les images de leur adoration. Ces îles devinrent alors une terre inviolable et sacrée, où l'on n'abordait qu'avec des rites religieux et solennels : deux temples, devenus

célèbres, y furent érigés par les Incas, et nous pouvons encore juger de leurs imposantes proportions par les dessins que M. d'Orbigny en a faits, et qui seront joints à son ouvrage.

Ce voyageur a souvent regretté de n'avoir pu pénétrer jusqu'à Cuzco, cette ville si fameuse dans les annales du Nouveau-Monde. C'était le siège de la puissance des Péruviens; Manco-Capac y avait réuni de premières tribus arrachées à la vie sauvage; les Incas ses successeurs y avaient résidé, et François Pizarre était venu, quatre siècles après, conquérir et renverser leur empire.

Les nombreux vocabulaires que M. d'Orbigny s'est procurés sur les différentes langues, encore usitées parmi les peuplades indigènes de la Bolivie, permettent de comparer entre eux ces divers idiomes, et peuvent nous intéresser sous plusieurs rapports. Ce genre de recherches se lie à l'étude des migrations des peuples, ou de leur séjour prolongé sur un même territoire, à celle des conquêtes qu'ils ont faites ou des invasions qu'ils ont subies, à celle des différens corps de nations entre lesquels ils se sont partagés, et des causes qui ont maintenu leur séparation. Ces variétés de langage ne peuvent pas être un simple effet du hasard ou du caprice des hommes: tout s'enchaîne dans le système de leurs idées; et la variété des idiomes ou des signes qui les représentent nous conduit à examiner si des causes locales, si de larges fleuves, si des montagnes, élevées comme des barrières entre les nations, ne contribuèrent point à la différence de leurs langues, de leurs mœurs, de leur destinée.

D'autres documens ont été recueillis par l'auteur sur l'ancien état des arts dans ces mêmes contrées; souvent



même il ne se borne point à décrire , il a rapporté les monumens ; et nous pouvons entrer dans les détails de la sculpture péruvienne , de la forme que l'on donnait aux images sacrées , des procédés de l'inhumation , de la variété des armes , des vases , des instrumens de toute nature , des parures , des vêtemens , de la contexture des tissus , des imparfaites images qui aidaient à conserver les traditions , et enfin d'un grand nombre d'usages de la vie domestique. Tous ces tableaux de mœurs représentées par les monumens eux-mêmes , donnent aux récits d'un voyageur plus d'intérêt et de mouvement ; ils replacent la race humaine sur le théâtre du monde , et ils en font passer les différentes générations sous nos yeux.

Si nous avons donné quelque étendue à nos remarques sur les voyages de M. d'Orbigny , l'intérêt , le nombre et l'importance de ses observations , nous ont paru l'exiger ainsi : nous avons à les présenter sous les différens points de vue qui peuvent en faire apprécier l'ensemble. Cette analyse , messieurs , vous offre tous les motifs qui ont déterminé la commission spéciale , dont je viens d'être l'organe , à considérer M. Alcide d'Orbigny comme digne du prix annuel , que vous avez aujourd'hui à décerner , pour les plus importantes découvertes faites en géographie dans le cours de 1832.

Lorsque ce voyageur explorait la Bolivia , un autre naturaliste , M. Gay , parcourait la région centrale du Chily , qui s'étend de Valparaiso au sommet des Andes : il a visité toute la province de Colchagua , et il y a suivi dans tous leurs développemens le cours du Rio-Rappel et celui de ses affluens. Ses recherches n'ont été suspendues en 1832 que pour être reprises deux ans après , avec des instrumens et des moyens d'observation plus parfaits.

A l'époque dont votre commission s'occupe aujourd'hui , le Chily et le Pérou ont été également visités par un voyageur allemand , M. Poeppig , qui a terminé son expédition en 1832 , comme La Condamine l'avait fait près d'un siècle auparavant , en descendant le fleuve des Amazones. Nous citons ces différens voyages , non-seulement par sentiment d'estime pour leurs auteurs , mais afin de montrer avec quel soin et quel vif intérêt on s'attache à mieux connaître ces différentes contrées du Nouveau-Monde , où de grandes colonies se sont élevées au rang des nations , et où tant d'orages politiques ont menacé sans l'affaiblir le principe de vie qui les anime.

Pour compléter les conclusions du rapport que je viens , messieurs , de vous présenter , votre commission spéciale a pensé qu'une médaille d'argent devait être décernée à M. Alexandre Burnes pour ses voyages sur l'Indus et en Boukharie : elle a jugé digne d'une mention honorable les voyages de M. Arthur Conolly au nord de l'Inde , et une médaille de bronze lui est accordée comme un témoignage de l'estime de votre Société.

La commission spéciale a également mentionné les recherches et les découvertes faites dans l'Afrique méridionale par la Société des missionnaires évangéliques : elle a mentionné les importans voyages de M. Moerenhout dans plusieurs archipels de l'Océanie , ceux de M. Berthelot dans les îles Canaries , et ceux de M. Gay dans l'intérieur du Chily.

Il est à regretter que nous n'ayons encore aucun document sur les voyages de M. le docteur Ruppel en Abyssinie : la réputation de ce savant est établie , elle nous fait prévoir un ouvrage instructif.

Le mérite des voyages de M. Callier dans les régions d'Asie voisines de la Méditerranée , le rendait digne des

plus grands éloges, et nous rappelons que l'examen de ses titres et de ses travaux est renvoyé au concours de l'année suivante.

Il nous reste, messieurs, à féliciter votre Société de l'établissement de ces concours annuels. Vos honorables encouragemens ont donné à l'étude de la géographie l'impulsion qu'elle continue de suivre; et si de zélés voyageurs tentent de nouvelles découvertes, il faut aussi compter au nombre des motifs qui les animent l'espérance de vos suffrages. Vous n'avez pas de trésors à donner pour récompenses : vos prix sont fondés sur l'opinion : c'est une médaille accordée par la Société de Géographie, c'est un nom qu'elle proclame; mais un nom est quelque chose, si la voix publique le répète et le favorise.

## VOYAGE EN ORIENT

DE M. CAMILLE CALLIER ,

Capitaine au corps royal d'état-major.

Note lue dans l'assemblée générale de la Société de Géographie,  
le 27 mars 1835.

---

Messieurs,

L'esquisse rapide que j'ai eu l'honneur de vous soumettre dans une de vos séances ordinaires, vous a fait connaître les diverses routes que j'ai parcourues en Asie-Mineure, en Syrie et dans l'Arabie-Pétrée. Vous avez bien voulu accueillir avec intérêt un itinéraire simplement jalonné de quelques noms de villes, de montagnes et de fleuves et vous m'avez témoigné le désir d'entendre la lecture d'une note plus développée, dans laquelle j'entreprendrais dans quelques détails sur une partie quelconque de mes explorations. Je vous avouerai, messieurs, que ce n'est point sans quelque hésitation que j'entreprends actuellement cette tâche. Mes travaux préliminaires sont loin d'être assez avancés, et je me trouve restreint par le temps dans de trop étroites limites pour que je puisse donner à la relation partielle que vous demandez, tout le développement qu'elle comporte, et que j'ai la pensée de lui donner par la suite. Cette relation abrégée devra nécessairement porter les marques de la précipitation avec laquelle je l'aurai écrite, c'est-à-dire qu'elle sera incomplète, superficielle, aride même, surtout quand je

réfléchis combien la vue de ces lieux à-la-fois si célèbres et si peu connus suggère à l'esprit de grandes idées, d'aperçus nouveaux, d'observations intéressantes, mais qui ont besoin, pour être rassemblés et mis en ordre, d'un long travail et de nombreuses recherches. Si je me hasarde aujourd'hui à vous soumettre les principaux résultats d'une partie de mes voyages, c'est que vous comprenez parfaitement qu'une description de ces pays qui répondrait à l'importance de son sujet, ne saurait être improvisée, et que la notice que je vais vous lire ne sera pas regardée par vous comme l'ambitieux fragment d'un ouvrage inédit, mais bien comme un travail fait à la hâte et pour lequel je réclame ici toute votre indulgence.

Vous savez déjà, messieurs, qu'après la perte si douloureuse de mon infortuné camarade qui mourut à Alep à la suite de nos dangereux voyages, chez les Kurdes, je résolus de continuer seul la mission difficile dont nous avions été chargés. Nos travaux en Cappadoce, dans la petite Arménie, dans le pays de Sophène et en Mésopotamie circonscrivaient une lacune jusqu'à ce jour inexplorée. Ce qui avait rebuté tous les voyageurs européens, c'était l'extrême difficulté de pénétrer au milieu des tribus nomades dont l'inhospitalité et les habitudes de pillage inspirent la terreur à toutes les contrées qui avoisinent leur territoire. J'eusse été trop heureux de partager avec mon malheureux ami les périls de cette expédition. Sa mort toutefois ne me fit pas renoncer au projet de poursuivre seul mes recherches dans cette intéressante lacune ; je me hasardai à la parcourir, et c'est le résultat de ces explorations que je me suis proposé de vous soumettre dans cette séance.

Mon but était d'abord de me rendre d'Alep à Kaysan par la route de Marach et d'El-Bistane. Ce projet paraiss-

sait rempli de tant d'obstacles, que sur 80 Kaouasses du pacha je n'en trouvai pas un qui voulût m'accompagner si je suivais ce chemin; il n'y avait d'après eux que la route d'Adana qui fût praticable. Pour ne pas me priver de l'appui presque indispensable d'un officier du pacha, j'eus l'air d'abandonner mon dessein, et je consentis à suivre d'abord la route d'Adana, me réservant de revenir ensuite comme je pourrais par le chemin d'El-Bistane. Mais avant de quitter Alep, je dois en dire quelques mots. Cette ville paraît avoir conservé son ancien nom; car les Grecs l'appelaient *Chalybon* et les Arabes la nomment aujourd'hui *Hhaïeb*. Cependant elle fut aussi connue sous le nom de *Berea*, c'est ainsi du moins qu'elle est nommée par Strabon qui la cite comme une petite ville. Elle ne paraît pas en effet avoir joué un rôle important dans l'antiquité; au moyen âge elle était devenue la capitale d'une province et la résidence d'un prince sarrasin: aujourd'hui elle est, après Damas, la ville la plus considérable de la Syrie.

Alep est située sur un plateau assez élevé qui forme la séparation des bassins de l'Euphrate et de l'Oronte; la petite rivière du Koék, l'ancien *Chalus*, traverse ce plateau dans sa longueur; elle vient contourner les murs de la ville du côté de l'Occident et va se jeter dans le petit lac de Kennescrine auprès des ruines de l'ancienne *Chalcis*. Il est difficile d'imaginer un site plus pittoresque que celui d'Alep. Une infinité de coupoles et de minarets se groupent avec grâce autour d'une citadelle dont les murs dorés couronnent un monticule artificiel placé au milieu de la ville. Ce tableau est encadré par une enceinte de grandes tours à demi ruinées et réunies par de belles murailles. De nombreux jardins qui bordent le cours de la rivière forment autour de ces



murailles une élégante ceinture de végétation, du sein de laquelle s'élèvent encore de jolis kiosques et de brillantes coupoles. Ce qui frappe surtout dans ce paysage ravissant, c'est le contraste admirable qu'il présente avec les collines au milieu desquelles il est situé, et dont l'aspect aride et monotone fait pressentir l'approche du désert.

En sortant d'Alep je me dirigeai d'abord sur Antioche. Après avoir traversé le Koék, on s'engage au milieu d'ondulations calcaires sans eau et sans verdure. On voit de temps à autre apparaître quelques villages disséminés qui présentent l'aspect de châteaux en ruines; de hautes tours délabrées servent aux habitans de forteresses pour se défendre contre les attaques de leurs ennemis ou pour repousser les incursions des tribus nomades. Une grande partie de ces villages est occupée par des Anazès sédentaires sans cesse armés les uns contre les autres, et dont les habitudes de pillage sont un sujet de craintes continuelles pour les voyageurs. Au-delà des premières collines on arrive dans une petite plaine cultivée par des Arabes qui, au produit de leurs champs ajoutent aussi quelquefois celui de leurs rapines. On remarque dans la plaine le village de Dana, situé sur un petit monticule. Les débris qu'on y trouve indiquent l'emplacement d'un lieu ancien. Pococke y place l'ancienne Imma, mais pour des raisons que je ferai valoir ailleurs, cette opinion n'en paraît pas fondée.

En quittant Dana, on traverse la plaine pour gagner une gorge étroite et sinueuse dans les montagnes qui séparent la plaine de Dana et celle d'Antioche. Ce passage est rempli de constructions en ruines. On y remarque surtout des restes de murailles, des portes et des voûtes bien conservées, qui doivent avoir appartenu au Bas-Empire. Cette espèce de défilé aboutit à la plaine

d'Antioche à l'extrémité de laquelle on aperçoit la chaîne boisée du mont Rhosus. A la sortie de la gorge, les montagnes s'ouvrent des deux côtés en forme d'amphithéâtre et alimentent des ruisseaux qui se rendent dans le lac d'Antioche. Le chemin traverse quelques-uns de ces cours d'eau et passe ensuite sur de légers mouvemens calcaires où l'on remarque des emplacements taillés qui indiquent les lieux où les fondateurs des cités voisines sont venus prendre des matériaux. A gauche, au pied de montagnes aux flancs arides et déchirés on aperçoit sur le sommet d'un rocher les ruines d'un château qui semble appartenir à l'ancienne Imma.

La plaine d'Antioche est sillonnée d'une infinité de ruisseaux dont les eaux se répandent sur le sol et forment de nombreux marécages. Elle est devenue comme un apanage des tribus Turkmènes qui s'y réfugient pendant l'hiver avec leurs troupeaux, lorsque les neiges les obligent à descendre des montagnes. Les brigandages de ces hordes errantes inquiètent souvent les caravanes, et plus d'une fois les pachas d'Alep ont été contraints de leur faire la guerre, pour les éloigner et les punir de leurs déprédations.

Je ne pus traverser cette plaine sans être profondément ému par les grands souvenirs qu'elle réveille ; c'est là en effet que se décida l'étrange destinée d'une des femmes les plus extraordinaires dont l'histoire nous ait conservé le nom, de Zénobie, qui avait transporté comme par enchantement la civilisation la plus avancée au milieu des déserts, qui, un moment revêtue de la pourpre impériale, eut la pensée de partager l'empire du monde entre Rome et Palmyre, et qui, après avoir orné le triomphe d'Aurélien, devait échanger le titre fastueux de reine d'Orient contre la modeste condi-

tion de dame romaine, vivant à Tibur dans une terre que lui avait accordée son vainqueur. Ces lieux ont aussi été le théâtre des principaux épisodes du mémorable siège d'Antioche par les croisés. Ou dirait, à voir la forme et la vaste étendue de cette plaine, que la nature l'avait disposée pour les combats. Les Turcs n'ont point manqué de faire cette remarque et ils en ont été si vivement frappés qu'elle a été chez eux l'origine d'une prophétie. Si on les croit, la plaine d'Antioche sera un jour témoin d'une bataille sanglante où ils seront vaincus et où ils perdront toutes leurs glorieuses conquêtes.

Quand on a traversé la plaine, et qu'on est parvenu au-delà de l'emplacement de l'ancienne Imma, les montagnes se divisent en deux chaînes, et forment une vallée étroite d'où l'on voit sortir l'Oronte. Quelques touffes de saules dessinent dans la plaine les sinuosités de son cours. Son lit est encaissé et profond. On le passe sur un pont de pierre nouvellement construit sur les ruines de l'ancien. A quelque distance du pont, le fleuve reçoit les eaux du lac et se recourbe à l'ouest dans la vallée d'Antioche, bornée au nord par le mont Rhosus, et vers le sud par les sommets escarpés qui terminent le Casius. C'est sur le revers de ces dernières montagnes que Séleucus Nicator fit construire la ville qu'il nomma *Antiochia*, en l'honneur de son père Antiochus, et qui devint la capitale de son puissant empire, l'un des plus beaux débris de la succession d'Alexandre.

Sur le chemin qui conduit à Antioche, et qui se replie comme le fleuve en suivant le pied des montagnes jusqu'à la ville, on aperçoit quelques ruines éparses sur des rochers. Ces faibles restes n'indiqueraient-ils pas l'emplacement de la ville d'Antigone dont l'existence finit avec la puissance de son fondateur?

La nouvelle Antioche occupe aujourd'hui un petit espace dans l'enceinte de l'antique cité. Les anciens murs existent encore dans toute leur étendue, ils partent des bords du fleuve, traversent la plaine et s'élèvent sur la pente rapide des montagnes dont ils couronnent les sommets. Voilà tout ce qui subsiste encore de cette capitale si célèbre des rois de Syrie, et que sa grandeur et sa beauté faisaient regarder comme la troisième ville du monde. Pour le voyageur qui arrive dans ces murs, avide de rencontrer au moins de curieuses ruines et d'éloquens débris, il ne reste plus rien que des regrets et de tristes pensées; de ces palais somptueux, de ces temples, de ces monumens si vantés, tout a péri, tout jusqu'au souvenir; car les habitans de la ville moderne n'ont pas conservé la plus faible tradition de sa gloire passée.

Toutefois si l'on se reporte à des événemens d'une date moins reculée l'aspect de ces lieux et leur situation seule peut devenir d'un grand intérêt. Je veux parler du siège mémorable que les chrétiens firent de cette ville, et qui est un des plus brillans épisodes de la première croisade. Car les récits qu'en ont faits Robert le-Moine et Raoul de Caen reçoivent en présence des lieux une vive lumière qui se répand sur toutes les opérations de l'armée chrétienne, et l'on est surpris que des descriptions dont la lecture laisse souvent tant de vague et d'obscurité dans l'esprit, deviennent tout-à-coup si lumineuses et si précises. Je regrette, messieurs, de ne pouvoir vous signaler les rapports frappans que j'ai remarqués entre les lieux que j'ai examinés et les principaux événemens de ce siège racontés par les historiens; mais ces rapprochemens si intéressans me sont interdits par la nécessité de renfermer mon récit dans de certaines limites.

L'Oronte laisse Antioche sur sa rive gauche et va baigner le territoire où étaient les bois de Daphné et le temple d'Apollon et de Diane. Le fleuve se creuse ensuite une vallée profonde et sinueuse entre les monts Casius et Pierius, pour aller se jeter à la mer près des ruines de l'ancienne Séleucie, l'une des villes fondées par Seleucus Nicator. Cet emplacement porte aujourd'hui le nom de Sonédié, et présente un des plus beaux et des plus attrayans paysages de la Syrie.

En quittant Antioche, je passai l'Oronte sur un pont de pierre et je remontai son cours jusqu'au bord du lac. La plaine qui le sépare du mont Rhosus est traversée par de nombreux cours d'eau qui forment plusieurs marécages, et, comme la plaine d'Antioche, elle sert de campement à des tribus nomades. Après avoir passé un léger contre-fort, on descend dans un petit vallon où l'on trouve le village et le Khan de Caramout. On traverse un torrent et l'on aperçoit à gauche sur un monticule rocailleux les ruines d'un ancien château qui a fait autrefois partie du domaine des Templiers, et dont les croisés se sont emparés avant de former le siège d'Antioche : son nom de Payrœ s'est conservé dans celui de Bayras. C'est près de ce lieu que se livra une bataille sanglante, où Alexandre Bala, cet audacieux aventurier que son imposture, mais surtout sa bravoure et ses talens avaient placé sur le trône de Syrie, fut vaincu par Démétrius Nicator, et où fut blessé mortellement le beau-père de ce dernier, Ptoléméc Philométor qui avait aidé son gendre à reconquérir ses états. C'est ainsi qu'à chaque pas on rencontre des traces du sanglant héritage qu'Alexandre avait légué à ses successeurs.

Un chemin sinueux traverse divers contre-forts du Rhosus et conduit par des pentes rapides jusqu'à un col

élevé qui sert de passage pour se rendre de la plaine d'Antioche sur le littoral du golfe d'Issus. La montagne présente des formes pittoresques embellies par une végétation animée et qui repose agréablement les yeux du voyageur fatigué par l'aridité et la monotonie des collines d'Alep. Un profond ravin, dominé des deux côtés par des sommets d'une grande élévation, et encaissé par de puissantes formations de roches calcaires, commence à la naissance du col et s'étend jusqu'à la mer. Près de son origine, il traverse le village de Beylane qui fut autrefois pris et pillé par les croisés. Un chemin rapide laisse le ravin à gauche et conduit au pied des montagnes dans une plaine marécageuse qui s'étend jusqu'au rivage. Quelques cabanes éparses au milieu de roseaux et de palmiers composent le village de Scanderoun, situé sur l'emplacement d'Alexandria Cata-Isson. Les ruines d'un fort et de quelques tours, voilà tous les vestiges qui indiquent l'existence de cette ville fameuse ; encore ces constructions ne paraissent-elles pas remonter au-delà du moyen âge : peut-être sont-elles l'ouvrage de nos guerriers d'Occident. Il ne reste plus rien de l'ouvrage d'Alexandre-le-Grand, dont le puissant génie avait fondé cette ville, dans la pensée d'établir une communication entre l'Orient et l'Occident, pensée féconde qui porta ses fruits : car Alexandrie jouit d'une grande importance commerciale, jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance. C'est dans son port qu'on embarquait tous les produits de l'Inde qui, après avoir traversé le désert, se répandaient de là dans toutes les contrées de l'Europe.

C'est près de cette ville et sur le même rivage que l'armée d'Alexandre était campée avant la bataille d'Issus. Mais l'emplacement où le conquérant macédonien remporta sur Da-



rius, cette fameuse victoire qui lui ouvrit les portes de la Syrie, comme celle du Granique lui avait ouvert celles de l'Asie-Mineure, est encore aujourd'hui un sujet de doutes et de contestations. L'intérêt qui se rattache à ce grand événement, et l'influence qu'il exerça sur la plus fameuse expédition de l'antiquité, ont donné un vif attrait aux études topographiques que j'ai faites de ces lieux. J'y ai aussi rencontré les souvenirs d'une autre expédition célèbre, qui ajoutent une grande importance à ces études. Il me serait impossible, messieurs, de vous présenter ici l'exposé complet de mes recherches. Je dois me borner à vous en soumettre le résultat.

Alexandrette (ou Scanderoun) est située sur le rivage méridional du golfe d'Issus et à l'extrémité nord de la petite plaine qui se trouve comprise entre la mer et les montagnes. A trois lieues vers le sud on trouve des ruines sur le bord de la mer, qui, selon toute probabilité, indiquent le lieu qu'occupait Myriandre, ville d'une haute antiquité, et dont la fondation est attribuée aux Phéniciens. J'aurai bientôt occasion d'y revenir. A un mille environ du village de Scanderoun, la côte se replie pour suivre la direction des hautes montagnes de l'Amanus qui bordent le golfe du côté de l'est. A six milles plus loin, un rameau de l'Amanus présente un obstacle qui se termine à la mer par des escarpemens, et le chemin s'élève sur les roches qui le composent. On remarque dans cet espace étroit, des débris de construction, des tours et un château qui semblent avoir fait partie d'un système de défense. Au-delà de ces rochers une petite rivière sort d'un vallon encaissé et va baigner le pied de collines escarpées qui se prolongent jusqu'à la mer et à l'extrémité desquelles on aperçoit des tours ruinées. Le passage que je viens de vous décrire, messieurs, me pa-

rait être celui des Pyles syriennes de Xénophon. On y trouve l'application complète du récit de cet historien. De plus, la distance qu'il donne entre ce défilé et Myriandre, s'accorde avec celle qu'indique Arrien lui-même; ce qui autorise à donner pour emplacement à cette ville les ruines dont j'ai fait mention à trois lieues d'Alexandrette.

Au sortir du passage du côté de la Cilicie, on remarque, comme Arrien, que les montagnes vont toujours en s'éloignant de la mer, et à l'endroit le plus large on trouve une plaine, un fleuve et des montagnes qui conviennent parfaitement à la description détaillée qu'il donne de la bataille d'Issus. Ce serait donc là que le roi de Macédoine aurait remporté cette célèbre victoire qui fit tomber en son pouvoir la famille et l'empire de Darius. A la vue de ce champ de bataille on comprend fort bien l'étonnement d'Alexandre qui se crut obligé d'attribuer à la faveur des Dieux la faute de Darius qui abandonna les plaines de Sochos pour venir s'engager dans des défilés où sa cavalerie lui était presque inutile, et où il lui était impossible de déployer son armée. Pour tous ces motifs, il serait difficile d'assigner un autre emplacement à la bataille d'Issus, et je dois ajouter à l'appui de cette opinion fondée, que sur la rive droite du fleuve, on remarque un monticule en forme de tumulus, comme on en rencontre si souvent près des champs de bataille.

Arrivé au fond du golfe d'Issus, les monts escarpés de l'Amanus s'abaissent et s'éloignent vers l'Orient. Le rivage tourne brusquement vers l'ouest, dominé par un rang de collines volcaniques sans aucune végétation. Derrière ces collines on trouve une plaine inhabitée où les voleurs attaquent souvent les caravanes. Elle est traversée dans toute sa longueur par un ravin qui sert de

lit à un ruisseau. Après six heures de marche dans cette plaine abandonnée, j'arrivai au château d'Ayas situé sur des rochers dont les pieds sont baignés par la mer. Nous eûmes une peine infinie à nous faire ouvrir cette forteresse où quelques familles turkmènes s'abritent avec leurs troupeaux contre les attaques de peuplades vagabondes qui vivent de meurtre et de pillage. Pour éviter toute surprise de la part des brigands, les portes restent toujours fermées pendant la nuit et des gens armés veillent sur les murs. Comme autrefois sous la domination romaine, ces pays sont toujours infestés de voleurs qu'on ne peut soumettre. Pompée et Cicéron avaient été successivement chargés de les détruire. Dans une lettre à Atticus, l'orateur romain lui parle de ses préparatifs contre les Parthes et de son expédition contre des peuples féroces qui ne s'étaient jamais soumis à l'empire.

En quittant le château d'Ayas on traverse d'abord une plaine déserte non loin du rivage et après avoir dépassé quelques enchainemens de collines calcaires on arrive à un col qui domine toute la plaine de Cilicie, et d'où l'on peut suivre les contours sinueux du Pyrame. On aperçoit sur les bords du fleuve des tentes divisées par tribus. Elles appartiennent à des Turkmènes que les neiges chassent des montagnes où ils vont errer pendant l'été, et qui se retrouvent tous les hivers sur les rives du fleuve. Leurs troupeaux de chèvres sont répandus çà et là sur les rochers, tandis que les cavales et les jeunes chevaux paissent autour des tentes. Le soir, les chèvres rentrent à la tribu pour apporter leur lait, et chaque troupeau va se réunir devant la tente de son maître pour y passer la nuit. La vie champêtre de ces peuples nomades rappelle les mœurs des patriarches, et l'on est frappé

pé de retrouver dans ces contrées la simplicité pastorale des premiers âges, après toutes les révolutions qui en ont tant de fois changé la face.

Placé au sommet du col, les regards se perdent dans cette plaine immense, et l'on contemple avec admiration la chaîne majestueuse du Taurus qui se déploie au nord comme un gigantesque et inaccessible rempart. Ses sommets presque toujours couverts de neige d'une blancheur éblouissante s'élèvent avec fierté au-dessus d'immenses rameaux que les rayons du soleil couchant font briller de tout l'éclat de l'or.

Le chemin descend dans la plaine en suivant le pied des montagnes et remonte le cours du Pyrame jusqu'à Missis, l'ancienne Mopsueste. Un beau pont de pierre jeté sur le fleuve réunit les deux parties de cette petite ville, des ruines répandues çà et là sur le sol indiquent la haute antiquité de ce lieu. On y trouve quelques inscriptions tumulaires, mais sans intérêt. Missis est situé à l'endroit où viennent se terminer les collines qui resserrent le cours de Pyrame. Au-dessous de la ville, le fleuve coule librement dans la plaine, et après avoir tracé de longs détours il va se jeter à la mer près de Mallos où Alexandre alla sacrifier sur le tombeau d'Amphiloque qu'il honorait comme un héros et aussi parce que tous deux étaient d'origine Argienne.

Un chemin à travers la plaine conduit à Adana qui a conservé son ancien nom. Cette ville est située sur la rive droite du Sarus à l'extrémité d'un pont dont l'issue est fermée par des portes.

Missis, Adana et Tarsous se rattachent aux souvenirs de nos croisades. Ces villes et plusieurs châteaux dont on aperçoit encore les ruines tombèrent au pouvoir de Tancrede et de Baudouin après qu'ils se furent séparés

de l'armée à Héracleë. C'est devant les murs de Mop-sueste que de fâcheux débats éclatèrent entre les guerriers de la croix, et que les Italiens irrités des prétentions de Baudouin, accusèrent Tancrède d'oublier l'honneur de la chevalerie. La cité des infidèles vit couler le sang chrétien, et elle fut aussi témoin de la noble réconciliation des deux chefs qui jurèrent de ne plus se servir de leurs armes que contre les ennemis de la croix.

Les territoires d'Adana et de Tarsous ont presque toujours été gouvernés par des chefs particuliers. La population des divers districts qui en dépendent est en grande partie composée de Turkmènes sédentaires et errans, et d'Ansariès dont les émigrations se sont étendues depuis les montagnes de Lataquie jusqu'à celles du Taurus. Les Turkmènes se divisent en un certain nombre de tribus soumises chacune à un chef dont l'autorité est respectée. La paix est quelquefois troublée entre ces tribus, et les intérêts particuliers font souvent naître des querelles qui se terminent presque toujours par la voie des armes.

Les Ansariès sont confondus dans les populations agricoles. Ils mettent un grand soin à se rapprocher des usages musulmans, comme pour ajouter encore aux mystères qui entourent leurs dogmes religieux. On raconte dans le pays les moyens que les pachas de Lataquie ont quelquefois employés pour leur arracher des aveux sur leurs croyances mystérieuses. Si l'on ajoute foi à ces récits, on aurait essayé tous les raffinemens de la cruauté sans jamais rien pouvoir obtenir. Les montagnes qu'ils habitent dans la Syrie sont inabordables, ils paraissent craindre que le libre accès de leur pays ne mène un jour à la découverte de leurs dogmes re-

ligieux, et leurs retraites inaccessibles en protègent autant le secret que leur silence.

On conçoit que l'autorité de la Porte s'exerce difficilement sur des populations mélangées, qui forment comme de petits états indépendans au sein de l'empire. C'est pourquoi le grand-seigneur a presque toujours consenti à laisser le pouvoir à des chefs sortis de ces peuples. En quittant Adana, je me dirigeai vers le Taurus pour aller reconnaître le fameux passage qui conduit de la Cappadoce dans la Cilicie, je traversai d'abord une plaine fertile terminée vers le nord par des collines légèrement brisées, et après avoir dépassé ces mouvemens secondaires, j'arrivai dans un vallon inhabité, au pied des grands rameaux de la chaîne taurique. C'est là que commencent les hauts enchaînemens et les grandes forêts. On s'élève par un chemin rapide où l'on trouve de temps à autre les restes d'une chaussée pavée qui conduit jusqu'à un gîte de caravane nommé Kourloudjou-Khan. Ce chemin suit les divers contours d'un vallon sillonné par le lit d'un torrent, et dominé des deux côtés par des mouvemens arrondis, couronnés de petits chênes. On arrive ainsi jusqu'à un col au-dessous duquel se creuse un profond ravin, encaissé par des escarpemens à pic qui le rendent inabordable. Au-delà de ces effrayans abîmes; on voit s'élever les plus hauts sommets du Taurus. Ses cimes arrondies sont presque toujours recouvertes de neige dont la blancheur éclatante contraste admirablement avec la végétation obscure et imposante des belles forêts qui se déploient avec majesté sur leurs flancs. Arrivé au bord des précipices, on tourne brusquement à droite, et l'on remonte le ravin pour aller passer un pont près de son origine. On s'engage ensuite dans une gorge étroite dominée



par des masses énormes de rochers. Ce défilé se termine par une issue tellement resserrée, que deux chameaux chargés ne peuvent y passer de front. Au-dessus des hauts escarpemens de gauche, on aperçoit les ruines d'un château qui défendait probablement ce passage. Il serait difficile de n'y pas reconnaître ces fameux défilés connus des anciens sous le nom de *Pyles Ciliciennes*, par où les grandes expéditions de l'antiquité entraient de Cappadoce en Cilicie. C'est sans doute aussi par ce passage que Tancrède et Baudouin ont traversé le Taurus pour venir à Tarse. Une inscription grecque se remarque encore sur les rochers de gauche, et quoiqu'elle soit devenue illisible, son existence seule confirme l'importance historique de ce défilé. Au reste, la description que nous en a laissée Xénophon, est parfaitement d'accord avec les lieux dont je viens de tracer l'esquisse. Il rapporte que Cyrus après avoir séjourné trois jours à Dana, se prépara à entrer en Cilicie par de hautes montagnes fort escarpées, où il n'y avait que le passage d'un charriot, de sorte, ajoute-t-il, qu'il eût été facile d'arrêter son armée avec peu de troupes. Mais le roi Syennesis ayant abandonné les hauteurs, l'armée de Cyrus passa sans obstacle.

Alexandre fut aussi heureux que le jeune Cyrus. Arrien dit qu'après la conquête d'une grande partie de la Cappadoce, le prince macédonien s'approcha du passage de Cilicie, et que lorsqu'il fut arrivé à l'ancien camp de Cyrus, voyant le passage bien défendu, il laissa Parménion avec ses troupes pesamment armées, et partit vers le soir pour surprendre ceux qui le gardaient. Les ennemis s'enfuirent à son approche, et le lendemain à la pointe du jour il passa avec toute son armée. Quinte-Curce parle d'un château surpris par

Alexandre : ne serait-ce pas celui dont j'ai indiqué les ruines ? d'après le même auteur, Alexandre avoua que rien n'aurait été plus aisé que de l'écraser, en faisant rouler sur lui des blocs de pierre. Il dit aussi que le défilé était dominé par de hautes montagnes ; et que quatre hommes pouvaient à peine y passer de front. A la mort de Pertinax, Caius Pescennius Niger, qui commandait les armées d'Orient, proclamé empereur par ses soldats, et obligé de disputer à Septime-Sévère ce titre dangereux, chargea Emilien de garder les défilés du Taurus. Il ordonna de les fortifier en construisant des murs dans les vallons, mais les eaux du torrent les emportèrent et ouvrirent un passage aux troupes de Septime-Sévère. Les armées de Niger furent d'abord battues près de Cysique, non loin du Granique, et ensuite auprès d'Issus, à l'endroit même où Darius avait été défait par Alexandre ; comme s'il était dans la destinée de ces lieux qu'une armée vaincue sur les rives du Granique, dût encore l'être dans les plaines d'Issus.

Les dangers que présente l'accès de ces étroits défilés, ont accrédité dans ce pays une anecdote, dont je suis loin de garantir l'authenticité, mais qui rappelle la réflexion d'Alexandre, que j'ai citée plus haut. On raconte qu'un visir qui allait prendre possession d'un pachalik de Syrie, s'étant présenté à ce passage, un fou qui se trouvait sur la hauteur le pria d'ordonner à sa musique de jouer quelques airs pour le faire danser. le visir se refusa d'abord à cette singulière demande ; mais le fou l'ayant menacé de défendre l'entrée du passage en faisant rouler des pierres sur lui et sur sa suite, le pacha fut obligé de donner satisfaction à ce burlesque et redoutable ennemi. On ajoute que depuis ce temps, tous les visirs qui traversent ce passage, font jouer

leurs musiciens en mémoire de ce bizarre évènement.

Au-delà des pyles de Cilicie, le vallon se prolonge encore jusqu'à l'origine du torrent qui le traverse. D'Anville a supposé que le passage du Sarus à travers la chaîne Taurique formait les pyles Ciliciennes, mais cette opinion ne me paraît nullement fondée; c'est un simple ruisseau qui traverse le défilé, le fleuve coule en dehors, du côté de l'orient.

Après avoir franchi un col, on descend avec un cours d'eau dans une petite vallée, comprise entre de hautes montagnes; sur la rive gauche du torrent, se trouve un gîte appelé Mélémendji-Khan. On traverse quelques mouvemens secondaires, placés entre deux rangs de montagnes, et l'on arrive dans un nouveau vallon dont les eaux appartiennent encore au bassin du Sarus, et qui s'inclinent à droite pour suivre une gorge étroite et profonde où se terminent les belles forêts du Taurus. On remonte ce vallon, et après l'avoir traversé sur un pont de pierre, on tourne à gauche avec un petit affluent sur les bords duquel on rencontre le village de Bérîkétli-Madén, où se trouve des usines appartenant au grand-seigneur; on y exploite des mines de plomb argentifère.

Je laissai Bérîkétli-Madén pour reprendre le vallon principal qui se prolonge au-dessus de cette position. Les montagnes qui s'élèvent à droite du chemin, conservent encore pendant quelque temps une grande hauteur, tandis que sur la gauche elles s'abaissent graduellement, et finissent par de simples collines. A l'origine du vallon, on passe un nouveau col, et l'on descend avec un faible ruisseau qui paraît aller se perdre sur l'immense plateau qui se déploie devant lui. On aperçoit dans un lointain horizon, de légères collines

qui ne paraissent pas avoir de liaisons communes. Au moment où les montagnes cessent, le terrain change brusquement de nature et de forme ; on remarque d'énormes blocs de roches volcaniques , et une suite de plateaux terminés par des escarpemens. Quelques villages bâtis au pied de ces rochers renferment des débris d'anciennes constructions , et présentent l'aspect de forteresses en ruines. Bientôt on arrive par une petite gorge , dans une plaine fermée d'un côté par un enchaînement de plateaux escarpés, et de l'autre par la partie occidentale de l'Argée. Cette célèbre montagne est couronnée de neiges éternelles ; sa nature volcanique et ses formes mamelonnées sembleraient annoncer qu'elle a été soulevée par des efforts souterrains à une époque où la matière dont elle se compose n'était pas encore refroidie. L'aspect aride et brûlé de ses rochers obscures, accuse la haute antiquité de la révolution qui l'a formée. Strabon rapporte, que le petit nombre de personnes qui y montaient, prétendaient découvrir par un temps clair, le Pont-Euxin et la mer d'Issus. Dans un précédent voyage j'y avais fait une ascension , mais je ne pus parvenir à m'élever jusqu'à la cime ; les neiges glacées et les rochers à pic des sommets présentaient d'insurmontables obstacles.

Strabon ajoute que la montagne est couverte d'une forêt qui peut fournir du bois aux pays environnans . et que le sol recèle des feux en plusieurs endroits. Aujourd'hui la montagne ne conserve aucun vestige de cette forêt. La nature du sol indique bien encore l'existence de feux souterrains , mais ils semblent avoir complètement cessé leurs éruptions. Le même géographe, parle aussi des marais dont il sort des flammes pendant la nuit ; ces marais existent encore dans les

plaines, au pied du mont Argée. Mais je n'ai point entendu dire, qu'il en sortît encore des flammes. En longeant la suite des plateaux escarpés, on arrive à un petit bourg nommé Kara-Hissar situé au bas d'une colline terminée par deux sommets. L'un deux est recouvert par les ruines d'un ancien château. Quand on quitte Kara-Hissar, on traverse un cours d'eau qui va se perdre dans la plaine après avoir arrosé les jardins du village. Le chemin continue toujours entre les escarpemens et la montagne. On remarque quelque culture, mais on n'aperçoit pas un arbre. A mesure qu'on s'avance, la plaine se resserre entre les derniers rameaux de l'Argée et de légères collines au milieu desquelles se trouve la petite ville d'Indjè-Sou. Elle est située dans un ravin profond resserré par de hauts escarpemens, sur lesquels une partie des maisons sont bâties. Un ruisseau traverse la ville, et va ensuite se perdre dans des marais. Indjè-Sou est fermée à l'entrée du ravin, par une muraille flanquée de tours. Son enceinte est entourée de vergers, et de terres cultivées.

Au-delà d'Indjè-Sou on se rapproche de la partie septentrionale du mont Argée, que les Turcs nomment Ardjiz-Dagh. Quelques contreforts volcaniques se détachent de la montagne, et à leurs pieds s'étendent de petites plaines marécageuses, celles peut-être dont parle Strabon. Ces marais sont traversés par des chaussées et des ponts en mauvais état, et que la négligence naturelle des habitans laisse se dégrader tous les jours.

Après avoir franchi un dernier col, on descend dans la grande plaine où est située la ville de Kaysar, l'ancienne Mazaca. D'après Strabon, Mazaca était située sur un sol peu convenable pour l'emplacement d'une ville; elle manquait d'eau et n'était point fortifiée par des

murs ; aujourd'hui il y a des fontaines et des bains. L'eau, sans être abondante, suffit à tous les besoins, et un grand nombre de maisons sont pourvues de puits. On voit dans la ville une petite citadelle entourée de fossés, qui n'existait pas du temps de Strabon, et qui semble devoir être l'ouvrage des Sarrasins. Du côté de la plaine, on remarque les restes de très belles murailles percées d'ouvertures dans la partie supérieure. Peut-être ont-elles appartenu à quelque édifice élevé du temps de la domination romaine.

Strabon dit aussi que le terrain autour de Mazaca est stérile et impropre à la culture ; que le fond est pier-  
reux, couvert de sable, et que plus loin le sol est plein de gouffres brûlans dans l'espace de plusieurs stades, ce qui oblige les habitans à tirer leurs vivres de pays éloignés. Aujourd'hui cependant, quoique le sol ne soit pas de la plus grande fertilité, il fournit suffisamment à la subsistance de la ville. Il paraît donc que depuis Strabon, il s'est formé une couche de terre végétale. Il y a même dans les environs de Kaysar un assez grand nombre de villages dont le sol est très fertile, et quelques-uns des vallons au sud de la ville offrent l'aspect d'une riche végétation. Mais les parties de la plaine les plus élevées sont encore aujourd'hui recouvertes de produits volcaniques, et par conséquent sont demeurées stériles. Quant aux gouffres brûlans dont parle le géographe ancien, ils pourraient avoir existé dans des ravins escarpés que j'ai traversés à peu de distance de la ville, sur la route d'El-Bistane. Ces ravins, en effet, sont de nature volcanique, et doivent être attribués à quelque secousse intérieure ou au refroidissement de la matière. L'action des volcans semblerait donc s'être encore manifestée au temps de Strabon.



J'arrivai à Kaysar par un beau jour du mois de décembre. Tout le sol était couvert de neige, et l'on apercevait le disque du soleil à travers un voile de brumes épaisses qui se coloraient de pourpre et d'or. Les tours, les coupoles et les minarets de Kaysar brillaient d'une lumière douce et sans éclat : tous les objets étaient plongés dans une atmosphère de vapeurs qui donnaient à leurs contours une incertitude gracieuse. C'était pour moi un spectacle nouveau de voir un pays d'Orient tout couvert des frimas du Nord, mais caractérisé par les effets d'une lumière qui lui est propre. J'avais déjà vu le mont Argée et la plaine de Kaysar au milieu de l'été, mais ce tableau m'avait paru sans couleur ; toutes les collines étaient brûlées, et les yeux, fatigués par la chaleur et la lumière, ne pouvaient s'arrêter nulle part. Le même tableau, éclairé par un soleil d'hiver, se présentait sous un aspect qui me semblait avoir bien plus de charmes.

Kaysar se nommait d'abord Mazaca-ad-Argœum ; elle était la capitale des Cappadociens, et se trouvait dans un canton appelé Cilicie. Les rois y faisaient leur résidence. Tigrane, roi d'Arménie, dans une invasion en Cappadoce, s'empara du pays de Mazaca et en transporta tous les habitans en Mésopotamie, où ils peuplèrent en grande partie la ville de Tigranocerte. L'histoire des anciennes guerres d'Orient nous offre plusieurs exemples de peuples vaincus emmenés ainsi en esclavage et transportés dans des pays éloignés. Cependant Mazaca ne périt point, elle se repeupla, et dans la suite, Tibère lui donna le nom de Césarée ; mais Julien l'en déshéritait, et lui fit reprendre celui de Mazaca, pour la punir du sacrilège que les chrétiens y avaient commis en détruisant les temples de Jupiter et d'Apollon. On ne voit

plus aujourd'hui aucun débris de ces monumens; les plus anciennes constructions sont quelques murs d'édifices qui remontent sans doute à l'époque de la domination romaine.

Strabon prétend que le Mèlas coule dans la plaine, à quarante stades environ de la ville. Les sources de ce fleuve étant encore aujourd'hui inconnues, je les ai recherchées avec le plus grand soin, mais je n'ai pas trouvé un seul cours d'eau qui lui appartînt. Strabon, d'Anville et tous les géographes ont placé les sources du Mèlas au mont Argée; mais j'ai dû reconnaître que cette opinion était erronée, en étudiant avec attention tout le pays qui avoisine cette montagne.

Je n'ai pas non plus rencontré les affluens de l'Halys que d'Anville et d'autres géographes placent entre le Taurus et l'Argée. Lorsqu'on quitte les hauts mouvemens de la chaîne taurique pour déboucher sur le plateau de l'Asie-Mineure, on trouve seulement quelques cours d'eau peu considérables qui vont se perdre dans des marécages. Il est à remarquer que cette haute montagne placée au centre de l'Asie-Mineure, et que l'on a cru devoir être le point de partage des fleuves qui s'écoulent dans les différentes mers, ne leur fournit aucun affluent. Ce fait si contraire aux règles générales ne pouvait être constaté que par de scrupuleuses études topographiques. Les parties basses qui sont au pied de la montagne sont comme des réservoirs où se réunissent les eaux provenant de la fonte des neiges et celles que fournissent les collines de Kara-Hissar et d'Indjè-Sou. Je crois cependant qu'un des affluens de l'Halys sort des marais situés entre Indjè-Sou et Kaysar.

Je ne passai que quelques jours dans cette dernière ville, de peur d'y être ensuite retenu par les neiges. L'ex-

ploration qui m'a conduit de la par El-Bistane et Marach jusqu'à Alep a été semée de difficultés et de dangers de toute espèce ; mais elle m'a fourni une précieuse récolte de documens géographiques qui m'ont amplement dédommagé. Les cartes donnaient de fausses indications sur cette partie de la Cappadoce et de la Cataonie. Les bassins du Mèlas, du Sarus et du Pyrame y étaient étrangement confondus, ainsi que les diverses chaînes de montagnes qui couvrent le pays. Ces recherches auront donc pour résultat de rectifier toutes ces erreurs et de détruire presque toute la synonymie établie entre les noms anciens et les noms modernes, puisqu'il y aura un nouveau système de montagnes et de divisions de bassins.

Si de pareils résultats, messieurs, vous paraissent de quelque importance et peuvent mériter votre approbation, je ne regretterai pas tout ce qu'il m'a fallu affronter de peines , de fatigues et de dangers pour les obtenir, et vos suffrages seront ma plus noble récompense.

---

## DESCRIPTION OROGRAPHIQUE

DE L'ÎLE DE TÉNÉRIFFE,

Par S. BERTHELOT.

( Extraite de l'Histoire naturelle des îles Canaries , inédite ,  
par MM. Webb et Berthelot ).

---

La Société géographique, en agréant la carte de l'île de Ténériffe que j'ai eu l'honneur de lui offrir dans sa dernière séance, a désiré entendre quelques détails sur les travaux qui m'ont occupé durant mon séjour aux Canaries. Je m'empresse aujourd'hui de répondre à son invitation en lui présentant un extrait de l'analyse géographique de l'Archipel qui a été l'objet de mes études et dont je vais publier l'histoire naturelle conjointement avec M. P. Barker-Webb; je la remercie de m'avoir permis de le faire dans une de ses séances annuelles : puisse ma relation lui paraître digne de cette faveur !

La description orographique de l'île de Ténériffe sera le texte de cette communication. Cette île, la mieux connue des Canaries, a été déjà figurée plusieurs fois : la carte de Lopez, publiée en 1776, fut le résultat de tous les renseignemens que ce géographe put obtenir. Ce plan offre un grand nombre de détails importants, mais il faut convenir aussi qu'on y trouve beaucoup d'indications arbitraires et que, faute de meilleurs documens, l'auteur eut souvent recours à des suppositions qui le firent errer.

En 1811, M. Bory de Saint-Vincent publia une petite carte de la même île pour ses Essais sur les Fortu-

nées et laissa déjà entrevoir, dans cette esquisse, l'habileté dont il fit preuve plus tard dans ses autres travaux géographiques.

En 1815, la paix générale ayant ouvert un vaste champ aux explorations scientifiques, M. Léopold de Buch, qui s'était déjà acquis une réputation européenne par son voyage au Cap Nord et par d'autres travaux importants eut l'heureuse idée d'aller visiter les Canaries sous les rapports géologiques, et associa à cette entreprise le trop malheureux Christian Smith, qui nous eût devancé sans doute dans la publication d'une Flore complète de cet archipel si en se laissant emporter par son zèle, il n'eût trouvé la mort sur les bords du Zaïre. La carte physique de Ténériffe, que M. de Buch fit paraître en 1831, a été produite par l'habile burin de M. Pierre Tardie. Malgré le vague de certains détails, dû probablement à un trop court séjour sur les lieux, ce beau plan offre l'ensemble d'un système orographique bien conçu et je n'aurais peut-être jamais osé en publier un autre, si je n'avais été enhardi par des connaissances locales acquises durant une résidence de dix années. Aidé de mes propres observations et de toutes les précieuses données de mon savant devancier, j'ai tâché de rendre les détails topographiques d'un pays que j'ai parcouru dans tous les sens; si j'ai été assez heureux pour réussir, je me contenterai de la petite part de gloire que M. de Buch m'avait laissée. Je ne chercherai pas ici à plaider pour mon œuvre; la revue que je vais faire des côtes de Ténériffe et la description orographique de cette île suffiront pour qu'on puisse juger si je suis parvenu à reproduire graphiquement les divers mouvemens d'un sol que les volcans ont bouleversé.

La situation géographique de Ténériffe est trop bien connue pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici : quant à sa configuration, je dirai un mot de son irrégularité. L'île s'étend sur une ligne de douze lieues de côtes et n'en a guère plus de douze sur sa plus grande largeur ; l'ensemble de sa surface occupe un circuit d'environ cinquante-quatre lieues. Du centre de cette masse s'élève un pic gigantesque dont le sommet pyramidal apparaît au-dessus des nuages ; des monts anfractueux se groupent autour de sa base, tandis qu'à l'orient et à l'occident deux chaînes de montagnes isolées prolongent leurs contreforts vers la côte et lancent sur l'Océan deux promontoires escarpés.

Depuis la baie de Sainte-Croix jusqu'à la vallée de Guimar, les regards ne s'arrêtent que sur un talus qu'accidentent des buttes volcaniques ou d'autres mouvemens de terrain peu tranchés. En longeant l'île par le sud ce sont toujours des falaises successivement interrompues par les ravins qui sillonnent les massifs supérieurs. Toutes ces déchirures de la côte se répètent à chaque pas ; dans quelques endroits les torrens de lave qui ont coulé de l'intérieur s'avancent dans la mer par masses agglomérées contre lesquelles les vagues se brisent avec fracas. Vers l'ouest l'île est encore plus inabordable ; le sol s'y reproduit sous une structure analogue à celle des montagnes orientales ; ce sont les mêmes roches, également stratifiées et par suite des vallées à-peu-près semblables, resserrées par des contreforts qui couvrent les mornes d'Archefé, d'Avaché, d'Araza, du Taroucho, de Guama et de Taourco. Ces accidens orographiques ont conservé, comme on le voit, leur dénomination primitive ; il nous serait impossible aujourd'hui d'en expliquer l'étymologie ; reliques d'une langue



perdue, dont les barbares aventuriers du quinzième siècle ne firent pas plus de cas que du peuple héroïque qui la parlait, ces noms ne disent plus rien à l'histoire.

En s'approchant du cap de Teno le ressac se fait sentir avec violence le long d'une côte rehaussée par des masses de prismes basaltiques dont le gisement est très remarquable. Lorsque ces prismes sont superposés horizontalement, ils s'élèvent en gradins depuis le rivage jusqu'au bord du massif supérieur; ailleurs au contraire, par leur disposition verticale, ces grands blocs imitent une digue en estacade et soutiennent tout le terre-plein du littoral. Les têtes des prismes arrivant toutes au même niveau, forment sur les bords des falaises une espèce de pavé basaltique qu'on croirait composé de larges dalles hexagonales. Quoique la mer ait miné la base des falaises jusqu'à une assez grande distance, la masse est tellement unie que plusieurs prismes ont cédé aux commotions du sol sans que ceux des alentours en aient été ébranlés. Il en est résulté des trous d'une profondeur égale à celle du massif qu'ils traversent et qui produisent ces jets d'eau naturels si bien caractérisés par le mot *bufadero*. Lorsque la mer est très agitée, les flots pénètrent dans les anfractuosités que leur action continue ne cesse de creuser, l'air chassé, tout-à-coup, s'échappe par les vides qu'il rencontre et une colonne d'eau surgit par les ouvertures en s'élevant quelquefois à plus de cent pieds. Dans les jours de tempête, on peut jouir alors de ces beaux effets, l'Océan en fureur semble saper l'île jusque dans ses fondemens, les coups redoublés du ressac ébranlent tout le rivage et les *bufaderos* lancent leurs trombes dans les airs.

Après avoir doublé le cap de Teno, on découvre la pointe de Buenavista : de là jusqu'à Garachico, la côte

est plus basse et laisse voir cette première assise inclinée qui règne presque tout autour de l'île et constitue sa partie cultivée.

La côte du nord n'est pas moins élevée que celle du sud, ses escarpemens sont même plus prononcés et les massifs compris entre les grandes ouvertures des vallées, offrent d'énormes talus déchirés par les ravins. Les ports de Garachico et d'Orotava présentent peu d'abris aux bâtimens européens, le premier fut jadis le meilleur mouillage de l'île, mais une éruption volcanique l'a presque entièrement détruit. En 1706, plusieurs torrens de lave débordèrent des falaises qui cernaient son enceinte, envahirent la ville, comblèrent le port et encombrèrent de scories toute la côte adjacente. L'établissement maritime d'Orotava n'a acquis de l'importance que depuis le désastre de Garachico, mais les rescifs qui hérissent ses plages rendent ce mouillage très dangereux en hiver. En remontant vers le nord-est la côte est toujours défendue par des rochers à pic dont les anfractuosités ne permettent aucun abord à cause des brisans.

Tel est l'aspect des côtes de Ténériffe. Si maintenant, parcourant sa surface, nous ramenons nos pensées vers cette époque de tourmente géologique où des formations puissantes s'élevèrent du sein des mers, nous ne pouvons croire que l'île offrit aussitôt la bizarre configuration qu'elle présente aujourd'hui. Ses côtes coupées à pic, ses caps déchirés, les masses démembrées de ses montagnes, ses cratères éteints et la nature de ses roches viennent nous signaler les réactions les plus terribles qui, en séparant de l'Atlas la longue chaîne des monts Canariens, la partagèrent en plusieurs îles que l'action volcanique bouleversa de nouveau. Et cette hypothèse ne semble pas sans fondement lorsque nous

voyons de nos jours cette même action, dont la violence s'est calmée peu-à-peu avec les siècles, réagir encore par intermittence et surgir tout-à-coup comme les dernières lueurs d'un grand incendie. Les révolutions physiques qui se sont succédées ont plus ou moins tourmenté la surface de Ténériffe, et c'est probablement par suite de ces bouleversemens que le système orographique de cette île nous montre aujourd'hui trois groupes de montagnes bien tranchés.

Je les nommerai groupe central, de l'ouest et du nord-est.

*Groupe central.*—Le premier comprend toutes les sommités qui entourent le pic de Teyde et les grands contre-forts qui se rattachent à cette chaîne. La ligne de circonvallation formée par ses monts trachytiques embrasse plus de dix lieues de tour ; c'est l'enceinte de l'ancien cratère de soulèvement indiqué par M. de Buch. Ce vaste cirque, que j'ai appelé plateau central, est connu dans le pays sous le nom de Canadas, gorges, à cause des défilés qui le parcourent et dans lesquels il faut s'engager pour gravir sur le pic. C'est sans doute en raison de leur situation par rapport à ce plateau que les montagnes du pourtour ont reçu aussi la dénomination de Canadas ; la hauteur perpendiculaire de leurs cimes varie depuis 1,300 jusqu'à 1,550 toises ; vues de l'intérieur du cirque, ces montagnes présentent dans quelques endroits un boulevard de 900 pieds d'élévation ; mais sur le revers opposé leurs pentes sont moins abruptes. Le Teyde, un des plus grands cônes volcaniques connus, occupe le centre du plateau et lance sa pointe à 1,904 toises au-dessus de l'Océan. Lorsqu'on parvient sur ce sommet, le spectacle qui se développe tout-à-coup est vraiment sublime : dire cette espèce de

vertige et d'extase dont on est saisi et la muette admiration qu'on éprouve me serait presque impossible....; ces sortes de sensations se conçoivent mieux qu'elles ne s'expriment. Déjà dans le récit d'une de mes ascensions, que la Société géographique a daigné faire insérer dans son recueil, j'ai consigné les souvenirs de cette première impression. Ces esquisses, jetées de volée au retour d'excursions aventureuses, peignent toujours mieux les effets du moment que ne sauraient le faire des descriptions plus soignées ; qu'on me permette donc de me répéter ici. De ce point culminant ma vue embrassait tout l'Archipel Canarien, je découvrais à l'Orient Lancerotte et Fortaventure qui ne me semblaient former qu'une même terre, plus près de moi apparaissaient les montagnes de Canaria dont les hautes cimes pointaient à travers les nuages qui voilaient le restant de l'île ; à l'Orient le Teyde couvrait Gomère de son ombre et non loin se montraient Palma et l'île de Fer. Une joie indicible s'était emparée de mon âme, c'était la satisfaction du succès et quelque chose de plus encore. Assis sur la plus haute pointe, j'étais tout fier des obstacles vaincus ; tandis que le crépuscule ne me laissait encore entrevoir la mer et les îles qu'à travers une clarté douteuse, je voyais le soleil s'élever à l'horizon, ses rayons, qui tout-à-coup arrivèrent jusqu'à moi, éclairèrent aussitôt la pointe du pic et sur la section du globe dont j'occupais le centre, j'étais le premier à saluer le jour naissant. Cet orgueil d'un instant était peut-être excusable devant la grandeur du tableau qui se déroulait autour de moi ; mes regards planaient sur Ténériffe que je dominais ; le circuit de ses côtes, les divers enchaînemens de ses montagnes, ses plateaux et ses vallées pittoresques, formaient un panorama plein d'intérêt, mais, placé dans un trop grand

éloignement pour en bien saisir tous les détails, mes yeux errèrent long-temps sur cette multitude de creux et de reliefs que m'indiquaient le jeu des ombres, c'était en vain que je voulais deviner toutes les localités et reconnaître chaque accident ; de cette région élevée les hauteurs et les distances se confondaient, les montagnes elles-mêmes semblaient s'être affaissées sous le Teyde.

La partie de la chaîne des Canadas, qui cerne le grand plateau, est rompue sur divers points ; ces brèches, en donnant passage dans l'intérieur du cirque, communiquent avec les vallées cotières comprises entre les contreforts adossés aux montagnes centrales. Dans certains endroits ces cols sont produits par la brusque dépression des crêtes, mais dans d'autres la ligne de circonvallation est tout-à-fait interrompue et les pentes de l'île ne sont plus qu'un talus incliné depuis les bords du plateau jusqu'au rivage. Partout ailleurs les abords des Canadas sont inaccessibles.

Vers l'orient le grand cirque est dominé par la plaine de Manja, petite enceinte volcanique que les pâtres de ces montagnes ne traversent jamais sans un sentiment de crainte. L'aspect de désolation de ce site, le bruit du vent qui s'engouffre dans les gorges, le cri rauque des boucs sauvages dont les bizarres éclats viennent frapper les échos, tout se réunit dans ces lieux déserts pour laisser le champ libre aux imaginations exaltées. J'ai pu juger de la terreur panique de mes guides lors de mes stations dans la plaine de Manja ; les sifflemens de la bise étaient pour eux les clameurs du sabbat, la voix du bouc le rire satanique ; aussi les récits les plus merveilleux, empreints de cette originalité si difficile à rendre, vinrent-ils charmer la veillée durant une longue nuit que je passai autour d'un feu de bivouac.



Les montagnes qui bordent la plaine de Manja sont bien moins élevées que sur les autres points du grand cirque; cependant, malgré cette différence de hauteur, les mornes de Pedro-Gil et de Fuente-Blanca, qui conservent encore une altitude de 6,000 pieds, paraissent former le nœud de ce petit groupe. C'est de là que se détache le grand rameau des Canadas : ses sommets se prolongent d'abord en plate-forme, mais bientôt l'arête des montagnes n'offre plus qu'une ligne de partage entre les deux versans. La station de Fuente-Blanca est des plus importantes pour les observations orographiques; du faite de ce morne on aperçoit d'un côté la vallée pittoresque d'Orotava et de l'autre celle de Guimar, non moins intéressante par les gorges qui la traversent. De ce point, on voit les montagnes s'affaïsser graduellement et venir expirer au-dessous du village de l'Esperanza; alors commence la plaine fertile des Rodeos qui sépare ce premier groupe de celui du nord-est ou d'Anaga.

*Groupe de l'ouest.* — Il est probable que les cimes de Xerjé firent partie des montagnes centrales; séparées aujourd'hui de ce système par la grande brèche de Vilma, elles se montrent comme les plus hauts sommets du groupe de l'ouest. En effet, ce nœud semble commander les hauteurs voisines et servir de point de départ aux deux grands rameaux qui cernent toutes les autres montagnes de ce groupe. L'un aboutit sur la côte du nord, où les riches vignobles du Dauté couvrent ses derniers versans; l'autre, qui forme les limites naturelles des districts de l'ouest, se prolonge jusqu'à la mer. Le massif compris entre ces deux rameaux s'affaïsse vers son centre en une vallée elliptique; c'est celle du Palmar. Découpée à l'orient par des collines boisées, ses berges opposées présentent au contraire un boulevard



uniforme dont le revers occidental est flanqué de nombreux contreforts qui viennent produire autant de vallées cotières. Toutes ces anfractuosités ne sont pas faciles à saisir du premier coup-d'œil, et ce n'a été qu'en bien déterminant la position respective des mornes qui accidentent la crête des monts, que j'ai pu fixer les démarcations de toutes les gorges comprises depuis le cap de Teno jusqu'à l'anse de Sant-Iago.

Les montagnes de ce groupe sont formées par des couches horizontales de laves amorphes superposées les unes aux autres et alternans avec des bancs de tuf et de scories. Ces couches, inclinées dans le sens des contreforts, sont traversées en plusieurs endroits par des filons de basaltes schisteux de deux à trois mètres d'épaisseur. Les couches horizontales, plus faciles à se décomposer en raison de leur nature, ont cédé à l'action du temps et des contacts extérieurs; mais ces mêmes causes ayant peu influé sur les basaltes, il en est résulté que ceux-ci ressortent en saillie par-dessus la formation qui les couvrit d'abord. On voit maintenant plusieurs de ces filons brider le val du Carizal et celui de Masca, descendre de la crête de ces montagnes décharnées, suivre en relief les pentes de leurs berges et couper leurs cours d'eau. C'est par suite de la décomposition d'une partie de la surface du sol qu'est dû le singulier accident que les bergers appellent la Muraille-du-Diable. Ce mur naturel, qu'on prendrait de loin pour une construction cyclopéenne, traverse une des gorges les plus profondes. Les habitans des ces montagnes croient voir dans ces bizarres formations l'œuvre des anciens Guanches, et c'est à cette race de prétendus géans qu'ils rapportent aussi le pavé basaltique de la côte de Teno, nommée parmi eux Calzada de los Antigüos, la chaussée

des anciens. Tous ces accidens ne peuvent être indiqués dans le plan horizontal; la carte géologique en fera connaître le gisement.

*Groupe du nord-est.* — Le groupe des montagnes du nord-est occupe toute la partie de l'île qui s'avance jusqu'au cap d'Anaga : cette chaîne basaltique s'annonce de loin par ses arêtes anguleuses qui la distinguent de la série des monts trachytiques du centre, dont les formes massives et les contours arrondis ne laissent voir que des ondulations régulières. La structure des montagnes d'Anaga est assez analogue à celle du groupe de l'ouest, ce sont encore de longues gorges successivement séparées par des contreforts adjacens; mais ici l'arête de la chaîne, coupant en deux parties égales tout l'espace qu'elle parcourt, lance sur les deux côtes un pareil nombre de rameaux. Le départ des contreforts du même point produit tous les relèvemens de la crête, et leur rapprochement, en multipliant les ressauts, détermine des inflexions dans les intervalles. En parcourant ces cols, qui donnent passage sur les deux versans, on aperçoit une suite de petites vallées opposées les unes aux autres et toutes ressemblantes par les escarpemens de leurs berges. Les contreforts qui se projettent vers la côte, s'arrêtent tous abruptement sur la même ligne. L'uniformité qui résulte de cette distribution orographique est telle, qu'on a peine à y croire lorsqu'on rapporte, par la projection, cette partie de l'île sur le plan horizontal.

Les montagnes du nord-est sont couvertes de bois sur les deux versans, la forêt de Las Mercedes est justement renommée par ses beaux ombrages. Le bourg de Taganana, dans le val de ce nom, est le chef-lieu du district du nord, les hameaux de la côte opposée dépen-

dent de la juridiction de Sainte-Groix et ceux de la partie occidentale de ce groupe relèvent de la Laguna. Cette ancienne capitale de Ténériffe, fondée par Alonzo de Lugo vers la fin du quinzième siècle, est située sur les bords d'un lac que les défrichemens ont assaini; son terroir s'étend dans un vallon agreste dominé par les hauteurs de San-Roch et de San-Diego-del-Monte; élevée de 287 toises au-dessus du niveau de la mer, son climat est tempéré par des brises constantes, l'hiver y est pluvieux et même assez froid. Placé à l'entrée de la belle plaine des Rodeos, le vallon de la Laguna fait suite à ce plateau et le continue jusqu'à la base des montagnes de son enceinte. Les collines qui bornent les Rodeos du côté de la mer, séparent cette plaine du val de Guerra et des riantes campagnes de Tegueste; plus loin les coteaux maritimes de Tacoronte et du Sauzal, se rattachent aux versans des montagnes centrales.

On doit s'attendre à ne pas rencontrer de rivières dans une île qui, sur une circonférence fort réduite, s'élève tout-à-coup à plus de 1,900 toises au-dessus de l'Océan. En effet, Ténériffe vient de nous montrer une sommité centrale autour de laquelle s'agglomèrent plusieurs fragmens démembrés de la masse primitive. Les vallées cotières adossées aux versans de ces monts anfractueux ont peu de profondeur et leurs pentes sont très rapides. On conçoit que sur un terrain d'une si forte inclinaison et rehaussé en outre par des assises escarpées, les eaux sauvages, perennes ou passagères doivent suivre le plan de pente, en s'écoulant par les ravins et les autres gorges pour se perdre aussitôt dans la mer.

Dans la description orographique que je viens de faire, je me suis restreint à ne parler que de Ténériffe.

La bienveillance avec laquelle la Société géographique a daigné écouter cette première communication, me fait espérer qu'elle me permettra, dans des lectures subséquentes, d'entretenir quelques instans son attention sur la structure des autres îles, à mesure que j'aurai l'honneur de lui en présenter les cartes. De l'ensemble de ces communications résultera le développement de la formation volcanique qui embrasse tout l'Archipel Canarien et dont l'action puissante paraît s'être étendue depuis les Açores jusqu'aux îles du Cap-Vert pour donner lieu à ce long bassin que le savant de Humboldt a si heureusement appelé la Vallée longitudinale de l'Atlantique.

## NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR ALEXANDRE-FRANÇOIS BARBIÉ DU BOCAGE ,

*Professeur de géographie à la Faculté des lettres de Paris , Membre de  
la Commission centrale de la Société de Géographie, etc., etc.,*

Lue à l'assemblée générale du 27 mars 1835 ,

PAR M. D'AVEZAC ,

Secrétaire général de la commission centrale.

---

Messieurs ,

Je viens remplir un triste devoir en vous entretenant de la perte douloureuse que la Société de géographie a récemment faite de l'un de ses premiers fondateurs, de l'un de ses membres les plus utiles , d'un confrère qui pour beaucoup d'entre nous était un ami.

Alexandre-François Barbié du Bocage, le second des fils du célèbre géographe d'Anacharsis, nous a été enlevé, le 25 février dernier, victime prématurée des fatigues de l'étude et des cuisantes douleurs dont la mort d'un frère venait de l'affliger.

Né à Paris le 14 septembre 1798, il avait fait ses premières études au collège Louis-le-Grand; puis il était entré en qualité de surnuméraire au ministère des Affaires étrangères, où son père avait fondé le riche dépôt géographique dont la conservation est justement demeurée comme un héritage de famille.

L'étude du droit tourna les idées du jeune Barbié du Bocage vers les brillantes luttes du barreau ; inscrit en 1822 sur le tableau des avocats à la Cour royale de Paris, il débuta avec quelque succès dans cette carrière, que les conseils et l'amitié de M. Hennequin aplanissaient devant lui. Mais ses forces physiques ne pouvaient suffire aux exigences de ces discussions inépuisables, qui veulent de plus robustes athlètes, et sa santé affaiblie l'avertit bientôt qu'il fallait renoncer à cette bruyante arène, pour se renfermer en des travaux plus paisibles.

C'est ainsi qu'il revint tout entier aux études géographiques, dont les leçons et la renommée paternelles lui avaient inspiré le goût dès l'enfance, mais auxquelles il s'adonna désormais avec cette ardeur persévérante qui seule procure une véritable initiation aux mystères de la science ; noble, mais fatale ardeur, qui dévore ceux qu'elle embrase, et qui a fait déjà plus d'un vide parmi nous.

Il se trouva bientôt ainsi en état de suppléer son père au cours de Géographie de la Faculté des lettres ; et quand celui-ci nous fut enlevé, Alexandre Barbié du Bocage devint lui-même titulaire de la chaire qu'avait si dignement occupée le disciple privilégié de d'Anville.

Le nouveau professeur ne resta point au-dessous de la tâche qui lui était imposée par la célébrité du nom qu'il portait : il avait déjà fait ample provision de savoir, il y ajoutait chaque jour par d'infatigables études, et c'est ainsi qu'il put, d'année en année, variant le sujet de ses cours, parcourir chaque fois sous un nouveau point de vue le cercle d'enseignement qui lui était départi. Une seule chaire à Paris, que dis-je, dans toute



la France, une seule chaire est exclusivement consacrée à la géographie; et peut-être le zélé professeur avait-il l'ambition de dérouler successivement devant son auditoire toutes les parties du vaste tableau dont le programme semblait à Cuvier assez étendu pour exiger à-la-fois quatre chaires diverses. Aussi de nombreux disciples se pressaient-ils avec assuidité à cette série de leçons toujours nouvelles, et s'il est vrai que le cours d'Alexandre Barbié du Bocage ne doit point être rangé parmi les plus brillans de la Sorbonne, du moins est-il réel que ce cours était l'un des plus utiles et des mieux appréciés. L'élocution du maître était facile, et il savait ne l'employer qu'à revêtir des formes les plus simples et les plus compréhensibles, l'exposition des résultats qu'une critique consciencieuse avait élaborés. L'intérêt de sa santé l'obligea, il y a deux ans, d'abandonner momentanément sa chaire pour aller chercher en Italie un ciel plus doux, et surtout une distraction nécessaire après de trop laborieuses veilles; alors du moins il fut suppléé par son frère aîné, héritier comme lui des traditions paternelles, et l'intime associé de ses travaux; mais aujourd'hui la mort laisse sa chaire à un successeur encore inconnu; ayons espoir que la Géographie ne sera point dépossédée de la seule tribune qui lui soit réservée dans le haut enseignement, et que le professeur dont le nom sera inscrit après le nom trois fois répété de Barbié du Bocage, ne sera point étranger à la spécialité pour laquelle cette tribune, isolée et insuffisante, fut expressément établie.

Je ne vous ai encore rien dit, messieurs, de la part qu'Alexandre Barbié du Bocage avait prise aux travaux de la Société de géographie. Il avait assisté à sa fondation sous les auspices de son père : il lui rendit dès-lors

des services d'autant plus dignes d'être comptés, qu'ils contribuèrent à procurer plus de consistance à notre association naissante ; et le zèle dont il était animé ne se ralentit point jusqu'au moment où la préparation continue de ses leçons de Sorbonne vint absorber tous ses instans, les intérêts les plus chers de la géographie demeurant toujours l'objet de ses constantes sollicitudes.

Secrétaire de la section de correspondance de votre Commission centrale, il avait, sous la direction de M. de Humboldt, ouvert nos premières communications avec les corporations savantes de l'étranger, et vos remerciemens récompensèrent dignement ses efforts. Plus tard, il développa l'ingénieuse idée sur laquelle sont depuis lors fondées vos distributions annuelles de prix : la Société devait-elle, et pouvait-elle, songer à fournir aux dépenses des voyages d'exploration qu'elle désirerait voir accomplir ? Il n'y fallait pas penser ; mais une récompense solennellement décernée aux résultats d'une exploration effectuée pouvait être l'objet d'une noble ambition, le mobile des plus fructueuses tentatives ; cette idée si simple, si utile, fut appréciée, et son application a porté d'heureux fruits : notre confrère avait lui-même à cette époque désigné la Cyrénaïque aux investigations des voyageurs, et la relation de Pacho vint répondre à son appel. Le Bulletin de la Société, dont il eut quelque temps la direction, fut enrichi par ses soins de travaux importans parmi lesquels fut distinguée une description de Cuba, résumé concis et complet de tout ce que les plus récents voyages fournissaient d'intéressant sur cette riche colonie d'Espagne. En 1832 il fut appelé aux fonctions de secrétaire général de votre Commission centrale ; mais vous entendîtes d'une autre bouche que la sienne la notice annuelle de vos travaux, rédigée au mi-

lieu des fatigues et de souffrances où le retenait encore au loin sa santé délabrée.

Un état meilleur l'avait à peine ramené parmi nous, qu'il publia un Dictionnaire de la géographie de la Bible, résumé clair et substantiel des opinions classiques sur cette partie de la science; il en voulait préparer une nouvelle édition, lorsque de plus violentes atteintes vinrent épuiser le peu de forces qu'il avait recouvrées. Le second de ses frères expira dans ses bras, pendant qu'il lui prodiguait lui-même les plus tendres soins : une telle secousse était trop profonde pour ne pas achever d'abattre cette frêle constitution depuis si long-temps minée par les veilles, ébranlée par la maladie : ses amis, sa famille frappés de l'imminence du danger auquel était exposé notre malheureux confrère, le pressèrent d'aller chercher au pied des Pyrénées un air nouveau et plus doux, un repos immédiat, surtout, après de si cruelles fatigues et de si cuisantes douleurs; mais le coup était porté, et Alexandre rendait à Pau le dernier soupir, quatre mois à peine après que s'était fermée la tombe de son frère Isidore , âgé de trente-quatre ans.

Avant eux, une sœur charmante avait aussi été moissonnée à l'âge de vingt-six ans.

Des quatre enfans que Barbié du Bocage avait laissés un seul reste encore, inconsolable de tant et de si douloureuses pertes. Il était le confident habituel, le collaborateur des productions de son frère : il nous fera connaître sans doute les richesses que leurs communs efforts avaient rassemblées dans leur double portefeuille.

Je ne vous parle point, messieurs, des travaux variés qu'Alexandre Barbié du Bocage avait fournis à divers recueils périodiques consacrés à la géographie ou aux études archéologiques qui s'y rattachent; il appartenait,

vous le savez, à la Société royale des antiquaires de France, et il en avait été le secrétaire, distingué là aussi par un suffrage semblable à celui que nous lui avons nous-mêmes donné.

Aucun de nous ne saurait oublier quelle douceur, quelle aménité il apportait dans tous ses rapports avec ses confrères; ceux qui purent le compter parmi leurs amis connaissent mieux encore de combien de qualités solides il était doué; sa famille proclame, au milieu de sa douleur, qu'elle a perdu en lui un bon fils, un bon frère, un bon époux : son jeune enfant ne peut sentir encore l'étendue de la perte qu'il a faite en son père.

La Société de Géographie a hautement témoigné aux membres de cette famille désolée combien elle partage le deuil où ils sont plongés; puisse cet hommage solennel adoucir l'amertume des longs regrets dont ils accompagneront une mémoire si chère!

Et pour moi-même, messieurs, inhabile à trouver des expressions plus naïves et plus vraies que celles du lyrique romain, je répéterai avec lui ces mots tant répétés déjà, tant prodigués, mais si palpitans de vérité quand il s'agit, au milieu de cette assemblée, du confrère qui vient de nous être ravi :

*Multis ille bonis flebilis occidit,*

*Nulli flebilior quam nobis,...*

## Programme des Prix.

---

### I. PRIX ANNUEL

POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE.

*Médaille d'or de la valeur de 1,000 francs.*

La Société de Géographie offre une médaille d'or de la valeur de *mille francs* au *voyageur* qui aura fait , en géographie, pendant le cours de l'année 1833, la *découverte* jugée la plus importante parmi celles dont la Société aura eu connaissance. Il recevra , en outre , le titre de Correspondant perpétuel , s'il est étranger , ou celui de Membre, s'il est Français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut de découverte de cette espèce , une médaille d'or du prix de cinq cents francs sera décernée au *voyageur* qui aura adressé pendant le même temps à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles au progrès de la science. Il sera porté de droit , s'il est étranger , sur la liste des candidats pour la place de correspondant.

---

### II. PRIX FONDÉ

PAR S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

*Médaille d'or de la valeur de 2,000 francs.*

S. A. R. le duc d'Orléans offre un prix de *deux mille francs* au navigateur ou au voyageur dont les travaux

géographiques auront procuré, dans le cours de 1834 et 1835, la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité. S. A. ayant bien voulu charger la Société de géographie de décerner ce prix, la Société s'attachera de préférence aux voyages accompagnés d'itinéraires exacts ou d'observations géographiques.

---

### III. PRIX D'ENCOURAGEMENT

POUR LES DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

*Voyage aux lieux connus sous le nom de MARAWI.*

*Médaille d'or de la valeur de 2,500 fr. (1)*

La Société offre une somme de deux mille francs, et un anonyme celle de cinq cents francs pour servir à fonder un PRIX D'ENCOURAGEMENT en faveur du premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu désigné sur les cartes d'Afrique sous le nom de *Marawi*, et qu'on croit situé vers le 32° degré de longitude orientale, et vers le 10° parallèle sud. Il s'efforcera de reconnaître quelque partie du cours du fleuve appelé *Loffih*, qui, dit-on, coule vers ce parallèle, et descend, dans la direction S.-E., du revers de la grande chaîne transversale d'où sort le Nil Blanc. Il recherchera s'il existe quelque communication entre le *Loffih* et les eaux courantes ou stagnantes désignées sur les cartes sous le nom de *Marawi*.

On desire que le voyageur fixe d'une manière certaine la position des lieux qu'il aura visités, et qu'il donne

(1) Voy. page 290.



une relation de son voyage, et les matériaux d'une carte exacte sur laquelle sera tracé son itinéraire; qu'il décrive autant que possible le climat, les montagnes, les accidens du sol, en un mot, la géographie physique des contrées qu'il aura parcourues, et qu'il recueille des renseignemens sur les montagnes et les contrées environnantes.

Il observera la population, les mœurs et les usages des habitans, les principales espèces d'animaux et productions du pays; enfin il essaiera de former des vocabulaires des différentes nations.

---

#### IV. ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

*Médaille d'or de la valeur de 2,400 francs.*

La Société offre une médaille d'or de la valeur de 2,400 fr. à celui qui aura le mieux rempli les conditions suivantes :

On demande une description, plus complète et plus exacte que celles qu'on possède, des ruines de l'ancienne cité de Palenqué, situées au N.-O. du village de Santo-Domingo Palenqué, près la rivière du Micol, dans l'État de Chiapa de l'ancien royaume de Guatemala, et désignées sous le nom de *Casas de Piedras* dans le rapport du capitaine Antonio del Rio, adressé au roi d'Espagne en 1787 (1). L'auteur donnera les vues pittoresques des monumens avec les plans, les coupes et les principaux détails des sculptures. (2)

(1) Voy. Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from the original manuscript report of captain don Antonio del Rio. London, 1822, in-4°.

(2) Il est à désirer qu'il soit fait des fouilles pour connaître la

Les rapports qui paraissent exister entre ces monumens et plusieurs autres de Guatemala et du Yucatan font desirer que l'auteur examine, s'il est possible, l'antique Utatlan, près de Santa-Cruz del Quiche, province de Solola (1), l'ancienne forteresse de Mixco et plusieurs autres semblables, les ruines de Copan, dans l'État d'Honduras (2), celles de l'île Peten, dans la laguna de Itza, sur les limites de Chiapa, Yucatan et Verapaz; les anciens bâtimens placés dans le Yucatan et à vingt lieues au sud de Mérida, entre Mora-y-Ticul et la ville de Nacacab (3); enfin, les édifices du voisinage de la ville de Mani, près de la rivière Lagartos. (4)

On recherchera les bas-reliefs qui représentent l'adoration d'une croix, tel que celui qui est gravé dans l'ouvrage fait d'après del Rio.

Il importerait de reconnaître l'analogie qui règne entre ces divers édifices, regardés comme les ouvrages d'un même art et d'un même peuple.

Sous le rapport géographique, la Société demande surtout: 1<sup>o</sup> des cartes particulières des cantons où ces ruines sont situées, accompagnées de plans topographiques: ces cartes doivent être construites d'après des méthodes exactes; 2<sup>o</sup> la hauteur absolue des principaux

destination des galeries souterraines pratiquées sous les édifices, et pour constater l'existence des aqueducs souterrains.

(1) La caverne de Tibulca, près de Copan, est soutenue par des colonnes.

(2) On compare les restes d'Utatlan, pour leur masse et leur grandeur, à tout ce que le plateau de Couzco et le Mexique offrent de plus grand, et l'on prétend que le palais du roi a 728 pas géométriques sur 376.

(3) L'un de ces bâtimens a, dit-on, 600 pieds de face.

(4) Ces derniers étaient encore habités par un prince indien à l'époque de la conquête.

points au-dessus de la mer ; 3° des remarques sur l'état physique et les productions du pays.

La Société demande aussi des recherches sur les traditions relatives à l'ancien peuple auquel est attribuée la construction de ces monumens, avec des observations sur les mœurs et les coutumes des indigènes, et des vocabulaires des anciens idiomes. On examinera spécialement ce que rapportent les traditions du pays sur l'âge de ces édifices, et l'on recherchera s'il est bien prouvé que les figures dessinées avec une certaine correction sont antérieures à la conquête.

Enfin l'auteur recueillera tout ce qu'on sait sur le Votan ou Wodan des Chiapanais, personnage comparé à Odin et à Boudda.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1836.

Les mémoires, cartes et dessins devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1835.

## V. HISTOIRE MATHÉMATIQUE ET CRITIQUE DES MESURES DE DEGRÉS.

*Médaille d'or de la valeur de 600 francs.*

Tracer l'histoire mathématique et critique de toutes les opérations qui ont été exécutées depuis la renaissance des lettres en Europe pour mesurer des degrés de méridiens terrestres et des degrés de parallèles à l'équateur.

Présenter les résultats de ces opérations de manière à faire connaître les limites des erreurs ou des incertitudes dont ils pourraient être affectés.

Déduire les conséquences qui dérivent de ces résultats, relativement à la détermination de la figure du globe terrestre, et à la valeur précise des mesures itinéraires géographiques les plus usitées pour la construction des cartes.

Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale de 1836.

Les mémoires devront être déposés au bureau de la Commission centrale au plus tard le 31 décembre 1835.

---

# VI. PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE.

*Médaille d'or de la valeur de 7,000 francs.*

Reconnaître les parties inconnues de la Guiane française, déterminer la position des sources du fleuve Maroni, et étendre ces recherches aussi loin qu'il sera possible, à l'ouest, dans la direction du deuxième parallèle de latitude nord, et en suivant la ligne de partage des eaux entre les Guianes et le Brésil.

Le voyageur fixera les positions géographiques et le niveau des principaux points, d'après les meilleures méthodes, et rapportera les élémens d'une carte neuve et exacte.

La Société desire qu'il puisse recueillir des vocabulaires chez les diverses peuplades.

Le prix sera décerné dans la première assemblée générale de l'an 1837.

La relation devra être déposée au bureau de la Commission centrale au plus tard le 31 décembre 1836.

## GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE.

PRIX ANNUELS.

## VII ET VIII. DESCRIPTION PHYSIQUE D'UNE PARTIE QUELCONQUE DU TERRITOIRE FRANÇAIS.

*Médaille d'or de la valeur de 800 francs et une autre de la valeur de 400 francs.*

La Société met au concours le sujet de prix suivant :

« Description physique d'une partie quelconque du territoire français, formant une région naturelle. »

La Société indique, comme exemples, les régions suivantes : les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, les bassins de l'Adour, de la Charente, du Cher, du Tarn, le Delta du Rhône, la côte-basse entre les Sables-d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France distinguée par un caractère physique particulier.

Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région.

Les mémoires doivent être accompagnés d'une carte qui indique les hauteurs trigonométriques ou barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites des diverses végétations.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1835.

## IX A XVIII. NIVELLEMENT DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES DE FRANCE.

*Dix médailles d'or de la valeur de 100 francs chacune.*

La Société offre une médaille d'or d'encouragement à celui qui aura procuré le nivellement géométrique d'une

partie notable du cours des fleuves et des principales rivières de la France.

La Société n'admettra pas au concours les copies des nivellemens, déjà déposés dans les archives des ponts-et-chaussées et des autres administrations publiques.

Dix médailles seront consacrées chaque année à cette destination, et seront décernées dans la première assemblée générale. Le *minimum* de l'espace à niveler est fixé à dix lieues de vingt-cinq au degré.

Chaque médaille sera de la valeur de 100 fr.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1835.

#### XIX ET XX. NIVELLEMENS BAROMÉTRIQUES.

*Deux médailles d'or de la valeur de 100 francs chacune.*

Deux médailles d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de 100 francs chacune, seront décernées dans la première assemblée générale annuelle de 1836.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1835.

Les fonds de ces deux médailles sont faits par M. PERROT, membre de la Société.

---

Total, VINGT PRIX de la valeur de DIX-SEPT MILLE NEUF CENTS FRANCS, indépendamment des SOUSCRIPTIONS



qui sont ouvertes au bureau de la Société (rue de l'Université, n° 23) et chez le trésorier (rue de Seine, n° 6), pour les *découvertes en Afrique* (voy. page 283).

---

## CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

La Société desire que les mémoires soient écrits en français ou en latin ; cependant elle laisse aux concurrents la faculté d'écrire leurs ouvrages en anglais, en italien, en espagnol ou en portugais.

Tous les mémoires envoyés au concours doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer, ni sur le titre, ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires doivent être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra, dans l'intérieur, le nom de l'auteur et son adresse.

*Les mémoires resteront déposés dans les archives de la Société, mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.*

Chaque personne qui déposera un mémoire pour le concours est invitée à retirer un récépissé.

Tous les membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui sont membres de la Commission centrale.

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé franc de port, et sous le couvert de M. le président, à Paris, rue de l'Université, n° 23.

Paris, le 27 mars 1835.

## PROCÈS-VERBAL

DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 27 MARS 1835.

La Société de géographie a tenu sa première assemblée générale annuelle de 1835, le vendredi 27 mars, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. le comte de Montalivet, pair de France.

M. le colonel Corabœuf, en l'absence de M. le colonel Denaix, secrétaire de la Société, donne lecture du procès-verbal de la dernière séance générale : la rédaction en est adoptée.

M. l'amiral Duperré, ministre de la Marine et des Colonies, écrit à M. le président qu'il a pris connaissance avec beaucoup d'intérêt du rapport fait par la Société sur le voyage de M. Leprieur, dans l'intérieur de la Guiane, et il ajoute que les conclusions de ce travail ont été d'un grand poids dans la détermination qu'il a prise de confier à ce voyageur une nouvelle exploration dans cette contrée. M. le ministre considérant l'importance que la mission de M. Leprieur doit avoir pour la science géographique, prie la Société de préparer pour ce voyageur des instructions spécialement dirigées vers ce but.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages déposés sur le bureau et offerts à la Société.

M. le président proclame les noms des candidats présentés pour être admis dans la Société.

La Commission spéciale, chargée d'examiner les plus importantes découvertes géographiques, faites en 1832, rend compte par l'organe de M. Roux de Rochelle, son rapporteur, du résultat de ce concours, et elle analyse avec quelque étendue les divers travaux dont elle a dû

prendre connaissance. Cette Commission a jugé digne du prix annuel M. Alcide d'Orbigny, pour ses voyages dans l'Amérique méridionale : elle a pensé qu'une médaille d'argent devait être décernée à M. Alexandre Burnes, pour ses voyages sur l'Indus et dans la Boukharie; qu'une mention honorable et une médaille de bronze devaient être décernées à M. Arthur Conolly, pour ses voyages au nord de l'Inde ; et qu'il y avait également lieu de mentionner les découvertes faites dans l'Afrique méridionale par la Société des missions évangéliques, les voyages de M. Moerenhout dans l'Océanie, ceux de M. Berthelot dans les îles Canaries, ceux de M. Gay dans l'intérieur du Chili.

Les voyages de M. Callier dans l'Asie-Mineure, en Syrie, en Palestine et dans l'Arabie-Pétrée, ont été jugés assez importants, et ils ont eu assez de durée, pour que la Commission spéciale crût que les titres de M. Callier et l'examen de son ouvrage pouvaient être remis au concours de l'année suivante.

Après le rapport fait au nom de la Commission spéciale, M. le président de la Société prend la parole, et dans une allocution improvisée, sur l'importance des voyages qui ont pour but d'agrandir le domaine de nos découvertes et de nos connaissances, il entre dans des considérations étendues, sur les nombreuses et profondes études que doit faire l'homme qui se destine à cette carrière, afin de se préparer à bien voir, à conclure avec justesse, à tirer parti de toutes les situations, pour connaître un pays sous ses différens rapports. M. le président donne ensuite de justes éloges au courage du voyageur qui, pour entreprendre de pénibles explorations dans des contrées lointaines, inconnues, où il aura à braver des périls et des fatigues de toute nature, quitte sa

patrie pour de longues années, et s'arrache à toutes les paisibles douceurs de la vie. M. le président, appliquant à M. d'Orbigny les remarques qu'il vient de faire, entre dans quelques détails sur son voyage : il apprécie le mérite de ses divers travaux : il se félicite de pouvoir couronner le voyageur auquel la Société de géographie décerne aujourd'hui son prix annuel, et il se trouve lui-même honoré d'offrir cette récompense, à un homme qui vient d'honorer son pays.

Après avoir remis à M. d'Orbigny la médaille d'or qui représente le prix annuel de la Société, M. le président proclame le nom de M. Burnes qui a obtenu une médaille d'argent; le nom de M. Conolly, qui a obtenu une médaille de bronze et une mention honorable, le nom de la Société des missions évangéliques, et ceux de MM. Moerenhout, Berthelot et Gay qui ont été mentionnés.

M. Camille Caillier, capitaine d'état-major, lit une notice sur une partie de ses explorations en Orient. Elle remplit une lacune que ses autres travaux en Cappadoce, en Arménie, dans le pays de Sophène et en Mésopotamie laissaient encore inconnue. Ce voyageur part d'Alep, l'ancienne Chalybon, traverse le Koëk et va par la plaine de Dana dans celle d'Antioche où il fixe l'emplacement de l'ancienne Imma. Il donne une description de l'antique et de la nouvelle Antioche, il remonte ensuite l'Oronte jusqu'au lac de Caramout et passe les défilés du Beylane. Arrivé à Alexandrette, il va reconnaître les Pyles syriennes et l'emplacement de la bataille d'Issus. De là il passe dans la plaine de Cilicie, où il décrit Missis et Adana, le Pyrame et le Sarus ; s'engageant ensuite dans les hauts enchaînemens du Taurus, il reconnaît les anciennes Pyles ciliciennes qui le conduisent au pied du mont Argée dont il donne une description comparée à celle de

Strabon. Toutes ses observations sont accompagnées de notices historiques qui donnent un plus grand intérêt aux contrées qu'il a parcourues.

M. Berthelot fait lecture d'une description orographique de l'île de Ténériffe, extraite de l'histoire naturelle des Canaries, qu'il va publier. Ce naturaliste cite d'abord les différentes cartes qui ont précédé celle qu'il a offerte à la Société, et, fixant ensuite l'attention de l'assemblée sur l'aspect des côtes de l'île, il entre dans des considérations géologiques dépendantes de cette configuration. Divisant le système de montagnes en trois grands fragmens démembrés de la masse primitive par les révolutions physiques qui ont bouleversé la surface de Ténériffe, il décrit la structure de chacun de ces groupes vus de leurs points culminans. M. Berthelot, en terminant cette intéressante relation, fait espérer à la Société d'autres communications sur les autres îles qu'il a visitées durant ses voyages avec M. P. Barker-Webb et sur l'ensemble de la formation volcanique qui embrasse tout l'Archipel canarien et dont l'action puissante, dit-il, s'est étendue depuis les Açores jusqu'aux îles du cap Vert.

M. d'Avezac, secrétaire général de la Commission centrale, lit une notice nécrologique sur M. Alexandre Barbié du Bocage, professeur de géographie à la Faculté des lettres de l'Académie de Paris, l'un des fondateurs de la Société et l'un de ses plus zélés collaborateurs.

M. Roux rend compte, au nom de la Commission centrale, des motifs qui la portent à proposer à la Société l'augmentation du nombre de ses correspondans étrangers. L'étude de la science a fait de grands progrès, plusieurs sociétés de géographie se sont formées sur différens points du globe, le nombre et l'importance des voyages se sont accrus, et l'on a un plus grand nombre

d'hommes remarquables avec lesquels il est utile d'entrer en relation.

L'article suivant est mis aux voix, et il est adopté par la Société comme devant faire partie de ses réglemens :

« Le nombre des correspondans étrangers de la Société de Géographie pourra être porté de dix-huit à trente membres ; mais les douze nominations nouvelles ne pourront avoir lieu que graduellement , et il n'en sera pas fait plus de quatre par année. »

La Société, aux termes de son règlement, procède au renouvellement annuel de son bureau et à la nomination d'un membre de la Commission centrale.

M. le président proclame ainsi le résultat du scrutin :

*Président.* — M. le baron de Barante, pair de France.

*Vice-présidens.* { M. le lieutenant-général Pelet, directeur du Dépôt de la guerre ;  
M. Amédée Jaubert, membre de l'Institut.

*Scrutateurs.* { M. le baron Costaz, membre de l'Institut.  
M. Beautemps-Beaupré, *idem*.

*Secrétaire.* — M. Bianchi, secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales.

M. Camille Callier, capitaine d'état-major, est nommé membre de la commission centrale.

La séance est levée à onze heures.

---

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

*Assemblée générale du 27 mars 1835.*

M. le baron de BARANTE, pair de France.

M. MAILLOT, directeur du génie maritime.

M. MATTER, inspecteur général de l'Université.



## OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Par M. le ministre de la marine : *Collection des nouvelles cartes publiées par le dépôt de la marine de 18 : : à 1835.* — *Voyage de la corvette l'Astrolabe* : historique, 46<sup>e</sup> et dernière livraison ; Zoologie, 36 à 38<sup>e</sup> et dernière livraison. — *Voyage de la Favorite* : Album historique, 10<sup>e</sup> liv. — *Mémoire sur les attéragés des côtes occidentales de France*, par M. le Saulnier de Vauhello; 1 vol. in-4<sup>o</sup>. — *Renseignemens sur la côte méridionale du Brésil et sur le Rio de la Plata*, par M. Barral, lieutenant de vaisseau, une broch. in-8<sup>o</sup>. — *Renseignemens sur les côtes de la province d'Oran*, par M. Garnier, lieutenant de vaisseau; une broch. in-8<sup>o</sup>. — *Phares et feux des côtes d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse*; une broch. in-4<sup>o</sup>.

Par M. le ministre des affaires étrangères : *Les monumens de la France*, par M. le comte de Laborde, 42, 43 et 44<sup>e</sup> livraisons, in-f<sup>o</sup>. — *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, par MM. Ch. Nodier, Taylor et Cailleux. Province de Languedoc, liv. 1 à 49, in-f<sup>o</sup>.

Par M. le baron de Hammer : *Mémoire sur deux coffrets gnostiques du moyen âge*, du cabinet de M. le duc de Blacas; une broch. in-4<sup>o</sup>.

Par M. Ansart : *Atlas de géographie ancienne et moderne*; deuxième édit. (deuxième partie, géographie moderne); 1 vol. in-f<sup>o</sup>.

Par M. Marcel : *Contes du Cheykh-él-Mohdy, traduits de l'Arabe d'après le manuscrit original*; 16 liv. in-8<sup>o</sup>. — *Précis historique et descriptif sur le Môristân ou le grand hôpital des fous du Kaïre*; une broch. in-8<sup>o</sup>. — *Supplément à toutes les biographies*; souvenir de quelques amis d'Egypte; une broch. in-8<sup>o</sup>.

# BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

MAI 1835.

---

## PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

### EXTRAIT

DE LA RELATION DE DEUX VOYAGES A CONSTANTINE,  
PAR EN MAURE D'ALGER,

Suivi de détails sur l'histoire et la personne d'Ahmed,  
bey de Constantine.

( Article communiqué par M. JOMARD. )

---

... Ayant reçu la mission d'aller d'Alger à Constantine, j'étais incertain si je m'y rendrais directement, ou bien si je prendrais la voie de Bone. La première route était très dangereuse à cause de la guerre que les Arabes se faisaient entre eux; on savait d'ailleurs qu'ils faisaient périr tous ceux qu'ils soupçonnaient d'avoir quelques relations

avec les Français. Toutefois je me déterminai à suivre cette route à l'âge de 60 ans, et sans armes, au milieu de peuples qui ne reconnaissent ni chef, ni souverain, n'ayant avec moi que mon fils Ali et le domestique du Marabout Sidy Aly Ben-Hyssa qui habite les montagnes de Djerjira, enfin, dans le mois d'août et par les brûlantes chaleurs de l'intérieur de l'Afrique. Une révolution venait d'éclater dans les montagnes de Beni-Oughenoun près de Dellis, et le Marabout y était allé pour rétablir la paix. Nous couchâmes à Hamer, tribu de Kachna, dont les habitans se sont réunis à ceux de la Yesser pour faire la guerre aux Français. Ils ne me firent aucun mal à cause du domestique du Marabout, et parce qu'ils étaient persuadés que je me réfugiais chez Ben-Hyssa pour échapper aux Français.

Nous marchâmes tout le second jour; vers le milieu de la journée on vint nous dire que des brigands infestaient la route et nous fûmes forcés de faire un détour d'une lieue et demie pour les éviter. A midi nous arrivâmes sur les bords de la Yesser. Nous nous arrêtâmes au milieu d'une plaine garnie d'arbres, à-peu-près comme les Champs-Élysées; de l'autre côté de la rivière on apercevait des habitations. J'appris qu'elles appartenaient à Ben-Canoun. Cet homme, originaire de Yesser, avait été lieutenant de l'ex-Aga. A la nouvelle de l'expédition française il avait transporté dans cet endroit sa famille et ses biens : son fils et lui restèrent seuls auprès de l'Aga. Après la capitulation, ils s'étaient retirés chez eux.

Nous arrivâmes de nuit à la Zaouaa. Les grands du pays me demandèrent pourquoi je me sauvais. Ne sachant pas encore de quelle manière Ben-Hyssa voulait m'envoyer à Constantine, je gardai le silence. Il était dé-

fendu aux habitans de se rendre à Alger ; ils y venaient cependant sous prétexte d'aller à quelque marché et ils étaient parfaitement instruits de tout ce qui s'y passait. Le lendemain, nous partîmes de grand matin, et nous arrivâmes à sept heures du soir dans les montagnes près de Beni-Oughenoun. On avait invité le Marabout Ben-Hyssa à y passer la nuit, après avoir rétabli la paix entre eux. A notre arrivée les habitans étaient tous rassemblés comme pour une foire, à cause de Ben-Hyssa. Leurs chaumières sont bâties et couvertes en tuiles. Ben-Hyssa était entré dans une de ces chaumières où se trouvaient les femmes d'un chef. Ces femmes poussaient, à différentes reprises, le cri de joie de l'Afrique *yo! yo!* cris qui, quoique proférés d'une voix douce, ressemblent à un sifflement. C'était la manière des anciens Arabes d'appeler leurs voisins aux réjouissances publiques. C'est le contraire de *boh! boh!* exclamation des femmes à la mort de quelqu'un, ou bien contre les voleurs. Quand Ben-Hyssa sortit de la chaumière pour venir à l'endroit où j'étais, les femmes de la tribu poussèrent des cris de joie toutes en même temps. Il est d'une taille moyenne, sa figure est ronde, ses yeux bruns, sa barbe blanche, sa voix haute, son caractère doux ; il portait un *hack* de laine blanche et fine et un turban blanc. Il a environ 70 ans. Voyant qu'il n'avait pour se coucher qu'un simple tapis, je lui cédai mon petit lit avec l'oreiller. Instruit déjà que j'allais auprès de lui pour une affaire importante, il ne me fit pas de question devant le monde.

On apporta de grandes cuvettes de bois travaillées avec le couteau et la lime, d'environ une aune de largeur et de profondeur. L'une était pleine de couscoussous ; c'est une espèce de semoule que les femmes arrangent

en grains de la grosseur de la poudre à canon; on les fait cuire à la vapeur de la viande dans une passoire, et on jette du bouillon dessus pour leur donner du goût; l'autre cuvette contenait de la viande coupée par morceaux d'une demi-livre au moins. Chacun en prend un morceau qu'il tient dans la main; de l'autre, disposée en forme de cuiller, ils plongent dans la cuvette, en retirent le couscous et le portent à leur bouche après l'avoir pétri; ce qui est resté dans la main concourt nécessairement à la formation d'une seconde bouchée : le repas fini, on apporte une grande cuvette d'eau où tout le monde se lave à-la-fois.

Je connaissais depuis long-temps les usages de la campagne et je m'étais pourvu de cuillers, de serviettes et de savon; j'en fis part au Marabout Ben-Hyssa.

Ma connaissance avec lui datait de loin Il ne venait jamais à Alger sans descendre chez moi. Il était aussi lié avec Yahia Aga, qui s'en faisait accompagner quand il sortait dans la campagne ou qui l'envoyait faire la paix toutes les fois qu'il avait à marcher contre quelque tribu puissante. Ben-Hyssa avait fait le pèlerinage de la Mecque, et avait habité quelque temps l'Egypte, où il avait pris quelque teinture de civilisation. Connaissant l'influence qu'il avait sur les Arabes, et dont il pouvait se servir pour les empêcher de se faire la guerre ou de répandre le sang humain, il revint dans son pays. Voici comment il fut reconnu pour Marabout.

Un homme de Gorouma, nommé Mohammed-Ben-Abdel-rahman, après son pèlerinage, avait été en Egypte où il avait fait la connaissance du Scheikh-el-Hafroui; ce Scheikh, connu pour la pureté de ses mœurs, rassemblait chez lui tous ses amis, leur faisait prononcer à haute voix le nom de Dieu, leur disait sa force et sa puissance.

leur recommandait de ne pas prêter de faux serment, de ne voler ni de tuer, enfin tout ce que Dieu a défendu. C'était une chose connue de tout le monde au Caire, et l'on vantait la morale et la justice des membres de cette société. Mohammed-Ben-Abdelrahman apporta ces idées à Alger. Les Arabes de l'intérieur eurent confiance en lui et le reconnurent pour Marabout. Quand il mourut on l'enterra à Hamma, à un mille d'Alger ; sur son tombeau, on bâtit une mosquée, et de quoi loger les malheureux et les voyageurs. Les Evémenih, condamnés à mort, qui y cherchaient un refuge ne pouvaient en être arrachés. Quelques mois après, les habitans de Gorouma vinrent chercher son corps à Alger pour l'enterrer chez eux. Ils lui bâtirent une grande mosquée, comme nous le dirons plus tard.

Ben-Hyssa était son agent. Abdelrahman étant mort, on le reconnut pour Marabout; ils ont en lui une grande confiance ; ils croient qu'avec les poils du cou des mulets il peut guérir la fièvre et d'autres maladies, ce qui fait que dans mon voyage, depuis Alger jusqu'à Constantine, je ne vis pas un seul de ces mulets dont le cou ne fût pelé.

Il vint avec nous sur sa mule accompagné de beaucoup de monde. En marchant tout le jour nous aurions pu arriver le soir à Gorouma ; mais il était forcé de s'arrêter dans chaque tribu pour rétablir la paix ou terminer les différends. Nous arrivâmes dans une tribu puissante où nous passâmes la nuit. A notre arrivée, on nous offrit des dattes et du lait aigre, et à dix heures du soir du couscoussous où était quelque chose qui ressemblait à des choux ; c'était de la graisse de rognon. Les femmes nous accueillaient toujours avec des cris de joie.

Le lendemain nous avons traversé la rivière de Sabau,



Sur cette rivière est une grande forteresse bâtie par les Turcs qui en changeaient la garnison tous les ans. Il y avait des canons qui, je crois, ont été emportés par le Scheikh-Benzamoun de Fle'za. A une portée de canon est un marché, mais ce n'était pas le jour. En face, nous avions les montagnes de Flusa. Il y a auprès de ces montagnes des terres fertiles nommées le Serawat que les Turcs empêchaient de cultiver, quand ils avaient des démêlés avec les Turcs. Très lié avec le Scheikh-Haggi-Mohammed Ben-Lamoun, je l'envoyai prier de venir à notre rencontre. Il s'en excusa à cause du mariage d'un de ses fils.

Gorouma est située sur de hautes montagnes connues sous le nom de Djerjira. Dans quelques endroits, la route est semée de petits cailloux unis, qui glissent sous les pieds des mulets ; dans d'autres, ce sont des trous profonds d'où ces animaux ont bien de la peine à se tirer. Les mulets des Bédouins en ont l'habitude ; quant à moi j'étais forcé de descendre. A Gorouma je fus logé dans la mosquée. Je ne concevais pas que les Bédouins pussent en avoir d'aussi belle, je présume qu'ils avaient fait venir des maçons d'Alger. Ce n'était après, que de petites maisons plates et des chaumières. Le vent du midi est souvent très chaud dans ces montagnes.

Je ne suis pas entré dans la maison de Ben-Hyssa ; mais je sais qu'il a deux femmes. Soixante personnes environ étaient venues pour le voir. Chacun peut rester tant qu'il veut. On les couche et on leur donne à manger deux fois par jour. Le matin ils ont du pain, du lait, et des figues ; le soir des couscoussous. Au coucher du soleil on sort de grands sacs d'orge, chacun prend ce qu'il faut pour son cheval ou son mulet. Dans la journée

des hommes exprès conduisent les animaux au pâturage.

Le Marabout a des terres dans toute l'étendue du royaume, je crois même jusqu'à Tunis. Tous les habitans l'aident à les cultiver et à faire la moisson sans exiger aucun salaire. On en voit souvent faire vœu de donner tant au Marabout, si telle chose réussit. Il a des employés qui sont pourvus de tout ce qui est nécessaire à la vie, et qui doivent l'hospitalité à tous ceux qui se présentent. Une grande quantité de chameaux et de mulets sont continuellement occupés à porter le blé et les vivres de ces employés qui ne rendent jamais de compte. La confiance de Ben-Hyssa repose sur ce qu'ils sont à leur aise.

Le troisième jour arrivé, il ordonna à un de ses confidens, à son secrétaire et à quatre de ses employés de m'accompagner jusqu'à Constantine. Nous partîmes le matin, et il nous accompagna lui-même jusqu'au marché de la rivière de Sabau; ce marché est peu considérable, il est de la grandeur des Champs-Elysées à-peu-près, et je calcule qu'il peut tenir environ trente mille hommes. Nous marchâmes pendant deux jours, n'ayant avec nous que les hommes qu'il nous avait donnés et qui étaient connus des Bédouins jusqu'à Bougie. Nous traversâmes les montagnes qui sont sur la rivière de Bougie, et le soir du troisième jour nous couchâmes chez Abdel-aziz et les employés de Ben-Hyssa; il nous donna une escorte de trente hommes que nous changions tous les soirs à l'endroit où nous arrivions. Je donnais par jour à chaque homme cent bogio, ce qui vaut neuf francs. Etourdi par la hauteur des montagnes et la profondeur des précipices, j'étais obligé de marcher à pied, enveloppé de deux gros bournons pour me garantir de la chaleur du soleil.

J'étais toujours en nage, étouffé de poussière, et dévoré de poux et de puces que j'avais gagnés en route. Je ne pouvais rien faire sans être excédé par la curiosité indiscrete des Bédouins ; ils voulaient tout ce qu'ils voyaient. Si je faisais de la limonade il fallait en donner à tout le monde. Pour me dispenser de leur en donner, il m'échappa de dire que l'eau de Cologne était un remède pour les yeux, il me fallut en verser quelques gouttes dans les yeux de chacun. Si je prenais du café, boisson qu'ils ne connaissent pas, ils en voulaient aussi, et j'étais obligé d'en donner avec du sucre à tous ceux qui étaient présents.

Le quatrième jour nous aperçûmes les hautes montagnes de Zuana. De l'endroit où nous étions jusqu'à ces montagnes le pays est infesté de brigands berbères, ce qui nous obligea à prendre une escorte de cinquante personnes. La contrée est couverte de figuiers et d'oliviers. Les figuiers sont très petits, beaucoup plus petits que ceux d'Alger. Ils ne dépassent jamais la hauteur d'un homme, et produisent des fruits en abondance. Les voyageurs peuvent en manger tant qu'ils veulent ; mais le propriétaire seul a le droit de les cueillir pour les faire sécher. Ils en font leur provision pour l'hiver et pour vendre dans les villes. Je mangeais beaucoup de ces figues et buvais souvent. Je m'attendais à être malade, mais heureusement il n'en fut rien. Les terres ne sont pas travaillées, les figuiers et les oliviers y viennent sans culture ; ils ont encore une espèce d'arbre très grand, que nous n'avons pas à Alger ; les feuilles ressemblent beaucoup à celles du jujubier. Les femmes, qui sont là grandes et belles, vont les cueillir avec de grands paniers et les mettent en réserve pour les donner aux animaux, quand vient le temps des neiges. En

entrant sur les terres de Zouava, nous passâmes par le marché; il était rempli d'une multitude innombrable, il nous a fallu une heure et demie de marche pour le traverser. Il est fréquenté par ceux des montagnes de Bougie et de Louava. On y vient d'une journée de distance, et toujours en armes. J'ai calculé que ce jour-là il y avait au moins trois cent mille hommes; en ne comptant qu'une femme, un enfant et un domestique par homme (il y en a qui ont quatre femmes, plusieurs enfans et des domestiques mariés).

Nous montâmes au haut de la montagne et allâmes loger chez Abdelkader, l'agent de Ben-Hyssa. C'était un homme instruit, enseignant la religion et les lois. Plusieurs des marchands de Zouava m'avaient suivi et étaient venus loger chez lui. Les grands et les Schuki de la montagne qu'il avait invités, vinrent me voir, et me demandèrent pourquoi j'étais resté d'abord avec les Français, et pourquoi maintenant je m'éloignais d'Alger.

Comme je l'ai déjà dit ailleurs, les villages des montagnes sont mieux bâtis que ceux de la plaine, leurs habitans plus civilisés, leur hospitalité est parfois fatigante. A notre arrivée dans une tribu, nous les voyions accourir vers nous, nous faire descendre de nos mules, nous offrir leurs provisions, et quand par défaut de faim ou tout autre motif, nous ne faisons pas honneur au repas, ils nous donnaient des coups de poing dans les côtés pour nous exciter à manger. Nous marchâmes ainsi de *montagne en montagne pendant deux jours*. Le troisième jour nous arrivâmes dans un lieu presque désert qui sépare leur territoire de celui de Beni-Abbas. Il est occupé par quelques brigands qu'on appelle Schourfah. Nous étions accompagnés de plus de

cinquante Bédouins, les uns à pied les autres à cheval. Arrivés sur la montagne qui domine les Schourfah, ils sont tous descendus, et se sont mis à crier de toutes leurs forces *ouik*, en appuyant beaucoup sur l'i, ce qui est entre eux un signal important. Ce cri est entendu une lieue au loin; il signifie nous sommes armés; que chacun reste à sa place. On leur répondit qu'on leur permettait de passer.

En descendant la montagne, nous aperçûmes une forêt à gauche, et à quelque distance sur la droite une troupe de cavaliers qu'on reconnut pour des brigands. Remplis de frayeur, nous entrâmes dans la forêt pour les éviter. Il n'y avait pas de sentier tracé. Nous vîmes des bergers conduisant des troupeaux de Beni-Abbas, qui se sauvèrent à notre approche. Nous eûmes beau leur dire de ne rien craindre que nous ne voulions pas leur faire de mal, que nous étions des voyageurs; ils ne voulurent pas nous croire.

Enfin, après beaucoup de fatigues, nous atteignîmes la rivière et les terres de Beni-Abbas. Là les Bédouins qui nous avaient accompagnés nous quittèrent pour revenir chez eux. Nous arrivâmes à un village situé au bas d'une montagne. Il avait été pris dans le temps par Yahia-Aga. Aucun Turc avant lui n'avait pénétré dans les montagnes de Beni-Abbas. Sachant qu'il ne pouvait prendre les villages situés plus haut, il envoya Ben-Hyssa les engager à la paix. Ils y consentirent, ignorant qu'ils ne couraient aucun danger. La paix étant faite il donna à tous leurs chefs de riches bournous, ce qui leur causa une satisfaction extrême.

Le lendemain nous gravîmes l'autre montagne qui est très haute, et nous entrâmes dans un village dont les maisons ont deux étages et dont les portes et les fenê-

tres sont vernies et peintes de différentes couleurs. Nous allâmes loger chez l'employé de Ben-Hyssa, nommé Sidi-Hammò. Il était vêtu comme on l'est dans nos villes. Je connaissais à Beni-Abbas beaucoup de personnes qui apportaient de l'huile à Alger en cachette, ils me suivirent et je ne pus me dispenser de répondre à leurs questions.

Nous étions arrivés à huit heures du soir et le souper s'était prolongé jusqu'à minuit. On nous avait servi comme chez nous, des mets très bien préparés ; on avait donné du couscoussous aux autres. Le lendemain matin nous montâmes à cheval, sans autre escorte que Sidi-Hammò qui devait nous accompagner jusqu'à Constantine, selon l'ordre de Ben-Hyssa. Nous allâmes coucher dans un grand village situé sur une montagne très haute chez Sidi-Hammed-Hazi, autre employé de Ben-Hyssa. Cet homme a de la fortune et possède une fabrique d'armes garnies en argent et très bien travaillées, où il occupe plusieurs ouvriers. Je restai deux jours chez lui pour donner à ceux qui devaient nous accompagner jusqu'aux terres des Arabes le temps de se réunir. Le lendemain de notre arrivée nous fûmes invités chez une personne de notre connaissance avec la famille de Ben-Hazi. Au moment du dîner notre hôte ouvrit une grande caisse remplie de sucre, il en prit plusieurs poignées dont il couvrit le couscoussous. Il est singulier que les Kabaïles ne se servent pas du tout de beurre comme chez nous. Ils ont à la place une huile excellente, comme nous n'en avons jamais à Alger.

A midi nous arrivâmes à Koleh de Beni-Abbas, la ville la plus considérable des Beni-Abbas. Elle est bâtie sur une hauteur prodigieuse et entourée de murailles taillées par la nature comme les murailles des villes : un seul



petit sentier y conduit. Je m'arrêtai dans le marché près de la ville et je m'y fis apporter à dîner. De là nous nous dirigeâmes sur Benî-Hamer où nous arrivâmes le second jour. Les Arabes qui l'habitent parlent aussi la langue des Kabaïles, étant sur leurs frontières. Nous traversâmes le marché qui est aussi considérable que celui de Sabau. Comme il y avait fort long-temps que nous n'avions mangé de fruits, j'envoyai mon fils acheter quelques melons. Dans le même instant une querelle éclata entre les Arabes. Les sabres furent bientôt tirés, et chacun se mit à crier la tranquillité! la tranquillité! comme c'est l'usage en pareil cas. Je fus fort inquiet de mon fils jusqu'à son arrivée. Nous montâmes aussitôt à cheval et nous allâmes chez Haggi-Mohammed-Ben-Abd-el-Slam, Scheikh de Biban (*les portes de fer*), que nous avions laissées à l'ouest. Il est l'oncle maternel de Haggi-Ahmed, bey de Constantine. Il venait souvent à Alger avec le bey, du temps de Yahia-Aga ; j'avais fait alors sa connaissance. Nous le trouvâmes campé au pied de la montagne. Je ne saurais dire le nombre de tentes qu'il avait avec lui.

Le service de la table et les heures des repas sont chez lui les mêmes que chez les grands d'Alger. Après le dîner Haggi-Mohammed nous accompagna un demi-mille à cheval. Sur mes terres, me dit-il, vous n'avez pas besoin d'escorte, et dans les siennes se trouve Zama de Bené-Heïssa et son employé Sidi-el-Hamdi. Il a des terres considérables, est regardé comme Scheikh. Il y a une institution de jeunes hommes au nombre de 200 que Ben-Hyssa entretient à ses frais et auxquels il enseigne l'alcoran et la religion. Je passai deux jours chez lui, et je pris quelques informations sur les lieux. J'appris que les tribus de Hamza-Beni-Hamer Ghesr-Etteir et Reigha

n'avaient pas encore payé de tribut à Haggi-Ahmed-Bey. Elles lui avaient envoyé leur soumission et voulaient lui faire remettre leurs contributions, craignant de se présenter elles-mêmes; mais il avait exigé qu'on allât chez lui selon l'usage. Son bonheur est singulier. Toutes les tribus insoumises ont perdu entièrement leurs récoltes, tandis que les autres en ont eu d'extraordinaires, et les Arabes, qui sont superstitieux, l'ont attribué à cette circonstance.

A-peu-près vers l'an 1800, Saâd Scheikh de Ghesr Et-teir et son jeune fils Fachat accompagnèrent le bey à Alger. Ce Scheikh était très considéré dans sa tribu qui était puissante. Je fis leur connaissance, et toutes les fois qu'ils venaient à Alger ils ne manquaient pas de venir me voir. Saâd étant mort et son fils lui ayant succédé, je demandais'il faudrait me détourner beaucoup de ma route pour aller le voir. On me dit qu'il s'était réfugié dans les montagnes de peur de Haggi-Ahmed bey.

Sidi-Hamdi nous accompagna pendant tout un jour, au loin et pendant plus de deux heures de marche, nous vîmes les tentes de la puissante tribu de Reighà, campée au pied de la montagne. Depuis que nous avions quitté les Kabaïles de Beni-Abbas, nous n'avions pas trouvé un seul arbre. Il n'y en a pas jusqu'à Constantine, ni dans les terres qui l'environnent. Les habitans font du feu avec de l'herbe sèche, et de la bouse de bœuf ou de vache. Ces hommes ont l'habitude de demeurer dans leurs terres avec leurs familles et leurs domestiques; ce qui fait que de distance en distance on rencontre un dowar. Mais, ceux qui ne sont pas bien avec Haggi-Ahmed se réunissent tous dans le même endroit de peur de surprise. Lors de mon second voyage à Constantine toutes ces tribus étaient soumises à Haggi-Ahmed bey, et avaient

payé leurs contributions, à l'exception de son oncle, Haggi-Mohammed-Ben-Abd-el-Slam, qui, sachant que j'étais recommandé par Ben-Hyssa me fit remettre une lettre par ce dernier en me priant de faire sa paix avec le bey.

Nous marchâmes encore deux jours à travers des terres habitées et paisibles, et le soir du troisième sur la brune, nous entrâmes dans Constantine. J'appris en arrivant que le bey était à Hananchâh, à trois journées de marche du côté de Tunis. Je descendis chez Ben-Hyssa, le lieutenant du bey, et, les gens qui étaient venus avec nous envoyés par Ben-Hyssa, chez le cadi Hanaphy Ben-Ettarsi : c'est l'agent de Ben-Hyssa à Constantine ; et deux jours après sur la route de Tunis chez les autres agens de Ben-Hyssa. Haggi-Ahmed ne se trouvant pas à Constantine pour les récompenser, je fus obligé de le faire moi-même, et n'osant pas aller le trouver sans sa permission je lui écrivis pour l'instruire de mon arrivée. Il me répondit de la manière la plus affable et avec force compliments qu'il avait reçu ma lettre au moment de marcher contre une tribu ; qu'à son retour il m'écrirait d'aller le joindre.

J'appris qu'il allait dans les montagnes de la Calla. D'ordinaire quand il marche contre quelque tribu, il tombe sur elle à l'improviste. Mais on avait appris son dessein et l'on s'était réfugié sur les montagnes. Il s'empara pourtant de 500 bœufs. Je restai douze jours à Constantine dans une maison bien meublée qui m'avait été donnée par Ben-Hyssa, sortant rarement pour me soustraire aux questions des personnes de ma connaissance qui étaient en grand nombre dans cette ville.

La ville de Constantine est plus petite qu'Alger. Elle est bâtie sur le sommet d'une montagne escarpée, pour

ainsi dire taillée à pic par la nature. Une rivière coule à ses pieds; un pont romain réunit la ville à une montagne voisine. Le vallon qu'elles forment a deux fois à-peu-près la largeur de la rue de la Paix, et la superficie de la ville, trois fois à-peu-près celle de la place Vendôme. On y arrive par un seul sentier que quelques pièces de canon commandent. Les rues sont mieux que celles d'Alger; les mosquées aussi grandes, mais bien plus riches, ainsi que les habitans. Ils ont la plus grande partie de leurs fonds à Tunis de peur de Haggi-Ahmed bey, des Français et de quelque révolution. On dit que Haggi-Ahmed a son trésor chez son oncle, dans le Sahara. Chez eux, le plus lucratif de tous les métiers est celui de cordonnier, ils travaillent beaucoup pour l'intérieur et envoient jusqu'à Tunis. On envoie aussi dans l'intérieur beaucoup de laine travaillée. Leur mesure de blé est du double de celle d'Alger. Je calcule qu'elle peut peser 200 livres. Elle vaut à-peu-près 3 fr. 50; l'orge, la moitié. Le beurre et le miel ne se vendent pas à la livre; on les vend dans des outres, sans poids ni mesure et toujours très bon marché. Les arbres sont beaucoup plus petits que ceux d'Alger et produisent des fruits en abondance. Le meilleur mouton est vendu de 3 à 3 fr. 50. Les bœufs, dont les peaux sont vendues avantageusement à Bone valent trente fr. Les plus riches habitans de Bone sont pauvres. J'en ai vu quelques-uns demander l'aumône à Constantine.

Après douze jours d'attente je reçus l'ordre d'aller chez le dey. Il m'envoya une grande tente et des domestiques magnifiquement vêtus. Pendant ces trois jours de voyage nous fûmes accueillis avec empressement dans tous les douars que nous rencontrâmes de distance en distance. Ils ont l'usage de recevoir tous les voyageurs avec les

animaux qu'ils ont avec eux. Naturellement hospitaliers, ceux qui n'ont pas assez d'aisance pour exercer l'hospitalité, s'éloignent des routes. Le troisième jour nous arrivâmes à l'endroit où le bey était campé : c'était comme une ville. Il y avait avec lui une foule considérable. Quand il apprit que j'allais arriver il vint à ma rencontre à cheval, suivi de toute sa troupe, il me reçut très bien et me fit dresser une tente près de la sienne. Tout près de sa tente était une écurie qui renfermait 60 chevaux admirables de beauté, plus loin des jumens magnifiques, et dans une troisième écurie, les chevaux les plus ordinaires.

La tente du bey était d'une grandeur et d'une magnificence extraordinaires, et par l'une des portes, communiquait à celles des femmes. A côté était une autre tente qui servait de cuisine et où les femmes seules entraient. On m'a dit qu'il se faisait suivre par des bains de vapeur, comme on en voit dans les villes. Le jour de son départ vingt chameaux étaient chargés de tous les matériaux. Autour de la tente étaient rangées en nombre infini, celles de ses agens et de ses domestiques, une autre servant de café, où tous les militaires vont prendre le café sans payer ; derrière, les tentes de la cavalerie et des autres troupes qui l'accompagnaient. Cette armée était considérable. Chaque jour à quatre heures après-midi, il y avait un marché où tous les Arabes du voisinage venaient vendre toute sorte de vivres et de bestiaux. Toutes les troupes reçoivent la ration d'un mois ; mais la cavalerie s'entretient à ses frais, excepté le jour où l'on arrive dans un nouvel endroit. Dans ce cas les habitans sont obligés de fournir des vivres à la cavalerie. On apporte du couscoussous en quantité, les domesti-

ques du bey font les portions et les distribuent en sa présence.

Le bey est d'une taille moyenne, naturellement blanc son teint a été noirci par le soleil. Ses yeux sont grands et bruns, sa barbe noire est si belle que je la crois teinte. Il a un cachemire à sa tête; ses habits, à la mode d'Alger, sont brodés en soie; il porte par-dessus un hack très fin de laine et de soie. Il n'est armé que quand il monte à cheval, il porte alors un sabre magnifique en or. Dans les endroits où il demeure il a beaucoup d'armes que les domestiques portent quand il monte à cheval. Il a tous les jours à sa table quinze personnes, et à la seconde une vingtaine environ. Je puis affirmer qu'il reçoit sans orgueil tous ceux qui se présentent à lui, femmes, enfans, n'importe, et qu'il les écoute avec attention.

Il connaît tout son royaume comme s'il avait une carte géographique sous les yeux.

Je ne pourrai jamais décrire la magnificence du départ. Après six heures de marche vers Constantine, on s'arrêta. Toutes les tentes furent dressées et il fut reçu en grande pompe par tous les chefs de l'armée. A peine descendu de cheval, il fit arrêter vingt-deux Arabes de Hananchah et leur fit trancher la tête dans la nuit. J'appris que le Scheikh de cette tribu lui-même les lui avait signalés comme rebelles, et qu'il avait déclaré qu'il ne pourrait être tranquille après son départ. Cependant notre religion défend de faire périr qui que ce soit sur l'accusation d'un seul, lors même que l'accusateur est reconnu pour homme de bien.

Auprès de Haggi-Ahmed bey, je trouvai son cousin, jeune homme de onze ans, fils du Scheikh du Sahara ainsi que son oncle, frère du même Scheikh; le bey n'ayant qu'une fille l'a adopté pour fils. Je n'ai jamais vu d'aussi



bon cavalier pour son âge ; nul autre que lui, et le premier écuyer, ne peut monter les chevaux que monte le bey. Il occupe un rang si élevé que quand on entre dans les villes, il marche auprès du bey, couvert d'un grand manteau brodé en or, et se met à table à ses côtés. On l'appelle le *seraggi*. Si on arrive au milieu de quelque tribu, on dresse, à la hâte pour lui et les siens, quelques tentes et des provisions, ce qui donne le temps de former le camp. Quand le bey arrive, il parcourt son armée rangée sur deux lignes, distribuant à droite et à gauche les salutations en usage en Orient. Son cheval salue en même temps, en levant les pieds du même côté, il paraît qu'il est dressé à cela. Le bey a auprès de lui un juif nommé Aron qui sait l'italien et un peu de français. Il me pria, à mon arrivée à Alger, de lui renvoyer sa femme à Tunis, d'où elle pourrait aller le rejoindre à Constantine. Je ne compris pas pourquoi il me disait cela, sachant qu'à Alger on ne l'empêcherait pas d'aller où elle voudrait.

On lui présenta dans cet endroit un individu qui était allé du côté du Maroc, acheter des chevaux pour le pacha de Tripoli. Le bey en acheta un qui lui plaisait beaucoup, et après l'avoir payé sa valeur, il en donna un autre dont il fit présent au pacha de Tripoli, ainsi qu'une lettre qu'il me pria d'écrire en son nom, son secrétaire étant resté à Constantine.

C'était justement le jour de paie des troupes. On appela chaque soldat par son nom ; et, en présence du bey, on lui remit dans une petite bourse huit *boggio*, valant chacun trente-six sous, c'est la paie d'un mois. Ces troupes sont un mélange de Turcs, d'Arabes, de Kou-louglis, de Kabâiles, mais ils sont tous traités sans aucune différence, et il leur est rigoureusement défendu de maltraiter en aucune manière les habitans des cam-

pagnes qu'ils traversent. Le Grand-Seigneur ayant envoyé à Tunis l'ordre d'organiser et d'habiller les troupes à l'européenne, un grand nombre déserta et alla prendre du service chez le bey qui les reçut avec beaucoup de plaisir. Je les ai vus arriver par quarante et cinquante à la-fois. Le bey me dit plusieurs fois qu'il avait plus de vingt mille soldats à son service, probablement dans l'intention que cela fût répété à Alger. Mais d'après mon calcul, c'est tout au plus s'il en a dix mille. Les cavaliers ne lui coûtent rien. Seulement ils sont exempts de tribus; c'est probablement pour cela qu'ils sont si nombreux. Quelques Scheikhs que je questionnai longuement, me dirent que quand il veut, le bey peut ressembler de quarante à quarante-cinq mille cavaliers, et j'ai vu qu'il n'y avait pas d'exagération, le Scheikh des Arabes pouvant à lui seul en fournir dix mille.

En allant à Constantine, je passai près du camp du Scheikh des Arabes, à une journée de marche de l'endroit où le bey avait campé. Je fus étonné de voir tant de monde et une telle quantité de tentes noires en poil de chèvre.

A mon départ, il m'accompagna à cheval avec ses courtisans et ses troupes, et me témoigna beaucoup de bonté. Trois jours après j'arrivai à Constantine. Dans les trois jours que j'y restai encore, je m'aperçus que Ben-Assa, lieutenant du bey Haggi-Ahmed, Arabe lui-même, protégeait beaucoup les Arabes en l'absence du bey, et qu'il traitait différemment les Kouloughlis et les Turcs, ce qui excitait entre eux beaucoup de jalousie.

J'ai dit ailleurs que Haggi-Ahmed bey étant retourné à Constantine, les grands le nommèrent pacha, qu'il avait fait bey Ben-Yssa, et que selon l'usage il l'avait en-

voyé à Bone avec les troupes, les étendards et la musique. Alors le Scheikh du Sahara, oncle de Haggi-Ahmed lui dit: Nous, Arabes, nous sommes comme de l'huile, et de même qu'il faut, pour que la lampe brûle, que la mèche soit ou de fil ou de coton et non de laine, de même le gouverneur doit être ou Turc ou Koulougli et non Arabe. Mais si vous voulez changer l'ordre établi et donner cette place à un Arabe, c'est à moi qu'elle appartient, non à un homme inconnu et qui ne s'est fait remarquer par aucune action d'éclat. Lorsque Ben-Yssa revint à Constantine, Haggi-Ahmed lui ôta sa dignité de bey et le nomma gouverneur des troupes pendant son absence. Depuis, Ben-Yssa favorise beaucoup les Arabes, dans l'intention sans doute de se faire un parti; mais il est juste de dire qu'il n'est pas digne de la place qu'il occupe et que le bey est trompé.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

## ITINÉRAIRE

DU NORD-MEXICO A LA HAUTE-CALIFORNIE,

Parcouru en 1829 et 1830 par soixante Mexicains.

---

L'itinéraire que nous allons transcrire a été publié en 1830 à Mexico, par ordre du premier secrétaire d'Etat ministre de l'intérieur, dans le *Registro oficial del Gobierno de los Estados-Unidos mexicanos* (Bulletin officiel du gouvernement des États-Unis mexicains); et cette publication a été communiquée à la Société de géographie par M. Cochelet, consul général et chargé d'affaires de France à Guatemala, précédemment consul à Mexico.

Quelque familière que nous fût la langue espagnole, il nous a été im-

possible de traduire plusieurs des dénominations topographiques consignées dans l'itinéraire dont il s'agit : en vain nous avons eu recours à l'aide de quelques personnes éclairées, natives du Mexique, et qui ont occupé dans leur pays une haute position sociale : elles n'ont pu nous instruire du sens précis de ces mots détournés de leur signification usuelle ou même complètement inconnus, tels que *ojito*, *ceja*, *cañon*, *artenesal* ou *artenejal*, *rito*, etc. Nous sommes donc forcé de les donner comme des noms propres de lieux, sans indiquer la valeur appellative en vue de laquelle ils ont été imposés.

Nous nous bornerons à énoncer conjecturalement que *ojito*, diminutif de *ojo*, œil, nous semble pouvoir être entendu ici dans le sens de source ; *ceja*, sourcil, dans le sens de partie supérieure, quand il s'agit d'une rivière ; *cañon*, tuyau, et son diminutif *cañoncito*, dans le sens de ravin.

\* A.....

« *A S. E. le Ministre des relations intérieures et extérieures.*

• Excellentissime Seigneur,

« Le 8 novembre de l'année dernière partit de ce territoire une compagnie de citoyens, d'environ soixante hommes, se dirigeant vers les Californies dans le but d'employer, à des achats de mulets, des produits du pays; ils effectuèrent leur voyage par des déserts inconnus jusqu'à présent et parvinrent à découvrir cette nouvelle voie de communication en traversant nombre de tribus sauvages qui, à leur aspect, fuyaient comme épouvantées ; ce qui ne contribua pas médiocrement à ce que l'expédition n'éprouvât aucun obstacle. D'après l'itinéraire dont je remets ci-joint copie à V. E. elle jugera que la distance qui sépare les Californies de ce territoire n'est pas considérable, ayant à tenir compte de ce que ces découvreurs étaient souvent obligés de rétrograder ou de faire des détours, et enfin qu'ils n'avaient

ni carte ni boussole, et nul autre guide que l'esprit entreprenant, aventureux et ami des voyages, des enfans de ce pays.

« Je crois qu'il serait fort utile aux deux territoires que le gouvernement suprême protégéât le commerce de ce côté, à raison de quoi j'en entretiens V. E.

« Dieu et la liberté !

« Santa-Fé, le 14 mai 1830.

« José-Antonio CHAVEZ. »

JOURNAL tenu par moi, le citoyen Antonio ARMIJO, comme commandant nommé par M. le Chef politique de ce territoire de Nord-Mexico, le citoyen José-Antonio CHAVEZ, pour la découverte du chemin vers les Californies.

NOVEMBRE 1829.

7. Je partis de la juridiction d'*Abiquisi*, et j'avancai jusqu'au *Rio Puerco* (la rivière sale) faisant halte audit point la journée du 8.
9. *El Arroyo de Agua* (le ruisseau d'eau).
10. *El Capulin*.
11. *El Agua de la Cañada Larga* (l'eau de la longue vallée).
12. Embouchure du *Cañon Largo*.
13. *El Cañon Largo*. „
14. Lagune du *Cañon Largo* ; nous trouvâmes audit point un établissement de *Nabakhos* (*Navajoes*).
15. *Rio de San-Juan* (rivière Saint-Jean).
16. Halte à ladite rivière.
17. *Rio de las Animas* (rivière des Esprits).

18. *Ojito de la ceja del rio de la Plata* (source supérieure? de la rivière d'Argent).
19. *Rio de San-Lázaro* (rivière Saint-Lazare).
20. Halte à Saint-Lazare.
21. *Rio de San Juan* derechef; en ce point nous rencontrâmes dix Nabakhos, et n'eûmes rien de nouveau.
22. *Ojito de la Sierra de Navajó* (source? de la montagne de Nabakhó).
23. Rivière qui descend sur le revers de ladite montagne; nous y trouvâmes un établissement de Nabakhos avec lesquels nous nous mîmes en rapport; nous y prîmes un Indien, loué par diverses personnes de l'expédition avec onze montures pour le voyage, afin qu'il montrât le chemin aussi loin qu'il le connaîtrait, et qu'en même temps il nous garantît des vols habituels à ceux de sa nation.
24. *El Ojito escondido* (la source? cachée).
25. *Cañoncito del Arroyo de Chelli* (petit ravin? du ruisseau de Chelli).
26. Halte au même lieu.
27. *Artenesales de Piedra*. (Plus loin le même mot est écrit *Artenejal*.)
28. Lagune du *Puerto de las Lemitas* (passage des Lémittas).
29. *Aguage del Cuervo* (torrent du Corbeau).
30. *Aguage de los Payuches* (torrent des Payoutches), on y trouva trois Indiens avec lesquels il n'y eut aucune difficulté. Il fallut entrer dans un ravin (*calzar un cañon*) pour le remonter, en portant les charges à bras.



DECEMBRE 1829.

1. Lagune des Milpitas. Ce jour-là il nous fallut descendre par le ravin (*calzar una bajada del cañon*).
2. *Ojito del Picacho* (la source? du grand pic). Ce jour-là je partis pour aller à la découverte, avec Salvador Maes.
3. Ravin (*cañon*) raboteux de la descente et de la montée des Pères (les missionnaires sans doute); il fallut marcher dans le ravin en descendant comme en montant (*calzar la bajada y la subida*), et porter à bras notre bagage.
4. Halte; ce jour-là je revins de la découverte sans rien de nouveau.
5. *Punta de la mesa del rio Grande* (bout de la plaine de la grande rivière) connue dans les Californies sous le nom de *Rio Colorado* (rivière Rouge).
6. *Rio Grande*; gué des Pères : ce jour-là on reconnut le gué, qu'on trouva praticable; trois personnes qui le passèrent remarquèrent la trace toute fraîche de trois individus et la suivirent jusqu'à la nuit sans les attendre.
7. Halte; lesdites personnes rejoignirent et rendirent compte de ce qu'on vient de dire.
8. Nous fîmes passer le bagage et disposâmes la montée du ravin (*cañon*), celle là même qu'avaient frayée les Pères (missionnaires).
9. *El cañon blanco* (la Ravine blanche); eau permanente.
10. *Artenejal de la Ccja colorada*; ce jour-là on rencontra un établissement de Payoutches, avec les-

quels il n'y eut aucune difficulté : c'est une nation pacifique et craintive.

11. *Rito del cañon de la Ceja*.
12. Au haut de la *Ceja montuosa* : point d'eau.
13. *Pueblo colorado* (village rouge); point d'eau ; nous y suppléâmes au moyen de la neige.
14. *Rito del Carnero* (du mouton).
15. *Agua de la Vieja* (eau de la vieille).
16. *Llano del Cayote* (Plaine du Cayote); point d'eau.
17. *El cañon caloso* ; eau de torrens.
18. Halte ; on va à la découverte et l'on revient sans rien de nouveau.
19. *Cañon del Agua hedionda* (ravin de l'eau puante), permanente.
20. *Rio Severo*.
21. Halte ; on va à la découverte.
22. *Rio de las Milpas* (rivière des Milpas).
23. *Arroyo de las Calabacillas* (ruisseau des petites calabasses.)
24. Au bas du même *Rio de las Milpas*.
25. Nous retombâmes sur le *Rio Severo*, d'où on alla à la découverte.
26. Même rivière, en descendant.
27. De même ; on rencontra un établissement d'Indiens avec des anneaux au nez ; point de difficulté avec eux, attendu qu'ils sont paisibles et timides.
28. Même rivière, en descendant.
29. Bourbier (*Ciénega*) de la même rivière.
30. Même rivière.
31. De même ; les éclaireurs rejoignent.

JANVIER 1830.

1. *Rio Grande* derechef ; le citoyen Rafaël Rivera man-

- quait à la troupe qui avait rejoint la veille.
2. *Rio Grande*, en descendant ; chemin raboteux.
  3. De même.
  4. Halte: ce jour-là on partit pour aller à la recherche de Rivera.
  5. Halte ; on revint sans avoir trouvé Rivera.
  6. *Arroyo de la Yerba del Manso* (ruisseau de l'herbe de la première tête du troupeau); de là on va de nouveau à la recherche de Rivera.
  7. Halte; pendant qu'on attendait le retour des éclaireurs, arriva le citoyen Rivera qui annonça avoir rencontré les villages des Coutcha Payoutches (*Cucha Payuches*) et des Hayâtas, et avoir reconnu le gué où il avait traversé le *Rio Grande* l'année précédente, en allant à Sonora.
  8. Halte; les éclaireurs qui étaient à la recherche de Rivera revinrent sans rien de nouveau, et l'on partit derechef pour aller à la découverte.
  9. *El Arroyo Salado* (le ruisseau Salé).
  10. Lagune desséchée.
  11. *Ojito de la Tortuga* (source ? de la Tortue).
  12. *Puerto* (passage) sans eau.
  13. *Ojitos Salados* (sources ? salées).
  14. *Rio de los Payuches* (rivière des Payoutches), où l'on trouve un établissement de gens tranquilles, en sorte qu'il n'arriva rien.
  15. Même rivière, en descendant.
  16. *Rio Salitroso* (rivière salpêtrée), où les éclaireurs rejoignirent sans qu'il leur fût rien arrivé.
  17. Etape sans eau.
  18. *Laguna del Milagro* (Lagune du miracle).
  19. *Ojito del Malpais*.
  20. Etape sans eau.

21. *Arroyo de los Hayatus* (ruisseau des Hayâtas) à l'extrémité duquel aboutit le chemin qui vient de *Moqui*, fréquenté par les *Moquines* qui font commerce de coquillages avec lesdits Hayâtas.
22. Au même ruisseau, en descendant.
23. De même; nous mangeâmes un cheval.
24. De même.
25. De même.
26. De même; nous mangeâmes un mulet appartenant à don Miguel Valdès.
27. Même ruisseau; nous rejoignîmes ce jour-là nos éclaireurs bien fournis de vivres, avec des gens de l'établissement de *san Bernardino*.
28. *Cañon de san Bernardino*.
29. *Parage de San-José* (canton de Saint-Joseph).
30. *La Fuente* (la source ou la fontaine).
31. Mission de *San-Gabriel*.

« Je repartis le 1<sup>er</sup> mars par le même chemin sans autre évènement que des pertes de bêtes fatiguées, jusqu'à ce que j'entraï chez les Nabakhós de la part desquels j'éprouvai des pertes de bêtes qui me furent volées; et je suis arrivé en cette juridiction de *Xemey*, aujourd'hui 25 avril 1830.

« ANTONIO ARMIJO. »

Pour copie :

Santa-Fé, le 14 mai 1830.

CHAVEZ.

---

## RÉCIT D'UN VOYAGE.

AU MONT SINAI, A GAZA, JÉRUSALEM, DAMAS  
ET BEYROUT,

Par M. BOVÉ, naturaliste,  
ancien directeur des cultures d'Ibrahim-Pacha.

*Voyage au mont Sinaï et à Gaza.*

Le 27 avril 1832, je partis du vieux Caire, accompagné de M. Ginsberg, minéralogiste et géologue suisse, qui desirait compléter ses collections minéralogiques par une collection des roches du Sinaï, et dresser la carte géographique de ses déserts.

Le lendemain, nous fûmes obligés de séjourner dans un village qui est situé près du désert et à une lieue et demie du vieux Caire, à cause du grand vent et de la poussière qui couvrait l'horizon, et qui nous faisait apercevoir le soleil, comme en Europe pendant un jour d'épais brouillards.

Nous partîmes le 29, ayant chacun six chameaux chargés, et nous prîmes la route que suivirent les Israélites lors de leur émigration. Ce chemin, qui se dirige au sud dans les déserts, porte aujourd'hui le nom de Derb-el-Terrebîn. Nous traversâmes la vallée Ouâdi-om-el-Charimout, dont le fond est rempli de jaspes et de silex arrondis. Après-midi, nous gravîmes une petite colline dont le sommet est tellement couvert de bois pétrifiés, qu'elle présente l'aspect d'une forêt dont les arbres au-

raient été abattus par des ouragans. Il n'est pas rare de voir de ces arbres qui ont une longueur considérable.

Après avoir descendu cette montagne, nous sommes entrés dans la vallée Orgrahké. Nous passâmes la nuit dans la vallée de Kebourhetim. Nous quittâmes ce lieu le 30, et, après deux heures de marche, nous entrâmes dans la grande plaine de Ouâdi-Gandéli. Le soir, nous nous arrêtâmes dans une plaine que les Arabes nomment Ouâdi-Abou-Aouâzy. Le 1<sup>er</sup> mai, nous traversâmes de grandes plaines de sable. Après une riche récolte de plantes, je passai paisiblement la nuit près d'un puits nommé Birk-Ageroud (1), qui contient de l'eau saumâtre. Le lendemain à midi, nous arrivâmes à Suez, où nous restâmes deux jours pour faire les préparatifs de notre voyage au Sinaï et dans les déserts environnans.

Le 5, nous quittâmes Suez, et nous nous embarquâmes pour aller à Tor. Nous traversâmes la moitié du golfe nommé Birket-el-Faraoun, et nous passâmes la nuit dans un petit port où je pêchai quelques *fucus*.

Le lendemain à dix heures, nous sortîmes du golfe de Faraoun, parage fort dangereux, dans lequel les naufrages sont très fréquens. Le soir, nous débarquâmes à Tor, où nous restâmes trois semaines pour visiter les environs à cinq lieues à la ronde. J'ai vu, au sud-est de ce village, des figuiers plantés à quatre, six et huit mètres de la mer, et ne recevant pas d'autre humidité que celle de l'eau marine filtrée à travers le sable. On les abrite du vent de mer par de grandes feuilles de dattiers qu'on place autour d'eux. Les jeunes pousses de figuiers qui surmontent ces abris sont détruites par la force du vent, et paraissent comme brûlées. Les figes produites

(1) Il y a un fort en cet endroit.



par ces arbres sont jaunâtres et très sucrées; elles étaient déjà en pleine maturité lors de notre arrivée.

Le 29 au soir, nous partîmes de Tor, et nous couchâmes dans la vallée nommée Ouâdi-el-Hamâm, à une lieue et demie de Tor. Dans cette vallée, il y a plusieurs maisons de Bédouins, avec des jardins de dattiers et de doums, entourés d'une muraille faite avec de la terre argileuse.

Le 30 mai, nous traversâmes la grande plaine de Tor, en nous dirigeant vers le vallon Fâran, dans lequel nous entrâmes le même jour. Ce vallon est entouré de très hautes montagnes dont la base est couverte de blocs de rochers granitiques.

A l'embouchure de ce vallon, j'ai remarqué deux gros morceaux de ces blocs avec des inscriptions qui m'ont semblé être des caractères hébraïques; mais à peine pouvait-on les distinguer sur ce granit luisant et poli comme le marbre. Nous découvrîmes bientôt de très bonnes sources d'eau douce qui se perdaient dans le sable, auprès desquelles nous passâmes la nuit.

Le lendemain, nous gravâmes successivement plusieurs montagnes, et nous arrivâmes dans la plaine de Selaf ou Ouadi-Selaf, où je recueillis plusieurs espèces de plantes rares. Nous nous arrê tâmes au bout de cette plaine, composée d'une terre sablo-argileuse.

Le 1<sup>er</sup> juin, nous traversâmes encore des montagnes très arides et couvertes en partie de roches bouleversées. Vers neuf heures, nous entrâmes dans la plaine du Sinaï, et à midi nous nous arrê tâmes près le couvent qui est bâti sur la place où, suivant la tradition, Moïse a vu le buisson ardent que les moines grecs montrent encore.

Ce monastère a été construit par sainte Hélène. Il ressemble à un fort. La porte d'entrée en est élevée de

vingt-cinq à trente pieds au-dessus du niveau de la terre, et on y monte au moyen d'une corde. L'ancienne porte du bas est bouchée avec de très grosses pierres. Ce couvent a un grand souterrain qui a sa sortie dans le jardin. Le nombre des moines était de trente-trois à l'époque de mon arrivée. Ils reçoivent les vivres de l'Égypte, ne mangent jamais de viande, et suivent à-peu-près les usages de l'ordre des chartreux. Le chemin pour monter au haut de la montagne du Sinaï est derrière le couvent. Il est entièrement fait en escalier. On rencontre deux chapelles, l'une au tiers de la montagne et l'autre à-peu-près aux deux tiers. Sur cette petite plaine, j'ai vu un cyprès qui avait trois mètres de circonférence.

Au sommet du Sinaï, on voit une troisième chapelle chrétienne et une mosquée qui est bâtie sur la place où l'on prétend que Moïse a reçu les dix commandemens.

Nous descendîmes au sud-ouest, près d'un réservoir naturel qui contient de l'eau très fraîche et très limpide. Enfin nous arrivâmes à l'ermitage qui se trouve entre le Mont-Sinaï et le mont Sainte-Catherine; près de cet ermitage il y a une plantation de quelques centaines d'oliviers et trois variétés de poires du Sinaï, trois variétés de pommes voisines des Calvilles, une de prunes et une de pêches, deux amandiers et l'abricot nommé *mech-mech*. Ces arbres sont plantés dans le voisinage des sources par les eaux desquelles ils sont arrosés.

Le mont Sainte-Catherine est au sud sud-ouest du mont Sinaï, et a environ un millier de pieds de plus d'élévation.

Dans les environs du Sinaï, je pus jouir d'un phénomène presque particulier à l'Égypte. Une nuée de grandes sauterelles, d'une espèce voisine de l'*OEdopoda mi-*

*gratoria* vint s'abattre sur les arbrisseaux et arbres, principalement sur les peupliers qui, en un instant, furent entièrement dépouillés de leurs feuilles.

Je laissai M. Ginsberg au couvent du Sinai, pour continuer ses collections géologiques; le 13 juin, je pris la route de l'intérieur du désert, et je m'arrêtai dans la vallée Sebaobé-el-Seroum, à deux lieues du Sinai. Le lendemain, je m'avançai dans la vallée el-Cheikh, presque entièrement couverte de *Tamarix mannifera*. J'ai vu des femmes et des enfans occupés à ramasser de la manne qui s'écoulait de l'écorce des branches de ces arbres. Les Arabes clarifient cette manne en la dissolvant dans l'eau chaude, et en écumant cette espèce de sirop. Ils m'ont assuré que cette manne était aussi bonne que le meilleur miel : malheureusement j'ai perdu le paquet contenant les échantillons de cet arbre.

Nous avons passé la nuit dans un lieu nommé Youfek.

Le 15, nous traversâmes plusieurs vallées, Ouâdi Salf, el-Haderr, Bragh, Om-el-Selin et le soir nous nous arrêtâmes dans le Ouâdi Barouk.

Le lendemain, en traversant le Ouadi-Saher, je vis un grand nombre d'Acacias Seyal; cet arbre s'élève à la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds. Les Arabes font avec son bois du charbon qu'ils vont vendre à Suez où tous les ans, un bateau à vapeur anglais, de Bombay, vient prendre des voyageurs pour l'Inde, et y fait en même temps sa provision de charbon pour le retour.

Nous passâmes ensuite dans les vallées Peyl, Sébelé et Kamilé. Nous laissâmes sur notre droite le Gebel-Hamerle, et nous plantâmes la tente à Nasp.

Le 17, nous traversâmes ensuite les grandes plaines de Nasp et de Debbé, qui sont couvertes d'un sable stérile, et nous couchâmes dans la vallée nommée Thall.

Le 18, nous parcourûmes les vallées Oset et Garandel. Nous nous arrê tâmes dans cette dernière vallée pour prendre notre repas. Nous fîmes route toute la nuit, et le lendemain matin, nous nous reposâmes deux heures dans la vallée Ouardân. Nous ne nous arrê tâmes que le soir près d'Ayn-Mousa, les sources *de Moïse*, derrière une grosse touffe de dattiers qui nous servit d'abri contre un vent d'ouest si violent qu'il ne nous permit pas de dresser la tente. Ce vent élevait des nuages de sable fin dont nous étions entièrement couverts. Un des Arabes de ma suite, qui transpirait beaucoup, en avait la figure et les vêtemens tellement enduits qu'il semblait être un homme de sable.

Nous partîmes dans la soirée pour Suez où je restai dix-huit jours, attendant des chameaux pour me transporter en Palestine.

Le 8 juillet, je partis de Suez avec cinq chameaux pour me rendre à Gaza. A l'est de Suez, on trouve de grands marais qui, en été, sont mis à sec par les vents du nord, lesquels refoulent la Mer-Rouge dans l'Océan. Le fond de ces marais est formé de terre argileuse, et ils sont bordés par les sables mouvans. Nous plantâmes la tente à Mabouk, à 3 lieues de Suez, dans une grande plaine de sable stérile.

Le 9, nous nous arrê tâmes vers midi près le puits nommé Moyé ou Bir Mabouk qui n'a que quatre à cinq pieds de profondeur dans le sable, et où nous fîmes nos provisions d'eau pour quatre jours. Malgré l'eau qui s'épanche aux environs de ce puits, je n'y ai remarqué aucune plante.

Nous partîmes dans la soirée par un beau clair de lune, et nous gravîmes une petite butte de sable. Nous rentrâmes ensuite dans les dunes de sable mouvant.

Vers minuit, nous nous arrêtàmes près le Gebel-Boilaga (1) où nous rencontrâmes une caravane composée d'une cinquantaine d'individus, qui faisait route pour Agaba; elle était campée le long d'une dune de sable; les hommes étaient groupés, au nombre de six ou huit, autour d'un grand feu, où ils faisaient cuire leur qahka sur la cendre chaude. Ce qahka est une pâte de farine pétrie avec de l'eau et un peu de sel.

Le 10, nous fîmes route à travers les dunes de sable, sans trouver aucun chemin tracé, car les vents effacent bien vite les traces des voyageurs dans ces déserts. Nous traversâmes la vallée de Théylé, et ensuite celle de Terge-el-Cheykh et nous laissâmes sur notre droite le Gebel-Rahha (2), colline formée de roches calcaires; enfin nous fîmes route sur un sol argilo-sablonneux. Après avoir traversé, dans la soirée, la vallée de Zerab, et plusieurs autres qui étaient couvertes d'une pâle verdure (3), nous laissâmes la route d'Agaha sur notre droite, et nous nous arrêtàmes près d'une colline nommée Gebel-Hassen.

Nous partîmes le 11, et nous prîmes la route du désert que l'on nomme Esseri. Cette route traverse une plaine d'une immense étendue, formée de sable argileux et parsemée de quelques plantes dont les fleurs étaient passées et entièrement desséchées. Au nord-ouest, cette plaine était bornée par une chaîne de montagnes calcaires.

Nous nous arrêtàmes à cinq heures pour dîner, à une lieue de la montagne nommée Gebel-el-Yellek que nous

1, Djebel-Koros d'après M. Léon Delaborde.

(2) Djebel-Efdecha d'après M. Léon Delaborde.

(3) Ici commence une route conduisant à Gaza et à Jérusalem, inconnue jusqu'à M. Bové. E. J.

laissâmes au nord. Comme l'eau commençait à nous manquer, nous nous hâtâmes d'arriver aux puits les plus proches, en marchant quelques heures pendant la nuit, et nous couchâmes dans le vallon Hasséné. Le lendemain à midi nous nous trouvâmes près des puits nommés Hasséné qui ont à-peu-près deux mètres de profondeur. De là, nous arrivâmes à quelques dunes de sable où je remarquai de très gros tamarix et nous allâmes passer la nuit dans une plaine de sable argileuse et stérile.

La chaleur du jour est très grande dans ces déserts, et les nuits plus fraîches que dans ceux du Caire. Le 15, pendant la nuit, survint un très fort brouillard qui se changea en une petite pluie, circonstance assez extraordinaire dans de telles contrées.

Nous entrâmes dès le matin dans une grande plaine de sable mouvant. Nous laissâmes à une certaine distance sur notre gauche le Gebel-Hallal, et à notre droite, le Gebel-Ebéné. Nous passâmes la nuit dans la vallée Haker-el-Ariche qui est entourée de dunes de sable mouvant. Le matin, nous avons eu encore un épais brouillard qui rafraîchit un peu l'atmosphère.

Le 14, nous traversâmes une vallée, creusée par un torrent, que les Arabes nomment Ouadé-Ariche. On y trouve plusieurs puits d'eau douce, et nous y en avons encore fait une petite provision qui devait nous servir jusqu'à Gaza. De là, nous nous dirigeâmes dans une grande plaine de sable fertile. Il ne pleut pas dans ces vallées pendant l'été; mais en hiver, la pluie y tombe abondamment.

Vers midi, nous nous arrêtâmes dans la vallée Lésaré, bordée de dunes de sable mouvant; nous traversâmes ensuite plusieurs dunes de sable.

Le 15 au matin, nous entrâmes dans une grande plai-



ne où le sorgho, gros millet d'Egypte, était cultivé, dans du sable fertile. A six heures du soir, nous arrivâmes à El-Khàn (1), premier village de Palestine. J'ai vu dans les environs plusieurs silos faits en maçonnerie et de forme ovale pour conserver les grains et les pailles.

Le cierge appelé *opuntia ficus-indica* sert à clore les jardins et à former des haies. Les Arabes mangent ses fruits qu'ils fendent longitudinalement, en faisant glisser le couteau à droite et à gauche pour en retirer la pulpe.

La récolte des grains s'y fait au mois de mai, presque un mois plus tard qu'en Egypte.

Le soir du même jour, nous partîmes pour Gaza, où nous arrivâmes le matin à la pointe du jour. J'employai cinq jours à visiter les environs de cette ville. J'ai remarqué dans les jardins les mêmes plantes qu'en Egypte.

On cultive en grand, dans les environs de Gaza, le tabac nommé *nicotiana rustica* qu'on rencontre également dans toute la Palestine et la Syrie ; il forme une branche importante de commerce avec les pays voisins. Ces cultures et les jardins sont arrosés au moyen de roues à chapelet. A l'est de la ville, on voit une grande plaine couverte entièrement de gros oliviers qui ont de neuf à dix mètres de hauteur et de quatre à cinq de circonférence. J'y ai vu aussi un cep de vigne grimpant sur un sycomore, qui avait à-peu-près quinze à seize mètres de haut, et le tronc quatre à cinq décimètres de circonférence. Ses branches étaient chargées de grappes pendantes de toutes parts autour du bel arbre qui supportait cette vigne.

On cultive dans les plaines de Gaza beaucoup de sor-

(1) Khàn-Younès.

gho, et de semsem ou sésame. Les habitans extraient de l'huile des graines de cette dernière plante, et ils saupoudrent leurs pains avec les graines entières. Autour des villages, un grand nombre de silos sont creusés simplement dans la terre, sans aucune bâtisse, à une profondeur de trois à quatre mètres; ils sont en forme de puits cylindriques et leur ouverture a près de deux mètres. Les blés enfouis dans ces silos sont recouverts d'abord par un lit de paille, puis avec de la terre. Cette méthode m'a paru très efficace pour préserver les grains des attaques des charançons. Après midi nous continuâmes notre route dans cette belle et grande plaine argilo-sablonneuse, et entremêlée çà et là de rochers de grès et de terre argileuse jaunâtre.

*( La suite au prochain numéro. )*

---

## SUR LES DÉCOUVERTES

### FAITES EN GROENLAND,

Communiqué par M. DE LA ROQUETTE,  
consul de France en Danemark.

---

Pendant le courant des années 1828 et 1829, M. Graah, premier lieutenant, aujourd'hui (1835) capitaine de la marine royale danoise, a exécuté par ordre de son souverain un voyage de découvertes ayant pour but d'explorer, depuis le cap Farvel ou Farewell, extrémité méridionale du Groënland, jusqu'au 69° de latitude, la côte orientale de cette vaste contrée située au sud du cercle polaire et en face de l'Islande, sur la-

quelle on a cru long temps qu'il avait existé une colonie florissante d'Islandais fondée par Érik Rauda. L'existence de cette colonie avec laquelle l'Islande et la Norvège, ainsi que l'Angleterre et la Hollande, avaient, dit-on, entretenu des communications régulières jusqu'à la fin du quatorzième siècle que cessa la navigation entre ces pays, et qu'une profonde obscurité s'étendit sur l'établissement des Islandais et sur sa destinée, excitait au plus haut degré, depuis plusieurs siècles, la curiosité du monde savant.

Le rédacteur de cet article avait conçu le projet de publier une traduction française de ce voyage, dans lequel M. le capitaine Graah a déployé tant d'habileté, de courage et de persévérance, et qui lui a mérité une médaille d'or de la Société de Géographie. Cette traduction, dont M. Zahrtmann, capitaine de vaisseau de la marine royale de Danemark et directeur du dépôt hydrographique de Copenhague, avait bien voulu revoir les premières feuilles, était même terminée. Mais des circonstances indépendantes de la volonté du rédacteur de cet article, et parmi lesquelles il se bornera à citer l'avis qui lui fut donné qu'une autre traduction du même voyage allait être imprimée à Paris, si même elle ne l'était déjà en partie, et la difficulté, il doit le dire avec quelque peine, de trouver dans cette capitale un éditeur qui consentît à se charger de cette publication savante, utile, mais peu romantique, le décidèrent à suspendre, pendant son séjour en Danemark, la révision de son manuscrit, qui ne pouvait être mis convenablement en état d'être imprimé qu'à Copenhague même, où on aurait pu s'aider des conseils de M. le capitaine Graah et d'autres savans danois.

Le rédacteur de cet article n'a point cependant re-

noncé complètement à son premier projet, qu'il exécutera plus tard si les circonstances changent, et si personne ne le devance. En attendant, pour satisfaire au desir que lui ont témoigné M. le président de la Société de Géographie et quelques autres de ses collègues, il va donner aujourd'hui la traduction de l'introduction historique dont M. le capitaine Graah a fait précéder le récit de ses excursions. Comme cette introduction est plus spécialement consacrée aux voyages faits à la côte occidentale et à la partie méridionale de la côte orientale du Groënland, il présentera pour la compléter, en s'aidant d'un mémoire de M. C. Pingel, qui a accompagné le capitaine Graah dans sa dernière excursion au Groënland qu'il avait déjà visité, un aperçu succinct des explorations faites à la partie septentrionale de cette même côte. Dans un second article, il offrira une analyse rapide du voyage du capitaine Graah. (1)

On manquait totalement de renseignemens sur cette partie de la côte du Groënland que le capitaine Graah était chargé d'explorer, mais on en possédait sur la portion de cette même côte située plus au nord, vue en 1607 par Henri Hudson, qui, dans sa première tentative pour s'approcher du pôle, arriva entre le 72° et le 73° 30' de latitude nord, et donna des noms aux endroits les plus remarquables, tels que *Cap Young*, *Mount of Godsmercy* et *Hold with Hope*; les découvertes des Hollandais sur une plus grande étendue de la même côte, qui aurait été visitée plusieurs fois de 1650 à 1670 par les baleiniers de cette nation, sont moins certaines quoique plus récentes d'un demi-siècle, parce que leurs

(1) Les notes qui ne portent point de signature sont l'ouvrage du capitaine Graah; celles du rédacteur de cet article sont indiquées par les initiales D. L. R.

journaux ayant été perdus, ou n'ayant pas été publiés, nous ne connaissons les découvertes qu'ils ont pu faire que très imparfaitement par les anciennes cartes marines dans lesquelles elles ont été indiquées. Nous trouvons tracée, par exemple dans *De groote nieuwe zee atlas door Gerard van Keulen*, Amsterdam, sans date d'impression, toute la côte depuis le 70° jusqu'au 80° environ de latitude nord, désignée sous le nom de *Nouveau Groënland*, sur laquelle figurent la terre de *Broer Ruys*, la baie de *Gale Hamkes*, la terre d'*Edam*, et plus au nord la terre de *Lambert*, tandis qu'au sud du nouveau Groënland à partir du 70° de latitude, cette carte n'indique que des *masses de glace impenétrables*.

L'un des premiers navigateurs qui fit des découvertes à la partie septentrionale de la côte orientale du Groënland, est un certain *Volquard*, *Boon* ou *Bohn*, que M. Pingel considère comme un Danois, parce qu'il était domicilié dans l'île *Tohr*. D'après l'usage suivi par plusieurs des habitans de cette île, il était entré au service de la Hollande ou de Hambourg, et avait probablement commandé quelque navire baleinier, lorsque, dans l'intervalle du 21 juin au 30 juillet 1761, il navigua à la distance d'un mille et demi à six milles le long de la côte orientale du Groënland, depuis le 76° 30' jusqu'au 68° 40' de latitude nord. *Bohn* avait laissé une carte manuscrite de son voyage, qui resta inconnue jusqu'au moment où Wormskiold la publia, en 1814, dans les *Mémoires de la société de littérature scandinave*. On trouve sur cette carte une note assez remarquable de la propre main de *Bohn*, dans laquelle il annonce que se trouvant, le 27 juillet, par 70° 40' de latitude, il fut entraîné par un violent coup de vent dans un grand golfe qu'il supposa avoir au moins 15 milles de large.

s'étendant dans la direction du N. O. à l'O. Comme on ne pouvait, même par un beau temps, en découvrir le fond du haut du mât de perroquet, et que le courant continuait de se diriger plus avant dans l'intérieur des terres, *Bohn* en conclut que ce cours d'eau devait traverser tout le pays, et qu'il méritait, par conséquent, plutôt le nom de détroit que celui de golfe. Il est très probable que ce détroit dont parle *Bohn* est le même que celui que Scoresby fils retrouva soixante-et-un ans plus tard, et auquel il a donné le nom de son père. Ce serait peut-être ici la place de mentionner les explorations que Scoresby a faites de cette côte dans l'été de 1822 ; nous croyons devoir nous borner néanmoins à faire remarquer que cet hydrographe distingué est le premier Européen qui soit débarqué sur cette partie de la côte orientale du Groënland, où il trouva des vestiges qui prouvaient d'une manière incontestable qu'elle était habitée, quoiqu'il lui fût impossible de rencontrer des habitans. Un an plus tard, le capitaine Clavering, chargé par l'amirauté anglaise de conduire le capitaine Sabine dans la mer polaire, fut plus heureux que son compatriote Scoresby. Il employa le court séjour que le capitaine Sabine fit dans deux îles appelées *Pendulum islands*, pour explorer la portion de la côte orientale située au nord de ces îles. Il prit terre au sud du golfe que Scoresby avait nommé *Walter-Scott*, mais que Clavering crut reconnaître pour la baie découverte en 1654 par le Hollandais *Gale Hemkes*, dont elle avait reçu le nom. Il y vit des indigènes Esquimaux excessivement craintifs, qui n'avaient évidemment jamais eu de communication avec les Européens ; il dirigea ensuite sa route vers le nord en longeant la côte, et donna le nom de *Baie de Foster*, *Entrées d'Ardincaple*, de *Rosencath* à trois ou-



vertures de cette côte qu'il visita jusqu'au 76° degré de latitude , et qui lui parut haute et fort escarpée. Scoresby et Clavering ont démontré que cette partie des côtes du Groënland n'est pas aussi impénétrable qu'on le supposait anciennement ; aussi doit-on regretter , sous quelques rapports , que la pêche de la baleine ait pris précisément dans les dix dernières années une toute autre direction , et que cette portion de la Mer-Glaciale ait été pour ainsi dire abandonnée. Sans cette circonstance, il est à présumer que parmi le grand nombre de baleiniers anglais qui avaient l'habitude de se rendre chaque année à cette station de pêche , il s'en serait trouvé qui auraient étendu leurs recherches jusqu'aux parties de la côte nord-ouest du Groënland restées encore inconnues , quoique moins inaccessibles que celles de la même côte situées plus au sud que *Magnus Heineson* , *Karsten Richardson* et *David Danell* parmi les anciens navigateurs , et *Lövenörn* , *Egede* et *Rothe* parmi les modernes , ont vainement tenté de visiter dans l'espoir d'y retrouver au moins des ruines de la colonie islandaise appelée *Osterbygd* (1), dont on n'a plus entendu parler , ainsi que nous l'avons dit plus haut , depuis la fin du quatorzième siècle.

Postérieurement à Scoresby et à Graah , un jeune navigateur français dont le sort inspire en ce moment les plus vives inquiétudes , M. Jules de Blosseville , commandant le brick *la Lilloise* , a reconnu en 1833 (2),

(1) Littéralement *établissement de l'est* ; *Bygd* vient de *at Bygde*, bâtir : ainsi *Bygden* ou *en Bygd* est une réunion de bâtimens ou de constructions , une colonie.  
D. L. R.

(2) La dernière lettre dans laquelle M. de Blosseville fait mention de ses découvertes est datée de Vapnafjord en Islande , le 4 août

entre le 68° et le 69° de latitude , quelques portions de la côte orientale du Groënland que les deux marins que nous venons de citer n'avaient point visitées , et qui sont situées au sud du point le plus méridional où s'est arrêté le premier , et au nord des dernières explorations du capitaine danois.

Avant de raconter les événemens survenus pendant le voyage par suite duquel le capitaine Graah croit avoir démontré qu'il n'y a jamais eu de colonie islandaise sur la côte orientale du Groënland , et que ce fut sur la côte occidentale que ces insulaires formèrent leur établissement , ce savant marin trace rapidement l'histoire de la première découverte du Groënland , de sa colonisation et des temps anciens en général , les causes supposées de la ruine des colonies que les Islandais y avaient formées , et donne un aperçu des efforts faits dans les temps plus modernes pour en retrouver des vestiges. Nous allons le laisser parler lui-même , en accompagnant sa narration de quelques observations que nous avons puisées en grande partie dans un écrit de M. C. Pingel déjà cité plus haut :

« On place à l'an 983 la première colonisation du Groënland , et voici comment les chroniques la racontent : Vers le dixième siècle , un Islandais ou un homme du Nord nommé Gunbiörn , fils d'Ulf Krakke , poussé par la tempête à l'ouest de l'Islande , trouva quelques

1833 ; elle est accompagnée d'un croquis de la partie de la côte orientale du Groenland qu'il venait de visiter. On sait que la corvette *la Recherche*, sous le commandement du capitaine Trehouart, vient d'être expédiée par le ministre de la marine à la recherche de *la Lil-loise*. Elle a dû partir dans les premiers jours de mai 1835 pour sa destination.

D. I. R.

rochers qu'il appela Rochers de Gunbiörn (*Gunbiörn skier*), et découvrit une grande terre dont il apporta le premier avis en Islande. Quelque temps après, *Erik Raude* ou le Rouge (*Hün Rode*), traduit devant le *Thing* (1) de *Thornø* en Islande pour un meurtre qu'il avait commis, fut condamné au bannissement. Il équipa un navire, dit à ses amis qu'il était décidé à chercher le pays que *Gunbiörn* avait vu précédemment, et promit de venir les rejoindre s'il parvenait à le trouver. Erik mit à la voile, en partant de l'occident, de *Sneefjelds-Jöklen* en Islande, et arriva sur la côte orientale du Groënland. Il côtoya la terre aussi au sud que possible, se dirigea ensuite à l'ouest d'un promontoire qui fut appelé *Hvarf* (2), et passa le premier hiver dans une île à laquelle on donna, d'après lui, le nom d'île d'Erik (*Eriksey*). Après avoir passé trois ans à explorer les côtes, Erik retourna en Islande, où il fit une description si pompeuse de la terre qu'il avait découverte et qu'il appela *Groënland* (Grønland), terre verte, que l'année suivante, vingt-cinq navires se joignirent à lui avec des colons dont la moitié atteignirent leur destination ; le reste se perdit dans les glaces ou retourna en Islande.

Quatorze années s'étaient déjà écoulées depuis l'époque où *Erik Raude* s'était établi pour la première fois dans le pays lorsque son fils *Leif den hegne*, où Leif l'heureux, se rendit en Norvège auprès du roi Oluf Trygvesøn (3),

(1) *Thing*, assemblée du peuple, espèce de parlement et de cour de judicature. D. L. R.

(2) *Hvarf*, signifie une place autour de laquelle on tourne, d'où il résulte assez clairement que ce ne fut pas sur la côte orientale qu'Erik s'établit. D. L. R.

(3) Il est appelé dans nos livres *Olaus 1<sup>er</sup>*.

D. L. R.

qui le fit instruire dans la religion chrétienne et le renvoya l'année suivante au Groënland avec un prêtre qui baptisa Erik ainsi que tout le peuple. Peu-à-peu beaucoup d'habitans de l'Islande abandonnèrent cette île pour se rendre dans la nouvelle colonie, ce qui diminua tellement la population de la première qu'on fut forcé d'interdire les émigrations. Les renseignemens anciens que nous possédons sur la qualité du sol sont extrêmement contradictoires. Suivant le *Kongespeil* (1) qui renferme les informations les plus exactes et s'accorde avec ce que nous savons maintenant de la côte occidentale du Groënland, la plus grande partie du pays était couverte de glaces, et une petite portion seulement le long du rivage était habitable; le blé ne pouvait y mûrir, et la majeure partie des habitans ne connaissaient pas le nom du pain et n'avaient même jamais vu de blé; il y avait de bons pâturages et les indigènes se nourrissaient de bétail, de rennes, d'ours, de vaches marines et de chiens de mer. La population pouvait être évaluée à environ le tiers d'un évêché (2). La navigation le long des côtes était excessivement dangereuse, à cause des glaces qui y couvrent toujours la mer, ce qui obligeait toutes les personnes qui desi-

(1) Le *Kongespeil* (*miroir du roi*) est un ouvrage islandais écrit d'abord en anc. en norvégien, probablement vers le commencement du treizième siècle, mais souvent depuis dans le dialecte islandais, imprimé en islandais, en danois et en latin. Il est en forme de dialogue entre un père et son fils auquel le premier donne des règles de conduite et des avis utiles sur beaucoup de choses qu'un homme bien élevé ne devait pas ignorer à cette époque. Cet ouvrage fournit des éclaircissemens sur les affaires ou état de la cour, sur l'art de la guerre, sur la justice, le commerce, la navigation, ainsi que sur la manière journalière de vivre.

D. L. R.

(2) Il est assez difficile d'évaluer ce qu'on entendait à cette époque par la population d'un évêché, et les différentes personnes que j'ai consultées en Danemark n'ont pu me fixer à ce sujet.

D. L. R.

raient s'y rendre en venant d'Islande à faire voile vers le S.-O. et l'O. jusqu'à ce qu'elles eussent dépassé toutes les glaces placées plus dans le N. et le N. E. en dehors de la terre qu'au S. ou à l'O. (1). Nous apprenons par les anciens chorographes (2) que les contrées habitées étaient appelées *Osterbygd* et *Vesterbygd*, c'est-à-dire établissement de l'est et établissement de l'ouest; qu'entre ces deux colonies se trouvait une étendue de pays inhabitable portant le nom d'*Ubygder* (3). On met une distance différente entre les *Bygd*: *Biörn Johnsen*, dans ses *Annales* du Groënland, la porte à six jours de voyage en bateau à rame, ce qu'on peut évaluer à environ 50 milles (4); *Ivar Bardsen* prétend, au contraire, qu'elle n'était que de 12 *vikour siouar* ou douze milles. Il y avait dans le *Vesterbygd* quatre églises, 90 maisons avec cour, ou métairies (*gaarde*) (5) et suivant d'autres 110; et dans l'*Osterbygd*, une église cathédrale, onze autres églises 190 maisons avec cour (*gaarde*); 2 villes, *Garda* et *Alba*; 3 maisons royales (*Kongelige gaarde*) appelées *Foss*, *Tiodhillstadr* et *Brattahlid* où résidait le *Lagman* (6), avec trois ou quatre monastères dans l'un desquels, ce-

(1) Il résulte de là que l'ancienne colonie était située sur la côte occidentale du Groënland, car si elle avait été sur la côte orientale, on n'aurait pas fait mention de glaces dans l'ouest.

(2) Les annales du Groënland de *Biörn Johnsen* et d'autres du quatorzième siècle qui sont attribuées à un certain *Ivar Bardsen* dont il est parlé plus bas.

(3) *Ubygder* signifie proprement *sans batimens*. D. L. R.

(4) Il y a 15 milles danois au degré de latitude.

(5) Il n'est pas facile de concevoir un aussi grand nombre d'églises pour une si faible population. D. L. R.

(6) Le *Lagmand* (*Lagmanden* ou *Laugmanden*) est un officier civil ou judiciaire chargé de la police d'un certain district. D. L. R.

lui de *Saint-Thomas*, aurait été une source ou fontaine d'eau bouillante qui était conduite par des canaux dans tous les appartemens et les jardins, rendus par ce moyen tellement fertiles qu'ils produisaient les plus belles fleurs et les plus beaux fruits. On doit néanmoins remarquer que dans les anciens écrits islandais il n'est fait mention ni d'*Alba*, ni du couvent de *Saint-Thomas*, qu'ainsi l'on peut reléguer avec fondement tout ce qu'on en dit parmi les fables du *xiv<sup>e</sup>* siècle. Le *Bygd* était situé vers le S.-O.; la partie la plus méridionale était *Heriolfness* (1) placée entre le *Hvarf* et le *Hvidserk* qui étaient probablement deux caps.

L'un des premiers événemens de l'histoire de Groënland qui offre quelque intérêt est la découverte de l'Amérique du nord faite par *Leif* en 1101. On découvrit dans cette partie du monde des terres qui furent appelées *Helluland*, *Markland* et *Vünland*, mais jusqu'à ce moment on n'a pu s'accorder sur leur situation; il est cependant possible que le *Vünland* fasse partie du territoire des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale (2).

(1) Ce cap tire son nom de *Hierolf* ou *Heriolf* l'un des descendans d'*Ingo f* qui avait formé le premier établissement en Islande.

(2) Un passage des anciens écrits du nord porte que dans le *Vünland*, il existait un plus grand rapport entre la durée du jour et celle de la nuit, qu'en Islande et en Groënland, car le soleil s'y montrait encore à *Eig* et *Dagmaal* pendant le jour le plus court; et comme l'on sait maintenant que *Eik* signifiait autrefois quatre heures et demie de l'après-midi et *Dagmaal* sept heures et demie avant-midi, il en résulte que la durée du jour le plus court était de neuf heures. C'est sur cette donnée que j'ai pu calculer la latitude et que j'ai trouvé qu'elle était de 31°. (\*)

(\*) D'après les calculs de feu l'astronome danois Th. Bugge, mentionnés dans l'*Histoire de Norvège* par G. Schönnings, le *Vünland* serait



- Sokke, petit-fils de Leif, rassembla les colons à *Brattahlid* (1) et leur représenta que, par honneur et comme chrétiens, ils devaient avoir un évêque particulier; les ayant trouvés tous parfaitement d'accord avec lui, un savant ecclésiastique appelé Arnold fut nommé et sacré en 1121 premier évêque de Groënland par l'archevêque de Lund (2) et se rendit dans son diocèse où il fut accompagné par plusieurs personnages considérables parmi les Islandais et les hommes du nord. L'un d'eux, nommé *Asbiörn*, fut jeté par la tempête sur une partie de la côte qui était inhabitée, et on ignorait ce qu'il était devenu lorsqu'un Groënlandais, nommé *Sigurd*, ayant été visiter le pays, découvrit une côte inconnue sur laquelle se trouvait un navire encore chargé de beaucoup

(1) Nous avons déjà vu que *Brattahlid* était une des maisons royales de l'Osterbygd. D. L. R.

(2) L'archevêque de Lund en Scanie, aujourd'hui province de Suède, après avoir dépendu long-temps du Danemark, fut primat des trois royaumes de la Scandinavie pendant une grande partie du moyen âge, jusqu'en 1660 que le roi de Danemark, Frédéric III, érigea Copenhague en archevêché et lui soumit tous les ecclésiastiques du royaume. D. L. R.

situé à la latitude de  $41^{\circ} 22'$ , ce qui s'accorde avec les résultats trouvés par le capitaine Graah dont l'opinion est également partagée par M. Wheaton, chargé d'affaires des Etats-Unis à Copenhague qui, dans son *histoire des Normands*, en Angl. donne au pays découvert par Leif la latitude de Boston, c'est-à-dire  $42^{\circ} 23'$ . Les anciens, parmi lesquels nous citerons *Torfaeus* (*Historia Vinlandiæ antiquæ*) Forster, (*Histoire des découvertes et navigations dans le Nord*) en allem. et Wormskiold (*Mémoires de la société de littérature scandinave*), en dan. émettent une opinion différente et s'accordent à placer le Vinland à six ou huit degrés de latitude plus au nord, par conséquent soit à Terre-Neuve, soit à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent; leur opinion, adoptée par le célèbre Malte Brun, semble appuyée par la circonstance que l'on trouve effectivement au Canada des raisins sauvages de plusieurs espèces (*V. labrusca*, *V. Pulpina* et *V. Arborea*), circonstance qui a fait donner au pays le nom de Vinland qui signifie pays du vin ou de la vigne. D. L. R.

de marchandises , non loin d'une maison remplie de cadavres. Il fit réparer le navire et le conduisit à l'évêque qui le donna à l'église et fit décharger les marchandises qu'il renfermait. Quelque temps après *Aussur*, neveu du même *Asbjörn*, dont on vient de parler arriva au Groënland et réclama la succession de son oncle ; elle lui fut adjugée dans une assemblée du peuple, ce qui le porta à équiper secrètement un navire avec lequel il se mit en mer. Ayant rencontré deux vaisseaux norvégiens, il parvint à déterminer leurs équipages à lui prêter leur appui pour venger l'injustice qui lui avait été faite (1). Il retourna avec eux à *Gardar*, résidence de l'évêque et fut tué par *Einar*, fils de *Sokke*, contre lequel l'évêque avait rendu une sentence pour avoir laissé endommager, malgré son serment, un navire appartenant à l'Eglise. Les compagnons d'*Aussur* vengèrent cet assassinat par le meurtre d'*Einar*, ce qui occasiona entre les Groënlandais et les hommes du nord un combat sanglant à la suite duquel chacun des deux partis laissa plusieurs hommes sur le carreau. Le vieux *Sokke* avait formé le projet d'attaquer les navires norvégiens ; mais par le conseil d'un vieux paysan il se détermina à conclure un arrangement avec les meurtriers de son fils, et comme le parti d'*Aussur* avait perdu un homme de plus que celui des Groënlandais, *Sokke* eut à payer une certaine somme pour balancer cette différence. Il fut convenu d'un autre côté que les hommes du nord abandonneraient de suite le pays pour n'y plus revenir. On peut d'après ce récit se former une idée de l'état du Groenland à cette époque.

(1) Il paraîtrait que, malgré le jugement rendu en sa faveur, *Aussur* n'avait pu obtenir d'être mis en possession des biens de son oncle.

On n'a aucun renseignement plus moderne sur l'état de ces colonies (1). Le pays était gouverné d'après les lois islandaises; il avait ses propres évêques qui dépendaient dans l'origine de l'archevêché du *Lund* et plus tard de celui de *Trondhiem* en Norvège (2); *Holberg* compte en tout 17 évêques. Il ne paraît pas qu'il y ait eu de forces militaires et ce n'est peut-être que dans les premiers temps qu'ils faisaient le commerce avec leurs propres navires. On sait cependant qu'en 1189 *Asmund Kastadrati* visita l'Islande avec un navire dont les pièces étaient liées avec des chevilles de bois et attachées avec des nerfs d'animaux, ce qui prouverait qu'il avait été construit au Groënland, mais l'année suivante il se perdit à son retour. Pendant l'épiscopat de l'évêque *Alf*, qui vivait suivant les uns en 1349 et suivant d'autres en 1379, le *Vesterbygd* fut attaqué par les Esquimaux qui étaient les habitans originaux du pays appelés par les Islandais *Skrællinger* (3). On dit qu'à cette occasion 18 Groënländais d'origine islandaise furent tués, et que deux jeunes garçons furent faits prisonniers. Lorsque cette nouvelle parvint à l'*Österbygd* on envoya au secours des habitans du *Vesterbygd* *Ivar Beere* ou *Bardsen* qui exerçait, à ce qu'on croit, les fonctions

(1) L'ouvrage que MM. les professeurs *Finn-Magnussen* et *Rafn* ont déjà annoncé et qu'ils se proposent de publier bientôt, sous le titre de *Mémoires historiques sur le Groënland* (*Gronlands historiske mindesvarke*) fournira à tous ceux qui prennent intérêt à l'ancienne histoire du Groënland, outre les renseignemens connus jusqu'à ce jour beaucoup d'autres tout-à-fait nouveaux.

(2) Dont nous avons fait *Drontheim* parce que le nom de cette ville nous est arrivé, je crois, ainsi défiguré par les Allemands.

D. L. R.

(3) *Skrælling* signifie petit homme, nain; ce nom fut sans doute donné aux Esquimaux à cause de leur petite taille.

D. L. R.

d'intendant de l'évêché ; mais il ne trouva personne et vit seulement quelque bétail qu'il emmena à bord de ses navires avec lequel il s'en retourna. Voilà tout ce que l'on sait sur le *Vesterbygd*. Quant à l'*Österbygd*, le commerce y était encore florissant à la fin du *xiv<sup>e</sup>* siècle, quoique la colonie ne fût cependant pas visitée régulièrement chaque année, ce qui résulte évidemment de ce fait que l'évêque Hendrick, parti pour le Goënland en 1388, eut l'ordre de faire garder dans un lieu particulier tous les impôts du gouvernement pendant les années dans lesquelles aucun navire ne se rendait dans ce pays.

Le dernier évêque ou *official* fut, suivant *Torfæus*, Andreas, plus correctement Endride Andreassøn (1) nommé en 1406 ; on avait toujours regardé comme une chose fort incertaine qu'il fût jamais parvenu dans le pays ; mais le savant antiquaire et archiviste intime *Finn-Magnussen* a acquis depuis peu la certitude que ce prélat administrait trois ans plus tard, c'est-à-dire en 1409, l'évêché du Groënland et résidait à Gardar. Ce fait est établi dans un document authentique relatif au contrat de mariage d'ancêtres de M. *Finn-Magnussen* lui-même et d'autres savans célèbres d'Islande. Après cette époque la navigation avec le Groenland cessa entièrement et le motif le plus probable est sans doute la défense faite par la reine Marguerite (*Margrethe*) et par le roi Erik tant à leurs sujets qu'aux étrangers de faire le commerce avec ce pays dont les produits étaient réservés pour l'office

(1) Suivant M. C. Pingel, *Andreas* ne fut pas le dernier évêque du Groënland. Cet écrivain en cite plusieurs autres qui ont exercé postérieurement les fonctions épiscopales dans ce pays, quoiqu'il reconnaisse que parmi ces derniers, il y en a quelques-uns qui ne s'y sont jamais rendus, et qui n'ont été pour ainsi dire qu'évêques *in partibus*.

royal (*Fade buur*). (1) Les guerres qui troublaient à cette époque la tranquillité du nord de l'Europe s'opposèrent à ce que les souverains du Danemark y envoyassent eux-mêmes des navires, et ce fut ainsi qu'on finit par perdre entièrement la connaissance de ce pays. Il existe néanmoins un document qui jette quelque lumière sur le sort des colons perdus pour la mère-patrie; c'est la lettre trouvée il y a quelques années dans les archives du Vatican par le professeur Mallet et adressée par le pape Nicolas V aux évêques de Skalholt et d'Holum. Quoique cette lettre soit déjà imprimée dans plusieurs ouvrages, son importance nous détermine à l'insérer ici. Elle porte la date de 1448, et suivant la traduction danoise de Poule Egede, est conçue dans les termes suivans :

« A l'égard de mes chers enfans qui sont nés et qui habitent dans l'île du Groënland que l'on dit être située à l'extrémité du grand Océan, au nord du royaume de Norvège et du diocèse de Drontheim, leurs plaintes lamentables ont frappé vivement notre oreille et excité notre compassion, car les habitans de cette île ont pendant près de six cents ans (2) conservé fermement et constam-

(1) Le *Fade buur* est le lieu où l'on conserve les provisions, surtout de bouche, un office. D. L. R.

(2) Il semblerait résulter de là que le Groënland aurait déjà eu des habitans chrétiens dès l'année 848, mais le christianisme ne fut introduit pour la première fois en Norvège par le roi *Oluf* (*Olaus*) que vers la fin du x<sup>e</sup> siècle. Il est cependant remarquable que dans une bulle du pape, sur l'authenticité de laquelle il existe néanmoins beaucoup de doutes, les Groënladais soient déjà nommés dès l'an 835. (\*)

(\*) Malte Brun fait remarquer, en citant à l'appui Lambec. Origin. Hamb. p. 36, qu'il résulterait d'un privilège accordé en 834 à l'église de Hambourg par Louis le-Debonnaire, qui paraît évidemment altéré, que le Groënland aurait été découvert au commencement du ix<sup>e</sup> siècle. D. L. R.

ment sous le siège de Rome, la religion chrétienne introduite parmi eux par les exhortations de leur célèbre roi *Oluf*, ainsi que les coutumes du siège apostolique. Grâce à leur zèle ardent pour la religion, ils ont pendant les siècles suivans érigé dans cette île des édifices sacrés et une belle cathédrale où le service divin était fait avec beaucoup de soin, jusqu'à l'époque où des païens étrangers, venus il y a trente ans des côtes voisines à bord d'une flotte, attaquèrent avec férocity les habitans, ravagèrent le pays, détruisirent les édifices sacrés avec le fer et le feu, ne laissant intacts dans l'île du Groënland que les paroisses qui sont, dit on, éloignées, où ces hommes féroces ne purent parvenir à cause des montagnes escarpées, et emmenèrent dans leur pays comme prisonniers les pauvres habitans des deux sexes, surtout ceux qu'ils considéraient comme assez forts pour supporter les travaux rudes et continuels de l'esclavage, et sur lesquels ils pouvaient le mieux exercer leurs violences. Mais comme, porte la même plainte, un grand nombre de ces habitans maintenant revenus de leur prison, ont reconstruit leurs villes détruites, et desirer voir le service divin rétabli sur le pied où il était auparavant; et comme par suite des malheurs qu'ils ont éprouvés ils ne possèdent pas même le nécessaire et n'ont pas les moyens d'entretenir leurs ecclésiastiques et inspecteurs; comme ils ont également perdu par la même cause pendant ces trente années la consolation de jouir de la présence d'un évêque et du service d'un prêtre, sans que quelqu'un, poussé par le desir de plaire à Dieu, se soit déterminé à entreprendre des voyages pénibles pour arriver à ces paroisses que la violence des barbares avait épargnées. D'après ce que nous venons de dire et dont nous avons une parfaite connaissance, nous vous char-



geons et ordonnons, mes frères, vous qui, suivant ce qui nous a été rapporté, êtes les évêques les plus voisins de ladite île, qu'après vous être préalablement concertés avec l'évêque du chef-lieu, si l'éloignement de cet endroit le permet, vous y nommiez et instituiez pour évêque un homme convenable et savant. »

( *La suite au prochain numéro.* )

---

## EGYPTE.

---

### ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE EN ÉGYPTE.

(Notes de M. SAKARINI, communiquées  
par M. JOMARD.)

---

Le Cheikh Refâah, ancien élève de l'Ecole égyptienne de Paris, chargé de traduire les leçons et les ouvrages français pour l'Ecole d'artillerie établie à Tourah, est aussi chargé d'enseigner la géographie à une dizaine d'élèves arabes, places au collège de Casr-el-Ain. Il a traduit pour ces élèves un abrégé de géographie auquel il a fait des additions puisées dans le traité de Malte-Brun, surtout relativement à l'Egypte et à ses dépendances. Le vice-roi, dont la sollicitude et l'attention sont sans bornes pour tout ce qui peut développer l'instruction, vient d'ordonner la traduction en turc, du travail du Cheikh Refâah afin que cet ouvrage soit également imprimé en cette langue et que cette science d'une application si utile, si étendue, soit aussi étudiée par les Osmanlis.

Afin de s'assurer des progrès des élèves confiés au

Cheikh Refâah, son altesse ordonna, en octobre dernier, au ministre de la guerre, Ahmed-Pacha, de les faire examiner. S. E. désigna le colonel espagnol Seguerra, directeur de ladite Ecole d'artillerie, l'un des Européens les plus instruits, les plus capables et les plus zélés qui sont au service de Mohammed-Ali.

Voici le résultat de cet examen :

4 Elèves formant la 1<sup>e</sup> classe ont parfaitement répondu.

4   "           "   " 2<sup>e</sup>   "   ont assez bien répondu.

1   "           "   " 3<sup>e</sup>   "   a passablement répondu.

Les diverses parties de la géographie sur lesquelles les élèves ont été interrogés sont : la géographie descriptive, la cosmographie, la géographie physique, religieuse, politique et historique.

M Seguerra, dans son rapport, en concluant que les élèves de la première classe pouvaient enseigner en a demandé trois pour l'établissement qu'il dirige.

Ê Surpris de ce résultat obtenu en si peu de temps par Refâah, malgré le temps qu'absorbe son emploi de traducteur à l'Ecole d'artillerie, et la révision des épreuves des ouvrages qu'il a traduits, le vice-roi ordonna que ces élèves fussent examinés de nouveau, et désigna lui-même Artîn-Effendy.

Le résultat de ce deuxième examen ayant été le même, malgré la sévérité du nouvel examinateur, le vice-roi a prodigué des éloges encourageans à Refâah et lui a témoigné les plus bienveillantes dispositions.

*Ecoles fondées par Mohammed-Aly, en Egypte et en Syrie.*

*Au Caire (à Casr-el-Ain). — Ecole des langues orientales.*

Ecole de Géométrie.

Ecole de Géographie; professeur, le Cheikh Refâah.

Directeur de ces trois écoles réunies dans un seul local. — Mahmoud-Aga, peu instruit mais marchant dans les voies de civilisation tracées par le vice-roi.

*A la Citadelle.* — École élémentaire de lecture et de calligraphie turque; directeur, Mohammed-Effendy.

*A Salibé (un des quartiers du Caire).* — École de géométrie, de génie et de fortifications; directeur, Etem-Bey; professeur, M. Malus, officier français distingué.

On enseigne dans cette école la géographie turque. Le professeur chargé de cet enseignement est un nommé Haggy-Halifé.

*Palais d'Ibrahim Pacha, près Casr el-Ain.* — École de langues orientales et européennes, et de mathématiques; professeur pour les mathématiques et la langue française, M. Pachó.

*A l'Île de Roudah.* — École de chimie appliquée à la fabrication de la poudre à canon; professeur, M. Boreani, de Milan.

*A Gizéh.* — École de cavalerie pratique et théorique; directeur, Moustapha-Aga, Français renégat; professeur et instituteur, M. Brunetti, officier italien distingué.

*A Tourah.* — École d'artillerie: directeur, le colonel Seguerri; traducteur, le Cheikh Refâah.

Première année; géométrie.

Seconde année; dessin, arithmétique et géométrie.

On enseigne dans cet établissement le persan, le turc et les langues française, anglaise et italienne.

Les travaux de M. Seguerri ne se bornent pas à cette école: il dirige l'instruction des régimens d'artillerie à

pied et à cheval, et fait donner des leçons particulières aux officiers et sous-officiers, depuis le brigadier jusqu'au chef de bataillon, qu'il examine de temps à autre.

*A El-Khanka*. — Ecole de musique; directeur, M. Carré de Nancy (en Lorraine).

Ecole d'infanterie; directeur, Mohammed-Emyn Effendy, chef de bataillon.

*A Abou-Zabel*. — Ecole de médecine; directeur, M. Duvigneau, sous l'inspection du conseil de santé et de l'inspecteur général du service médical, docteur Clot-Bey.

Ecole vétérinaire; M. Hamont.

Ecole de chimie et de pharmacie; M. C. Célésia.

Les succès de ces trois écoles sont bien connus.

*A Boulâq*. — Il vient d'être créé, dans le palais de feu Ismaïl-Pacha, un grand collège militaire, à l'instar de ceux de France, où l'on enseignera toutes les sciences qui peuvent avoir trait à l'art de la guerre : c'est l'établissement désigné depuis sous le nom d'Ecole polytechnique du Caire; il y aura trois années d'études.

Le directeur de ce collège et commandant de l'Ecole est Etem-Bey.

Le commandant en second a été d'abord Artin-Effendy, ancien élève de l'Ecole égyptienne de Paris; ensuite S. A. a désigné Mazhar-Effendy, élève ingénieur, encore en France, et depuis, Hekekin-Effendy, Arménien, ingénieur-mécanicien.

Les professeurs et traducteurs sont au nombre de dix : MM. Malus et Gabaudan sont sous-directeurs des études.

L'instruction comprendra les matières suivantes : 1<sup>re</sup> année, 4<sup>e</sup> division : arithmétique et géométrie plane, dessin, géographie et histoire, langues française, arabe,

turque et persane. — 2<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> division : géométrie dans l'espace et descriptive , algèbre , statique , dessin , géographie et histoire , langues française , arabe , turque et persane. — 3<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> division : trigonométrie rectiligne et sphérique , algèbre jusque et compris le second degré , statique et dynamique , physique expérimentale , dessin et perspective linéaire , langues française , arabe , turque et persane. — 4<sup>e</sup> année, 1<sup>re</sup> division : géométrie analytique , hydrostatique et hydrodynamique . physique , chimie et minéralogie , cosmographie , levé des plans , nivellement et dessin de la carte , langues française , arabe , turque et persane.

Le nombre total des élèves destinés aux services publics sera de deux cents.

P. S. Trois écoles viennent d'être créées en Syrie.

(*La suite au numéro prochain.*)

*Extrait d'une lettre de M. ARTIN-EFFENDI, l'un des anciens élèves de l'Ecole égyptienne, à M. JOMARD.*

Son Altesse m'a chargé , de concert avec Estefân-Effendy sous la direction de S. E. Mouktar bey (1), d'organiser une *école d'administration civile*, composée de trente élèves qui doivent apprendre le ture, l'arabe, le persan, le français , tout ce qui a rapport à l'administration ainsi que les mathématiques. M. Digeon est le professeur de langue française, et les élèves montrent déjà des dispositions étonnantes. J'espère que toutes les écoles établies en Egypte prospéreront. Mais j'ai tout lieu de croire que la nôtre les surpassera, et j'y porterai toute ma sollicitude, pour parvenir à ce but. Vous savez sans doute que Mouktar Bey est nommé président du con-

1, L'un des chefs de la mission venue à Paris en 1826.

seil d'administration civile; Son Altesse, notre digne maître, l'a jugé le plus capable de remplir cette place; aussi n'a-t-elle pas balancé à lui confier ce poste éminent. M. Estefàn et moi, nous avons été appelés auprès de lui en qualité de membres du conseil. J'ai été remplacé à la direction de l'Ecole polytechnique de Boulac par M. Hekekin. Ce dernier est du nombre des élèves qui ont étudié en Angleterre; il ne sera là qu'en attendant l'arrivée des élèves dont vous me parlez.

J'espère beaucoup que les jeunes gens qui vont venir de France ne seront pas négligés comme ceux de 1832; car on commence, en Egypte, à donner de la considération à ceux qui ont puisé de l'éducation en Europe, et soyez bien persuadé, monsieur, que cette grande famille n'oubliera jamais que c'est à vous qu'elle doit tout ce qu'elle sait, et tous les honneurs qui pourront lui être accordés, rejailliront à jamais sur vous. Oui, monsieur, cette chère patrie, cette antique mère des sciences, qui, à travers les temps, s'était enfouie sous le barbarisme, renaît aujourd'hui, et marche à grands pas vers la science et la civilisation; tous les jours, davantage, elle s'enorgueillit de vous compter au nombre de ceux qui y ont le plus contribué.

Il règne, en Egypte, actuellement, un grand enthousiasme pour la langue française. Son Altesse, notre bien-aimé maître, l'a prise en affection; elle a senti qu'elle était la clef des autres idiomes. Aussi elle a chargé M. Kœnig de l'éducation du jeune prince Saïd Bey son fils, à qui il doit apprendre principalement cette langue.

Saïd Bey, destiné, sans doute, à être un jour le commandant de la force navale égyptienne, passe sa vie à bord d'un vaisseau: il a avec lui une trentaine d'élèves qui apprennent aussi la langue française; il recevra,



j'espère, une éducation solide, et conforme aux intentions de Son Altesse.

Hassan Bey, plus heureux que moi, puisqu'il sait exactement le départ des bâtimens pour France, doit sans doute, vous avoir donné tous ces détails. Aly Heybah est placé à l'Ecole d'Abouzabel. On en est très content, et il rend de grands services à cet établissement. Tous les autres jeunes gens qui ont étudié en France, sont tous placés selon leur capacité. Nous avons ici beaucoup de saint-simoniens : il vient d'en arriver encore une fournée ; il y en a de placés dans toutes les écoles.

Un élève de M. de Dombasle, dont les charrues sont en vogue en Egypte, vient d'arriver ici. Il doit, d'accord avec un saint-simonien, nommé M. Olivier, présenter des projets d'agriculture au gouvernement. Déjà avant son arrivée, deux millions de plantes en bouture ont été introduites en Egypte.

Son Excellence Mouktar Bey s'est marié, depuis un mois, avec la sœur d'Ahmed pacha. Il a fait un magnifique mariage ; des réjouissances superbes ont eu lieu pendant huit jours.

J'ai lu, dans les journaux, les détails donnés sur l'examen subi à Paris par le jeune Ahmed Tahil (1). Ils nous ont fait, à tous, un grand plaisir ; nous allons les traduire et les faire mettre dans nos journaux.

ARTIN-EFFENDI.

(1) Pour l'école polytechnique. Voir le *Temps* du 21 août 1834

## TROISIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

---

#### PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

*Séance du 3 avril 1835.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire communique le procès-verbal de l'assemblée générale du 27 mars.

M. le général Pelet, nommé vice-président, M. Bianchi, nommé secrétaire de la Société, et M. Callier, nouveau membre de la Commission centrale, adressent leurs remerciemens.

M. le secrétaire de la Société royale de Londres adresse le programme de deux sujets de prix, de la valeur de 50 guinées chacun, destinés à l'auteur du meilleur *Mémoire sur un système de Chronologique géologique* et à l'auteur du meilleur *Mémoire sur la Physique*. Ces deux médailles, dont les fonds ont été faits par le roi d'Angleterre, seront décernées dans le mois de juin 1837, jour anniversaire de la fondation de la Société royale.

M. Simard, directeur de la Société universelle d'Utilité publique, s'adresse au comité du Bulletin pour lui faire connaître l'existence et le but de cette nouvelle association, et lui propose l'échange des journaux publiés par les deux Sociétés. Le comité du Bulletin est chargé d'examiner cette proposition.

M. Jomard communique plusieurs nouvelles arrivées d'Égypte. Ces détails seront insérés au Bulletin. ( Voy. p. 350 ). ( 1 ).

M. Bianchi appelle l'attention de l'assemblée sur un article inséré dans le journal du Caire et relatif à des projets d'alignement et de constructions à exécuter pour l'embellissement de cette ville; il donnera une traduction de cet article dans un des prochains numéros du Bulletin.

M. d'Avezac annonce à la Société que , d'après l'assurance qu'il en a reçue de M. le professeur Hamaker, de Leyde, l'exemplaire manuscrit de l'itinéraire de Rubruquis, appartenant à la bibliothèque de cette célèbre université , pourra être envoyé à Paris pour servir à enrichir de nouvelles variantes l'édition de cet intéressant voyage que prépare la Société.

M. Eyriès communique le résultat du travail de la Commission spéciale qui, d'après l'invitation de M. le ministre de la marine, a été nommée pour donner quelques indications propres à faciliter la nouvelle expédition que le gouvernement se propose d'envoyer à la recherche de M. de Blosseville.

M. d'Avezac dépose sur le bureau la proposition écrite de nommer correspondans étrangers de la Société M. John Barrow , président , et M. Maconochie , secrétaire de la Société royale Géographique de Londres.

M. de Larenaudière propose M. Noël Desvergers pour être nommé membre adjoint de la Commission centrale.

Il sera statué sur l'une et l'autre proposition dans la prochaine séance.

( 1 ) Voir Bulletin de février, page 139, et le *Temps* du 13 février

*Séance du 24 avril.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Lebrun , directeur de l'imprimerie royale, annonce à la Commission centrale que, par une décision du 10 avril, M. le garde-des-sceaux a autorisé l'impression à l'imprimerie royale , aux frais de la Société, des voyages de Marco Polo, avec un commentaire de M. Klaproth.

La section de comptabilité s'entendra avec le chef de la typographie pour l'exécution de ce travail, et présentera un rapport à la Société sur les frais de cette publication.

L'académie royale des Sciences de Turin adresse le 37<sup>e</sup> volume de ses Mémoires.

M. Porphyre Jacquemont, chef d'escadron d'artillerie, écrit à la Société pour lui offrir, au nom de sa famille, la première livraison du voyage de son frère, Victor Jacquemont, dans l'Inde, que la Commission du concours avait mentionné très honorablement dans son rapport du 4 avril 1834.

M. Henry Beaufoy adresse à la Société, par sa lettre datée de South-Lambeth , près de Londres , le premier volume des *Naval and hydraulic experiments* de feu M. le colonel Beaufoy, son père. Il vient de publier cet ouvrage pour en faire hommage aux savaus et aux établissemens scientifiques : des remerciemens seront adressés, au nom de la Société, à M. Henry Beaufoy.

M. le baron Costaz présente un *Mémoire sur la construction des tables statistiques et sur la mesure des valeurs*, et M. Albert Montemout offre la 32<sup>e</sup> livraison de la *Bé-*

*bibliothèque universelle des Voyages*, comprenant les voyages dans l'Inde de Héber et de Skinner.

M. Jomard fait part des nouvelles récentes qui lui sont parvenues de l'Égypte ; il est prié d'en remettre un extrait au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une notice sur une excursion dans l'Atlas dont il a été rendu compte dans le *Moniteur Algérien*.

La Commission centrale procède, par la voie du scrutin, à la nomination de deux correspondans étrangers. Ce titre est conféré à sir John Barrow, de la Société royale de Londres, et à M. le capitaine Alexandre Macconchie, secrétaire de la Société royale Géographique.

M. Noël Desvergers est ensuite nommé au scrutin membre adjoint de la Commission centrale.

La Commission décide qu'elle nommera, dans une prochaine séance, à deux autres places d'adjoints.

#### *Seance du 8 mai.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le comte de Montalivet écrit à la Société pour la remercier du titre de *Président honoraire* qu'elle vient de lui conférer, en vertu de ses réglemens : il s'estime heureux d'avoir pu, durant sa présidence, justifier les suffrages d'une Société dont il voudrait constamment suivre et partager les utiles travaux.

M. Noël Desvergers remercie la Commission centrale qui l'a choisi pour un de ses membres adjoints.

M. le ministre de l'instruction publique annonce à la Société qu'il vient de lui accorder pour sa bibliothèque

un exemplaire du voyage de M. d'Orbigny dans l'Amérique méridionale.

M. Hersant, membre de la Société, consul de France à Rotterdam, fait hommage d'un *Précis sur les États-Unis mexicains*.

M. Warden adresse, de la part de M. le colonel Long, le premier volume des Transactions de la Société Géologique de Pensylvanie ; il transmet en même temps la suite du Recueil de la Société libre d'agriculture du département de l'Eure.

M. Renault-Bécourt adresse à la Société quelques remarques sur diverses dénominations géographiques et astronomiques qui lui paraissent erronées.

M. le chevalier Amédée Jaubert fait hommage à la Société, de la part de M. Dufresne de Saint-Léon, de la traduction manuscrite d'une description du Brésil par M. Serra. Renvoi à la section de publication.

M. d'Avezac donne lecture d'une lettre par laquelle M. le professeur Geel, bibliothécaire en chef de l'université de Leyde, lui fait envoi du manuscrit de Rubruquis qui a appartenu à Isaac Vossius, et dont la communication avait été demandée dans le but d'en relever les variantes pour l'édition que prépare la Société. M. d'Avezac fait remarquer que ce manuscrit renferme aussi la relation de Duplan Carpin dont la Société desire donner une édition : il a vérifié que cette relation y était complète, et il ajoute que, d'après une lettre qu'il vient de recevoir de M. Wright, il doit exister dans la bibliothèque du Corpus Christi collège, à Cambridge, deux bons manuscrits de la même relation : il se propose de signaler lui-même à M. Wright un autre manuscrit qui paraît exister dans la bibliothèque de la cathédrale d'York.

M. d'Avezac lit quelques notes sur les connaissances



géographiques, ethnologiques et historiques que l'on a recueillies jusqu'à présent sur les Bambaras, et il communique un travail analogue sur le pays de Banbouq. M. le baron Costaz appelle l'attention de la Société sur l'intérêt qu'offriraient aux voyageurs de pareils résumés des connaissances acquises sur chaque peuple et chaque pays. M. d'Avezac annonce qu'il a le projet de rédiger une série de questions en ce qui concerne les pays sur lesquels se concentrent plus particulièrement ses études. M. Jomard fait remarquer à cette occasion qu'il serait desirable que la Société fit faire une traduction du recueil de questions de la Société Asiatique de Londres, en y joignant celles de la Société royale Géographique.

M. Roux de Rochelle donne lecture d'un mémoire sur la géographie ancienne de l'Égypte, faisant suite à une communication précédente relative à la Palestine. M. Roux fait une revue rapide des révolutions politiques qui ont passé sur l'ancienne Égypte, et des traces que le sol en a conservées. Cette lecture donne naissance à une conversation géographique et historique à laquelle les souvenirs de plusieurs membres de l'expédition française d'Égypte, présens à la séance, notamment de MM. Jomard et Costaz, viennent donner un haut degré d'intérêt. L'un et l'autre développent sur quelques monumens de l'antique monarchie et sur une partie de l'histoire de l'art chez les Égyptiens, des observations qui captivent l'attention de l'assemblée. M. d'Avezac prend aussi occasion des indications historiques rappelées par M. Roux pour faire quelques remarques sur les notions ethnographiques fournies par les livres saints et l'ancienne chronique égyptienne, relativement aux premiers habitans de ce pays. Il insiste sur la nouveauté relative des Cophites à l'égard des Messrytes,

dont il ne faut pas perdre de vue la consanguinité avec les Phéniciens et les Arabes primitifs, et il indique l'identité possible des *Aurites* avec les *Haouarytes*, que les Arabes modernes ont confondus dans la masse générale des peuples Berbers.

A l'occasion de cette mention des Berbers, M. le baron Costaz rappelle la proposition qu'il a déjà faite d'examiner le degré d'intérêt qu'il y aurait à obtenir la publication du vocabulaire berber de Venture. M. d'Avezac fait connaître quelques démarches qu'il avait tentées près du ministère de la guerre dans le but de procurer au monde savant une publication si desirable, et pour laquelle M. Jaubert devait s'associer à lui; mais l'affaire a été laissée en suspens par divers motifs, dont le principal est que M. Delaporte fils s'occupe activement, à Alger, de préparer un ouvrage neuf et étendu sur cette matière. M. Jaubert donne quelques détails sur le but et l'importance du travail de M. Delaporte, et la Commission reconnaît, en conséquence, qu'il n'y a pas lieu de donner suite, quant à présent, à l'idée de provoquer la publication du vocabulaire de Venture.

Avant la clôture de la séance, M. d'Avezac signale à l'attention de l'assemblée le haut intérêt que présente la relation récemment publiée à Londres du voyage du major sir Grenville-Temple dans l'intérieur de la régence de Tunis, et il annonce l'intention de soumettre à la Société quelques remarques géographiques sur cet itinéraire.

*Séance du 22 mai.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le capitaine Lafond, de retour à Paris après une suite de voyages qui ont duré quinze années, présente à la Commission centrale une relation succincte des ex-

cursions qu'il a faites dans cet intervalle comme officier de marine militaire, capitaine de marine marchande, négociant, armateur, consignataire, subrécargue, cultivateur et voyageur.

Parti de France en 1818 pour la Chine et les îles Philippines, M. le capitaine Lafond a visité, dans un premier voyage, les îles du Cap-Vert, le détroit de la Sonde, Manille, Macao, Canton et le Cap de Bonne-Espérance; dans un second voyage, il a longé toutes les îles des Moluques et du détroit de Saint-Bernard, et visité l'île de Luçon. Se rendant ensuite dans la Nouvelle-Espagne, il a visité le golfe de Cortès et la Californie; il a exploré ensuite la côte de Choco, et a fait plusieurs excursions dans l'intérieur de ce pays peu connu. En 1822 et 1823, il a visité Lima et les côtes du Pérou et du Chili. De 1823 à 1827, il a parcouru les côtes et l'intérieur de toute la partie ouest de l'Amérique. En 1827, il a visité successivement l'archipel Malaisien, Sincapoore, la côte de Java, les détroits de Baly et de Lomboek, Mancassar, Ternate, Tidore, les îles Sanguir, Salibabou et l'archipel de Soolo. En 1830, il a traversé toute la Malaisie et passé au sud de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande; il a ensuite exploré quelques-unes des îles des Amis et des îles Fidjis. Depuis 1831, il a vu les îles Keppel et Boscaven, les îles des Navigateurs et les îles Mariannes, et il a opéré son retour en France par Manille, Bourbon et Sainte-Hélène. Desirant donner une idée des documens qu'il possède et des indications qu'il pourrait fournir sur tous les pays qu'il a visités, M. le capitaine Lafond passe brièvement en revue les objets qui, ayant plus particulièrement fixé son attention, seront le sujet de ses mémoires et des questions auxquelles il pourrait ré-

pondre. Ce voyageur termine sa notice par une description de l'île de Panay , la plus intéressante des Philippines par sa position et par ses produits.

M. le président prie M. Lafond de donner à la Société quelques renseignemens plus détaillés sur la race de noirs qu'il annonce avoir trouvée dans l'île de Panay et dans d'autres parties de l'archipel des Philippines. Cette communication intéresserait d'autant plus la Société, qu'elle avait anciennement proposé comme sujet de prix de rechercher dans les contrées méridionales de l'Asie ou de ses archipels, les traces qui pouvaient encore s'y trouver d'une ancienne population noire.

La Commission centrale , qui a entendu cette communication avec beaucoup d'intérêt, renvoie au comité du Bulletin.

M. Albert-Montémont lit une notice , extraite de l'anglais, sur Finlayson , auteur d'un voyage à Siam et dans la Cochinchine.

---

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 3 avril 1835.*

M. DESMONTIERS.

M. RALPH-IZARD.

M. LOUIS STAKPOLE.

*Séance du 24 avril.*

M. D'ABBADIE , déjà membre de la Société, est admis comme *donateur*.

*Séance du 8 mai.*

M. le marquis FALLETTI DE BARROL , membre de l'Académie royale des sciences de Turin.

*Séance du 22 mai.*

M. P.-G.-M.-M. LAFOND , ex-officier et capitaine de marine, négociant.

## OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

*Séances des mois d'avril et de mai.*

Par l'Académie royale des sciences de Turin : 37<sup>e</sup> volume de ses *Mémoires*, in-4<sup>o</sup>.

Par M. P. Jacquemont : *Voyage dans l'Inde par Victor Jacquemont*, pendant les années 1828 à 1832, publié sous les auspices de M. Guizot, ministre de l'instruction publique. 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> livraisons, in-4<sup>o</sup>.

Par M. Henry Beaufoy : *Nautical and hydraulic experiments, with numerous scientific miscellanies by colonel Mark Beaufoy*. 1 vol. London, 1834.

Par M. le lieutenant-colonel Long : *Transactions of the geological Society of Pennsylvania*. 1 vol. in-8<sup>o</sup>.

Par MM. les auteurs et éditeurs : 8<sup>e</sup> livraison des *Antiquités mexicaines*.

Par M. Arthus-Bertrand : *Voyage du Luxor en Égypte*, entrepris par ordre du roi pour transporter de Thèbes à Paris l'un des obélisques de Sésostris, par M. de Verminac Saint-Maur. 1 vol. in-8<sup>o</sup>.

Par la Société royale asiatique de Londres : *Journal de cette Société*, n<sup>o</sup> 3, in-8<sup>o</sup>.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 31<sup>e</sup>, 32<sup>e</sup>, 33<sup>e</sup> et 34<sup>e</sup> livraisons, comprenant les voyages de Fraser en Perse, de Héber et Skinner dans l'Inde, de Burkhardt en Arabie, de Buckingham en Mésopotamie, de Finlayson à Siam et à la Cochinchine, et de Cox dans l'empire Birman.

Par M. le baron Gonzalve de Nervo : *Un tour en Sicile*, 1833, 2 vol. in-8<sup>o</sup>.

Par M. de Montvéran : *Essai de statistique raisonnée*

sur les colonies européennes des tropiques et sur les questions coloniales. Paris, 1833. 1 vol. in-8°.

Par M. le baron Costaz : *Mémoire sur la construction des tables statistiques et sur la mesure des valeurs*, broch. in-8°.

Par M. Slowaczynski : *Dictionnaire géographique de la Pologne*, première livraison.

Par M. Hersant : *Précis sur les États-Unis mexicains*; rédigé d'après des notes recueillies durant un séjour dans cette république en 1832 et 1833.

Par M. Boussingault : *Ascension du Chimborazo, exécutée le 16 décembre 1831*, broch. in 8°.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 16° à 26e livraisons.

Par l'Éditeur : *Voyage pittoresque en Amérique*, 6° à 14° livraisons.

Par M. Warden : *Analyse d'un mémoire sur les bois d'Amérique*, par M. Bull, présentée à la Société royale et centrale d'agriculture par M. Warden, in-8°.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahiers de mars et avril.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahiers de février, mars et avril.

Par M. Henrichs. *Archives du commerce*; cahiers de février, mars et avril.

Par l'Académie de Dijon : *Mémoires de cette Académie pour 1834*, 1 vol. in-8°.

Par l'Académie de Rouen : *Précis analytique de ses travaux pendant l'année 1834*, in-8°.

Par la Société Asiatique : *Nouveau Journal asiatique*, cahier de mars.

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahier de mai de son Journal*.



Par l'Institut historique : *Septième et huitième livraisons de son Journal.*

Par la Société de Géologie : Feuilles 5 à 7 du tome vi de son *Bulletin.*

Par la Société pour l'instruction élémentaire : *Cahiers de février et mars de son Bulletin.*

Par la Société d'agriculture de l'Eure : *Recueil de cette Société*, trimestres de janvier et avril 1835, deux cahiers in-8.

Par la Société d'agriculture de la Charente : *Annales de cette Société*, cahiers de janvier et février.

Par la Société d'agriculture de l'Aube : *Mémoires de cette Société*, trimestre de janvier.

Par M. le directeur : *Bibliothèque universelle de Genève*, cahiers de décembre et janvier.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, avril.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier d'avril.

Par M. le baron Vialar : *Simple faits exposés à la réunion algérienne du 14 avril 1835*, broch. in-8°.

Par MM. les directeurs : Numéros 99 à 106 de *l'Institut*. — Numéros 51 à 59 de *l'Écho du monde savant*. — *Le Panorama de Londres*, gazette de tous les journaux anglais, un numéro.

---

# BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

JUIN 1835.

---

## PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

### EXTRAIT

DE LA RELATION DE DEUX VOYAGES A CONSTANTINE,  
PAR UN MAURE D'ALGER,

Suivi de détails sur l'histoire et la personne d'Ahmed,  
bey de Constantine.

(Article communiqué par M. JOMARD.)

Suite. (1)

---

Un grand nombre de personnes nous accompagnèrent à notre départ de Constantine. Le troisième jour nous arrivâmes à Ouad-le-Madi. Depuis le jour où nous étions sortis de Beni-Abbas, nous n'avions pas rencontré

(1) Voy. le Bulletin de mai, page 297.

un seul arbre, à l'exception de quelques arbres sauvages qui croissent sur les bords des rivières.

Le quatrième jour, nous couchâmes chez le Caïde Ben-Iacob de Behisa, à quatre heures de marche de Bone. J'appris de ben-Iacob que les ordres du bey de Constantine défendaient ostensiblement aux Arabes et aux habitans des campagnes des environs de Bone d'avoir des relations avec les Français, ou de leur vendre des vivres ; mais qu'il lui avait ordonné en secret de ne poursuivre personne pour cela.

Les Arabes des tribus que je rencontrai depuis Oud-Elsnati jusqu'à Bone sont tous très hospitaliers. A mon arrivée ils me présentaient du pain blanc et des cous-coussous dans lesquels ils mettaient du sucre par poignées.

En arrivant chez ben-Iacob, tous les domestiques de Ben-Hyssa que j'avais pris à Constantine me dirent qu'il leur était défendu d'aller plus loin avec les mulets du bey qui tous étaient marqués à son nom. Je leur dis que j'étais responsable de tout ce qui pourrait arriver. Ben-Iacob me répondit que les ordres qu'il avait reçus étaient formels ; qu'il ne pouvait laisser aller plus loin les mulets du bey, qu'il ne pouvait faire autrement, et qu'il me donnerait tout ce qui me serait nécessaire, mais qu'il était persuadé qu'il n'y avait pas le moindre danger que Haggi-Ahmed bey pourrait aller jusqu'à Bone sans rien risquer, mais que Ben-Hyssa n'était qu'un homme ordinaire.

Ensuite Ben-Iacob me donna huit cavaliers pour m'accompagner.

Ne trouvant pas d'occasion pour Alger, je restai quatre ou cinq jours à Bone jusqu'à l'arrivée de la gabarre *l'Agneau*, sur laquelle je m'embarquai. Le commandant

est un excellent homme qui eut pour moi les plus grandes prévenances. On disait à cette époque que l'ex-dey Hussein pacha tâchait de soulever les Kabâiles de Bougie, et quoiqu'il fût reconnu que le bruit était faux, l'ordre était donné de visiter tous les bâtimens qu'on rencontrerait près des côtes. Nous rencontrâmes un vaisseau marchand qu'on visita, il était anglais et se rendait de Smyrne à Gibraltar. Cette visite nous valut trente jours de quarantaine à notre arrivée à Alger.

A peine de retour de mon premier voyage à Constantine (huit jours après), je repartis d'Alger pour Bone sur un bateau à vapeur. J'avais emporté différentes choses pour faire les présens indispensables.

J'écrivis aussitôt au bey pour lui apprendre que je revenais auprès de lui, et à ben-Iacob pour qu'il m'envoyât quelques-uns de ses gens pour m'accompagner. A leur arrivée le commandant Joseph me donna des mulets pour transporter mes effets. Je ne suis pas, me dit-il, comme Haggi-Ahmed qui craindrait de laisser venir ses mulets chez nous; les miens vous amèneront jusqu'à Constantine. Arrivés chez ben-Iacob, les domestiques du commandant me redemandèrent les mulets et, quoi que je pusse leur dire, ils ne voulurent pas s'en rapporter à moi, et les ramenèrent à Bone. En les voyant le commandant se mit dans une grande colère, et les renvoya chez ben-Iacob. Ils y arrivèrent pendant la nuit; tout le monde étant couché, ils attachèrent les mulets et s'en retournèrent. Nous les trouvâmes le lendemain où on les avait attachés, et nous continuâmes notre voyage. Ces pauvres mulets n'avaient rien mangé depuis leur retour à Bone et nous n'en savions rien; ils ne pouvaient pas marcher. Celui que je montais ne pouvait plus se traîner quand vint le soir, et comme nous marchions sur

la crête des montagnes, entourés de précipices de tous les côtés , je fus obligé de descendre et de marcher sans souliers à cause de la boue, tenant mon mulet par la bride. Après avoir ainsi marché pendant une heure, nous rencontrâmes le fils de ben-Iacob qui venait au-devant de nous, l me donna son cheval et je pus continuer ma route.

Le lendemain à midi nous arrivâmes chez le Scheik-el-Mehtar, Scheik de Nad-el-Znats. Justement il mariait sa fille. On célébrait les noces à la manière des Arabes ; il y avait des courses à cheval ; on tirait des coups de fusil. C'est pour cela que le fils de ben-Iacob m'avait accompagné dans cet endroit. Il y avait beaucoup de monde, et on avait dressé beaucoup de tentes. On m'en donna une dans laquelle je m'établis, et comme ces Arabes sont très curieux, elle était toujours entourée d'un grand nombre de personnes que notre manière de nous habiller si différente de la leur, surprenait beaucoup. J'avais fait du café ; chacun voulut en goûter et je fus obligé d'en donner à tous les spectateurs. J'avais offert aux enfans du Scheik quelques sucreries que je portais avec moi, ils en donnèrent à leurs camarades, et de l'un à l'autre toutes les provisions en café et autres choses à mon usage pendant mon voyage y passèrent. Tout ce qu'on offre aux invités, c'est de grandes cuvettes de couscoussous très blanc et bien fait, garni de poulets et de grands morceaux de viande. On en donne un morceau à chaque personne qui le tient dans sa main comme nous l'avons déjà dit. Après le souper, on fait de la musique dans la tente du Scheik. La musique se compose de trois hommes qui jouent d'une espèce de flûte en roseau d'une demi-aune de long à-peu-près, à six trous d'un côté et sept de l'autre. Trois autres musiciens

jouent d'un autre instrument nommé *deff*. C'est une espèce de tambour ; il a la forme d'un carré long et est recouvert d'une peau bien mince. Pendant que les uns soufflent dans leurs flûtes, les autres frappent des deux mains l'autre instrument, comme sur un tambour ; quand le chant commence, les instrumens s'arrêtent. Chacun donne de l'argent aux musiciens et à mesure l'un d'eux proclame le nom de celui qui donne. On donne trois, quatre ou six sous, tout au plus. Pendant que les musiciens jouent, des cavaliers courent incessamment d'une extrémité à l'autre, tirant des coups de fusil et de pistolet, et les femmes font de temps en temps retentir le cri de joie dont nous avons déjà parlé. Je restai à-peu-près une demi-heure à l'endroit où se tenait la musique et je donnai trois boggio (108 sous) ; ils en furent si enchantés qu'on tira un nombre égal de coups de fusil. Quant la nuit vient, on fait des espèces de tours en bois résineux ; on les allume de tous côtés de manière à produire une espèce d'illumination. Ce sont là tous les plaisirs et les divertissemens publics des Arabes dans les grandes fêtes.

Les fêtes des noces durent toujours sept jours chez les Arabes, le fils de ben-Iacob et les siens restèrent, et le Scheik me donna dix muets et des hommes pour m'accompagner jusqu'à Constantine. Ces hommes savaient bien que je leur donnerais de l'argent ; cependant, il était facile de voir qu'ils ne venaient avec moi que pour obéir à leur Scheik, et qu'ils étaient fort affligés de renoncer aux divertissemens de la noce.

Aux premières pluies de novembre, ils ont l'habitude de cultiver la terre, c'est-à-dire de semer le blé. Ils mirent le grain en tas et le couvrirent. On ne sème pas plus profond que la main ; on jette le blé en même



temps qu'on retourne la terre. Voilà à quoi se réduisent leurs connaissances agricoles. Le lin et autres graines viendraient bien chez eux ; mais ils ne sèment que le bl et l'orge.

Cinq jours après mon départ de Bone, j'arrivai à Constantine. Je logeai dans la maison du bey ; je mangeai à sa table.

Dans une maison voisine de celle du bey sont vingt-cinq allemands déserteurs des troupes françaises à Alger. Ils sont allés à Constantine où ils ont embrassé la religion musulmane. Le bey les habille et les nourrit. Deux d'entre eux ont dit être médecins ; comme il n'y en a pas dans la ville, ils se sont mis à faire la médecine et ils gagnent beaucoup d'argent. Les autres prétendaient être chimistes. Après avoir travaillé quelque temps ils ont trouvé une pierre qui, mise en fusion, a déposé un corps cassant qui se fond facilement par l'action de la chaleur, et qui, plus brillant que le plomb, a cependant une grande ressemblance avec ce métal.

J'emportai à Alger des fragmens de cette pierre travaillée et non travaillée , et je les montrai au duc qui les fit analyser ; il me dit qu'elle était sans valeur. J'en envoyai à Livourne à M. Sala , négociant, à qui on fit la même réponse.

Le bey me montra l'endroit où l'on fabrique le sel de nitre et la poudre à canon. On en fait vingt-cinq livres par jour.

*Détails sur l'histoire et sur la personne d'Ahmed , bey de Constantine.*

Ahmed Ben-Haggi Ibrahim Ben-Ahmed, bey de Constantine, Turc de naissance, mourut dans son lit en

1184, genre de mort peu commun parmi les beys. Salah-Bey fut élu à sa place. Haggi Ibrahim laissait deux fils : l'un s'appelait Hassan, l'autre portait le nom de son père. Ce dernier, qui n'eut qu'un fils, Haggi-Ahmed, bey actuel de Constantine, alla mourir en Égypte, où il s'était réfugié dans la crainte du sort de son frère dont je vais parler.

Hassan, du vivant de son père, avait ajouté à son nom le titre honorifique de pacha. Il avait, comme tous ceux de sa famille, pris une femme parmi les Arabes. Il était plein de bravoure et de qualités brillantes; son nom s'était répandu au loin, et, par suite de l'affection que les Arabes portent à tous ceux qui leur appartiennent de près ou de loin, ils voulurent le faire bey de Constantine. Déjà Salah craignait une révolte, lorsque Hassan eut peur à son tour et vint chercher un refuge à Alger.

Salah était bey depuis vingt-quatre ans, lorsqu'il fut déposé par Hassan Pacha, gouverneur d'Alger, qui voulait s'emparer de ses trésors, et le Turc Ibrahim-Bey fut mis à sa place. Le premier acte de son autorité fut de jeter Salah en prison; mais il en sortit au bout de dix jours, par les soins de ceux de ses partisans qui étaient restés auprès d'Ibrahim. Ibrahim fut mis en pièces. Salah leva alors l'étendard de la révolte; il manda auprès de lui tous ceux qu'il soupçonna de ne pas vouloir le servir, et les fit mourir à-la-fois : il se déclara indépendant, et se prépara ouvertement à la guerre. Il gagna les troupes par des distributions d'argent; la peur ou l'espoir du gain lui soumit tout le reste : il fut reconnu par toutes les tribus des environs de Constantine. A cette nouvelle, le pacha envoya l'aga avec des troupes, et le fit accompagner par Hassan, fils d'Ahmed, qu'il nomma bey de Constantine. Sa nomination fut à peine connue,

que sa famille , qui était considérable , se rendit auprès de lui. Les Arabes que la peur de Salah soumettait à son autorité le reconnurent aussi et lui livrèrent Constantine. Salah fut tué avec des circonstances horribles. Hassan ne gouverna que trois ans. Il n'eut pas besoin de sortir une fois de Constantine pour réclamer le tribut, les Arabes le lui apportèrent toujours régulièrement. Ses richesses tentèrent de nouveau le pacha d'Alger : il prétexta l'incapacité de Hassan-Bey et son peu de courage ; il le fit tuer et s'empara de tous ses trésors. Ce fut alors qu'Ibrahim , effrayé du sort de son frère , se réfugia en Égypte comme nous l'avons dit.

Haggi-Ahmed, le bey actuel, était très jeune quand son père mourut. Ibrahim lui avait laissé des sommes considérables en argent. Jeune et prodigue à l'excès, il les eut bientôt dissipées, et il se trouva réduit à vivre du revenu de ses terres.

Vers 1225, Daly, bey d'Oran, déclara la guerre au dey d'Alger ; il serait trop long de dire à quel sujet. Omar-Aga marcha contre lui à la tête des troupes, et le tua. Ce Daly-Bey était Coulougli ; c'est à cause de lui que fut publié l'édit qui défendait de nommer des Coulouglis aux places de bey.

Plusieurs beys d'origine turque furent envoyés à Constantine. Aucun ne put s'y maintenir et percevoir le tribut qu'on devait payer à Alger. Cela fut au point que pour ne pas indisposer le peuple de cette ville, on fut obligé de faire sortir de l'argent de nuit et de le faire rentrer de jour. Tant qu'on s'obstina à choisir des Turcs, les deys virent leurs embarras se multiplier, et sous Hussein-Pacha, dernier dey d'Alger, personne ne voulant de cette place on dut se relâcher de la sévérité de l'ordonnance, et Haggi-Ahmed, le bey actuel, fut nommé.

Il est Coulougli. Il fut nommé à cause de sa famille , qui est très nombreuse, et de l'influence que par elle il exerce sur le pays, et parce qu'on crut qu'il possédait de grands trésors enfouis dans la terre. Cela n'est pas impossible ; mais je ne le crois pas, parce qu'il était d'une prodigalité excessive. Je n'en citerai qu'un seul trait. En Égypte , il avait diné chez un riche négociant. En sortant il donna au domestique qui l'avait servi six cents pièces d'Espagne (environ trois mille francs), prodigalité qui n'est nullement dans les mœurs égyptiennes. Depuis qu'il est à Constantine, le tribut annuel a toujours été régulièrement payé. Son courage et l'influence de sa famille ont toujours maintenu les tribus dans l'obéissance : Ceux qui sont familiarisés avec les histoires arabes connaissent l'influence que les liens de la famille exercent sur eux : ils prennent le parti des leurs envers et contre tous, que leur cause soit juste ou non, et contre les ordres formels de notre religion ; c'est ce que les Musulmans appellent *chaïra eldjâ ilial*.

Pour entretenir le sentiment des Arabes en sa faveur, Haggi-Ahmed s'est fait Arabe lui-même. Il a pris toutes leurs habitudes ; il parle comme eux, il prononce comme eux, il affecte de ne pas être plus civilisé qu'eux. Cependant la civilisation est plus avancée chez les Arabes de Constantine que chez ceux de la Mitidja et d'Oran , de même que ceux de Tunis sont plus civilisés que ceux de Constantine.

Dans notre religion, tuer est le plus grand des crimes. Il en est de celui qui s'engage dans cette voie comme de celui qui marche dans la boue ; d'abord il choisit les pas , il marche avec précaution ; mais une fois sali, il n'y regarde plus. Ainsi font les beys, ils tuent difficilement d'abord ; mais le premier pas fait, l'habitude est bientôt

prise. Haggi-Ahmed en est venu au point de tuer un homme comme on prend un verre d'eau, pour me servir d'une expression vulgaire. Les Arabes y sont faits, et je crois qu'il serait difficile de les maintenir sous un bey qui aurait un autre caractère; peut-être même croient-ils qu'il est impossible de gouverner autrement; ils croient que les préceptes du Coran touchant le gouvernement et la justice étaient bons pour le temps où ils ont été faits, mais qu'ils seraient insuffisants aujourd'hui.

Haggi-Ahmed est brave jusqu'à la témérité. Il est toujours le premier au combat et ne craint pas la mort; il aime par-dessus tout de combattre corps à corps, comme faisaient les anciens. Plus d'une fois je l'ai entendu dire, en présence de beaucoup d'Arabes, que si les Français pénétraient jusqu'à Constantine, il sortirait de la ville avec toutes les femmes de sa famille, qu'il les tuerait toutes de sa main, en commençant par sa propre fille (c'est bien là le discours d'un barbare); qu'il se retirerait ensuite dans le désert, d'où il ne laisserait pas un moment de repos à l'ennemi tant qu'il lui resterait une goutte de sang dans les veines. « Si je laissais mes femmes et ma famille entre leurs mains, ajoutait-il, je n'aurais le courage de rien faire. »

Il sait très bien la manière de faire la guerre avec les Arabes, mais il n'a aucune idée de la tactique européenne, quoique bien supérieur à Ibrahim-Aga, qui défendit Alger contre Bourmont. Haggi-Ahmed accompagna son oncle dans toutes ses expéditions; c'est à son école qu'il s'est formé. Pendant dix ans, il fut de toutes celles d'Yahia-Aga, qui avait en lui une grande confiance, et qui le consultait toujours dans les occasions importantes.

Je fis la connaissance d'Haggi-Ahmed un jour où



j'étais allé dans la plaine de Mitidja à la rencontre d'Yahia-Aga, qui revenait d'une expédition contre les Arabes.

Ses connaissances militaires sont naturelles, et non acquises dans les livres. On ne doit pas s'arrêter à ce que disent ses ennemis qui l'accusent de perfidie. Il est, comme Yahia-Aga, scrupuleux observateur de sa parole. Les Arabes sont très religieux, comme on le sait, et la religion nous ordonne le respect de la parole donnée. Les Algériens craindraient beaucoup de l'avoir pour dey, et je pense comme eux, parce qu'il a fait périr un grand nombre de ses serviteurs après les avoir comblés d'amitié. Mais pour ma part, je ne crois pas qu'il ait fait mourir de véritables gens de bien : Haggi-Mohammed-Khaïddar, son premier secrétaire, et tous ceux dont il s'est débarrassé, avaient commis toute sorte de crimes pour avoir de l'argent, ce qui les avait rendus redoutables à tout le monde. Mais, comme dit le prophète, celui qui conseille le mal périra par celui-là même à qui il l'a conseillé. Haggi-Ahmed les fait mourir quand il découvre leurs crimes, et s'empare de tous leurs biens.

Un Persan vit dans le désert une femme qui lui parut jolie; il voulut l'épouser. Il s'était battu avec les frères de cette femme. Il n'était pas beau; il était vêtu d'une manière extraordinaire; il parlait une langue étrangère. La jeune fille ne put l'aimer; elle se sauva chez des voisins pour se soustraire à ses poursuites. Le Persan, désolé, consultait à droite et à gauche. Les uns lui disaient qu'il était aimé, que cette femme ne demandait pas mieux que d'être à lui, qu'elle ne fuyait que par pudeur. Il écoutait ceux-là avec plaisir, et les regardait comme de véritables amis; il traitait au contraire en ennemis ceux qui lui déclaraient qu'on ne l'aimait pas,



que cela viendrait peut-être, mais que ce ne serait qu'au bout d'un long temps et à force de soins de sa part. Voilà la passion : repoussant durement quiconque lui dit la vérité dans son intérêt, réservant ses caresses pour celui qui la flatte.

## RÉCIT D'UN VOYAGE.

AU MONT SINAÏ, A GAZA, JÉRUSALEM, DAMAS  
ET BEYROUT,

Par M. BOVÉ, naturaliste,  
ancien directeur des cultures d'Ibrahim-Pacha.

Suite. (1)

### *Route de Gaza à Jérusalem et Tabariéh.*

Le 21 au soir, nous prîmes la route nommée Hader ou Derb el-Hader. Vers quatre heures du matin, nous laissâmes sur notre gauche trois petits villages nommés Beth-el-Khanoun, Negbet et Semsen (2). Nous trouvâmes ensuite le village Akrou-el-Fakoun, et nous fîmes halte à Hatza.

Nous passâmes ensuite près des villages Etzeis et Marachum. De là, nous entrâmes dans une grande plaine inculte et couverte de plantes annuelles. Nous passâmes au pied de la petite montagne sur laquelle se trouve le village que je viens de nommer. Près de la route, il y a un grand réservoir naturel souterrain dans les rochers de

(1) Voy. le Bulletin de mai, page 324.

(2) Cet itinéraire comprend beaucoup de noms de lieux écrits incorrectement, mais jusqu'ici trop peu connus pour pouvoir être sûrement corrigés.

grès et à quarante ouvertures en forme de puits. Il fournit de l'eau aux habitans des villages voisins et aux voyageurs qui viennent s'y approvisionner. Vers le soir, nous fîmes halté dans le village Ayour, situé au sommet d'une petite butte pierreuse.

Quoique les habitans nous eussent beaucoup parlé des voleurs qui infestent ce pays, nous partîmes fort paisiblement le 22, et nous entrâmes dans des montagnes boisées d'arbrisseaux et arbustes. Il est fort rare de voir un de ces arbres dont l'âge dépasse douze ans, excepté les pins qui ont à-peu-près quarante à cinquante ans. Tous ces bois sont détruits par les indigènes qui coupent les grands arbres à leur volonté et font brouter les jeunes taillis par leurs troupeaux. Quelques habitans y mettent le feu pour ne pas se donner la peine de les couper. La route se prolonge ensuite à travers les montagnes et conduit à la vallée Hakhoun. En quittant cette vallée, nous passâmes près la source nommée Eyn Mossof, et de là, nous traversâmes les vallées Zarar et Dabab, et nous passâmes près de la montagne Gebel-Maizay. Vers midi, nous nous arrêtâmes près des fontaines Eyn-Farass.

Nous gravâmes ensuite le Gebel-Ahoul. Dans les vallons de cette montagne exposés au levant la vigne est abondamment cultivée. Nous passâmes la nuit près le couvent chrétien du village El-Hader. A l'ouest de ce village les montagnes sont presque toutes plantées en vignes soutenues par des échelas hauts d'un à deux mètres; ce qui me rappelait les cultures de ma patrie, celles des montagnes qui bordent la Moselle inférieure. Les raisins sont, pour la plupart vendus aux chrétiens et aux Juifs qui en font un très bon vin, semblable au vin d'or du mont Liban. On cultive encore quelques arbres

fruitiers, comme l'abricotier, le pêcher, l'amandier, le pommier, le prunier, le figuier, le poirier, etc.

Le 23, après deux heures de marche, nous avions sur notre gauche le village nommé Beth-Galem, entouré d'un bois d'oliviers, puis sur notre droite Beth-Lahem ou Bethléem. A neuf heures du matin, nous fîmes notre entrée à Jérusalem par la porte de Bethléem, Bab-el-Khalil. J'avais résolu de séjourner trois semaines dans cette ville célèbre, pour en parcourir avec soin les environs.

Jérusalem occupe aujourd'hui tout le Mont-Calvaire, sur le penchant oriental duquel elle est bâtie, et elle s'étend au sud jusqu'au mont de Sion. Les rues sont étroites comme dans toutes les villes du Levant ; la plupart sont pavées très grossièrement. Les maisons sont construites en maçonnerie, et voûtées à leur sommet, de même que les bazars. La ville est entourée par une forte et haute muraille flanquée de tours qui sont armées de quelques pièces de canon. En sortant par la porte Gethsimani ou Batzété Mariam, je suis descendu dans la petite vallée de Josaphat qui est peu riche en plantes, à cause de la grande sécheresse du climat. Je traversai sur un petit pont en maçonnerie, et au milieu de la vallée de Josaphat, le torrent de Cédron qui est totalement à sec pendant l'été, comme toutes les petites rivières qui coulent au fond de ces vallons arides.

Le jardin des Oliviers, situé au pied de la montagne de ce nom, ne renferme que huit de ces arbres qui ont au moins six mètres de circonférence sur neuf à dix de hauteur. Ils sont entretenus avec soin par les chrétiens qui ont généralement la croyance que ce sont les mêmes que ceux qui existaient du temps de Jésus-Christ. Je suis moi-même assez porté à le croire, d'après la lenteur de la croissance de l'olivier ; car si l'on admet que l'é-

paisseur de chaque couche ligneuse soit d'un demi-millimètre, il ne serait pas déraisonnable de penser que les oliviers dont il est ici question, remontent au moins à deux mille années, c'est-à-dire à la haute antiquité qui leur est attribuée.

En me dirigeant vers le sud, j'ai vu plusieurs silos creusés dans les rochers qui servent aux mêmes usages que ceux cités aux environs de Gaza. J'ai visité ensuite la grotte de Saint-Lazare, sorte de caveau qui se trouve au milieu du village de Béthanie; de là, j'ai remonté le mont des Oliviers, où j'ai remarqué plusieurs bassins taillés dans une roche de grès, et qui servaient aux anciens pour fouler et presser les raisins avec lesquels ils faisaient du vin. Je n'ai recueilli que fort peu de plantes dans ces environs, car elles étaient presque toutes desséchées.

A une demi-lieue de la ville au nord, on voit encore les tombeaux des anciens rois, taillés dans le roc. Les environs sont plantés en oliviers, en pistachiers et en figuiers.

En descendant le Cédron vers le sud, on arrive près la source nommée E'yn Solyman par les Arabes. On a trente marches pour descendre près cette source, et à quelques minutes plus bas du chemin l'eau sort de la montagne, pour arroser les jardins qui sont dans le voisinage. On cultive dans ces jardins les légumes destinés au marché de la ville, tels que des choux, persils, artichauts, une espèce de rue dont ils se servent comme assaisonnement, un melon, à chair verte, qui semble être le melon de Malte, une sorte de courge, un concombre, etc. On y voit aussi quelques arbres fruitiers, particulièrement le grenadier, le poirier, plusieurs pruniers, pommiers, pêchers, mûriers, figuiers et jujubiers.

Vers le sud-ouest de la montagne on arrive au *Champ-du-Sang* qui n'a en superficie qu'un petit nombre d'arpens. Ce champ, incliné vers le nord du côté de Jérusalem, est maintenant couvert d'oliviers et de figuiers, à l'ombre desquels croissent plusieurs espèces de plantes herbacées.

A deux lieues, au sud de Jérusalem, est situé Béthléém qui n'est aujourd'hui qu'un village, et à une lieue duquel on voit les trois fameux réservoirs de Salomon, encore maintenant en assez bon état. Le plus grand a à-peu-près dix à douze mètres de profondeur sur plus de deux cent vingt mètres de longueur et cent vingt de largeur. L'eau de ces réservoirs arrivait autrefois à Jérusalem au moyen d'un aqueduc qui est maintenant dans un grand état de délabrement. A mon retour, j'ai visité les anciens jardins de Salomon, arrosés par l'eau que fournit l'aqueduc. Dans ces jardins, on cultive les plantes que j'ai déjà citées. La plaine des Bergers, située à l'est de Béthléém, est cultivée en vignes, oliviers et en céréales.

Je parcourus ensuite le désert de Saint-Jean-Baptiste, à trois lieues à l'ouest de Jérusalem. Ses environs sont boisés. Les plaines sont assez bien cultivées en vignes et oliviers.

Le 5 août, je partis de Jérusalem avec une escorte de Bédouins, pour aller visiter le Jourdain et la Mer-Morte. Après avoir traversé plusieurs montagnes de grès et de calcaire entremêlées d'une terre argileuse, nous atteignîmes à minuit Jéricho, où l'on ne voit que quelques baraques habitées par des Arabes, et une tour carrée gardée par des chrétiens, pour protéger les voyageurs. Les Arabes y cultivent l'aubergine, quelques cucurbitacées, l'*Hibiscus esculentus* et deux variétés de fi-

gues, une violette et une verte jaunâtre. Ces figues y mûrissent près d'un mois plus tôt que dans les environs de Jérusalem. La source d'Isaïe, Eyn-Soltân des Arabes, sert puissamment à entretenir une bonne culture.

Le matin, nous traversâmes la grande plaine du Jourdain. Les bords du fleuve sont convertis de roseaux et d'une espèce de peuplier à feuilles glauques, étroites et raides.

La Mer Morte, ou lac Asphaltide est située à l'extrémité de la plaine qui traverse le Jourdain; tous les terrains de la partie sud de cette plaine sont formés d'un sol volcanique cendré, et la surface des eaux du lac offre une couche épaisse de bitume, qui empêche toute végétation et tout animal de s'y développer.

Les montagnes des environs de Jérusalem sont composées de grès ou de calcaire. Dans les fissures des rochers, il y a des veines épaisses de terre glaise très propre à la culture. Les arbres fruitiers végètent vigoureusement dans ces montagnes.

Le 14 août, je partis une seconde fois de Jérusalem avec quatre chameaux, et je pris la route de Ghimso, Vers l'après-midi, nous passâmes près Beth-Lakea, village où on cultive beaucoup d'arbres fruitiers, dont les fruits s'expédient à Jérusalem. Le soir, nous nous reposâmes un peu près du village de Ghimso, et nous voyageâmes toute la nuit, pour ne nous arrêter qu'à la pointe du jour sous les murs de Jaffa, où nous entrâmes le matin.

Les jardins de cette ville sont cultivés en arbres fruitiers, particulièrement en abricotiers, amandiers, trois variétés de figues, la violette oblongue, la ronde et une verte-jaunâtre, sycomores, grenadiers, orangers, pêchers, pommiers, poiriers, plusieurs variétés de pruniers de vignes et de bananiers. La canne à sucre s'y élève de



quatre à six pieds ; mais on n'en fabrique pas de sucre. On y cultive également la tomate, les choux, le maïs et l'*Hibiscus esculentus*. Enfin, les jardins sont entourés de haies d'*opuntia* ou *tyu frangui* des Arabes. Ces plantes sont arrosées au moyen d'irrigations artificielles dont l'eau est fournie par des puits à chapelet. Les *Agave* si communs dans tout le bassin occidental de la Méditerranée, ne paraissent pas exister en Palestine ni en Syrie, et je n'en ai vu que quelques pieds en Egypte, où ils avaient été apportés par les Français.

Le 20 août au soir, je partis par mer pour me rendre à Kaïffa, où je débarquai le lendemain vers midi. Cette ville est située auprès du mont Carmel, à quatre lieues de Saint-Jean-d'Acre. A l'est de la ville, j'ai visité plusieurs jardins où l'on cultive les arbres fruitiers que j'avais vus près de Jaffa.

Le mont Carmel est boisé depuis la base jusqu'au sommet. On y trouve les arbres que j'ai cités en Palestine, tels que les chênes, les pistachiers, etc. Le laurier dit *Laurus nobilis* y croît en grande abondance. Au sud-ouest, à deux lieues et demie de Kaïffa et dans un vallon étroit, la source du prophète Elie va arroser un grand verger, cultivé par les Arabes.

Le 25 août, je quittai Kaïffa pour aller à Nazareth. Après une heure de marche vers le sud-est, nous trouvâmes plusieurs ruisseaux descendant du mont Carmel, et qui viennent former de petits lacs, autour desquels croissent en grande quantité des graminées, cypéracées et joncées. On cultive abondamment dans la plaine le sorgho. Au coucher du soleil, nous passâmes près d'un village nommé Beth-el-Cheyk ou Beled-el-Cherq, dont les environs sont assez bien cultivés en arbres fruitiers, parmi lesquels dominent l'olivier et le figuier.

Nous gravâmes ensuite une petite butte couverte de gros arbres qui m'ont semblé être des chênes et des *ziziphus*. Nous nous arrêtâmes dans une grande plaine près des puits pour prendre quelque repos. Après minuit, nous nous mîmes en route, mais nous errâmes avec nos chameaux pendant près d'une heure au milieu de grands chardons qui nous écorchaient les jambes, embarras dans lequel se trouvent souvent les voyageurs qui cheminent de nuit dans ces pays où les routes ne sont pas entretenues.

Le 26 août, au matin, j'arrivai à Nazareth, où j'ai remarqué les mêmes arbres fruitiers que près de Jérusalem. J'allai à Canaan en Galilée que les Arabes nomment Keuf-el-Kanna, petit village situé à deux lieues de Nazareth. Je visitai ensuite les ruines du couvent de Saint-Joachim et Sainte-Anne, à une lieue et demie de Canaan. Près des sources de Sainte-Anne, sont cultivés des vignes, oliviers et figuiers. Ces derniers produisent des figues qui sont sans contredit les plus grosses que j'aie vues dans le cours de mes voyages ; elles avaient plus de deux pouces de diamètre.

La montagne nommée Gebel-Kassi et qui est située au sud-ouest de Nazareth, est couverte d'arbustes et arbrisseaux.

Le mont Tabor ou Gebel-el Tor qui est à l'est sud-est de Nazareth, et éloigné d'environ trois lieues de ce village, a la forme d'un pain de sucre. Il me fallut une heure pour en atteindre le sommet qui forme un plateau, autour duquel on voit encore les ruines d'une forte muraille. Cette montagne est couronnée de plusieurs espèces de chênes.

Le 2 septembre, je partis de Nazareth pour me rendre à Tabariéh. Je traversai quelques plaines et buttes très fertiles, mais mal cultivées. Je suis arrivé dans l'après-

midi à Tabariéh, ville située sur le lac qui porte le même nom. Les bords de ce lac sont couverts de pierres roulées et de rochers. Au sud, à l'endroit où le Jourdain sort du lac, on cultive la canne à sucre.

*Route de Tabariéh à Damas.*

Dans la matinée du 17 septembre, je quittai Tabariéh pour me rendre à Damas. Comme j'avais de hautes montagnes à traverser, je fus obligé de changer mes bêtes de transport et je pris quatre mulets. Nous longeâmes le lac pendant deux lieues et nous passâmes près du village nommé Mesteh (el-Megdcl) qui est situé dans une grande plaine, arrosée par plusieurs ruisseaux. Une heure après, nous quittâmes le lac et nous fîmes route dans des montagnes de grès, recouvertes d'une couche plus ou moins profonde de terre argileuse jaunâtre. Dans l'après-midi, nous passâmes près le puits de Joseph où il y a un caravansérail.

Vers le soir, nous traversâmes le Jourdain sur un pont de pierre, et nous couchâmes dans un caravansérail où l'on a coutume d'attendre les caravanes, afin de se rassembler et de se mettre en état de défense contre les voleurs qui infestent la route de Damas. A une petite lieue de ce pont, nous aperçûmes sur notre gauche un autre lac, Bahr-Heloût, formé par le Jourdain.

La montagne de la Neige que les Arabes nomment Gebel-el-Telje ou Gebel-el-Cheykh, est à environ quatre lieues du Jourdain. Quelque instance que j'aie faite auprès de mes conducteurs arabes, je ne pus les déterminer à m'y conduire, dans la crainte où ils étaient des voleurs. Une caravane composée de marchands venant de Safet, arriva dans la soirée. Je partis avec elle, le 18

septembre , à deux heures du matin et nous gravâmes une haute montagne dont la route est pavée de distance en distance. Nous entrâmes ensuite dans de petites forêts composées de pistachiers, de chênes, etc. Ces derniers ont parfois trois et quatre mètres de circonférence et sont taillées en têtards par les Arabes, qui en coupent toutes les branches dont ils font du charbon. De nombreux troupeaux de chèvres, de moutons, de bœufs et de chameaux paissent à travers ces bois. A neuf heures, nous nous arrêtâmes près des ruines d'un village nommé Konnaytra , au milieu d'une grande plaine susceptible de culture, mais totalement abandonnée. Nous y restâmes jusqu'au lendemain 19, où nous eûmes pour nouveaux compagnons de voyage deux chrétiens de Damas qui venaient de Nazareth. A la pointe du jour, nous traversâmes une forêt de chêne et de mespilus. Les Arabes nomment *saboul* ces mespilus; ils en mangent les fruits qui sont de la grosseur d'une pomme d'api, et qui ressemblent à ceux de l'azérolier. A huit heures, nous nous arrêtâmes près du caravansérail, nommé Zarral qu'habitent quelques familles arabes. Une petite rivière qui se divise en plusieurs branches, au moyen desquelles on pratique des irrigations dans les champs, passe tout auprès de ce caravansérail, et c'est là que j'ai vu le commencement des bosquets de peupliers et de saules cultivés pour la charpente et pour les autres usages auxquels on fait servir en Europe les chênes et les hêtres. C'est la première localité de l'Orient où j'ai vu cultiver des arbres forestiers pour la charpente.

Après-midi, nous entrâmes dans une grande plaine où sont épars des villages et des bosquets d'arbres. On y voit aussi des champs cultivés en maïs et en sorgho arrosés par des ruisseaux qui descendent de la chaîne

des montagnes calcaires dont cette plaine est bordée vers le nord. Nous arrivâmes dans la soirée à Derrea, village situé à deux lieues de Damas. C'est près de ce village que l'on trouve le commencement des forêts d'arbres fruitiers de toutes espèces.

Je visitai, dans la matinée du 20 septembre, les premières pépinières que j'aie rencontrées dans l'Orient. Elles étaient composées d'arbres fruitiers, appartenant aux genres suivans : abricotier, amandier, cerisier, figuier, grenadier, mûrier, pommier, poirier, prunier, pêcher, coignassier et vigne.

A huit heures nous entrâmes dans Damas, grande et belle ville, située au milieu d'une plaine vaste et fertile. De grandes plantations d'arbres fruitiers et forestiers s'étendent depuis deux lieues vers le sud jusqu'à trois lieues au nord et à l'est ; mais à l'ouest, elles n'occupent qu'un espace de trois quarts de lieue où elles sont bornées par une chaîne de montagnes stériles. Je donne ici l'indication des genres auxquels appartiennent les innombrables espèces en variétés d'arbres et de plantes que j'ai vues cultivées soit dans les jardins de Damas, soit dans les campagnes environnantes ; abricotier, amandier, azérolier, cerisier, coignassier, citronnier, figuier, grenadier, mûrier, noyer, olivier, oranger, pommier, poirier, prunier, pêcher, vigne. Il n'est pas rare de voir des grappes de raisins qui pèsent cinq à six livres et dont les grains ont la grosseur de nos bigarreaux.

Le chanvre y atteint trois ou quatre mètres de haut et fournit une filasse de très bonne qualité.

Les plantations sont disposées en alignement ou en massifs, et sont arrosées par le fleuve qui descend des montagnes au sud-ouest de la ville. Cette rivière parcourt un vallon étroit, à l'entrée duquel on la divisée

anciennement en plusieurs branches qui se distribuent à droite et à gauche , et qui se sont élevées comme par gradins les unes au dessus des autres. Les terres placées au dessous de ces canaux sont plantées en différentes espèces d'arbres fruitiers et forestiers. Ces plantations sont assez bien distribuées relativement à la forme, à la grandeur et aux couleurs du feuillage ; de sorte qu'il semblerait que ces coteaux ont été plantés plutôt pour plaire à l'œil que pour utiliser le terrain. Aussi je ne pouvais me lasser d'admirer ces vallons si délicieux par leur verdure et leur fraîcheur.

*Route de Damas à Beyrout et retour en Egypte.*

Parti de Damas le 30 septembre, après-midi, je pris la route de Balbek ; et après une heure de marche je me trouvai dans une grande plaine de sable stérile. Je pénétrai ensuite dans le groupe des montagnes qui bordent l'ouest de Damas. Sur la droite, je voyais une belle plaine garnie de villages et parsemée de bosquets d'arbres. Le soir, nous fîmes halte dans un village appelé Marrah, habité par des chrétiens. On cultive dans ses environs beaucoup de mûriers pour nourrir des vers à soie. Ces arbres sont taillés en têtards de trois et quatre pieds de haut. La vigne y est également cultivée, et on en dessèche au soleil les raisins, dont on fait un commerce d'exportation.

Dans l'après-midi, nous traversâmes de hautes montagnes. Le soir, nous nous arrêtâmes près d'un village nommé A'yn Bourdey, d'où nous partîmes le 2 octobre, et nous arrivâmes vers les huit heures à Balbek. Cette ville si célèbre par les ruines qui attestent son ancienne splendeur, ne se compose aujourd'hui que de quelques



maisons habitées par des musulmans et des chrétiens. On y voit encore de fort gros oliviers et figuiers. La variété de vigne que l'on y cultive est très grosse, mais de qualité inférieure à celle du mont Liban.

Nous partîmes le 7 octobre de Balbek, et nous traversâmes la grande plaine qui sépare le groupe du Liban de celui de l'anti-Liban ou montagne de Damas. Le soir nous entrâmes dans la première ville du Liban nommée Sakhléhé où je fus retenu pendant plusieurs jours par le mauvais temps. Les lieux humides sont plantés en arbres forestiers, et les jardins renferment toutes sortes d'arbres fruitiers et de plantes potagères, comme dans les environs de Damas. Les montagnes qui environnent la ville sont entièrement couverts de vignes qui fournissent le bon vin qu'on connaît sous le nom de vin d'or du mont Liban.

Le 11 octobre, je partis de Sakhléhé, conduit par des guides maronites, pour me rendre au Der-el-Khamar. En traversant plusieurs montagnes qui font partie du groupe du Liban, on aperçoit sur les côtés de la route des villages dispersés dans des vallons ou sur des élévations. Ces villages étaient entourés de grandes plantations de vignes, de mûriers, de figuiers et d'oliviers. Nous traversâmes dans l'après-midi un vallon dont la droite était bornée par une montagne, sur le sommet de laquelle croissaient quelques milliers de cèdres, couverts de fleurs. Ces arbres ont depuis un jusqu'à cinq mètres de circonférence, et leur hauteur dépasse quinze mètres. Je pense que ces cèdres doivent leur conservation à leur position sur des montagnes d'un accès difficile, et éloignées des villes où leur bois pourrait avoir des usages, et où ils ne pourraient être transportés qu'à dos d'animaux.

Le 13 au matin, nous arrivâmes à Der-el-Khamar.

ville principale du Liban qu'habite l'Emir-Bechir, prince qui commande presque tous les habitans du Liban, et qui fait sa résidence sur une montagne à une demi-lieue de la ville. Les environs sont en grande partie nouvellement défrichés, et les terres sont disposées en terrasses les unes au dessus des autres, et presque toutes plantées en mûriers noirs et blancs à gros fruits, en oliviers, figuiers et vignes.

Nous quittâmes Der-el-Khamar le 15 octobre et, après avoir franchi de hautes montagnes, nous arrivâmes le 16 au matin à Beyrout, où je fus obligé de rester plusieurs jours à cause du mauvais temps.

Le 22 octobre au matin, nous quittâmes Beyrout et traversâmes une rivière qui descend du Liban, dont les bords étaient couverts de pruniers. Le 23, nous passâmes près de la ville de Seyde ou de l'ancienne Sidon. Le 24, après deux heures de marche, nous laissâmes sur notre droite Sour, l'ancienne Tyr, ville située à l'extrémité d'un cap. Dans les jardins des environs de ces deux villes, je remarquai les mêmes plantes que près de Beyrout. Dans l'après-midi nous arrivâmes à Râs-el-Ayn, petit village remarquable par les sources nombreuses qui existent dans ses environs.

J'arrivai le 25 octobre à Saint-Jean-d'Acre où j'eus beaucoup de peine à trouver un logement, car il n'y avait pas une maison entière dans toute la ville, par suite du siège que cette ville venait d'essuyer. A une demi-lieue de la ville est le jardin d'Abdallah-Pacha, qui renferme les mêmes arbres que ceux des autres pays de la Syrie.

Le 2 novembre, étant parti par mer pour Jaffa, notre bâtiment fut forcé, après trois jours d'une affreuse tempête, de rentrer au port de Saint-Jean-d'Acre. Dans la soirée du 8 novembre, je repartis sur une petite barque,

et le lendemain après-midi, je débarquai à Jaffa où je fus obligé de passer encore douze jours, en attendant le beau temps.

Le 20 novembre, je quittai la ville de Jaffa, et pris la route de Gaza, qui longe la Méditerranée à travers les plaines de Palestine. Les champs commençaient à se couvrir de verdure et on voyait sur la terre une grande quantité d'agaries, que les grandes pluies venaient de faire développer. Le 22, j'arrivai à Gaza. Le 23, je fus obligé de m'arrêter dans le désert pour faire une quarantaine qui devait durer dix jours, car le gouvernement égyptien venait d'établir un cordon sanitaire, à cause de la peste qui régnait en différens endroits de la Palestine.

Le 1<sup>er</sup> décembre, je partis pour me rendre au Caire. Vers le soir, nous nous arrêtâmes à El-Ariche, bourg situé dans un désert, et défendu par un fort garni de quelques pièces de canon. Enfin le 13, je fus de retour au Caire, après un voyage de huit mois. J'en partis le 25 pour Alexandrie, où je restai jusqu'à la fin de janvier. afin d'embarquer mes collections.

Après avoir fait connaître, dans la revue rapide qui précède, l'itinéraire que j'ai suivi, je crois utile de joindre à cet aperçu quelques observations sur les principales plantes qui sont cultivées dans cette partie du bassin méditerranéen.

L'olivier ne se rencontre en Egypte, que jusqu'au Fayoum, entre le 29<sup>e</sup> et le 30<sup>e</sup> degré de latitude et près le mont Sinaï, par le 28<sup>e</sup> degré. L'arbousier (*arbutus undedo*) vient très bien sous le climat du Caire, tandis que le cornouiller, le cerisier, le pommier, le poirier et le

noyer y végètent fort mal ; mais ces trois derniers arbres prospèrent dans les environs du Sinaï, ainsi que dans les jardins de Palestine et de Syrie, où l'air est rafraîchi par les hautes montagnes. Le cérisier donne d'excellens fruits dans les jardins de Damas ; tandis qu'au Caire il n'en fournit pas. Par contre, toutes les espèces et variétés du genre *Citrus* viennent parfaitement dans toute l'Egypte ; mais on ne les rencontre que fort rarement dans les jardins des pays montueux de la Palestine et de la Syrie. Le pêcher, l'abricotier, le grenadier et la vigne prospèrent dans ces derniers pays, et même jusque dans les jardins de la Mecque, à El-Tayef par le 21° degré de latitude. La vigne vient encore bien dans l'Yémen, au nord du 12<sup>e</sup> degré de latitude.

Le cyprès *C. sempervirens*, les peupliers, *Populus græca* et *nivea*, végètent admirablement dans les environs du Sinaï, tandis que le *P. Fastigiata* ne réussit pas dans la Basse-Egypte, sous le 30° degré de latitude, aussi bien qu'en Europe.

Le bananier vient très bien jusqu'au 34° degré, où on le cultive dans les jardins. Le Palmier-Doum ne s'élève pas plus au nord que vers le 30° degré en Egypte. J'ai observé sur les côtes de l'Arabie heureuse l'*Avicennia alba*, dès le 25° degré ; le *Rhizophora Mangle* ne dépasse pas le 15° degré sur les mêmes rivages.

---

---

SUR LES DÉCOUVERTES  
FAITES EN GROENLAND,

Communiqué par M. DE LA ROQUETTE.

Suite. (1)

---

On voit par là qu'une flotte ennemie avait attaqué la colonie vers l'année 1418, massacré ou enlevé une partie des hommes et dévasté les habitations, mais en même temps que quelques églises furent épargnées et que plusieurs des personnes qui avaient été emmenées prisonnières revinrent plus tard dans le pays. Le sort de celles-ci est encore une énigme pour nous ; probablement elles furent attaquées et anéanties par les Esquimaux (*Skraelinger*) de même que leurs frères du *Vesterbygd*, ou bien, ainsi qu'on le lit dans un ancien livre, « leurs évêques et leurs prêtres étant morts, comme elles ne purent en retrouver d'autres, elles durent oublier bientôt le peu de connaissances qu'elles avaient acquises de la parole de Dieu, c'est-à-dire qu'elles étaient devenues païennes et s'étaient décidées à adopter les mœurs et la manière de vivre des Esquimaux, et n'avaient fait qu'un peuple avec eux, ou qu'elles avaient abandonné volontairement le pays en voyant qu'elles ne pouvaient plus faire aucun commerce ; car sans commerce il leur était impossible d'exister, ainsi que le témoigne par ces mots le roi *SkugSio* : « Ils doivent acheter des autres nations tout ce qui est nécessaire à leur pays, tel que le fer, le goudron et le bois dont on se sert pour la construction des maisons ». Eggers présume que la flotte dont la

bulle du pape fait mention était celle d'un prince guerrier appelé Zichmni ; mais il est tout-à-fait incertain que ce Zichmni y soit jamais allé , et, dans tous les cas, son histoire finit déjà à l'année 1394. Je me permettrai une autre conjecture : il paraît qu'il était d'usage en Angleterre, après que la maladie cruelle connue sous le nom de *mort noire*, eut fait périr un nombre considérable de personnes, de se rendre dans les pays septentrionaux pour en enlever les habitans, afin de réparer sans doute la perte des hommes enlevés par la maladie. Ces actes de violence excitèrent souvent des plaintes sous le règne de la reine Marguerite et de ses successeurs. En 1433 (1), une alliance ayant été conclue entre le Danemark et l'Angleterre, il fut réglé à cette occasion « que S. M. le roi d'Angleterre ferait rechercher, partout où ils pourraient être trouvés dans ses états, tous les individus qui avaient été enlevés d'*Islande*, de *Tinmarken*, d'*Heligeland* et de tous autres endroits, et qu'on les mettrait en liberté, afin qu'ils pussent retourner librement dans leur pays, qu'on leur fournirait ce qui leur serait nécessaire comme dédommagement, et que cette convention serait publiée dans toute l'Angleterre dans l'an et jour après sa date, etc. » Maintenant on annonce dans l'écrit du pape aux évêques d'Islande, que plusieurs des habitans enlevés du Groenland étaient effectivement retournés chez eux, ce qui était une conséquence de l'alliance conclue ; d'où il résulterait que les flottes ennemies étaient venues d'Angleterre ; ce qui confirme encore cette conjecture, c'est que le pape Eugène IV nomma, précisément dans le courant de

(1) M. C. Pingel affirme d'après Hvitfelt t. 1. p. 766 que cette convention fut conclue en 1432.



l'année 1433, un certain *Barthelemi Bartholomæus* évêque du Groenland. (1)

Il s'écoula un long espace de temps avant qu'on songeât de nouveau au Groenland. L'état de ce pays attira

(1) M. Pingel donne à la lettre du pape une interprétation complètement opposée. D'après les idées du temps sur la géographie du nord, le pape parle du Groenland comme d'une île la plus éloignée dans la mer au nord de la Norvège, *in ultimis finibus Oceani ad septentrionalem plagam regni Norvegiæ*, par conséquent à une distance considérable de l'Angleterre. N'est-il pas alors invraisemblable que par : *sauvages des côtes habitées par les païens, ex finitimis litoribus paganorum.... Barbari*, il faille entendre, ennemis venus des côtes de l'Angleterre? A cette époque chrétienne comment en expliquant ce passage a-t-on pu penser à d'autres qu'aux *Skrællinges* ou *Esquimaux*, pour lesquels les anciens habitans du Nord avaient une haine si vive, dont l'invasion est un fait historique, et contre lesquels ils avaient déjà fait la guerre dans le *Vünland*? il existe encore une tradition parmi les Groenlandais de nos jours qui racontent que leurs aïeux et les anciens *Kablunakker*, qui habitaient à la même époque le pays, étaient en guerre perpétuelle les uns contre les autres et qu'elle ne cessa qu'après la destruction de ces derniers. A la partie la plus méridionale du golfe de *Godthaab* et à sept milles de la colonie de ce nom, on trouve un cap que les indigènes appellent *Pisiksarbik*, endroit où l'on tire à l'arc, près duquel, suivant la tradition, fut livrée entre les Groenlandais et leurs voisins les *Kablunakker*, ou habitans du *Vesterbygd* une bataille qui se termina par la défaite complète de ces derniers. Plus au sud dans le district de *Frédrikshaab* les Groenlandais montrent encore dans le golfe d'*Arksut* un lieu de refuge (*Ventested*) où leurs ancêtres ont, dit-on, laissé leurs femmes et leurs enfans pendant qu'ils se rendaient vers le sud pour attaquer les *Kablunakker* dans le district actuel de *Juliane haab*. Dans l'*Osterbygd*, ces derniers étaient les plus nombreux et les plus puissans, mais leur puissance s'affaiblit plus tard et, suivant la tradition, du moins, ils périrent tous. Il serait à désirer qu'on réunît toutes les traditions soit historiques, soit mythologiques des Groenlandais, elles aideraient probablement à éclaircir beaucoup de faits qui paraissent en ce moment obscurs.

D. L. R

enfin l'attention du célèbre archevêque Walchendorff (1). Il réunit tous les renseignemens qu'il put se procurer sur le Groenland qui dépendait de son diocèse, prit auprès des personnes les plus âgées du pays des informations sur ce qu'elles pouvaient avoir entendu dire de cette colonie, car il n'existait à cette époque aucun individu qui y fût allé. Il composa une carte pour servir de guide aux marins et proposa de découvrir ce pays en offrant d'entreprendre cette découverte à ses propres frais si on lui accordait pendant dix ans la jouissance de son commerce. La proposition aurait sans doute été acceptée et Walchendorff serait peut-être parvenu à acquérir dès ce moment la certitude que la côte orientale n'avait jamais eu de colonie, s'il ne s'était pas attiré la haine de Sigbrit (2), qui jouissait alors d'un grand pouvoir. Il fut disgracié et mourut à Rome. C'est sur les matériaux réunis par Walchendorff qu'est fondée en grande partie l'opinion de ceux qui ont placé non-seulement l'*Osterbygd*, mais même le *Vesterbygd* sur la côte orientale du Groenland, opinion dont ce prélat était lui-même imbu, qui paraît fort naturelle et qu'on ne doit pas s'étonner de voir partagée par ses contemporains, puisqu'on n'avait pas à cette époque découvert encore le détroit de Davis (3), qu'on ne connaissait pas la configuration du pays, qu'on savait seulement que c'était la terre la plus voisine à

(1) Erik Walchendorff occupait au commencement du règne de Christian II, dont il était le favori des postes très importants. Il devint en 1516 archevêque de Trondheim (Drontheim) et mourut à Rome où il avait été forcé de se retirer.

(2) On sait que *Sigbrit* ou *Sigebrite*, femme hollandaise de basse extraction, mère de *Dyveke*, maîtresse du roi de Danemark Christian II, exerça un empire absolu sur l'esprit de ce prince. D. L. R.

(3) Il ne fut découvert qu'en 1585.

D. L. R.

l'ouest de l'Islande et qu'Erick Raude s'était dirigé vers l'ouest lorsqu'il en fit la découverte.

Christian III de 1534 à 1559) leva l'interdiction mise par ses prédécesseurs : il permit de naviguer dans les parages du Groenland, et envoya lui même des navires pour tâcher de le retrouver, mais ce fut sans succès. Sous le règne de Frédéric II, son successeur, Mogens Henisôn ou Henningson, célèbre marin (1), fut envoyé en 1578 (2) pour atteindre le même but (3). Il aperçut, il est vrai, la côte orientale; mais ce fut vainement qu'il chercha pendant long-temps à profiter d'un vent favorable pour s'en approcher. La frayeur le saisit, on ne sait pourquoi, et il retourna sur ses pas, en prétendant qu'un aimant caché dans l'abîme avait arrêté la

(1) Il est appelé *en berömt soehane*, littéralement *un célèbre Coq de mer*. D. L. R.

(2) L'époque précise de cette navigation, dit M. C. Pingel, est incertaine; on sait seulement qu'elle eut lieu en 1577 ou 1578.

D. L. R.

(3) Frédéric II fut le premier des rois de Danemark qui s'occupa sérieusement de retrouver les pays lointains qui avaient déjà payé des impôts à sa couronne, et voici à quelle occasion : En 1575, un pilote russe nommé *Paulus Nichet*, demeurant à *Mallmess* ou *Malmis*, le *Rola* des Russes, ville actuellement du gouvernement d'Archangel, et la plus septentrionale de la Russie d'Europe, proposa à quelques habitans de *Trondhiem*, moyennant un salaire convenable, de conduire un de leurs navires au Groenland où il paraît qu'il se rendait tous les ans. Sur la demande que *Ludvig Munck*, bourgeois de *Trondhiem*, adressa à ce sujet au roi, ce prince rendit un rescrit par lequel il autorisa ce Norvégien à traiter avec Nichet et à lui fournir un navire, et s'engagea à lui rembourser toutes les dépenses que l'expédition entraînerait. M. Pingel pense que la terre lointaine visitée par Paulus Nichet n'est autre que le Spitzberg que quelques baleiniers anglais considèrent encore aujourd'hui comme faisant partie du Groenland.

D. L. R.

marche de son navire ; il aurait pu en accuser avec plus de vraisemblance la force du courant (1). Il est probable qu'une autre expédition est arrivée au Groenland sous le règne du même souverain , mais on n'a aucune espèce de renseignemens sur ses résultats. (2)

Christian IV n'oublia pas l'ancien Groenland. En 1605, l'amiral *Godske Lindenow* y fut envoyé avec trois navires. L'un de ces bâtimens , dont le commandement avait été confié à un Anglais nommé Jacob Hall (3), se sépara des autres pendant le voyage , et dirigea sa route vers le détroit de Davis « au sud-ouest de l'Islande , ainsi que les anciens Islandais l'avaient fait jadis » , dit Holberg , tandis que Lindenow faisait voile vers la côte orientale. A son approche , les sauvages habitans vinrent

(1) Scoresby suppose au contraire que par l'effet de l'une de ces illusions produites par la réfraction , si fréquentes dans les régions polaires , ce marin a cru voir la terre beaucoup plus rapprochée qu'elle était effectivement , et qu'un changement survenu ensuite dans l'atmosphère aura modifié la première illusion , ou peut-être même produit une illusion contraire. Un semblable changement survient souvent subitement et l'effet suit alors comme un coup de canon.

D. L. R.

(2) Stephanus parle dans une lettre écrite par lui à Ole Worm , en 1636 (*Olai Wormii et ad eum doctorum virorum epistola*, Havniæ, 1751), du journal d'un voyage au Groenland qu'un Anglais avait exécuté par ordre de Frédéric II ; c'est peut-être de ce voyage dont il est ici question.

D. L. R.

(3) Cette expédition était composée , suivant M. C. Pingel , de deux grands navires armés , *Löven* et *Frost*, et du sloop *Katten* ; le premier , commandé par l'amiral lui-même ; le second , par un noble Écossais nommé *John Cunningham* qui resta ensuite au service du Danemark , où il obtint le titre de *Wardöehuus* ; le sloop était sous les ordres d'un Anglais appelé *John Knight*.

D. L. R.

à bord et échangeaient des peaux d'ours et de chiens marins contre des morceaux de fer et d'acier. Après s'être arrêté trois jours près de la côte, il leva l'ancre sans être descendu à terre, et mit à la voile ayant à son bord deux indigènes dont il s'était emparé, ce qui fit prendre les armes à leurs compatriotes; mais tous leurs efforts se bornèrent à lancer contre le vaisseau des pierres et des flèches. On ignore à quelle latitude se trouvait la côte dont Lindenow s'approcha. Hall fit une descente sur la côte occidentale, où il se saisit de quatre indigènes qui conçurent un désespoir si violent de leur captivité et devinrent tellement furieux, que le capitaine crut devoir en faire tuer un pour effrayer les autres. Ceux-ci se laissèrent en effet conduire à bord sans opposer de résistance. Leurs compatriotes se rassemblèrent néanmoins auprès du navire, et ils manifestaient l'intention de s'opposer à son départ; mais quelques coups de canon et de mousquet les eurent bientôt dispersés, et les trois prisonniers furent emmenés sans difficulté. Il est assez remarquable que les habitans de cette partie du Groenland n'avaient avec ceux que Lindenow avait faits prisonniers aucune espèce de ressemblance, ni sous le rapport des mœurs, ni sous celui des costumes ou de la langue.

Lindenow partit de nouveau l'année suivante avec cinq navires (1) à bord desquels se trouvaient les trois Groenlandais que Hall avait amenés avec lui du détroit de Davis, ce qui peut faire supposer que ces indigènes

(1) Ces navires appelés *Angliæ Brandt*, *Ornen*, *Löven*, *Frost* et *Katten* étaient armés en guerre et appartenaient à la marine royale; ils portaient de 16 à 18 canons.

avaient donné sur les vestiges de la colonie qui avait disparu dans ce lieu d'où ils étaient venus eux-mêmes, des renseignemens plus certains que ceux qu'avaient pu fournir les Groenlandais que le commandant Lindenow avait amenés de la côte orientale. Aussi, sans chercher à se diriger vers cette côte, se rendit-il directement au détroit de Davis. Les quatre navires y arrivèrent heureusement; mais les habitans donnèrent alors des marques de méfiance et même de haine, et semblèrent déterminés à s'opposer à tout débarquement. Lindenow eût pu vaincre facilement cet obstacle, en faisant usage de son artillerie; mais, n'écoutant que la voix de l'humanité, il permit seulement à un homme de son équipage de descendre à terre, afin de se rendre les habitans favorables au moyen de quelques petits cadeaux. A peine eut-il abordé, que les indigènes se jetèrent sur lui et le mirent en pièces avec leurs couteaux de corne de Narval. Lindenow se décida alors à retourner en Danemark sans avoir rien terminé. Le roi ne voulant pas néanmoins renoncer encore à l'espérance de retrouver la colonie, ordonna, en 1607, à Carsten Rikardsen (1) de faire une troisième tentative. On ignore vers quelle côte du Groenland il se dirigea, mais on sait qu'il ne put aborder en aucun endroit, parce que la

(1) *Carsten Rikardsen* ou *Karsten Richardsön*, né dans le Holstein, avait conduit au Groenland l'année précédente, comme capitaine, l'un des cinq navires de la flotte de Lindenow. Il commandait dans cette nouvelle expédition les deux navires *Frost* et *Barken*, et avait à son bord un marin anglais fort expérimenté nommé James Hall, probablement le même qui, suivant le capitaine Graah, avait accompagné Lindenow en 1605 et 1606.



glace qui s'avavançait à plusieurs milles dans la mer, lui fermait ainsi toute approche. (1)

Quoique le voyage entrepris en 1619 par Jens Munk eût spécialement pour objet la découverte d'un passage au nord-ouest, il paraît toutefois que ce navigateur se rendit au Groenland, et eut des communications avec les naturels. Ils se mirent, dit-on, à genoux devant l'équipage pour témoigner leur joie et leur reconnaissance, quoique cette manière d'exprimer de semblables sentimens ne soit pas particulière aux Groenlandais; ils embrassèrent aussi un des matelots qui avait des cheveux noirs et un nez large comme le leur. Le détroit que Munk a nommé *Christiansund* est sans doute celui qui sépare la grande île de Sermesok du continent. Ils eurent dans la baie d'Hudson un hivernage terrible. Les matelots furent atteints du scorbut, et les soixante-quatre hommes formant l'équipage des deux navires périrent misérablement, à l'exception de deux avec lesquels Munk effectua son retour l'année suivante (2). Il avait l'intention d'entreprendre un nou-

(1) L'expédition était destinée pour le golfe d'Erik (*Erikfjorden*) et pour la côte orientale du Groenland; on embarqua à bord des navires des Norvégiens et des Islandais pour servir d'interprètes. Partis le 13 mai, ils eurent la terre en vue dès le 8 juin, mais tous leurs efforts pour aborder à la côte orientale furent vains, quoiqu'ils soient parvenus à s'en approcher entre le 63<sup>e</sup> et le 64<sup>e</sup> de latitude.

D. L. R.

(2) M. C. Pingel ne pense pas que Jens Munk, envoyé en 1619, avec deux navires, dans la baie d'Hudson, pour y chercher un passage au nord-ouest vers la mer Pacifique et pour se rendre à la Chine et dans l'Inde, ait visité la partie méridionale du district actuel de *Julianehaab*, dans le Groenland, ainsi que le suppose le capitaine Graah

D. L. R.

veau voyage ; mais , après avoir fait ses préparatifs et pris congé du roi , il tomba malade et mourut. (1)

Le chancelier Friis ayant entendu dire que des navigateurs anglais avaient trouvé de l'or au Groenland , y envoya , en 1636 , deux navires qui n'en rapportèrent que des *pyrites sulfureux* (*svovlkiis*) (2) , ce qui prouve la vérité du proverbe , que tout ce qui brille n'est pas or.

Les voyages de David Danel (3) , exécutés sous le règne de Frédéric III , sont importants , non par les renseignemens qu'ils ont fournis sur la position de la colonie , mais par ceux qu'ils contiennent sur la côte orientale du Groenland. Ils furent entrepris sous la direction d'un employé des finances (*Rente mester*) nommé *Möller* auquel on avait accordé le privilège de faire faire des découvertes dans ce pays et d'y exercer le commerce pendant trente ans ; mais comme on ne put

(1) On raconte que le roi lui ayant fait quelques reproches au sujet de sa conduite pendant le dernier voyage , Munk répondit avec peu de mesure ; ce souverain irrité s'emporta jusqu'à le frapper avec sa canne , ce qui causa un si vif chagrin au marin danois qu'il en mourut bientôt après.

D. L. R.

(2) Le prétendu sable d'or que l'on rapporta du Groenland , et qui serait , suivant le capitaine Graah , des pyrites sulfureuses , était plutôt , d'après M. C. Pingel une substance qu'il nomme *Magnet* ou *Titan Jernsand* , qu'on trouve en abondance en quelques endroits des côtes du Groenland.

D. L. R.

(3) Il paraîtrait que ce marin n'était pas Danois et qu'avant de venir en Danemark il se nommait *David de Nelle* , c'est ainsi qu'il est appelé par *Torfaus* (*Gronl. ant. in præf.* p. 38.) On voit aussi dans un *Mémoire sur les forces maritimes du Danemark et de la Norvège* , par Garde , qu'en 1656 , époque à laquelle il exerçait les fonctions d'assesseur au collège de l'Amirauté , il signait David Dennell.

D. L. R.

obtenir aucun résultat avantageux, les expéditions cessèrent trois ans après. Le premier voyage eut lieu en 1652 : Danel (1) passa au nord de l'Islande et découvrit le 2 juin une partie de la côte orientale du Groenland qu'il prit pour le *Herjolfsness*, cité dans les rapports des anciens sur l'Osterbygd, et le lendemain étant par 64° 50' de latitude, il vit deux îles auxquelles il donna les noms de *Hvidsadden* (la selle blanche) (2) et de *Masteløs Skib* (navire démâté). Jusqu'au 15 ils eurent la côte orientale en vue à la distance de 2 à 15 milles (3); mais ne pouvant s'en approcher à cause des glaces, ils résolurent d'entrer dans le détroit de Davis, où ils eurent à plusieurs reprises des communications et firent un commerce d'échange avec les Groenlandais. Un cap qu'ils aperçurent à la latitude de 67° fut appelé cap *Dronning Amalie* (cap de la reine Amélie), un autre sur la côte

(1) Danel partit de Copenhague le 8 mai 1652, avec deux navires *Saint-Peder* et *Saint-Jacob*. D. L. R.

(2) On trouve dans un manuscrit de l'année 1688 que M. l'archiviste intime Finn-Magnussen a découvert dans la collection d'*Arne Magnæus* (\*), plusieurs vues de la côte orientale, parmi lesquelles on en distingue une de cette île qui est nommée *Hvids adel*. Le manuscrit est entièrement consacré au Groenland. L'auteur est un certain *Hendrick Schacht* : il est du reste possible que Danel ait voulu désigner par là le *Hvidsærk* (la chemise blanche) des anciens.

D. L. R.

(3) Ils étaient, suivant M. C. Pingel, à 4 à 5 milles de la côte, qui semblait ne former qu'une masse prodigieuse de glaces lorsque la lumière du soleil se réfléchissait sur elles.

D. L. R.

(\*) Collection précieuse et considérable de manuscrits islandais qu'*Arnas Magnæus* (*Arne Magnussen*), savant Islandais, mort en 1730, donna par son testament à la bibliothèque de l'université de Copenhague, dont il avait été bibliothécaire.

orientale reçut le nom de cap *Kong Fredrik* (cap du roi Frédéric). A leur retour ils tentèrent de nouveau d'arriver à la côte orientale. Le 23 juillet ils découvrirent un golfe par 61° de latitude environ. Le journal porte « que la glace s'étant éloignée de la terre, ils avaient eu l'intention d'y pénétrer le jour précédent, ce qu'ils auraient effectué s'ils n'avaient pas été surpris tout-à-coup par la nuit obscure » (1). Ils arrivèrent ensuite à un mille de distance de terre, mais ils ne purent pas y aborder.

Danel mit de nouveau à la voile l'année suivante (2) et parvint d'abord au 73° de latitude (3) probablement pour s'y livrer à la pêche de la baleine; il se dirigea ensuite à l'ouest de l'Islande et eut à différentes reprises la vue de la côte orientale du Groenland sans pouvoir s'en approcher à cause de la glace. A son dernier voyage qui eut lieu en 1654 (4) Danel se rendit seulement au détroit de Davis que les Danois appelaient à cette époque *Fretum Daniæ*, de même qu'ils nommaient aussi le cap *Farewell*, cap du prince Christian (cap *Prinds Christian*). Il emmena cette fois avec lui en Danemark trois Groenlendais, ce que les indigènes n'avaient point encore

(1) Ceci n'est pas trop facile à comprendre, car 1° on voit dans le journal que la veille ils étaient éloignés de terre; et 2° par 61° de latitude il ne fait point encore nuit le 22 juillet, ou du moins elle n'est point assez sombre pour empêcher de naviguer.

D. L. R.

(2) Avec un seul navire, le *Saint-Jacob*, équipé cette fois pour la pêche de la baleine et monté par 24 hommes.

D. L. R.

(3) Jusqu'au 72° 41' suivant M. C. Pingel.

D. L. R.

(4) Avec deux navires.

D. L. R.

oublié 70 ans après, lorsque les premiers missionnaires arrivèrent dans leur pays. (1)

Christian V fit aussi partir pour aller à la découverte de l'*Osterbygd* une expédition dont on ne sait autre chose sinon qu'elle fut entreprise en 1670 par *Otto Axelsen*. Il est probable qu'il se rendit dans le *Fretum Daniæ* (2), car on équipa quatre ans après un navire pour aller prendre possession du pays, et y fonder une colonie, mais le navire fut pris par des pirates, ce qui fit échouer le projet.

(*La suite au prochain numéro*).

(1) Il est fort à regretter que les journaux originaux de Danel soient perdus, car on n'en possède qu'un abrégé bien maigre et fort obscur.

D. L. R.

(2) Otto Axelsøn fit deux voyages l'un en 1670 et l'autre en 1671; il se perdit probablement avec tout son équipage dans le second, car on n'a depuis rien appris sur son compte.

D. L. R.

## VOYAGE

DE M. LE CAPITAINE LAFOND.

Relation adressée par l'auteur à la Société de Géographie.

---

Je ne puis ni faire un livre ni donner une relation circonstanciée d'un voyage qui a duré quinze ans; mais je vais avoir l'honneur de vous exposer ici, d'une manière brève et précise, les courses successives que j'ai faites sans m'arrêter de 1818 à 1833.

Fils d'un officier supérieur, j'avais été élevé par ma famille pour embrasser la carrière militaire, mais la mort prématurée de mon père à Posen en 1807 et les évènements qui survinrent ayant éloigné pour moi toutes les chances de succès et d'avancement rapides dans le métier des armes, je tournai mes regards vers les voyages maritimes et je m'embarquai lors de la rentrée des Bourbons, sur le premier navire qui fit voile pour la Chine et les Philippines.

J'avais résolu de chercher dans des mers et sur des terres peu connues des notions positives et intéressantes que je devais rapporter en France et mettre à la disposition de mes concitoyens, pour les éclairer et les guider dans leurs spéculations commerciales, dans leurs rapports avec les états et les peuples que la paix générale et la situation politique de tous les cabinets feraient entrer nécessairement en relation avec nous.

Peu de navigateurs, jusqu'à ce jour, ont entrepris des



voyages purement commerciaux. Tel cependant a été le principal but du mien. J'ai voulu connaître les besoins et les ressources de chaque peuple et ce qu'il pourrait donner en échange de nos produits. J'ai accompli la promesse que je m'étais faite ; j'ai parcouru pendant quinze années des mers lointaines, j'ai visité des peuples peu connus et je viens offrir à mon pays le fruit de mes travaux, de mes voyages , de mon zèle et de mes efforts.

J'ai examiné avec soin toutes les régions qui se sont trouvées sur mon passage. Je me suis rendu compte de leurs forces, de leur prospérité, de leurs richesses ; je les ai comparées entre elles ; j'ai appris quels liens, quels intérêts pouvaient nous rapprocher des continens et des îles ; quels profits l'on pouvait attendre des relations commerciales entamées avec eux ; je sais par conséquent ce qu'il faut porter à chaque nation, ce qu'il convient de prendre chez elle de préférence, je connais les difficultés des chargemens, des traversées et des retours ; je puis sur chaque comptoir, sur chaque port établir des calculs qui feront voir clairement ce qui est à craindre ou à espérer dans des échanges dont les bases sont demeurées jusqu'ici beaucoup trop incertaines. Enfin je crois avoir réalisé la conséquence du projet proposé au gouvernement par un honorable membre de votre Société, celui d'établir une chaire de navigation commerciale afin que les jeunes gens, desirieux de connaître le monde, pussent, avec leurs seules lumières, le parcourir sans le secours de la mère-patrie.

Je commence mon itinéraire.

Parti de France, le 4 juin 1818, pour la Chine et les îles Philippines, je visitai les îles du Cap-Vert, le détroit de la Sonde, Manille, Macao, Canton et le cap de Bonne-Espérance. De retour le 4 juin 1819 je repartis le 10

août pour Manille et j'arrivai dans ce port après avoir passé le détroit d'Albas et longé toutes les îles du passage des Moluques et du détroit Saint-Bernard. Je visitai la côte est de Luçon ainsi que les ports et les provinces de cette île. Je me rendis ensuite à San-Blas (Nouvelle-Espagne). Je parcourus le golfe de Cortez et la Californie et j'arrivai à Guayaquil vers la fin de l'année 1820. Nommé commandant en second d'un brick de guerre de cette république, j'explorai toute la côte du Choco, remontai plusieurs rivières et torrens, et restai quatre mois à faire des excursions dans l'intérieur de ce pays peu connu et dont à peine quelques voyageurs nous ont transmis des détails.

Nommé ensuite capitaine d'une goëlette de guerre au service de la même république, je visitai Lima et tous les ports et criques de la côte du Bas-Pérou. De retour dans cette dernière ville en 1822, je pris le commandement d'un transport de 700 tonneaux, je me rendis au Chili et visitai les côtes de ce pays, celles du Pérou jusqu'en 1823, année du naufrage de l'*Aurora* dans le port de Valparaiso.

De 1823 à 1827, je parcourus soit comme capitaine passager, soit comme propriétaire de navire, les côtes et l'intérieur de toute la partie O. de l'Amérique.

En 1827, je partis pour les Philippines. Je touchai aux îles Sandwich et je restai dix jours à Honornru, port et ville de l'île Wahu. Je fis plusieurs voyages à Macao, à Canton et un à la côte N.-O. de la Chine. Je visitai successivement tout l'archipel Malaisien, Sincapour, la côte de Java, les détroits de Bali et de Lombok, Mancassar et la capitale de ce nom, Ternate, Tidor, les îles Sanguir, Salibabou et l'Archipel de Solo dans lequel je restai plus de trois mois. Je fis encore plusieurs voya-

ges consécutifs dans les îles Philippines que j'ai presque toutes parcourues.

En 1830 je partis pour la Chine et de là pour l'Océanie. Je traversai toute la Malaisie, passai au sud de la Nouvelle Hollande et de la Nouvelle-Zélande où je vins toucher à la baie des Îles. Etant par le méridien central de la Nouvelle-Hollande et par 45° de latitude sud, je fus témoin pendant trois jours d'aurores australes d'une clarté extraordinaire.

J'explorai quelques îles des Amis, visitai aussi quelques-unes des îles Fidji et je revins à Tongatabo, où étant à l'ancre je fis naufrage par un coup de vent d'équinoxe dans la nuit du 24 au 25 mars 1831. Ce fut dans cette île le 17 mars que j'appris la révolution française du mois de juillet 1830.

Je côtoyai les îles Keppel et Boscaven, les îles des Navigateurs devant lesquelles je restai quinze jours, l'île Lord-Byron, les îles Kingsmill, et j'arrivai aux îles Mariannes où je séjournai quelques mois. Enfin je fis mon retour par Manille, Bourbon, Sainte-Hélène et touchai le sol de ma patrie le 1<sup>er</sup> janvier 1835 après quinze années d'absence.

Pour des voyages aussi longs une fortune colossale n'eût pas suffi. Il fallait donc faire des affaires et passer par différentes professions, afin de pouvoir être à même de parler de chacune d'elles. Aussi je fus officier de marine, militaire, capitaine de marine marchande, négociant, armateur, consignataire, subrécargue, cultivateur et voyageur toujours.

Pour donner à la Société une idée des documens que je puis fournir je vais lui présenter la description de l'île Panay, une des îles Philippines la plus intéressante par la position et les produits.

## DESCRIPTION DE L'ÎLE PANAY.

Panay, située par la latitude septentrionale de  $11^{\circ} 10'$ , et la longitude orientale de  $128^{\circ} 45'$  du méridien de Cadix, est une des plus grandes îles des Philippines, la plus habitée et la mieux cultivée, même comparativement à Luçon où est le siège du gouvernement espagnol dans ces contrées.

Cette île est d'une forme triangulaire. Les deux tiers environ de son sol sont propres à la culture ; l'autre tiers est couvert de bois d'une beauté admirable, propres aux constructions navales et aux arts. Parmi leurs nombreuses variétés on distingue : l'ébénier ; le lanète, espèce d'ébenier blanc d'un grain très fin et susceptible d'être poli comme l'ivoire ; le narra, bois rouge semblable à l'acajou et d'une dimension extraordinaire ; le jakaranda, noir, veiné et pesant ; le Caoba (acajou sauvage) et plusieurs bois jaunes de nuances fort jolies. Outre ceux-là, il y a encore une grande quantité de bois communs tels que le mangle, bois dur qui croît sur les côtes et propre aux pilotis ; son écorce fournit le tan appelé *cascalote* par les naturels, le mangalchapuy et plusieurs bois blancs dont l'un ressemble au frêne et sert à faire des avirons et des douves de barriques.

Dans l'intérieur de l'île et surtout dans la partie occidentale, sont des montagnes d'une moyenne élévation ; cette chaîne se termine en pointe et descend graduellement jusqu'au cap le plus sud de l'île.

La partie du nord qui forme un des côtés du triangle, est basse et propre à toutes les cultures des tropiques. Plusieurs grandes rivières, dont quelques-unes sont na-

vigables, la traversent. Il y a quelques petites îles dans le voisinage de cette côte qui court est et ouest.

La côte occidentale, plus élevée, est peu garnie de ports où, pendant la mousson du S.-O. les navires puissent se mettre à l'abri; son gisement est nord et sud. Mais les ancrages d'Antique et Jose sont sûrs dans la mousson du N.-E.

Enfin la partie orientale, dont la direction court N.-E. et S.-O., est basse et très cultivée. Elle a plusieurs rivières navigables pour des bateaux de faibles dimensions. Vers le N.-E. de la côte se trouvent beaucoup de petites îles appelées Silanga de Ilo-Ilo. L'île de Guimaras défend cette côte du nord au sud dans un quart à-peu-près de sa longueur, de telle sorte qu'il n'y a qu'un passage d'un quart de mille seulement entre cette île et la pointe du fort de Ilo-Ilo.

Sur la division naturelle de cette île, on a partagé son territoire en trois provinces ou Alcadias. Le gouvernement central est à Ilo-Ilo. Je vais parler successivement de chacune de ces provinces, et plus tard j'en formerai un ensemble afin de donner une idée générale de Panay.

### *Alcadia de Capis.*

Cette Alcadia forme la partie nord de l'île. Son territoire est très productif et pourrait l'être davantage avec de l'intelligence et du travail. Plusieurs rivières la traversent et la fertilisent. Celle de Capis est assez profonde pour y construire de grands navires. Néanmoins il faut attendre les grandes marées pour les faire passer sur la barre. Outre le port de Capis, il y en a plusieurs autres dans cette Alcadia : deux à l'ouest et cinq ou six à l'est. Ces derniers sont presque tous sûrs.

Les bois abondent dans cette province ainsi que dans les îles qui l'avoisinent. A ceux que nous avons déjà nommés , nous ajouterons : le mangalchapui, bois dur et excellent pour la membrure des navires et la construction des édifices ; le banara, bon pour le bordage ; le guyo qu'on emploie pour les bats mâts, quilles et pièces droites, le palo maria, bon également pour la mâture et beaucoup moins pesant que le Guyo.

Cette province produit beaucoup de riz. Le tabac s'y cultive aussi, mais il est inférieur en qualité à celui de Luçon. Les bestiaux comme carabaos ou buffles, bœufs, vaches , cochons y sont très nombreux. Il y a moins de chevaux. Les montagnes sont peuplées de cerfs et de cochons sauvages. Elle est d'un grand rapport et pourrait devenir beaucoup plus intéressante si l'agriculture et le commerce y étaient protégés.

Dans la partie N.-E., où elle touche à l'Alcadia de Ilo-Ilo, se trouvent beaucoup de petites îles ; deux des plus remarquables sont à quelque distance de son extrémité est et s'appellent Gigantes. Les autres formant la Silanga sont pareillement couvertes de bois depuis le rivage jusqu'à leur cime. Elles sont élevées. Parmi ces îles on distingue le pan de Asucar formant un pain de sucre parfait. C'est au milieu d'elles que l'on passe pour aller à Ilo-Ilo et en revenir par la passe du N.-E. Elles se terminent par un groupe appelé los Siete-Peccados (les Sept-Péchés). Ce sont de très petites îles couvertes de bois. Elles ressemblent à des corbeilles de fleurs au milieu de la mer. On ne peut rien imaginer de plus joli.

Toute cette côte de Capis est pleine de sinuosités où se trouvent de bons ancrages ; et l'on pourrait y établir d'excellens ports. Elle est fréquentée presque toute l'année par les pirogues des Maures de Magindanao et de



Soolo qui font la pêche de la tortue à écaille ou caret et de la nacre dont on tire les perles, et qui s'adonnent à la piraterie contre les habitans chrétiens de ces îles qu'ils vendent aux divers Radjas Musulmans des îles Magindanao Soolo et autres.

La Silanga abonde aussi en balates ou biches de mer, poisson qui, étant préparé, se vend avec avantage aux Chinois.

De la partie la plus sud de la Silanga jusqu'à Ilo-Ilo, la côte est basse. Il s'y trouve une grande rivière dont l'embouchure est peu éloignée des Siete Pecados (Sept-Péchés); il est à regretter qu'une barre en rende l'entrée difficile. Je pense néanmoins qu'il serait aisé de lever cet obstacle ou de l'affaiblir beaucoup. Les pêcheries de Ilo-Ilo sont sur cette côte où l'on cultive le riz, le tabac, la canne à sucre, le café et le cacao ainsi que le sebucao ou sapeau, bois de teinture très estimé en Europe quoiqu'il soit inférieur à celui de Luçon.

Comme je l'ai dit, jusqu'au cap le plus sud appelé Pointe Poto, cette partie de la côte est défendue par l'île de Guimaras qui lui est parallèle et dont la distance à l'île de Panay varie depuis un quart de mille jusqu'à cinq ou six milles, mais jamais au-delà. La crainte que les Macères inspirent empêche que l'île de Guimaras soit habitée comme elle devrait l'être. Mais quelques chaloupes canonnières ou des péniches suffiraient pour chasser ces pirates et rendre la sécurité à ces parages.

#### *Alcadia de Ilo-Ilo.*

Cette province est la plus riche et la plus peuplée de l'île de Panay. Les habitans sont actifs, industrieux. Il y a à Haros, village distant d'une lieue d'Ilo-Ilo, des métis d'une très grande fortune. Ilo-Ilo et Haros se trouvent placés sur une île séparée de la grande-terre par une

rivière d'eau salée, appelée rivière de Ilo-Ilo. Elle a deux embouchures ; par celle du nord de la pointe du fort, les bâtimens de trois cents tonneaux y passent au lest ; et l'autre vers Haros, à deux lieues de distance. Une barre, dans cette partie, ferme aux grands navires l'entrée de la rivière.

Haros est beaucoup plus considérable que Ilo-Ilo ; mais les gouverneurs ou alcades habitent Ilo-Ilo où sont les magasins du gouvernement, les chantiers de construction et le fort. On construit aussi çà et là quelques navires sur les bords de la rivière jusqu'à Haros. La rivière a le fond de vase, la mer y monte de six à sept pieds.

Aux avantages que possèdent les deux provinces de Capis et d'Antique, Ilo-Ilo en réunit encore d'autres qui rendent cette partie de l'île la plus importante ; et sa position la fera toujours préférer pour en faire le siège du gouvernement.

Dans cette Alcadia on cultive le riz, la canne à sucre et l'indigo. Elle produit aussi du safran en abondance ainsi que de la cire. L'éducation des bestiaux, dont on exporte les cuirs, est la source d'une branche intéressante de commerce. Le sol favorable au tabac en donne beaucoup et on le transforme généralement en cigares. Sa qualité est au dessous de celle du tabac de Manille. Mais il serait aisé d'en améliorer l'espèce. Le café, le cacao et le poivre prospèrent aussi très bien dans cette Alcadia dont les côtes produisent l'huître à perles. On prétend même qu'il s'y trouve des nids de Sarang-Bouroug.

L'adresse industrielle des habitans se fait remarquer par des ouvrages en paille d'une grande beauté. Le Sinamay et le Pigna qu'ils fabriquent, sont des étoffes

aussi fines que la plus belle batiste. Cependant elles ne sont faites qu'avec des feuilles d'ananas.

Le peuple de Haros est beaucoup plus civilisé que ceux des autres villes de l'Archipel. Son teint est plus blanc, c'est la conséquence d'un plus grand mélange avec les Européens. Après la présidence de Sanbuenga, c'est à Haros où l'espagnol est le mieux parlé. Les femmes y sont belles, et je puis assurer que m'étant trouvé à deux mariages et à plusieurs fêtes dans ce pays-là, j'y ai vu des femmes dont la taille, les grâces et la régularité des traits eussent été remarqués parmi nous. Leur mise est riche et élégante. Elles ne manquent ni d'esprit ni de goût.

A l'extrémité de la pointe sud du port se trouve la forteresse; c'est un bâtiment carré flanqué de quelques pièces de canon et qui n'est là que pour servir d'épouvantail aux Maures; il n'a même pas de fossés. Mais si l'on rendait ce point respectable, aucune flotte ne pourrait pénétrer par la passe du S.-O. et Ilo-Ilo n'aurait rien à craindre. Il défendrait encore la rade de toute attaque, et quelques batteries placées sur les îlots Losiete Peccados et sur Guimaras, rendraient impossibles toutes tentatives de l'ennemi par le nord.

Les navires, par un mouillage de huit à quatorze brasses, trouvent dans cette rade un lieu sûr. Le port peut en contenir un nombre considérable. Le débarquement est facile. Ces différens avantages sont d'un grand prix.

L'île sur laquelle sont Ilo-Ilo et Haros peut avoir de quatre à cinq lieues de contour. Elle est séparée de Panay par la rivière dont j'ai parlé. Aucun obstacle n'empêche de la fortifier. Une telle mesure serait dictée par la prudence puisque ce point pouvant devenir un jour l'entrepôt de toutes les marchandises et des

richesses de ces nombreux archipels, il conviendrait de mettre à l'abri d'uncoup de main, le lieu qui les renfermerait.

Sur le bord de la rivière dont la largeur est ici de trois à quatre encablures se trouvent le quai et l'arsenal. C'est fort peu de chose, mais on pourrait le refaire sur une plus grande échelle. Le pays offre les plus heureuses ressources pour ce genre de travaux et en établissant des forges et des usines à Ilo-Ilo on y créerait un très bon arsenal et des chantiers de construction. Même, si on le voulait, il n'y aurait nul obstacle à creuser des bassins pour le radoub des navires; les montagnes fourniraient le granit primitif pour cela.

Il y a sur toute cette partie de l'île d'excellens ports. La navigation n'y présente aucun danger.

Le gouvernement ou Alcadia d'Antique, comprend toute la partie O. de Panay. Les habitans, moins nombreux que dans les autres provinces, cultivent le riz, la canne à sucre, l'indigo et le tabac; mais le premier est l'objet principal de leurs soins. Les cocotiers, qui abondent dans toute l'île et sont une source de richesse pour l'Océanie, se trouvent ici en plus grande abondance encore. On y fait ainsi qu'à Ilo-Ilo et à Capis beaucoup d'huile et d'alcool.

Les ports principaux sont le port d'Antique et celui de Saint-Joseph, quoique rades plutôt que ports. Néanmoins dans la mousson du N. E. les navires y sont en sûreté. A l'entrée de celui d'Antique, il y a une barre qui l'abrite mais le rend d'un accès difficile. En général, cette côte, qui est très élevée, offre très peu de bons ancrages. Quoique cette partie de l'île soit plus montagneuse que les autres il y a cependant des plaines et des vallées d'une fertilité admirable.

Ici les habitans sont moins industrieux que ceux de Ilo-Ilo. La race en est inférieure et l'on serait porté à croire que ce sont deux peuples différens.

Dans cette partie de l'île on trouve encore diverses tribus des naturels primitifs du pays. C'est une espèce d'hommes noirs, hauts tout au plus de quatre pieds, leurs cheveux sont crépus, particularité qui ne se voit que dans ces îles et à la Nouvelle-Guinée, ou terre des Papous. En général leur taille est bien prise et leurs traits n'ont rien de désagréable, n'ayant ni le nez épaté ni les pommettes des joues saillantes des nègres d'Afrique. Leur peau est aussi moins noire. Ils habitent l'intérieur des montagnes où ils se construisent de mauvaises huttes. Cependant ils ont quelques villages fortifiés dans des lieux presque inaccessibles. Leurs armes principales sont l'arc et les flèches. Souvent celles-ci sont empoisonnées. Parfois ils portent à la ceinture un grand couteau dans une gaine de cuir. Mais ces couteaux appelés Bolos leur ont été donnés par les habitans des villages voisins de leur retraite avec lesquels ils se hasardent de temps en temps à faire des échanges pour du tabac, qu'ils aiment beaucoup, de l'eau-de-vie et de la verroterie. Ils donnent en retour de la cire et du miel qu'ils trouvent dans leurs forêts. L'indolence leur est naturelle, et comme tous les peuples nomades, ils vivent de leur chasse et du fruit des arbres.

On pourrait aisément, avec de la douceur et de la persévérance, civiliser ces tribus, leur caractère qui n'a rien d'hostile, s'y prêterait à merveille.

Le peuple de toutes ces contrées est très superstitieux, les moines le gouvernent entièrement. Leur pouvoir sur lui est plus grand que le pouvoir des gou-

verneurs eux-mêmes. Cela tient à ce que ces derniers changent assez fréquemment , au lieu que les autres demeurent toujours , et si les Espagnols ont conservé aussi long-temps toutes leurs possessions dans ces pays , c'est à l'influence que leurs moines ont su y exercer qu'ils le doivent. Ils ont fanatisé ces peuples au point de leur faire croire que toutes les autres nations sont hérétiques. En allant à la messe un Français peut vivre dans ce pays ; mais un Anglais, quoique chrétien , est obligé de se faire baptiser une seconde fois et de se soumettre à la discipline ecclésiastique. Pour l'ordre et la soumission , un moine entendu vaut mieux dans une province qu'un escadron de cavalerie.

Les parties élevées de cette île peuvent produire du blé, des pommes de terre et beaucoup de nos légumes d'Europe. Les fruits abondent dans ce climat et sont d'une excellente qualité. La banane de plusieurs espèces, le fruit à pain , l'anana , la mangle , l'orange, le citron, la pomme de rose blanche comme la neige et suave comme la rose, font de Panay une terre délicieuse. Beaucoup de fruits de nos contrées pourraient y être importés avec succès. En général, le climat est sain. Seulement aux changemens de saison quelques fièvres apparaissent.

L'année se divise en deux saisons, comme les moussons : la saison pluvieuse ou la mousson du S.-O. et la saison sèche ou la mousson du N.-E. Celle-ci commence en novembre et finit en mars, l'autre lui succède. Dans l'intervalle d'un changement de saison à l'autre il y a deux mois, partie d'octobre et de novembre et partie de mars et d'avril où le temps est très variable, les brises faibles, les vents n'étant pas encore établis. Dans la mousson du S.-O. le temps est mauvais et la côte d'Antique peu sûre.



Aussi arrive-t-il quelques naufrages dans cette partie de l'île lors de cette mousson.

Pendant la mousson du N.-E. le temps est généralement très beau, si ce n'est en décembre, janvier et février qu'il règne de fortes brises de ce point du compas, mais ce n'est qu'accidentel.

L'agriculture et la fabrication sont dans la première enfance à Panay, pays si riche par la fertilité de son sol, ses bois et ses rivières, que tous les genres de culture et travaux pourraient y prospérer.

Les montagnes renferment beaucoup de minerai de fer; en lavant les sables de quelques rivières on trouve de l'or.

La monnaie générale est la piastre espagnole avec ses subdivisions. Il y a aussi une monnaie de compte, mais ce serait entrer dans des détails trop minutieux que d'en donner le tableau. Il en serait de même si je parlais des poids et mesures qui, pour l'ordinaire, dérivent de ceux d'Espagne.

Dans les actes publics on emploie la langue espagnole; dans le langage ordinaire c'est le Bissaya, mélange de Malais et de la langue primitive des îles du Sud. Ce dialecte est très facile à apprendre pour les Français. On le comprend dans l'archipel de Soolo.

Les Philippines en général sont le plus beau pays du monde; le climat en est admirable; et l'île de Panay seule pourrait fournir presque tous les produits que l'on va chercher dans les autres parties de l'Inde.

*NOTE relative à l'expédition anglaise de l'Afrique australe, envoyée de Londres par M. le capitaine de vaisseau ALEX. MACONACHIE, correspondant étranger de la Société.*

Londres, le 2 juin 1835.

Les dernières lettres que nous avons reçues du capitaine Alexander sont respectivement datées de Cape-Town le 20 janvier et de Graham's-Town le 10 mars 1835. Dans la première il annonce son arrivée dans la colonie; dans la seconde il donne des détails sur la nature et l'importance de ses préparatifs pour se rendre en temps opportun (mai) à la baie da Lagoa.

En attendant, ajoute-t-il, il recueille avec soin des renseignements géographiques, principalement ceux qui peuvent intéresser son expédition; l'état indéterminé de la frontière, en permettant les excursions des marchands et des missionnaires, favorisait les recherches de cette nature; aussi a-t-il été en mesure de nous transmettre diverses notes d'un intérêt plus ou moins grand en ce qui concerne son but spécial et le nôtre; celles qui suivent n'ont point paru indignes de vous être communiquées.

Pour leur assurer néanmoins toute l'attention qu'elles méritent, il est essentiel de prévenir la Société de géographie que l'un des points les plus importants dont la vérification soit confiée au capitaine Alexander, est l'identité possible de la rivière Mariqua qui passe auprès de Kurrechane et y forme même un cours d'eau considérable, avec celle de Manice, la plus septentrionale et la plus importante de celles qui se déchargent dans la baie da Lagoa. Une telle identité, si elle était établie (et à la simple inspection de la carte elle paraît probable), semblerait ouvrir dans cette direction un accès vers l'intérieur, dans le double intérêt de la géographie et du

commerce; et bien qu'elle ne soit peut-être point directement contredite par le récit suivant, elle devient pourtant ainsi un peu plus douteuse que nous n'aurions été portés à le croire.

• Entre autres nouveau-venus de l'intérieur dans la colonie, dit le capitaine Alexander, se trouvait un indigène Maquin-Muchuan, nommé Mousy, qui était probablement arrivé à la suite de quelque marchand revenant de commercer dans la direction de Kurrechane. Cet homme déclarait être né dans le pays de Maquina; mais le commencement de son récit est rendu à-peu-près inintelligible pour nous par l'ignorance où nous sommes des lieux auxquels il se rapporte. Enfin, cependant, il atteint Mangerhatou, dont il n'est pas difficile de reconnaître l'identité avec Bamangerhatou que l'on a dit aux missionnaires être situé au nord-est de Kurrechane, et dès lors probablement peu éloigné de  $24^{\circ}$  de latitude méridionale, et de  $30^{\circ}$  de longitude à l'est de Greenwich ( $27^{\circ} 40'$  E. de Paris). Le chef de cette ville est appelé Ompuri; et les habitans, dit-il, se logent et se vêtent comme les Betchouanas, dont ils parlent aussi la langue. A deux journées de route à l'ouest, est une grande eau sur les bords de laquelle sont plusieurs villes et ports; plusieurs rivières s'y rendent, et il y en a deux assez grosses pour ne pouvoir être traversées qu'en bateau. Elles sont profondes et coulent lentement; elles ont, à l'endroit du passage, environ un quart de mille de large; mais les bords sont couverts de roseaux jusqu'à une largeur beaucoup plus grande. A l'est de la ville de Mangerhatou, et à une médiocre distance, sont des montagnes aussi élevées que celle de la Table, au Cap; mais il n'y eut point de neige sur leur sommet pendant les douze mois que Mousy demeura dans le voisinage, bien qu'

l'eau gelât dans la ville, ce qui n'eut point lieu sur la grande eau. Plusieurs mares considérables s'étendent entre Mangerhatou et la grande eau. Mousy n'a jamais entièrement fait le tour de celle-ci, et il ignore si la chose est possible, bien qu'il la présume telle. Sur les bords de cette eau le peuple est appelé Makabas : ils construisent des bateaux et naviguent sur l'eau dont il s'agit; ils ont le teint plus foncé que les gens de Mangerhatou et parlent une langue différente; ils s'habillent comme les Betchouanas, mais leurs maisons sont aussi laides que celles des Bushmen. Ils fabriquent des haches, des doloires et autres outils de fer; ils font leurs bateaux de planches séparées et autres pièces, au lieu de les creuser dans un tronc d'arbre, et ils les chevillent en bois. Leurs bateaux ont environ dix-huit pieds de long sur cinq de large, et portent aisément douze hommes. On les fait avancer au moyen de longues perches que l'on appuie contre le fond de l'eau en question. Ces perches sont rondes et non plates, et sont ramenées propres et non vaseses quand on les emploie de cette manière. L'eau était profonde et point terne; et Mousy ne croit pas que les perches atteignissent toujours le fond; il semblait au contraire qu'elles servissent quelquefois comme des pagaies; elles avaient environ dix pieds de longueur et imprimaient au bateau une marche très rapide. Vers le milieu du lac, on n'apercevait plus la terre d'aucun côté, et même les montagnes voisines de Mangerhatou ne se voyaient plus. L'eau était tout-à-fait douce, et le poisson y était abondant. Il apprit qu'il y avait une eau encore plus grande au-delà de celle-ci, mais il ne sut pas si elle était douce ou salée.

« Les Makabas achètent et vendent au moyen de verrotteries; il y a dans leur pays des éléphants dont ils ven-

dent les défenses à des peuples noirs, tatoués sur le nez, à cheveux crépus, et entièrement nus, qui viennent du côté du nord. On dit qu'ils sont deux mois en route depuis leur propre pays; mais leurs bœufs-porteurs arrivent en bon état, l'herbe et l'eau se trouvant abondamment sur la route. Ils sont armés de sagaies, et ne tuent point les animaux à la manière des Makabas et des Betchouanas, mais ils leur ouvrent la gorge (seraient-ce des Musulmans?)

« Les Makabas sont riches en troupeaux, et possèdent des mines de fer et de cuivre. Ils sont très doux et très sociables; Mousy n'entendit point qu'il y eût parmi eux aucun commerce d'esclaves. Ils cultivent diverses espèces de racines et de végétaux. Mousy fut emmené de chez eux, à ce qu'il dit, par une invasion d'ennemis venant de l'ouest; et fuyant vers l'est, il revint chez lui dans cette direction, sans trouver d'eau sur cette route, en sorte que plusieurs personnes moururent de soif. »

Ce qui précède est un simple extrait des parties les plus saillantes du récit; il s'y trouve, dans les indications, quelques contradictions qui empêchent de les recevoir avec une foi aveugle. Elles offrent toutefois un aliment à la curiosité qu'excite naturellement en nous tout ce qui peut influer sur les résultats de l'expédition du capitaine Alexander; et elles nous intéressent d'autant plus sous ce rapport, qu'elles s'accordent avec les renseignemens parvenus d'ailleurs, relativement à la douceur des peuplades africaines en ces parages, dès que l'on a franchi les limites de la traite des esclaves et du commerce des Portugais; la nature humaine y semble favorablement développée; circonstance très importante pour une expédition de découvertes.

---

## TROISIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

---

#### PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

*Séance du 5 juin 1835.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Sir John Barrow, de la Société royale de Londres et M. le capitaine Maconochie, secrétaire de la Société royale géographique, écrivent à la Société de géographie pour la remercier du titre de *correspondant étranger* qui leur a été conféré.

M. Douville écrit de Bahia qu'il vient d'achever un voyage chez les tribus sauvages de l'intérieur; il adresse à la Société une copie de son itinéraire et il ajoute qu'elle a été insérée dans le journal brésilien. M. Douville annonce qu'il mettra à exécution le voyage qu'il a projeté de faire dans l'intérieur de l'Afrique aussitôt qu'il aura pu remplacer ses instrumens qui ont été pris ou brisés pendant son voyage, et il désire que la Société veuille bien concourir à lui en procurer d'autres. La Commission centrale après avoir entendu la lecture du mémoire ainsi que les observations faites à cet égard par plusieurs membres, décide qu'il n'y a pas lieu de donner suite à cette demande.

M. Van Rensselaer, secrétaire du Lycée d'histoire naturelle de New-York adresse à la Société, par l'entremise de M. Warden, une correspondance de M. Waldeck avec M. le docteur Francisco Corroy, sur les antiquités de la ville de Palenqué. M. Van Rensselaer annonce que cette correspondance lui a été envoyée par M. Corroy



pour être publiée dans les *Transactions* du Lycée de New-York avec prière d'en adresser plusieurs exemplaires à la Société de géographie, mais que l'objet de cette correspondance étant étranger aux travaux d'histoire naturelle dont s'occupe le Lycée, il avait cru pouvoir transmettre l'envoi de M. Corroy à la Société de géographie qui s'intéresse particulièrement à la découverte des antiquités du Palenqué.

Les extraits de cette correspondance, qui sont relatifs aux recherches de M. Waldeck, sont lus à la Société et renvoyés au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une notice sur les connaissances qu'il importe de réunir pour se livrer avec fruit à la construction des cartes géographiques, et sur les divers modes de projection entre lesquels le choix des cartographes doit être déterminé par l'étendue ou l'objet de chaque construction.

*Séance du 19 juin.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Coulier adresse à la Société un supplément à la deuxième édition de la *Description générale des Phares*; il fait remarquer qu'il est de la nature de ce genre de travail d'être sans cesse variable dans ses élémens et de demander dans des termes très rapprochés ou des supplémens ou des éditions nouvelles.

M. Henrichs adresse plusieurs cahiers des *Archives du commerce*, et il appelle l'attention de la Société sur les documens qui composent ce recueil.

M. d'Avezac lit une note relative à l'expédition anglaise de l'Afrique australe, qui lui a été adressée par M. le capitaine Maconochie correspondant étranger de la Société à Londres. Cette communication écoutée avec beaucoup d'intérêt, est renvoyée au comité du Bulletin.

M. Jomard communique une note de M. de la Pylaie, relative au *Mont Romain* situé à une lieue et demie N.-E. de Fougères. Cette position lui paraît avoir été choisie par les vainqueurs de l'Armorique, comme une localité de correspondance par signaux avec les hauteurs de Mortain, qui séparent le bassin du Couesnon de celui de la Vilaine. Il évalue cette hauteur à 8 ou 900 pieds au dessus de l'Océan.

M. Jomard communique ensuite quelques nouvelles d'Egypte : elles sont renvoyées au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une notice sur les Basques et quelques considérations sur la nature et la formation des bassins géographiques.

M. Albert Montémont lit un fragment d'un voyage de Saint-Petersbourg aux frontières de la Chine, fait dans le cours de l'année 1834.

M. le président rappelle qu'une partie des sociétés savantes qui envoient le recueil de leurs travaux à la Société de géographie et qui reçoivent ses mémoires ne reçoivent pas en même temps la collection de ses Bulletins. Il représente que cet envoi partiel ne fait connaître que d'une manière trop incomplète les travaux de la Société de géographie, qui sont habituellement consignés dans ses Bulletins, et il demande que la collection en soit envoyée aux Sociétés savantes qui lui adressent leurs mémoires. Cette proposition est vivement appuyée par M. le baron Costaz ; et après avoir entendu ses observations et celles de plusieurs autres membres, la Commission centrale adopte la proposition qui lui est faite.

La Commission, sur lademande de M. Warden, autorise son président à lui rendre les cartes dont il avait donné communication à la Société de la part de M. le capitaine Skiddy.

---

---

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE III<sup>e</sup> VOLUME DE LA 2<sup>e</sup> SÉRIE

N<sup>os</sup> 13 à 18.

---

## PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                        | Pages |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Voyage en Asie Mineure, en Syrie, en Palestine et en Arabie-Pétrée, par M. CAMILLE GALLIER, capitaine au corps royal d'état-major .....                                                                                                                                                | 5     |
| Notice sur plusieurs voyages et sur un séjour de plus de six années dans les îles de la Société et dans plusieurs autres des archipels de l'Océanie, par J. A. MOERENHOUT .....                                                                                                        | 22    |
| Recherches sur l'origine, l'étymologie et la signification primitive de quelques noms de lieux en Normandie, traduites du danois par M. DE LA ROQUETTE .....                                                                                                                           | 36    |
| Voyage dans l'Océan atlantique méridional, exécuté dans les années 1828, 1829 et 1830, par le sloop <i>le Chanticleer</i> , sous le commandement du capitaine HENRI FOSTER (compte rendu par M. P. D.). .....                                                                          | 77    |
| <i>Narrative of an expedition, etc.</i> — Relation d'une expédition dans le Haut-Mississipi et au lac d'Itasca, avec le précis d'une excursion exécutée en 1832 sur les bords de la rivière Sainte-Croix et de Bois-Brûlé, par HENRI R. SCHOOLCRAFT (compte rendu par M. WARDEN) ..... | 97    |
| Journal d'une tournée faite dans l'intérieur de l'île de Crète, par M. A. FABREGUETTES, consul de France à Candie ...                                                                                                                                                                  | 108   |
| Rapport sur la carte en relief du Simplon, par M. SÉNÉ (de Genève), par une commission composée de MM. ALBERT-MONTÉMONT, EYRIÈS et JOMARD, rapporteur .....                                                                                                                            | 128   |
| Rapport verbal sur le premier volume de l' <i>Encyclopédie pittoresque</i> , par M. BOBLAYE .....                                                                                                                                                                                      | 134   |

|                                                                                                                                                                                    |            |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Voyage aux côtes de l'Arabie-Heureuse, par M. Bové, naturaliste .....                                                                                                              | 145        |
| Table des positions géographiques déterminées dans le Haut-Pérou et dans la république de Bolivia, par M. J. B. PENTLAND.                                                          | 165        |
| Itinéraire de Candie à Spina-Longa, Critza, Hiera-Petra, et retour par la plaine de Lassiti, par M. A. FABREGUETTES...                                                             | 170        |
| Abrégé des voyages de Pattie, Willard et Wyeth au Nouveau-Mexique, dans la Californie et l'Orégon, entre les années 1824 à 1833, par le professeur RAFINESQUE, de Philadelphie ... | 181        |
| Histoire, topographie, antiquités, des Hautes-Alpes, par J.-C.-F. LADOUGETTE, ancien préfet de ce département....                                                                  | 202        |
| Voyage en Orient de M. CAMILLE CALLIER, capitaine au corps royal d'état-major .....                                                                                                | 239        |
| Description orographique de l'île de Ténériffe, par BERTHELOT .....                                                                                                                | 263        |
| Notice nécrologique sur Alexandre-François Barbié du Bocage, par M. D'AVEZAC .....                                                                                                 | 276        |
| Extrait de la relation de deux voyages à Constantine par un Maure d'Alger, communiqué par M. JOMARD (premier et deuxième articles) .....                                           | 297 et 369 |
| Itinéraire du Nord-Mexico à la Haute-Californie. ....                                                                                                                              | 316        |
| Récit d'un voyage au mont Sinaï, à Gaza, Jérusalem, Damas et Beyrouth, par M. Bové, naturaliste (premier et deuxième articles) .....                                               | 324 et 380 |
| Sur les découvertes faites en Groënland, article communiqué par M. DE LA ROQUETTE, consul de France en Danemark (premier et deuxième articles) .....                               | 333 et 396 |
| Voyage de M. le capitaine LAFOND .....                                                                                                                                             | 409        |

## DEUXIÈME SECTION.

### DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

|                                                                                                                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Extrait d'une lettre de M. Aug. SAKAKINI à M. JOMARD .....                                                                                                          | 64  |
| Extrait d'une lettre de M. WALDECK à M. JOMARD .....                                                                                                                | 207 |
| Enseignement de la géographie en Égypte (note communiquée par M. JOMARD). — Lettre de M. Artin-Effendi, l'un des anciens élèves de l'école égyptienne à Paris. .... | 350 |

## TROISIÈME SECTION.

## ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

|                                                                                   | Pages                    |
|-----------------------------------------------------------------------------------|--------------------------|
| Présentation de la Société au Roi à l'occasion du nouvel an...                    | 67                       |
| Procès-verbaux des séances de la Commission centrale. 69, 138<br>210, 357 et 427. |                          |
| Membres admis dans la Société. ....                                               | 142, 214, 295, 365.      |
| Ouvrages offerts à la Société .....                                               | 74, 142, 214, 296 et 366 |

*Assemblée générale du 27 mars 1835.*

|                                                                                                                                                                                                                 |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Rapport sur le concours pour la découverte la plus importante<br>en géographie faite en 1832, par une commission composée<br>de MM. Eyriès, Jomard, Daussy, d'Urville, et Roux de<br>Rochelle, rapporteur. .... | 217 |
| Programme des Prix. ....                                                                                                                                                                                        | 282 |
| Procès-verbal de l'assemblée générale .....                                                                                                                                                                     | 291 |
| Extrait d'une lettre de M. le capitaine JOHN BISCOE à M. le duc<br>DEGAZES, pair de France, président de la Société de Géogra-<br>phie. ....                                                                    | 137 |

---

|                                                                                                                                                                                      |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Carte des sources du Mississipi, tracée d'après les observations faites<br>en 1832 par le lieutenant Allen, pour l'intelligence du voyage de<br>M. Schoolcraft au lac d'Itasca ..... | 97 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

# BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

**Deuxième Série.**

**TOME IV.**



La première série du BULLETIN se compose de vingt volumes, et comprend douze années de 1821 à 1833, inclus, finissant au n° 128.

Les volumes I, II, III du RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES ont paru; les tomes IV et V sont sous presse.

## BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

*(Election du 27 mars 1835.)*

|                        |                                                                       |
|------------------------|-----------------------------------------------------------------------|
| <i>Président.</i>      | M. le baron DE BARANTE, pair de France.                               |
| <i>Vice-présidens.</i> | M. le lieutenant-général PELET, directeur du Dépôt de la guerre.      |
|                        | M. AM D E JAUBERT, membre de l'Institut.                              |
| <i>Secrétaire.</i>     | M. BIANCHI, secrétaire interprète du roi pour les langues orientales. |
| <i>Scrutateurs.</i>    | M. le baron COLLEZ, membre de l'Institut.                             |
|                        | M. BEAUTEUPS-BIAUPRÉ, idem.                                           |

## LISTE DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ, *depuis son origine.*

|                                |                            |
|--------------------------------|----------------------------|
| MM. le marquis DE LAPLACE.     | MM. le baron CUVIER.       |
| le marquis DE PASTORET.        | le baron HYDE DE NEUVILLE. |
| le vicomte DE CHATLAUBRIAND.   | le duc DE DOUDEAUVILLE.    |
| le comte CHABROL DE VOLVIC.    | J.-B. EYRIÈS.              |
| BICQUÉLY.                      | le comte DE RIGNY.         |
| le baron Alexandre DE HUMBERT. | DUMONT D'URVILLE.          |
| le comte CHABROL DE CROUSOL.   | le duc DECAZES.            |
|                                | le comte DE MONTALIVET.    |

## CORRESPONDANS ÉTRANGERS,

*dans l'ordre de leur nomination.*

|                                        |                                  |
|----------------------------------------|----------------------------------|
| MM. le docteur MEASE, à Philadelphie.  | MM. le Dr. REINGANUM, à Berlin.  |
| TANNER, à Philadelphie.                | le cap. FRANKLIN, à Londres.     |
| W. WOODBRIDGE, à Boston.               | le Dr. RICHARDSON, idem.         |
| le capitaine EDWARD SABINE, à Londres. | le prof. RAFFN, à Copenhague.    |
| le col. POINSETT, aux États-Unis.      | le cap. GRAAH, à Copenhague.     |
| le col. D ABRAHAMSON, à Copenhague.    | AINSWORTH, à Edimbourg.          |
| le professeur SCHUMACHER, à Altona.    | ADRIEN BALBI, à Venise.          |
| DE NAVARETTE, à Madrid.                | GRABERG DE HELMSÖ, à Florence.   |
| F.-Ant GONZALEZ, à Madrid.             | le colonel LONG, aux États-Unis. |
|                                        | SIR JOHN BARROW, à Londres.      |
|                                        | le cap. MACONOCHE, idem.         |

M. CHAPPELLIER, notaire honoraire, trésorier de la société, rue de Seine, n° 6.

M. NOIROT, agent général et bibliothécaire de la société, rue de l'Université, n° 25.

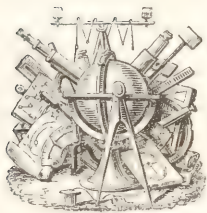
# BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

## DE GÉOGRAPHIE.

**Deuxième Série.**

**Tome Quatrième.**



**PARIS,**

**CHEZ ARTHUS-BERTRAND,**

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,  
RUE HAUTEFEUILLE, N<sup>o</sup> 23.

---

1835.

## COMMISSION CENTRALE.

---

### COMPOSITION DU BUREAU.

(Élection du 19 décembre 1834.)

---

*Président.* M. ROUX DE ROCHELLE.  
*Vice-présidents.* { M. DAUSSY, ingénieur hydrographe en chef  
de la Marine.  
M. CORABOEUF, colonel au corps royal d'état-major.  
*Secrétaire-général.* M. D'AVEZAC.

### SECTION DE CORRESPONDANCE.

|                   |                   |
|-------------------|-------------------|
| MM. Bajot.        | MM. Jaubert.      |
| Bottin.           | Jouannin.         |
| Callier.          | César Moreau.     |
| Delcros.          | Ambr. Tardieu.    |
| d'Orbigny.        | Baron Walckenaer. |
| Dumont d'Urville. | Warden.           |
| Isambert.         |                   |

### SECTION DE PUBLICATION.

|                          |                      |
|--------------------------|----------------------|
| MM. Albert Montemont.    | MM. Eyriès.          |
| Ansart.                  | Huerne de Pommeuse.  |
| Guill. Barbié du Bocage. | Jomard.              |
| Bérard.                  | baron de Ladoucette. |
| Bianchi.                 | de Larenaudière.     |
| Boblaye.                 | Poulain.             |
| Baron Costaz.            |                      |

### SECTION DE COMPTABILITÉ.

|               |              |
|---------------|--------------|
| MM. Boucher.  | MM. Michaux. |
| Denaix.       | Réaume.      |
| général Haxo. | baron Roger. |

---

### COMITÉ CHARGÉ DE LA PUBLICATION DU BULLETIN.

|                          |                  |
|--------------------------|------------------|
| MM. Albert-Montemont.    | MM. d'Avezac.    |
| Ansart.                  | Delcros.         |
| Guill. Barbié du Bocage. | Jomard.          |
| Bérard.                  | de Larenaudière. |
| Boblaye.                 | Poulain.         |
| Daussy.                  | Warden.          |

# BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

JUILLET 1835.

---

## PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

### EXTRAIT

DES RECHERCHES GÉOGRAPHIQUES SUR LES RUINES  
DE LA MORÉE,

Par M. PUILLON-BOBLAYE,

Capitaine d'état-major, membre de la commission scientifique  
de Morée.

---

M. Puillon Boblaye ayant été chargé par M. le lieutenant-général Pelet, directeur du Dépôt de la guerre, de la rédaction d'une carte de la Morée, destinée à faire ressortir les principaux faits de géographie naturelle et de géographie ancienne consignés dans les tra-

vaux de la Commission scientifique, a cru devoir, après la publication de la partie géognostique, appuyer, par un résumé de ses recherches, les faits de géographie ancienne dont la carte présente le tableau. Encouragé par les conseils du savant helléniste M. Hase, il s'est livré pendant plusieurs années à l'étude de l'antiquité, et le mémoire étendu qui en est le résultat doit paraître incessamment; nous en extrairons quelques articles détachés qui, presque tous, montrent comment la connaissance des localités et celle de la constitution physique d'une contrée peuvent jeter de lumière sur des passages obscurs des géographes anciens.

DΥΜΕ (ἡ Δύμη). Cette ville aurait été sans port, si l'on s'en rapporte au texte actuel de Strabon; mais on voit dans Ptolémée, Thucydides et Tite-Live qu'elle était située à peu de distance de la mer, sur laquelle elle devait avoir un port que nous plaçons à la douane de Karavostasi. On reconnaît Dyme aux ruines étendues, mais d'ailleurs peu apparentes, vues par Dodwell et le capitaine Peytier à l'Est de la chapelle Hag<sup>s</sup>-Constantinos.

Cette position convient avec une grande précision aux distances, 60 stades du cap Araxus et 40 stades de l'embouchure du Pirus, données par Strabon; distances qui se rapportant à des points de départ certains ne peuvent laisser aucun doute. Nous appuyons sur ce fait, parce qu'il nous paraît très remarquable que Strabon, Pausanias et la table de Peutinger soient d'accord sur une troisième distance, celle de *Patras* à *Dyme*, en l'évaluant, les premiers, à 120 stades et le dernier à xv milles et que ce nombre soit cependant faux. La distance réelle par terre est de xviii à xix milles, tandis que le nombre xv ne peut s'appliquer qu'à la distance nautique à travers le golfe. Cette observation ne me semble pas sans in-

portance en égard à l'origine de la table de Peutinger.

Il en est de même d'une singulière compensation d'erreurs que l'on trouve dans la même table, pour la distance de Corinthe à Patras que Pline évalue à 85 m. : nous trouvons la même somme dans Peutinger, quoique les deux distances Letin (pour Lechæum.) -- Sicyon xx et Ægira-Ægium XII, soient fausses, mais fausses de la même quantité et en sens inverse comme il nous est facile de le démontrer. C'est faute d'avoir fait cette observation que le savant Mannert a cru devoir, sur la foi d'un chiffre altéré de Peutinger déplacer Sicyon, que toutes les preuves archéologiques et historiques fixent à Vasilika; n'est-il pas probable, au contraire, que l'auteur de la table a voulu retrouver le nombre 85 qui lui était mieux connu que les distances partielles ?

*Porinas* (Πορίνας.) (1) C'est ainsi que Pausanias désigne, sans dénomination appellative, la limite des Phénéates et des Achéens vers Pellène; Amasæus, et après lui Clavier, ont cru qu'il s'agissait d'un fleuve. La topographie, comme l'étymologie du nom, font voir que c'est une erreur, et que les limites devaient être situées au col ou au passage au pied du mont Chelidorea; c'était donc là ὁ καλούμενα Πορίνας ce qu'on appelle Porinas, car c'était le seul passage ouvert entre Phénée et l'Achaïe.

*Crius fluv.* (ὁ Κρίης.) (2) Le Crius est sans aucun doute le torrent de Mazi qui coule à l'occident des grandes ruines de Pellène; le sens littéral du passage de Pausanias, relatif à cette rivière, est parfaitement conforme à la topographie des lieux : « Les fleuves qui sortent des montagnes au dessus de Pellène sont le Crius, du côté

(1) Paus. Arc. C. 15 Clavier, p. 342.

(2) Paus. Ach. c. 27. Clav. p. 234.



d'*Ægira* (πρὸς μὲν Ἀργείῃς)... et du *Côté* où Pellène confine à Sicyon le fleuve Sys. » Clavier, en traduisant le *Crius* qui se rend à *Ægira*, rendait le sens tout-à-fait inintelligible sous le rapport géographique comme la carte le démontre.

Nous voyons avec surprise à la fin du même chapitre que Clavier n'a pas profité de la correction si probable de Paulmier de Grantmesnil, relativement au fleuve *du même nom*, au lieu du fleuve *Alsus* qui prend sa source dans le mont Sipyle.

*Isthmus*. Les diverses évaluations de la largeur de l'Isthme par Scylax et tous les géographes de l'antiquité, comparées à sa largeur réelle 5950 m., peuvent donner lieu à croire en l'existence d'un petit stade isthmique de dix au mille; nous ne discuterons pas ici cette question; mais notre but, dans ces passages extraits de notre mémoire, étant principalement de signaler quelques erreurs géographiques auxquelles la traduction de Clavier pourrait conduire, nous ferons observer qu'il attribue à Corinthe tous les monumens d'Isthmus décrits par Pausanias au chap. I des Corinthiaques.

Dine (ἡ Δεινὴ), lieu près de Genésium ou de Genéthlium indiqué par Pausanias au chap. vii de la description de l'Arcadie. Les traductions d'Amasæus et de Clavier ne nous auraient jamais permis de deviner le sujet dont il est question dans ce passage, si nous n'avions eu recours au texte, et si le hasard ne nous avait mis sous les yeux le phénomène remarquable décrit par Pausanias. Voici la traduction de Clavier : « L'eau de la plaine Argos se perd dans un gouffre et va reparaître à Dine, vers l'endroit de l'Argolide nommé Genéthlium. *Dine est un lac d'eau douce formé par la mer.* » et plus loin, « il est évident que l'eau douce qui sort de cet endroit y remonte de la

mer. » Le lac a été emprunté à la traduction latine, il n'est question dans Pausanias que d'eau douce qui jaillit au sein de la mer , ἐν θαλάσση ἀνερχόμενον. C'est la grande source sous-marine ou plutôt la rivière qui jaillit dans la mer à 1000 mètres du rivage et à deux lieues au sud de Lerne, phénomène remarquable, que les Grecs modernes désignent sous le nom d'Anavolo du verbe *anavlouzo*, jaillir, et que les anciens nommaient *Dine*, tourbillon. Après avoir vu le phénomène, le mot *Dine* me mit sur la voie, et je reconnus l'exactitude du passage de Pausanias, passage important en ce qu'il fixe la position de Genéthlium.

*Epidauria*. Scylax seul nous apprend que cette province s'étendait du golfe Saronique jusqu'au golfe Argolique, sur lequel elle possédait 30 stades de côtes. Nous ignorons si l'on a remarqué que cette étendue de l'Epidaurie est confirmée par Thucydides (1) qui parle des offrandes dues par Epidaurie à Argos pour les pâturages possédés par la première de ces villes, aux environs du temple d'Apollon Pithæus; or on sait par Pausanias que ce temple était situé près d'Asine, et ses ruines ont été découvertes par M. le capitaine Vaudrimy près de la plage de Candia, sur une colline à l'ouest des marais.

*Methana*. Pausanias place à 30 stades de la ville des bains chauds dont les eaux apparurent au milieu de phénomènes volcaniques sous *Antigone, fils de Demetrius* (2). Nous croyons pouvoir établir le synchronisme de cet événement avec le grand tremblement de terre qui détruisit Rhodes et Sicyon non loin de Méthana, et que cependant Pausanias rap<sup>1</sup>orte, chapitre 7 des Co-

(1) Thucyd. lib. v.

(2) Paus. Cor. c. 3.4.

rinthiaques, au règne de Démétrius, fils d'Antigone (1); mais on voit d'après Polybe qu'il faut lire ici Antigone Doson, fils de Demetrius, comme dans le passage précédent. Ainsi l'époque serait fixée entre 233 et 221 et probablement en 223, époque connue du tremblement de terre de Rhodes. A cette éruption volcanique dans Methana se rapportent les descriptions très détaillées données par Strabon et par Ovide, quoique ce dernier en place le récit dans la bouche de Pythagore. Il est encore à remarquer que c'est à-peu-près l'époque des grandes convulsions du sol de Santorin ou de Thera qui fut séparé de Therasia en 235 et vit en 185 apparaître Hiera.

*Boleoi*, lieu de l'Hermionide où, suivant Pausanias, on remarquait des amas de pierres ramassées των λιθων συγχιδων. Ici, ces amas n'étaient peut-être que de simples *murgers* élevés dans des champs pierreux; mais, en outre, Thucydides emploie cette expression très fréquemment (2) à l'occasion de la prise de Pylos, et dans d'autres circonstances et toujours dans une même acception, en sorte que nous avons pu reconnaître que c'était pour lui un terme technique; il voulait désigner le genre de construction que nous avons employé nous-même pour élever nos signaux sur les montagnes de la Grece, sans mortier ni le secours d'aucun instrument pour l'extraction ou la taille des pierres. On rassemblait les blocs épars qui recouvrent partout le sol et on les choisissait de manière à les adapter les uns aux autres.

*Tipareus*. Cette île n'est connue que par Pline (3), et on est dans l'usage d'appliquer son nom à Spetzia. Ne se-

(1) Paus. Cor. c. 7.

(2) Thucyd. iv, p. 258, p. 260. — vi, p. 260, d.

(3) Pline, iv, 19, 19.

rait-il pas possible que ce ne fût qu'une altération de Tricrana-nesos ? Ce qui me porte à le croire c'est que Pline ne nomme pas cette île de Tricrana, et que Pausanias la place avant Aperopia comme Pline le fait de son Tipareus.

*Tanus.* « Le fleuve Tanus, qui sort de cette montagne, « (le mont Parnon), et le seul qui en descende, coule à « travers l'Argolide et va se jeter dans le golfe de Thy- « rées. Il nous semble que cette traduction de Clavier (1) du dernier paragraphe des Corinthiaques demande à être modifiée ; le fleuve Tanus, n'est pas le seul qui descende du Parnon, mais c'est le seul qui, en descendant, coule à travers l'Argolide. Le texte peut très bien s'entendre de cette manière et devenir ainsi en accord avec la topographie.

*Menelaïus Mons et Menelaïum*, Polybe, (2) en décrivant la position de Sparte exagère beaucoup la hauteur des collines *sur lesquelles est assis le Ménélaïum*. Elles décrivent sur la rive gauche de l'Eurotas un arc de cercle autour de la plaine de Tsouni et d'Aphisou, et se rapprochent ensuite du fleuve de manière à ne laisser qu'un étroit passage, défilé bien indiqué par Polybe ; les pentes en sont très abruptes, mais leur hauteur au dessus de la vallée ne dépasse pas 250 à 300 mètres.

*Therapne.* Tite-Live et Polybe, décrivant la marche des armées à la gauche de l'Eurotas, ne nomment point Thérapne, mais seulement le Ménélaïum désigné par le premier comme une montagne, et par le second comme un lieu situé sur les collines vis-à-vis de Sparte ; or, c'est dans le voisinage de ces mêmes collines, et

(1) Paus. Cor. c. 38 Sub. fin. Clav. p. 529

(2) Polyb. v. 22 ; id. v. 18.

sur la même rive, que nous devons, d'après Pausanias, chercher Thérápne; c'est à Thérápne qu'était situé le tombeau et L'heroum de Ménélas, et que, suivant Isocrates (1) et Hérodote (2), le culte d'Helène était joint à celui de Ménélas; ajoutons, en outre, que Pausanias ne nomme point le Ménélaïum, tandis qu'au contraire, Polybe et Tite-Live ne nomment point Thérápne. Ce bourg n'était donc autre chose que le Menélaïum des historiens cités précédemment; il était assis sur des collines élevées par rapport à Sparte, et Pindare a pu dire : les Dioscures qui habitaient le sol élevé de Thérápne.» (3)

M. Vietti a parcouru avec soin la plaine et les collines de la rive gauche sans trouver, *du moins nous le croyons*, aucun des monumens décrits par Pausanias; nous savons seulement qu'il existe au village d'Aphisou quelques ruines et une fontaine qui pourraient indiquer Thérápne et la fontaine Messeïs.

*Gythium.* La distance de cette ville maritime à Sparte, donnée par Strabon, 240 stades, par Peutinger xxx m., répond exactement aux 43 kilom. que nous mesurons entre le théâtre de Sparte et les grandes ruines du port de Marathonisi. C'est donc 30 milles et non 30 stades que l'on doit lire aussi dans Polybe, quoiqu'il employât rarement cette manière romaine d'évaluer les distances. Faute d'avoir adopté cette correction les uns avaient beaucoup trop rapproché Sparte de la mer, et les autres avaient séparé la ville de Gythium de son port.

Las, (γ Λαζ) ville antérieure à Homère, à 40 stades de Gythium et à 10 stades de la mer; elle était fortifiée et sa

(1) Isoc. in Encom. Helenæ.

(2) Hérod. lib. vi.

(3) Python. od. 1.

citadelle, sur le mont *Asia*, résista à l'attaque des Macédoniens, comme on le voit dans Pausanias (1). Je crois qu'on n'a pas remarqué que Polybe (2), en rapportant le même fait d'armes, l'applique à une ville d'*Asine* qui ne peut être d'après cela que la citadelle du mont *Asia*. Il est essentiel de relever cette erreur; car c'est elle qui a introduit dans la géographie une troisième *Asine* différente de celles de l'Argolide et de la Messénie.

Cette erreur ne paraît pas résulter d'une altération du texte, mais appartenir à Polybe; car Strabon met également *Asine* à la place de *Las*, probablement d'après l'historien grec, et Etienne, par suite, distingue trois *Asine*. L'analogie des noms d'*Asia* et d'*Asine* fut la première cause de l'erreur; mais ce qui contribua aussi à la créer et à la maintenir fut la dénomination d'*Asine* de Laconie par opposition à l'*Asine* d'Argolide, donnée à la ville Messénienne par les historiens de la guerre du Péloponnèse. ....

*Messenia*. Cette division politique du Péloponnèse ne s'établit qu'après le retour des Héraclides. Homère ne la connaît pas. Il met dans la dépendance d'Agamemnon tout le littoral du golfe Messéniaque, et attribue au royaume de Nélée toute la côte orientale jusqu'à la Pisatide. Mannert dit que les commentateurs ne savent où placer les sept villes promises à Achille, et pense qu'elles devaient se trouver dans l'angle sud-ouest de la Messénie. S'il se fût attaché davantage aux textes d'Homère et de Pausanias et moins aux commentateurs, et surtout à Strabon (3), il ne fût pas tombé dans ce que nous

(1) Paus. loc. c. 24.

(2) Polyb. lib. v. § 19.

(3) Strab. viii. c. v.



regardons comme une erreur. Homère suit l'ordre géographique de l'Est à l'Ouest, en commençant par Cardamyle, qui est un point de départ certain ; Pausanias, ne se fondant que sur les traditions, suit exactement le même ordre, depuis Cardamyle jusqu'à Pedasus, et toutes les épithètes des villes homériques conviennent parfaitement aux lieux que le topographe grec leur identifie.

*Corone*, ville maritime à la droite du Pamisus, en venant de Messène, au pied du mont Temathias et près de l'emplacement d'Æpea, ville homérique. L'étymologie du nom de cette dernière ville convenait à son site, comme l'ordre dans lequel Homère la nomme convient à sa position à l'Ouest des *vastes prairies* de Nisi où devait être située Anthea. Les ruines de Corone ont été vues par M. le colonel Bory de Saint-Vincent sur la plage de Pétalidi et au-dessus s'élèvent sur les rochers les murs en assises irrégulières de l'acropole hellénique.

Paulmier (1) s'étonne que Scylax n'ait pas nommé Corone ; c'est au contraire une preuve de plus en faveur de l'antiquité contestée de cet écrivain : Corone ne fut fondée que lors du rétablissement des Messéniens par Epaminondas.

*Pamisus*. Les sources de ce fleuve sont pour nous les magnifiques Kephalo-Vrissy d'Hayos-Flores qui forment un lac et des marais étendus près desquels nous avons vu les fondations d'un petit édifice antique cité par Gell. Nous croyons que c'est à tort que l'auteur du Voyage en Grèce rejette la distance de 100 stades assignée par Strabon au cours du Pamisus : c'est exactement la distance à la mer des sources dont

1 Exercit. in. auct. grec. p. 272

nous venons de parler , et leur position répond bien à celle que Pausanias assigne aux sources du Pamisus. Ce qui prouve encore que ce voyageur grec ne faisait pas remonter, au-delà de Messène , le cours du Pamisus par la branche nommée aujourd'hui Mavrozoumèna , c'est qu'il n'est plus question du Pamisus dans la description de la vallée supérieure dont il nomme tous les torrens.

Nous nous sommes étendu sur ce fait , parce que nous avons reconnu que les Grecs anciens comme les modernes n'attachent pas la même idée que nous à la source ou à l'origine d'un fleuve ; ils ne la fixent pas à l'origine de l'afiluent le plus éloigné de son embouchure , mais ordinairement à la source la plus remarquable. Les vallées de la Grèce , bien différentes en cela des vallées du nord de l'Europe , sont sans eau dans la majeure partie de leur étendue , et il était tout-à-fait dans le génie de la Grèce de ne personnifier un fleuve qu'à partir du lieu où on le voyait naître. J'ajouterai une observation de même nature , et qui me paraît également essentielle , c'est que les Grecs modernes , et peut-être même les anciens , n'emploient jamais cette expression de rive droite et rive gauche d'un fleuve en le personnifiant en quelque sorte dans sa marche descendante.

*Asine* , ville maritime du golfe de Messénie , la première que l'on rencontre après avoir doublé le cap Acratas ; à même distance ( 40 stades ) de ce cap et de Colônides , à xv milles de Mothone et xxx de Messène ; mentionnée comme subsistant encore au temps d'Hiérocès. Contre l'usage général de la placer à moitié chemin de Coron au cap Gallo , nous la supposons dans l'emplacement même de Coron , et nous nous appuyons sur les faits suivans :

1<sup>o</sup> Nous avons parcouru la côte jusqu'au cap Gallo

sans trouver ni ruines d'aucune espèce, ni port, ni plage qui convinssent à l'importance d'Asine ;

2° Les distances de Peutinger s'accordent parfaitement avec la position de Coron, et ne peuvent convenir à aucune autre ;

3° La pointe qui s'avance dans la mer est criblée de citernes antiques ; la chaussée ou l'éperon sous-marin qui forme le port est de construction antique ; enfin, malgré les immenses travaux des Vénitiens, on trouve encore dans l'intérieur de la ville une tour et diverses ruines romaines. Il y eut donc ici une ville antique, et le seul bon port de toute cette côte ; l'importance historique d'Asine comme ville maritime (1), et les données purement géographiques, ne permettent pas de la placer ailleurs. Nous discutons ensuite les opinions contraires, et nous cherchons à expliquer le transport du nom de Coron des ruines de cette ville à celles d'Asine.

Nous remarquons à l'article *Colonides* que ce n'est pas par *voisine de Corone*, mais par *limitrophe de Corone*, que l'on doit traduire Ὀμρορς.

*Coryphasium*. On voit dans Thucydides que les Lacédémoniens avaient perdu le nom antique de Pylos ; ils nommaient Coryphasium le cap sur lequel elle était située, et étendaient même ce nom à la contrée alors déserte qui l'entourait. Ce fut lors de l'expédition de Démosthènes que le nom homérique fut rendu par les Athéniens à la place forte qu'ils y construisirent.

Ce cap rocheux était limité au Nord par le petit port nommé aujourd'hui *Boïdokilia* (Ventre de Bœuf), que nous croyons le *Buphras* de Thucydides (1), à l'Est par des marais, et au Sud par la petite entrée de la rade de

(1) Thucyd. iv. p. 252 et 329. Laur. valla.

Navarin, que nous croyons le *Tomeum* du même auteur en le faisant dériver de *Τομαῖον sectum* ou de *Στόμιον ostiolum*.

Tous les géographes et tous les traducteurs de Thucydides, s'appuyant sans doute de l'autorité d'Étienne de Byzance, ont appliqué ces deux noms, Buphras et Tomeum, à des montagnes. Notre interprétation nous semble beaucoup plus d'accord avec l'origine de ces deux noms, les localités et le sens général du texte. On peut consulter à cet égard le plan très exact de la position de Pylos, levé par M. le colonel Bory de Saint-Vincent.

A l'article *Elide*, nous faisons remarquer la coïncidence des divisions anciennes et modernes. L'Elide basse ou *Cæle* répond exactement aux divisions modernes dites *Τμήμα Κάμπου κάτω ποταμοῦ* et *Τμήμα Κάμπου ἄνω ποταμοῦ* ou aux deux sections des plaines au Nord et au Sud du Pénée. Le territoire des Acroriens, qui pour nous n'est autre chose que la haute Élide par opposition à l'Élide basse ou *Cæle*, se retrouve avec exactitude dans le *Τμήμα Κάπελης* ou section *Kapelis*, qui embrasse tout le cours supérieur du Pénée et une partie du plateau du mont Pholoé. Il est très remarquable que la province Arcadienne de *Karystæna* dépasse aujourd'hui le fleuve Érymanthe et s'étende sur une partie du plateau de Lala, comme faisait jadis l'Arcadie par rapport à l'Élide; en sorte que les limites actuelles sont probablement dans la place même des Hermès de l'antiquité, quoique ces limites n'aient rien de naturel.

*Acrorii*. Étienne de Byzance, et d'après lui, Mannert et presque tous les géographes modernes, placent les Acroriens dans la Triphylie, tandis que pour nous ils sont séparés de cette province par la Pisatide et le cours

de l'Alphée. On voit que Mannert, conduit sans doute par l'analogie de signification des noms, les confond avec les *Paroreates*. Cette opinion nous paraît dénuée de toute probabilité géographique et ne reposer que sur un abus d'induction étymologique. Xénophon, dans un même passage (1), distingue bien, des villes de la Triphylie, *Lasione* et les Acroriens. Il montre ainsi que Polybe (2) et que Diodore (3), que Lairone et les villes des Acroriens étaient sur les routes de Psophis à Pylos et de Psophis à Olympie ; et en outre, Hérodote, Polybe et Pausanias, qui tous nomment, ou en totalité ou en grande partie, les villes de la Triphylie, ne font pas mention de *Thraustum*, d'*Alium*, d'*Eupagium*, d'*Opus*, noms probablement altérés, mais les seuls connus des villes des Acroriens.

L'article *Cyllène* nous donne occasion de remarquer encore une de ces erreurs de la table de Peutinger, qui lui donne à nos yeux le caractère d'une compilation plutôt que d'un travail original. Pausanias et Strabon s'accordent pour placer Cyllène à 120 stades d'Élis, Pline à 5 milles, ou suivant Dalecamp, à 2 milles du cap Chelonatès. Ces données et les circonstances topographiques ne permettent pas d'adopter d'autres positions que le port de Clarentza ou quelques petites plages voisines ; cependant Peutinger, en traçant la route de Dyme à Élis, met Cyllène à égale distance (xiv milles) de ces deux villes, ce qui a engagé plusieurs géographes à porter Cyllène beaucoup plus au nord. Observons d'abord : 1° que 28 à 29 milles, double de la distance

(1) Xénoph. græc. viii et iii.

(2) Polyb. iv. § 73 et v. § 103.

(3) Diod. i. p. 622.

d'Élis à Cyllène, forment réellement la distance de Dyme à Élis par la *route directe*; 2<sup>o</sup> que l'auteur de la table ne pouvait ignorer la distance de Cyllène à Élis (120 stades ou 15 milles) donnée à-la-fois par Strabon et Pausanias : croyant alors la route à-peu-près directe, il a partagé la distance en deux parties égales et placé Cyllène à moitié route.

*Diagon* (Διάγων). Pausanias désigne le fleuve *Diagon* comme se jetant dans l'Alphée, *absolument vis-à-vis* de l'Érymanthe, et séparant l'Arcadie du pays de Pise. Ce fait, très rare en topographie, de la convergence en un même point de deux affluens à cours directement opposé, s'applique avec exactitude au torrent dit Tzemberoula-Potamos. Sylburge, et après lui Paulmier de Grentesmenil, ont voulu remplacer Διάγων par Ιάων, fleuve d'Arcadie nommé par Denys et Callimaque. L'étymologie du premier nom, Διάγω, *Dirimo*, convient trop bien à ce fleuve, séparation de l'Élide et de l'Arcadie, pour que nous adoptions ce changement.

*Samicum*. L'article relatif à Samicum nous donne lieu de faire remarquer une altération du texte de Strabon; on y lit aujourd'hui (tom. III, p. 62, éd. Gosselin): « Samicum entre Lepreum et le fleuve *Anigrus*, à 100 stades de l'un et de l'autre ». Les positions de Samicum et de Lepreum ont été parfaitement déterminées. Les distances de Samicum à Lepreum d'un côté et au fleuve Alphée de l'autre, sont exactement de 100 stades, tandis que l'*Anigrus* vient passer presque au pied des murailles des Samicum. C'est donc par *Alpheius* et non par *Anigrus* que Xylander eût dû remplacer l'ancienne lecture *Annius*.

*Palæo-Moukli*, nom moderne d'une ville importante du moyen âge qui entourait un pic rocheux et défendait



le défilé du *Parthenius*. Les ruines que nous y avons vues appartiennent à une ville du moyen âge; cependant Fourmont, qui, contre l'ordinaire, décrit avec assez d'exactitude ses quatre enceintes successives de cette ville, y mentionne des soubassements antiques. Nous présumons que c'est ici que l'on doit placer l'enceinte de Télèphe et le temple de Pan, et que les ruines plus récentes appartiennent à l'importante ville de Nikli des chroniques de Morée. Cette ville aurait succédé à Tegée qui aurait seulement maintenu l'évêché au milieu de ses ruines comme l'indique le nom d'Episkopou qu'elles ont conservé jusqu'à ce jour. Le nom de *Nikli*, de la chronique de Morée, ne serait qu'une altération du *Moukli* des autres écrivains byzantins. Nous croyons inutile de nous arrêter à réfuter l'erreur qui faisait de Nicli, Amyclées.

*Brenthe oppidum et Brentheates fl.* Dans l'article relatif au fleuve Brenthéates, nous avons occasion de remarquer combien la connaissance de la géographie naturelle d'une contrée peut être utile à l'intelligence des textes qui la concernent. Aucun des traducteurs de Pausanias ne put se décider à traduire ainsi littéralement ce passage du 28<sup>e</sup> chapitre de la description de l'Arcadie. « *Les ruines de Brenthe sont à la droite du chemin et là sort le fleuve Brenthéates, qui, après 5 stades de cours, se jette dans l'Alphée.* » Cette sortie d'un fleuve qui, après moins d'un quart de lieue se jette dans l'Alphée, leur parut un non-sens, et on interpréta ainsi, au lieu de traduire : « *Tous voyez sur la droite du chemin les ruines de la ville de Brenthès, près desquelles passe le fleuve Brenthéates qui, après, etc., dès lors les géographes cherchèrent le fleuve Brenthéates dans l'un des grands torrens à long cours qui descendent dans la plaine de Mégalopolis.* Le hasard nous a mieux

servi : en descendant du château de Carytène et en suivant la route de Pausanias, nous avons trouvé sur la droite du chemin un magnifique Képhalo-vrissy ou source-mère, qui sort du rocher à la droite du chemin et se jette dans l'Alphée après cinq stades de cours. Nous n'avons aperçu, il est vrai, aucune ruine, mais le pays était couvert de halliers et nous ne songions pas alors à y chercher Brenthès. La position convient d'ailleurs parfaitement à l'itinéraire de Pausanias.

---

## VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE CENTRALE ,

de septembre 1831 à juin 1832 ,

Par M. ADAM DE BAUVE.

---

Parti de Cayenne le 22 septembre, j'arrivai au *Ouanary* le 25.

Le commandant d'Oyapock, que je devais attendre, n'arriva que le 15 octobre. Le 17, je quittai le *Ouanary* et je me rendis au chantier du Gabaret, pour prendre les vivres qui m'étaient fournis par le magasin général. J'éprouvai de grandes difficultés pour avoir des canots, je fus obligé de passer le *Saut* et d'en aller chercher à *Maripa*; il se trouvait très peu d'Indiens à *Oyapock*, la plupart étaient à *Ouassa*. Ceux qui restaient n'étaient point disposés à me suivre. Je ne pus en engager que quatre avec lesquels je redescendis au *Ouanary*, le 21,

afin que le commandant M. Lagrange, les assurât que mon voyage était entrepris sous les auspices de M. le gouverneur, car divers individus s'étaient déjà réclamés du gouvernement, par les ordres duquel, disaient-ils aux Indiens, ils remontaient dans l'intérieur. J'aurais vivement désiré que M. Lagrange eût pu monter avec moi jusqu'au premier *Saut*; sa présence m'eût été de la plus grande utilité, mais sa santé ne le lui permit pas. Les instructions qu'il donna aux Indiens qui devaient m'accompagner dans mon voyage furent bientôt oubliées.

Enfin le 1<sup>er</sup> novembre, je résolus de passer le *Saut*; heureusement j'y trouvai le capitaine Alexis avec quelques-uns des siens, car il m'eût été impossible de le gravir n'ayant que cinq individus pour tout équipage de deux forts canots. Le long temps que j'avais séjourné au Ouanary ne me permettant pas d'attendre davantage, la saison déjà avancée me faisait craindre de manquer d'eau.

J'engageai le capitaine Alexis à retourner avec moi et à m'accompagner jusque chez Wananicka pour lui transmettre les instructions du commandant dont mes guides étaient porteurs, tant pour lui que pour les autres chefs relativement à mon voyage. Accompagné par lui je devais attendre d'heureux résultats des conseils et même des ordres qu'il pouvait donner, car il est généralement respecté dans tout l'*Oyapock*.

Je demurai jusqu'au 6 novembre sur son établissement situé à environ trois lieues dans la rivière *Aramatabo* affluent de la rive ouest de l'*Oyapock*, occupé à réparer mes canots dont l'un était en très mauvais état. Enfin au moment de partir le capitaine Alexis reçut l'ordre de se rendre au Ouanary; il me promit de me rejoindre soit à l'embouchure du Camopi, soit chez Jawa-rassigue, premier chef *Oyampi*.

Le 8, j'arrivai à *Wayerarou*, établissement situé à une journée de *Saint-Paul*, naguère habité par un grand nombre d'Indiens rassemblés par les missionnaires, aujourd'hui séjour d'un individu de nation *Piriou* et de sa famille. Là je fus obligé d'acheter une embarcation, l'une de celles que j'avais achetées à *Oyapock* ayant touché si malheureusement sur une roche qu'elle était entièrement fendue.

Les Indiens rapportent sur ce lieu la tradition suivante : il y a bien long-temps, disent-ils, un animal redoutable par sa taille et deux cornes élevées semblables aux piquets avec lesquels les pêcheurs retiennent leurs canots et qu'ils appellent *Ayarous* surgit en ces parages. Cette bête monstrueuse était d'un rouge éclatant. Sa rage s'exerçait non-seulement sur les femmes et les enfans mais même sur les hommes armés dont les flèches s'émoussaient sur son corps; les habitans furent forcés d'abandonner cet endroit jusqu'au temps des missions et il retint le nom de *Waywarou* (deux *ayarous*).

J'arrivai le 13, devant l'embouchure du *Camopi* où je fus atteint par la fièvre ainsi que plusieurs de mes gens. J'y restai jusqu'au 16, et le 17 j'arrivai chez le capitaine *Jawarassigue* ou *Wawarassigue*. J'y attendis *Alexis* jusqu'au 20. Ne le voyant pas arriver je me décidai à continuer mon voyage. J'atteignis, le 22, l'établissement de *Tapayavar* voisin de celui du capitaine *Wananicka*, situé à environ 63 lieues du premier saut. Là je trouvai le sieur *Probert*, caboteur, qui remontait le fleuve pour faire des échanges avec les Indiens et *M. Lacordaire*, naturaliste, qui s'occupait d'entomologie. Ayant appris que je pourrais obtenir sur les *Roucuyennes* des renseignemens certains dans le *Jaroupi*, rivière située à environ neuf lieues plus bas, je me décidai d'autant plus facilement à

la visiter que la baisse des eaux me faisait craindre les plus grandes difficultés pour continuer à remonter l'Oyapock. M. Lacordaire desira venir avec moi, ce que j'acceptai avec une vive satisfaction.

Nous redescendîmes l'Oyapock le 25 jusqu'à l'embouchure du Jaroupi où nous vîmes coucher le lendemain soir.

L'embouchure de cette rivière est ouest; elle descend ensuite jusqu'au N.-O. et reprenant ensuite le sud et le S.-S.-O. court presque parallèlement à l'Oyapock dans un espace de 7 à 8 lieues. On trouve *deux cascades* à pic situées à environ  $3\frac{1}{4}$  lieues l'une de l'autre; au-dessus de la dernière domine, comme une citadelle, la *case* de Parananouba, capitaine du Jaroupi. Maintenant que ces cascades sont à sec, elles présentent l'aspect le plus pittoresque; l'hiver, le spectacle doit être effrayant. Nous fûmes parfaitement reçus par le capitaine chez lequel nous arrivâmes le 28, nous étions les premiers blancs qui eussent paru dans ces parages. Je fus retenu par des coliques bilieuses jusqu'au 2 décembre que, quoique mal portant, je quittai cet *établissement*. La rivière est libre, nous fîmes environ six lieues. Le 4 nous arrivâmes au pied d'un *Saut* tellement à pic, que craignant de ne pouvoir le redescendre lorsque les eaux seraient hautes, ce qui ne pouvait tarder, vu que la pluie tombait abondamment depuis plusieurs jours et que ces rivières croissent aussi subitement qu'elles s'abaissent, j'y laissai mes canots et me rendis par terre à une *habitation* située à peu de distance. Là toutes les communications sont par terre. Au dessus du saut le Jaroupi, qui conserve toujours une assez grande largeur (à-peu-près comme le Gabaret), se partage en deux branches: l'une qui se jette au N. O. et l'autre qui court parallèlement à l'Oyapock auquel

elle se rejoint et qui prend le nom d'*Arataoua*; cette division a lieu à environ 25 lieues de l'embouchure. Le 10 décembre, M. Lacordaire, forcé de revenir à Cayenne pour ses affaires et sa mauvaise santé, se sépara de moi. Les productions du Jaroupi sont les mêmes que celles d'Oyapock. On trouve chez les habitans plus de cordialité et moins d'importunités. Ce qui m'avait principalement décidé à visiter cette rivière, était l'assurance que j'avais reçue de pouvoir communiquer avec les Roucouyennes, avec lesquels on eût pu gagner le *Maroni*; mais je reconnus encore le peu de foi que l'on doit accorder aux assertions des Indiens; il est impossible d'y ajouter la moindre créance. Cependant un Indien nouvellement établi s'offrit à me mener à *Mapari* où il allait chercher sa famille; je crus faire une bonne acquisition et je l'engageai avec moi ainsi que deux autres individus. Une plus longue exploration devenant inutile, je descendis le 12, et, remontant ensuite l'Oyapock, je me retrouvai le 14 chez *Tapaywat*, où je fus abandonné par tous mes Indiens d'Oyapock et par un inulâtre que j'avais engagé avec moi comme chasseur.

Je continuai ma route le 16 n'ayant pour interprète qu'Orapoi, le jeune Indien que j'avais avec moi depuis 1828. Je remontai le fleuve avec autant de rapidité qu'il me fut possible, mes guides s'étaient embarqués sans flèches; mes fusils, vu le mauvais temps, m'étaient inutiles; j'arrivai, le 21, harassé de fatigue et de faim chez José Antonio, j'y trouvai pour me restaurer de la bouillie de tabac (macouré).

L'établissement de *J. Antonio* est maintenant considérable : il s'y trouve une quarantaine d'individus venus d'*Agamiware*; il est inconcevable les changemens qui se sont opérés depuis l'année dernière. En bas divers



établissmens se sont formés; d'autres, et c'est le plus grand nombre sont abandonnés; l'aspect est singulièrement changé. José Antonio m'engagea vivement à ne pas prendre la *route de Mapari* pour me rendre chez les *Coussaris* où je voulais aller, il me représenta que je trouverais déserts les *établissmens* situés sur l'*Agamiware* où j'avais pu me procurer des vivres l'année dernière; il m'indiqua, dans le S.-O., une rivière appelée *Cououra*, habitée par des Indiens qui communiquaient avec les *Coussaris*, et que, chez eux, j'obtiendrais non-seulement des renseignemens sur les parages que je me proposais de parcourir, mais encore que je serais à même d'observer diverses productions étrangères à l'Oyapock et aux rivières que j'avais visitées précédemment; m'étant procuré des guides je quittai le 23 l'établissement de J. Antonio. Dans un espace d'environ six lieues *quatre habitations* qui, l'année dernière, étaient cultivées se trouvent désertes. Je vins coucher, le 24, à l'embouchure de la crique *Acao* qui se nomme aussi *Oraporoutoua*. Le 25 à midi, je fus forcé de la quitter: elle est obstruée d'une quantité de bois tombés depuis peu. Je pris ma route par terre S.-O. Depuis plusieurs jours des maux de dents continuels, fruit des bivouacs dans des endroits humides, ne me laissaient aucun repos; je m'arrêtai vers les six heures; tout le terrain que je parcourus cette journée est coupé de marécages et de mornets; des endroits élevés on découvre souvent les nombreux bassins de la crique *Acao*.

26. Route O.-S.-O. Traversé à neuf heures la crique *Touatou* qui, en cet endroit, court du S. au N. Marécages. De midi à deux heures, traversé des montagnes élevées qui se prolongent au S., route S.-S. O. S.-O.-O. Quatre heures  $3\frac{1}{4}$  traversé *Petouatou*, O.-N.-O. Arrivé à

six heures sur un *établissement* enveloppé par cette crique depuis le S.-S.-E. jusqu'au O.-N.-O. Là je séjournai jusqu'au 28 pour renouveler mes provisions. A peu de distance de ce premier, dont le chef se nomme Auaycar, se trouve un autre *établissement* assez considérable, et après avoir traversé un bouquet de bois, on entre dans d'immenses abatis neufs bornés au S.-O. par la crique Petouatou. Dans un espace de quatre heures je la traversai trois fois. Vers midi j'eus à gravir une chaîne de montagnes dont le côté E. est bordé par cette même crique. Descendant ces montagnes au S., on se trouve dans une gorge étroite, profondément encaissée des deux côtés. A quatre heures je traversai *Oyapock*, qui est moins considérable en cet endroit que *Petouatou* et j'arrivai à six heures sur l'*établissement* d'un Indien nommé *Rouapirer*. Là je vis une femme remarquable par une obésité rare parmi les Indiens. Je fus surpris de l'activité des habitans de cet *établissement* : l'un travaillait une couleuvre, l'autre faisait un arc, les plus jeunes s'occupaient à monter des flèches, les femmes avaient toutes leur occupation. Ils ne montrèrent point cette sotte curiosité que témoignent les Oyampis à l'aspect d'un blanc. Cependant établis depuis peu en ces parages la plupart d'entre eux n'en avaient jamais vus. Mes guides engagèrent Rouapirer et un autre Indien à venir avec nous.

Le 29 je traversai encore *Oyapock* ; marchant au sud dans un terrain élevé. A midi nous traversâmes une crique qu'ils appelaient *Arouzouma* qui prend sa source dans le N.-E. A cinq heures, j'arrivai sur un *établissement* assez considérable abandonné depuis peu. Les cases étaient entièrement revêtues d'écorce de bois dans toute leur hauteur, et l'entrée se fermait avec des piquets; les in-

cursions des Roucouyennes nécessitaient ces précautions inusitées, et la crainte de ces voisins redoutables était cause de la désertion des habitans qui n'osaient leur résister. Le propriétaire d'une de ces cases se trouvait là et demeurait sur l'établissement de Rouapirer ; lui et les autres avaient, en se retirant, laissé des jarres, des platines et tous les instrumens nécessaires pour faire du couac et de la cassave ; les abatis sont remplis de vivres de toute espèce. Ce lieu me parut propre à former un dépôt, et on pourrait même s'y fixer quelque temps et de là diriger sur divers points tels que les sources d'Oyapock et du Maroni, les opérations de l'exploration de la Guyane centrale. Je donnai à l'Indien que j'avais trouvé sur cet établissement et qui y était venu chercher quelques objets dont il avait besoin, une hache et un camisa, pour qu'il laissât dans sa case divers menus ustensiles tels que couleuvres et manarets et qu'il ne la dégradât pas, lui faisant dire que je voulais y venir demeurer l'été suivant. Moyennant ces objets il répondit que je pouvais me regarder dès à présent comme propriétaire de sa case et de son abatis, qu'il n'en emporterait rien et que même il y viendrait de temps en temps y faire du feu pour la conserver jusqu'à mon arrivée. Rouapirer me fit dire que si je voulais aussi lui donner un sabre et une hache, il aurait soin de conserver intact son *établissement* qu'il venait d'abandonner ; qu'il était situé à une journée plus loin sur une *rivière* qui se jetait dans l'*Amazone*, et il s'offrit de m'y conduire, résolu, disait-il, à le brûler si je ne l'achetais pas. Je l'emmenai avec moi voulant voir l'état des choses avant de conclure le marché quoique peu onéreux.

Le 30, je traversai plusieurs criques ; route S.-O. S. O.-S.-O. A 11 heures rivière *Couroumourirou*, profonde.

Ses eaux sont noires, elle vient du N.-E. A cinq heures je trouvai l'établissement nouvellement abandonné par Rouapirer. Comme sur celui de la veille je trouvai des platines, des jarres, des pierres à grager et de vastes abatis de manioc, d'ignames, bananes, cannes à sucre et patates. Je donnai un sabre et deux brasses d'étoffe bleue à Rouapirer qui me promit de veiller à ce que cet établissement ne se dégradât pas. Comme il sera obligé d'y venir encore long-temps pour se procurer des flèches, je suis persuadé qu'il tiendra sa parole d'autant plus sûrement qu'un autre intérêt que celui de tenir à notre convention l'appellera souvent en ces lieux. Ainsi dans un espace d'environ douze lieues l'expédition trouvera deux établissemens garnis de vivres dans la position et à la distance la plus favorable pour en faire le centre de ses opérations. Je résolus de m'arrêter un jour ou deux pour renouveler mes provisions ; dès la nuit mes Indiens prirent cinq aymaras dans *Couroumourirou* qui coule au pied de l'établissement et qui déjà est de la largeur du Gabaret : dans la journée on me tua encore une biche et un maïpouri. M'étant avancé environ deux lieues dans l'est de l'établissement, marchant dans un terrain assez élevé et découvert, abondant en salsepareille et en cacao, je trouvai une rivière un peu moins grande que *Couroumourirou* que mes Indiens me dirent être *Piraoëri* peu distante d'*Inipocko* qui se trouve plus bas.

Janvier 1832. — L'abondance de mes provisions me força à séjourner plus long-temps que mes guides ne l'eussent désiré, il leur tardait de retourner. Si j'avais pu les engager à demeurer avec moi, je serais resté sur cette habitation, la position étant aussi avantageuse qu'on peut la désirer pour l'exploration de l'intérieur : ne

pouvant suivre ce projet, je m'occupai toute la journée du 1<sup>er</sup> janvier 1832 à faire boucaner de la viande et du poisson qui, quand ils sont parvenus à un état parfait de dessiccation, se réduisent facilement en farine; ce mode de préparation que j'avais vu pratiquer au Brésil par les Indiens offre l'avantage de pouvoir transporter une grande quantité d'alimens sous un très petit volume, car il suffit de quelques pincées de cette espèce de farine de viande et de poisson pour faire une bouillie très nourrissante.

Le 2 je continuai ma route à travers d'anciens abatis, maintenant couverts de ronces et de lianes. Route S.-O. S.-S.-O. O. S.-O. à deux heures je traversai le *Rouapira* (c'est le nom que mes guides me dirent que prenait le Couroumourirou en cet endroit) sur des bois que je fis établir sur un barrage de roches. Après avoir dépassé une assez grande quantité de terrain plat, couvert de caeos, on trouve des montagnes; je m'arrêtai à cinq heures.

Le 3 j'arrivai sur un *établissement* composé d'une vingtaine de familles, situé sur le Rouapira qui le contourne. Le 4, mes guides, sans vouloir se reposer, partirent avec tant de précipitation que je ne pus informer que M. Lagrange de ma position.

Les individus de cet établissement sont de nation *Aoutas*, peuplade qui, d'après les renseignemens que je recueillis, habite les rives de *Cououva* et s'étendent au loin dans l'O.-N.-O. Ils me dirent que le Rouapira allait se jeter à l'Amazone et qu'il y venait quelquefois des Portugais tirer de la salsepareille. Je voulais descendre cette rivière, mais personne ne voulut venir avec moi. Deux individus s'offrirent de m'accompagner jusqu'à Cououva où, disaient-ils, je pourrais peut-être trouver

les moyens de communiquer avec des blancs. Le chef de l'Aldée se nomme Avivara. Je vis, en cet endroit, une femme parvenue à un tel état de vieillesse et de décrépitude que la peau de son ventre retombe en forme de tablier ; les chaires de ses fesses se détachent et se rejoignent avec celles des genoux et des jambes ce qui ne ressemble pas mal aux braies des Bretons ; elle est de nation *Wagne* et s'est retirée dans ces parages lors de la destruction de cette peuplade. Elle connaît le capitaine Alexis ; du temps des missions, dit-elle, il était enfant, qu'elle était déjà mariée. Elle conserve tout son entendement , et quoiqu'elle ne marche qu'avec beaucoup de peine sa mémoire est beaucoup meilleure que ne l'est ordinairement celle des Indiens.

Voulant reconnaître Cououva et visiter une nation nouvelle, je partis le 5 avec deux individus portant mon bagage. Après trois jours d'une marche rapide et fatigante à travers des marécages et des montagnes, tenant toujours le S.-O. et l'O.-S.-O. mouillé de nuit comme de jour, j'arrivai le 8 sur un établissement situé sur le Cououva. Les Indiens témoignèrent la plus grande surprise à ma vue ; elle fut encore augmentée quand ils surent que je venais de Cayenne.

Le 9 je visitai les environs , dans un espace d'une lieue et demie ; il se trouve des deux côtés de la rivière *six habitations* peu éloignées l'une de l'autre où sont rassemblés cent et quelques individus. Je me décidai à séjourner quelque temps sur cette rivière pour observer les usages de ses habitants.

La langue est la même que celle des Oyampis, les mœurs me paraissent peu différentes. Au macouré, ils joignent un autre ragoût qui se nomme Icauyva ; voilà comme il se prépare : on prend plusieurs morceaux de racine



de manioc, on les gruge, on les met ensuite, réduits en farine, dans un canari où on les brasse avec de l'eau. Quand le tout a été bien battu, on le laisse macérer et on le fait bouillir en y ajoutant de l'eau filtrée sur de la cendre de pineau, jusqu'à consistance de colle, on le sert ensuite et chacun trempe sa cassave dedans. Chez les Aoutàs ainsi que chez les Oyampis leur imprévoyance ne peut se comparer qu'à leur paresse. Quelquefois leurs cases sont pleines de bananes en telle quantité qu'elles pourrissent, et comme ils n'ont pas le soin de les remplacer à mesure, ils s'en trouvent privés pendant long-temps. Une forte contusion au pied me força de demeurer dans mon hamac jusqu'au 15; des pluies continuelles, même sans cet accident, ne m'eussent pas permis de m'écarter beaucoup.

Je lisais ou je m'efforçais de fixer mes idées sur quelque point étranger à ce qui m'entourait pour me distraire des ris hébétés de mes stupides hôtes qui, les yeux fixés continuellement sur moi, éclataient d'un rire épais à la moindre action qui leur est étrangère; en se secouant dans leur hamac de manière à me faire craindre la chute du carbet.

Jusqu'au 12 je ne vécus exactement que de macouré et d'icarayva, aucun des individus de la case dans laquelle je me trouvais, n'allant à la chasse. J'envoyai Orapoï aux environs pour qu'il tâchât de me procurer quelque autre chose; il me rapporta un assez fort morceau de poisson boucané qu'il avait acheté pour un couteau.

Nos délicats et gourmets citadins, assis chaque jour à une heure fixe près d'une table servie avec recherche, ne sauraient croire la joie et le bien que procure un morceau de poisson boucané, bouilli sans graisse ni sel,

quand depuis plusieurs jours on ne vit que de bouillie de tabac vert dans laquelle on trempe un morceau de cassave. Ceux même qui, sans être habitués à des mets recherchés, ont un ordinaire frugal et réglé ne sauraient s'en faire une idée. En France, la nourriture du paysan le plus pauvre est préférable à celle du sauvage; le pain de seigle est nourrissant, la pomme de terre offre un aliment sain, mais s'il se trouve quelques sucs dans la cassave ils ne peuvent être que malfaisans. Chez le sauvage, à trois jours d'abondance, succèdent quinze jours de disette.

C'est être bien seul que d'être entouré de sauvages dont on entend à peine la langue, dont les usages et les mœurs sont tellement étrangers à la manière d'être des hommes civilisés, que des réflexions, et des réflexions souvent bien tristes se présentent en foule.

Combien devient petit auprès du sauvage habitué à braver, tout nu, les intempéries de l'air, l'homme civilisé, d'ailleurs si au-dessus de lui par ses connaissances et l'élévation de ses facultés morales. Privé de vêtements, sans les armes auxquelles il est accoutumé il ne peut subvenir à sa subsistance; son fusil, sans munition, lui devient inutile. L'Indien a toujours son arc qui lui sert en tout temps. L'homme civilisé, sans le secours de ses semblables, n'est rien: le sauvage seul se suffit à lui-même.

L'état d'abrutissement dans lequel vivent ces hommes est-il donc aussi malheureux que nos idées nous portent à le croire; privé du luxe et des jouissances que nous enfantons, de la multitude de nécessités que nous nous créons et que nous ne pouvons obtenir qu'au moyen d'une foule de bras, le sauvage a reçu de la nature l'instinct nécessaire pour pourvoir, en tout temps, à son existence; ses jouissances mêmes, brutes comme lui, il ne les doit qu'à lui seul;

une famille de huit à dix individus, souvent beaucoup moins nombreuse, isolée au milieu des bois n'a pas besoin du secours d'une autre. Les objets même des Européens s'ils les desirent si vivement, ce n'est que lorsqu'ils les voient devant eux qu'ils en éprouvent l'envie, car ce n'est pas le besoin ; s'il fallait faire une route de deux journées pour se les procurer, pour les aller chercher même pour rien, ils n'iraient pas. On m'objectera sans doute qu'en se mettant aux gages des blancs, c'est bien marquer le besoin qu'ils ont de leurs objets ; mais ceux qui se mettent aux gages des blancs sont déjà sortis de l'état de nature, ou bien ils ne cèdent qu'à l'importunité. Je ne parle pas des Indiens d'Oyapock, mais de ceux du centre de la Guyane : la vue d'une étoffe, d'une chemise, d'un collier excite vivement leur envie dans le moment où ils le voient, dix minutes après ils n'y pensent plus.

Déterminez-les à vous accompagner dans un voyage : s'ils le font, c'est plutôt pour se débarrasser de votre présence que pour obtenir un paiement, et si quelqu'un des leurs, leur demande pourquoi ils sont venus avec vous, ils ne diront pas que vous les avez bien payés ; mais : *ce blanc m'a tant tourmenté que je suis venu.*

Ces mêmes hommes, si timides quand ils se trouvent parmi nous, semblent dans leur pays reconnaître leur supériorité : jamais ils n'offrent un banc au blanc qui arrive chez eux, c'est aux guides qu'ils font le premier accueil. Combien de fois ne me suis-je pas vu au moment de céder à des mouvemens de colère, quand, essayant de faire quelque travail, ils éclataient de rire en me voyant m'y prendre si gauchement. Quelque légère dose qu'on en ait, l'amour-propre se révolte toujours lorsqu'on se voit la risée de ces êtres qui, par rapport à nos idées et

hors de chez eux, ne sont dignes que de compassion ; on oublie dans ces momens toutes les réflexions que l'on a faites, on perd de vue la vérité ; et malgré soi l'habitude de l'éducation reprend le dessus. Ravalés en quelque sorte au dessous de ces hommes que notre orgueil nous fait mépriser , on ne peut que reconnaître la profondeur d'une Providence qui a établi un contraste aussi étonnant et qui veut que l'homme civilisé, qu'elle a doué de facultés si élevées, devienne le jouet de la brute à laquelle elle n'a accordé que l'instinct.

Je cherchai, moitié en m'aidant du peu de connaissance que j'ai de la langue, moitié par l'entremise d'Orapoï, à donner à mes hôtes une idée de l'être suprême ; leur établissant d'abord qu'il leur a donné la vie , que tout doit lui être reporté, qu'il doit être imploré dans l'adversité , remercié , et qu'on lui doit des actions de grâces dans les circonstances heureuses. J'essayai de leur faire entendre qu'après la mort ils ne périssaient pas entièrement ; que ceux qui avaient vécu sans nuire à leur prochain, allaient vers le créateur, où ils obtenaient tout ce qu'ils pouvaient désirer ; qu'au contraire celui qui avait tué, volé, empoisonné éprouvait des tourmens sans cesse renaissans. Je tâchai, dans une morale aussi simple que je pouvais me l'imaginer, de leur donner des principes de conduite justes et qui fussent à leur portée. C'est ainsi que devraient en agir les missionnaires avec eux, après avoir toutefois appris la langue des Indiens chez lesquels ils se trouvent, car que signifie ce baptême qu'ils leur administrent sans qu'ils aient aucune idée du sacrement qu'ils reçoivent ? D'après notre religion le prêtre qui prostitue ainsi ce sacrement commet un sacrilège. Je voudrais d'abord donner aux Indiens une idée du créateur aussi simple que leur ima-

gination est bornée, et surtout leur inculquer des principes de morale; car, où il y a des missions, qu'y voit-on? des hommes déjà pervertis par une demi-civilisation, adonnés au vol et passionnés pour les liqueurs fortes. D'où cela provient-il? C'est que le missionnaire croit avoir rempli sa tâche quand il a inculqué à ses néophytes quelques cantiques et quelques notions de catéchisme qu'ils répètent sans comprendre ce qu'ils disent.

Les *Aoutas* n'ont que de mauvaises pirogues creusées au feu et dont ils se servent peu, leur pesanteur les rendant peu maniables dans la rivière obstruée de barres. Le *Cououva* a de 50 à 60 toises de largeur; il est profondément encaissé. Le 17, dans une excursion sur les *établissements* voisins, je rencontrai une femme dont l'état faisait pitié. Depuis un mois elle était fugitive, son mari la maltraitait si cruellement qu'elle avait voulu l'abandonner; mais personne n'osait lui accorder un asile, l'individu étant connu et redouté comme faisant des pailles; la maigreur de cette malheureuse était effrayante, elle ne se nourrissait que de quelques fruits de bois, la nuit elle couchait sur un boucan ou échafaudage élevé sur des pinots à quinze ou vingt pieds de hauteur, de peur des tigres; elle vint réclamer ma protection; mais son mari survint sur les entrefaites et voulait la poignarder à coups de flèches; quoique j'eusse le cœur navré de ne pouvoir la défendre, je fus obligé de lui abandonner cette malheureuse avec la certitude, augmentée encore par l'assertion des Indiens, qu'elle allait être massacrée. La cause de la fureur de cet homme était que cette femme avait déjoué ses desseins criminels en prévenant un individu qu'il voulait empoisonner; le misérable qu'elle avait sauvé fut le premier à la trahir. On peut voir par là quelle est la reconnaissance des Indiens.

Si j'eusse pris fait et cause pour elle, les autres qui m'excitaient à tuer l'empoisonneur se seraient jetés sur moi.

Le 18, les carbets se remplirent, de grand matin, des Indiens du voisinage et d'autres venus d'une distance assez considérable. Cent vingt individus étaient rassemblés dormant la plus grande partie du jour. L'orgie commença vers six heures du soir, les uns dansaient au son de la flûte et d'une espèce de guitare, les autres jouaient à un jeu qui a quelque rapport avec celui des houchets. Éclairés par des feux placés aux quatre coins de la salle de réception et de l'encens fumant, ils me rappelèrent la peinture que nous fait Virgile des barbares du Nord.

*Hic noctem ludo ducunt et pocula læti  
Sermento atque acidis imitantur vitea sorbis.*

Le 19, les Indiens étaient tous ivres; affreux tableau! Les uns vomissaient, les autres poussaient des hurlemens ou des gémissemens lamentables. La scène paraissait devoir s'ensanglanter. Je n'étais pas sans appréhensions; les conseils des vieilles femmes et l'ivresse sont presque également à redouter chez les Indiens. Ceux-ci commençaient à regarder d'un œil d'envie le peu de bagage que j'avais; j'étais déterminé à le défendre. Mes appréhensions se réalisèrent: en effet, vers cinq heures, l'Indien dont j'ai parlé plus haut (celui qui voulait tuer sa femme, ce qu'il exécuta en effet) me demanda une chemise et un pantalon; je le refusai; il s'en alla mécontent, se remettre dans son hamac et engagea les autres à me dévaliser; il revint bientôt accompagné de deux de ses camarades et s'approchant de mes catouris se mit en devoir de les ouvrir. Deux fusils étaient suspendus au dessus de ma tête; mais j'étais tellement entouré qu'il m'eût été impossible de m'en servir non plus que de



mon sabre, ce qui d'ailleurs n'entrait pas dans mon plan de défense. Orapoï, tremblait dans son hamac et me disait de ne point faire de résistance. Me levant sur mon séant, je tirai un pistolet de poche et je dis aux Indiens d'une voix ferme, leur indiquant en même temps par gestes de remettre mes pagaras où ils les avaient pris ou que j'allais les tuer. Deux se retirèrent, l'instigateur au contraire coupa une des cordes d'un catouri avec son couteau ; je tirai alors sur lui à bout-portant. Ceux qui m'entouraient voyant mon geste agitèrent violemment mon hamac en se retirant. Je le manquai.... Tout le monde s'écarta, je me levai et Huaracriou, c'est le nom de mon antagoniste, se rua sur moi et me frappa de son couteau qui me blessa mais légèrement à la poitrine. Réservant mon autre coup de pistolet, je saisis mon poignard et lui en portai deux coups, dont l'un pénétra dans le flanc droit et l'autre le blessa à la gorge. Il tomba : je fus saisi d'horreur au cri ou plutôt au hurlement infernal que poussèrent alors les Indiens. Je me crus perdu ! je me saisis de l'un de mes fusils, et me tenant à portée de l'autre, je résolus de ne point mourir sans vengeance. Ayant quatre coups à tirer, mon sabre et mon poignard, plusieurs auraient succombé avant moi. En un instant les carbets furent déserts ; cependant j'entendais à peu de distance un bruit horrible de voix, au bout d'une heure, il était presque nuit, deux hommes âgés rentrèrent et demandèrent à Orapoï qui, pendant toute cette scène, était demeuré enveloppé dans son hamac, si je voulais les tuer. Je leur répondis que jamais je n'avais fait de mal aux Indiens, mais que je me défendrais si on voulait m'attaquer et que je tuerais ceux qui voudraient me voler ; ils se mirent alors à siffler et presque tout le monde entra. Ils m'engagèrent même

à tuer Huaracriou qui, gisant à terre, n'osait se relever et perdait beaucoup de sang. Je m'y refusai, je l'aidai à se relever et pansai ses plaies, celle de la gorge était la plus dangereuse. Je ne pense pas qu'il en meure; mais il vaudrait mieux qu'il n'en réchappât pas, car ce sera un ennemi éternel non-seulement pour moi, mais pour tous les blancs. Les Indiens se remirent à boire comme si rien ne fût arrivé, et quoique Orapoï m'engagea à me retirer avec mon bagage dans un canot, je demeurai avec eux, persuadé que cette attitude de confiance agirait puissamment non-seulement sur ceux-ci, mais encore sur ceux chez lesquels j'aurais à aller, et que je leur aurais inspiré une crainte salutaire. En effet, si j'eusse cédé et que j'eusse donné la moindre chose, j'aurais été certainement dévalisé, et si je n'eusse pas été tué sur-le-champ, on se serait défait de moi par la suite, dans la crainte que je ne revinsse un jour pour me venger.

Le 20 tout était tranquille. On emporta, le matin, Huaracriou qui, s'il en réchappe ne restera probablement pas en ces parages : je présume même que ses camarades profiteront de l'état dans lequel il se trouve pour s'en défaire en empoisonnant ses plaies.

Je ne savais trop à quel parti m'arrêter, je ne pus tirer de mes hôtes aucun renseignement. Tout ce que j'en appris, c'est qu'à plusieurs journées dans l'O. N.-O. était un *lac immense* dont les bords étaient habités par une *nation* qu'ils redoutaient beaucoup. Ne trouvant ici que ce que j'avais déjà vu chez les Oyampis, il devenait inutile d'y séjourner, je répugnais à revenir sur mes pas, j'étais on ne peut plus embarrassé, quand, le 22, arriva un individu de l'établissement que j'avais laissé le 5; il venait chercher ses parens pour boire le cachiri à l'occa-

sion de l'arrivée de ses frères, dont, l'un ayant quitté la maison paternelle depuis plusieurs années passait pour mort. Il s'était rendu chez les blancs avec lesquels il s'était accoutumé; mais le désir de revoir son père et sa mère le ramenait. L'occasion ne pouvait être plus favorable pour obtenir des renseignemens, je ne la laissai pas échapper. Je repris la route que j'avais parcourue pour me rendre à Cououva, et je mis quatre jours pour retourner au *Rouapira*. La crue des eaux avait achevé de rendre les chemins à-peu-près impraticables. J'arrivai le 26 chez Ararivara, c'est le nom de mon hôte, et j'y trouvai les nouveaux venus au nombre de six, ses fils ou neveux. J'appris qu'ils étaient venus avec un Portugais qui faisait tirer de la salsepareille, et qui était resté huit journées plus bas; eux étaient venus voir leur famille. Soterio, c'est le nom de l'Indien qui demeurait avec les blancs, parlait peu Portugais, ce qui m'étonna; mais j'eus lieu de m'apercevoir que ce n'était qu'une feinte de sa part, car il comprenait parfaitement ce que je lui disais. Je ne pus tirer de lui que la promesse de me mener où il avait laissé son patron. Je restai encore huit jours chez Ararivara, ce temps fut employé par les nouveaux venus entièrement à boire, quant au manger ils se contentaient de macouré.

(*La suite au numéro prochain.*)

---

---

SUR LES DÉCOUVERTES  
FAITES EN GROENLAND,

Communiqué par M. DE LA ROQUETTE.

Suite. (1)

---

On ne pensait plus au Groenland depuis un certain nombre d'années, quand parut *Hans Egede*, prêtre de Waagen et Gimsoe dans la Norvège septentrionale; avec lui commence une nouvelle ère dans les annales du Groenland. Cet homme extraordinaire conçut l'idée de se rendre dans ce pays lointain pour y chercher lui-même des traces des colonies qui avaient disparu et porter aux habitans la lumière de la religion. Sans prêter la moindre attention aux railleries dont on l'accablait et aux bruits qu'on faisait circuler contre lui, il marcha avec une persévérance infatigable vers le but qu'il se proposait d'atteindre et l'atteignit. Après huit ans de sollicitations infructueuses, il abandonna sa cure en 1718 et se rendit à Copenhague où il développa son projet sous les yeux de Frédéric IV qui ordonna l'établissement d'une colonie dans le Groenland et en nomma

(1) Voy. le Bulletin de mai et de juin, pages 333 et 396.

*Egède* prêtre et missionnaire. Il partit de Bergen le 3 mai 1721 et arriva, après un voyage dangereux de huit semaines dans une île située par 64° de latitude sur la côte occidentale du Groenland à laquelle il donna le nom de *Haabets oe* (île de l'Espérance); il y fonda la première colonie de *Godthaab* (bonne espérance). Ses manières affables lui firent bientôt obtenir la confiance des naturels, et leur bonheur devint l'objet de ses constants efforts, quoiqu'il n'eût pas tardé à s'apercevoir qu'ils ne pouvaient être les descendans des Européens qui, 300 ans auparavant, avaient habité ce pays. Pour retrouver ces derniers, *Egède* résolut d'entreprendre un voyage à la côte orientale; il se mit en conséquence en route le 9 août 1723 avec deux sloops; mais n'ayant pu se pourvoir d'une quantité suffisante de provisions, il fut obligé, après être parvenu à l'île de *Sermesok* par 60°, 20' de latitude, de prendre le parti de retourner sur ses pas (1). Entre le 60° et le 61° de latitude, dans le district qui porte aujourd'hui le nom de *Julianeshaab*, il trouva près d'un endroit appelé *Kakortok* une ruine remarquable qui prouvait que les Islandais avaient fait anciennement des constructions dans ce lieu, où l'on a découvert plus tard beaucoup de restes de ces temps reculés. Mais on plaçait alors tous ces monumens dans le *Vesterbygd* indiqué jusqu'à ce moment comme situé sur la côte orientale; ce qui faisait qu'on croyait être d'autant plus sûr que cette même côte devait renfermer également cet *Osterbygd* auquel s'attachait une aussi grande importance. C'est par ce motif que les navires qui, les années suivantes firent le voyage du Gro-

(1) J'ai appelé le cap le plus méridional de cette île cap *Egède* en l'honneur de notre célèbre missionnaire.

enland reçurent l'ordre d'essayer d'aborder sur la côte orientale; mais aucun ne réussit même à s'en approcher, ce qui donna l'idée de suivre une autre marche pour atteindre le but. Le major *Paars* et le capitaine *Landorf* furent envoyés au Groenland en 1728; le premier comme gouverneur, le second comme commandant d'une forteresse que l'on devait y construire. Ils emmenèrent avec eux quelques chevaux et furent chargés de traverser le pays; mais comme la terre était couverte de glaces glissantes, remplies de crevasses et de précipices, il en résulta naturellement qu'ils ne s'avancèrent pas beaucoup. (1)

Egède resta quatorze ans dans le Groenland, travaillant avec une ardeur infatigable à éclairer les habitans et à améliorer le commerce; il abandonna alors à son fils Poul Egède la suite de la tâche importante qu'il avait commencée, et retourna en Danemark pour veiller à ce qu'elle ne fût pas discontinuée. C'est donc à lui qu'appartient par conséquent l'honneur de la nouvelle colonisation du Groenland. (2)

(1) L'année suivante (1729) le lieutenant en second Richardt, qui avait hiverné à *Godthaab*, avec la galiotte *West Flieland*, ayant un équipage de 20 hommes, fit, à son retour, une nouvelle tentative pour pénétrer jusqu'à la côte orientale; mais ce fut sans succès. On lit dans un écrit du jeune Egède que la galiotte s'était tellement rapprochée de terre, que l'on faisait déjà à bord des préparatifs pour descendre sur le rivage, lorsqu'une masse de glace flottante se plaça entre le bâtiment et la terre et fit évanouir l'espoir qu'on avait conçu.

D. L. R.

(2) La côte occidentale de Groënland a, en ce moment (1834) 13 colonies, 15 établissemens de commerce moins grands, et 10 places de mission, dont quatre savoir : *Ny Herinhut*, *Lichtenfels*, *Lichteneau* et *Friederichsthal* appartiennent aux frères évangéliques.

Les colonies sont réparties savoir :



Il me reste encore à citer deux importantes expéditions : celle de Peder Olsen de Valløe en 1752, et celle d'Egède et Rothe en 1756 et 1787. Olsen partit de la colonie de *Frederikshaab* dans un bateau groenlandais en peau, appelé dans le pays bateau de femme *Konebaad* (1) accompagné de quatre Européens. Il longea la côte en se dirigeant vers le sud, visita une partie des golfes du district actuel de *Julianeshaab* où les Européens ne s'étaient pas encore établis et fit la description de quelques-unes des nombreuses ruines du temps des anciens Islandais. A l'approche de l'hiver il se construisit une cabane dans un endroit situé près du golfe d'*Agluitsok* et continua l'année suivante son voyage au delà du cap *Farewell* extrémité méridionale du Groenland. Le 6 juillet il atteignit la côte orientale, mais la glace qui obstruait son passage ne lui permit de s'avancer que fort lentement, et comme il manquait de provisions pour un hivernage, ses compagnons de voyage déclarèrent qu'ils ne voulaient pas l'accompagner plus loin, ce qui l'obligea le 8 août à retourner sur ses pas ; il était alors par-

*Dans l'inspection du Nord :*

*Uppernavik, Omenak, Rittenbenk, Jacobshaab, Christianshaab, Egedesminde, Godhavn.*

*Dans l'inspection du Sud :*

*Holsteinsborg, Sukkertoppen, Godthaab, Fiskernasset, Frederikshaab et Julianeshaab.*

Le nombre des Européens établis dans le pays est actuellement d'environ 150, et la population entière est évaluée à 6,000 âmes. Le commerce se fait avec 5 à 6 navires qui font annuellement le voyage de ces colonies.

(1) Olsen Valløe passe pour le premier qui se soit servi de cette espèce de bateaux pour faire des découvertes le long des côtes.

venu à un endroit appelé *Nennesse*, situé par 60° 28' de latitude. Il paraîtrait d'après cela qu'Olsen Valløe est le premier Européen qui ait mis le pied sur la partie méridionale de la côte orientale; néanmoins son voyage ne produisit aucun résultat relativement au but principal qu'on voulait atteindre, puisqu'il ne put s'avancer plus au nord où l'on croyait que le *Bygd* avait été situé. (1)

Les expéditions de Løwenørn, Egède et Rothe en 1786 et 1787 (2) sont encore présentes à la mémoire, je ne nommerai par conséquent que celle des derniers qui figurent parmi les tentatives les plus audacieuses et couronnées de plus de succès, puisqu'ils se sont une fois tellement rapprochés de la côte qu'ils n'en étaient qu'à 2 milles et demi et qu'ils auraient effectué infailliblement un débarquement, si la glace n'avait été, précisément pendant ces années, plus considérable qu'à l'ordinaire. Je crois donc devoir renvoyer le lecteur aux écrits qui ont été publiés sur ces voyages. (3)

(1) Le voyage de Peder Olsen a été publié par Otto Fabricius, et se trouve dans le *Samleren* (le compilateur pour 1787 n° 7 à 18.

D. L. R.

(2) La relation du voyage de Løwenørn a été publiée en 1823 en langue française dans les *Annales maritimes et coloniales*.

D. L. R.

(3) Poul Egède parvint à obtenir dans un âge avancé, ce que Hans Egède, son père avait vainement sollicité pendant long temps, depuis son retour dans sa patrie en 1736, le départ d'une nouvelle expédition chargée spécialement de visiter la côte orientale du Groenland: l'essai devait se faire cette fois en partant de l'Islande. On choisit à cet effet un navire baleinier, comme plus en état de résister au choc et à la pression des glaces. Le commandement en fut confié à M. Løwenørn, à cette époque capitaine-lieutenant dans la marine royale danoise. L'expédition, partie le 2 mai 1786 de Copenhague, arriva le 16 à *Reikiavik* où se trouvait déjà le sloop qui devait servir de conser-

Les navigateurs étrangers parmi lesquels nous citerons, Davis et Hudson n'ont pas été plus heureux que les Danois. Le voyage de Scoresby, qui a fait assez de bruit il y a peu d'années, n'est point en opposition avec

ve. On ne mit définitivement en mer que le 27 juin. Les 3 et 4 juillet on eut en vue les côtes du Groenland par  $65^{\circ} 45'$  de latitude nord environ; on fut ensuite obligé de rentrer dans le golfe de *Dyrefjord* en Islande, où l'on passa toute la journée du 10; sortie de nouveau de ce golfe l'expédition ne poussa que jusqu'au *Havnefjord* où elle était le 30 de même mois. Le 1<sup>er</sup> août Löwenörn, suivant ses instructions, céda le commandement du sloop au lieutenant Egède, petit-fils de l'apôtre du Groenland; il eut pour second un jeune officier, aujourd'hui l'amiral Rothe. Le même jour où Löwenörn mit à la voile pour retourner à Copenhague, Egède sortit avec le sloop du *Havnefjord* et se dirigea vers la côte orientale du Groenland. Le 16, ils eurent connaissance de la terre par environ  $65^{\circ}$  de latitude; ils s'approchèrent de la côte, et comme aucun obstacle ne semblait devoir les arrêter, et qu'on n'apercevait point de glaces, on se préparait à effectuer un débarquement, lorsque tout-à-coup l'horizon devint extrêmement clair, effet produit par des masses de glace qui leur barraient l'entrée. Le 20, ils étaient encore près de la côte naviguant toujours le long de la glace, mais sans pouvoir y découvrir la moindre ouverture qui leur permit de pénétrer à travers. Le 25, ils essuyèrent une tempête de l'est qui devint les jours suivans extrêmement violente et les mit les 29 et 30 à deux doigts de leur perte. Forcés de retourner en Islande ils y mouillèrent le 18 septembre dans le *Holmenshavn* et hivernèrent ensuite dans le *Havnefjord*. Ce ne fut que le 1<sup>er</sup> avril de l'année suivante (1787) qu'ils sortirent de ce golfe avec le sloop; ils se trouvèrent bientôt au milieu d'un amas de glaces flottantes. Le sloop ayant fait une voie d'eau fut obligé d'aller jeter l'ancre le 23 à *Dyrefjord*, place de commerce; ils y furent rejoints par une *Howque* envoyée de Copenhague avec des provisions: Egède passa sur ce bâtiment, tandis que Rothe resta sur le sloop. Le 8 mai ils se remirent en mer, et le 17 ils furent en vue du Groenland, entrés dans un golfe de glaces de 8 à 10 milles de profondeur, le jour suivant, étant par  $65^{\circ} 45'$  de latitude, ils virent par un temps clair, la terre à une distance de 6 à 8 milles, mais sans pouvoir en approcher. Sortis heureusement du golfe

ce que nous avançons ici. Car ce navigateur a abordé il est vrai à plusieurs points de la côte orientale du Groenland, mais toujours à une latitude beaucoup plus élevée que celle où l'on peut supposer que les anciennes co-

de glaces qui commençaient déjà à se rapprocher et menaçaient de les enfermer, ils arrivèrent le 27 au *Havnefjord* où l'on fit aux navires les réparations nécessaires.

Dans le courant de l'été ils tentèrent quatre fois en partant de différents points d'Islande de s'approcher de la côte orientale du Groenland, mais ce fut vainement, ce qui les détermina à retourner le 9 octobre en Danemark. Les reconnaissances faites par Egède et Rothe venaient de démontrer qu'il y avait peu de probabilité qu'il eût jamais existé sur la côte orientale du Groenland en face de l'Islande des colonies visitées sinon régulièrement, du moins assez fréquemment par des navires venus de la mère-patrie, lorsque H. P. d'Eggers fit paraître en 1793 son mémoire sur l'*Osterbygd* du Groenland couronné à Copenhague, et dans lequel il s'efforce de prouver avec autant de sagacité que d'esprit que l'*Osterbygd* n'a point existé sur la côte orientale, et qu'on doit le rechercher dans la partie méridionale de la côte occidentale au district actuel de *Julianeshaab* où quelques années auparavant on avait découvert beaucoup de ruines des anciens temps. Cette opinion fut de suite beaucoup de prosélites, elle était même assez généralement adoptée, lorsque M. de Wormskiold, qui avait fait un voyage scientifique dans le Groenland méridional pendant les années 1812 et 1813, publia un mémoire où il se constitua le défenseur de l'ancienne opinion, à cette époque presque abandonnée, et à laquelle il rattacha de nouveau un grand nombre de partisans. Les découvertes faites par Scoresby pendant l'été de 1822 leur firent naître le désir de voir tenter une nouvelle expédition sur la côte sud-est du Groenland. Nous avons vu que le commandement en fut confié, sur la proposition d'une commission nommée par le roi régnant, au capitaine Graah qui avait déjà séjourné quelque temps dans le Groenland septentrional où il avait eu de fréquentes occasions de connaître le pays et ses habitants.

D. L. R.

(1) *Relation du voyage d'Egède*. Copenhague, 1788. *Extrait de la relation d'un voyage pour la découverte de la côte orientale du Groenland*. Paris, 1828.

lonies islandaises étaient situées. La côte entre le 70° et le 75° de latitude visitée par Scoresby est abordable la plupart du temps, et bien long-temps avant lui elle avait été explorée par les baleiniers danois, anglais et hollandais. Le mérite de ce navigateur est de nous avoir donné une carte plus exacte de cette partie de la côte dont il a fait une description pleine d'intérêt. Mais il a certainement commis une erreur, lorsqu'il a affirmé que toute la côte orientale du Groenland jusqu'au cap *Farewell* peut être navigable en suivant le long de la terre depuis le 70° de latitude. Les voyages de Danel, de Pedor Olsen, d'Egède et de Rothe prouvent évidemment le contraire.

Les efforts des savans, comme ceux des navigateurs et des voyageurs ont été vains pour déterminer la position de l'*Osterbygd*. Walhendorff le supposait, ainsi qu'on l'a dit plus haut, sur la côte orientale, par ce qu'on raconte dans le voyage d'Erik-le Rouge, lequel, quand il fit la découverte du Groenland, fit voile de l'ouest en partant de l'Islande, direction qui devait nécessairement l'amener à la côte orientale du Groenland. Mais cet archevêque ne fait pas attention qu'Erik navigua ensuite « au sud le long de la terre » et puis « à l'ouest du cap Hvarf » et qu'il ne pouvait tirer de ces expressions aucune conséquence, puisque à cette époque on ne connaissait point encore la position du cap *Farewell* et qu'on ne savait pas que la terre tournait ensuite vers le nord, que c'était par conséquent un point qui permettait une semblable navigation vers l'ouest. Deux savans islandais *Sigvard Stephensen* et *Gudbrand Forlaksen* qui vivaient, le premier en 1574 et le second en 1606, ont pensé que le *Bygd* se trouvait sur la côte occidentale, tandis que les écrivains islandais plus modernes, *Arngrim*

*Johnsen, Thodr Thorlaksen* et *Thomod Torfesen*, sont au contraire revenus à l'hypothèse de Walchendorff. Parmi les écrivains contemporains qui se sont occupés de cette recherche, on doit citer Eggers (1), Gudbrand, Wormskiold (2) etc.; mais aucun d'eux n'a établi sur des preuves positives la situation du *Bygd*. On était donc resté dans le même état d'incertitude qu'au temps de Walchendorff; elle était même peut-être plus grande encore, car les uns allaient jusqu'à mettre en doute s'il avait jamais existé un Osterbygd, tandis que d'autres pensaient qu'on pourrait en trouver encore des vestiges vivans sur la côte orientale (3) en la remontant.

(1) Mémoire qui a obtenu le prix sur la véritable situation de l'*Osterbygd*, Copenhague, 1793; Mémoires de la Société d'économie rurale, t. iv.

(2) Mémoires de la Société de littérature scandinave, 1814.

(3) Il est de fait que les renseignemens des anciens qui nous restent encore sont en partie contradictoires et parvenus en partie d'une manière incertaine, en sorte qu'on ne peut ajouter, à beaucoup d'entre eux, que peu ou point de confiance. Je pense que c'est surtout le cas en ce qui concerne les compilations de Walchendorff qui contiennent des itinéraires et des données sur la distance ou la longueur du chemin entre l'Islande et le Groenland, parce qu'elles n'ont paru au jour que cent ans ou plus après que la navigation au Groenland eut cessé, et que l'on ne sait pas même d'où ces renseignemens ont été tirés, quoique l'on dise dans un passage qu'ils sont écrits sur le récit verbal d'Ivar Bardsen, cité plus haut. On pourrait, avec plus de certitude, extraire des passages du *Landnamabogen*(\*) qui fut terminé au XIII<sup>e</sup> siècle, à une époque où la navigation était en pleine vigueur, lorsque les différens exemplaires de cet ouvrage n'étaient pas égarés.

(\*) Le *Landnama* (*Landnamabogen*) est un rapport sur la première population de l'Islande, qui contient en même temps une espèce de généalogie des descendans des premiers colons; il a été écrit en langue islandaise vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou au commencement du XIV<sup>e</sup>; il est imprimé en islandais et en latin.

D. L. R.



Après la dernière et malheureuse guerre que le Danemark eut à soutenir, des jours plus prospères paraissant luire sur le pays, le roi actuel qui, avait partagé tout l'intérêt que la nation prenait à ce sujet, pendant qu'il n'était encore que prince royal, résolut de faire partir une expédition pour la côte orientale du Groenland. Plusieurs circonstances arrêterent néanmoins l'exécution de ce projet jusqu'au printemps de 1827, que ce prince ordonna qu'une commission se réunirait à Bregentved sous la présidence du comte de Moltke, afin de déterminer le mode à suivre pour exécuter l'entreprise qu'on avait en vue. On pensa que le moyen le plus sûr d'atteindre le but serait d'avoir un navire côtier et un bateau groenlandais semblable à ceux dont Peder Olsen s'était autrefois servi; et, sur la proposition de la commission, le roi approuva le plan qui lui fut soumis et me chargea de son exécution. M. Vahl, jeune homme d'une activité infatigable et plein de savoir, qui avait fait déjà plusieurs voyages pour des recherches scientifiques sur la botanique, fut nommé naturaliste de l'expédition, à laquelle on adjoignit en qualité d'interprète un des employés de la direction royale de commerce du Groenland, avec un matelot pour servir de cuisinier. Il fut décidé que la navigation le long des côtes s'effectuait avec deux bateaux de femmes (*Kaanebaade*) montés par des Groenlandaises et des Groenlandais; et le point le plus septentrional auquel on devait s'avancer fut fixé au 69° de latitude. Il me fut néanmoins prescrit, dans le cas où je trouverais des vestiges d'anciennes habitations à une latitude plus méridionale, de ne pas m'élever plus haut que le 67° et de retourner sur mes pas à partir de cette latitude, afin d'avoir plus de temps pour examiner les ruines que j'aurais reconnues. On verra par ce qui suit que

j'ai été bien loin d'atteindre le but qu'on se proposait, mais on sera aussi convaincu, je l'espère, qu'il n'y a eu aucunement de ma faute. Lorsque je fus chargé de cette honorable mission, je résolus de faire tous mes efforts pour l'exécuter, quelque obstacle que je pusse rencontrer. La fortune me fut favorable et j'ose croire que mon voyage n'aura pas été inutile, quoiqu'il y ait encore bien des personnes qui, ne renonçant pas à leur ancienne opinion, n'abandonnent pas leur rêve favori de trouver sur la côte orientale l'ancienne colonie ou du moins des ruines qu'il m'a été impossible de découvrir.

Le capitaine lieutenant Zahrtmann, directeur du dépôt des cartes de la marine et membre de la commission, me procura une collection d'instrumens nautiques, astronomiques et physiques convenables pour un semblable voyage, et dont une partie était sa propriété personnelle, ainsi que deux chronomètres appartenant l'un à l'amirauté et l'autre au comte de Moltke. On fournit en même temps à M. Vahl les instrumens météorologiques ordinaires, un baromètre de montagne, un microscope, un instrument zoologique et quelques autres. De ces divers instrumens je n'emportai avec moi dans mes explorations de la côte orientale qu'un chronomètre, un sextant, un horizon artificiel et un bon compas azimuthal, la nature du pays que j'avais à visiter s'opposant à ce que j'eusse avec moi des instrumens plus grands et plus coûteux.

Les gravures qui ornent l'ouvrage sont faites ou d'après les croquis que j'ai dessinés moi-même dans le Groënland, ou d'après les modèles que j'ai apportés ici. Quant à la carte, la partie septentrionale de la côte occidentale du Groenland entre le 68° 30' et le 73° de latitude a été dressée sur les mesures que j'ai prises en

1823 et 1824; et la côte entre le 62° et le cap Farewell a été levée par moi en 1821. Je ne puis répondre entièrement de l'exactitude de ce travail qui a été exécuté dans la dixième partie de temps qu'il eût fallu pour faire quelque chose d'exact. Néanmoins comme j'ai de bonnes observations de latitude, ainsi que des observations de longitude par le chronomètre avec beaucoup de points déterminés trigonométriquement, il n'est pas probable qu'il se soit glissé des erreurs notables excepté peut-être dans la représentation de l'intérieur des golfes et sur la côte du continent entre Sermelik et Sevinganersoak où je ne suis pas allé moi-même. La longitude de la colonie de Julianeshaab est fixée d'après une occultation d'étoiles, dont la correspondante fut observée à Altona par M. le professeur Schumacher qui a eu la bonté de faire faire le calcul de l'observation. La côte orientale jusqu'au 65° 12' de latitude est également levée d'après mes observations, tandis que la partie septentrionale de cette côte est due au navigateur anglais Scoresby. Les autres parties du Groenland depuis Frédrikshaab jusqu'à Egède Minde sont tracées, quant aux détails, d'après le journal de Giescke tenu dans le cours de plusieurs voyages qu'il y a faits pendant les années 1807 à 1813. Les positions géographiques de quelques points sont mises d'après les observations de Ginge, Ross, Pickersgill, Egède et d'anciens navigateurs hollandais. C'est enfin dans le dépôt des cartes de la marine de Copenhague que la carte a été rassemblée et dessinée.»

---

## EXTRAIT

*D'une lettre de M. le baron de Derfelden de Hinderstein, relative à la publication de son ouvrage sur l'Archipel Indien.*

25 juin 1835.

M. le président,

Je prends la liberté de vous faire parvenir une lettre de M. l'amiral de Krusenstern, contenant le jugement de ce célèbre navigateur au sujet de l'ouvrage important sur le Japon que le docteur de Siebold est sur le point de publier. (1)

L'opinion d'un marin et hydrographe aussi distingué que Krusenstern, qui lui même a visité le Japon, ne saurait être indifférente à la Société de géographie; elle prendra sans doute au grand ouvrage du docteur de Siebold d'autant plus d'intérêt que l'empire japonais, cette Grande-Bretagne de l'Asie, fait encore, jusqu'ici, une lacune immense dans nos connaissances géographiques.

Je saisis cette occasion, pour entretenir la Société de mon ouvrage sur l'Archipel Indien. Des circonstances indépendantes de ma volonté, m'ont empêché jusqu'ici de le terminer; j'espère le finir sous peu. J'ai été obligé de refaire trois feuilles entières de ma carte, ayant reçu de nouveaux relevés hydrographiques des Célèbes et d'une partie de la Nouvelle-Guinée par les lieutenans de marine Vosmaer et Boers, et récemment de la part du ministre des colonies, une grande carte manuscrite en seize feuilles, contenant des détails sur l'intérieur des

(1) Voir la traduction de cette lettre page 55.

terres de Borneo, par le colonel Henrici. Ces détails confirment l'exactitude des parties levées par l'infortuné Muller dont la Société a reçu la carte manuscrite il y a quelques années, de la part du baron de Capellen, ancien gouverneur-général des Indes orientales.

Outre la carte générale des possessions néerlandaises, mon ouvrage offrira plusieurs détails sur une plus grande échelle, et contiendra ainsi la résidence ouest du Sumatra, l'île de Madura, les îles Keeling, Batavia et ses environs, la baie de Batavia, l'île Onrust, la côte nord-ouest de Borneo, et la baie Datoe, par Muller; les grands lacs de Borneo, par le même; Pontianak et ses environs à Borneo, le grand lac Labaya à Célèbes, la résidence de Ménadi, le golfe de Bond à Célèbes, la côte sud-est de Célèbes, les îles de Banda, Amboine, Halmahera ou Gilolo, Ternate, l'archipel d'Orange-Nassau, sur la côte de la Nouvelle-Guinée, la rivière Dourga, etc.

Vous jugerez, monsieur le président, qu'en donnant ces détails à la Société je n'ai pas pour but une vaine gloriole; ma carte n'est qu'une compilation raisonnée, dont tout le mérite est la patience, puisqu'il m'a fallu combiner un grand nombre de cartes manuscrites dressées à différentes échelles et sur différens méridiens, et qui se trouvaient en contradiction l'une avec l'autre. Mettre ce tout en rapport avec les relevés hydrographiques des Freycinet, Duperrey, Dumont d'Urville, Laplace, et avec ceux de nos marins néerlandais n'était pas chose aisée, et c'est le motif du retard involontaire qu'éprouve la publication de mon ouvrage; mon but a été de me rendre utile à la science et non de faire une spéculation cartographique.

---

## OPINION

DE L'AMIRAL DE KRUSENSTERN

*Sur les cartes japonaises apportées en Europe par le  
docteur DE SIEBOLD.*

Monsieur,

Je vous renvoie les cartes japonaises que vous avez eu la bonté de me communiquer, je les ai examinées avec le plus grand intérêt, et je satisfais volontiers au desir que vous m'avez témoigné de vous faire connaître mon opinion sur l'utilité que la géographie pourrait retirer de la publication de ces cartes. Sans entrer dans une analyse exacte de chacune d'elles, je remarquerai seulement ici, qu'en les comparant avec les cartes publiées en Europe, c'est-à-dire avec celles qui sont les résultats des travaux des navigateurs connus, je n'ai pu que porter sur elles un jugement très favorable. Non-seulement la configuration et les détails des côtes sont tels que nous les trouvons sur nos cartes, mais encore les longitudes et les latitudes s'accordent merveilleusement, ce qui est une preuve des progrès qu'ont faits les Japonais en astronomie. Cet accord a lieu principalement pour les côtes méridionale et septentrionale du Japon et pour la côte occidentale d'Iesso qui ont été levées avec beaucoup de détails et par un très beau temps, par la *Nadijda* en 1805, ainsi que pour la côte orientale d'Iesso reconnue par Broughton. Seulement la longitude de Kunaschir diffère de celle que le capitaine Golownin a observée. La longitude de Nangasaki qui, dans la carte japonaise est de 5°48' à l'O. de Miaco ou 129°52'



E. de Greenwich s'accorde à une minute près avec celle que le docteur Horner a conclue de plus de mille observations de distances lunaires. Ce qui prouve que la longitude de la ville de Miaco, qui sert de premier méridien, avait été déterminée très exactement par les astronomes japonais. (1)

L'exactitude extraordinaire que l'on trouve presque partout, dans les parties où l'on peut établir la comparaison avec les travaux des navigateurs européens, donne l'assurance que l'on rencontrerait le même degré de précision dans les côtes qui, jusqu'à ce jour n'ont pas été reconnues : on peut donc au moyen de ces cartes remplir les lacunes qui existent encore en grand nombre, sur ces côtes, en attendant que quelque habile navigateur termine ce travail, ce qui ne paraît pas devoir arriver promptement.

Quant à ce qui concerne les cartes des îles Liqueo, qui sont données sur une très grande échelle et contiennent beaucoup de détails, quoiqu'elles perdent beaucoup de leur valeur, en ce qu'il n'y a point d'observations astronomiques, cependant les positions du port de Napachiang et de la pointe nord de la grande île de Liqueo, déterminées par les capitaines Hall et Beechey peuvent donner une échelle probablement assez exacte, et la ressemblance que l'on trouve dans la configuration des côtes de cette île avec ce que donne le capitaine Hall, paraît témoigner en faveur de l'exactitude sur laquelle on peut compter pour les autres îles, quoique quelques petites îles vues par le capitaine Broughton ne soient pas marquées.

(1) 135° 50' E. de Greenwich, sur ma carte du Japon, cette ville est par 135° 40'.

Les îles qui sont situées au nord des îles de Liqueo jusqu'au détroit de Van-Diémen, et qui se divisent en plusieurs groupes, ont été vues de loin par quelques navigateurs européens, mais n'ont été examinées par aucun d'eux. Il est à supposer que ces îles qui, dans les cartes japonaises, sont données avec beaucoup de détails ont été tracées avec exactitude, ce qui fournit alors une acquisition précieuse pour l'hydrographie de ces mers.

La carte de Saghalien ou de Karafto, comme vous croyez que cette terre doit être nommée, est aussi très intéressante. Nous connaissons déjà, il est vrai, la côte de Saghalien plus exactement que les Japonais ne l'ont dessinée; mais il restait encore une lacune importante à remplir, c'est le golfe que j'ai nommé Liman de l'Amur, dans lequel ce fleuve vient se jeter et qui n'a encore été visité par aucun navigateur. Cette carte nous fait connaître l'embouchure de ce fleuve, et détruit le doute qui s'était élevé, non sans quelque fondement, sur l'existence d'un canal navigable entre Saghalien et la côte de la Tartarie. Cette partie, ainsi que vous me l'avez dit, est donnée d'après une exploration récente de Mamia Rinso qui nous était déjà connue.

D'après ce court aperçu de ce que vos cartes contiennent de nouveau, on sent combien il doit être important pour les géographes et les navigateurs, particulièrement pour les navigateurs russes, qui sont presque les seuls qui fréquentent ces côtes, de les avoir en leur possession. Je suis dans ce moment occupé à préparer une nouvelle édition de mon atlas de l'Océan pacifique; mais la connaissance que j'ai acquise des cartes japonaises m'engage à attendre leur publication, avant de faire paraître la nouvelle édition des miennes, au moins pour l'hémisphère nord; et comme on a aussi intention en

Angleterre de publier un nouveau recueil de cartes de la mer du Sud, je suis certain qu'on y attend aussi avec impatience la publication de vos cartes. Il est donc à désirer qu'elle ait lieu le plus promptement possible. Suivant moi cinq cartes seraient nécessaires, savoir : deux pour le Japon, une pour les îles de Liqueo, une pour Iesso et les îles Kuriles du sud, enfin la cinquième contiendrait sur une grande échelle le détroit que vous nommez de Capellen, entre Sikokf et Nipon, le détroit de Mamia entre Saghalien et la Tartarie, et l'archipel de Linschot. Il serait, je pense, très à désirer que ces cartes fussent gravées exactement comme elles sont, sans y faire la moindre correction. Celui qui ensuite aurait intention de faire ce travail, devrait alors donner ses raisons et soumettre les corrections qu'il adopterait au jugement des hydrographes.

En vous félicitant encore une fois du bonheur que vous avez eu de rapporter de si importantes additions aux connaissances bien peu étendues que nous avions sur un pays aussi intéressant que le Japon, permettez-moi de saisir cette occasion pour vous témoigner toute mon admiration pour le dévouement et le courage que vous avez montré dans cette entreprise où, au risque de votre liberté et au péril de votre vie, vous êtes parvenu à dérober un trésor qui doit enrichir les sciences.

Recevez, etc.

12 octobre 1834.

*Signé :* DE KRUSENSTERN.

*A M. le docteur SIEBOLD.*

---

## TROISIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

---

#### PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

*Séance du 3 juillet 1835.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le capitaine d'Urville annonce à la Société son départ pour Toulon où il va fixer sa résidence : en adressant ses adieux à tous ses collègues de la Commission centrale, il leur renouvelle ses remerciemens pour les marques d'estime, d'intérêt et d'attachement qu'ils lui ont constamment accordées.

M. le marquis de Barol, membre de l'Académie royale des sciences de Turin, et qui vient d'être reçu membre de la Société de géographie, lui adresse ses remerciemens et lui exprime en même temps le desir d'être admis dans la Société à titre de *membre donateur*. Sa demande est accueillie avec empressement.

M. l'abbé Manet fait hommage du premier volume de son histoire de la Petite-Bretagne et appelle l'attention de la Société sur la publication des deux derniers volumes de cet ouvrage, dont l'objet spécial est de traiter de toutes les communes de cette ancienne province sous le rapport géographique et historique.

M. Jomard annonce que le roi vient de faire l'acquisition du plan relief de la route du Simplon, sur lequel il a été fait à la Société un rapport favorable : il profite

de cette occasion pour exprimer à la Commission centrale les remerciemens de M. Sené sur l'intérêt qu'elle a pris à son travail.

Le même membre donne communication des résultats d'un rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres au sujet de la valeur de l'ancien pied romain et du mille romain. Cette détermination résulte de plusieurs mesures antiques trouvées dans les fouilles d'Herculanum et déposées dans le Musée royal de Naples. Le pied romain est fixé par la comparaison de ces diverses mesures à 296 millimètres, 24 et le mille à 1481 mètres, 20. M. Jomard se propose de donner connaissance du rapport à une prochaine séance.

M. Roux de Rochelle lit une notice générale sur les régions qui forment le bassin de la Méditerranée. Cette notice sert de préambule à plusieurs mémoires sur la géographie ancienne des mêmes contrées.

M. d'Orbigny est invité à préparer une série de questions pour un voyageur qui va se rendre au Chili.

M. Jomard communique quelques détails sur la rédaction du vocabulaire berbère dont s'occupe M. Delaporte fils, et il pense que ce travail pourrait être publié à la suite des vocabulaires de l'Afrique, insérés déjà dans le tome iv du recueil des mémoires. L'examen de cette proposition sera renvoyé à la section de publication lorsque le travail de M. Delaporte sera entièrement terminé.

*Séance du 17 juillet.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le baron de Derfelden de Hinderstein, membre de la Société, à Utrecht, adresse la copie d'une lettre de M. l'amiral de Krusenstern sur la publication du voyage

au Japon de M. le docteur de Siebold. M. Jomard fait observer à cette occasion que M. Klaproth donne ses soins à une édition française de cet important ouvrage, qui ne sera point une simple reproduction de l'édition allemande.

M. de Derfelden donne ensuite des détails relatifs à la publication de la grande carte de l'archipel Indien, dont il s'occupe depuis plusieurs années. La lettre de M. de Krusenstern et celle de M. le baron de Derfelden sont renvoyées au comité du Bulletin.

M. le général Bem, président de la Société polytechnique polonaise qui vient d'être fondée à Paris avec l'autorisation du gouvernement, dans le but de favoriser chaque membre de l'émigration qui desire s'assurer par son travail une existence indépendante, adresse les statuts de cette association et propose l'échange de ses publications avec celles de la Société de géographie. Cette proposition est accueillie avec intérêt.

M. David, consul de France à Santiago de Cuba et membre de la Société, est présent à la séance : il fait hommage de plusieurs plans, tant gravés que manuscrits, savoir : Plano topografico del terreno comprendido entre Orizava, Cordova, Jalapa, Veracruz, y la costa correspondiente; Plans de Tampico et de la baie de Guantanamo : Plano del puerto de San-Diego de la California septentrional : Plano del puerto de San-Blas en las costas del Estado de Xalisco : Plano del Puerto de Acapulco.

La Commission centrale remercie M. David de ces intéressantes communications et elle renvoie les plans au comité du Bulletin.

M. Warden offre à la Société, au nom de l'auteur le révérend Baerd, un ouvrage ayant pour titre : Descrip-



tion de la vallée du Mississipi et guide des voyageurs dans les contrées de l'ouest.

M. Jomard donne connaissance d'une lettre du docteur Clot Bey, président du conseil de santé en Egypte, datée du 30 mai dernier et relative aux progrès et à la décroissance de la peste dans cette contrée. Il lit ensuite une traduction, due à M. Fresnel, de la préface d'un voyage en France publié au Kaire, en arabe, par le Cheykh Refa'h, professeur de géographie dans la même ville. Les motifs et les résultats de ce voyage considéré dans ses rapports avec la réforme et la civilisation de l'Egypte y sont exposés d'une manière intéressante. Cet ouvrage est renvoyé au comité du Bulletin.

M. Roux de Rochelle continue la lecture de ses remarques sur l'histoire de la géographie ancienne.

---

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 19 juin 1835.*

M. Eugène LA SOLGNE DE VAUCLIN.

*Séance du 3 juillet.*

M. LECLERC, aîné, membre du conseil d'administration de la Société pour l'instruction élémentaire.

---

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

*Séances des 5 et 19 juin 1835.*

Par M. Manet : *Histoire de la Petite-Bretagne ou Bretagne armorique*, 2<sup>e</sup> vol. (l'Armorique sous les grands Bretons et sous les Français).

Par la Société royale géographique de Londres : *Journal de cette Société*, première partie du tome v.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de mai.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de mai.

Par la Société Asiatique : *Nouveau journal asiatique*, cahier de mai.

Par M. d'Avezac : *Etats de commerce, de culture et de population relatifs aux colonies françaises pour 1833*, 1 broch. in-8°.

Par la Société de Géologie : Feuilles 8 à 11 du tome VI de son *Bulletin*.

Par l'Institut historique : *Neuvième et dixième livraisons de son Journal*.

Par M. Henrichs : *Archives du commerce*, cahiers de mai et juin.

Par M. d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 27<sup>e</sup> à 31<sup>e</sup> livraisons.

Par l'Éditeur : *Voyage pittoresque en Amérique*, 15<sup>e</sup> à 17<sup>e</sup> livraisons.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de mai.

Par la Société pour l'instruction élémentaire : *Cahiers d'avril de son Bulletin*.

Par la Société d'agriculture de la Charente : *Annales de cette Société*, cahiers de mars et avril.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahiers de mai et juin.

Par M. le directeur : 60 à 66<sup>e</sup> livraisons de *l'Écho du monde savant*.

*Séances des 3 et 17 juillet.*

Par M. P. Jacquemont : *Voyage dans l'Inde*, par F. Jacquemont, 3<sup>e</sup> liv.

Par M. Bianchi : *Dictionnaire turc-français*, à l'usage des agens diplomatiques et consulaires, des commerçans, des navigateurs et autres voyageurs dans le Levant, par J. D. Kieffer et T. X. Bianchi, tome 1<sup>er</sup>, 1 vol. in-8°.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de juin.

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahiers de juin et juillet de son Journal*.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 32<sup>e</sup> à 35<sup>e</sup> livraisons.

Par l'éditeur : *Voyage pittoresque en Amérique*, 18<sup>e</sup> à 20<sup>e</sup> livraisons.

Par M. le ministre de la marine : *Voyage de l'Astrolabe*, Historique, 5<sup>e</sup> vol., 2<sup>e</sup> partie. Hydrographie, 1 vol. in-4°. Zoologie, tome 4. — Entomologie, 2<sup>e</sup> partie.

Par M. David : *Plan topographique du terrain compris entre Orizava, Cordova, Jalapa, Veracruz et la côte correspondante*, 1 feuille ms. — *Plan de Tampico et de ses environs*. ms. — *Plan de la baie de Guantamamo et d'une partie de ses environs*, par Al. Jaegerschmid. 1835. ms. — *Plans des ports de San-Diego de la Californie septentrionale, et de San-Blas, sur le côté de l'Etat de Xalisco et d'Acapulco*. Mexico 1825.

Par le révérend Baerd : *Vue de la vallée du Mississipi et guide des émigrans dans les régions de l'ouest*, 1 vol. in-8°.

Par M. Manet : *Histoire de la Petite Bretagne ou Bretagne armorique*, 1 vol in-8°.

Par M. Huzard : *Notes bibliographiques concernant les ouvrages du duc de Nardo, sur la vénerie et la fauconnerie*, in-8°.

# BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

AOÛT 1835.

---

## PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

### APERÇU

DES PRINCIPALES DIVISIONS DE LA SICILE ,

Depuis les temps anciens jusqu'à la conquête normande.

Par M. N. DES VERGERS.

---

La plus grande des îles de la Méditerranée, la Sicile, semble unir l'Europe à l'Afrique dont elle n'est séparée que par les 25 lieues de mer qui forment, entre le cap Bon et le cap Lilybée, un vaste canal. Couverte vers le nord et le nord-est de montagnes élevées dont la végétation est à-peu-près identique avec celle que présente sur la côte de Calabre la chaîne des Apennins, elle dé-

ploie au midi les riches productions de la flore africaine. Les Cactus, les Agaves y forment des haies puissantes que dominent de hauts palmiers; mais, de même que sur les rives du continent opposé, la datté a peine à y mûrir : ce n'est qu'au-delà de l'Atlas que s'étend ce Beïed el-Djérid où croît avec toute sa saveur cette manne du désert. Ainsi placée par sa position géographique et les produits de son sol entre les deux continens qui enserrent cette partie de la Méditerranée, la Sicile peut encore être envisagée comme une limite naturelle entre l'Orient et l'Occident. En la quittant pour se diriger à l'est, on laisse les mœurs et la civilisation d'Europe pour ne plus retrouver, sur les terres où l'on abordera, que les coutumes, les usages et les langues de l'Orient. La ligne de délimitation fut quelquefois tracée dans l'île elle-même, et l'on vit au neuvième siècle (1) les quatre évêchés de Catane, Syracuse, Taormine et Messine former un schisme en faveur du patriarche de Constantinople, tandis que le reste de l'île était demeuré fidèle aux croyances de l'Occident.

Cette terre classique, dont sa position avait fait comme un point de rendez-vous pour les nations de l'ancien monde, je l'ai parcourue deux fois avec soin. J'ai aimé à suivre les traces de chaque peuple qui est venu tour-à-tour y apporter ses habitudes, ses arts et doter sa patrie adoptive des monumens de son génie particulier. Beaucoup de ces monumens survivent depuis bien des siècles à leurs fondateurs : les cavernes des Troglodytes, quelques restes de l'architecture punique, les temples des Grecs, les amphithéâtres des Romains, les élégantes ogi-

(1) Sic. sac. antore don Roccho Pirro. Disq. prima de patriar. sic. p. lxxxvii

ves des constructions arabes et la tour carrée du Normand, épars sur le même sol, disent hautement les vanités de la puissance humaine; mais ce n'est pas leur seul enseignement : par eux encore on apprend que la domination de tel ou tel peuple a dû s'étendre de préférence sur telle ou telle province, et si les monumens ont disparu, si les terribles secousses du volcan ont enfoui jusqu'aux derniers vestiges d'une antique cité, son nom s'est conservé dans la mémoire des hommes : on le retrouve souvent dans un village bâti sur les laves qui la recouvrent et ce nouveau document devient un moyen précieux d'identité. C'est sur les divisions de la Sicile à différentes époques, et surtout sous les Arabes, que j'ai essayé de rassembler quelques notes. Je serai bref sur tout ce qui regarde la géographie ancienne; à des hommes plus habiles, à des plumes plus exercées il appartient de tracer l'histoire si curieuse de la migration des peuples.

Les premiers navigateurs que les tempêtes portèrent sur les côtes sauvages et inhospitalières de la Sicile, répandirent probablement à leur retour les notions étranges qui donnèrent lieu à la fable homérique des Cyclopes. Sans chercher à approfondir l'origine de ces races de géans, qui sous différens noms embellissaient les récits des Grecs toujours amis du merveilleux, nous trouverons le témoignage des historiens unanime pour reconnaître les Sicaniens comme les premiers habitans de l'île qui portait alors le nom de Sicanie (1). Qu'ils aient été, comme le veut Thucydide (2), des colons de l'Ibérie

(1) Diod. de Sic. lib. v, parag. 6, p. 334 de l'édition de Weissl. Denys d'Halic. lib. 1, parag. xxii, p. 17 de l'édition d'Oxford. in fol.

(2) Thucyd. lib. vi, p. 2, p. 262, troisième volume de l'édition de M. F. Didot.



chassés de leur patrie par les Liguriens, c'est ce dont il est permis de douter. Outre le témoignage formel de Diodore et de Timœus (1) qui regardent les Sicaniens comme un peuple indigène, les mœurs de ces hommes renommés par leurs brigandages, leurs demeures creusées dans des vallées incultes ne peuvent nous indiquer que des hordes dans l'enfance de la vie sociale. Il fallait alors qu'un peuple fût placé plus haut sur l'échelle de la civilisation, pour qu'il pût trouver dans ses vaisseaux un refuge contre la conquête et aller chercher une patrie au-delà des mers. Si tel avait été toutefois le sort des Sicaniens, ils furent bientôt troublés dans leurs possessions nouvelles. Les Sicules, descendus dans les plaines du Latium du haut des montagnes qui recélaient ces peuples primitifs connus sous le nom d'Auronces, d'Oscques et d'Ausoniens dont ils formaient eux-mêmes une des ramifications (2), se virent attaqués par les habitans de l'Ombrie et repoussés par ces rudes adversaires vers le midi de l'Italie d'où bientôt ils passèrent le détroit qui les séparait de la terre des Sicaniens (3). D'abord ils se placèrent dans la partie la plus orientale, abandonnée peu auparavant par les habitans à cause des éruptions de l'Etna; mais bientôt, de fugitifs, devenus oppresseurs, ils s'emparèrent de la plus grande partie du territoire des Sicaniens et les forcèrent à se retirer dans la

(1) Timœus ap. Diod. lib. v, p. 6, p. 335.

(2) Constant. de thematibus imperii orientalis. lib. II in them. Sicil. Solin, chap. VII, p. 55 de l'éd. Ald. Diod. v. Fazelli, de rebus siculis. poster. Decad. lib. I, cap. I, p. 286. Cluver, sic. Ant. lib. I, cap. 2, p. 28.

(3) Hellanicus Lesbicus ap. Dyon. t. 27.

Diod. v. 6. Micali, Storia degli ant. pop. Ital. tom. 1<sup>re</sup>, p. 61 et tom. 2, p. 38.

partie occidentale et méridionale de l'île (1). C'est là la plus ancienne division dont il soit fait mention dans l'histoire, et encore cette division disparut par la conquête que firent les Sicules de l'île entière; les vaincus ne formèrent bientôt plus qu'un seul peuple avec les vainqueurs et la Sicanie prit le nom de Sicile. Lorsque plus tard les Elimes descendant des Troyens (2), les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs vinrent tour-à-tour peupler les côtes, les sauvages Siciliens, habitant au centre de l'île, se montrèrent, à tous les âges, distincts, par leur race, des colons qui habitaient au bord de la mer. Ils parlaient un dialecte spécial et avaient transporté sur cette terre, comme l'observe M. Micali, quelques dénominations de leur première patrie qui révélaient leur origine. C'est ainsi que, jusqu'au temps de Diodore, les lieux élevés et d'un accès difficile avaient conservé le nom de Saturnia (3), appellation sacrée appartenant aux époques mythiques qu'on retrouve dans ce qui nous est resté des oracles sibyllins et que l'on peut regarder, dit le savant Toscan auquel j'emprunte cette observation, comme un document de la plus haute antiquité : les races italiques paraissent avoir consacré sous ce nom, aux temps les plus reculés, des sites montagneux et abruptes (4) : aujourd'hui encore, les habitans de la Sabine appellent du nom de colle Saturnio, l'une de leurs montagnes. Sans doute la domination des Ellènes changea

(1) Diod. lib. v. Stephan. Epitom. ap. Cluver. Sic. ant. lib. 1, cap. xvii.

(2) Thucyd. l. vi. Solin, chap. x. Silius, l. xiv. Virg. æneid. l. v. Cluver. Sicil. Ant. p. 34.

(3) Diod. iii. 61. Micali tom. 1<sup>er</sup>, p. 69. id. p. 14.

(4) Den. l. 1, 34-35.

les mœurs des Sicules, et, en adoptant les habitudes d'une civilisation meilleure, leur langue primitive se perdit peu-à-peu; cependant jusqu'aux derniers temps du royaume syracusain les accents barbares de leur dialecte offensaient les oreilles délicates des Grecs (1), et si l'on y joint la langue punique parlée sur les côtes occidentales on verra que c'est avec raison que la Sicile a souvent reçu l'épithète de Trilinguis.

Mais avant les colonies grecques, avant la fondation de Carthage, les navigateurs phéniciens, s'étendant de l'est à l'ouest sur les bords de la Méditerranée, avaient fondé dans l'Afrique septentrionale des places de commerce depuis les confins de la Grande-Syrie jusqu'au détroit de Gades, et dans ce long réseau d'échelles ouvertes à leurs navires la Sicile n'avait pas échappé à leurs projets d'établissements. Dépossédé des îles de la Méditerranée orientale, repoussé de l'Asie-Mineure lorsque la tribu carienne et celle des Ellènes se répandirent hors de la Grèce, empêché par les Etrusques de s'établir en Italie, ce peuple de marchands avait reporté toute son activité commerciale sur les plages africaines, et le cap Lilybée, dans leur voisinage immédiat, lui offrait une station nouvelle que la fertilité du sol devait lui rendre doublement précieuse.

Il faut remarquer ici, ainsi que l'a observé M. Heeren (2), qu'on éprouve quelques difficultés à reconnaître, chez les auteurs grecs, s'il est question des Phéniciens ou des Carthaginois, car ces derniers sont la plupart du temps désignés par eux sous le nom de Phéniciens.

(1) Plato. Epist. oct. Dionis propr. et famil. tom. III, p. 353.

(2) Heeren, Polit. et comm. des peuples de l'antiqu. tom. II, p. 46 de la trad. française.

Toutefois il est facile de comprendre que, comme nous l'avons dit, les Tyriens étaient établis en Sicile alors que Carthage n'était pas née, ou que du moins elle n'était encore qu'une faible colonie incapable de fonder des villes à son tour : Thucydide dit positivement : « Les  
 « Phéniciens formèrent d'abord des établissemens sur  
 « les rivages de la Sicile et dans les petites îles qui l'a-  
 « voisinent ; mais lorsque plus tard les Grecs vinrent  
 « s'y établir (c'est-à-dire près de huit siècles avant notre  
 « ère), ils se retirèrent à Motya, à Soloès et à Panor-  
 « mus (1). » Là ils s'étaient alliés aux Elimes qui avaient  
 fixé leur demeure à Erix, à Egeste, à Entella. C'est alors  
 que l'Athénien Théoclès, Archyas de Corinthe, et, à leur  
 exemple, d'autres générations de Doriens et d'Ioniens  
 peuplèrent les côtes orientales de l'île et étendirent dans  
 sa plus grande partie la puissance du nom grec. Leur  
 colonisation successive, leurs guerres de ville à ville  
 rentrant dans le domaine de l'histoire, nous dirons seu-  
 lement que les Carthaginois suivirent plus tard les traces  
 des Phéniciens et leur succédèrent dans les possessions  
 qu'ils avaient fondées.

Depuis lors, jusqu'à la domination romaine, ils ne cessèrent d'avoir part à la politique du pays ; et les Carthaginois d'un côté, les Syracusains de l'autre, rivaux déclarés sur cette terre dont ils désiraient chacun la possession totale, se firent une guerre continuelle pendant laquelle l'étendue de leur territoire changeait suivant l'issue de chaque combat. Cependant depuis le traité de paix conclu entre les deux puissances, l'an 383 avant J.-C., le fleuve Halycus (2), aujourd'hui Fiume

(1) Thucyd. l. vi. 2.

(2) Diodore. II, p. 503

Platani, qui prend sa source dans la partie orientale du mont Quisquina, à quarante milles de Palerme, et va se jeter dans la mer d'Afrique, non loin de Girgente, servit de limite aux deux empires, en sorte que cette division donnait aux Carthaginois la partie occidentale du triangle formant à-peu-près le tiers de l'île, et accordait le reste aux Syracusains.

Plus d'un siècle après cet événement, les Romains portèrent leurs armes en Sicile : dès-lors les deux puissances rivales comprirent qu'elles avaient tout à redouter de ces nouveaux guerriers : elles s'allièrent, et, sous le règne de Hiéronyme, convinrent de partager d'une manière plus égale un empire prêt à leur échapper (1). Deux fleuves marquèrent les nouvelles limites : souvent confondus sous le nom d'Himère ils prennent tous deux leur source dans les monts Nébrodes, aujourd'hui monts Madonie, à une très petite distance l'un de l'autre puisqu'il n'y a que la ville de Polizzi qui les sépare. L'un d'eux, l'Himère méridional court au midi, se jette dans la mer d'Afrique, près de la ville d'Alicata et porte le nom de Fiume d'Alicata ou Fiume Salso, nom qu'il doit à la saveur salée dont s'imprègnent ses eaux en passant sur des mines de sel gemme très abondantes dans cette partie de la Sicile : l'autre, l'Himère septentrional, va sous le nom de Fiume-Grande se jeter dans la mer Tyrrénienne, entre la ville de Termini et la Rocca della Roccella. De la proximité si grande des sources de ces deux fleuves, est née l'opinion erronée, adoptée par Silius Italicus, Stésicore, Strabon, Pomponius Mela, So-

(1) Tite Live livre III de la troisième décade. Fazelli de rebus siculis, p. 434.

lin (1) et beaucoup d'autres, que le fleuve Himère, sortant d'une source unique placée dans les monts Nébroides, s'écoulait, moitié au sud, moitié au nord, ses eaux étant amères dans la partie méridionale de son cours et très douces dans celle qui s'écoule au septentrion.

Comme la division à laquelle nous voici parvenus est naturelle, comme elle part du nœud de montagne qui forme au centre de la Sicile, le point de partage des eaux, et qu'elle délimite dans des proportions assez égales l'est et l'ouest par la ligne que trace le cours des deux rivières, son influence s'est long-temps fait sentir. Long-temps après que les Carthaginois et les Syracusains avaient courbé la tête sous le joug de Rome, deux questeurs (2), dont l'un résidait à Lilybée et l'autre à Syracuse, gouvernaient chacun, au nom du peuple roi et sous les ordres d'un préteur, l'une des deux provinces que divisait l'Himère.

Nous passons rapidement la période romaine, laissant Pline (3) nous dire en détail quelles étaient les villes qui prenaient le titre d'alliées, quelles étaient celles qui étaient franches, celles qui étaient colonies, celles qui étaient de condition latine. Qu'il nous suffise d'observer qu'au milieu de ces différences de privilège, la division en deux provinces se perpétua jusqu'au jour où, échappant à l'empire grec, la Sicile passa sous la domination des Arabes. Nous la retrouvons aussi dans les divisions ecclésiastiques qui peuvent seules nous servir de guide lorsqu'au temps de la décadence de l'empire, les dominations étrangères, se succédant en Italie et en Sicile,

(1) Sil. lib. xiv. Stesichor. ap. Vib. sequest. p. 193. Pomp. Mela, lib. ii, cap. v. Solin. cap. x. Strab. vi, 2, tom. ii, p. 344 de la trad. franç.

(2) Cic. act. 2. in Ver.

(3) Plin. hist. nat. lib. iii. cap. viii.



nivelaient toutes les traces que le colosse romain avait imprimées sur la terre.

Syracuse, Taormine, Catane et Palerme sont les premiers évêchés dont il soit fait mention en Sicile (1); on reporte leur fondation jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne. Plus tard on y joignit Lilybée, Messine, Agrigente, Cefalù, Iccara, aujourd'hui Carini, Leontium, Tyndaris. Plusieurs de ces évêchés sont aujourd'hui de simples cures, d'autres qui n'existaient pas encore existent à présent, mais ce qu'il est curieux de constater c'est, à propos des juridictions ecclésiastiques, la mention faite par les papes de l'ancienne division en deux provinces. Saint-Grégoire écrit au diacre Pierre (2) : il me suffit d'avoir, pour l'administration du patrimoine de l'Eglise en Sicile, nommé un gérant à votre place dans la province de Palerme, je m'en rapporte à vos soins pour ce qui regarde la province de Syracuse. De même il y avait alors deux métropoles seulement au lieu de trois qui existent aujourd'hui : l'une c'était Palerme, l'autre Syracuse; on peut d'après cela conjecturer avec quelque probabilité, que les évêchés à l'est des deux Himères, c'est-à-dire Cefalù, Tyndaris, Messine, Taormine, Catane et Leontium étaient suffragans de l'église de Syracuse, tandis que tous les autres relevaient de l'évêque de Palerme. J'ai déjà dit, d'après Pirri, comment, alors que l'Eglise d'Orient commençait à se détacher de l'autorité du saint siège, quatre évêchés de Sicile, situés dans la partie orientale, et par conséquent en contact bien plus direct avec les Grecs de Constantinople entachés d'hérésie, renoncèrent à l'obéissance due au souverain pontife;

(1) Pirri. not. ecclés. Panorm. Sic. sac. tom. 1<sup>re</sup>, p. 9.

(2) Greg. Pont. Epist. 30. l. xii.

mais les victoires des Arabes, leurs progrès, leurs conquêtes mirent bientôt fin à toute discussion théologique, et pendant plus de deux siècles la religion chrétienne ne se conserva pour ainsi dire que par miracle au milieu des infidèles.

Cette époque de domination arabe est extrêmement importante pour l'histoire géographique de la Sicile. Jusque-là les dénominations de la géographie ancienne, qu'elles fussent d'origine sicule, grecque ou punique, s'étaient religieusement conservées : que les villes fussent debout ou couchées sur la terre, leur nom n'avait pas péri et l'habitant disait, en passant près de leurs murs renversés : voici Gela, Ib'a-Major ou Soloès. Mais avec les Arabes, ces noms prennent des formes toutes nouvelles, la nomenclature entière est changée, les traditions se perdent et quelques siècles plus tard ce n'est plus qu'à l'aide de minutieuses investigations, d'ingénieux rapprochemens, qu'on rend leurs véritables noms aux ruines des cités fondées par la Grèce ou Carthage.

Au milieu de ces difficultés, la pénurie de monumens historiques et géographiques, relatifs à la période arabe, se fait vivement sentir. Quelques pages de Novairi (1), quelques passages d'un manuscrit de la Bibliothèque de Cambridge faussement attribué au patriarche Eutychius (2), quelques fragmens d'Aboulféda, empruntés pour la plupart à Schehab Eddin (3) et une descrip-

(1) *Manusc.* 702 et 702 A. de la Bibl. roy. trad. franç. de M. Causin de Perceval, jointe aux voyages en Sicile par M. le baron de Riedesel.

(2) *Kitab tarikh Djeziret Sikliet. Chronicon insulæ Siciliæ e manuscripto codice Bibliothecæ Cantabrigiensis a J. B. Caruso editum.*

(3) *Abulfedæ annales Moslemici*, vol. 1, p. viii. et passim.

tion d'Edrisi (1), voilà toutes les ressources qui peuvent éclairer l'histoire de cette curieuse époque. J'avais espéré, d'après une phrase de Novairi, trouver dans cet auteur un document géographique qui eût été bien précieux : en effet il dit en commençant le récit de la conquête de l'île par les Musulmans : « Nous avons déjà  
 « parlé de la Sicile; déjà dans le premier volume de nos  
 « œuvres, à l'endroit où nous traitons des îles, nous avons  
 « décrit ses fleuves, ses fontaines, ses fruits, ses arbres,  
 « ses plantes et les villes fameuses qu'elle contient. (2) » Malheureusement je n'ai pu, malgré mes recherches, retrouver le passage auquel Novairi fait allusion : la Bibliothèque royale, si riche en manuscrits arabes, ne possède pas les œuvres complètes de cet auteur; elles n'existent qu'à Leyde et parmi les volumes dépareillés que l'extrême obligeance de M. Reinaud m'a mis à même de consulter, je n'ai pas découvert le traité des îles dans lequel l'auteur a placé la description qu'il annonce.

Quoi qu'il en soit, par l'examen attentif de la nomenclature actuelle des noms géographiques en Sicile, par celui des anciennes chartes normandes qui contiennent avec bien peu d'altération les noms arabes, et par la comparaison de ces documens avec les textes orientaux qui nous restent, il est possible de déterminer, jusqu'à un certain point, quels sont les lieux qui, lors de l'occupation des Musulmans, ont seulement reçu d'eux un

(1) *Sicilæ descriptio ex geographiâ Nubiensi desumpta arabicè et latinè. oper. et stud. Rosarii Gregorio.*

La même description traduite en italien par Domenico Macri et annotée par Francesco Tardia, de Palerme. *Opuscoli di Autori siciliani*, tom. VIII, p. 277.

(2) Man. arab. de la Bib. roy. 702. A.

nom altéré de leur nom primitif, et quels sont ceux qui, par leur forme franchement arabe et par leur signification, indiquent qu'ils sont la création de ces nouveaux conquérans.

On remarque d'abord que peu de noms grecs ou puniques sont restés intacts, et presque tous ils appartiennent à des villes importantes : tels sont Palerme, Messine, Catane, Syracuse, Agrigente, Cefalù, Mazzara. D'autres ont été légèrement altérés par les Arabes, puis par une altération subséquente sont devenus l'appellation moderne : c'est ainsi que Drepanum est devenu Tarapanisch (1), puis sous les Normands Trapani ; qu'Enna est devenu Cassar-Jani (2) actuellement Castro-Giovanni. La troisième classe de noms est celle qui diffère totalement du nom ancien ; elle est très nombreuse et s'applique de préférence aux accidens de la géographie physique, tels que montagnes, fleuves ou promontoires. Pour n'en citer que quelques exemples, l'Etna s'est appelé Djebel-el-Nar (3), la montagne du Feu, aujourd'hui Monte-Gibello. Le cap Plemmirium (4) au sud du grand port de Syracuse est devenu Ras-el-Khanzir ou le cap des Porcs, le Promontoire Phalacrium, Ras-el-Kelab ou le cap des Chiens à présent Rasicalbo (5), le fleuve Himère fut nommé Nahar-el-Milh (6) ou la rivière du Sel, maintenant Fiume Salso.

(1) Geog. Nub. ap. Ros. Greg. p. 114.

(2) Chronic. Cantab. id. p. 48.

(3) El-Harawi, the travels of Ibn Batouta by the Rev. S. Lee. Note p. 6.

(4) Sic. in prosp. del padre Massa. parte prima. p. 238.

(5) Massa. id.

(6) Desc. della Sic. cavata da un lib. arab. Opusc. sic. tom. 8, p. 378.

Il nous reste à mentionner maintenant les noms dont la signification chez les Arabes indique une réunion d'habitations et parmi lesquels, lorsque aucune trace de ruines anciennes, aucun souvenir historique ne vient démentir cette conjecture, on peut supposer que doivent se trouver les lieux fondés par ces dominateurs. Les mots emportant en Arabe l'idée d'une place habitée et servant à former des noms de lieux se trouvent au nombre de quatre en Sicile : Rahal, Menzil, Calaat et Cassar. Les deux premiers indiquent un lieu de station où chaque soir le voyageur descend pour y passer la nuit, puis le lendemain continuer son voyage; les deux derniers, des places fortifiées, des châteaux, principalement situés au haut des montagnes. C'est ainsi que Menzil-el-Emir, aujourd'hui Misilmeri signifie la station de l'Emir, Rahal-ès-Salam la station du Salut, Calaat-Fimi maintenant Calatafimi, le château d'Euphémus, Cassar-Noubi, le château Nubien, aujourd'hui Castel Nuovo. Presque tous les lieux dont le nom commençait par Rahal et Menzil n'existent plus; ceux qui sont encore debout, tels que Misilmeri, Realbuto et quelques autres sont de simples villages : les lieux au contraire, dont le nom commence par Calaat et Cassar, quoique bien moins nombreux que les précédens, si à l'aide des anciens documens on en dresse une liste comparative, se trouvent en bien plus grande proportion encore existant sur le sol. Ils indiquent en général des villes de troisième ordre bâties sur des hauteurs, telles sont Caltanissetta, Caltagirone, Calascibetta, Caltabellotta et bien d'autres. La conséquence naturelle qu'il semble qu'on puisse tirer de ces observations, c'est que les villes de premier ou de second ordre en Sicile sont de fondation grecque ou punique, et ont pu seulement ressaisir sous les Musul-

mans une partie de l'importance et de l'étendue qu'elles avaient perdues sous le faible gouvernement de Constantinople. Ces conquérans n'auraient guère fondé que des places fortes et des lieux de station ou des habitations isolées.

En recherchant ensuite, ainsi que l'a fait le charoine Rosario-Gregorio de Palerme (1), quels sont les points de l'île où les noms de forme arabe se rencontrent en plus grande quantité, on trouvera que c'est le val de Mazzara, c'est-à-dire la partie carthaginoise, devenue sous les Romains la province Parnomitaine. La raison de ce fait est facile à concevoir. Les Arabes comme les Carthaginois pénétrèrent en Sicile par l'Afrique; le cap Lilybée n'en est séparé que par quelques lieues de mer. Ce furent donc les places qui l'avoisinent dont les Musulmans s'emparèrent d'abord. Déjà depuis long-temps ils étaient maîtres de Mazzara et de Palerme, qu'à l'est de la Sicile les Grecs tenaient encore dans Syracuse, où ils étaient à portée des secours que pouvait leur envoyer l'empereur d'Orient. La lutte entre les deux nations ayant duré plus d'un siècle, pendant cette longue suite d'années les traces des peuples anciens s'effacèrent chaque jour dans la partie occidentale, chaque jour au contraire les conquérans s'y fortifièrent davantage.

Une fois maîtres de la Sicile entière, les Arabes, dans leur humeur inquiète, ne surent pas conserver l'union qui leur eût été nécessaire pour garder une conquête qui leur avait tant coûté. Des révoltes éclatèrent et, dans le récit de ces révoltes, nous trouvons l'indication première de la division en trois vals, division qui, de-

(1) *Rezum Arabicarum, quæ ad historiam Siculam spectant, ampla collectio, auctore Gregorio Palermitano*, p. 223.



puis lors, a remplacé le partage en deux provinces si long temps maintenu. C'est encore Novaïri (1) qui, sous ce rapport, est notre guide. Il nous dit qu'au milieu des troubles qui agitaient la Sicile, le gouverneur de Palerme ayant été chassé, le Kaïd Abd-Allah Ebn-Menkout s'empara de Mazzara, Trapani, Sciacca, Marsala; Ali-ben-Nimat de Castro Giovanni, de Girgente et de Castro-Nuovo; Ebn-Temama, de Syracuse et de Catane. C'est à l'aide de ces rivalités que Roger et ses braves Normands chassèrent les Musulmans de cette terre qu'ils avaient occupée plus de deux siècles, mais leurs traces y sont empreintes de toutes parts. La figure basanée, l'accent guttural, les gestes animés du Sicilien indiquent le mélange du sang arabe. Si le sol qu'il habite participe à-la-fois de l'Europe et de l'Afrique, de l'Orient et de l'Occident, ses habitudes, ses usages offrent la même analogie entre les deux races que son île sépare. La Sicile, je crois, pourrait choisir pour emblème de son histoire et de sa position ces monnaies trouvées à Palerme, comme nous le raconte Gian Francesco Abela (2), et qui, d'un côté portent gravé le témoignage de la foi musulmane : *il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu*, de l'autre la croix symbole du chrétien.

(1) Nov. cod. n° 702 A. et ap. Ros. Greg. p. 28.

(2) Ap. ant. mongitore. della Catolica Relig. in Sicilia in tempo del dominio dei Saraceni. Opusc. Sic. tom. 7, p. 154.

## VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE CENTRALE ,

de septembre 1831 à juin 1832 ,

Par M. ADAM DE BAUVE.

Suite. (1)

Le 1<sup>er</sup> février, Soterio étant prêt, nous partîmes à huit heures du matin de cet établissement situé sur le Cououvia. La rivière varie du S. au S.-E.-S.-O. O. A dix heures, elle se trouve courir O. N.-O. Enfin, à deux heures, elle est couverte d'îlets considérables et courant çà et là, se répand dans un espace de plusieurs lieues; plusieurs fois, nous fûmes obligés de passer le canot par dessus des mornets; à quatre heures, nous nous arrêtâmes pour coucher en tête d'un îlet N.-O.

Le 2 jusqu'à midi, nous continuâmes notre route en poussant souvent notre canot par terre; enfin la rivière, quoique toujours couverte d'îlets reprit une largeur et une profondeur suffisantes dans ses diverses passes. Le nombre des îlets diminuait, et à quatre heures nous fîmes halte dans un endroit où le Rouapira, partagé en deux par un îlet est dans les deux passes obstrué de rochers.

3. Route S.-S.-O. S.-O. A deux heures, Soterio me fit observer l'embouchure de Cououva, située O.-N.-O. A trois heures, nous arrêtâmes sur un établissement où se

(1) Voy. le Bulletin de juillet, page 21.

trouvaient seulement trois individus; ils vivaient ainsi isolés et n'avaient point de canots. Cette famille se composait d'un homme déjà âgé, sa femme et leur fils.

Le 4, la rivière se trouva assez saine. Le 5, elle est entièrement dégagée; j'estime à trente lieues la route de ces deux journées; à quatre heures, nous vîmes coucher à l'embouchure de *Piraouëri* située S.-S.-E. J'avais reconnu la tête de cette rivière, le 30 décembre, à environ deux lieues de l'établissement abandonné que j'ai signalé comme propre à servir de dépôt et de centre aux opérations de l'expédition.

Le 6, la rivière depuis huit heures jusqu'à midi est bordée de montagnes élevées qui se prolongent dans le S.-E. Elle court S.-O. O.-S.-O.-S.; à deux heures elle est couverte d'îlets, et à trois heures nous nous arrêtàmes en tête d'un *saut* considérable nommé *Tauourouassou*. Le lendemain, commençant à le descendre dès six heures, ce ne fut qu'à neuf que nous parvînmes au pied, tant les passes sont difficiles. A midi se présente l'embouchure de la rivière *Hiachioundoua* au S. La route varie du S. S.-O. à l'O. Nous fîmes halte à cinq heures au pied d'une barre considérable.

Le 8, continuation de barres et d'îlets. A l'O. S.-O. est située l'embouchure de *Chayeralli* où nous fîmes halte pour déjeuner, à dix heures. A quatre heures, j'arrivai sur un *établissement*. Plusieurs canots couverts de tendeleets que j'aperçus au débarcadère m'annoncèrent la présence d'un blanc : en effet, mettant pied à terre: je fus reçu avec une politesse étrangère aux lieux où je me trouvais et que j'appréciai d'autant plus vivement que je m'y attendais peu, par un homme dont les manières annonçaient une éducation différente de celle des Brésiliens du commun. Sans m'interroger sur le sujet ni le

but de mon voyage, il fit transporter mon bagage dans sa tente et fit servir des rafraîchissemens qui m'étaient inconnus depuis long-temps. Je lui dis que je m'occupais d'histoire naturelle et que mon voyage avait pour but l'exploration de la Guyane centrale. Nous fûmes bientôt d'autant plus à l'aise que, parlant du Para, je me trouvai connaître particulièrement plusieurs personnes alliées ou amis de M. Hilario Feireire da Cruz, et j'avais même eu des relations avec son père, colonel-gouverneur de Macapa, chez lequel j'avais logé lors de mon voyage à Marajo où il se trouvait alors sur son habitation. M. Feireire da Cruz, Brésilien zélé, s'était montré dans tous les troubles du Brésil; son fils, attaché au parti de l'empereur, se retira au Para lors de la dernière révolution. Bientôt ne s'y trouvant pas en sûreté il résolut de mettre à profit ce temps d'anarchie, et de travailler à réparer sa fortune. L'intérieur, en lui offrant plusieurs moyens de la rétablir, lui assurait en même temps un asile. Voulant reconnaître cette rivière, que les Brésiliens appellent *Jary*, il était venu jusqu'à cette hauteur et il s'occupait à faire faire du couac pour ses gens qui étaient à quelques journées plus bas où ils arrachaient de la salse. L'intention de M. Feireire était de remonter jusqu'aux sources du rio de Jary. Cette rivière, à l'embouchure de laquelle est située la ville de *Mazagaou* n'avait pas encore été remontée; les sauts et les barres dont elle est obstruée avait rebuté ceux qui, les premiers, avaient essayé d'y pénétrer. Les renseignemens que je donnai à M. Feireire le déterminèrent à ne point pousser plus loin, mais il m'engagea vivement à venir avec lui, me promettant, pour me déterminer, de me fournir les moyens de retourner à Oyapock par mer. Son ton de franchise et sa politesse me présageait un

voyage agréable et surtout les connaissances que j'étais à même d'obtenir sur cette partie de la Guyane, me firent accéder à ses propositions.

Retourner sur mes pas m'eût été très pénible, mon séjour dans le Haut-Oyapock devenait impraticable, manquant des objets nécessaires pour traiter avec les Indiens, était même inutile. Le but de ma mission était rempli en quelque sorte, puisque j'avais trouvé l'endroit propre à servir de centre à l'expédition dans une situation beaucoup plus propice que je n'eusse pu le créer moi-même. Les établissemens que j'ai signalés étant abondamment pourvus de vivres et des instrumens propres à les manipuler, M. Feireire n'attendait désormais que le chargement de ses canots pour descendre; son couac se trouvant prêt nous nous remîmes en route le 11. Son canot était très commode, j'étais surpris de la grandeur de cette embarcation et je ne pouvais concevoir qu'on pût la manier dans les sauts; mais bientôt je reconnus que les Brasiiliens n'avaient pas perdu leur ancienne méthode pour employer toute la force des Indiens. Un Indien est engagé pour tout le temps que doit durer une expédition sans préciser le terme. Le capitaine en répond et garde un de ses enfans en otage, il reçoit en marchandises la valeur d'un testaon par jour (11 s. et 1 l.) dont le tiers est affecté au capitaine qui est obligé de maintenir au complet le nombre d'individus engagés et de les remplacer, s'ils viennent à mourir, ou de payer leur journée à raison de la même quantité de salse, si c'est de la salse qu'ils récoltent ou de tout autre objet. Pendant le temps de son engagement l'Indien doit être exact à son service. Tous les engagés de M. Feireire étaient des environs de Mazagaon, il avait dans le bo's 90 personnes et il achetait,

en outre, de la salse des *Tamoconcos*, nation qui habite la rivière de *Carapanatouba* et la tête de *Moucourou*, où nous nous rendions. Nous descendions le *Jary* avec rapidité, partant à trois heures du matin, nous nous arrêtions à onze jusqu'à deux, et nous faisons de nouveau halte à quatre heures. La rivière est libre à quelques roches près, et varie du S. au S.-S.-E. S.-S.-O. S.-O. O.-S.-O. Le 15, nous arrivâmes à l'embouchure de *Jenupcho*. M. Feireire expédia ses canots chargés de couac et nous demeurâmes avec son embarcation et une petite pirogue de pêche. Cette rivière est habitée par les *Apamarigues*, nation qui défendit long-temps son indépendance et son territoire contre les Portugais. Obligés de céder ils s'étaient retirés en ces parages depuis environ quinze ans, et maintenant on ne connaissait ni leur nombre, que l'on présumait considérable, ni leur manière de vivre, personne ne s'aventurant chez eux, leurs voisins même ayant avec eux peu de fréquentation. Ce que M. Feireire m'avait appris de cette nation m'avait donné grande envie de la connaître; lui-même eût vivement désiré de la visiter, un motif plus puissant que la curiosité lui faisait désirer de reconnaître ces parages, il était décidé à y pénétrer avec une centaine d'individus, mais ce ne pouvait être cette année. Ayant vendu à M. Feireire un de mes fusils 100,000 reis (562 f. 50 c.) je lui demandai quelques marchandises, sa petite pirogue, deux de ses Indiens et je lui promis des renseignements certains sur les *Apamarigues*; j'espérais d'après ce qu'il m'en avait dit, être amplement dédommagé de mon voyage. Après m'avoir représenté tous les dangers que j'avais à courir chez une nation qui ne connaissait les blancs que par le mal qu'elle en avait reçu, il céda à mes desirs et me donna ce que je lui demandais; des



sabres, quelques tissus, miroirs, couteaux et verroterie qu'il me céda au prix que ces objets lui avaient coûté au Para. Orapoï, malade, ne put venir avec moi, je le laissai avec M. Feireire, qui me donna rendez-vous à Carapanatouba; il devait demeurer dans cette rivière jusqu'à la fin de mars et même si je n'étais pas de retour m'attendre jusqu'au 15 avril.

J'entrai dans *Génipocho* le 17. Les bords sont escarpés. Le 18 et le 19 nous fûmes assaillis d'une pluie continuelle, le 20, nous passâmes un saut considérable qui nous retint plus de vingt-quatre heures, depuis l'embouchure de la rivière qui est située O. S.-O. Elle varie du S.-O. à l'O.-N.-O. Le 21, les barres se multiplient; enfin nous faisons si peu de chemin le 23 que mes guides me proposèrent d'abandonner notre embarcation, m'assurant qu'en quatre ou cinq jours nous pourrions gagner un *établissement apamarigue*. Je laissai mon canot et nous marchâmes O. et O.-N.-O. Le 24 et le 25 nous traversâmes des terres arides et sablonneuses qui n'offraient qu'une pénible végétation et des montagnes élevées presque nues.

Le 26, nous commençâmes à trouver fréquemment des traces, mes guides m'assurèrent que nous n'étions pas éloignés d'un établissement. Le 27, nous gravâmes une haute montagne et je découvris de grandes savannes qui s'étendaient de l'O. à l'O.-N.-O. de notre position. Nous mîmes une journée entière à les traverser et nous y passâmes la nuit du 27 au 28.

Enfin le 1<sup>er</sup> mars, d'une montagne assez élevée qui borne les savannes à l'O.-N.-O. nous aperçûmes une grande crique de l'autre côté de laquelle mes guides me dirent qu'était situé un établissement. Arrivés au bord de la crique qui était large et profonde ils signalèrent avec le

Tauhaubâa (espèce de flûte) pour qu'on vînt nous chercher avec un canot. Des sons du Tauhaubâa qui se firent entendre de l'autre côté de la crique nous apprirent que l'on venait à nous. En effet, je fus surpris de me voir entouré par huit individus de haute taille, armés de flèches et de taumahawks. Ils interrogèrent mes guides dans une langue différente de celle des Oyampis; M. Feireire leur avait fait leur leçon que je leur avais renouvelée : ils devaient dire que nous venions de Cayenne et que le desir de connaître les Apamarigues, dont j'avais entendu parler par leurs voisins, m'amenait dans leur pays. Après un quart d'heure de conférence mes guides me dirent que ces individus s'opposaient à ce que j'allasse plus loin et qu'ils me tueraient si je persistais. Je demandai s'il y avait un chef parmi eux, ils répondirent que non, que l'établissement du chef était éloigné de plusieurs journées, mais qu'à l'Aldée il y avait un vieillard auquel ils obéissaient, et que, si je voulais, ils allaient le chercher. Ayant répondu affirmativement, un des Apamarigues se détacha et au bout d'un quart-d'heure, ils revinrent avec un homme âgé, d'une figure prévenante.

Je fis répéter au vieillard que j'étais Français, que je venais d'un pays où les blancs traitaient les Indiens en frères, que je n'avais aucun mauvais dessein, et que pour preuve j'allais lui remettre mes armes; je mis en même temps mon fusil et mon sabre à ses pieds, je voulais, lui fis-je dire, voir le chef et, s'il se trouvait inquiété en ces parages, l'engager à se rapprocher du territoire français. Je lui tendis la main, il la secoua et la porta à sa bouche, j'en fis de même, il me fit dire de le suivre; je laissai mes armes à un des Apamarigues. Ils me firent remonter environ une demi-heure le long de la crique et nous

la traversâmes, à mon grand étonnement, sur un *pont* composé de tronçons d'arbres industrieusement empilés.

Je découvris alors plusieurs cases formant un demi-cercle; au centre était un vaste carbet, le vieillard me fit asseoir sur un banc et fit apporter des pipes et du tabac, il en alluma une qu'il me donna; après avoir aspiré quelques bouffées je lui rendis son calumet et nous nous le passâmes alternativement jusqu'à ce qu'il finît; on nous apporta alors dans des coupes de Sapoucaya (le Sapoucaya est l'arbre qui porte le coco (1) dont j'ai parlé dans mon précédent voyage) une liqueur noire assez agréable dont je bus pour la première fois; peu après des femmes servirent sur une natte des viandes bouillies et rôties dans des plats de terre rouge; le carbet était éclairé par des flambeaux faits de feuilles roulées et serrées comme des carottes de tabac dans lesquelles était renfermé de l'encens; le vieillard seul mangea avec moi, il envoya mes guides avec les autres Indiens. Après le repas il fit tendre mon hamac et apporter des pipes et du tabac. Appelant alors mes guides il recommença à les interroger sur le sujet et le but de mon voyage. Je lui fis toujours répondre dans le même sens.

L'habitation du chef, d'après son dire, était éloignée de plusieurs journées et sur la demande que je lui fis de m'y faire conduire il répondit que je devais attendre qu'il eût envoyé savoir si cela lui convenait. Enfin il me fit conduire dans une case derrière le carbet au centre de l'hémicycle; j'y trouvai mes bagages, mais mes armes n'y étaient pas, je ne parus pas m'en inquiéter; mes guides étaient très agités; ils me recommandèrent de ne point laisser connaître que j'eusse communiqué avec les

(1) Dans lequel sont renfermées des amandes.

Portugais, leur frayeur leur faisait oublier que la langue m'était inconnue, ils maudissaient la curiosité qui m'avait engagé dans un si grand péril et la faiblesse qu'ils avaient eue de m'accompagner. Ils ne doutaient pas que le chef ne nous fit tuer ; nous étions observés, disaient-ils, il n'y avait aucun espoir de fuite. Quant à moi, je n'avais aucune appréhension, je me jetai dans mon hamac ; et, animé au contraire par ce commencement d'aventure, je m'endormis en répétant :

.... *Tentanda via est quæ me quoque possius tollere humo ...*  
*Exiguum nobis vitæ curriculum natura circumscripsit,*  
*Immensum gloriæ.*

Le 2, le vieillard monta dans mon carbet de bonne heure et me fit dire qu'il envoyait deux Indiens prévenir le chef de mon arrivée ; je lui remis un pantalon, une chemise et un bonnet de soie brune, l'engageant à les envoyer au chef ainsi que mon sabre ; il parut satisfait de ce procédé et j'achevai de le gagner en lui donnant deux brasses de rassades, une camisole et un pantalon. Je descendis dans le carbet de réception appelé touachi, Je n'y vis pas mon fusil, je ne m'en informai point ; je fis demander à visiter les cases. Acrisia (c'est le nom du vieillard) m'y conduisit ; elles sont au nombre de huit, élevées de terre de 18 à 20 pieds, mais différentes de celles des Oyampis, en ce que le bas et divisé en divers compartimens et entièrement revêtu d'écorces proprement jointes par des lianes ; une natte d'aroumas très fin tressée dans le genre des Pagaras sert de revêtissage au haut, et produit l'effet le plus élégant et le plus agréable à la vue ; entre chaque, était un petit carbet servant de cuisine et de gragerie ; je vis des haches de pierre, des couteaux, des pagaras et autres ouvrages d'aroumas parfaitement tressés ; des ornemens en plumes travaillés

avec goût, les hamacs étaient grands et très fins, peints en rouge, en jaune et en bleu. Les femmes sont grandes, bien faites, blanches et portent un pagne de coton formant une espèce de jupon, d'autres se contentent d'un très petit caleçon qui dessine les formes des parties que la pudeur leur enseigne de voiler, une casaque, ou plutôt un corset renfermant la gorge et la tenant très serrée complète leur habillement ; dans les danses cependant, et même dans d'autres circonstances elles se servent encore d'une longue pièce d'étoffe de coton bigarrée de diverses couleurs qui me rappela le plaid écossais. Ces Indiens sont beaucoup mieux que les Oyampis et les Aoutâs au physique et même au moral, d'autant du moins que j'ai pu en juger dans le peu de temps que j'ai demeuré parmi eux et où je ne me suis trouvé à même d'observer que quelques individus. Car quoique les Oyampis soient généralement assez bien, il est rare de trouver chez eux un individu auquel il ne manque pas plusieurs dents, ou une femme dont les seins ne soient pas tombés. De vastes abatis peu éloignés étaient plantés de patates de diverses espèces, d'une racine ressemblant assez à l'igname, mais d'un goût aigre, appelée Achourouï, que je n'ai point vue ailleurs ; de pistaches (moudoï) et d'une grande quantité de haricots ou plutôt de petites fèves très tendres et farineuses qu'ils savent faire grimper sur des appuis, ainsi qu'on le pratique en Europe.

Rentrés dans le Touachi, Acrisia fit apporter le déjeuner ; il était composé de patira (taytitou) bouilli, d'un paque rôti (apacon.) On servit des patates, des morceaux d'achourouï et une galette dont je ne pus d'abord deviner la composition. A la fin du repas on apporta une jatte de liqueur de Jenipa. Etonné de ne voir ni couac, ni cassave, j'en demandai la raison ; les Apamarigues ne

cultivent pas le manioc , mais seulement les patates, la racine d'achourouï et les pistaches dont ils font une pâte qui, cuite dans une sorte de four de terre, donne les galettes que j'avais mangées à déjeuner. A peu de distance de cet établissement, est situé un autre composé d'une centaine d'individus. J'y remarquai beaucoup d'activité: ce n'était plus cette nonchalance qui est le type des Indiens que j'ai observés dans les divers parages antécédemment parcourus; ceux-ci ont des tissus de coton, de la poterie, leurs coupes de sapoucaya feraient honneur à un ouvrier européen, et ils n'ont d'autres instrumens que ceux qu'ils peuvent fabriquer avec des os de mâchoires de divers animaux : aussi je ne sais lequel on doit le plus admirer de la délicatesse de l'ouvrage ou de l'adresse et de la patience de l'ouvrier. Je tâchai d'obtenir d'Acrisia des renseignemens sur sa nation; je conjecturai d'après ce que me transmirent mes guides, qu'il n'y a pas plus de 10 à 12 ans qu'elle est établie dans ces parages; dans son enfance elle habitait le Pacajà, rivière située à quelques journées de cet établissement dans l'O.-S.-O. Les Apamarigues furent obligés de l'abandonner après des guerres continuelles avec les Portugais qui y venaient chercher de l'or et qui voulaient les forcer à travailler à son extraction. Rapporter ici les cruautés commises sur ces malheureux serait trop long et trop pénible, je me contenterai de dire qu'on employait des chiens pour leur donner la chasse, qu'on jetait leur corps en travers sur les roches de la rivière et qu'on forçait les prisonniers à s'en servir comme des rouleaux pour hâler les embarcations. Réduits à un petit nombre, ils vinrent habiter le Jary; se trouvant trop à portée de leurs persécuteurs ils vinrent dans le Jenipoko et le remontant y furent assez long-temps errans. Ils se



sont enfin arrêtés se croyant protégés par les cataractes multipliées qui leur servent de remparts.

J'ai cru remarquer chez les Apamarigues quelques traces de religion ; toujours est-il qu'ils croient à une autre vie et à l'influence des morts sur les vivans. Ils invoquent leurs parens, dont ils prétendent que l'âme n'abandonne pas le lieu qui les a vus naître et dont ils deviennent les protecteurs. Différens encore en ce point des autres peuplades indiennes, la mort de leurs proches ne leur fait pas abandonner leurs demeures. Il paraît même, d'après ce que j'ai recueilli de mes guides, qu'à certain jour de l'année ils se rassemblent en grand nombre, de distances considérables, dans des lieux fixés pour cet usage où on célèbre des sortes de mystères dans lesquels les morts sont évoqués. Voici une cérémonie dont je fus témoin : le 5, il mourut une vieille femme. Toutes les femmes des deux établissemens et d'un troisième plus éloigné se rassemblèrent. En fait d'hommes il ne s'y trouvait que deux frères de la défunte, le corps fut enveloppé dans une grosse étoffe de coton et transporté à environ une lieue de là dans un endroit planté de sapoucayas. Avec des piquets aigus on fouilla une fosse d'environ dix pieds de profondeur sur quatre de largeur, quand la fouille fut finie. Les deux hommes fouillaient et les femmes jetaient à mesure la terre hors du trou ; une des plus âgées descendit dedans et avec un pilon et les pieds nivela bien la terre, et alors les autres y jetèrent quelques petites roches et chacune cracha dans le trou. On y jeta un perroquet vivant, quelques patates, un chien et par dessus quelques poignées de terre, assez pour les couvrir. Chacun cracha dessus de nouveau. Après cette opération, les deux hommes se saisirent du corps et le mirent debout dans le

trou; alors chacune des femmes jeta un grand cri, lançant sur le cadavre une poignée de terre, chacun des hommes l'appela quatre fois; alors tout le monde s'employant des pieds et des mains le trou fut comblé, et par dessus ils formèrent avec la terre qui restait une butte qui fut encore augmentée d'une certaine quantité de roches. En se retirant chacun posa sur la butte quelques patates, quelques morceaux de racine d'achourouï, des pistaches et des fruits.

En rentrant à la case, Acrisia m'invita à venir voir un animal qu'on venait de tuer à quelque distance. Il était de la taille d'un tigre, en avait la tête et les pattes, son poil était court et de couleur rousse; sur son cou était une courte crinière très rude : on l'appelle Tapiroussou et est, dit-on, d'une grande férocité. Il paraît qu'il est très commun en ces parages.

Je citerai un trait qui donnera une idée de l'adresse des Apamarigues; ils me fabriquèrent pour mettre des insectes, trois boîtes en bois de cèdre de quinze pouces de long sur trois de hauteur, légères et solides, parfaitement jointes. Certainement un menuisier de Cayenne n'eût pas mieux fait, je doute même qu'elles eussent été aussi bien, c'était pourtant uniquement avec des instrumens de pierre que l'arbre avait été abattu, fendu, dégrossi et réduit en planches de quatre à cinq lignes d'épaisseur, il me manquait encore des épingles, je parvins à y remédier en me servant de piquans de counana, (espèce de palmiste). J'eus à m'applaudir de mon acquisition : dans deux jours je recueillis 240 papillons et 80 coléoptères.

Le 8, Acrisia m'engagea à venir voir une chasse au singe rouge. De grand matin, nous nous rendîmes sur une montagne assez élevée, à environ une lieue de l'éta-

blissement. Une vingtaine d'Indiens nous avaient précédés, imitant le cri du singe rouge. Ils en avaient rassemblé une bande dans un espace peu étendu. Ces animaux une fois cernés, se tiennent sur les arbres les plus élevés où ils sont à l'abri des flèches. Les cris ni les hurlemens ne peuvent les forcer à descendre; un Indien monte alors dans l'arbre et va les chasser; quand la bande est nombreuse, cette chasse est très amusante, du moins pour les spectateurs; car les chasseurs fatiguent beaucoup. Je tuai plusieurs de ces animaux, au grand contentement des Apamarigues; j'avais oublié de dire qu'Acrisia m'avait rendu mon fusil.

Je m'occupai jusqu'au 10, à rassembler des papillons; j'aurais désiré visiter les environs à quelque distance pour en connaître les productions, mais l'état de surveillance dans lequel j'étais ne me le permettait pas. Le 12, arrivèrent les envoyés partis le 2, ils m'apportaient de la part de leur chef un hamac, deux taumahawks, une corbeille remplie d'ouvrages de plumes et d'autres curiosités, ils me dirent qu'il avait reçu mes présens avec plaisir; mais qu'il ne voulait pas voir de blanc chez lui, qu'il était bien où il était et que ses gens n'étaient point accoutumés aux objets des blancs; que, pour cette raison, ils étaient libres et heureux, que s'ils commerçaient avec les Français ou tous autres qui leur apporteraient des outils, qui, à la vérité étaient plus commodes que les leurs, ils en deviendraient bientôt les esclaves; bref, qu'il voulait lui et les siens vivre et mourir comme avaient fait leurs ancêtres; que tant qu'à mes guides ils pouvaient retourner avec moi; mais que si eux ou quelqu'un des leurs remettaient le pied dans leur pays, avec ou sans blancs, ils seraient immédiatement mis à mort. Cependant, ajoutèrent-ils, si je voulais demeurer chez

eux pour n'en plus sortir, je serais adopté, on me donnerait une femme ; que je ne serais assujéti à aucun travail ; mais que, sous aucun prétexte, je ne pourrais me retirer par la suite. Du reste ils ne sortirent en rien de ces instructions quoique je pusse alléguer.

Mes guides, qui ne croyaient pas en être quittes à si bon compte, me pressaient vivement de partir, je restai cependant jusqu'au 18. Pendant ce temps ce que j'observai encore de mes hôtes accrut mes regrets de ne pouvoir étudier les mœurs et les usages d'une peuplade si différente de celles que j'avais vues jusqu'alors. Nous mîmes cinq jours pour regagner notre canot. Je fus surpris de le trouver garni de bordages ou jomes ; on appelle jomer un canot, à Cayenne, y mettre un bordage en bois léger de cinq à six pouces, les Indiens savent les adapter sans clous en les fixant au moyen de lianes. Mon canot était chargé d'ignames, de viandes boucanées, de moudoïs et de divers fruits ; plusieurs Apamarigues nous avaient précédés chargés de ces présents. Ce procédé si étranger aux Indiens ajouta encore à la peine que j'éprouvais.

Le 22, nous arrivâmes à l'embouchure du *Jenipocho* où nous couchâmes.

Le 23, nous descendîmes *Rouapira*. A midi se présente à l'O. l'embouchure de *Pacanary*, route S.-S.-E. S.-S. 114 S.-O. Le 24, je partis à six heures. Le *Rouapira* se jette dans le *Topipocho*, rivière plus considérable qui se prolonge à une grande distance dans le N.-O. et dont les sources sont inconnues ; tout ce qu'en savaient mes guides c'est que cette rivière était habitée par une peuplade qu'ils disaient antropophage, route S. S. S.-O. S.-O. O.-S.-O. O. O.-N.-O. S.-O. O.-O. N.-O. N.-O. N.

Le *Topipocho* varie considérablement et est parsemé

d'écueils. Le 25, la rivière, plus dégagée, ne varie que du S.-S.-E. au S. 114 S.-O. A trois heures, on découvre une triple chaîne de montagnes appelées *Seras de Tapio-caouas* s'étendant de l'un et l'autre bord de la rivière qui, alors courant S.-S.-E. est obstruée de cascades élevées. Depuis l'embouchure de Topipocho on est tourmenté par une espèce de cousins appelés Carapanos, plus grands que le maringoin de Cayenne, qui sont le fléau de la nait, et le jour par un moustique appelé Pion, dont la piqûre est très douloureuse; enfin par des maques (morossocos). Outre cela, dans le fort de la chaleur, on est encore assiégé par une multitude de taons.

Le 26, barrages continuels; route S.-S.-O. S.-O. O.-S.-O. 27, la rivière se répand dans un espace de plusieurs lieues. Depuis le matin jusqu'à deux heures je naviguai de passes en passes étroites, mais assez profondes, alors elle se resserre presque subitement barrée par des chaînes de montagnes appelées de *Caliassou*, reçoit en une seule branche toute l'eau des passes et se fraie un chemin au milieu de la chaîne la moins élevée. Parvenue à son sommet, elle se précipite et se répand encore sur un espace de terrain considérable formant une multitude d'îlots. Nous mîmes la fin de la journée et le lendemain jusqu'à trois heures pour hisser et descendre notre petite embarcation. Le 28, le Topipocho, divisé en passes considérables formant une multitude d'îlots, se réunit en une seule, un peu au dessus de l'embouchure de *Carapanatouba*, située S. S.-E. où nous arrivâmes à une heure. Là est situé l'établissement du capitaine des *Tamocomos* qui habitent cette rivière : c'est aussi en cet endroit que Topipocho prend le nom de *Jary* ou *Jary grande*. A l'embouchure de Carapanatouba, M. Feireire

m'avait donné rendez-vous; il était en effet dans cette rivière et avait laissé des ordres pour me mener au lieu où il était, en cas que j'y arrivasse.

Le capitaine des Tamocomes s'appelle Oarapixi, il est établi en ce lieu depuis peu de temps; et, environ un mois avant mon arrivée, il avait été baptisé sous le nom de Joaquim Manoël, par un missionnaire monté en ces parages. Je trouvai chez lui Orapoï, que j'avais laissé malade, avec les gens de M. Feireire, lors de mon entrée dans Jenipochó. Je fus fort étonné de le voir traiter le capitaine de cousin et encore plus d'obtenir là sur les Oyampis des renseignemens beaucoup plus étendus que ceux que j'avais recueillis dans l'Oyapock. En effet Oarapixi était de cette nation et avait été enlevé enfant par les Aoutas, peuplade que j'ai désignée comme habitant le *Cououva* et qui, à cette époque n'y était pas encore établie. Cette rivière était alors habitée par les Oyampis. Une partie émigra dans le N.-O. et vint se fixer sur une rivière appelée Iporaguc; là des guerres continuelles avec les Roucouyennes les forcèrent à descendre jusque sur l'Oyapock, où ils se fixèrent d'abord près de ses sources. Bientôt ils descendirent plus bas et vinrent s'établir dans *Ipoussigue* affluent de la rive ouest. Ce fut là que madame Popineau vint les visiter avec M. Vermondois en 1816 ou 1817. Lors de leur première sortie, guidés par Wananicka d'Ipoussigue une partie descendit dans l'Oyapock jusqu'à l'embouchure de Montoura; l'autre, remontant dans le S.-E. furent habiter la crique *Acao*, où ils trouvèrent un grand nombre des leurs qu'ils avaient laissés sur le *Cououva*, qui étaient descendus dans le N.-E. jusque sur le *Mapari* et qui, chassés par les Coussaris s'étaient réfugiés d'abord sur l'*Arawari* et avaient continué de s'avancer au hasard en se rappro-



chant d'*Oyapock*. Voilà la route qu'ont faite les Oyampis en moins de vingt-cinq ans. On peut se faire par là une idée de l'insouciance de ces Indiens et du peu de cas qu'ils font de leurs établissemens. Je ne sais comment allier leur incroyable paresse avec les travaux que nécessitent des changemens si fréquens, et encore maintenant les voit-on tous les jours abandonner des établissemens en rapport pour aller s'établir plus haut ou plus bas sans aucun motif plausible.

Oarapixi fut, comme je l'ai dit, enlevé enfant par les Aoutas qui habitaient alors assez loin de Cououva. Il était fils du frère du père d'Orapoï; après l'émigration des Oyampis, les Aoutas vinrent s'établir en leur place où étaient cependant demeuré un petit nombre de ces premiers avec lesquels ils s'allièrent. Oarapixi, devenu homme, sur quelque mécontentement ou tout autre sujet descendit le Cououva et vint s'établir avec une vingtaine d'Oyampis dans *Piraouër*, affluent de la rive est de Rouapira; c'est dans une excursion par terre qu'il eut connaissance des *Tamocomas*, dont la langue n'est qu'un dialecte de l'Oyampi (1) et sur leur invitation il vint habiter parmi eux avec les siens; cette peuplade était alors en guerre avec les *Tampous*, peuplade antropophage; Oarapixi rendit des services à ses hôtes qui le nommèrent capitaine à la mort d'un de leurs chefs. Mon Indien était toujours malade et couvert de pians; cette maladie avait pour principe plusieurs malingres qu'il avait négligé de panser et que les Indiens appellent mércous-sous. Ne pouvant le mener avec moi, je le laissai chez

(1) L'oarapixi, ou mieux l'oyampi, est un dialecte du pamocamo, qui est la langue générale du Brésil.

son cousin, qui en avait grand soin et qui me promit de le rétablir en peu de temps

Le 30, j'entrai dans le *Carapanatouba*, cette rivière est considérable mais obstruée de barres. Sur ses bords on trouve en quantité le Taouba, bois dont les Brasi-liens font leurs canots le plus ordinairement. Ce ne fut pas sans étonnement que je vis prendre dans cette rivière une énorme pirahiba (la torche de Cayenne). Il y en a à Oyapock, mais elles ne remontent pas les sauts; on me dit qu'elles étaient très communes en ces parages et même plus haut dans le Jary. Notre journée du 31 fut des plus pénibles ; enfin nous arrivâmes, le 1<sup>er</sup> avril à trois heures à l'endroit où s'était fixé M. Feireire. Sa surprise fut grande en me voyant et il fallut que je lui montrasse les objets que je rapportais de chez les Apamaringues pour le persuader que je les avais réellement visités ; il m'avoua que, lors de mon départ, il était persuadé que, si je parvenais chez ces Indiens, j'y serais infailliblement massacré. Il doutait même qu'ils épargnas-sent mes guides.

Il partagea mes regrets de ce que je n'avais pu péné-trer plus avant, m'assurant néanmoins qu'il ne croyait pas possible d'obtenir des renseignemens plus détaillés vu le peu de temps que j'avais séjourné. Il fallait être Français, ajouta-t-il, pour, dans la position équivoque où je me trouvais placé, songer à autre chose qu'aux moyens de conserver sa vie. Du reste mon arrivée l'ar-rangeait parfaitement. Des lettres de Mazagaon l'avaient déterminé à descendre, les troubles étaient plus violens que jamais, un chanoine nommé Baptista da Ceâ s'y était formé un parti considérable sur le rio de Madeirâ où il avait été exilé ; descendant vers Para il accroissait le nombre des siens de tous les gens de couleur aux-

quels il promettait la liberté. Cet homme, qui s'était montré dans tous les troubles du Brésil, était, disait-on, au moment de parvenir à son but qui était de se faire nommer président de la province, travaillant toujours pour parvenir à ce poste. Naguère il avait refusé l'archevêché de Bahia, peu de temps avant son exil. M. Feireire prétendait se rendre à Villanova, d'où il serait à même d'observer les choses, qui étaient parvenues à un point tel que cet état d'anarchie, d'une manière ou d'autre, ne pouvait durer long-temps. Son intention dans le cas où il n'eût point trouvé à faire agir ses partisans était de se rendre à Marajo, pour faire à Cayenne un envoi de bétail et, dans le cas où ce commerce lui eût paru avantageux, y établir une hutte. D'après son calcul le vil prix auquel se vend le bétail à Maxiana et Caviana devait lui faire obtenir des bénéfices considérables, il pensait aussi pouvoir approvisionner la colonie de Couac. M. Feireire avait déjà rassemblé 250 arroulées, elle ne se vend au Para que 8000 reis l'arrobe. Ses gens étaient répandus dans Carapanatouba et dans les serras de Sororoca qui borde les rives du Jary. Les Tamocomos, qui habitent cette première rivière qui n'est qu'une branche d'Inipochó, s'étendent sur ses rives jusqu'à une quarantaine de lieues que Carapanatouba est navigable, et dans une autre petite rivière affluent d'une du Jary appelée Moncourou; ses Indiens s'étendent avec les Oyampis et diffèrent peu de ces derniers. Les blancs n'ont de relations avec eux que depuis peu d'années. M. Feireire est le premier qui y soit venu avec une grande quantité de monde. Quoiqu'ils connaissent les blancs depuis bien peu de temps, les femmes ont déjà des jupes, des vareuses et des peignes dont elles relèvent leurs cheveux à la mode portugaise. Déjà ils

ont perdu la mode du roucou et du génipa; à moins de vingt cinq lieues dans l'Oyapock on trouve nos Indiens graissés de cette pommade dégoûtante et leurs femmes entièrement nues. Cependant des blancs y remontent tous les ans et plusieurs missionnaires y ont pénétré; les Brésiliens même, en ne vexant pas les Indiens, s'en savent faire craindre et respecter, et chez nous, grâce à la conduite de quelques blancs, les Oyampis qui, à mon premier voyage, étaient obéissans, respectueux et de bonne foi, ont déjà presque perdu ces qualités. Dans toutes les occasions on a voulu les vexer, les agresseurs s'étant toujours conduits avec une lâcheté qui leur donnait toujours le dessous.

Le 3, laissant ses embarcations qui devaient le suivre de près, M. Feireire et moi nous nous embarquâmes dans un canot léger et descendîmes Carapanatouba. Nous arrivâmes de bonne heure à l'embouchure; le lendemain nous nous engageâmes dans des rapides et une multitude de barres toutes extrêmement dangereuses où chaque bord de la rivière est bordé par les chaînes élevées de Sororaca et forme des cascades à pic.

Le 5, chemin assez libre jusqu'à dix heures, la rivière variant du S.-O. à l'O. S.-O.

Le 6, nous arrivâmes en tête de la barre de Miquelline. Là se présente le spectacle le plus effrayant; l'eau répandue sur une étendue de plus de deux milles se précipite d'une hauteur de près de 80 pieds sur des écueils, et à une grande distance on n'aperçoit aucune passe. M. Feireire, prévoyant un grand retard si nous continuions notre voyage par eau, me proposa de faire par terre le trajet de Miquelline à Villanova. Le 7 au matin, nous nous mîmes en route avec quelques porteurs en prenant le S. S.-E. Nous arrivâmes à midi en tête de la

rivière *Warepou*. Le 8, nous arrivâmes sur les bords de la crique *Moutouara* où est situé le bourg de *Villanova* à environ six lieues plus haut dans le Jary. Sur la rive droite on voit la paroisse de *Fragozo*, aujourd'hui presque inhabitée. Nous allâmes loger chez M. Manoël Bente, homme d'affaires de M. Feireire. Villanova, jadis considérable, détruite à plusieurs époques et rebâtie dans le Jary, où l'un de ses affluens est maintenant peu de chose, possède une assez belle église, desservie par le Padre Antonio dos innocentos ; ce bourg ne possède que trois blancs, dont un juge-de-paix, quelques maisons couvertes en tuiles et le reste en paille, la population peut se monter à 12 ou 1500 Indiens qui périssent journellement. Une maladie contagieuse régnait au moment de mon arrivée et enlevait beaucoup de monde, les Portugais l'appellent Charampa, mot qu'ils traduisent en français par rougeole ; cependant je n'ai jamais vu chez les individus attaqués ou morts de cette maladie, les symptômes ni les apparences qui caractérisent cette dernière maladie. Arrivé à trois heures, M. Feireire se plaignit de douleurs de tête, ce que j'attribuai à la fatigue, il ne put rien prendre, et vers six heures il fut atteint d'une fièvre dont la violence s'accroissait rapidement ; il me déclara qu'il était atteint de la charampa dont il reconnaissait les symptômes et me parlant avec beaucoup de sang-froid m'assura qu'il n'échapperait pas. Je voulus le dissuader de cette idée, mais m'engageant à parler d'autres choses, nous causâmes sur ses projets et divers sujets jusqu'à minuit ; le laissant alors j'allai me reposer. A quatre heures, M. Feireire me fit appeler, je fus frappé du changement et de la décomposition de sa figure. Il était très calme ; mais quoique j'eusse cherché à déguiser mon émotion il s'en aperçut

Hé bien , me dit-il, vous me disiez hier que je me frappais mal-à-propos, que direz-vous aujourd'hui? et découvrant son corps marqué de légères taches bleue-pâles, ces symptômes vous indiquent que je n'ai pas plus de deux heures à vivre. Il s'affaiblit un instant, les muscles étaient dans un violent état de contraction; mais revenant à lui il me parla de ses affaires, me remettant ce qu'il avait avec des instructions, il fit écrire quelques lettres, m'en dicta trois en particulier. Je lui proposai de faire venir le desservant dont il pourrait tirer quelques consolations; mais il s'y refusa, me répondant qu'il avait toujours professé pour la foi romaine un profond respect; que, mourant partout ailleurs et à portée d'un ministre éclairé, il l'eût fait venir et serait mort en recevant avec joie les secours de la religion dans laquelle il était né; mais qu'où il se trouvait et même dans la presque totalité du Brésil, il ne verrait qu'avec dégoût, à son heure dernière, un misérable qui, profanant le caractère sacré dont il était revêtu, et plongé journellement dans la débauche la plus ordurière, lui administrerait sans aucune difficulté, parce qu'il était riche, les derniers sacremens et lui donnerait en quelque sorte un laisser-passer pour le paradis comme on en délivre à la douane. Il se tut alors quelques instans me donna ensuite de nouvelles instructions et me priant de le laisser se recueillir, demeura sans parler ni se plaindre quoique violemment agité. A neuf heures, après une violente agonie, il passa entre mes bras.

Conjointement avec M. Manoël Bente, je fus trouver le desservant dont l'abord respectable me porta à croire que M. Feireire ne lui avait pas rendu justice; après quelques difficultés sur ce qu'il n'avait pas été appelé, il consentit cependant à l'inhumation qui devait avoir



lieu dans l'église ainsi qu'avait paru le désirer M. Feireire, sans cependant y attacher une grande importance. Le service eut lieu le lendemain 10, à six heures du matin. L'église était tendue de noir ; tout annonçait un jour de deuil et de recueillement. Je ressentis un sentiment indéfinissable en entendant célébrer l'office divin ; je l'écoutai avec un sentiment de respect, de douleur et de consolation en même temps ; je perdais dans un homme que je connaissais cependant depuis peu de temps, un véritable ami : un homme que j'avais compris dès le premier abord et qui m'avait compris de son côté. Cependant, au milieu de l'amertume de mes pensées, un rayon de consolation semblait venir les adoucir. L'homme civilisé, m'écriai-je, a seul une religion, seul il reconnaît un créateur et lui rend un hommage dans un culte quelconque, il cherche à élever son esprit jusqu'à lui. De combien de degrés ce fait seul le met au-dessus du sauvage qui n'en a aucune idée ! le nègre idolâtre même lui est supérieur. Le culte qu'il rend à des objets qui en sont indignes, à la vérité, prouve qu'il reconnaît une essence supérieure et c'est un acheminement à une connaissance plus épurée de la divinité, chez les uns, ou des traces d'une antique religion dont les rites se sont perdus par une longue suite de siècles d'ignorance et de malheurs chez les autres.

Le 11, vers dix heures, je quittai Villanova, je passai une barre considérable, et à une heure j'arrivai à l'*embouchure de Mazagaon*, crique sur laquelle est située la ville de ce nom ; en descendant sur le quai j'expédiai un des hommes de mon équipage avec une lettre de recommandation de M. Feireire qu'il m'avait donnée pour Jozé Martinho da Penhà, bénéficiaire de cette paroisse, et moi je me fis conduire chez le commandant, le lieute-

nant-colonel Freixe (Frêche). Dans le trajet, suivi d'abord par quelques soldats demi ivres qui s'étaient trouvés à mon débarquement, je fus en peu d'instans environné par une foule nombreuse dont les vociférations me donnèrent quelques inquiétudes. C'est un Français venu par terre, entendais-je dire autour de moi et venu pour reconnaître la route, les Français veulent se venger de la prise de Cayenne, il n'y a point à hésiter, il faut le jeter à l'eau. J'arrivai cependant à la maison du commandant; mais ceux qui m'entouraient y entrèrent avec moi. Je le trouvai dans une salle basse où il était descendu attiré par les clameurs, et où il achevait de revêtir son uniforme; je lui présentai une lettre de M. Manoël Bente qui, en me recommandant à lui, lui donnait en même temps connaissance de mes liaisons avec M. Feireire. Pendant la lecture qu'il faisait de la lettre, l'emportement de la foule qui me suivait avait redoublé, l'exaltation était au comble : en vain chercha-t-il à apaiser les esprits; plusieurs poignards étaient dirigés sur moi et je voyais le moment où, craignant pour lui-même, il allait se retirer. Le moment de sa sortie eût été celui de ma mort. Commandant, lui dis-je, en appuyant mes pistolets sur sa poitrine, si vous ne pouvez ou ne voulez retenir vos gens, je ne périrai pas seul, j'allais lâcher la détente, quand paraît inopinément un prêtre qui, s'élançant un bâton à la main, renverse plusieurs de ceux qui, les plus proches de moi, allaient me frapper, et me saisissant par le bras s'écria : arrêtez, je suis Jozé Martinho, l'aîné de Feireire; le commandant était plus mort que vif. M. Jozé Martinho s'adressant alors à la soldatesque lui adressa une allocution vive et péremptoire dont l'effet fut de la dissiper en un instant. Je reconnus alors que, si toutes les autorités étaient méprisées, celle des prêtres avait

conservé son ascendant, M. Jozé Martinho m'offrit sa maison et ses services; pour me rendre chez lui je traversai les mêmes rues que j'avais parcourues peu d'instans auparavant; mais avec une sécurité que je n'avais pu éprouver en me rendant chez M. Frêche (Freixe.)

J'entrerais dans peu de détails sur mon séjour à Maza-gaon, le temps ne me le permet pas. Je regrette cependant d'omettre des faits intéressans. Je me bornerai à dire que le temps que je passai chez M. Jozé Martinho, je fus traité avec l'hospitalité la plus généreuse. Je dois aussi faire mention de M. Antonio Barreite, des procédés duquel je me rappelle avec reconnaissance et de M. le colonel Géromino Favia Gaye, commandant de Gumpà où je traversai, chez lequel je fus accueilli comme on pourrait l'être en France chez l'homme de la meilleure société. Je dirai seulement qu'élevé en Angleterre et ayant contracté les habitudes européennes, il me reçut dans son intérieur et m'admit à faire ma cour à ses dames. Il avait deux jeunes demoiselles (récemment arrivées de Londres), dont je ne pouvais m'empêcher de déplorer le sort. Leurs grâces et leurs talens les appelaient à faire l'ornement d'une société toute autre que celle que l'on peut trouver au Brésil; beaucoup d'offres me furent faites, des avances me furent proposées en cas que je voulusse me fixer dans une des villes de l'Amazône; dans toute circonstance autre que celle dans laquelle je me trouvais je les eusse acceptées; mais j'aurais cru abuser de la confiance que m'avait témoignée M. le gouverneur; et par la suite j'ai eu encore d'autant plus à m'applaudir de ces refus que quelques-uns de mes ennemis avaient répandu le bruit que, passé au Brésil, je n'en reviendrais pas. . . . .

Le 14 mai, je quittai cette ville hospitalière et des-

cendant le Jary jusqu'à l'Amazône, je gagnai le *rio de Cajary*, situé cinq lieues plus bas que je remontai pendant trois jours; je pris alors ma route par terre, pour gagner les sources de la rivière d'*Oralapourou*, d'où, d'après les renseignemens que j'avais reçus, je pourrais me rendre à *Jenipocho* et de là facilement à *Oyapock*. Mes guides étaient, l'un un mulâtre de Mazagaon, Hilario Neto, le second un Tapouye, Henrico, et le troisième un Indien, Ganiella qui ne parlait point portugais et qu'Orapoï, qui était avec moi, ne comprenait pas non plus.

Le 19 au matin, en me réveillant, je vis que deux de mes guides me manquaient, et un coup-d'œil jeté autour de moi me convainquit qu'ils m'avaient abandonné en m'enlevant la plus grande partie de mes bagages. J'étais résolu de retourner sur mes pas, mais l'Indien qui me restait s'y refusa, et quoique je n'entendisse pas son langage il me fit comprendre que nous n'étions pas loin d'un endroit habité. Ma boussole se trouvait dans un de mes catouris qui m'avait été enlevé; je me décidai à le suivre; il me fit traverser des endroits impraticables et à la nuit, harassé de fatigue, ayant reçu toute la journée une pluie battante nous tendîmes nos hamacs à des pinots dans un marécage couvert de près d'un pied d'eau. Tombant d'inanition, je mangeai de jeunes pousses de balisier que mon guide me procura. Quoique j'eusse résolu de veiller je ne pus résister au sommeil; dans un hamac mouillé je dormis jusqu'au jour et je me réveillai en sursaut; croyant me trouver seul avec Orapoï, je trouvai mon guide auprès de moi. Nous marchâmes jusqu'à midi dans des chemins semblables à ceux de la veille et nous mangeâmes encore des feuilles de balisier. A une

(1) Je donnerai l'histoire de cet Indien, qui m'a paru intéressante, et qui forme un article assez long.

heure je trouvai une crique assez considérable que nous longeâmes en la descendant jusqu'à trois heures, nous y trouvâmes un petit canot à moitié pourri dans lequel nous nous embarquâmes. Des espèces de pagayes ayant été promptement fabriquées, arrivant à cinq heures sur un établissement où se trouvait un vieillard qui en paraissait le chef, je fus agréablement surpris en le voyant m'adresser la parole en portugais. Dès-lors je me jugeai sauvé ; peindre les sentimens que j'éprouvais est impossible, il faudrait avoir été dans ma position pour les comprendre. Assuré qu'en descendant la rivière qui n'était autre que *Carapanatouba*, je trouverais de nombreux établissemens, je restai chez mon hôte qui s'appelait Dinizio Panêma, jusqu'au 21. Le 22, j'arrivai sur une habitation où je trouvai le capitaine Joaquim Monoël qui faisait arracher de la salse; il me restait encore quelques objets, je l'engageai à me mener à Oyapock, lui offrant quelque chose d'abord et lui promettant une récompense considérable. Il me répondit que ses affaires ne lui permettaient pas de me mener jusqu'où je desirais, mais que si je ne redoutais pas les mauvais chemins il me rendrait en deux jours sur la crique *Piraoueri* dont j'ai déjà parlé et que, la remontant trois journées, je pourrais, dans une autre, gagner l'établissement de *Waïcka* sur lequel j'avais passé le 28 décembre. En effet, quoiqu'il ne se montrât pas exigeant, je me dépouillai pour le contenter de ce qui me restait, tellement que, m'ayant conduit ainsi que nous en étions convenus jusqu'à une journée de l'établissement de *Waïcka*, j'y arrivai par un chemin tracé assez bon, n'ayant qu'un calimbet. De là je continuai, sans m'arrêter, ma route par terre jusque chez José Antonio faisant par jour plus du double de chemin de ce que je faisais en montant; mon Indien Orapoï avait

peine à me suivre. La surprise de Jozé Antonio fut grande en me voyant, il croyait que j'avais péri. Je restai quelques jours à me reposer chez lui. Descendant ensuite l'*Oyapock*, j'arrivai au pied du *Saut* le 26 juin.

---

### EXTRAIT

Du journal d'un voyage fait en 1811 chez les Indiens Osages, Pawnées, etc., par le capitaine C. Sibley, et adressé par lui au général W. Clarke. (1)

---

Le 11 mai 1811, le capitaine Sibley partit de Fort-Osage, pour faire une excursion chez les Indiens. Sa suite se composait d'un interprète Osage, d'un interprète Pawnee, d'un domestique appelé *Sans-Oreille*, chef d'une tribu des Petits Osages, et de cinq guerriers et de cinq chasseurs de la même nation.

Le pays, jusqu'à la distance de 75 milles de Fort-Osage, n'est qu'une immense *prairie*, entrecoupée d'un grand nombre de rivières, criques ou ruisseaux, qui tous affluent dans l'Arkansas et l'Osage. Il offre un aspect qui peut intéresser le voyageur, mais ne présente aucune des conditions favorables à un établissement civilisé. Le 17, le capitaine arriva sur les bords de la rivière Kansas, qu'il traversa pour visiter le village indien du même nom, où il fut reçu de la manière la plus hospitalière. Il donne la description suivante de ce village :

« Ce bourg est situé sur le bras septentrional de la rivière Kansas, à 100 milles environ au dessus de sa jonction avec le Missouri, dans une charmante prairie de moyenne étendue, presque entièrement entourée par

(1) Ce manuscrit a été communiqué à M. Warden par M. le général Mason, alors chargé des affaires des Indiens.



un des bras de la rivière et une crique qui s'y décharge au nord. Au S.-O., elle est bornée par une chaîne de hautes collines presque nues. Ce village contient plus de cent vingt-cinq maisons ou carbets d'à-peu-près 60 pieds de long sur 25 de large, construites avec de fortes perches disposées en forme de berceau et couvertes de peaux, de nattes ou d'écorces. Ces cabanes sont commodes et rangées, sinon régulièrement, au moins avec une sorte de symétrie, et elles sont tenues avec une certaine propreté. Les plantations de maïs, de fèves et de courges environnent le village dans différentes directions, et la prairie au-delà est couverte de chevaux et de mulets, dont plusieurs d'une très belle espèce. La largeur de la rivière, à cet endroit, est d'une centaine de verges et elle est navigable en tout temps, jusqu'à cette hauteur pour les bateaux à quille.

« Les Kansas sont certainement une branche des Osages, dont ils diffèrent très peu par le langage et les coutumes; leur tribu compte environ deux cent cinquante guerriers avec un nombre bien proportionné de femmes et d'enfans. Ils reconnaissent un chef, mais dont l'autorité est limitée par l'influence des vieillards et par l'ambition et la jalousie de quelques chefs secondaires. Les Kansas sont les plus braves et les plus entreprenans de tous les Indiens du voisinage; à l'exception des Osages, avec lesquels ils vivent dans une intime alliance, ils ont à se défendre continuellement contre les autres peuplades et savent maintenir courageusement leur indépendance.

« Le commerce avec les Kansas passe généralement pour peu avantageux, mais il offre cependant encore des chances : les trafiquans leur portent des couvertures, des étoffes de couleur, des chaudrons ou vases de cuivre,

des couteaux, des fusils, de la poudre, des balles, du tabac, etc. ; ils reçoivent en échange des peaux d'ours, de castor, de loutre, de blaireau et de daim, de la graisse de buffle et quelques robes de ce dernier animal. Un seul voyageur, avec une pacotille d'une valeur de 3,000 livres sterling, ramassera sans peine vingt-cinq ballots de belles fourrures valant chacune 100 livres, outre une grande quantité de pelleteries inférieures, tandis qu'un autre qui ira sur ses traces, sera beaucoup moins heureux. »

Le capitaine Sibley décrit ensuite une séance du grand conseil, où il exposa l'objet de sa mission, qui était principalement d'établir avec les blancs des rapports plus intimes et d'amener une réconciliation entre ces Indiens et leurs voisins, avec lesquels ils étaient continuellement en guerre. Il réussit à les persuader, et cinq des principaux de la tribu consentirent à l'accompagner chez les Pawnees, pour traiter de la paix.

Le 22 mai, notre voyageur partit avec neuf Osages, sept Kansas, des interprètes et des domestiques, et arriva le 28, au village des Pawnees républicains, où ils furent conduits en grande cérémonie au grand chef *Cheritawib* et ensuite bien traités.

« Ce village, dit-il, est situé au milieu d'une belle prairie unie, sur le bord septentrional d'un affluent de la Plate appelé *Wolf-Fork*, à 100 milles environ de son embouchure. Il contient cent soixante et onze maisons construites de forme conique avec des poutres et des perches solidement assemblées, revêtues de nattes, de paille, etc., et couvertes avec de la terre ; ce qui, à l'époque de la végétation, leur donne l'aspect de tertres de verdure. Ces carbets ont généralement 80 pieds de circonférence à leur base ; la plupart sont commodes et

confortables, bien garnis de nattes et de peaux ; et dans quelques-unes, on trouve des rideaux de lits en jonc. Du reste, ils sont plantés sans aucune espèce de régularité. Ce village est habité par trois tribus de Pawnees, vivant dans la plus parfaite harmonie sous l'autorité du vieux *Cheritawib*, que M. Sibley représente comme un homme de très bon sens et supérieur de beaucoup en capacité, à tous les autres chefs indiens qu'il a rencontrés.

A 10 milles au dessus, en remontant la rivière, est la ville des Pawnees Loups, ou *Skee-Neys*, qui paraissent en bonne intelligence avec les Pawnees républicains. Ces quatre tribus peuvent fournir ensemble un millier de combattans, avec femmes et enfans en proportion. Plusieurs branches de la même famille vivent sur quelques-uns des affluens de la rivière Rouge, à environ 1000 milles au dessus de Natchitoches, et une autre tribu de Pawnees, connus sous le nom de *Pickarees*, habite vers le Haut-Missouri.

Les Pawnees paraissent, en général, sobres et rangés; moins belliqueux que les Osages et les Kansas, ils sont mieux faits et ont la physionomie plus agréable ; leurs femmes cependant sont laides et repoussantes, mais adroites et industrieuses. Ces Indiens sont en hostilité continuelle avec les *Hietans*, à qui ils dérobent une quantité immense de chevaux et de mulets et ils poussent quelquefois leurs excursions jusqu'à l'établissement de Sa. Fee. Les Loups en particulier, commirent de tels ravages il y a quelques années, que le gouverneur de ce district fut obligé de faire marcher contre eux un corps de milice à cheval, pour faire respecter son territoire.

Après avoir fait assembler le grand conseil de la nation pour recevoir les députés Osages et Kansas et trai-

ter de la paix, qui fut conclue sous ses auspices, le capitaine Sibley quitta les Pawnees, le 4 juin; et ayant retraversé la Plate à 140 milles au dessous de sa jonction avec le Missouri, il se dirigea à travers un pays riant et fertile vers les bords de l'Arkansaw. Dans sa route, il rencontra un camp de chasseurs Pawnees, où il s'arrêta en raison du bon accueil qu'on lui fit, et il se rendit ensuite sur l'Arkansaw, au rendez-vous de chasse des petits Osages, qui le reçurent également plutôt en compatriote qu'en étranger. Le capitaine se décida à séjourner dans leur camp pendant quelques jours et à les accompagner dans leurs courses. La rivière, à cet endroit, avait plus de deux cents verges de largeur, était rapide, basse et d'une couleur rougeâtre. Il est à remarquer que les affluens qui y coulent du N.-E. sont clairs et limpides et ont des rives assez bien boisées, tandis que ceux du côté opposé apportent une eau rougeâtre et n'offrent que très peu d'ombrage.

M. Sibley entre ensuite dans des détails sur les Osages de l'Arkansaw et dépeint le pays qui s'étend depuis cette rivière jusqu'à la *Grande Saline*, qui mérite une mention particulière et dont nous allons donner la description.

« Nous arrivâmes, dit le voyageur, sur une petite rivière qui se jette dans l'Arkansaw, en coulant rapidement du sud-ouest le long d'une plaine de sable rouge; ce ruisseau est partagé en trois branches, dont chacune a environ vingt verges de largeur. Après avoir atteint l'autre rive, nous nous trouvâmes à l'extrémité de cette plaine de sable, d'environ 30 milles de circuit, dont la surface était parfaitement unie et si dure, que les pieds des chevaux ne faisaient impression que sur la croûte de sel dont elle était entièrement imprégnée; cette croûte, généralement de l'épaisseur d'un pain à cacheter et du

double en quelques endroits, était le résultat de moins de vingt heures de soleil, interrompues par des intervalles nuageux, et l'ardeur des rayons étant réduite et tempérée par une brise du S.-O.

« . . . Si nous étions arrivés 12 jours plus tôt nous aurions vu toute la plaine couverte d'une belle couche de sel éclatant de blancheur, de deux à six pouces d'épaisseur, d'une qualité bien supérieure au sel grossier qu'on importe chez nous et prêt à être employé. Dans cet état, la Saline offre l'aspect d'un vaste champ couvert de neige et de verglas; lorsque la pluie arrive, le sel s'amoncèle en masse dans les petites excavations formées par l'eau et se dissout promptement.

« La grande Saline n'est guère éloignée que de 80 milles d'un point navigable de l'Arkansaw, et je suis convaincu qu'on pourrait établir facilement une route en ligne droite de l'une à l'autre, le pays étant généralement bien uni et des ponceaux pouvant être établis sans beaucoup de frais sur les cours d'eau. » M. Sibley pense que cette mine inépuisable de sel, manufacturée par les mains de la nature, pourrait être exploitée avantageusement par le commerce.

Notre voyageur résolut ensuite de visiter une production naturelle du même genre que la précédente et encore plus intéressante, le Rocher Salin (*Rock Saline.*) « Tout le pays, dit-il, depuis le camp des Osages jusqu'à cette roche, dans une étendue de 50 milles, offre l'aspect le plus pittoresque. C'est un assemblage de collines escarpées, de prairies fertiles et de rians coteaux, jetés dans une confusion apparente et présentant le coup-d'œil le plus varié et le plus enchanteur. Après avoir marché quelques milles sur des coteaux élevés, on se trouve tout à-coup descendre par une pente ra-

pide et presque perpendiculaire formée par des masses calcaires et argileuses, dans des prairies verdoyantes, entrecoupées de ruisseaux et de touffes de cotonniers, d'ormes et de cèdres. Ces vallées sont séparées l'une de l'autre par des chaînons composés d'une argile rouge et d'énormes masses de gypse; et de distance en distance s'élève un monticule de sable, en forme de pyramide. » M. Sibley fait une description animée de ce paysage et raconte une chasse qu'il donna avec ses Indiens à des troupeaux de buffles (1), qui s'y trouvent en quantité innombrable. Il ne croit point exagérer en comptant jusqu'à dix mille le nombre de ces animaux rassemblés dans une vallée, où rien ne masquait la vue.

« C'est à 15 milles de l'extrémité S.-O. de la contrée qu'on vient de décrire que se trouve le Roc Salin, au milieu des montagnes de gypse et de sable argileux, à 60 milles S.-S.-O. de la Grande-Saline. Ce rocher forme, dans la partie supérieure, un plateau uni, dont le sol est un sable rougeâtre; il est coupé, dans sa longueur, qui est d'environ 500 acres, par un ruisseau qui se jette dans un bras de l'Arkansaw. Il est borné du S.-E. au N.-N.-O. par de hautes collines dont les versans, du côté de la Saline, sont pour la plupart perpendiculaires et présentent d'énormes blocs de gypse de toute espèce, mêlés d'argile rouge et de quelques parties siliceuses. D'innombrables troupes d'hirondelles font leurs nids dans les crevasses de ces rochers.

« De la base des collines qu'on vient de décrire, s'échappent beaucoup de sources d'eau salée qui parcourrent une centaine d'acres du plateau, notamment la partie S.-E. et S.-O. du ruisseau qui le divise. Il y a lieu de

(1) Bos Bison de Gmel...



croire que cette section contient dans toute sa surface une masse de sel qui, dans quelques endroits, s'élève de deux pieds au dessus du sol naturel et ne pénètre guère qu'à trois ou quatre pieds au dessous. Il y a en outre quatre sources, qui viennent vers le milieu de la plaine et dont l'eau est si forte, que le sel ne s'y dissout point; ces sources, avec celles qui sortent du pied des montagnes, entretiennent une suffisante quantité d'eau pour l'évaporation du soleil. Tout le pays venait d'être abondamment arrosé par une suite de pluies très fortes, lorsque nous y arrivâmes, et la crique qui traverse la Saline commençait à rentrer dans son lit dont elle était débordée. Les eaux pluviales avaient eu le temps de s'écouler ou de s'absorber dans le sable. Les sources salées reparaissaient de nouveau et avaient déjà formé, près des montagnes, une mare de trois lignes de profondeur, sur laquelle s'amassaient des particules de sel semblables à des écailles de poisson; l'effet général était à-peu-près celui qui résulterait d'une certaine quantité de suif bouillant jeté dans un seau d'eau froide. C'est là le commencement de la cristallisation. Mon guide (Osage intelligent, le même qui m'avait accompagné à la Grande-Saline) m'assura que si le temps continuait à être beau et chaud, pendant dix ou douze jours, toute cette partie deviendrait une roche solide de sel de cinq à douze pouces d'épaisseur et que les quatre sources se solidifiant également en sel formeraient des espèces de cônes creux, s'élevant à plus de deux pieds au dessus de la surface générale. Ce fait, tout étrange qu'il peut paraître, fut unanimement certifié par plus de cinquante Osages présents, qui avaient souvent observé ce phénomène, et j'en acquis moi-même la conviction par les observations que je fus à même de faire. Je creusai avec mon *Tomahawk*,

dans un des blocs de sel qui avoisinaient les sources et à douze pouces de profondeur, je trouvai encore des masses de sel mêlé avec le sable.

« Sous le rapport de la qualité, le sel produit sur ce rocher est sans contredit le meilleur qu'on puisse rencontrer ; sa blancheur est éclatante et je le crois plus pesant qu'aucun autre. » (1)

« La contrée (ajoute M. Sibley) située entre l'Arkansaw et la Rivière-Rouge, au dessous et auprès du 38° degré de latitude nord, paraît être occupée en commun par les Ottos, Kansas et Osages d'un côté, et de l'autre, par les Pawnees de la Rivière-Rouge, les Hietans, Paducas, etc. Ce lieu est le théâtre d'hostilités continuelles entre toutes ces tribus, qui viennent, chaque année, dans le voisinage des salines pour chasser les buffles et les chevaux sauvages. Le principal contest est entre les Osages et les Pawnees. Ces derniers font la guerre à cheval, et leur retraite est si rapide, qu'au dire de leurs ennemis, *« le vent ne peut avoir le pas sur eux. »* Les Osages vont au combat à pied ; mais ils reviennent ordinairement à cheval.

« Je regrette beaucoup, dit (en terminant) le capitaine Sibley, de n'avoir pas été muni des instrumens nécessaires pour lever un plan exact du pays entre les rivières Plate, Arkansaw, Missouri et des Osages, ainsi que de celui au-delà de l'Arkansaw, où sont situées les salines ; mes observations en sont restées nécessairement incom-

(1) Le rocher Salin, décrit dans ce journal, est ce qui était connu dans ce pays sous le nom de « Montagne de sel de M. Jefferson » (*M. Jefferson's salt Mountain*). La visite de M. Sibley établit en fait cette découverte, qui n'était appuyée auparavant que sur le dire des Indiens, et la fait connaître aussi bien que possible.

(Note du général Mason.)

plètes et peuvent contenir quelque inexactitude topographique; les difficultés étaient d'ailleurs encore augmentées par les précautions de mes guides Indiens qui, se trouvant en pays ennemi, se tenaient continuellement sur leurs gardes et me forçaient à un grand nombre de détours et de contre-marches qu'il est impossible de retracer.... Mon récit, quoique non rigoureusement correct, peut cependant suffire pour donner une bonne idée de la route que j'ai suivie et de la nature des pays que j'ai traversés.»

Le 11 juillet, le capitaine Sibley était de retour à Fort-Osage, sans avoir éprouvé aucun accident, après une tournée juste de deux mois.

## DISCOURS

Prononcé devant les jeunes gens de la Société de Pensylvanie, le 24 octobre 1834, à l'église de Saint-Paul, à Philadelphie, par M. TYSON, suivi d'une notice sur les travaux de la Société, ainsi que sur la première expédition des émigrans de couleur pour fonder une nouvelle colonie à Bassa-Cove, sur la côte d'Afrique. — 63 p. in-8° impr. à Philadelphie pour la Société. 1834 avec une carte.

Cette Société fut organisée en avril 1834 par l'adoption d'une constitution, et l'élection de directeurs; 1<sup>o</sup> avec la certitude, qu'un appel fait à la bienveillance, au zèle chrétien des hommes les plus riches de l'état et de la capitale de Pensylvanie, ne manquerait pas d'exciter leur intérêt en faveur de l'établissement d'une nouvelle colonie sur les côtes d'Afrique.

2<sup>o</sup> La nécessité d'adopter de promptes mesures pour mettre à exécution le testament par lequel le docteur Aylett Hawes (de la Virginie) émancipe plus de cent es-

claves à condition qu'ils soient envoyés à Liberia.

Agissant comme auxiliaire de la Société principale de la ville de Washington, cette Société se propose d'établir dans la Colonie certains principes d'économie politique qui ne peuvent manquer d'obtenir l'approbation générale, et particulièrement d'encourager l'agriculture. La plupart des esclaves émancipés, membres de l'église Baptiste, sont industriels, et possèdent entre eux la connaissance de tous les arts utiles et de toutes les branches de l'industrie; plusieurs savent bien lire et écrire. Les frais de cette expédition montent à 8,000 dollars; savoir : 2,500 pour le fret du navire, et 5,500 pour l'approvisionnement.

Le docteur Hawes par son testament accorde 20 dollars par tête pour les frais. La liste totale des souscriptions et donations par les habitans de Philadelphie, s'est élevée à la somme de 7,680 dollars, 69 d.

Cette expédition partit le 28 octobre 1834 (jour anniversaire de la fondation de la Colonie de Pensylvanie par Guillaume Penn), de Norfolk, en Virginie, sur le navire le *Ninus* ayant à bord 126 émigrans de couleur.

La juridiction actuelle de la Colonie s'étend à 150 milles depuis le cap Mount jusqu'à Trade-Town. C'est entre ces deux points que se trouve *Bassa Cove*, ou colonie de Pensylvanie.

A quelques lieues au-delà de la ligne de démarcation du nord, se trouvent les limites de l'ancien établissement de Sierra Léone. A son extrémité sud se trouve le florissant établissement de cap Palmas.

Un regard jeté sur la carte ci-jointe nous découvre depuis le nord-ouest jusqu'au sud-est, une ligne continue de 500 milles de côtes parsemées d'établissements chrétiens et florissans.

Le premier établissement de Liberia eut lieu en 1824. Maintenant il renferme plus de 10,000 citoyens soumis à un gouvernement régulier. Plusieurs milliers appartiennent aux tribus natives; plusieurs centaines des Africains récapturés, mis en liberté; le reste, des émigrés des Etats Unis.

L'horrible trafic, connu sous le nom de *Traite des Nègres*, existe encore malgré les lois et les traités faits pour le supprimer.

Au cap Mesurado avant l'établissement de la Colonie, 4, à 5,000 victimes furent enlevées de ce port.

Suivant l'ancien gouverneur Ashmun, entre cette ville et le cap Mount, la partie la plus peuplée de l'établissement, et qui comprend une distance de cinquante milles, deux mille personnes furent amenées en esclavage dans l'année 1823.

Le même gouverneur déclare aussi qu'en 1825, depuis Cap-Mount jusqu'à Trade-Town, qui comprend une distance de 150 milles, on ne peut citer un seul exemple de ce trafic, et que tous les compteurs sont détruits.

M. Tyson finit ainsi son discours.

Espérons que la navigation perfectionnée par le génie de *Fulton*, s'établira aussi sur les eaux du Nil et du Niger, que le luxe et les arts de l'Amérique iront fleurir en Afrique, que la superstition se dissipera à la lumière des sciences, que l'idolâtrie se convertira en un culte chrétien par l'éclatance inspirée des *Origène*, des *Tertullien*, des *Cyprien* et des *Augustin* (1).

W.

(1) Ces grands prédicateurs du christianisme étant Africains. Dans le cinquième siècle, il y avait environ quatre cents évêques catholiques en Afrique.

## COPIE

*D'une lettre de M. ADAM DE BAUVE à M. le gouverneur de la Guiane française.*

26 mars 1835.

Monsieur le gouverneur,

Ayant traversé de l'Urariguère sur l'Orénoque, j'ai perdu dans un naufrage mes embarcations brisées dans les cataractes du haut de cette rivière. Obligé de revenir par terre jusqu'au premier poste brésilien du rio Branco, j'ai, par divers portages, gagné l'Esséquébo et descendant ce fleuve je suis arrivé extrêmement malade à Demérari le 26 février où, grâce à vos recommandations, j'ai été accueilli par le gouverneur de cette colonie. Vous vous ferez difficilement une idée de la bienveillance et de l'empressement qu'ont mis et mettent encore à me visiter les autorités et les habitans les plus distingués. J'ai reçu principalement du fiscal, le premier personnage après le gouverneur, des témoignages d'une bienveillance marquée. Mon voyage semble si extraordinaire à ces messieurs qu'ils ne trouvent pas, disent-ils, d'expressions pour exprimer leur étonnement.

Je serais parti pour Surinam par cette occasion si j'étais rétabli. Déjà, par un navire qui quitta ce port le jour même de mon arrivée, j'ai écrit à M. le gouverneur de Surinam en le priant de vous informer de mon arrivée à Demérari.

N'ayant pas encore pu mettre en ordre mes documens et mon journal, je ne puis, monsieur le gouverneur, vous



l'envoyer. J'ose croire qu'il pourra exciter quelque intérêt. Le 6 avril, par un bâtiment quittant ce port, je me rendrai à Surinam. Je desire remonter cette rivière pour gagner l'Oyapock et je crois que j'aurai réussi à exécuter dans les Guianes le voyage qui répandra le plus de lumières sur ces contrées.

Veillez bien agréer, etc.

*Signé* : ADAM DE BAUYE.

---

## TROISIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

---

#### PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

*Séance du 7 août 1835.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'Académie royale des sciences de Berlin adresse à la Société de géographie le volume de ses Mémoires pour l'année 1833, où se fait remarquer par l'intérêt spécial qu'il offre à la Société, un mémoire de M. le docteur Ritter sur l'élément historique dans la géographie.

M. Lafond écrit à la Société qu'il est sur le point de terminer un Mémoire sur les Noirs des îles Philippines, et qu'il se propose d'en donner lecture dans les deux premières séances de la commission centrale.

M. Jomard communique 1° une lettre de M. Jubelin, gouverneur de la Guiane, où est annoncée l'arrivée de M. Adam de Bauve du Para à Demérari, après un voyage long et périlleux par les grands fleuves de l'intérieur; 2° une lettre d'Egypte, relative au projet de barrage à établir à Batn-el Bacara, à la pointe du Delta (ventre de la vache). Dans cette lettre on explique la nature de cette opération et les résultats que s'en promet le vice-roi d'Egypte.

Le même membre présente à la Société M. le docteur Hônighlberger, de Transylvanie, qui a habité la Perse, l'Afghanistan, le Caboul, et a résidé pendant quatre années à Lahor, attaché comme médecin à Rundjet Singh,

roi du Pendjab. Cet intéressant voyageur a rapporté des monumens archéologiques fort remarquables, trouvés dans les tombeaux, notamment des médailles de quelques rois de la Bactriane, dont le nom même était ignoré jusqu'à présent. Il présente un portrait de Rundjet Singh, fait par un artiste mahométan du pays. Le dessin du palais impérial à Lahor, exécuté par un Italien, le seul Européen qui, depuis son départ et celui du général Allard, est resté dans le pays avec les généraux Court et Ventura : enfin une série de dessins de différens objets antiques trouvés dans les monumens.

M. Jomard demande que la Société veuille bien accorder sa bienveillance à M. le docteur Hönighberger et l'inviter à lui faire part de ses travaux géographiques ; il demande aussi qu'on l'invite à demander, pour la Société, à M. Court, la communication des cartes du Pendjab qu'a réunies cet officier-général.

M. le président, après avoir adressé, au nom de l'assemblée, des félicitations à M. Hönighberger, met aux voix ces diverses propositions qui sont adoptées.

M. d'Avezac annonce, d'après la nouvelle qui lui en a été transmise, qu'il se prépare en ce moment à Londres une carte du Kouârâ par l'officier qui a fait la reconnaissance de ce fleuve lors du dernier voyage de Lander.

Le même membre fait connaître que l'expédition anglaise de la Guyane est maintenant rendue à Demérari et qu'elle remontera l'Esséquibo au mois de septembre, en restreignant toutefois ses travaux, pour cette année, aux limites de la Colonie.

M. d'Avezac lit ensuite une note sur le Beled-el-Géryd et des considérations sur l'itinéraire de sir Grenville Temple dans le Beylik de Tunis, pour faire suite aux

observations géographiques qu'il a déjà publiées sur l'Afrique septentrionale.

M. de Larenaudière communique une nouvelle lettre de M. Francisque Michel, relative à la découverte qu'il a faite dans la bibliothèque d'Oxford du manuscrit du voyage du moine Bernard à Jérusalem.

M. Noël Desvergers lit une notice géographique sur la Sicile considérée à diverses époques et particulièrement sous la domination des Arabes. Cette notice est renvoyée au comité du Bulletin. (Voy. p. 65.)

Le même membre est prié de rendre compte à la Société de l'*Aide-mémoire du voyageur*, par M. le colonel Jackson.

M. le président rend compte de la démarche faite au nom de la Commission centrale près de M. le général Pelet, vice-président de la Société de géographie. En apprenant que cet officier-général avait été grièvement blessé, lors du déplorable attentat du 28 juillet, le Président s'est rendu chez lui avec M. le secrétaire, pour lui exprimer les sentimens de douleur de la Société sur un si funeste évènement.

*Séance du 21 août.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. d'Avezac communique une lettre de M. Gaymard à M. le vicomte Ernest de Blosseville, datée du 6 juillet 1835, de Olasswick dans le golfe de Breidifiördur, en Islande. D'après les renseignemens contenus dans cette lettre, la *Lilloise* se serait probablement perdue sur les côtes du Groenland qui était le but des recherches de M. Jules de Blosseville. M. le capitaine Tréhouart, commandant de la dernière expédition, est parti le 25 juin pour Skutulsfiord, établissement le plus rapproché du

cap Nord. De là, il se rendra, si les glaces ne l'empêchent pas, sur le point où il pourra espérer de recueillir quelques renseignemens sur le sort de la *Lilloise*. Il terminera par l'exploration des glaces et fera son possible pour retrouver les traces des anciennes colonies danoises du Groenland.

M. Jomard rend compte des progrès rapides que font les jeunes Egyptiens élevés dans nos écoles : dix-sept viennent de subir avec beaucoup de succès leurs examens sur les différentes branches des sciences devant l'Ecole polytechnique, la Faculté des sciences et la Faculté de médecine.

Le même membre communique le programme de deux prix offerts pour l'amélioration de l'instruction primaire des deux sexes.

M. d'Avezac lit une analyse rédigée par M. Eugène Buret, l'un des traducteurs de l'*Erdkunde* du professeur Ritter, d'un mémoire de ce savant sur l'élément historique dans la géographie, publié dans le Recueil de l'Académie royale des sciences de Berlin.

M. le secrétaire lit ensuite pour M. Warden le précis d'un voyage fait en 1811 chez les Osages et les Pawnees par le capitaine Sibley et adressé par lui au général W. Clarke. — Renvoi au comité du Bulletin. (Voy. p. 109.)

M. G. Lafond lit la première partie d'un mémoire sur les noirs des Philippines et de quelques-unes des îles de la Malaisie et de l'Australie.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 21 août 1835.*

M. GUIGNIAUT , directeur de l'Ecole normale.

---

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 7 août.*

Par l'Académie royale des sciences de Berlin : *Mémoires de cette Académie pour 1833*, 1 vol. in-4°. — *Über die Landerverwaltung unter dem Chalifate von J. de Hammer*, 1 vol. in-8°.

Par M. Albert-Montémont : 36<sup>e</sup> livraison de la *Bibliothèque universelle des voyages*, tome xxii, 1<sup>er</sup> volume de l'Afrique, comprenant les voyages antérieurs au dix-neuvième siècle, et les voyages d'Adanson, Geoffroy, Golberry, Lemprière, Shaw, Volney, et la relation de l'expédition d'Egypte.

Par M. Fresnel : *Introduction du voyage en France du Cheikh Refa'h.* (Traduit de l'Arabe.)

*Séance du 21 août.*

Par la famille : *Voyage de Victor Jacquemont dans l'Inde*, 4<sup>e</sup> livr., in-4°.

Par M. Ambroise Tardieu : *Carte pour l'intelligence des voyages d'Alexandre Burnes à Lahor, Caboul, Balk, Boukhara, et à travers la Perse, en 1831, 1832 et 1833*, 1 feuille.



Par M. le docteur J. Mease : *Description des médailles qui sont en rapport avec les évènements importans de l'Amérique du Nord , etc.*, in-8°. — *Notice sur l'Ohio.*

Par M. Jomard : *Programme de deux prix pour l'amélioration de l'instruction primaire des deux sexes*, in-8°.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 35<sup>e</sup> à 41<sup>e</sup> livraisons.

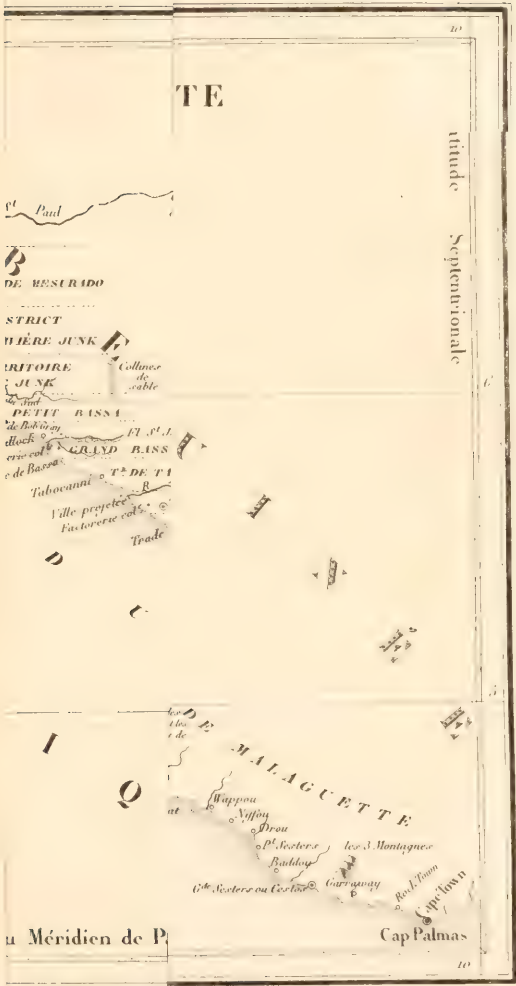
Par l'éditeur : *Voyage pittoresque en Amérique*, 21<sup>e</sup> à 24<sup>e</sup> livraisons.

Par M. Henrichs : *Archives du commerce*, cahier de juillet.

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahier d'août de son Journal.*

Par MM. les directeurs : *Mémorial encyclopédique*, cahier de juillet, et numéros 68 à 72 de *l'Écho du monde savant.*





DE LIBERIA;

DE J. ASSMUS



# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

SEPTEMBRE 1835.

---

### PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

#### RAPPORT

*Adressé à M. le ministre de la marine par M. TRÉHOUART,  
lieutenant de vaisseau, commandant la corvette la Recherche.*

---

Amiral,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence des recherches infructueuses que j'ai faites sur les côtes occidentales d'Islande et sur l'accore des glaces qui bordent la côte orientale du Groënland, pour y trouver le brick *la Lilloise*, commandé par M. de Blossenville, lieutenant de vaisseau.

Parti de Cherbourg le 27 avril, à sept heures du matin, je fus pris, dès la première nuit, par un coup de vent d'est, qui me décida à passer à l'ouest des îles britan-

niques. Le 7 mai, j'eus connaissance de la côte méridionale d'Islande, et le 11, je mouillai à Reikiavüg. Cette traversée, qui fut une suite de mauvais temps, me mit à même d'éprouver la bonté de l'équipage et du bâtiment que Votre Excellence avait bien voulu me confier.

Le gouverneur d'Islande, M. de Krieger, était absent depuis quelques mois; je fus reçu de la manière la plus cordiale par son remplaçant, M. Finsen, grand-juge de la colonie; il mit beaucoup de complaisance à me donner les renseignemens que je lui demandai sur *la Lilloise*. J'ai eu l'honneur de vous adresser, dans un précédent rapport, la lettre qu'il m'écrivit à ce sujet; vous y aurez vu combien peu il devait me rester d'espoir de trouver quelque chose de plus précis dans le golfe de Brede-Bugt. L'évêque eut aussi la bonté de me donner une lettre de recommandation pour le ministre de la religion, habitant Dire-Fiord, qui, l'année dernière, donna des renseignemens au capitaine Dutailis.

Je quittai Reikiavüg le 18, et après avoir passé quelques jours au milieu des bâtimens de pêche que je rencontrai en grand nombre sous le cap Staalbiorg, je me rendis à Dire-Fiord, où je trouvai facilement le ministre. Il s'empressa de me donner les renseignemens qu'il avait eus; j'ai eu l'honneur de vous adresser deux notes, l'une en danois, l'autre en latin, qu'il me remit. Votre Excellence y aura remarqué que ce n'était plus, comme l'année dernière, un capitaine hollandais qui avait vu périr *la Lilloise*, mais bien un capitaine de cette nation, qui avait entendu dire à un matelot de Dunkerque que ce bâtiment avait dû périr dans le golfe de Brede-Bugt, ou dans les glaces.

Je ne dus pas m'arrêter plus long-temps à un document aussi vague, et je fis route pour Onundarfiord, où

j'obtins de M. Sevenden, négociant danois, une note qui pouvait me donner l'espoir de découvrir les traces que je cherchais. Elle était conçue en ces termes, et j'ai l'honneur d'en mettre sous vos yeux la traduction littérale.

« Le seul rapport apporté ici, sur cette place, de Lus-  
 « baie, apporté là par un bâtiment pêcheur hollandais,  
 « est que le bâtiment dont on vient de parler, en même  
 « temps qu'il faisait sa pêche au cap Nord dans les pre-  
 « miers jours de septembre 1833, a vu le bâtiment fran-  
 « çais sur lequel on demande des renseignemens couler  
 « bas à quelques milles au large, sans pouvoir, à cause  
 « de la force du vent, assister son malheureux équipage.»

M. Sevenden ne pouvant se rappeler le nom de la personne de laquelle il tenait ce renseignement, ni l'époque à laquelle il l'avait obtenu, je fis route pour Lusbaie, espérant y obtenir quelque chose de plus positif, mais mon espoir fut trompé. Le jizelleman de cette baie me déclara de la manière la plus formelle que jamais renseignement pareil n'y était parvenu; que lui, chef de la baie, visitait tous les bâtimens qui y entraient; que, faisant le commerce avec les Hollandais, il connaissait les capitaines du petit nombre de bâtimens de cette nation qui fréquentent ces côtes; et qu'il ne leur avait jamais entendu parler de ce naufrage. Il écrivit même à M. Sevenden pour le défier de nommer la personne de Lusbaie de laquelle il tenait cette nouvelle; je lui fis porter cette lettre, mais le dernier ne put rien ajouter à ce qu'il m'avait dit précédemment.

Le hasard me fit rencontrer à la même époque sept des bâtimens hollandais qui font ordinairement la pêche en Islande. Je les fis visiter, et n'obtins rien d'eux qui pût me donner à penser que ce renseignement eût quel-



que fondement : ils sont tous d'un petit port de la Meuse nommé Vlardengen ; et m'assurèrent que si un de leurs camarades avait eu connaissance du fait mentionné , il se serait empressé de leur en faire part et d'en instruire son gouvernement.

Toutes ces courses faites sous un temps affreux, suite d'un hiver extrêmement rigoureux, où il faut souvent louvoyer des journées entières pour attraper le mouillage, m'avaient conduit au 15 juin. C'était l'époque favorable pour visiter le golfe de Brede-Bugt, et aussi celle que j'avais assignée à M. Gaimard pour nous retrouver à Grounefiord. Je quittai en conséquence Onundarfjord le 16, et me présentai le 20 devant Olasvåg, où je comptais prendre des informations ; mais au moment qu'à petite distance de la place j'attendais un pilote pour entrer, M. Clausen, négociant du lieu, eut la bonté de venir à bord, et en m'annonçant qu'il ne savait rien sur le sort de *la Lilloise*, il m'engagea à ne pas mouiller sur la rade, qui n'est pas bonne ; je me rendis le soir même à Grounefiord, et n'obtins rien sur cette place de plus satisfaisant qu'à Olasvåg, où je me rendis ensuite par terre. Les renseignemens que je pus recueillir s'accordèrent tous avec ceux que j'avais obtenus du gouverneur ; ils furent de nature, ainsi que les derniers, à prouver, d'une manière positive, l'impossibilité du naufrage de *la Lilloise* dans le golfe, sans qu'on en eût eu connaissance. Les plus petites roches étant fréquentées, en été, par les pêcheurs, et aussi par les bateaux qui recueillent les œufs d'oiseaux de mer, les négocians ne doutaient pas qu'ils en eussent trouvé quelques débris, si ce malheur était arrivé sur ce point.

Je priai M. Gaimard, qui m'avait rejoint, et qui devait, en continuant son voyage, explorer une grande

partie du littoral de ce golfe, d'y prendre des informations, et je quittai Grounefiord le 25, bien convaincu de l'inutilité de plus longues recherches sur ce point; car s'il m'était resté le moindre doute, j'aurais pu facilement le détruire, en frétant, et à peu de frais, un bateau ponté du pays, que j'aurais fait armer par un officier et quelques matelots de *la Recherche*, et avec lequel j'aurais fait visiter les écueils du golfe, mais les renseignements que je reçus furent si précis, que je ne dus pas m'arrêter à cette mesure qui ne pouvait mener à aucun résultat.

Je me dirigeai sur Stneuts-Fiord, point le plus nord, habité par un négociant; j'y mouillai le 27, et n'ayant rien trouvé qui pût m'intéresser, j'en repartis le 28 pour me rendre à Ofn-Bugt. J'atteignis cette baie dans la nuit du 30. Je la trouvai encore encombrée de glaçons qui, quelques jours auparavant, en rendaient l'abord impraticable. Cette baie, formée au Nord par le cap Nord lui-même, était précisément celle d'où, d'après le rapport du négociant d'Anundar-Fiord, *la Lilloise* aurait été vue couler bas. Le peu d'habitans que j'y trouvai, et qui ne l'habitent que pendant l'été, m'affirmèrent tous sous serment n'avoir jamais eu connaissance de *la Lilloise*, ni de son naufrage.

Je m'en assurai d'une manière encore plus positive en examinant avec le plus grand soin une grande quantité de morceaux de bois que la mer jette constamment sur le rivage de cette baie. Parmi un grand nombre de pins portant encore racines, et plus ou moins défigurés par le frottement prolongé des glaces, il me fut impossible de rien découvrir qui pût avoir servi à la construction d'un bâtiment. Je ne doute cependant pas que, si *la Lilloise* eût péri à quelques milles au large, beaucoup de

débris ne fussent venus à la côte, et dans ce cas, je les y aurais trouvés, car les habitans ne s'en servent pas pour le chauffage.

Cette dernière tentative démontrait l'impossibilité de constater le naufrage de *la Lilloise* sur cette côte; j'avais épuisé toutes les chances qui pouvaient m'y conduire, et il m'était maintenant bien prouvé que si ce malheur lui était arrivé, personne n'en avait eu connaissance, et qu'il me serait désormais impossible d'en acquérir la certitude.

En conséquence, je pensai à mettre à exécution l'autre partie des instructions de Votre Excellence qui me prescrivent l'exploration des glaces qui bordent la côte orientale du Groënland. Avant de l'entreprendre, je dus me tracer un plan de conduite, et voilà sur quelles probabilités je le basai.

Le 29 juillet 1833, M. de Blossville, après avoir atteint  $68^{\circ} 30'$  de latitude, et  $28^{\circ}$  de longitude, s'engagea d'une lieue dans les glaces, aperçut la côte du Groënland, et fut forcé ensuite par le mauvais temps de revenir à Vapnafjord, réparer les avaries de son beaupré. Le 4 août, il quitta cette baie, et en écrivant au ministre, il annonçait à S. Exc. l'intention où il était de retourner au point qu'il avait quitté le 29, afin de continuer ses découvertes vers le sud.

Nous avons été à même, le capitaine Dutailis et moi, de constater l'arrivée des glaces sur toute la côte nord d'Islande, du 5 au 9 août, et aussi la présence non douteuse de *la Lilloise*, les 13 et 14 août de la même année, par le travers et à petite distance d'Onundarfjord.

Le dernier de ces faits prouvant, à mes yeux, jusqu'à l'évidence que M. de Blossville, surpris par l'arrivée inopinée des glaces, avait dû se trouver dans l'impossi-

bilité d'effectuer son projet, et même s'estimer heureux de doubler le cap Nord, avant que le passage n'en fût tout-à-fait impraticable, je fus à même d'en déduire que si, à une époque aussi avancée que celle du 14 août, il n'avait pas encore renoncé à faire des découvertes, il avait dû se borner à l'essayer entre le point le plus nord qu'il pouvait atteindre, c'est à-dire à-peu-près la parallèle du cap Nord, et celui des terres les plus nord découvertes récemment par le lieutenant de la marine danoise Graah. Dans cette supposition, je me décidai à porter mes recherches entre les deux parallèles, et sortis à cet effet de la baie d'Ofn-Bugt le 1<sup>er</sup> juillet, à deux heures du matin.

Je fis valoir la route au N.-N.-E., et, après avoir fait six lieues dans cette direction, je rencontrai d'abord des glaçons détachés que je traversai, et bientôt après la banquise serrée. Elle s'étendait, à toute vue, dans l'E.-S.-E., et semblait joindre la terre à quelques milles du cap Nord. Le temps était brumeux, par intervalles, la brise faible et variable du N.-O. au N. Je pris la bordée de l'ouest et prolongeai les glaces à petite distance, mettant en panne toutes les fois que la brume ne me permettait pas de voir bien distinctement dans l'intérieur de la banquise. Le soir, à sept heures, je me trouvais dans le fond d'un golfe, où je crus apercevoir un espace libre; la brume ne me permettant pas de bien distinguer, je me dirigeai sur ce point pour m'en assurer. Je rencontrai d'abord un grand nombre de morceaux détachés qui étaient assez espacés pour laisser un libre passage à la corvette; mais bientôt ils devinrent tellement serrés qu'il me fut impossible de les éviter tous, et d'empêcher *la Recherche* de s'échouer assez rudement sur l'un d'eux. Dans cette position, le bâtiment se trouva déjauge de

plus de trois pieds devant , mais, la glace cédant sous le poids , il n'y resta que quelques minutes. A partir de ce moment, je ne fus plus maître des mouvemens du bâtiment, les glaçons se trouvant si rapprochés que , pendant l'espace d'une demi-heure, il ne fit que passer de l'un à l'autre, amortissant sur chacun le peu d'air qu'il avait pu prendre avant d'y arriver. J'allais l'amarrer sur un glaçon , et me servir des ancres à glace pour sortir de ce mauvais pas , lorsqu'un passage s'ouvrant , j'en profitai pour m'éloigner.

Dans la soirée , les vents passant à l'est-sud-est, bon frais , et la brume devenant épaisse , je fus forcé de prendre le large. Dans la matinée du 2 , le temps étant redevenu beau , je repris la banquise à petite distance de l'endroit où je l'avais quittée la veille, et continuai à la prolonger , m'en tenant toujours à moins de deux milles, et traversant souvent des morceaux détachés. A l'exception de quelques heures de brume , de vents contraires ou de calmes , à partir de ce moment, jusqu'au 8, je fus favorisé par un temps constamment beau et par des vents d'est, variables au nord, qui me permirent de prolonger la banquise de très près. Je la trouvai partout compacte et serrée, quelquefois encombrée de glaçons à plus de trois milles au large, souvent aussi elle était accore, de manière à ce qu'on pût la suivre à quelques encablures. Elle formait un grand nombre de golfes , plus ou moins larges, dont le fond était presque toujours encombré d'énormes glaçons.

Pendant cette exploration, qu'un concours de circonstances favorables me permit de faire avec un soin tout particulier, je ne vis rien qui pût me faire présumer le naufrage de *la Lilloise* dans ces parages. Cependant du haut des mâts, il fut presque toujours possible de dis-

tinguer à six lieues dans l'intérieur de la banquise.

Il ne m'a pas été possible d'approcher la terre du Groënland à plus de seize lieues, et, quoique le temps fût souvent favorable, je ne l'ai jamais aperçue. Je regrette aussi de n'avoir point été témoin de ces phénomènes de réfraction si curieux, et cités par plusieurs navigateurs, ainsi que de ces mouvemens de glaces, qui font qu'en moins de quelques heures de calme, un bâtiment s'en trouve entouré et n'a plus qu'elles pour horizon. Je les trouvai sans mouvement apparent, d'une hauteur moyenne de 5 à 6 mètres, à l'exception de quelques montagnes qui se trouvaient dans l'intérieur de la banquise, et que j'estimai pouvoir être élevées de 50 à 60 mètres.

Le thermomètre se maintint constamment entre 0° et 5° au-dessus, suivant que la direction de la brise était plus ou moins rapprochée de la perpendiculaire aux glaces.

Dans la nuit du 8 au 9, le temps cessa d'être beau, le vent d'E. S.-E. amena une brume très épaisse, je fus obligé de me tenir à bonne distance de la banquise. Dans la journée du 9, j'eus encore connaissance des glaces dans quelques éclaircies, mais pas assez pour bien juger de leur direction. Dans la soirée, le vent devint très frais, la mer grosse et la brume très épaisse; je dus prendre le large, pour ne pas risquer de me trouver engolfé avec des vents perpendiculaires à la direction de la banquise.

Dans cette position, j'avais atteint le but que je m'étais proposé, puisque j'avais dépassé de vingt lieues la latitude des terres découvertes par Graah, et que, servi par les circonstances, il m'avait été possible d'explorer les cent trente lieues de glaces qui joignent le cap Nord d'Islande au point où j'étais parvenu avec une exacti-



tude sur laquelle je n'avais pas osé compter. Le mauvais temps qui s'annonçait rendant d'ailleurs une plus longue reconnaissance des glaces impossible pour le moment, il me fallut opter entre deux partis, celui de retourner de suite en Islande, en abandonnant tout espoir de retrouver *la Lilloise*, et celui de tâcher d'atteindre les établissemens danois situés sur la côte S.-O. du Groënland, où, d'après la note de la Société de Géographie, il n'était pas tout-à fait hors de possibilité d'obtenir quelques renseignemens. Je me décidai pour ce dernier parti, car j'avais à cœur d'épuiser toutes les chances, telles faibles qu'elles fussent, qui pouvaient me conduire au résultat que je cherchais depuis trois mois; et quoique cette dernière tentative ne me fut pas prescrite dans mes instructions, j'espérais que Votre Excellence voudrait bien l'approuver en raison du motif qui me la faisait entreprendre.

En prenant cette détermination, je ne me dissimulai pas les difficultés qui allaient s'offrir; je ne possédais aucun document sur la navigation de ces parages, si souvent encombrés de glaces et obscurcis par les brumes, j'avais seulement appris d'un négociant islandais que Friedrichstal était le point le moins difficile d'accès; que cependant, comme les autres, il se passait souvent des années sans qu'il fût possible d'y aborder. La carte que je possédais était à si petits points qu'elle ne faisait qu'indiquer les positions, sans donner les moindres détails. C'était donc presque un voyage de découverte que j'allais entreprendre; je n'en voyais pas la réussite assurée, mais j'étais bien décidé, tout en agissant avec prudence, à ne céder qu'à l'impossible bien reconnu.

Du 9 au 13, le vent continua à être brumeux et le vent d'est très frais; je fis une route parallèle à la direction

présumée de la banquise, pour me mettre en latitude du cap Farewell. Dans la soirée du 12, j'avais atteint cette position ; le vent avait passé au N. N.-E. en mollissant ; mais la brume , qui ne se dissipait que par courts momens , ne me permit de faire route à l'ouest qu'avec beaucoup de circonspection. Le 13, j'eus connaissance des glaces , mais la brume ne me permettait pas de distinguer si c'était banquise ou morceaux détachés ; je fus obligé de mettre en travers. L'après-midi du 14 fut assez clair ; je reconnus de bonne heure la banquise ; elle me sembla courir du sud au nord. Je fis valoir cette dernière route pour la prolonger à trois milles de distance , et m'assurer qu'il ne se trouvait pas un passage plus nord qui pût me conduire directement au cap Farewell. A cinq heures , la brume reprit plus épaisse que jamais ; à six heures et demie , j'allais prendre le large , lorsque j'eus tout-à-coup connaissance de la banquise de l'avant et sous le vent ; je virai de suite et me trouvai au fond d'un golfe formé par les glaces , dont le vent de sud-est , qui régnait alors , ne me permettait de doubler sur aucun bord les pointes avancées ; je fus obligé , pour en sortir , de louvoyer à petits bords , appréhendant à chaque instant de rencontrer des glaces flottantes , qu'une obscurité très profonde , occasionée par un peu de nuit et une brume très épaisse , m'aurait bien difficilement permis d'éviter.

A onze heures , j'étais hors de danger et je me dirigeai vers le sud , afin d'y chercher un passage. La journée du 15 , à quelques momens d'éclaircies près , fut entièrement perdue ; le 16 , dès le matin , le temps devint assez beau ; je pus faire route , et à sept heures j'avais reconnu la banquise que je prolongeai quelques heures vers le sud ; à onze heures j'en trouvai l'extrémité ; elle

était située par 58 degrés 30 minutes de latitude et 45 degrés 20 minutes de longitude.

Dans l'après-midi, les vents ayant passé au nord-ouest, je fus contraint de louvoyer, et fus à même de m'assurer que la banquise n'avait pas à son extrémité plus de dix milles de largeur. La journée du 27 fut belle jusqu'au soir; je continuai à louvoyer pour atteindre le méridien de Friedrichsthal, et rencontraï quelques grosses glaces flottantes à grande distance au large. A cinq heures, la brume reprit de nouveau, je m'estimais à plus de vingt lieues de terre, et par conséquent encore bien loin de la banquise que je ne supposais pas devoir s'en éloigner beaucoup, lorsqu'à six heures j'eus connaissance de glaçons très gros sur lesquels le bâtiment était prêt à donner; virer vent devant ne fut heureusement que l'affaire d'un moment. Alors l'éclaircie occasionée par la réverbération des glaces, lorsqu'on en approche de très près, me fit découvrir la banquise sans me permettre de bien juger de sa direction. Cette rencontre inopinée à plus de vingt lieues de terre, et si près de l'endroit que je voulais atteindre, me fit craindre de ne pouvoir y aborder. Je continuai néanmoins à louvoyer, et le 18, j'étais parvenu à dix-neuf lieues dans l'ouest, du point où j'avais aperçu les glaces la veille. Ayant dépassé la longitude de Friedrichsthal de plusieurs milles, je faisais bonne route au nord-nord-est avec des vents portans et un temps superbe, pour tâcher d'y arriver avant la nuit, lorsqu'à une heure la vigie annonça les glaces, et bientôt après je me trouvai au pied d'une banquise composée d'énormes morceaux, dont on n'apercevait pas la limite en largeur, et dont la direction s'étendait de l'est à l'ouest à toute vue.

Cette direction qui, d'ailleurs, s'accordait avec celle

que je devais lui assigner , d'après la position où je me trouvais , et celle où j'avais rencontré les glaces la veille, me fit juger qu'au lieu d'avoir une direction au moins parallèle à la côte , la banquise s'en écartait à mesure qu'elle se prolongeait dans l'ouest , et qu'il ne me serait même pas permis d'atteindre le cap de la Désolation, après lequel j'ignorais absolument s'il se trouvait des établissemens , et au-delà duquel ma carte ne s'étendait pas.

Je fus donc forcé de conclure que j'étais arrivé dans un de ces momens si fréquens où les ports de ces côtes sont inabordables , et je me décidai à grand regret à abandonner une tentative à laquelle je n'attachais pas une grande importance relativement au sujet de ma mission , mais que dix jours d'une navigation très pénible , et souvent dangereuse , m'avaient rendu désireux de voir réussir.

Dans l'après-midi du 18 , je me décidai à revenir en Islande , et, favorisé par des vents d'ouest , j'atteignis le cap Nord dans la soirée du 24. J'y trouvai nos bâtimens pêcheurs en grand nombre , aucun d'eux n'avait pu doubler le cap Danganess ; et dans ce moment les glaces que j'allai reconnaître joignaient la terre à quelques milles dans le S.-E. du cap Nord ; ainsi , encore cette année , comme l'année dernière , la communication entre l'est et l'ouest , par le nord de l'île , aura été impossible , à moins qu'elle ne le soit devenue à la fin de la belle saison.

Du 25 au 30 , de forts vents d'ouest ayant contraint nos bâtimens à rallier le travers des baies du N.-O. , j'en profitai , et relâchai à Dire-Fiord , afin d'y réparer quelques avaries , et de procurer quelques jours de repos et de vivres frais à mon équipage ; un long usage de salai-

sons, joint à la grande humidité, avaient fait déclarer quelques symptômes de scorbut.

Je repris la mer le 15 août, et séjournai jusqu'au 21 au milieu des pêcheurs; à cette époque, leur nombre ayant considérablement diminué, je me rendis à Reikiavög, où je trouvai M. Gaimard, qui venait d'y arriver. Cet infatigable naturaliste, après avoir secouru à Reikiavög le capitaine du navire naufragé *l'Harmonie*, visita toute la partie occidentale d'Islande, et acquit, dans le fond du golfe de Brede-Bugt, et sur la côte septentrionale, la conviction que *la Lilloise* n'avait pas naufragé dans ces parages. Il apprit qu'en mai 1828, un navire baleinier anglais, nommé *l'Actif*, armé en Ecosse, capitaine Hutchinson, se perdit dans l'est du cap Nord. M. Gaimard est fondé, ainsi que moi, à croire que M. Sevensden, d'Onundarfjord, aura confondu ce naufrage avec celui de *la Lilloise*.

Les collections d'histoire naturelle faites par MM. Gaimard et Robert sont très considérables; elles consistent dans une quarantaine de barriques ou caisses contenant un très grand nombre d'animaux, de plantes et de minéraux.

*La Recherche*, partie de Reikiavög, le 1<sup>er</sup> septembre, a mouillé le 13 à Cherbourg, après une traversée qui n'offre rien de remarquable.

Je vous adresse ci-joint une carte sur laquelle sont tracées les routes de *la Recherche*, du 1<sup>er</sup> au 25 juillet, avec la position de la banquise telle que je l'ai trouvée.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Nota.* Pendant que M. Tréhouard visitait sur *la Recherche* les côtes d'Islande, M. Gaimard parcourait l'intérieur de cette île. Il y a acquis la conviction que *la Lilloise* n'a point péri sur le littoral de l'Islande.

Voici les autres résultats de l'expédition terrestre de M. Gaimard et de son compagnon de voyage, M. Robert.

40 *barriques* ou *caisses* contenant, surtout dans l'alcool, un nombre extrêmement considérable d'animaux divers : mammifères, oiseaux, mollusques, insectes et zoophytes ;

5 à 600 *plantes* ;

Environ 3,000 *échantillons géologiques* ;

191 *planches de dessin* de zoologie, botanique, géologie, paysages, costumes, instrumens, etc.

11 *animaux vivans*, tels que chevaux, chiens, moutons, renards, aigles et faucons ;

Un grand nombre de *livres islandais*, pour la Bibliothèque royale ;

Des vêtemens, des instrumens, des ornemens de prix, des objets de curiosité, etc. pour le Musée naval.

---

## MÉMOIRES

*Sur l'ancienne géographie historique des pays voisins de la Méditerranée,*

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

Lus à la Société de Géographie, dans ses séances du 6 mars  
et du 8 mai 1835.

---

La race humaine qui couvre aujourd'hui les différentes contrées du globe n'en occupa dans les temps les plus anciens qu'une faible partie. Nous allons suivre ses



premiers pas sur la terre, et apprendre à connaître successivement les régions qu'elle a parcourues.

Les traditions historiques de presque tous les peuples les font remonter à une seule famille; soit qu'ils admettent que le genre humain a ainsi commencé, soit qu'ils reconnaissent que quelques hommes seulement ont échappé aux dernières catastrophes du globe, et qu'une barque sauvée a été le berceau de tous les empires.

Si les peuples ont varié sur la situation des lieux de leur origine, du moins ils les placent toujours sur les montagnes, et le fond de leur croyance est le même. Nous suivrons ici la tradition qui fait sortir des hauteurs de l'Arménie nos communs ancêtres, et nous observerons la marche de leurs descendans autour du bassin de la Méditerranée. On s'est réglé, dans les grandes divisions de l'ancien monde, sur la situation géographique des différens rivages de cette mer intérieure : toutes les contrées septentrionales sont devenues l'Europe; les contrées méridionales sont l'Afrique; et l'on a compris sous le nom d'Asie toutes les régions qui se trouvaient à l'Orient.

Les nations répandues dans les trois parties du continent, que borne également la Méditerranée, n'ont connu pendant long-temps avec certitude que ce grand bassin maritime, et une partie de celui des autres mers qui en étaient le moins éloignées, telles que le Pont-Euxin, la Mer-Rouge, le golfe Persique, la mer Caspienne, et quelques parties de l'Océan indien et de l'Océan atlantique. Toutes les régions, plus avancées vers le Nord, l'Orient ou le Midi, leur étaient inconnues; et de sauvages forêts, des déserts, des sables brûlans les dérobaient à leurs recherches. On se bornait aux parties du monde que l'on avait à sa portée : on y pénétrait; on les occu-

pait de proche en proche ; et l'homme ne pouvait soulever que par degrés le voile étendu sur la terre.

Ce grand bassin géographique, dont la Méditerranée n'occupe que les profonds abîmes, est couronné, dans une grande partie de son enceinte, par de hautes montagnes, qui le séparent des autres régions du continent. Au Midi de ses rivages, les monts Atlas s'étendent d'Orient en Occident sous différens noms : l'un de leurs embranchemens part des montagnes de la Haute-Egypte et de la Nubie, l'autre s'élève du milieu des sables de la Lybie : tous deux se rejoignent ensuite, et se prolongent jusqu'aux rives de l'Océan. Au Nord du bassin de la Méditerranée s'étendent les Pyrénées et les Alpes : d'autres chaînes de montagnes d'un ordre inférieur dominent aussi les mêmes rivages ; les unes partent du détroit de Gibraltar et remontent vers les Pyrénées ; les autres se prolongent au Nord Est, à travers la Gaule. Les Alpes, dont elles se rapprochent, vont elles-mêmes se réunir vers l'Orient aux longues sommités du mont Hémus : cette chaîne n'est séparée de celle du Taurus que par le Bosphore ; et le boulevard des monts Libans, qui s'étend du Nord au Midi entre le Taurus et les premiers rochers de l'Arabie, forme la limite orientale du bassin de la Méditerranée.

Ajoutez à cette première enceinte géographique quelques-unes des régions voisines : joignez-y, vers l'Orient, celles qui s'étendent entre le Caucase, la mer Caspienne et l'Indus ; vers le Nord, le bassin formé par le Danube et par ses affluens ; à l'Occident tous les versans des fleuves, depuis l'Elbe jusqu'au Guadalquivir, et vous aurez dans presque toute son étendue le monde connu des anciens, celui du moins où l'on a vu briller et disparaître leurs plus florissans empires.

Les contrées situées vers l'Orient de la Méditerranée ont été réunies les premières en grands corps de nations; et les annales des Assyriens, des Phéniciens, des Egyptiens, sont les plus anciennes dont l'Occident ait reçu la tradition. Nos premières notions géographiques tiennent à leur histoire; elles nous font connaître l'étendue de leurs empires, les expéditions qu'ils ont tentées, les noms et la situation des peuples avec lesquels ils ont entretenu des relations.

Les mêmes contrées orientales ont plusieurs fois changé de noms : chaque peuple conquérant leur a imposé le sien : l'empire des Assyriens est successivement devenu celui des Mèdes et celui des Perses : tout l'Orient a été un instant l'empire d'Alexandre ; et le vaste héritage de ce roi s'est ensuite partagé entre ses successeurs. Ces variations, dont nous nous bornons à citer quelques exemples, montrent que la géographie politique a toujours changé. La seule qui soit immuable est celle qui se fonde sur les grandes proportions de la terre, et sur la configuration et les limites invariables de ses diverses contrées.

Mais la connaissance de cette géographie naturelle et physique ne s'est développée que lentement. La plupart des régions du globe n'ont d'abord cessé d'être ignorées que pour être mal connues, et les erreurs sont devenues plus difficiles à combattre que l'ignorance même, car elles s'appuyaient souvent de l'autorité d'un grand nom, ou de celle d'une longue tradition.

Ne soyons pas surpris de l'imperfection des connaissances géographiques de l'antiquité. Quand les peuples civilisés étaient en petit nombre, ils avaient avec les autres pays peu de communications : entourés de nations sauvages ou de régions inhabitées, ils regardaient les

unes comme ennemies, les autres comme stériles; et ces contrées formaient, autour des premiers empires, une barrière que la guerre seule franchissait quelquefois : les peuples ne se cherchaient que pour se combattre.

Cependant en attaquant un pays, on apprenait à le connaître : on était averti du cours des fleuves, de la direction des montagnes, des vallées qu'il fallait suivre, des défilés à éviter, et de tous les accidens de terrain qui arrêtent ou favorisent les expéditions militaires. C'est par la description de différentes guerres que nous avons d'abord connu la topographie de ces contrées d'Orient où nos plus grands empires ont commencé.

La chaîne du Caucase en était la limite septentrionale : elle s'étend entre la Mer-Noire et la mer Caspienne, et ses embranchemens vont gagner, à travers l'Arménie où s'élève le mont Ararat, la double chaîne du Taurus qui traverse d'Orient en Occident toute l'Asie-Mineure. Au Midi de la mer Caspienne se prolonge un embranchement du Taurus. Il va se perdre ensuite vers le sud-est, dans ces groupes de montagnes gigantesques qui forment la barrière septentrionale de l'Inde, et qui passent pour les sommets de la terre les plus élevés. Ces montagnes couronnaient les limites du monde ancien : l'Indus et le Gange y cachaient leurs sources, et allaient au Midi se perdre dans la mer des Indes : l'Oxus y commençait également son cours, et il portait ses eaux dans la mer d'Aral, qui avait elle-même une communication avec la mer Caspienne.

Les deux plus grands fleuves qui traversaient l'Asie, entre cette limite orientale et les monts Libans étaient le Tigre et l'Euphrate : tous deux prennent leur source dans les montagnes d'Arménie, et vont réunir leurs

eaux au-delà des ruines de Babylone, pour les verser ensuite dans le golfe Persique.

Ce nom de Babylone rappelle un grand empire, de somptueux monumens, et des peuples que le monde a vus tour-à-tour puissans et dans la servitude. Ecbatane et Suze fleurirent dans les mêmes régions : elles ont disparu comme la reine des cités, pour faire place à d'autres conquérans, qui ont élevé sur d'anciennes ruines des cités nouvelles, destinées à tomber à leur tour.

Au-delà des contrées orientales que nous venons d'indiquer, les limites du monde connu des anciens n'étaient tracées qu'au hasard : dans la mer des Indes l'île Taprobane était le terme ordinaire de leurs navigations : elles ne s'étendaient le long des côtes orientales de l'Afrique que jusqu'au port d'Ophir; et comme les voyageurs n'avaient pas pénétré vers le centre d'une contrée qu'on regardait alors comme inhabitable, on ignorait les limites méridionales de toutes ces régions que les anciens ont désignées sous le nom général p'Éthiopie. Les uns les croyaient bornées par l'Océan; d'autres supposaient que leurs rivages se repliaient vers l'Orient, et qu'ils allaient se réunir par un long circuit aux rives orientales de l'Asie, qu'ainsi la mer des Indes était une mer intérieure dont la terre embrassait toute l'enceinte. Des îles nombreuses y étaient dispersées; mais on n'en connaissait avec exactitude ni la situation ni l'étendue.

Les anciens, en nous laissant leurs conjectures sur la forme de la terre, nous ont imposé l'obligation de les rectifier; et comme la fable se mêlait à la vérité dans la plupart de leurs descriptions, il a fallu, pour les séparer l'une de l'autre, recommencer partout les découvertes.

*Palestine.*

On trouve près du Liban, dès le premier berceau des sociétés, un peuple dont les annales sont devenues célèbres par son antiquité et son origine, par les événements religieux mêlés à son histoire et par la naissance du christianisme, qui prit la place de l'ancienne loi. Son territoire ne s'étend que de la Phénicie jusqu'à l'Égypte : il n'est traversé dans sa longueur du Nord au Midi que par les eaux du Jourdain, par le lac Génézareth ou de Tibériade et par le lac Asphaltite ; mais le nom impérissable de Jérusalem, consacré par d'augustes traditions, conserve à travers les siècles sa haute renommée.

Abraham, considéré comme le père de cette nation, naquit près de deux mille ans avant Jésus-Christ. Il était chef d'une de ces tribus de pasteurs qui occupaient la Mésopotamie, et il vint s'établir avec ses troupeaux à l'Occident du Jourdain. Son cortège se composait d plus de trois cents serviteurs armés ; et l'on peut juger, par les guerres qu'il eut à soutenir contre différens rois ou chefs de tribus, que d'autres peuplades indépendantes étaient établies dans cette contrée avant les Hébreux. Ceux-ci furent ainsi nommés, parce qu'ils résidèrent dans la vallée d'Hébron, située à l'Occident du lac Asphaltite ; et la Palestine reçut son nom des Philistins, qui occupaient, vers la Méditerranée, une partie de la terre de Chanaan.

Toutes les régions que nous allons parcourir étaient bornées, à l'Orient, par le pays des Auranites et des Ammonites ; elles l'étaient, au Midi, par le pays des Moabites et des Iduméens, nations d'Arabie chez lesquelles la vie patriarcale avait commencé, et où ses anciennes habitudes se conservent encore. Puisque les mœurs pri-



mitives n'y ont pas changé, il faut que la nature les ait marquées de son propre sceau, et que le climat, la stérilité du sol, la nécessité même les ait consacrées. Là commencent les sables du désert : les troupeaux en sont la seule richesse ; mais pour les nourrir il faut changer de lieux : d'arides pâturages sont promptement épuisés. On a vu plusieurs fois des conquérans s'élever au milieu de ces tribus errantes, les rassembler momentanément et se répandre dans les contrées voisines ; mais ils ne pouvaient point en emprunter les mœurs et les rapporter dans leur pays natal. Les populations, pour devenir permanentes , ont besoin de moyens de subsistance qui soient à leur portée : d'immenses plaines sablonneuses, bouleversées par les vents, et brûlées par les ardeurs du Midi, n'auront jamais que des peuples nomades.

La postérité d'Abraham se divisa en deux branches, celle d'Isaac et celle d'Ismaël. La première hérita des troupeaux de son père ; elle se livra aussi à l'agriculture, et s'étendit vers le sud dans les plaines de l'Idumée : la seconde branche s'enrichit par le commerce ; elle se répandit dans l'Arabie-Pétrée, et ses caravanes parcoururent le désert.

Isaac eut deux fils, Esaü et Jacob qui fut ensuite nommé Israël : la postérité d'Esaü ou Edom resta dans l'Idumée ; et les enfans de Jacob le suivirent bientôt en Egypte, où Joseph, l'un de ses fils, d'abord vendu et transporté comme esclave, était ensuite devenu ministre de Pharaon. Les douze fils du patriarche furent les chefs des douze tribus, auxquelles on assigna pour séjour la terre de Gossen, située entre la branche tautilique du Nil et l'isthme de Suez : ils passèrent plus de deux cents ans en Egypte, et ils s'y multiplièrent tellement que leur nombre porta ombrage aux Pharaons.

Les Israélites furent opprimés, soumis à des lois cruelles, accablés des plus durs travaux; et Moïse conçut le projet de délivrer ses frères, et de les ramener dans la terre de leurs aïeux.

Nous ne peindrons pas les merveilles qui précédèrent et accompagnèrent le départ de Moïse. Il quitta l'Égypte, à la tête d'un peuple de six cent mille âmes, passa la Mer-Rouge vers l'extrémité de la baie occidentale où elle se termine, et pénétra dans les déserts de l'Arabie-Pétrée, où cette nation vécut pendant quarante ans sous un gouvernement théocratique, tantôt fidèle à l'arche d'alliance, où les tables de la loi étaient renfermées, tantôt s'abandonnant au culte des idoles. C'est dans la péninsule formée au Nord de cette mer, entre les golfes Élanite et Héroopolite, que s'élèvent les montagnes d'Horeb et de Sinai, où le législateur des Hébreux accomplit son auguste mission.

Moïse mourut dans la contrée des Moabites, où il avait enfin conduit le peuple de Dieu; et ce ne fut qu'après sa mort que Josué pénétra dans le pays de Chanaan, dans cette terre promise dont il fit la conquête. Elle occupait les deux rives du Jourdain, et l'on en fit le partage entre les tribus d'Israël : cependant celle de Lévi n'y fut point comprise; elle était consacrée au service et à la garde du tabernacle. Cette tribu, et celle de Joseph, qui était mort en Égypte, furent remplacées dans la distribution du territoire par les deux tribus d'Éphraïm et de Manassé, qui, l'un et l'autre, étaient fils de Joseph. La tribu de Ruben, celle de Gad et la moitié de la tribu de Manassé, furent établies à l'Orient du Jourdain; les autres le furent à l'Occident du même fleuve.

Ici commence le gouvernement des juges qui, pendant trois siècles, régissent les douze tribus. Leurs guerres

avec les Ammonites, les Moabites, les Philistins, firent successivement éclater le courage de Débora, de Gédéon, de Jéshé, encore plus connu par son vœu et son funeste sacrifice : on vit aussi le vainqueur des Philistins, oubliant sa vertu près de Dalila, tomber au pouvoir de ses ennemis, ébranler le temple où ils le gardaient et s'ensevelir avec eux sous des ruines. Samuël, le dernier des juges, changea la forme du gouvernement, sur la demande expresse des Israélites; et Saül, nommé roi par le peuple, reçut l'onction de Samuël.

Les victoires de David contre les Philistins, les Amalécites, les Jébuséens, les Moabites, les Iduméens, agrandirent ses états, qui se prolongèrent alors vers le Midi jusqu'au voisinage de la Mer-Rouge, et vers le Nord jusqu'au royaume de Tyr. David prophétisa comme Samuël; il s'éleva dans ses *Cantiques* aux plus sublimes accens de la poésie, fit fleurir le commerce chez un peuple qui n'était qu'agriculteur, et laissa à Salomon un trône dont ce nouveau roi devait encore relever l'éclat. Salomon fonda la ville de Palmyre; il ouvrit aux Iduméens la navigation de la Mer-Rouge, au fond de laquelle il possédait les ports d'Elath et d'Asiongaber; et son commerce maritime le long des côtes de l'Afrique et de l'Asie s'étendit vers le Sud jusqu'à Ophir, connu sous le nom de Sofala, et vers l'Orient jusque dans les parages des Indes et de la Taprobane. Hiram, roi de Tyr, lui envoya les plus habiles ouvriers pour la construction du temple qu'il éleva sur la montagne de Sion. Ce temple était le seul qu'on eût érigé dans toute la terre d'Israël : l'arche d'alliance y était déposée dans le sanctuaire, à l'entrée duquel on avait placé l'autel des holocaustes.

La Phénicie, dont le royaume de Tyr faisait alors

partie, occupait les doubles chaînes du Liban et de l'Anti-Liban, séparées l'une de l'autre par la longue vallée où coule le Léontès. Des forêts de cèdres couvraient les pentes de ces montagnes ; et l'on venait les exploiter , pour en former la charpente des principaux édifices de l'Orient. Tyr, Sidon, Beryte, Biblos étaient les principaux ports de la Phénicie, devenue célèbre par l'étendue de son commerce maritime. Ce peuple fonda de nombreuses colonies dans la Méditerranée : la plus remarquable de toutes fut celle de Carthage, qui devait à son tour étendre sur les côtes de cette mer et sur celles de l'Océan son commerce et sa domination.

Après la mort de Salomon, les états de ce prince furent divisés en deux monarchies. Le royaume de Roboam son fils ne se composait que des tribus de Juda et de Benjamin, bornées à l'Orient par le lac Asphaltite, et désignées, depuis cette époque, sous le nom de Judée : Jéroboam, serviteur de Salomon, s'était emparé du reste de son héritage, et il fonda le royaume d'Israël qui comprenait les dix autres tribus. Ce second royaume porta aussi le nom d'Ephraïm qui en était la principale tribu, et le nom de Samarie qui en devint la capitale : il dura deux siècles et demi, et fut détruit l'an 721 avant l'ère chrétienne, par Salmanazar, roi d'Assyrie. Les dix tribus d'Israël qui furent emmenées en esclavage furent dispersées dans les vastes états du conquérant ; elles n'étaient plus destinées à se réunir en corps de nation.

Le royaume de Juda, dont les souverains résidaient à Jérusalem, survécut plus d'un siècle à celui d'Israël : il semblait défendu par une puissance invisible, et l'on y croyait le Peuple de Dieu placé plus immédiatement sous la protection du Ciel. Une armée de Sennachérib périt sous les murs de Jérusalem, dont elle était venue

faire le siège : Nabuchodonosor y perdit une autre armée ; et enfin un second roi, du même nom, parvint à détruire le royaume de Juda : il s'empara deux fois de la capitale, et, après avoir emmené en servitude une partie de ses habitans, il vint l'assiéger encore sous le règne de Sédécias : la ville et le temple furent alors réduits en cendre, et l'on conduisit à Babylone le reste des tribus captives.

Pendant la durée des royaumes d'Israel et de Juda, on y avait vu souvent paraître des prophètes, hommes inspirés, qui attiraient par une vie austère le respect des peuples, et qui cherchaient à les retenir dans la religion de leurs pères. Jérémie avait prédit aux Hébreux leur captivité : on entrevoyait dans les prophéties d'Isaïe la mission d'un rédempteur : les miracles d'Hélie et d'Elisée étaient cités dans les annales de cette nation : on ajoutait même qu'Hélie avait couronné sa carrière en s'élevant au ciel dans un char enflammé, éclatant prodige, dont Hénocli avait donné le spectacle à la terre, plus de deux mille ans avant lui.

D'autres prophètes, parmi lesquels on remarque Ezéchiel et Daniel, parurent au milieu des Juifs durant la captivité de Babylone : ils soutinrent leur foi, consolèrent leurs maux, ranimèrent leurs espérances.

Quand Cyrus, vainqueur des Mèdes et conquérant de Babylone, eut permis à Zorobabel, chef de la tribu de Juda, de ramener les Juifs en Palestine, ils étaient réduits à moins de cinquante mille âmes ; ils bâtirent un second temple. On obtint sous Artaxerce-Longuemain la permission de relever les murailles de Jérusalem, et les Pontifes qui se succédèrent eurent une grande part à l'administration.

La Judée, enlevée aux Perses par Alexandre, qui res-

pecta les lois et les autels de ses habitans , quoiqu'ils eussent refusé de contribuer à son expédition contre Darius, éprouva de nouvelles vicissitudes après la mort du conquérant, et fut disputée entre ses successeurs, de même que les autres parties de son héritage. Tour-à-tour elle fut soumise à Séleucus-Nicator , roi de Syrie, et à Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Egypte : un successeur de Séleucus reprit possession de la Judée, pilla le temple, voulut changer la religion des Juifs, et les tint dans l'oppression, jusqu'au moment où ce peuple fut relevé par le courage des Asmonéens, Judas, Jonathan et Simon Macchabée. Le nouveau royaume du Peuple de Dieu commença, et la principauté fut jointe au sacerdoce. Jean-Hyrca, fils de Simon, régna avec gloire; il s'empara de Sichem et de Samarie, détruisit le temple de Garitzim, deux cents ans après sa fondation, fut protégé par les Romains, qui lui firent restituer les villes dont les Syriens l'avaient dépouillé, et laissa la couronne à ses enfans Aristobule et Alexandre-Jannée, qui régnèrent successivement : Hyrcan II gouverna après eux, et il fut remplacé par Hérode, qui occupait le trône à l'époque de la naissance de Jésus-Christ.

Ce précis historique montre que la géographie politique de la terre de Chanaan changea plusieurs fois depuis le temps des patriarches. La Phénicie en occupe le Nord, et une chaîne de montagnes, qui s'attache à l'extrémité de l'Anti-Liban, traverse, en se dirigeant vers le Sud, toute la Galilée : une autre chaîne, liée au promontoire et à la cime du mont Carmel, parcourt dans la même direction toute la Palestine : elle projette dans toute sa longueur de nombreux embranchemens vers l'Est et vers l'Ouest ; et c'est dans ces vallées latérales qu'un grand nombre de torrens et de rivières prennent



leur source, les uns pour se diriger vers le Jourdain et les lacs Asphaltite ou Tibériade, les autres pour verser leurs eaux dans la Méditerranée. La plupart des noms de lieux de cette région sont devenus célèbres dans la géographie sacrée : l'histoire profane ne les a pas tous retenus ; mais on en trouve plusieurs dont la mémoire est ineffaçable : nous avons placé à leur tête Jérusalem, souvent opprimée et toujours illustre. Tyr fut pendant plusieurs siècles la plus puissante cité de l'Orient : elle a des rois avant l'époque de David et de Salomon ; elle résiste pendant cinq ans à Salmanazar, roi d'Assyrie ; elle ne se rend qu'au bout de trois ans à Nabuchodonosor, et soutient un siège de sept mois contre Alexandre. Samarie est pendant long-temps la capitale d'une monarchie : Jéricho, Tibériade s'élèvent dans la vallée du Jourdain : les ports de Gaza, d'Ascalon, de Joppé ouvrent les communications de ce pays avec l'Occident.

Ainsi une contrée peu étendue jouit d'une vaste renommée. Les annales de l'histoire négligent les nations qui n'ont fait que passer sur la terre : elles s'attachent aux pays que de mémorables évènements ont consacrés, où de grands législateurs parurent, où fut proclamée une religion qui devait un jour parcourir le monde.

### *De l'Égypte.*

Les annales de la Palestine viennent de nous mettre en contact avec l'ancienne Égypte. Nous avons vu les descendans de Jacob quitter les rives du Nil pour rentrer dans la terre de Chanaan, et retomber, après une souveraineté de quelques siècles, sous la domination des Lagides, comme ils avaient été sous celle des Pharaons.

L'antiquité profane des Égyptiens remonte, comme celle des Hébreux, aux siècles les plus reculés ; mais il est un terme au-delà duquel nous perdons la trace des traditions historiques. Toutes les premières dynasties des rois d'Égypte n'ont laissé dans la mémoire des hommes que leurs noms et le souvenir confus de leur passage, jusqu'à l'époque où s'est établie la dynastie des rois thébains. Les villes de Memphis et de Saïs furent, comme Thèbes, au rang des capitales : l'Égypte entière n'était pas encore réunie sous un même chef, et l'on doit admettre qu'elle eut à-la-fois plusieurs familles régnantes, si en effet il en a existé quinze séries différentes entre Misraïm et la dynastie de Thèbes, intervalle qui n'est que de cent cinquante ans.

L'Égypte historique ne commence pour nous qu'à la seizième dynastie et vers le siècle d'Abraham ; mais, dès le temps où elle nous apparaît, les monumens de sa grandeur nous frappent d'admiration : ses plus anciens édifices sont les plus majestueux et les plus parfaits, et, depuis le centre de la Nubie jusqu'à la plaine de Memphis, les temples, les palais, les pyramides, les obélisques, érigés par les vieux Pharaons, attestent encore la gloire et les merveilles de leurs règnes.

Les monumens de la Nubie remontent jusqu'au temps d'Osortasen, qui appartenait à la seizième dynastie : on y trouve de vastes temples creusés dans les rochers, et ils renferment des statues d'Horus, fils d'Aménophis-Memnon, de Touthmosis III, de Rhamsès-le-Grand, dont les triomphes en Éthiopie sont consacrés par ces monumens. D'autres temples de Rhamsès ornaient les rives du Nil, au Midi de la cataracte de Syène ; et les rochers, à travers lesquels se précipitent les cascades du fleuve, sont couverts d'inscriptions historiques du

temps des Pharaons. Ces rochers, qui s'élèvent au-dessus du niveau ordinaire des eaux, sont cachés durant l'inondation, et les bateaux pourraient les franchir. Le projet de les faire disparaître eût été digne de la grandeur des Pharaons : un de leurs successeurs en a conçu la pensée.

Les temples de l'île d'Éléphantine, d'Ombos, de Silsilis, remontent au règne de la famille de Rhamsès, et jusqu'à Moeris, Horus et Memnon. Thèbes renferme les tombeaux de ses plus anciens rois, ceux des dix-huitième, dix-neuvième et vingtième dynasties : le tombeau de Sésostris n'y est pas ; mais les monumens de la gloire de ce prince s'élèvent de toutes parts en Égypte. les obélisques, les sphynx, les colonnes gigantesques de Louqsor, appartiennent au règne de Rhamsès : on y trouve des inscriptions de Nectanèbe, de Sabacon l'Éthiopien qui soumit l'Égypte, et d'une partie de ses successeurs.

Les noms des dynasties les plus récentes, ceux des Ptolémées et ceux des premiers empereurs romains, se rencontrent moins fréquemment dans la Haute-Égypte ; néanmoins on les y retrouve encore, non-seulement sur les monumens que ces monarques ont érigés, mais sur quelques-uns de ceux qui étaient antérieurs à leurs règnes. Les princes qui se succédaient sur le trône laissaient souvent de grands ouvrages imparfaits, et les mêmes travaux occupaient plusieurs générations avant d'être conduits à leur terme. Ainsi l'on trouve à Ombos des édifices dont la construction, commencée sous le règne de Moeris, ne s'est achevée que sous la dynastie des Ptolémées.

A Latopolis, on reconnaît les noms plus modernes de Claude, de Titus, de Domitien, de Trajan, d'Antonin,

de Septime-Sévère ; d'autres monumens des Ptolémées et des mêmes empereurs romains furent érigés à Coptos et à Tentyris. Panopolis avait un temple, bâti par Ptolémée-Philopator : les constructions de Spéos-Artémidos étaient beaucoup plus anciennes ; elles remontent à la vingt-troisième dynastie ; et lorsqu'on est à Memphis , on retrouve, au milieu des informes débris parsemés dans la plaine de sable où cette grande ville est ensevelie, une statue colossale de Sésostris , et d'autres monumens qui attestent à-la-fois la puissance du travail et la prospérité des arts dans cette ancienne capitale. Les carrières de la montagne de Thorra, que l'on avait exploitées pour bâtir Memphis, renferment des inscriptions et des noms de toutes les époques, depuis Amosis, chef de la dix-huitième dynastie, jusqu'au siècle des Ptolémées et au règne d'Auguste.

On observe dans les cryptes, dans les hypogées, dans l'intérieur de quelques temples égyptiens, que les colonnes, les pilastres dont ils sont ornés, semblent être le type de l'ancien ordre dorique sans base, tel qu'on le trouve à Pæstum : la Grèce doit l'avoir emprunté des Égyptiens, auxquels remonte l'origine des arts qu'elle a perfectionnés depuis. D'autres styles de colonnes et d'ornemens d'architecture n'ont été qu'une imitation de ceux des Égyptiens : on y retrouve la feuille de lotus, la coiffure d'Osiris, le développement de la tête des palmiers. Ces colonnes, faites à l'imitation des arbres, ont servi à les remplacer comme ornemens ou comme points d'appui dans la construction des grands édifices, et l'on s'est réglé, pour leurs dimensions et pour leurs formes, sur les modèles qu'on avait habituellement sous les yeux. Quelquefois celles d'Égypte sont faites à l'imitation de ces faisceaux de tiges de dourra, qui servent de

support aux bascules dont on fait usage pour puiser l'eau des lacs ou des sources , et pour en faire la dérivation : ces tiges , qui ne sont que des roseaux , seraient faibles isolément ; on les joint ensemble pour leur donner de la force , et on les serre de distance en distance avec des liens , comme les faisceaux des anciens licteurs. Les colonnes ainsi formées rappellent complètement , par leurs cannelures en relief et par leurs ligatures , le type que l'on s'est proposé de suivre. Il serait étranger à notre plan d'insister ici sur ce principe d'imitation , qui pourra recevoir quelques développemens dans un autre écrit.

Nous devons citer , parmi les travaux les plus remarquables des Pharaons , ce canal que Thoutmosis III fit creuser entre le Nil et le lac Moeris , pour régler et modérer les inondations du fleuve. C'était dans ce canal que se versaient les plus hautes eaux du Nil , lorsqu'elles dépassaient le niveau le plus favorable à la fécondité de l'Égypte : ce canal les conduisait au lac Moeris , qui avait à-la-fois pour destination de dégorger le Nil et de recueillir une grande quantité d'eau douce , dans une contrée brûlée par les ardeurs du Midi.

Quelques savans ont pensé qu'en recevant dans un lac sans issue une partie des eaux du Nil , on ne pouvait pas en arrêter l'inondation , parce que de nouvelles eaux lui étaient incessamment ramenées par son lit supérieur et par ses affluens. Mais si la crue du Nil a une cause accidentelle et passagère , si elle est due aux pluies qui tombent dans une seule saison et qui cessent ensuite , si enfin l'on attend , pour dériver une partie des eaux du fleuve , le moment où la masse de celles qui s'écoulaient ne se renouvelle plus avec la même abondance , on peut effectivement parvenir à limiter la hauteur de l'i-

nondation , en donnant à ses dernières couches un écoulement séparé. Est-il d'ailleurs constant que le lac Mœris n'ait eu aucun débouché vers la Méditerranée , et ne communiquait-il pas avec elle par cette longue vallée que l'on nomme le fleuve sans eau , et qui peut avoir été autrefois arrosée par l'écoulement du lac Mœris ? Ce lac avait sans doute été commencé par la nature , mais il avait été achevé par le travail des hommes , et il avait reçu d'eux les digues nécessaires pour retenir le volume des eaux. L'Orient offre de nombreux exemples de ce genre de travaux : on y a converti en lacs d'humides vallées , en élevant à leur entrée une puissante barrière.

Près des ruines de Memphis s'élèvent les pyramides , majestueux monumens érigés sur les tombeaux des Pharaons : la magnificence de ces monarques éclata jusque dans les palais qu'ils devaient habiter après leur mort. Les corps qui n'étaient pas déposés sous les pyramides l'étaient dans les nécropoles , vastes édifices où venaient se ranger les dépouilles des générations. Les débris de la nécropole de Saïs laissent encore à découvert quelques inscriptions qui remontent au temps des anciens Pharaons.

En parcourant de Syène à Memphis la longue région du Nil , on a vu la florissante partie de l'Égypte : elle se borne à la vallée que le fleuve inonde et fertilise. A l'Occident commencent les sables de Lybie ; à l'Orient sont d'immenses déserts , semblables à ceux des plaines de l'Arabie.

Le Nil et la Mer-Rouge n'avaient de communications que par les routes de Coptos à Bérénice , d'Antinoë à Myos-Ormos , et par un canal entre Héliopolis et Arsinoë , situé à l'extrémité de cette mer. Au nord d'Héliopolis , la fécondité de l'Égypte commence à s'étendre



d'Occident en Orient : les eaux du Nil se partagent en plusieurs canaux, et s'épanchent sur un vaste territoire : le nombre des villes se multiplie, entre la bouche de Canope et celle de Péluse, qui toutes deux terminent le Delta. Thanis, Bubaste, Saïs, furent pendant long-temps les villes les plus considérables : chaque cité a ses dieux particuliers : le panthéon de l'Égypte est le plus nombreux de tous, et l'on y admet, sous le sceptre d'Osiris et d'Isis, un peuple entier de déités inférieures.

Remarquons ici que cette contrée de l'Égypte, qui en est devenue la partie la plus féconde, ne se compose que de terres d'alluvion. Le Delta, successivement agrandi par les dépôts de limon que le Nil a formés vers son embouchure, a été conquis sur la mer; il en repousse les bornes devant lui, et promet aux générations à venir de plus vastes domaines. Le soin d'entretenir la fécondité de cette région occupa toujours le gouvernement : l'irrigation y était distribuée sur tous les points : on y ramenait même quelquefois les eaux tenues en réserve dans le lac Mœris, lorsque l'inondation du Nil était insuffisante : c'était une nouvelle ressource ménagée aux habitans de la Basse-Égypte par la prévoyance des Pharaons.

Les époques remarquables de leur histoire, celles qu'on peut appeler triomphales et monumentales, sont les règnes de Sésostris et de Rhamsès-le-Grand : les Éthiopiens, que ces deux rois avaient vaincus, deviennent à leur tour conquérans de l'Égypte, sous Sabacon, qui commence la vingt-cinquième dynastie. Nous voyons Néchos étendre le commerce maritime, et faire entreprendre sur les côtes d'Afrique de longues navigations. Psamméticus II est défait par Cambyse, et l'Égypte obéit aux rois de Perse ; mais elle se soulève plus d'une

fois contre ses maîtres : elle reprend son indépendance sous le règne d'Amyrthée, pour la perdre encore sous celui de Nectanèbe II, et ce pays redevient une province de l'empire des Perses, jusqu'au temps où il est conquis par Alexandre. C'est alors que s'élève la ville qui porte son nom : elle est destinée par son fondateur à devenir l'entrepôt du commerce du monde.

---

## OBSERVATIONS

DE M. FRÉDÉRIC CAILLIAUD

*Sur le voyage de M. Hoskins en Éthiopie.*

---

Les plans et quelques vues des monumens de l'Éthiopie, dans mon voyage à Méroé, offrent des différences plus ou moins marquantes avec les mêmes dessins de l'ouvrage de M. Hoskins. Sûr comme je le suis de son erreur, je crois pouvoir faire observer que ces différences sont à mon avantage.

La planche 5 de l'ouvrage anglais représente un plan général des pyramides de Méroé près Assour. Les monumens, quoique à une très petite échelle, auraient pu néanmoins être mieux proportionnés : le groupe de l'ouest n'est pas orienté convenablement, et il devrait être écarté des autres de plus de 1200 toises. Cette topographie, représentée dans la planche xxxi de mon ouvrage, a l'avantage de donner tout l'ensemble des ruines de Méroé, l'emplacement de cette ville, et tous les débris d'édifices qui avoisinent le fleuve : ici sont de faibles

restes d'un grand temple (fig. 6) que le voyageur anglais n'a pas vus, car je ne suppose pas comme lui que ces débris eussent pu être recouverts par les sables.

La planche 6 de l'ouvrage anglais donne en grand le principal groupe des pyramides de la planche ci-dessus. Ces monumens à vue d'oiseau sont tous représentés de la même manière, sans aucun des détails si curieux de leur construction. La pyramide A, sans doute pour être contenue dans le format voulu, a été rapprochée des autres de plus de deux cents pieds; vingt-deux des principaux monumens de cette topographie sont représentés dans la planche xxxv de mon Voyage à leur état de dégradation; leurs bordures sur les angles y sont indiquées avec précision, détails qui n'existent pas dans les pyramides d'Égypte.

La planche 8 est sans doute une des meilleures de l'ouvrage; si elle a été faite sur les lieux, elle a du moins été finie, pour ses détails, sur la planche xxxvi de mon ouvrage.

Dans la planche 9, le principal monument porte vers son extrémité un simple trou que l'on dirait être produit par le manque d'une pierre. C'est une erreur, car cette ouverture a une saillie qui l'entoure; elle est surmontée d'une petite corniche pour simuler une ouverture qui est censée donner le jour à l'intérieur de la pyramide (mon Voyage, pl. xl (1)).

Ce qui me persuade que M. Hoskins et son compagnon de voyage M. Bandoni n'ont pas toujours porté toute l'attention désirable sur ces monumens, c'est

(1) Dans la vue particulière de cette pyramide, on n'a pas indiqué les sculptures sur le pylone, mais elles sont dessinées en grand pl. XLVI, fig. 4.

qu'ils n'ont pas vu dans les sculptures qui ornent le pylone du sanctuaire de cette pyramide les riches détails des vêtemens et les groupes des petites figures de captifs qui complètent ce sujet. Pl. XLVI, fig. 4 de mon Voyage, et le sujet fig. 1 de la même planche, représentant des femmes armées qui percent de leurs lances des captifs. Ce sujet si curieux s'est trouvé, comme le précédent, invisible au voyageur anglais, qui, étonné de le voir avec tant de détails dans mon ouvrage, pense qu'il n'existe pas ainsi; car certainement, dit-il, je l'eusse dessiné.

Les planches 10, 11 et 12 de l'ouvrage anglais donnent des détails de sculpture que je considère comme peu exacts.

La planche 13 représente le grand plan des ruines d'El-Meçaourat, relevé par M. Bandoni. Il est rempli d'inexactitudes. L'auteur place à tort ces ruines dans un carré parfait, et les constructions sont beaucoup trop parallèles et écariées. Dans la planche XXII de mon ouvrage, les temples *a*, *b*, *c*, portent les caractères du tor et d'un carré placé sur les angles, détails entièrement méconnus dans l'ouvrage anglais, où le temple *b* est inexactement rendu, et où le sanctuaire E n'existe pas. Si l'auteur de ce plan a porté si peu d'attention sur ces principaux monumens, il ne faut pas s'étonner si la plus grande partie des constructions qui les avoisinent se trouvent également inexactes.

La planche 15 d'El-Meçaourat offre de remarquable deux colonnes. La plus grosse est trop renflée vers sa base; l'autre ne peut donner qu'une fausse idée par le rétrécissement de sa base que M. Hoskins a restaurée ainsi, car le bas de cette colonne est miné et détruit à sa superficie. J'ai porté le plus grand soin aux détails de

cette colonne singulière dont les ornemens diffèrent beaucoup du dessin anglais. Pl. xxx, fig. 4 de mon ouvrage.

A la page 114 est une petite topographie des ruines de Naga, près du fleuve ; elle n'est pas orientée convenablement. Un reste de muraille en pierre de 50 mètres d'étendue n'existe pas sur ce dessin, où il y a si peu de choses à voir. Page 112, le même auteur donne en vignette l'élévation de deux piliers d'un typhonium de ces ruines. Les détails d'ornement, de coiffure et autres, manquent totalement. Voir les pl. de Naga, 10 et 11. (1)

La planche 17 est une topographie des ruines de Barkal. Quoique les plans soient environ d'un tiers plus grands que ceux de ma topographie pl. XLIX, on remarquera des différences considérables. Pour les pyramides, elles sont toujours toutes représentées de la même manière : ainsi on les croit toutes au même état de conservation et de construction : ce sont des points noirs sans aucun détail, quoique d'un tiers plus grandes que celles de mon plan. Est-ce pour contenir ce plan dans son format que M. Hoskins a rapproché les pyramides de la montagne de plus de 200 mètres ?

La planche 18 de M. Hoskins donne une vue générale de la montagne de Barkal. Cet auteur dit qu'il y a bien de la différence entre sa vue et la mienne pl. L. La comparaison des deux vues prouve que mon point est pris beaucoup à l'est des ruines, tandis que le sien est pris à l'ouest. Est-ce dans les monumens qui ont ici quelques lignes d'élévation, que l'auteur anglais trouve

(1) Ici le voyageur retourne sur ses pas, sans visiter les belles et nombreuses ruines de Naga, situées dans le désert (pl. xi à xxi de mon ouvrage).

des différences? Celles qui peuvent exister sont, je le crois, à mon avantage; j'ajouterai même que l'aspect de la montagne en grès avec ses décombres est mieux rendu dans ma planche.

Les planches 19 et 20 sont bonnes dans leur ensemble, mais le caractère des statues de typhon, celui des chapiteaux disproportionnés dans leurs détails, sont très incorrects. Encore ici trop de ruptures, du vague, enfin des ébauches pour éviter les détails difficiles : c'est ce que l'on observe dans toutes les planches des monumens de la Haute-Nubie que donne M. Hoskins. Pour comparaison de ces deux vues, voyez pl. LXVII de mon Voyage.

La planche 21 donne le plan du Typhonium rempli d'erreurs. Voyez mon plan, planche LXVII.

Dans l'ouvrage anglais, tous les piliers de l'allée du milieu seraient formés de 14 typhons, tandis qu'il ne doit y en avoir que 8; ils sont dans l'enceinte du temple, qui doit être séparé par un mur très distinct et qui cependant n'a pas été reconnu par l'auteur, qui y substitue deux colonnes et deux typhons; cette seconde pièce était soutenue par 8 colonnes, et non avec des piliers de typhon comme l'indique l'ouvrage anglais, où, également par erreur, on a indiqué comme des murs des parties qui sont coupées et réservées dans la montagne; enfin le sanctuaire doit communiquer avec une petite pièce marquée M sur mon plan. Nous devons croire que le pylone portait comme de coutume le tor égyptiens sur ses angles. L'auteur anglais aurait donc dû représenter ces parties ruinées telles qu'elles sont, car, arrêter les angles comme il l'a fait, c'est assurer qu'il n'y en a jamais eu.

La planche 22 coupe de ce typhonium, ou une co-



lonne doit être remplacée par un mur, pl. LXVIII de mon ouvrage. Les figures d'Ator des chapiteaux sont toujours plus larges que hautes : c'est tout le contraire dans le dessin anglais, les ornemens supérieurs indiquent une façade de temple avec sa corniche et autres ornemens : tous sont dépourvus du vrai caractère égyptien qui leur est propre ; il en est de même pour les deux typhons de cette coupe ; enfin les bases des colonnes restaurées n'appartiennent point à ces colonnes, et l'auteur, en rétablissant le pylone, aurait dû y placer sa corniche.

La planche 24 de l'ouvrage anglais donne le plan du grand temple de Barkal. Je n'entreprendrai point de faire remarquer les nombreuses différences qui existent avec mon plan LXIV. Si les appartemens marqués L sur mon plan n'ont pas été aperçus par l'auteur, il n'est pas étonnant qu'une foule de détails de construction de ce grand édifice lui soient échappés (1), de même qu'il n'a vu qu'une seule porte pour entrer et sortir d'un monument de plus de 472 pieds de longueur. Ici subsiste la même erreur qu'à Barkal, les extrémités des pylones devaient être rompues.

Page 149 sont répétées les pyramides de Barkal. Pourquoi sont-elles encore toutes représentées dans le même état de conservation ? Une seule des pyramides du sud possède encore sa base ; toutes les autres ne peuvent être mesurées que d'une manière bien vague.

Les vues 26 et 27 manquent encore des détails de construction que l'on veut reconnaître dans ces monumens : chaque assise présente une saillie par laquelle on monte ; plusieurs de ces pyramides ont leur sommet

(1) Les parties que j'ai restaurées de mon plan sont reconnaissables par une teinte plus claire.

achevé; dans cet état, les faces sont aplanies, et les bordures carrées sont transformées dans le tor égyptien. On chercherait en vain ces détails dans les deux dessins de M. Hoskins. Ce sont des vues éloignées, me dira-t-on; et pourquoi toujours des vues trop éloignées, lorsqu'elles nous privent des détails que nous avons besoin de connaître? Encore ici M. Hoskins *évite le besoin de trop finir*. Pyramides de Barkal, pl. LI et LII de mon ouvrage.

Pl. 29 sont des détails de sculpture d'un sanctuaire à Barkal. J'ai dessiné ce sujet pl. LIII; le dessin anglais n'est qu'une ébauche.

La pl. 52 donne en plan les pyramides de Nouri. Je fais encore ici le même reproche à l'auteur, c'est de figurer comme des pyramides intactes vingt de ces monumens qui ne représentent plus que des tas de débris informes. La pyramide principale, qui présente à son intérieur le sommet d'une pyramide plus petite figurée dans mon plan XLVII, présente cependant une singularité remarquable; l'auteur du plan ne l'a pas indiquée, et a dû faire erreur dans les mesures de plusieurs de ces pyramides.

Les planches 33 et 34 ne représentent que des ébauches sans caractère des deux colosses d'Argo. Pl. III et IV de mon ouvrage.

La planche 35 de ces deux colosses restaurés n'est pas exacte dans ses détails d'ornemens. Pl. XI de mon Voyage.

La planche 40, plan du temple de Soleb, diffère du mien, d'abord par six grosses colonnes que je n'aurais pas vues, renfermées dans la petite enceinte qui le précède; je les considère comme une restauration de l'auteur. Les bases des colonnes qui sont encore dans la

place Hypostile, et que j'ai indiquées sur mon plan (pl. XIII) par une teinte plus foncée, n'auraient pas été vues par l'auteur, qui réserve un espace au milieu de cette salle. La partie postérieure de mon plan est également plus complète; les murs latéraux restaurés dans toute leur étendue par le nouveau voyageur, ne permettent encore ici aucune issue dans ces parties. Deux colonnes restaurées de ce temple (page 247) ne sont pas exactes; la partie supérieure du profil du chapiteau en palmier n'est pas dans le style voulu; cette colonne, dans la vue même de M. Hoskins (pl. 43), ferait reconnaître cette erreur; la base est également inexacte, ainsi que celle de l'autre colonne, qui est de plus ornée de feuilles qui se répètent aux chapiteaux. Pl. XIII, fig. 2 et 3 de mon ouvrage.

La planche 41 de M. Hoskins est prise au même point de vue que ma planche XII. Les feuilles sont toujours oubliées aux bases et aux chapiteaux des colonnes; les dés et un sophyte en place doivent être sculptés; un montant de porte remarquable est parfaitement uni et couvert de sculptures: s'en douterait-on en voyant ce même pilier dans la vue de M. Hoskins, affectant toujours de ruiner davantage les parties qu'il ne veut pas voir? Cette vue est cependant une des meilleures de son ouvrage.

La planche 42 du même monument, quoique bonne, manque encore de précision dans les formes d'architecture; les planches 42 et 43 sont remplacées dans mon ouvrage par les planches X et XI.

La planche 55 donne les détails de deux faces de l'autel en granite du temple de Barkal. Les quatre figures doivent supporter une ligne d'étoiles: elles manquent dans le dessin anglais, où quelques signes hiéroglyphiques sont changés. La seconde face présente également des diffé-

rences, surtout dans les fleurs. Les cannelures des corniches sont trop larges et mal indiquées, ainsi que plusieurs lignes d'hyéroglyphes qui ne sont pas à leur vraie place ; mais ce que l'on ne peut méconnaître, c'est le style pur pyramidal de cet autel : il a été méconnu par l'auteur, et le dessin des figures laisse beaucoup à désirer. Voyez pl. LXV et LXVI de mon ouvrage.

Mes observations seront peut-être trouvées longues ; je finirai donc en faisant remarquer que le cours du Nil dans l'ouvrage anglais que M. Hoskins *nomme sa carte*, est purement un calque réduit de la carte en dix feuilles de mon ouvrage. Mes observations doivent suffire à toute personne impartiale qui voudra bien comparer mes planches avec celles de M. Hoskins, pour faire reconnaître à l'évidence les nombreuses erreurs de l'ouvrage anglais. Si M. Hoskins eût eu avec lui mon Voyage, il eût vu bien différemment ; mais à son retour, en le consultant, il y aura vu les nombreuses différences *dans les plans*, et il a voulu en profiter à son avantage, je dirai même sans certitude aucune de sa part, puisque ses plans ne portent pas son nom, et qu'ils sont l'ouvrage d'une personne qui l'accompagnait.

Je regrette néanmoins que M. Hoskins n'ait pas imité à mon égard ses compatriotes, qui, après avoir parcouru comme moi les mêmes pays, couru les mêmes dangers, ont toujours, de bonne foi, un vrai plaisir à se voir. Jouissant pour la seconde fois, à Londres, de cet avantage au mois de mai dernier, époque où M. Hoskins allait livrer son ouvrage au public, j'ai cherché à le rencontrer : il n'a pu me recevoir pour cause d'indisposition ; je lui en témoigne ici mes regrets.

---

## DE L'ÉLÉMENT HISTORIQUE

DANS LA GÉOGRAPHIE.

Par K. RITTER.

(Extrait des Mémoires de l'Académie de Berlin.)

La géographie ne peut pas renoncer à l'élément historique si elle veut être une science réelle des rapports de notre globe avec l'espace, de même que l'histoire, s'occupant de la succession des évènements dans le temps, a besoin d'un théâtre où s'accomplissent les faits qu'elle raconte.

Une nouvelle école (Buache, Gatterer) a voulu bannir l'histoire de la géographie, et se borner à la géographie purement physique ou naturelle.

D'autres, ennuyés de la sécheresse de ces travaux revinrent à l'élément historique et en firent l'objet principal de la géographie.

L'objet de la géographie est l'étude de la surface de la terre; mais elle ne mériterait pas le nom de science si elle se bornait à étudier les formes matérielles, les accidens qui la couvrent: la surface de la terre est le théâtre de l'activité de l'homme; elle se modifie sous son action, elle est avec lui dans un éternel rapport: tous les évènements dont elle a été le théâtre ne lui appartiennent pas, mais il en est dont on ne saurait la séparer: les migrations des peuples, les découvertes qui rapprochent les espaces les plus éloignés, les plantes et les animaux qui servent à la vie de l'homme, transportés par lui d'une contrée à l'autre; les élémens soumis à sa puissance, la terre se

couvrant de villes sous sa main féconde, les fleuves dirigés, contenus, et souvent prenant le cours que leur a tracé le peuple qui habite ses rives, tout cela appartient à l'histoire, mais tout cela appartient aussi à la géographie, car ces phénomènes ont un rapport immédiat avec l'espace puisqu'ils ont exercé sur lui une influence.

La civilisation apprend partout à seconder la nature : nous voyons les plantes sauvages se retirer devant les plantes cultivées, les eaux, confusément amassées, prendre peu-à-peu leur cours, les forêts tomber pour faire place à des champs cultivés ; et quand les rapports *cosmiques* restent toujours immuables, les rapports *telluriques* changent et se modifient avec les temps. Bannir l'histoire de la géographie, c'est donc rétrécir la science et manquer son objet.

L'influence de la nature sur le développement personnel des peuples s'est peu-à-peu retirée, à mesure qu'ils ont avancé dans la vie : l'humanité civilisée se dégage peu-à-peu, comme l'homme individuel, des liens puissans de la nature et du lieu qu'il habite.

Nous en avons de frappans exemples : l'Égypte... Dans les premiers siècles de Jésus-Christ une barrière presque infranchissable, séparait le midi civilisé de l'Europe des Barbares du Nord ; aujourd'hui, cette chaîne des Alpes est facilement accessible, peuplée, cultivée ; au-delà, les forêts ont disparu, le climat s'est adouci, et, sur la pente septentrionale, la vie est aussi facile, aussi douce que sur la pente méridionale.

Il en est de même de l'Oural : depuis Pierre-le-Grand, il commence à devenir un lieu de passage, et il n'est plus un obstacle aux communications des peuples.

Les progrès de la navigation ont mis dans un rapport



tout nouveau entre eux, les peuples, les continens et les îles.

Les parties de la terre sont rapprochées : l'Océan Atlantique n'est plus qu'un bras de mer que l'on traverse en seize à vingt-cinq jours.

La vapeur a jeté des ponts sur les détroits, les golfes et les mers intérieures.

Dans les régions des *calmes* sur les océans, la navigation à voiles était inutile : la vapeur a brisé complètement cette chaîne.

Les rapports physiques des espaces de la terre ne se présentent dans leur véritable lumière que quand on les saisit dans leur réaction sur l'homme et sur toute la marche de l'histoire. Sans l'histoire, il est impossible d'embrasser la variété des phénomènes de notre planète.

Ainsi ce n'est pas seulement arbitrairement et pour égayer un sujet aride que l'histoire vient se mêler à la géographie, mais c'est nécessairement comme partie intégrante dont l'absence laisserait cette science inintelligible et incomplète.

---

## EXTRAIT

*De quelques lettres de M. JEAN FRÉDÉRIC WALDECK  
à M. le docteur FRANCESCO CORROY, à Tabasco.*

Palenqué, 5 décembre 1832.

Monsieur,

J'ai fait la découverte de trois nouvelles maisons, dont une très curieuse renfermant une seule petite pièce parfaitement carrée. Au centre est un animal quadrupède d'une pierre de qualité différente de celle qui a servi à la construction; cet animal paraît vouloir défendre l'entrée d'un escalier qui conduit à une pièce souterraine. Mes travaux actuels ne me permettant pas de la déblayer pour en dresser le plan, j'emploie mon temps à dessiner des objets d'histoire naturelle jusqu'à ce que je puisse reprendre mes occupations principales.

27 janvier 1833.

J'ai fait une reconnaissance avec le maire don Domingo, droit au sud, ouvrant un sentier à travers les bois jusqu'à la rivière de Chacamaz, quatre lieues au dessous des ruines; nous avons découvert une rue très droite dirigée du nord au sud, et plusieurs maisons particulières, toutes présentant leurs façades aux vents cardinaux. Ayant pris les distances par de longs angles, j'ai estimé que la partie connue jusqu'ici embrassait dix lieues de circuit, c'est-à-dire quatre lieues de surface, mais il en reste beaucoup plus à reconnaître. Tout ce que nous avons visité est rempli de ruines qui longent le Chacamaz à l'orient.

21 février 1833.

J'ai profité du bon temps pour former une triangulation générale. J'ai parcouru et mesuré les chemins, les rivières, les bois et les ruines sur un espace de quatre lieues de l'est à l'ouest, et une lieue du nord au sud. Il ne me reste plus qu'à dresser le plan général du grand plateau des ruines, mais cela demande beaucoup de temps, car chaque jour je découvre de nouvelles maisons que je considérais auparavant comme de simples monticules qui, déblayés des arbres et de la végétation qui les couvrent, laissent voir d'anciennes ruines.

20 mars 1833.

L'eau forte est indispensable pour nettoyer les reliefs ; celle que j'avais été employée avec succès au même usage : c'est par ce moyen que j'ai pu lire beaucoup de caractères que les siècles et le temps avaient presque effacés sur la pierre, et que l'on pouvait à peine distinguer.

Je dois à cet acide une victoire : c'est la découverte du sépulcre ou mausolée, soit de Mox, d'Ofir ou de Votan, ou de son fils qui mourut à 14 ou 15 ans : mais je manque ici des livres nécessaires pour m'assurer qui des trois ce peut être, et ma tête n'est pas une bibliothèque ; mais si Votan signifie cœur en quelque langue de ces contrées, j'aurai la solution du fondateur de l'ancien Palenqué, et de la langue que parlaient alors ses habitants. Dans le cas où Votan signifierait cœur, ce ne pourrait être le Thol Pusickha.

Je travaille avec ardeur à copier un relief beaucoup plus intéressant que la croix supposée, mais il est si compliqué que je crois ne pas pouvoir finir mon dessin en un mois ; je le fais seulement au crayon, car il y a

huit figures avec multitude d'ornemens, et cent quinze caractères hiéroglyphiques qui exigent beaucoup de travail, autant que ceux de la maison de pierres (Casas de las Laxas) ou Teopan du Jouticatl.

J'ai adopté le système de ne pas abandonner un monument jusqu'à ce qu'il soit entièrement fini dans tous ses plus grands détails, tant des écritures que des plans, coupes, sections, élévations et dessins : c'est vraiment le seul moyen de le faire connaître au public. Chaque édifice a au moins dix tables.

Je suis la triangulation des ruines et trente-quatre cases sont relevées et placées sur le plan. Depuis que je suis seul; grâce à Dieu, j'ai fait plus en une semaine qu'auparavant en un mois. Je vois tout par moi-même et je puis répondre de ce que je fais.

4 avril.

Du haut de la tour du Teopan de la Croix, j'étais à dessiner lorsqu'on m'apporta des lettres de l'ami Pieper et une de vous. J'attends le plâtre avec impatience, et si j'avais la certitude de son arrivée prochaine, je ne me donnerais pas autant de peine à copier des hiéroglyphes d'une manière très incommode, ce qui me fait perdre beaucoup de temps : je m'occuperais des plans et des vues pittoresques qui ne contribuent pas peu à faire connaître des lieux qui sont attrayans et offrent un aspect plein d'une sauvage majesté; c'est une nature neuve pour le public européen. Depuis que je vous ai écrit ma dernière, j'ai découvert que les ruines s'étendent à l'ouest, mais j'ai reconnu que ce ne sont que des maisons particulières sans ornemens ni figures; quelques-unes sont encore entières, d'autres sont en ruines; la plus grande n'a pas plus de neuf vares espa-

gnoles carrées, et environ cinq de hauteur (1); elles sont parfois d'une seule pièce et parfois de deux. Quoiqu'il n'y ait aucune règle de symétrie entre les distances des monumens, j'ai observé que toutes les maisons sont orientées d'après les vents cardinaux; quelques fragmens dans plusieurs édifices m'ont fait connaître que les anciens habitans du Palenqué étaient de bons maçons, car ils faisaient usage de la règle, du niveau, planoir ou truelle à aplanir. Les angles ou coins sont toujours très exacts et très délicats; j'ai vu une fenêtre avec son cadre à doubles moulures parfaitement égales et aussi correctes que si elles étaient de bois, et faites par un bon menuisier; les couleurs sont très fraîches et bien conservées; tout annonce que ce que nous croyons dilapidé aujourd'hui, et qui nous paraît irrégulier, fut très symétrique dans son temps.

24 mai 1833.

Je ne puis abandonner les ruines, surtout sachant que MM. Pourtalès et Letrop y viennent, et je vais écrire au général Santa-Anna, auquel j'ai été recommandé par le roi d'Angleterre, par le canal de son ministre. On m'a déjà honoré du titre de Champollion mexicain; je m'efforcerai de mériter ce titre par le soin que je mets à mon ouvrage. Il est indispensable que vous veniez ici avec de bon plâtre, et que vous laissiez à votre fils le soin de vous envoyer le reste; il n'y a pas de temps à perdre, il faut que nous partions pour Londres quand ce serait avec le relief de la Croix et celui de la reine; 104 livres de plâtre me donnent une surface de 208 pieds,

(1) La *vara* espagnole, ou aune de Castille, vaut 3 pieds espagnols = 0, 847965 de France.

La vara carrée vaut 9 pieds carrés d'Espagne = 7<sup>m</sup>,90146 mètres français carrés

vous avez les mesures par écrit. Calculez ce que nous pouvons mouler ; mais n'oubliez pas l'huile de lin et l'eau-forte.

Je fais tous les jours de nouvelles découvertes très intéressantes ; entre autres choses, j'ai trouvé deux figures gigantesques de profils européens, de quatorze pieds de haut et d'une seule pièce. Les géans des escaliers du grand palais que j'ai déblayés jusqu'aux pieds sont des enfans en comparaison. J'ai beaucoup travaillé sous le rapport architectural ; et sans argent je suis arrivé à vaincre de grandes difficultés. Mon ouvrage présente plus de 100 planches et 500 feuilles de texte. Malgré la saison des pluies qui ne tardera pas à s'établir, j'ai de quoi travailler dans ma cabane au moins pour trois mois ; il ne pleut pas toujours, et ce qu'il y a de bon , je suis sur une hauteur d'où l'eau s'échappe aussitôt qu'elle tombe.

Je viens d'éprouver les deux qualités de plâtre ; l'un est le véritable, l'autre est du mica pour faire du stuc, il n'est bon à rien pour notre opération.

Si d'autres voyageurs viennent ici, et s'ils veulent faire plus que moi, il leur faut au moins dépenser 4,000 piastres, et ne connaissant peut-être ni la langue, ni les usages, ils feront très peu avec beaucoup ; ce qui m'est arrivé à moi-même en commençant ; à la fin, cependant, j'ai pu faire beaucoup avec rien. Mais il m'a fallu porter sur le dos table, chaise et instrumens, et dans des chemins qui, comme vous le savez, ne sont guère commodes, il faut être endurci à la fatigue. Il y a un an que je visite les ruines, trois mois que j'y couche, je crois être identifié avec elles, et je découvre tous les jours du neuf.



## TROISIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

---

#### PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

*Séance du 4 septembre 1835.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire de l'Académie royale des sciences de Turin, écrit à M. le président pour le remercier de l'envoi qu'il lui a fait des deux derniers volumes du Bulletin. L'Académie se félicite des relations qu'elle entretient avec la Société de Géographie, et elle saisira toutes les occasions de les multiplier davantage.

M. Lafond écrit que son absence de Paris ne lui permettra pas de lire, dans la séance du 4 septembre, ainsi qu'il l'avait espéré, la suite de son Mémoire sur les Noirs des archipels Malaisiens et Polynésiens. Il s'occupe de revoir et de compléter son travail, dont il continuera la lecture dans une des réunions ultérieures de la Commission centrale.

M. Jomard communique une lettre qui lui a été adressée par M. le baron de Hammer, et dans laquelle ce savant orientaliste présente quelques remarques sur l'intéressant voyage de M. le capitaine Callier en Syrie. — Cette lettre est renvoyée au comité du Bulletin.

Le même membre fait lecture d'une série d'observations rédigées par M. Cailliaud sur la relation du voyage en Éthiopie qui vient d'être publiée à Londres par M. Hoskins. Ces observations sont renvoyées au comité du Bulletin.

M. le président annonce à la Commission centrale la mort de M. Klaproth : il rappelle ses nombreux travaux sur l'histoire, la géographie et les langues de l'Asie centrale, et il mentionne spécialement le commentaire que ce savant avait préparé sur les voyages de Marco-Polo, et qui était destiné à faire partie des Mémoires de la Société.

M. Jouannin dépose sur le bureau la proposition de nommer au nombre des membres adjoints de la Commission centrale M. de Cadalvène, qui s'occupe de la publication de son dernier voyage en Égypte, en Nubie, en Syrie et dans l'Asie-Mineure : la Commission centrale décide que le nom de ce candidat sera placé sur la liste de présentation, et qu'elle nommera, dans une de ses prochaines séances, à deux places de membres adjoints.

M. d'Avezac lit un résumé des notions géographiques et historiques recueillies par les voyageurs sur le pays de Benin, depuis sa découverte jusqu'à nos jours.

*Séance du 18 septembre.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le baron de Humboldt adresse à la Société la dixième livraison de l'Atlas physique du voyage aux régions équinoxiales, et MM. les éditeurs des Antiquités mexicaines envoient les neuvième et dixième livraisons de cet ouvrage.

M. Cailliaud dépose sur le bureau les cartes géographiques de son voyage à Méroé et au fleuve Blanc.

M. d'Avezac annonce le retour de M. le capitaine Tréhouart, commandant de l'expédition envoyée à la recherche de *la Lilloise*. Cet officier, qui a visité les côtes de l'Islande pendant que M. Gaimard en parcourait l'intérieur, n'a pu se procurer aucun renseignement positif sur le sort de M. de Blossville ; mais il a acquis la certitude que *la Lilloise* n'avait point péri sur le littoral de cette île, et il a fait, pour pénétrer à travers les glaces qui bordaient la côte du Groënland, un grand nombre de recherches et de tentatives dont il a rendu compte à M. le ministre de la marine dans un rapport qui sera inséré au Bulletin. (Voy. page 129).

M. Albert-Montémont lit plusieurs fragmens d'une introduction aux voyages entrepris pour découvrir un passage maritime de l'Atlantique au Grand-Océan par le nord-ouest.

---

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 4 septembre.*

Par M. le ministre de la marine : *Voyage autour du monde de la corvette la Favorite* : tomes III et IV et dernier ; 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> et dernière livraisons de l'album historique.

Par M. Albert-Montémont : 37<sup>e</sup> livraison de la *Bibliothèque universelle des voyages*, IV<sup>e</sup> volume d'Amérique, comprenant les voyages de Bulloch, Watterton, Head et Basil-Hall.

Par M. Warden : *Annual report of the Regents of the University of the state of New-York*, 1 vol. in-8°.

Par M. Morin : *Mémoire sur les encombrements des ports de mer*, broch. in-8°.

Par la Société royale d'agriculture de Seine-et Oise : *Mémoires de cette Société pour 1835*, 1 vol. in-8°.

Par l'Institut historique : *Onzième livraison de son Journal*.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahiers de juillet et août.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier de juillet.

*Séance du 18 septembre.*

Par M. le baron de Humboldt : *Dixième livraison de l'atlas géographique et physique du voyage aux Régions équinoxiales*, in-folio

Par M. Frédéric Cailliaud : *Cartes géographiques du voyage à Méroé et au fleuve Blanc*, fait dans les années 1819 à 1822, in-folio.

Par M. Ansart : *Atlas présentant en aperçu, dans une suite de cartes et de tableaux, l'histoire de tous les états européens depuis leur origine jusqu'à nos jours*, traduit de l'allemand de Chr. et Fr. Kruse par MM. Ansart et Lebas, 4<sup>e</sup> livraison, in-folio.

Par MM. les auteurs et éditeurs : *Antiquités mexicaines*, 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> livraisons.

Par M. Bettin : *Rapport sur un ouvrage intitulé : De l'agriculture dans les Vosges et de ses progrès depuis un siècle*, par M. Marc, broch. in-8°.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier d'août.

Par M. Henrichs : *Archives du commerce et de l'industrie agricole et manufacturière*, cahier d'août.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 42<sup>e</sup> à 47<sup>e</sup> livraisons.

Par M. le directeur : *Bibliothèque universelle de Genève*, cahier de mai.

Par la Société d'agriculture de la Charente : *Annales de cette Société*, cahiers de juillet et août.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier d'août.

Par M. le directeur : *L'Écho du monde savant*, nos 74 à 77.

---

## ANNONCES.

*Abulfedæ tabulæ quædam geographicæ : nunc primum Arabice edidit, latine vertit, notis illustravit H. F. Wüstenfeld philosoph. doctor. accedunt excerpta ex Jacuto, Ibn-Schohba, Ibn Khallicân, etc. Gottingæ 1834. In-8°.*

*Voyage of the United-States fregate Potomac*, by Reynolds. New-York, 1835. In-8° Prix, 27 fr.

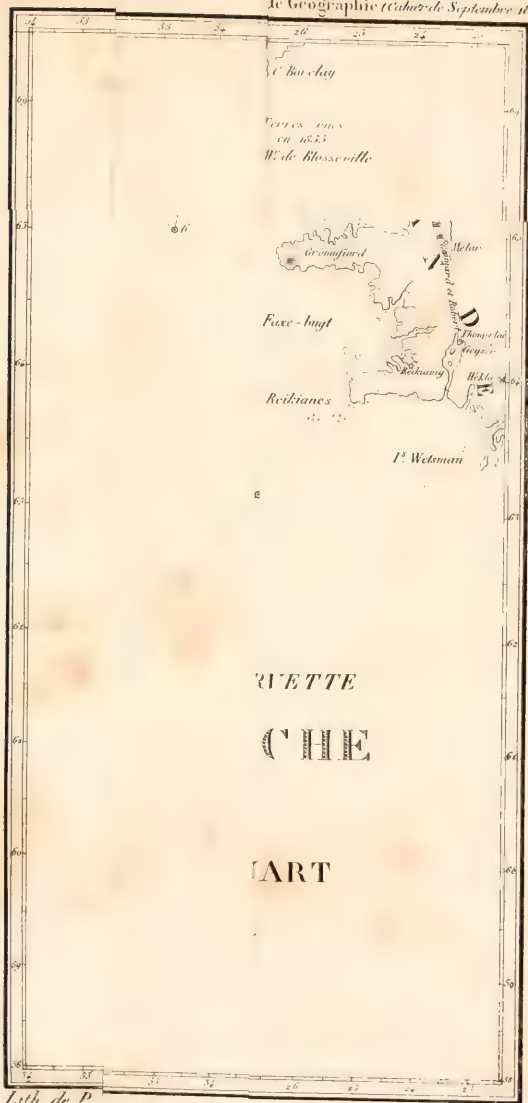
« La frégate de guerre américaine *le Potomac* a parcouru, pendant les années 1831-34, l'archipel des Moluques, les mers de la Chine, les îles de la mer du Sud et les côtes de l'Amérique. »

*Excursions in the Mediterranean, Algiers and Tunis*, by major sir Grenville T. Temple. In two volumes in-8°. London, 1835. Saunders and Ottey.

*Topography of Thebes and general view of Egypt*, by J. G. Wilkinson. London, 1835. In-8°. John Murray.

*Journal of a residence in China and the neighbouring countries from 1830-1833*, by D. Abeel. London, 1835. In-12.

---







# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

OCTOBRE 1835.

---

### PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

#### NOTIONS

SUR LE ROYAUME DE FEZZAN

Et sur la route qui y conduit en partant de Tripoli de Barbarie.

Par M. VENTURE.

---

M. Bianchi a communiqué à la Société la notice suivante sur le Fezzan, qu'il a extraite des archives du ministère des affaires étrangères. Quoique cette notice rédigée par M. Venture, en 1788, soit déjà ancienne, cependant la réputation si justement méritée de son auteur, célèbre par d'importans travaux sur la géographie du nord de l'Afrique, et particulièrement par son dictionnaire et sa grammaire de la langue Berbère, lui donne un intérêt, qui ne peut manquer, même aujourd'hui, d'en rendre la publication utile et la lecture intéressante.

Les caravanes se rendent au Fezzan par trois routes différentes : par les montagnes de Garian, qui sont au

sud-ouest de Tripoli; par Mesratah, ville maritime située à la pointe occidentale du golfe de la Sidre; et enfin par les montagnes de Ben-Oulid, qui sont au sud de Tripoli. Cette dernière route est la plus difficile, et celle qui offre le moins de ressources pour les hommes et pour les animaux.

La route que l'on préfère est celle de Mesratah; mais, lorsqu'il y a des troubles parmi les Arabes nommés Voëled-Soliman, qui campent dans le fond et sur les bords du golfe de la Sidre, alors on prend la route du Garian, qui est beaucoup plus pénible à cause des montées et des descentes.

Ces montagnes du Garian, éloignées de trois journées (1) de Tripoli, sont très peuplées et couvertes d'oliviers. Elles paient une légère redevance au pacha. Mais le peuple, sous le gouvernement particulier de ses cheiks, vit libre et tranquille, à l'abri de toutes vexations. Dans l'Asie et dans l'Afrique, toutes les fois qu'on aperçoit une montagne, on peut dire : Les gens qui y habitent sont rebelles, ou très peu soumis au gouvernement.

Le safran est une des productions particulières des montagnes du Garian; il est apporté à Tripoli, d'où il se répand sur la côte et dans les échelles de Turquie.

En quittant ces montagnes, on s'achemine vers le sud, et le premier lieu qu'on rencontre après trois jours de marche, pendant lesquels on ne trouve pas d'eau, ni bonne ni mauvaise, est un endroit nommé *Al-Gharié*, où quelques colonnes renversées et des restes de tours annoncent l'emplacement d'une ancienne ville. On y

(1) Il faut évaluer la journée d'une caravane à sept ou huit lieues au plus. Les Orientaux ne désignent les distances, que par journées.

trouve des puits où l'on renouvelle sa provision d'eau.

D'Algharié on se rend , en trois jours , dans une contrée nommée *Mezdah*. On n'y trouve que de l'eau saumâtre , dont on est forcé de se contenter.

De *Mezdah*, on se rend , en deux jours , à *Soukna* , la première ville de la dépendance du Fezzan, qu'on rencontre par cette route. Elle est peuplée de blancs et de noirs , tous mahométans , et sa population est évaluée à quatre mille âmes.

Mais avant de pénétrer plus avant dans le royaume du Fezzan, traçons la route de *Mesratah*.

*Mesratah* est éloignée de trois à quatre journées de Tripoli. Plusieurs bourgs séparés les uns des autres formeraient, s'ils étaient réunis, une ville très considérable. Les dattiers et les figuiers sont les seuls arbres de la campagne. On y cultive des grains, et on y entretient de nombreux troupeaux dont les toisons sont employées à faire des tapis grossiers, des couvertures et des étoffes dont les Arabes se couvrent. Nos bâtimens caravaniers font annuellement, à *Mesratah*, soit pour leur compte, soit pour le compte des marchands qui les nolisent, quelques chargemens de laine et de dattes.

*Mesratah* n'est qu'une rade ouverte, à l'abri seulement des vents du sud. Lorsque les navires marchands y sont surpris par la tempête, occasionée par tout autre vent que le nord, ils s'enfoncent dans le golfe de la Sidre, que les Arabes nomment *Joun-el-Kibrit*, c'est-à-dire le Golfe du soufre, probablement à cause de quelque mine de soufre qui doit se trouver dans le fond du golfe.

On n'en connaît point la profondeur. Les navires marchands s'avancent jusqu'à trente ou trente-cinq lieues. Les deux côtés sont également bonnes pour y mouiller, mais on n'y trouve aucun port. Le nord seul

est à craindre , parce qu'il les jetterait dans le fond du golfe.

M. le comte de Chabert , à ce qu'on prétend , ne s'est point avancé plus avant ; il serait cependant très important pour la navigation de connaître ce golfe en long et en large ; il en coûterait bien peu de frais au roi : une tartane armée de vingt-cinq hommes et de six canons , ayant à sa suite une felouque de huit paires de rames , pourrait faire tranquillement ses observations , depuis le mois de juillet jusqu'à la fin d'octobre , surtout si l'on avait l'attention d'acheter la protection du cheik arabe , campant au fond du golfe , par un présent de quinze ou dix-huit cents livres.

A cinq lieues à l'est de Mesratah , on trouve plusieurs mines de sel gemme , à la profondeur de deux ou trois pieds seulement dans la terre. Ces couches de sel , qui ont au plus un demi-pied d'épaisseur , sont formées par des sources qui coulent en dessous. Si l'on étanche ou si l'on détourne ces sources , on trouve encore une couche de sel.

Toute la côte , depuis le golfe de la Sidre jusqu'au Benghazi , est remplie de mines de sel gemme. Ce sel est beaucoup meilleur que celui de Zoara , qui se forme dans des lieux bas où se rassemblent les eaux de la pluie que le soleil dessèche ensuite peu-à-peu.

Le sel de Zoara et celui des environs de Girbé , île précieuse de la dépendance de Tunis , n'est point propre à la salaison de la viande et du poisson ; il est trop corrosif. Pour saler les thons que l'on prend à la tonare de Biserte , on fait venir du sel des côtes de la Sardaigne.

Mais reprenons la route du Fezzan , que cette digression nous a fait perdre un moment de vue.

De Mesratah , en tirant vers le sud , on se rend en douze

jours à Vaddàn , la première ville appartenant au Fezzan qu'on rencontre de ce côté. Lorsque l'hiver a été pluvieux , on trouve dans cet espace beaucoup de pâturages pour les chameaux et les mules, les seuls animaux qui soient capables d'endurer la fatigue des déserts : mais dans les temps de sécheresse , cette route devient plus pénible , et il faut alors porter de l'orge , du son et des dattes pour nourrir les animaux.

On ne rencontre aucun fleuve dans ces contrées. Dans les vallées, où passent des torrens qui vont se jeter dans le golfe de la Sidre , on voit des arbres de haute-futaie qu'on nomme *talh*. Cet arbre ne produit ni fruit ni gomme. Sa fleur est jaune et répand une odeur suave. Le talh est très épineux , comme presque tous les arbres du désert. Les chameaux n'en mangent point les feuilles, parce qu'elles sont trop amères. C'est , au reste , le seul arbre qu'on trouve sur cette route , et c'est une rencontre bien précieuse pour des voyageurs qui marchent à travers des sables aussi brûlans que le soleil.

De Vaddàn , on fait six journées sans trouver une goutte d'eau, ni bonne ni mauvaise ; et le soir du sixième jour , on arrive à une petite ville nommée Zighan. De Zighan , on se rend en un jour à *Temerhend*.

De *Temerhend* , on se rend en un jour à *Sebâa* , ville de trois ou quatre mille âmes de population. De *Sebâa* , on se rend en deux jours à *Telim* , et de *Telim* , en un jour à Fezzan , la métropole du royaume.

Cette route n'est que de vingt-sept à vingt-huit jours de marche , mais on y emploie ordinairement quarante et même quarante-cinq jours , à cause des stations que l'on fait dans les lieux où on trouve de l'eau , des vivres et du pâturage.

Les petites villes qu'on rencontre sur cette route sont.



murées et gouvernées par un caïd qu'y nomme le sultan.

Leurs marchés, ainsi que les marchés du Fezzan, fournissent des cannes à sucre, des dattes, du blé, de l'orge, du dourra, du maïs, des grenades, des figues, des concombres, des melons d'eau, des haricots et des ognons.

Comme à quinze journées de la mer il n'y a jamais de pluie, et comme aussi il n'y a aucun ruisseau ni aucune rivière dans toute cette contrée, ce n'est que par le moyen des pouzaragues et de l'arrosage à la main qu'on fait prospérer les plantes.

En général, la meilleure eau est toujours un peu saumâtre, et les étrangers doivent se méfier des fruits, qui sont malsains et fiévreux.

On cultive, dans quelques endroits, des treilles qui donnent du très bon raisin; on ne l'emploie jamais à faire du vin; on supplée à cette liqueur par le *laqbi*, qui est une eau douceâtre qu'on tire du palmier pendant neuf mois de l'année, par le moyen d'une incision. La sève de cet arbre précieux ne cesse d'être en fermentation que pendant trois mois de l'an. Chaque palmier peut rendre trente à quarante livres pesant de laqbi, mais il faut ensuite le laisser reposer deux ans. Le laqbi fermenté donne une liqueur spiritueuse et enivrante, et on distille des dattes une eau-de-vie très forte.

La ville de Fezzan, qui donne son nom à tout le royaume, est murée, et elle a sept portes. On estime sa population à environ trente mille âmes. C'est un mélange de blancs et de noirs, comme toutes les villes qui sont au nord du Fezzan. On ne professe partout que la religion musulmane.

Le sultan qui y commande est puissant et respecté. Il est de couleur noire et de la même race de ces schérifs,

qui sont répandus dans les états de Maroc. La succession au trône est invariable, c'est toujours l'aîné des enfans qui succède au père.

Le sultan de Fezzan entretient un corps de troupes considérable ; il règne le meilleur ordre dans les villes de son royaume, et les routes sont très sûres.

Il a une musique guerrière composée, comme celles de l'Orient, de gros tambours qu'on bat des deux côtés, de timbales, de clarinettes, de trompettes, etc. Cette musique joue dans la cour de son palais tous les jours à l'assero, c'est-à-dire au point qui partage le midi d'avec le coucher du soleil.

Il ne paie point de redevance au pacha de Tripoli ; mais, comme il lui convient de vivre en bonne intelligence avec lui, à cause des avantages que ses sujets retirent de leurs liaisons de commerce avec Tripoli, il est en usage d'envoyer de temps en temps quelques présens au pacha.

Dans les marchés des villes du Fezzan, on trouve toujours de la viande de mouton et quelquefois de la viande de chameau (1), mais elle se vend à un prix trop haut pour que les pauvres puissent en manger : elle revient à raison de quinze ou seize sous la livre ; elle ne se vend pas au poids, mais par morceaux, comme à Paris la raie, le saumon, etc.

Les moutons qui fournissent cette viande ne sont point originaires du Fezzan ; ce sont les Arabes qui les

(1) Il ne convient point de tuer un chameau pour en dévorer la viande. Dans aucune ville d'Arabie, d'Afrique et d'Égypte, on n'égorge le chameau que lorsqu'il s'est rompu quelque membre en tombant avec sa charge. Les Orientaux en mangent cependant très volontiers la chair.

portent des montagnes du Garian , ainsi que l'huile d'olives et le beurre.

Les moutons qu'on nomme moutons du Fezzan viennent de l'intérieur de l'Afrique ; ils sont sans laine et couverts d'un poil semblable à celui de la chèvre , dont ils ne diffèrent presque que par les cornes. On est obligé , faute de pâturages , de nourrir ces moutons avec du son , de l'orge et des dattes.

Les poules sont très abondantes au Fezzan , et point chères ; elles sont très fécondes.

Les esclaves nègres qu'on trouve au Fezzan y sont apportés par des marchands de *Bournou* , qui les tirent eux-mêmes de *Cachenah* , ville nègre à l'est (ouest) de Bournou et à vingt journées de chemin de la capitale de ce royaume. Ils portent aussi de la poudre d'or et des dents d'éléphant , qu'ils vont chercher à *Goungé* , contrée située au nord de la Guinée.

Les caravanes de Bournou emploient trente-cinq à quarante jours pour se rendre au Fezzan. Cette route n'est point très pénible. Tous les deux ou trois jours , elles trouvent des villes nègres où elles rafraîchissent leurs provisions.

4 juillet 1788. — Mehemed-Aga , l'envoyé de Tripoli , qui va maintenant en Hollande , m'a dit que le sultan de Fezzan avait envoyé pour son ambassadeur auprès du roi de Bournou , il y a deux ans , un de ses proches parens , qui y est encore.

Les caravanes de Bournou emportent de Fezzan , en échange de leurs nègres , de leur poudre d'or et de leurs dents d'éléphant , du papier , des draps , des étoffes de soie , des contaries de Venise et des quincailleries , que les Tripolitins et les gens d'Augela y apportent.

Augela est une contrée située à l'ouest des Elouahât

et à huit journées de Bengazi, sur la côte de Tripoli. Ils sont en concurrence avec les marchands de Tripoli pour tous les articles d'importation et d'exportation; ils enlèvent même la plus grande partie des esclaves noirs, toute la poudre d'or et toutes les dents d'éléphant; ils les portent au Caire en prenant la route de Siouth, par le chemin des Elouahât.

Les marchands de Tripoli n'emportent annuellement du Fezzan, en diverses caravanes, que sept à huit cents esclaves noirs, tant mâles que femelles, des plumes d'autruche, du séné, du natroun, et quelques parties d'alun. Ils ont été obligés de renoncer à la poudre d'or; parce que le Pacha de Tripoli s'en emparait, et la payait au prix et de la manière qu'il lui plaisait.

Le Pacha, et Hassan bey surtout, le fils aîné du pacha, sont intéressés dans presque tout le commerce qui se fait entre Tripoli et le Fezzan.

De Tripoli en envoie ordinairement les esclaves noirs à Constantinople, et dans les principales échelles de la Turquie. Les femelles s'y vendent à raison de mille livres, de douze cents livres, et même de quinze cents livres, suivant leur beauté. Les mâles sont beaucoup moins chers.

Les plumes d'autruche sont enlevées par les Juifs, qui les envoient à Livourne, d'où elles viennent ensuite en grande partie à Paris. Il est bien étonnant que les Français n'aient jamais su, ni à Tripoli, ni à Tunis, ni à Maroc, ni au Caire, se mêler directement de ce commerce. C'est cependant la France qui fait la plus grande consommation des plumes d'autruche, et la plus grande partie même de celles qui passent en Angleterre, sont blanchies à Paris.

Le Natroun, que les Tripolitins apportent du Fezzan,

se répand dans la Barbarie, ou on s'en sert pour la préparation des maroquins, pour le blanchissage des toiles et des étoffes de laine, etc. On en emploie aussi beaucoup dans le tabac rapé, pour lui donner du piquant. Les cuisiniers, en Egypte, se servent aussi du Natroun, pour ramollir les viandes, mais il m'a paru très échauffant.

Les lacs de Terrané en fournissent une très grande quantité à l'Égypte, mais j'ai de la peine à comprendre comment se forme le Natroun dans le Fezzan, puisqu'il n'y pleut jamais et que le pays n'est arrosé par aucune rivière. C'est une difficulté que les gens de l'envoyé de Tripoli n'ont pas su me résoudre,

Le séné qu'on apporte du Fezzan, se consomme en Barbarie, et il en passe aussi quelque partie à Livourne. Celui du Caire est d'une meilleure qualité, ou plutôt plus propre et plus pur. C'est celui qu'on demande en France.

Il n'y a aucune relation de commerce entre Fezzan et Tomboctou. Seulement les pèlerins qui, de cette dernière ville vont à la Mecque, passent à Fezzan, et traversant le pays d'Augela et les Elouahât, ils vont s'embarquer à Cossair sur la Mer-Rouge, pour se rendre à Yanboï et de là à Gedda. Il n'y a que des Arabes ou des nègres, qui soient en état d'endurer les fatigues d'une aussi longue route.

Voici en général quelles sont les provisions de voyage d'un marchand, même riche. Une petite tente à champignon, soutenue par un seul bâton et des piquets, un petit tapis, un coussin, quelques outres d'eau, un sac de biscuit, un peu de fromage, et une outre remplie d'une farine d'orge ou de froment, pétrie avec de l'huile ou des dattes. On l'appelle *zommeitah*. Une poignée de cette pâte et deux tasses d'eau lui suffisent pour passer

toute une journée. Dans les lieux habités, il achète du lait, du beurre frais, des poules, des œufs, etc., et il rafraîchit ses provisions.

Les animaux sauvages qu'on rencontre sur la route de Tripoli à Fezzan, sont la gazelle, le mehar, une autre espèce de gazelle plus renforcée et sans cornes, l'autruche, le bœuf sauvage, le lièvre, le habarah, la perdrix, la caille en quantité, l'hyène, le tigre, le chat sauvage, le loup et le chacal.

Les Arabes chassent l'autruche, au moment que la chaleur est la plus forte; ils ne poursuivent jamais la vieille autruche, leur peine serait inutile. La jeune autruche s'épuise en courant, et dès qu'elle a fait deux ou trois courses, elle se laisse prendre en vie. La chair de la jeune autruche est très bonne à manger. L'autruche pond soixante à quatre-vingts œufs à-la-fois. Le mâle les couve pendant le jour, et la femelle pendant la nuit. La chair de la gazelle, du mehar, et du bœuf sauvage est aussi très bonne, mais on ne peut se procurer ces animaux qu'avec le fusil, ou en leur tendant des pièges. Tout le Sahra est rempli de bœufs sauvages qui se rassemblent dans les lieux où ils trouvent de l'eau et des pâturages.



---

## SUR LE VOYAGE DU CAPITAINE BACK.

(Extrait du *Nautical Magazine*)

---

Le retour de cet officier, parti pour aller à la recherche du capitaine Ross est déjà connu de nos lecteurs; nous allons donner ici un aperçu de ses travaux de découvertes; car la nouvelle que le capitaine Ross était de retour en Angleterre lui était arrivée avant qu'il eût quitté ses quartiers d'hiver. Il partit donc du fort Reliance le 7 juin 1834, et fut occupé pendant un mois à transporter ses bagages et ses bateaux par le moyen de rouleaux à travers un pays de deux cents milles d'étendue, afin de s'embarquer sur la Thleweechodezeth, rivière qu'il espérait devoir le conduire à la mer dans le golfe de Bathurst. Ce ne fut que le 7 juillet qu'il s'embarqua sur cette rivière avec M. King, chirurgien de l'expédition et huit Européens, et prit congé du reste de l'expédition.

Le capitaine Back dit que le courant était d'abord profond et interrompu par des rapides, parce qu'il traversait perpendiculairement une chaîne de montagnes qui court E. et O.; mais au-delà de cette chaîne il se dirige vers le nord avec peu d'interruption, jusque par 65° 40' de latitude N. et 106° 35' de longitude O. Alors il tourna tout d'un coup vers l'est, détruisant ainsi l'espoir qu'on avait eu jusqu'alors d'arriver à la mer auprès du golfe

de Bathurst. La rivière devint large, formant une succession de petits lacs, et enfin un si grand, que dans plusieurs directions on n'apercevait pas d'autre terre à l'horizon; l'expédition fut ici très embarrassée par les glaces, de sorte que pendant un espace de plus de 20 milles, elle ne put avancer qu'avec la plus grande peine. Lorsqu'on se retrouva enfin dans l'eau libre, le courant se rétrécit rapidement, se dirigeant encore vers l'E. et même vers le S.-E., interrompu souvent par des rapides et des cascades, jusqu'à ce qu'enfin par 65° 54' de latitude N. et 98° 10 de longitude O. (non loin par conséquent du fond de la baie de Wager), il se précipita avec une grande violence entre quatre montagnes de granit et coula ensuite de là assez directement vers le N. Il commence aussi en cet endroit à devenir très large (de 112 mille à 1 mille) et est plus souvent que dans son cours précédent, interrompu par des rapides et des tournans d'eau; le pays environnant est aussi montagneux et déchiré.

La veille du jour où l'expédition atteignit la mer, on rencontra pour la première fois quelques Eskimaux occupés à pêcher au pied d'une chute. Ces gens se mirent aussitôt en défense, mais le capitaine Back s'étant approché d'eux sans armes, il regagna sur-le-champ leur confiance et ils aidèrent ensuite à porter le canot et les effets dans le portage qu'on fut obligé de faire. Ils dirent que la mer était peu éloignée de là, et en effet le 29 juillet, le capitaine Back eut la satisfaction de la trouver par 67° 7' N. et 94° 40' O.

La vue de l'embouchure de la rivière était bornée de chaque côté par un passage étroit rempli d'écueils et de bancs de sable, un promontoire peu élevé (qui reçut le nom de la Victoire), l'interceptait en partie. Ce cap te-

nait aux montagnes de l'Est. Les côtes, à partir de l'embouchure s'écartaient de chaque côté, celles de l'ouest se dirigeaient vers le N.-O., tandis que celles de l'Est allaient vers l'Est et le N.-E.

Un jour entier de travail et d'essais convainquit le capitaine Back qu'il tenterait inutilement de suivre la côte orientale; en conséquence il se dirigea vers l'autre côté. Satisfait de se trouver à l'est du point nommé, Ross Pillar (ou James Ross Furthest de la carte de l'amirauté), il chercha à s'en approcher le plus possible, et pénétra jusque par  $68^{\circ} 45' \text{ N.}$  et  $96^{\circ} 22' \text{ O.}$  avec beaucoup de difficultés, en raison du mouvement des glaces qui venaient à la côte et des violens coups de vent qui les agitaient. De ce point, un horizon très clair s'étendait vers le N. N.-O. Deux grands points bleus qui paraissaient droit au N. furent supposés par le capitaine Back être des îles. Dans le N.-E. on ne voyait que l'eau, les glaces et le ciel. Vers l'est, la mer était libre avec une petite île distante d'environ 20 milles. A l'est  $114 \text{ S.-E.}$  et au sud de l'est jusqu'à la côte orientale la mer était libre. Le capitaine Back trouva aussi qu'en ce point le courant venait de la partie entre le N. et l'O. et il trouva quelques pins d'une espèce commune sur les bords de la rivière de Mackensie, ce qui rend probable qu'ils venaient de cette rivière.

Ayant terminé ses observations, et un voyage difficile lui restant à faire pour retourner à son quartier d'hiver, le capitaine Back se décida à quitter ce point le 15 août. Cependant avant de se mettre en route, il monta sur le point le plus élevé qui fût aux environs, afin d'avoir une vue aussi étendue que possible, et il trouva avec plaisir que ce que les Eskimaux lui avaient dit était exact. Nous revenons donc maintenant à notre propre opinion

que la terre découverte par le capitaine Ross n'est autre chose qu'une île et non pas l'extrémité N.-E. de l'Amérique. Tant de circonstances viennent fortifier cette opinion qu'on peut dire qu'elle est à présent à-peu-près générale.

Le départ du capitaine Back et de ses compagnons pour revenir n'avait pas été prématuré, car déjà la glace formée sur la Thleweechodezeth était si forte qu'ils furent obligés d'abandonner leur canot qui avait beaucoup souffert et de se confier à leurs souliers à neiges. Un bon supplément de provisions leur donna la force de supporter cette fatigue additionnelle, et ils arrivèrent au fort Reliance le 27 septembre après une absence de trois mois. Le capitaine Back ne perdit pas de temps pour gagner New-York et revenir en Angleterre, et ses gens s'étant dirigés sur la baie d'Hudson seront de retour vers le milieu de novembre, époque de l'arrivée des premiers bâtimens appartenant à la Compagnie.

Nous pouvons maintenant résumer en peu de mots le résultat de cette expédition, qui a excité plutôt que satisfait notre curiosité; nous renvoyons nos lecteurs à la carte polaire que nous avons donnée pour suivre nos explications (1). La position de l'embouchure de la rivière déterminée par le capitaine Back étant droit au sud de l'Isthme de Booth, il est évident que la mer s'étend plus à l'ouest que cela n'est marqué d'après le capitaine Ross, et il est probable que toute la côte depuis le cap Turnagain est liée avec la rive sud du Prince Régent Inlet. Les positions rapportées par le capitaine Back, dans cette dernière expédition, occupent à-peu-

(1) Voir, à la page 125 du premier volume de la seconde série, la carte où sont tracées les découvertes du capitaine Ross.

près le milieu de cet espace. La côte étant ainsi réunie au sud de la terre du capitaine Ross, et la mer étant trouvée avoir une marée venant de l'ouest. Il est évident que ce que cet officier a vu n'était qu'un groupe d'îles. Cela est encore prouvé par le fait que, quand le capitaine Ross atteignit la partie de côte nommée Ross's Furthest, il fut obligé de traverser un détroit laissant au sud ou à sa gauche des îles qui pourraient bien être celles que le capitaine Back a vu au nord de sa dernière position. Nous devons cependant attendre le récit du capitaine Back, et nous croyons que nous n'aurons pas besoin d'une longue patience. Il est impossible, au reste de réfléchir sur le résultat général de cette recherche et de considérer l'importance des additions que nos connaissances géographiques ont obtenue dans cette intéressante partie des régions boréales par de si faibles moyens, sans exprimer nos vœux qu'une petite expédition (c'est-à-dire sur une petite échelle) soit faite l'année prochaine pour nous apprendre ce que les possessions britanniques de l'Amérique septentrionale ont perdu par cette immense invasion de la mer trouvée si inopinément là où tout le monde supposait qu'on devait jouir de la sécurité de la terre ferme. Nous ne prétendons pas tracer ici la route, mais si une couple de bateaux était portée à la baie de Repulse et transportée par dessus l'Isthme ; que l'un dirigeât sa course à l'O. le long de la côte du sud du Prince Régent Inlet, et l'autre suivît la côte ouest de la presqu'île Melville jusqu'au détroit de la Furie nous pensons que peu de semaines suffiraient pour déterminer entièrement la configuration de cette partie de l'Amérique, et à qui pourrait-on confier une telle expédition, si ce n'est aux capitaines Back et James Ross ?

## VOYAGE

AUX COLONIES RUSSSES DE L'AMÉRIQUE ,

Fait à bord du sloop de guerre *l'Apollon*, pendant les années 1821,  
1822 et 1823, par ACHILLE SCHABELSKI.

A la suite de l'Oukase promulgué en septembre 1821, relativement au commerce des colonies russes de la côte N. O. d'Amérique, on équipa le sloop *l'Apollon* de 32 canons, et le brick *l'Ajax* de 16 canons, pour se rendre dans ces parages. Employé dans cette expédition et prévoyant y recueillir des notions intéressantes, M. A. Schabelski tint un journal exact de ses observations.

La rareté des renseignemens sur ces contrées si peu connues, nous engage malgré l'époque déjà ancienne de ce voyage à en extraire ce qui nous paraîtra propre à jeter quelques clartés nouvelles sur leur géographie, les mœurs des peuples et l'état des sociétés naissantes.

Partie de Cronstadt, le 10 octobre 1821, l'expédition contrariée par des vents contraires fut forcée de s'arrêter à Elseneur, à Deal et à Portsmouth; elle ne put repartir de ce dernier port que le 8 janvier 1822; *l'Ajax* ayant échoué près des côtes de la Hollande ne put continuer sa route.

*L'Apollon* relâche à Rio-Janeiro du 24 février au 13 mars; M. Schabelski emploie son temps à visiter la



ville et ses environs, il en donne une courte description qui n'ajoute rien aux connaissances acquises sur cette ville visitée par tant de voyageurs.

Le 15 avril, étant sous le méridien du Cap de Bonne-Espérance, l'expédition perdit son commandant, le capitaine Touloubieff, qui fut remplacé par M. Kroutchoff. Le 8 juin, *l'Apollon* mouilla dans le port Jackson et en repartit le 25. Le 14 juillet de grand matin, on aperçut l'île Mitre découverte, en 1791, par Edwards, capitaine de la *Pandore*. Cette île est composée de deux montagnes jointes par un promontoire; à sa partie N.O. on voit s'élever deux roches coniques; l'une d'elles présente un phénomène assez rare; l'air et l'eau, en exerçant sur cette roche leurs forces destructives, l'ont effilée à son sommet et minée à sa base de manière à lui donner la forme d'une mitre.

La partie de cette île exposée directement à l'influence des vents est aride et dépourvue de verdure; mais le reste de l'île est couvert de la plus riche végétation. Quand le navire fut, par son travers, à un demi-mille nautique, on vit distinctement que la mer brise avec force contre toute sa partie orientale et que les vagues ont creusé dans la côte de profondes cavernes.

A huit milles de l'île Mitre, on aperçut l'île Cherry, qui n'est point, comme Mitre, inhabitée; forcé d'arriver au Kamtskatka, le capitaine de *l'Apollon* ne put aborder à cette île qui semblait promettre une intéressante et agréable relâche; mais il mit en panne à deux milles de l'île en voyant venir à lui quatorze sauvages dans deux pirogues à balancier; ils approchèrent du vaisseau avec la plus grande confiance, et quand ils furent montés à bord on vit en eux des hommes de la plus haute stature, bien proportionnés, et dont les traits extrêmement ré-

gouliers annonçaient un excellent naturel. Tous les objets qui frappaient leurs regards leur causaient un grand étonnement, et quand ils désiraient faire quelque échange contre leurs noix de cocos, ils en demandaient la permission à celui d'entre eux qui paraissait leur chef.

On essaya d'abord de leur parler à l'aide d'un dictionnaire de la langue des Nouvelles Hébrides, sans en être compris; mais lorsqu'on se servit du dictionnaire de la langue des îles des Amis ( *Tonga* ), recueilli par D'Entrecasteaux, alors ils répondirent parfaitement aux questions qui leur furent faites, et indiquèrent *Anouta* comme le nom de leur île.

A en juger par l'ignorance où ils sont de l'usage de nos ustensiles les plus usuels, tels que couteaux, etc., on peut supposer qu'ils n'ont eu que de très rares communications avec les Européens. Tous ces sauvages avaient la peau de couleur cuivrée et les cheveux noirs; l'habitude qu'ils ont de les peindre les a rendus jaunes. Ils étaient nus et n'avaient de ceinture qu'autour des reins; en général, ils n'avaient de tatoué que le haut de la poitrine, bien peu l'étaient au visage et le chef seul avait un tatouage qui s'étendait le long du ventre en une bande verte.

Quelques-uns portaient pour ornemens de petits anneaux d'écaille de tortue passés dans leurs oreilles. Il a tout lieu de croire qu'ils sont originaires des îles des Amis.

La position de ces deux îles a été déterminée ainsi :

*Ile Mitre ou Fataka.*

|                                                |                   |                             |
|------------------------------------------------|-------------------|-----------------------------|
| Par le cap <sup>e</sup> Edwards.               | 11° 49' lat. S. — | 168° 22' long. E. de Paris. |
| Par le cap <sup>e</sup> d'Urville.             | 11° 55' 25"       | 167° 48' 25".               |
| Par le cap <sup>e</sup> de l' <i>Apollon</i> . | 11 55' »          | 168° » »                    |

*Ile Cherry ou Anouta.*

|                                                |             |               |
|------------------------------------------------|-------------|---------------|
| Par le cap <sup>e</sup> Edwards.               | 11° 37' 30" | 167° 35' 30". |
| Par le cap <sup>e</sup> d'Urville.             | 11° 37' 12" | 167° 27' 10   |
| Par le cap <sup>e</sup> de l' <i>Apollon</i> . | 11° 43' •   | 167° 40' 45". |

Une roche, liée à l'île Anouta par un récif où la lame se brise, s'étend à un mille dans le S. O. de cette île.

M. le capitaine d'Urville a passé, en mars 1828, entre ces deux îles, à douze milles de distance de chacune d'elles.

L'expédition passa l'équateur le 23 juillet, et eut alors quelques jours de calme, le vent alizé de l'hémisphère boréal souffla avec constance jusqu'au 32° de latitude N. ; avec la perte de ce vent le beau temps disparut aussi, et en approchant des côtes du Kamtchatka, le navire fut enveloppé d'un brouillard épais pendant plus de huit jours.

Ce n'est que le 25 août que l'atmosphère s'étant éclaircie, l'*Apollon* put entrer dans la baie d'Avatcha. Cette côte présente le plus imposant spectacle ; des masses de montagnes superposées sur d'autres masses forment du côté de l'Océan une immense digue, que la fureur des vents et des flots a rendue raide et escarpée ; au-dessus s'élèvent majestueusement d'énormes pics (la plupart volcans), dont les cimes sont couronnées de neige et les flancs environnés de nuages. En opposition à ce magnifique tableau, l'aspect misérable du port de Saint-Pierre et Saint-Paul, composé de quelques chaumières mal bâties dont les fenêtres étaient garnies de mica au lieu de vitres, détruisait bientôt les sensations d'enthousiasme inspirées par ces grandes créations de la nature.

Pendant un mois de séjour dans ce port, M. Schabelski tenta une ascension au sommet du volcan d'Avatcha, mais arrivé à 1,260 toises d'élévation, et n'ayant

plus que 300 toises environ à parcourir pour atteindre les bords du cratère, un furieux vent du N. E. accompagné de neige, de brouillard et d'un froid de 15°, le força de renoncer à son dessein.

Ce volcan ne tient dans la presqu'île que le second rang, après celui de Kliutchi, qui eut une éruption considérable, en 1819

L'expédition remit à la voile le 26 septembre, une violente tempête tourmenta le navire lorsqu'il eut atteint le méridien de la presqu'île d'Alaska; à midi, le 18 octobre, on aperçut le pic Edgumbe, appelé Saint-Lazare par les Russes; ce pic, qui est un volcan éteint, est escarpé et profondément sillonné du côté de la mer, mais d'une pente plus douce du côté de la terre. On ne doit pas trop s'approcher du cap qu'il forme, car il existe dans son voisinage un courant considérable qui entraîne les navires vers la côte; le 22 octobre, *l'Apollon* entra dans le Norfolk-Sound. L'entrée de cette baie est très dangereuse; si par malheur on s'y trouve pris par des calmes ou des vents contraires, on ne sait où jeter l'ancre; du côté du cap Edgumbe, le fond est rocailleux; du côté opposé, il n'y a qu'un endroit par de là l'île Biorke, où l'on puisse s'ancrer; mais on ne s'y décide que dans un cas urgent, le fond y étant très inégal.

Le port de Nouvel-Arkhangel ou Sitka, qui est la capitale de toutes les colonies russes aux côtes N. O. de l'Amérique, se trouve par 57° 3' de latitude N. et 222° 22' de longitude à l'E. de Paris, ou 137° 38' à l'O. Sa position présente un coup-d'œil pittoresque, la forteresse, armée de 40 canons, renferme dans son enceinte la maison du gouverneur, construite avec une élégance qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer dans ces affreux

climats. Cette maison contient une riche bibliothèque et une belle collection d'objets curieux. Les habitations des particuliers sont bâties hors de la forteresse ; on remarque avec intérêt que l'hôpital est entretenu dans la plus grande propreté.

Maintenant nous laisserons parler M. Schabelski ; les détails qu'il donne sur les mœurs des naturels nous paraissant tous dignes d'intérêt.

« Ces peuplades des côtes nord-ouest de l'Amérique sont extrêmement divisées entre elles , et se distinguent par les devises qu'elles prennent : il y a les tribus de l'aigle, du loup, du corbeau, de l'ours et d'autres animaux ; en entrant dans un village, on reconnaît bientôt à quelle peuplade il appartient, car au haut de la cabane du chef, il y a toujours une devise, consistant en un animal peint avec différentes couleurs. Je n'ai pu savoir si c'est une prérogative que d'avoir la devise de sa tribu au haut de sa hutte ; il semble que c'est assez indifférent pour eux. En allant à la guerre, ils portent quelquefois des espèces de casques surmontés de leur signe protecteur, pour se reconnaître dans la mêlée.

« Le pouvoir de leurs chefs ou, comme ils les appellent Ankañ, est illimité ; quelquefois il punit de mort son subalterne ; dans d'autres occasions, personne ne l'écoute, et son influence dépend totalement de ses qualités personnelles.

« Avant le temps de leur communication avec les nations civilisées, c'étaient l'ancienneté des ancêtres et le nombre des parens qui décidaient de l'estime dont un chef jouissait parmi ses subalternes ; mais actuellement le commerce, en introduisant parmi eux le luxe, en a rapproché les classes, et un chasseur adroit, quoique d'une basse extraction, est quelquefois plus estimé

qu'un *ankau* qui ne possède pas des objets de commerce.

« Le pouvoir du chef est héréditaire, et passe non à ses enfans, mais au neveu, le fils de sa sœur.

« Ce sont les schamans (1) ou prêtres qui tiennent le second rang dans ces peuplades; leur influence ne s'étend que sur des vieillards, des femmes, des enfans ou des hommes que la faiblesse du corps ou de l'esprit a privés de l'emploi de la saine raison. Toute la science des schamans consiste à savoir de vieilles chansons que le peuple comprend à peine, et à prédire l'avenir. Les gens du peuple ne sont pas reçus indistinctement dans cette classe; ils initient dans ces grossiers mystères leurs propres enfans et ceux qui se distinguent par leurs talens.

« Quand un schaman est questionné sur quelques graves circonstances, alors, avant de commencer la cérémonie, il se bande les yeux, se revêt d'un habit extraordinaire et s'avance à pas lents; après avoir chanté quelque temps de vieilles chansons, les yeux bandés, il se met à danser au son d'un petit tambourin; peu-à-peu il se met en extase, jusqu'à ce qu'enfin il tombe en convulsions, et c'est dans ces momens de crise qu'il prédit l'avenir.

« Les peuplades des côtes nord-ouest de l'Amérique, divisées en tribus et douées d'un esprit belliqueux, se font des guerres continuelles. La vanité des chefs et le vol des provisions sont ordinairement les principales causes pour entreprendre la guerre; elle se fait avec une grande animosité, et consiste à tomber à l'impro-

(1) Mot emprunté des Mogols et transporté par les Russes en Amérique.



viste, pendant la nuit, sur le village et à en massacrer les habitans.

« Ces sauvages sont très adonnés au cérémonial; pendant la paix, ils s'envoient réciproquement des ambassades; quand ils envoyaient quelqu'un pour complimenter notre vaisseau, il arrivait toujours avec une grande suite et habillé de ses vêtemens les plus magnifiques; son canot était suivi de quelques autres; après avoir fait trois fois le tour du vaisseau, il s'en approchait et nous haranguait avant de monter à bord; son discours consistait en protestations d'amitié, et pendant qu'il le prononçait, un de ses principaux officiers arrachait les plumes de l'aile d'un aigle et les dispersait dans l'air, ce qui est un signe de paix chez eux; c'est aussi un des attributs du cérémonial que toutes les personnes faisant partie de l'ambassade doivent être poudrées des plumes de cet oiseau; en montant à bord, il faisait encore une courte harangue et puis il procédait à son affaire.

« Quand une peuplade déclare la guerre à une autre, ses guerriers, pour inspirer plus de terreur, se peignent tout le corps en noir et surmontent leur tête de crânes ou de casques avec la devise de leur tribu.

« C'est un cas très rare chez eux que de se battre en plein champ; leur point d'honneur consiste à attendre son ennemi avec la plus grande patience et à tomber sur lui à l'improviste. La même chose s'observe quand ils attaquent un village: aussitôt qu'ils s'en rendent maîtres, les habitans échappés au carnage sont faits prisonniers, et depuis ce temps ils sont regardés comme des esclaves; ainsi les suites de la guerre introduisirent chez eux le plus dur esclavage, car les malheureux prisonniers passent leur temps dans les plus rudes travaux, et le moindre caprice du maître suffit pour leur ôter la vie.

« Un ankaï, en abandonnant pour quelque cause son habitation, avant que de construire une nouvelle cabane, égorge son esclave et arrose de son sang l'emplacement où doit avoir lieu son domicile.

« A la mort d'un chef, ses funérailles se font avec beaucoup de cérémonies, et leur magnificence est estimée d'après le nombre des esclaves sacrifiés à son ombre. Sitôt qu'un homme distingué parmi eux rend son âme, on construit un grand bûcher avec beaucoup de soin et de régularité, et on y pose le cadavre; tous ses amis et parens se rendent pour assister à la cérémonie; les principaux chefs sont armés, en pareil cas, d'espèces de lances sans pointe de fer, et presque tous les assistans sont peints en noir; le plus proche parent met le feu au bûcher et y verse de l'huile de baleine; après cela, un orateur s'avance au milieu de l'assemblée et prononce un discours à la louange du défunt; alors, si ce dernier était un homme riche et possédait quelques esclaves, on lie mains et pieds à ces malheureux et on les jette sur le bûcher pour être brûlés avec leur maître; c'est la persuasion que ces esclaves ainsi morts serviront à leur maître dans l'autre monde, qui porte les sauvages à une pareille barbarie. Pendant toute la durée des cérémonies, on fait retentir l'air d'affreux hurlemens, et ce sont surtout les femmes qui excellent alors.

« Ayant eu l'occasion d'assister aux funérailles des indigènes de Sitka, j'ai remarqué qu'à mon approche les parens, et particulièrement les femmes, redoublaient leurs sanglots et hurlemens; du moins la vanité, qui est la source de la feinte tristesse de ces sauvages, n'est pas si préjudiciable aux yeux de l'observateur que l'appât d'un gain sordide qui faisait couler les larmes aux pleureuses des anciens.

« Après que le feu s'est éteint, on construit un monument au haut duquel on pose une espèce de coffre avec les cendres du défunt et les attributs de ses occupations pendant la vie. Les mêmes usages se rencontrent en Sibérie chez les Yakoutes : on voit sur des éminences d'anciens monumens élevés à des personnages distingués, renfermant leurs restes avec leurs effets les plus précieux ; un adroit chasseur avait un arc avec des flèches, un schaman les attributs de sa profession. . . .

« Le prisonnier devenu esclave porte une haine implacable à l'auteur de ses maux, et c'est la raison pour laquelle les maîtres tâchent d'échanger leurs nouveaux esclaves contre d'autres ou contre des objets de commerce.

« Il n'y a que de grandes fêtes instituées en l'honneur de ceux qui donnent la liberté à leurs esclaves, qui mettent quelquefois fin à leurs souffrances. Ces fêtes se célèbrent à des périodes de temps indéterminées, après quinze ou vingt ans, suivant la volonté des schamans ; elles commencent par une atrocité : un esclave jeté du haut d'une cabane est reçu en bas sur des lances et haché en morceaux ; après quoi le schaman entonne des chansons dans lesquelles on célèbre les noms de ceux qui rendirent la liberté à leurs esclaves, et il arrive toujours que quelques-uns des spectateurs, entraînés par l'exemple et le désir de laisser un nom après eux, délivrent leurs prisonniers de l'esclavage : c'est un des cas rares où la vanité produit de bienfaisans effets.

« Les femmes des indigènes sont regardées comme une autre espèce d'esclaves : pendant que leurs maris passent le temps à la guerre ou à la chasse, elles remplissent tous les devoirs domestiques et sont assujetties aux plus rudes travaux ; mais il faut dire à la louange des sauvages, que quand ils commercent avec les étran-

gers, jamais ils ne vendent leurs effets sans le consentement des femmes.

« La polygamie est en usage dans toutes les parties des côtes nord-ouest de l'Amérique ; le nombre des femmes est indéterminé et dépend des moyens pour les entretenir ; il arrive quelquefois que le mari paie quelques effets au père de sa femme, mais ces cas sont assez rares ; leurs mariages se consomment presque sans aucune cérémonie et se détruisent au moindre mécontentement du mari.

« Un usage beaucoup plus remarquable et qui ne se rencontre que dans cette partie du globe, s'est répandu parmi les indigènes des côtes N.-O. de l'Amérique : c'est l'usage des femmes de faire une ouverture à la lèvre inférieure et d'y passer une écuelle. Tous les voyageurs qui ont visité ces contrées, emploient les expressions les plus énergiques, pour décrire toute l'horreur d'une pareille mutilation ; desirant en connaître la cause, ce ne fut qu'après beaucoup de contradictions que j'appris que les ancêtres des indigènes s'imaginèrent par cette mutilation réduire les maladies périodiques des femmes, pendant la durée desquelles ainsi que pendant la grossesse, elles sont regardées comme impures et vivent dans des huttes séparées.

« En conséquence de cette manière de penser, aussitôt qu'une fille passe de l'enfance à la nubilité, on lui passe à travers la lèvre inférieure un fil de métal, et à mesure que l'ouverture s'agrandit, on lui met des écuelles plus grandes ; cet usage, introduit pour alléger les maladies, devint par la suite un ornement et un objet de vanité ; par la grandeur de l'ouverture on peut connaître le degré de l'estime que l'on porte à une femme, et celle d'un chef se distingue des autres par l'énormité de son écuelle ; une

femme née en esclavage ne peut porter cette marque de distinction.

« C'est cette mutilation qui rend le beau sexe de ces contrées horriblement laid ; mais les traits du visage sont assez réguliers, la peau bien blanche, et j'y ai vu de ces femmes tant à Sitka que dans l'Archipel du prince de Galles que l'on pourrait appeler des beautés. Si Jean-Jacques avait à décrire l'histoire de quelque Héloïse de ces pays, il serait délivré du travail de rechercher les expressions les plus brillantes pour peindre les charmes d'un baiser, entièrement inconnu aux côtes nord-ouest de l'Amérique.

« Le poisson, que l'on trouve en grande quantité dans toutes les baies des côtes nord-ouest de l'Amérique, est avec les coquillages la base de la subsistance de leurs habitans ; les pêches les plus abondantes se font au printemps à l'aide de l'hameçon. Les sauvages apprêtent les poissons de deux manières ; on les fait sécher tant au soleil qu'à l'aide du feu, ou on les enfouit dans la terre ; ce dernier moyen est extrêmement dégoûtant.

« Parmi les Kamtchadales, les Aléoutes et les indigènes de cette partie de l'Amérique, la tête du poisson cru, ainsi que l'huile de baleine sont regardées comme les mets les plus exquis.

« Quand les sauvages aperçoivent que le poisson devient rare et qu'ils en ont fait une ample provision, ils se rassemblent et choisissent quelques chefs, auxquels ils confient leurs provisions d'hiver pour qu'ils les cachent dans la terre ; ces chefs doivent garder le secret inviolablement, car au milieu de l'hiver la famine fait parmi eux de grands ravages, et les peuplades se font des vols réciproques, qui produisent des dissensions.

Aussitôt qu'ils deviennent libres des soins domesti-

ques, ce qui arrive vers l'automne, ils s'envoient des ambassades et passent leur temps à chanter et à danser; il est bien surprenant de voir un peuple en même temps si belliqueux et si adonné à des plaisirs qui semblent plutôt appartenir aux femmes; leurs danses se divisent en guerrières et pacifiques; quelquefois elles représentent la chasse ou autres occupations de la vie.

« C'est avec une ardeur égale à celle des nations civilisées qu'ils s'occupent à s'orner le corps; ils se peignent le visage de couleur rouge et noire et souvent ils les entremêlent; ils sont portés à se peindre par leur passion pour les ornemens, et non pas pour préserver le corps de la morsure des mouches; leurs cheveux, qui sont ainsi que les yeux de couleur noire, ne se défigurent jamais par une matière colorante, et chacun les arrange à sa volonté; ils attachent différens objets au nez et à l'oreille; souvent ils font trois ou quatre ouvertures à l'oreille pour y faire passer des fils de laine rouge. Les vieillards seulement portent la barbe; les jeunes gens se l'arrachent avec des coquilles ou des pincettes.

Leur habillement consiste en peaux d'animaux, et presque tous ont maintenant des couvertures de laine, qu'ils portent à la manière des toges romaines. Il est étonnant jusqu'à quel degré ils peuvent supporter le froid; souvent au cœur de l'hiver on les voit se promener tout nus; dès qu'un enfant commence à marcher, sa mère lui fait quitter la hutte pendant les plus grands froids, et par un exercice forcé, l'accoutume à toutes les rigueurs de l'hiver.

Les indigènes des côtes N.-O. de l'Amérique, courageux, fiers de leur indépendance et entourés de hautes montagnes et d'impénétrables forêts, sont bien loin de reconnaître la domination des étrangers; le seul moyen



que l'on puisse employer pour les tenir en quelque dépendance, est de les accoutumer aux objets de luxe, qui, devenus pour eux des objets de nécessité, les forceront à avoir de fréquentes communications avec les nations civilisées.

« Une expérience de plusieurs années a démontré aux Russes que Lapérouse avait tort de soupçonner les sauvages de ces contrées d'être antropophages.

« Un contraste assez frappant semble exister entre les Aléoutes et les indigènes de Sitka; les Russes, en conquérant les îles Aléoutiennes, en trouvèrent les habitans disposés en villages, éloignés des montagnes et ne connaissant nullement les armes à feu; il leur fut bien facile d'assujétir les insulaires; depuis ce temps ces derniers sont d'une timidité qui s'approche de la poltronnerie.

« Les baidares sont de la plus grande utilité pour les Aléoutes; elles se font de peaux d'animaux marins et peuvent contenir trois hommes; les canots des indigènes de Sitka se font de troncs d'arbres, sont plus grands, non pontés et contiennent quelquefois jusqu'à trente personnes; c'est surtout en temps de guerre qu'ils emploient les grands canots; l'usage veut que la femme dirige le gouvernail pendant l'action.

« Avant l'apparition des étrangers, on employait les peaux de phoca canina pour les baidares; la difficulté attachée à ce genre de construction, à cause de la rareté de l'animal, faisait qu'il n'y avait que des gens aisés ou adroits, qui fussent en état d'avoir des baidares; ceux qui ne pouvaient se les procurer, étaient obligés de se louer aux possesseurs; ce qui introduisit parmi eux un certain esclavage, que les Russes abolirent entièrement en mettant tout de niveau.

Leur domination aux îles Aléoutiennes eut la plus

grande influence sur ces habitans ; elle produisit des changemens, qui firent oublier aux insulaires leurs anciens usages et leurs préjugés.

« Tels sont les résultats de mes recherches sur les mœurs des indigènes des côtes nord-ouest de l'Amérique ; chaque année les voit s'altérer, à cause des fréquentes communications des sauvages avec les nations civilisées. Il serait extrêmement difficile de décider, si ces changemens aboutissent à les rendre plus heureux ; du moins le commerce, en leur procurant quelques-unes des jouissances de la vie, sert à les tirer de leur première barbarie. »

Plusieurs circonstances empêchant *l'Apollon* d'hiverner à Sika, force fut au capitaine de se rendre sur la côte de Californie, au port de San-Francisco. Pendant un séjour de quatre mois dans cette contrée, M. Schabelski, ayant eu occasion de parcourir le pays entre San-Francisco et Monte Rey, de passer un mois dans la mission de Santa-Clara et de faire une excursion au port Bodéga, put faire sur sa situation politique et morale d'intéressantes observations, dont nous extrayons les plus saillantes :

Les changemens politiques qui détachèrent la Californie de l'Espagne, comme toutes ses autres possessions du continent américain, n'y ont point altéré sensiblement l'ancien ordre de choses ; comme auparavant, elle est divisée en presidios ou établissemens militaires et en missions. Les premiers sont habités seulement par des soldats commandées par les officiers militaires, et les missions sont peuplées par les Indiens, sous l'inspection de moines franciscains.

Un gouverneur, dépendant du gouvernement mexicain, réside à Monte-Rey et tient sous sa juridiction la

Nouvelle Californie. Une junte, dont les députés sont choisis parmi les habitans, est présidée par le gouverneur.

La manière employée dans les missions pour faire de nouveaux prosélytes à la religion catholique, ou plutôt pour fournir des esclaves à l'avarice des moines, mérite d'être rapportée : quand les missionnaires veulent augmenter le nombre de leurs convertis, ils demandent au chef du presidio voisin un détachement de soldats, qui, guidés par des Indiens attachés depuis long-temps à la mission, vont la nuit surprendre quelques villages indiens, qu'ils attaquent à coups de fusil; les indigènes, craintifs à l'excès, cherchent alors leur salut dans la fuite; les Espagnols les poursuivent, leur jettent des lacets comme aux animaux sauvages, les traînent ainsi enlacés au grand galop de leur cheval, jusqu'à ce qu'affaibli par la perte de son sang chaque malheureux Indien puisse être lié et conduit à l'établissement. Les sauvages ainsi entraînés s'accoutument, à force de punitions, à tous les travaux qui composent leur nouvelle manière de vivre.

Chaque mission renferme une église, une maison pour les religieux, une caserne pour les soldats, et une espèce de couvent, dans lequel les pères renferment à l'approche de la nuit toutes les femmes indiennes qui ne sont pas mariées; le village toujours séparé de ces édifices par un emplacement au milieu duquel s'élève une grande croix, consiste en plusieurs maisons carrées, construites en terre cuite, dont chaque chambre est occupée par une famille.

Deux moines et quatre soldats suffisent pour surveiller et maintenir dans l'ordre, une mission contenant quelquefois plus de mille Indiens.

La vie de ces hommes est des plus uniformes; aussitôt

leur lever ils se rendent à l'église, entendent la messe qu'ils ne comprennent point, puis s'assemblent sur la place publique où on leur distribue un léger déjeuner, qui est suivi de pénibles travaux jusqu'à midi; à cette heure ils doivent cesser le travail, se jeter à genoux et paraître dans un profond recueillement. Après cet acte de dévotion, chacun d'eux, une corbeille à la main, se rend à la cuisine générale, où il reçoit son dîner consistant en farine de blé rôti qu'on fait bouillir dans l'eau; ces corbeilles sont faites de racines d'arbres et avec tant d'art que l'eau ne peut passer à travers. Des coquilles servent de cuillers. Le dîner fini, les travaux reprennent jusqu'au coucher du soleil; on se rend de nouveau à l'église, puis à la cuisine, et l'on se disperse ensuite dans les maisons.

Les Indiens, continuellement assujétis à ces pénibles travaux, ne possèdent aucune propriété; rarement on trouve chez eux un peu de sel et quelques graines. Une chemise et une couverture de laine qu'ils se passent autour du corps, sont les seuls vêtemens qu'ils reçoivent des pères, et encore sont-ils fabriqués par eux-mêmes.

Depuis que le roi d'Espagne n'envoie plus d'argent pour l'entretien des troupes, les moines sont obligés de partager avec les militaires le produit de la culture et du commerce. Une telle administration a les suites les plus funestes; les Indiens ne travaillent que par force et sont misérables, les soldats et leurs officiers vivent dans la paresse et dans un état voisin de la misère; on se croirait au milieu des Espagnols conduits par Cortez ou Pizarre. Les habitations, les habillemens, les armes, les meubles, les opinions, les préjugés, tout chez eux rappelle le seizième siècle. Ce pays, doué d'une belle température et d'une extrême fertilité, reste inculte pour ainsi dire

sans qu'on songe à tirer parti de son heureuse position.

Les forts de San-Francisco et de Monte-Rey tombent en ruines et sont garnis de canons montés sur de vieux affûts qui se briseraient à la première décharge à boulet. Il en est à San-Francisco qui datent de 1740. Pour défendre Monte-Rey, il faudrait établir beaucoup de fortifications; mais San-Francisco pourrait facilement être défendu contre des forces supérieures; à l'entrée du port qui est extrêmement étroit, on pourrait construire des batteries de chaque côté.

Il n'existe aucune école dans ces presidios, qui ne possèdent qu'un seul médecin fort ignorant. Des eaux thermales, fortement imprégnées d'hydrogène sulfuré, existent près de la mission de San-José, sans qu'il soit venu à l'esprit des religieux de les utiliser comme moyen de guérison dans beaucoup de cas.

C'est à tort que Vancouver a décrit ces Indiens comme dépourvus d'intelligence; ils sont au contraire propres à tous les travaux de l'agriculture et deviennent avec le temps de bons artisans.

L'opinion de M. Schabelski est qu'il faudrait abolir en Californie le gouvernement militaire, retirer le commerce des mains des moines, encourager le travail chez les Indiens en leur procurant les moyens d'acquérir des propriétés, et surtout chercher à perfectionner et répandre chez eux le goût de l'agriculture. Ce pays deviendrait alors un des plus florissans du Nouveau-Monde.

L'établissement russe, proche le port Bodéga, visité par notre voyageur, se compose d'une forteresse de forme carrée, fortifiée par quatre bastions armés de vingt-quatre canons; elle renferme dans son enceinte la maison du commandant, les magasins et un puits,

bien qu'un ruisseau coule à quelques pas. Eloignée de neuf lieues du port Bodéga, cette colonie ne possède aucune baie pour recevoir les vaisseaux ; elle n'a été établie par les Russes que pour faciliter leurs liaisons avec les Espagnols de la Californie, qui d'abord n'ont pas vu sans mécontentement ni sans réclamations cet empiètement sur les droits qu'ils prétendent avoir sur toutes les côtes de l'Amérique, depuis la terre de Feu jusqu'au détroit de Béring ; mais une possession non interrompue de plusieurs années, ayant légitimé l'occupation de Bodéga par les Russes, les Espagnols sont devenus pour eux de fidèles et bons alliés.

A portée de canon de la forteresse, les indigènes de la Nouvelle-Albion ont bâti un village ; ils y vivent paisiblement ; les plus légers services qu'ils rendent aux Russes sont généreusement récompensés , et jamais ceux-ci n'ont cherché à les soumettre à leur domination. Les huttes de ces sauvages, construites en jones, sont disposées avec assez d'ordre et ont une forme conique. Leur nourriture habituelle est la farine de gland ; rarement ils s'occupent de chasse ou de pêche ; ils ne portent presque aucun vêtement, et très peu parmi eux sont tatoués.

Le port Bodéga ne peut recevoir que de petits bâtimens, les Russes y ont bâti une maison et un bain. La baie de sir Francis Drake, près le port San-Francisco est peu propre à l'ancre.

En retournant à Sitka, en avril 1823, M. Schabelsky visita le port Cordova de l'archipel du prince de Galles, les indigènes le nomment Caïgane. Ce port, qui tient le premier rang parmi les places où les citoyens des Etats-Unis trafiquent avec les sauvages, est vaste et très peuplé. On ne saurait trop admirer le courage des Amé-



ricains qui viennent commercer sur ces côtes avec des naturels braves et entreprenans, qui guettent toujours le moment favorable pour surprendre un vaisseau, massacrer l'équipage et le piller. Les profits qu'on retire de ce commerce sont énormes, surtout en échangeant à Canton les pelleteries qu'on y ramasse, contre les productions de la Chine.

Il serait bien nécessaire qu'une nation civilisée eût dans cette partie de l'Amérique quelques établissemens fortifiés, pour tenir en respect les indigènes et offrir un asile aux vaisseaux qui auraient besoin de secours.

AMBROISE TARDIEU.

---

## LETTRE

Ecrîte par M. le vicomte DE SANTAREM, membre de l'Académie royale des sciences de Madrid, au président de cette académie, D. MARTINE FERNANDEZ DE NAVARETTE, sur les voyages d'Amérique Vespuce en 1501 et 1503.

---

### *Avant-propos.*

M. de Navarette, savant Espagnol, très connu par d'importans ouvrages qui lui valurent les suffrages les plus honorables du monde savant, se trouvant à la tête de l'Académie de Madrid, et étant sur le point de faire paraître le troisième tome de son ouvrage intitulé : *Collección de los viages y descubrimientos, que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo xv*, etc. etc.,

eut la bonté de me demander mon opinion sur le Florentin Vespuce, et les renseignemens qui se trouveraient à ce sujet dans les archives royales de la Torre do Tombo, dont alors j'étais le directeur.

J'ai un vif regret de n'avoir point maintenant en ma possession la lettre pleine d'intérêt que m'écrivit M. de Navarette, datée du 24 mai 1826; c'est un document très précieux, non-seulement en ce qui regarde les travaux de cet écrivain sur les voyages des Espagnols, mais encore, à cause de ses opinions sur les découvertes. (1)

Le 15 juillet de la même année, j'envoyai au savant président de l'Académie espagnole toutes les notions que je pus recueillir au sujet d'Améric Vespuce, et je lui communiquai mon opinion à l'égard de cet Italien. M. de Navarette ayant regardé les notions que je lui remis comme très propres à jeter quelques lumières sur ce sujet, les crut dignes d'être publiées et inséra ma lettre à la page 303, du cinquième tome de son ouvrage après en avoir parlé dans son introduction de la manière la plus flatteuse.

Comme l'ouvrage de cet estimable écrivain est volumineux et écrit en espagnol, et que pour cette raison il n'est pas très répandu, surtout dans le Nord de l'Europe, j'ai cru qu'il ne serait pas sans utilité de livrer à la connaissance d'un plus grand nombre de lecteurs le court travail que j'envoyai à M. de Navarette, pensant qu'il pourrait donner un plus grand jour à quelques ouvrages publiés en Allemagne, et surtout à celui de M. Rotteck publié en 1823, sous le titre d'Histoire générale des temps modernes. « *Algemeine Geschichte Neuverzeiten.* »

(1) J'ai sa lettre originale parmi mes manuscrits à Lisbonne.

Dans l'espoir de rendre un faible service à la science, j'offre à la critique des historiens modernes la traduction française de ma lettre au président de l'Académie espagnole, accompagnée de quelques légères réflexions.

Paris, le 4 mars 1835.

*Lettre.*

Monsieur,

J'ai eu le plaisir de recevoir la lettre du 24 mai dernier que vous avez eu la bonté de m'adresser pour me demander de vous communiquer les documens que je trouverais dans les archives de la Torre do Tombo sur Americ Vespuce, et la découverte de la Nouvelle-Hollande. Je ne puis, monsieur, pour le moment répondre qu'à la première demande de votre lettre, en ce peu de lignes que je trace à la hâte.

Ni dans les chancelleries originales, *Chancellarias originas* du roi D. Manoel depuis 1495, jusqu'en 1503, inclusivement, ni dans les 82,902 documens du corps chronologique, *Corpo chronologico*, ni dans les 6,095 du corps des caisses, *Corpo das gavetas* (1), ni dans les nombreux paquets de lettres missives des rois, princes et autres personnages, lettres déposées aux archives royales, je n'ai trouvé en aucune manière cité le nom de Vespuce, ni ceux de *Juliao del Giocondo* et de *Bartholomeo del Giocondo*.

Jedois ajouter que je n'ai jamais rencontré le nom de

(1) Ces deux corps de documens sont ainsi appelés depuis qu'on a changé le dépôt des archives après le tremblement de terre de 1755. Ils contiennent tous les papiers épars qui, avant ce désastre, étaient au château de Lisbonne.

Vespuce dans la précieuse collection des manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris que j'ai examinés pendant mon séjour dans cette capitale, et où j'ai recueilli quelques documens qui m'ont fourni matière à des mémoires critiques publiés dans les tomes 12, 13 et 15 des Annales des sciences et dont Balbi fait mention dans le tome 2 de son *Essai statistique*, partie des archives littéraires; je n'ai pas non plus vu son nom cité dans le manuscrit 10,023, intitulé : *Journal des voyages des Portugais, depuis l'an 1497 jusqu'à 1632*, manuscrit qui a été composé par un Portugais, et primitivement écrit en cette langue, et qui, par l'orthographe qui y est suivie et les lettres doubles qu'on y voit, indique évidemment qu'il est extrait de quelques mémoires anciens.

On doit donc regarder comme très suspectes les prétentions de Vespuce, et ajouter peu de foi à tout ce qu'il dit dans ses lettres à *Pedro Soderini*, lettres qui ont été traduites en portugais et publiées en 1812, par l'Académie royale des sciences de Lisbonne, dans la *Collection de renseignemens pour servir à l'histoire et à la géographie des peuples d'outre-mer*. Mes idées là-dessus, n'ont pas changé malgré ce qu'en pense le savant éditeur portugais qui prétend, « que Pedro Alvares Cabral, revenant en Portugal où il arriva en 1501 rencontra à son passage au cap Vert, une flotte de trois vaisseaux sur laquelle se trouvait Vespuce, et qu'il lui parla. » On peut conjecturer que l'éditeur a extrait ces lignes d'un passage du chapitre 21 d'un mémoire fait sur le voyage de Pedro Alvares Cabral par un pilote portugais, mémoire qui se trouve au n° 3 du 2<sup>e</sup> vol. de la collection précitée. Voici ce passage : « Nous arrivâmes  
« au cap Bonne-Espérance le jour de Pâques-fleuries,  
« le vent nous étant favorable, nous doublâmes ce cap

« et touchâmes à un pays pres du cap Vert, qu'on ap-  
 « pelle Besenègue, où nous trouvâmes trois vaisseaux que  
 « le roi de Portugal envoyait reconnaître la terre nou-  
 « velle que nous avions découverte en allant à Calicut. »

Comment peut-on croire que le nom de Vespuce fût si obscur que le pilote portugais n'en parle pas dans sa relation ? Parce que Cabral rencontra ces trois vaisseaux, s'ensuit-il que ce soit l'expédition supposée de Vespuce, malgré la coïncidence de sa première lettre avec le passage que nous citons ? Vouloir en tirer une conséquence affirmative en faveur de Vespuce, n'est-ce point arriver à des inductions forcées et peu concluantes ? Selon moi, ce passage n'est point une preuve assez forte pour suppléer au manque de documens et nous faire ajouter foi entière aux lettres à *Pedro Soderini*.

D'un autre côté il est incroyable que l'historien portugais le plus instruit et le plus digne de foi, Damiao de Goes, vivant au temps de ces découvertes et de ces voyages, rempli de vastes connaissances, ayant voyagé dans toute l'Europe, devenu chef des Archives royales de la Torre do Tombo, où il a puisé tous ses renseignemens pour composer la chronique du roi don Manoel; il est, dis-je, incroyable que Damiao de Goes n'ait pas oublié de parler dans le chapitre 62 de la première partie de son ouvrage de *Pierre Pascoaligo*, ambassadeur de Venise à Lisbonne, et qu'il ait justement omis le nom d'un Italien aussi célèbre que l'était Vespuce, tandis qu'il parle à chaque page de personnes très indifférentes, et que parlant dans le chapitre 60 de la première partie de sa chronique, du retour de Pedro Alvares Cabral, et de son arrivée au cap Vert, il ne dise que ces mots : « Et de là, il (Cabral) se rendit au cap Vert, où il ren-  
 « contra Pedro Dias qui s'était séparé de lui, dans son

« voyage pour les Indes, comme nous l'avons dit plus haut. » Comment peut-on supposer que cet historien ignorât la prétendue rencontre de Cabral et de Vespuce ?

Damiao de Goes, durant son séjour à Padoue eut de très intimes relations avec *Julio Sprone* et d'autres personnages instruits ; il s'occupait beaucoup des voyages que les Portugais entreprenaient alors, et se trouvait tellement au fait de tout ce qui se passait à ce sujet, qu'étant parti pour la Hollande, ses amis d'Italie ne cessèrent de le consulter et que ce fut lui qui envoya à *Ramusio* l'ouvrage manuscrit du Père *Luiz Alvares*. Je ne peux non plus croire que ce savant historien portugais, qui n'ignorait aucune circonstance des voyages de *Cadamosto*, comme on le voit dans le chapitre 8 de la chronique du prince don Joaô, quoiqu'il ne fût pas son contemporain, ignorât justement l'expédition de Vespuce.

Comment peut-on supposer que Damiao de Goes n'eût rien su des découvertes que Vespuce s'attribue dans ses lettres à *Pedro Soderini*, lui qui ayant été à Milan, au royaume de Lombardie, à Rome, à Ferrare, à Venise, connut dans tous ces lieux un grand nombre de savans et lia des correspondances littéraires avec les cardinaux, *Benbo*, *Bonanico*, *Sodaletto*, *Christovão*, *Madruzio*, *Joaô Magno*, son frère *Olaô Magno* et beaucoup d'autres personnes distinguées.

De retour en Portugal, Damiao de Goes, par une ordonnance du 3 juin 1548 (1) signée de don Joaô III, fut nommé, en récompense de ses services, chef des archives royales de la Torre do Tombo (une des premières charges de la monarchie). Alors il s'occupa avec un

(1) Chancellerie du roi D. Joao III, liv. 60. f. 43.



grand zèle à réunir tous les matériaux nécessaires pour faire les chroniques qu'il publia, et à mettre en ordre tous les documens de ces archives; pouvait-il donc ignorer le voyage de Vespuce et la renommée de cet Italien, si son voyage avait réellement eu lieu 45 ans auparavant? Est-il permis de croire que Damiao de Goes n'eût rien rencontré touchant les voyages? Comment peut-on encore penser que Damiao de Goes, qui avait recueilli, dans le cours de ses voyages, un grand nombre de manuscrits et de documens rares qu'il avait envoyés à l'infant don Fernando, duc de Guarda, fils du roi don Manoel, n'en eût point trouvé un seul relatif à Vespuce?

Qu'on ne nous dise pas que Damiao de Goes, prévenu en faveur de ses compatriotes, ait gardé le silence pour obscurcir la gloire de Vespuce, parce qu'il était étranger; car le Portugal avait déjà la gloire de cette découverte, faite par Pedro Alvares Cabral, l'année avant le prétendu voyage de Vespuce, d'autant plus que cet historien très véridique a écrit avec la plus grande impartialité la relation du voyage de *Cadamosto*, étranger comme l'était Vespuce.

Serait-il possible que le chef des archives royales de la Torre do Tombo n'eût point connu les livres et les papiers de Vespuce, puisqu'à la fin de son sommaire ce dernier dit: qu'à peine arrivé en Portugal, il mit entre les mains du roi don Manoel, ses livres et ses papiers, que ce roi voulut voir et examiner? (1)

(1) Comment peut-on croire que le roi don Manoel qui s'était occupé de la réforme des documens des archives avec tant de zèle qu'il s'y rendait même en personne; qui avait déposé dans ces archives beaucoup de documens tirés de la bibliothèque dite d'Alphonse V: comment, dis-je, peut-on croire que ce prince aurait oublié de re-

Je dois aussi faire remarquer que dans une lettre que j'ai vu moi-même , écrite par *Pedro Pascoaligo*, ambassadeur de Venise à Lisbonne, à ses frères en Italie, datée du 23 octobre 1501, année où l'on dit avoir eu lieu ce prétendu voyage de Vespuce, cet ambassadeur parle du *voyage de Corte Real*, et ne dit pas un seul mot de Vespuce, quoiqu'il fût Italien.

En outre, j'ai examiné avec attention les sections de *mon corps de droit public* diplomatique du Portugal, qui traitent de nos relations avec l'Espagne et l'Italie, et je n'y ai rien rencontré sur Vespuce. *Ruy de Sande*, ministre du roi don Manoel en Espagne, dans ses dépêches de 1500 et 1501, années où Vespuce a fait ses prétendues découvertes, ne dit pas un mot de ce Florentin, ni *Joao Mudes de Vasconcellos* dans sa correspondance officielle de l'année 1502 et suivantes. (1)

Le manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris que j'ai cité, ainsi que Goes, ne parlent d'aucune expédition importante en 1501, quoiqu'ils fassent mention d'un voyage fait en cette même année par *Joao da Nova*, navigateur très insignifiant auprès de Vespuce, ce qui est une nouvelle raison pour douter du voyage et des découvertes de ce dernier.

cueillir les livres et les papiers dont parle Vespuce, et d'en faire tirer des copies, lorsqu'ils traitaient d'une affaire aussi importante pour son règne, si en effet de tels livres et de tels papiers eussent existé ?

(1) J'ajouterai qu'à cette époque, nos rois avaient l'habitude, soit directement, soit par l'entremise des ambassadeurs, de communiquer tous les évènements remarquables aux monarques étrangers, et surtout à celui d'Espagne, à cause des liens de famille. Dans les correspondances de cette époque, je n'ai rien trouvé sur Vespuce et ses découvertes, ce qui nous porte encore plus à douter des relations de ce Florentin.

Quant au second voyage, Damiao de Goes garde sur lui un silence complet, et les autres écrivains varient beaucoup dans leurs relations. *Pedro de Mariz* dans son cinquième dialogue, dit, sans désigner l'année : « que le roi don Manoel envoya une flotte composée de six voiles et commandée par *Gonçalo Coelho* ; que ce capitaine ayant perdu deux vaisseaux revint avec quatre en Portugal, où il arriva après la mort du roi. »

Le père Simao de Vasconcellos et plusieurs autres chroniqueurs répètent la même chose, mais Damiao de Goes, dans sa chronique, dit en termes précis que *Gonçalo Coelho* partit avec six vaisseaux le 10 juin 1503. — Nous pourrions avoir des notions exactes sur le voyage de Coelho, et savoir si Vespuce faisait ou non partie de cette expédition, si nous avions l'ouvrage que ce capitaine portugais publia sur l'Amérique, après avoir tout vérifié de ses yeux, quand il écrivait par ordre du roi. — Malheureusement cet ouvrage se perdit, et tout ce que la tradition nous a appris, c'est que son auteur l'offrit au roi don Joao III. (1)

J'ai aussi examiné dans les archives royales de la *Torre do Tombo*, tous les documens concernant *Gonçalo Coelho*, et les mémoires généalogiques de la famille de ce navigateur, et je n'y ai rien trouvé sur Vespuce.

Je dois encore ajouter que Vespuce parlant, dans sa première lettre, de son arrivée au port de *Bésénégue* auprès du cap Vert, ne dit pas un seul mot de la rencontre qu'il fit de *Pedro Alvares Cabral*.

(1) Mais supposons que Vespuce fit partie de cette expédition, est-ce que le seul fait de voir *Gonçalo Coelho* chargé du commandement et faisant la relation de son voyage, ne détruit pas les prétentions exclusives de Vespuce, aux découvertes qu'il s'attribue, et la gloire de donner son nom à ces régions.

Tout ce qui vient d'être dit démontre que les prétentions de Vespuce ont peu de fondement et que beaucoup d'historiens et de géographes ont été à son égard induits en erreur ; mais on pourrait le démontrer d'une manière encore plus évidente en rapprochant divers passages de ses écrits. N'y a-t-il pas contradiction, lorsqu'après avoir décrit, dans sa première lettre, son voyage de 750 lieues de côtes, il dit : « que n'ayant trouvé dans « ce pays aucune mine , » etc. etc., et finit, parlant toujours d'une manière collective. « *Et on le résolut ainsi, « me chargeant entièrement du commandement de la « flotte* » d'où on conclut que la première fois qu'il sortit de Lisbonne, il ne commandait pas.

Plus bas il dit : « Nous convînmes avec le premier « capitaine de faire des signaux à la flotte, » etc., etc.

Après cet exposé et d'après les documens que les Italiens ont publiés sur Vespuce, je crois que les découvertes qu'il s'attribue sont peu fondées, ou du moins très douteuses ; pour ajouter foi pleine et entière à un fait, la critique de nos jours exige des preuves dont on ne puisse révoquer en doute la vérité, elle ne trouve plus suffisantes de simples traditions ; elle repousse des documens qui portent un caractère d'invraisemblance. Toutefois, sans un examen plus mûr et plus approfondi, je ne me hasarde pas à dire que Vespuce ne se soit trouvé en quelqu'une de ces expéditions, comme un des hommes les plus instruits dans la cosmographie et la navigation, et, malgré toutes les relations qu'il a écrites, je penche beaucoup vers l'opinion du savant *Muñoz*. Enfin je croirais même (si nous regardons ses lettres comme authentiques) je croirais même, dis-je, qu'il a fait partie des deux expéditions, mais comme subalterne, et alors nous ne devons pas nous étonner qu'il ait fait au Portugal et

à l'égard des voyages de 1501 et 1503 ce qu'il fit avec les relations de *Hojeda*. (1)

Pour avoir une opinion plus arrêtée sur cette question, j'aurais désiré pouvoir consulter un ouvrage publié en 1823, en Allemagne, intitulé *Allgemeine Geschichte neuerer Zeiten*, etc. par M. Rottech. — *Histoire générale des temps modernes*. Je ne connais de cet ouvrage que quelques extraits, et je remarque que l'auteur, recherchant si l'Amérique a été connue ou visitée avant Christophe Colomb, parle beaucoup de Vespuce, et de la grande part que quelques écrivains lui ont donnée à cette découverte, et dit ces mots remarquables : « Ce qui attaque encore davantage la gloire de Colomb, ce sont les prétentions de Vespuce, » etc., etc. ; de ce passage on peut conclure que M. Rottech n'a pas ajouté grande foi aux relations de Vespuce.

Voilà pour le moment, monsieur, ce que je puis vous dire sur ce sujet ; je diffère de vous répondre sur les documens relatifs à la découverte de la Nouvelle-Hollande, faite par ordre du vice roi des Indes en 1600 et 1601 selon l'atlas manuscrit de Teixeira du xvii<sup>e</sup> siècle,

(1) Il est prouvé que Vespuce s'est emparé des relations d'*Hojeda* et les produisit comme siennes. Koch, dans son tableau des révolutions de l'Europe, tome 1<sup>er</sup>, page 298 dit : « Un négociant florentin nommé « Améric Vespuce, suivit de près les traces du navigateur génois. « sous la conduite du capitaine espagnol nommé Alphonse d'*Hojeda* ; « il fit plusieurs voyages dans le Nouveau-Monde ; différentes côtes « du continent de l'Amérique méridionale furent visitées par lui ; et « dans les cartes qu'il dressa de ses découvertes, il usurpa une gloire « qui ne lui était pas due, en appliquant son nom au nouveau continent d'où il arriva que ce nom, celui d'Amérique, y resta depuis « constamment attaché. » Wid-Fozen, cité par Koch dans la quatrième note, du même volume, et de la page précitée.

jusqu'à ce que j'aie examiné les autres documens et les soixante livres qui sont venus en 1778 du département des Indes établi à Goa, pour être placés dans les archives de la Torre do Tombo et dont j'ai déjà fait les extraits concernant les dix-neuf premiers.

---

## NOTICE

*Communiquée par M. le colonel GALINDO, de Guatemala,  
sur l'Amérique centrale.*

---

Les États de cette confédération sont Costarica, Nicaragua, Honduras,<sup>sc</sup> Salvador et Guatemala : le siège de son gouvernement national est San-Salvador, ville de 15,000 âmes, située près de l'Océan Pacifique, dans un district qui s'étend vers l'intérieur, et qui a huit à dix lieues de longueur et de largeur.

Les ports principaux de l'Amérique centrale sur le golfe d'Honduras sont Isabal, Omoa et Truxillo : dans la mer des Caraïbes, San-Juan de Nicaragua, Matina et Boca del Toro ; et sur l'Océan Pacifique Calderas, Concordia, Realejo, l'Union, Libertad, Acajutla et Istapa.

Les lacs sont remarquables et nombreux, le plus renommé est celui de Nicaragua, par lequel doit s'ouvrir dans peu un canal pour la navigation des bâtimens de mer d'un Océan à l'autre.

Le grand fleuve Usumasinta, sur les eaux duquel se trouvent les fameuses ruines de Palenque, tombe dans le golfe de Campêche. Le Hondo qui sépare le Yucatan de l'Amérique centrale ; le Bélize ou Mopan ; le Savon, le



Sarstoon, le Polochic, le Motagua, l'Ulua, l'Aguan, le Tinto et le Guayape tombent dans le golfe d'Honduras. Le Wanx et le San-Juan qui décharge les eaux du lac de Nicaragua, se jette dans la mer des Caraïbes. Le Lempa qui baigne l'état du Salvador est le plus grand des tributaires de la mer Pacifique : le Motagua forme le beau lac d'Amatitan près de la ville de Guatemala et tombe dans l'Océan au port d'Istapa.

Des volcans se trouvent tout le long des côtes du Midi ; celui de Cosiguina, au mois de janvier passé, a étonné une immense section de cet hémisphère par le bruit de ses éruptions et par les pluies de cendres qu'il a jetées, sans pourtant faire beaucoup de mal dans son voisinage.

Le climat de l'intérieur du pays est délicieux ; dans la ville de Guatemala le thermomètre de Fahrenheit se maintient presque toujours à 60°.

Les exportations principales de l'Amérique centrale sont l'or et l'argent, l'indigo, la cochenille, la salsepareille, les cuirs, baumes, acajou, bois de teinture, etc. Aucune partie de l'Amérique n'a comparativement une si grande abondance d'exportations de valeur ; elles égalent presque les importations, sans même qu'on y comprenne les métaux précieux. Le fer des mines du Salvador est estimé comme le meilleur. L'industrie des habitants est toujours croissante.

La population de la fédération est un peu au-dessous de deux millions : il ne se trouve presque pas de nègres. Les Américains du centre n'ont pas de fanatisme ; la tolérance religieuse est expressément proclamée dans la constitution et se trouve gravée dans les cœurs ; point d'évêques au centre de l'Amérique ; les ordres religieux ont été entièrement abolis pour les hommes ; et le peu

de couvens de religieuses qui restent ne peuvent obliger leurs membres à y rester contre leur gré.

L'indépendance de l'Amérique centrale fut finalement atteinte le 1<sup>er</sup> juillet 1823 et une constitution analogue à celle des Etats-Unis fut adoptée; cependant un parti anti-libéral s'efforça long-temps de régner, et le dernier drapeau espagnol qui flottait sur ce continent fut abaissé à Omoa le 12 septembre 1832. Le président, général Morasan, vient d'être réélu pour un second terme de quatre années; le prestige de son nom et son respect pour les institutions du pays promettent une période de prospérité tranquille; enfin on peut espérer que les troubles intérieurs de l'Amérique centrale ont cessé pour toujours; ils ont été bien contraires à l'avancement des États de Nicaragua et de Salvador, mais les trois autres États ont marché avec rapidité dans la carrière de l'industrie et de la prospérité: celui de Guatemala, grâce à la tranquillité dont il a joui depuis plusieurs années, à la bonne intelligence de ses principaux citoyens, à l'activité et aux vues étendues de son chef, M. Mariano Galves (qui a aussi été réélu), prend les devans dans le cours des améliorations; un code a été rédigé; il abolit toutes les lois espagnoles; l'éducation est protégée de toutes manières et la sécurité et la bonne foi se manifestent dans les affaires de son gouvernement, qui peut se comparer aux meilleurs du monde.

La nation n'a presque pas de dette extérieure et ses droits de douane sont des plus modérés.

Rio-Mopan, le 13 avril 1835.

## ANTIQUITÉS MEXICAINES.

*Extrait d'une lettre de M. J. F. WALDECK.*

Mérida , 4 juillet 1835.

J'ai été forcé d'abandonner mes recherches dans l'intérieur de Yucatan, par la saison des pluies ; et je suis maintenant à Mérida où je mets au net mes dessins et mes observations. Vous savez que j'ai vécu deux ans sur les ruines de Palenqué, et que, par conséquent, j'ai pu les étudier avec fruit, quoiqu'il me restât beaucoup à faire, quand je les quittai; elles étaient, jusqu'à cette époque, regardées comme les plus belles et les plus considérables des Etats mexicains ; mais, depuis mon dernier voyage, elles ont perdu ce titre à mes yeux, et auront le même sort aux yeux du public, quand j'aurai publié les ruines de Yucatan, et en particulier celles de Ytzalane, près de Uchémal. Tout ce que peut produire le luxe asiatique et la patience des peuples esclaves, est là déployé au plus haut degré. Un seul édifice construit tout en *politus lapis* (et ils sont tous ainsi), le plus petit n'ayant que quatre-vingt-un pieds huit pouces de long et dix-sept pieds sept pouces de haut, m'a tenu trente-cinq jours pour le dessiner. J'ai envoyé à milord Kingsborough un calque de la dixième partie de ce monument curieux, et auquel j'ai donné son nom, puisque, sans lui, il n'eût peut-être jamais été connu : il est élevé sur une pyramide dont l'escalier est de cent marches d'un

pied de haut et de cinq pouces de large, ce qui en ferait des assises, si elles faisaient le tour. La plate-forme, du côté opposé à l'escalier, et sur laquelle on sacrifiait, s'avance de quarante pieds devant la porte principale de l'édifice, et tombe perpendiculairement jusqu'au bas : c'est de là qu'on précipitait les victimes, après les avoir immolées; les côtés et la face de cette saillie sont, du haut en bas, chargés d'ornemens et d'hiéroglyphes d'une complication qui pourrait défier la patience du plus patient des hommes : je crois pouvoir me donner ce titre par ce que j'ai déjà fait. En face de cette pyramide, il y a une grande place fermée par quatre grands corps de bâtimens emblématiques des quatre âges : les deux plus grands ont 227 pieds de long, et les deux petits 172. Le pavé de cette place est composé de carapaces de Chéloniens (*Test. geometrica L. ou marginata*), très bien sculptés sur des pierres carrées d'un pied, ce qui donne 56,946 pieds de superficie à la place, et dénote le nombre des carapaces qu'il y avait ; car la plupart ont été enlevés pour servir à des constructions modernes. Les quatre coins des deux plus grands corps sont ornés de trois têtes d'éléphans symboliques, et l'une sur l'autre, dont les trompes au couchant, sont baissées, et, à l'orient, sont en l'air. Entrer dans un détail de la sculpture des façades serait inutile et impossible : une d'elles, dont deux serpens à sonnettes entrelacés formaient les cadres des tableaux qui couvrent cette façade, m'a donné quarante jours de travail pour mettre au trait. Le temple du soleil lui fait face, et l'édifice du catastérisme Calli est situé au sud ; celui du nord est très ruiné ; mais je parviendrai à en rétablir une partie par les décombres qui sont restés sur place. L'édifice aux Callis porte son âge par la répétition

intentionnelle de ce signe, et donne 832 ans. On sait que cent ans avant la conquête, ils furent abandonnés par les Indiens qui passèrent à Peten, et prirent le nom d'Ytzaex, et cette ville existait déjà l'an 587 de J.-C. Mais cette date est bien jeune, comparée avec les Katunes de Tixhualajtun. Ce sont des pierres carrées, disposées en damier, et dont chacune vaut chronologiquement vingt ans, et toutes les fois que ce temps était révolu, on en plaçait une autre dans l'ordre décrit, et c'était une grande cérémonie. Une partie du mur, très petite, il est vrai, de ces archives monumentales s'est écroulée; mais il en manque peu : les Katunes restans sont au nombre de 117 (1)...

Voilà, monsieur, ce dont il m'importait beaucoup de vous informer, persuadé que vous prendrez quelque intérêt à trouver le nouveau monde presque aussi vieux que l'ancien. J'ai envoyé tous ces détails en Angleterre où ils seront peut-être publiés. Mais je crois que si vous en faites part à l'Institut, il ne dédaignera pas le fruit de travaux qui m'ont coûté bien des peines.

L'étendue de la ville de Ytzalane est de dix lieues, sur deux de large; du moins il y a des édifices sur toute cette superficie, et à peu de distance l'un de l'autre. Durant la saison pluvieuse, je fais abattre la forêt, pour y mettre le feu en février, et recommencer mes travaux au mois de mars. Dans mon premier voyage, je n'ai visité que quinze édifices, et n'ai pu lever les plans et les dessins que de quatre. J'en découvris avec mon télescope une grande quantité du haut de la pyramide dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir; mais les aller visiter était une perte de temps, ce qu'il faut éviter quand les voyages sont coûteux. J'ai préféré d'abord faire le travail de

(1) Suivant des calculs trop hypothétiques pour trouver place ici.

ce qui était à ma portée; encore n'ai-je pu l'achever. Les Indiens m'ont parlé d'un labyrinthe où ils n'osent pas entrer, par la raison que ceux qui ont eu cette curiosité, n'en sont plus ressortis. Comme ces ruines n'ont jamais été visitées par aucun étranger, j'ai un vaste champ de découvertes devant moi. Les habitans n'en font aucun cas, depuis qu'ils n'ont plus besoin de pierres pour bâtir leurs fermes. Je n'ai encore vu que des statues isomètres dont les proportions sont justes, mais le dessin lourd. Les hiéroglyphes et les ornemens seuls sont en relief, mais bien plus saillans que ceux de Palenqué.

Il paraît que le culte d'Ytzalane était celui du Lingham matériellement figuré, ce qu'on reconnaît dans les statues qui existent encore, quoique mutilées. Si le Taut est prouvé être l'emblème de Phallus, c'est alors, à Palenqué qu'existait le Bouddhisme épuré. Mayapan n'est plus qu'un amas de décombres; elle était déjà ruinée et rasée par les Indiens mêmes, cent ans avant la conquête. J'ai perdu mon temps à vouloir y trouver quelque chose. Il y a plus d'édifices antiques dans le Yucatan qu'un seul homme n'en pourrait dessiner dans sa vie, et qui ne le cèdent en rien pour la richesse des détails à ceux d'Uchémal. L'application que j'ai mise aux langues anciennes du pays, me fait faire, tous les jours, de nouvelles découvertes, et j'espère que mon voyage à Yucatan sera non-seulement apprécié des savans, mais aussi du public; car, ici, les modernes ne sont pas moins curieux que les anciens, et le pays que je décris ne ressemble à aucun autre.



## TREMBLEMENT DE TERRE

A L'ÎLE DE JUAN FERNANDEZ.

Le tremblement de terre qui a détruit, le 20 février dernier, presque entièrement la ville de la Conception au Chili s'est fait ressentir aussi avec une grande violence à l'île de Juan Fernandez, ainsi qu'on peut le voir par l'extrait suivant d'une lettre écrite de cette île en date du 28 février 1835.

« Le navire *le Cyrus*, capitaine B. R. Hussey, ayant mouillé ici pour faire de l'eau, je profite de cette occasion pour vous envoyer cette lettre et pour vous faire connaître les grands malheurs arrivés dans cette île par le tremblement de terre du 20 de ce mois, qui donna lieu à une irruption de la mer qui a entièrement englouti les habitations du port. Trois seulement ont échappé à ce désastre parce qu'elles étaient bâties sur un lieu élevé, heureusement une de ces maisons est le magasin, en sorte que les provisions n'ont point été perdues. Lorsque la mer commença à s'élever j'étais sur les murs du fort occupé à diriger quelques ouvriers employés à construire une baraque pour ma troupe, j'aperçus de là que le môle était presque tout couvert par l'eau. Comme cela n'était jamais arrivé auparavant, je descendis du fort et donnai ordre de retirer les bateaux. Pendant qu'on était occupé à cela, la mer commença à se retirer avec une grande rapidité jusqu'à la distance

d'environ 200 verges, laissant la plus grande partie de la baie à sec, j'entendis alors une explosion terrible, et le sol fut violemment ébranlé. Je fis aussitôt sonner la cloche d'alarme, et je parvins à faire tirer les bateaux jusqu'au pied du fort ; lorsque la mer revint, en peu d'instans elle couvrit la ville et en se retirant elle entraîna avec elle maisons, arbres, animaux, ainsi qu'un homme et une femme, il ne resta aucun vestige d'habitations, excepté les trois maisons dont j'ai parlé ci-dessus, le toit de ma maison et de celle du commandant des troupes. Peu de temps après l'explosion, je vis une large colonne de fumée s'élever rapidement et des éruptions volcaniques furent aperçues à différens intervalles dans la même direction. Après que la mer fut devenue calme, je fis mettre le bateau à l'eau et fus assez heureux pour sauver la vie des deux individus qui avaient été entraînés ; ils avaient pu se tenir sur l'eau au moyen de quelques charpentes qui flottaient, mais ils étaient très blessés. Je recueillis aussi quelques effets, mais presque tout fut perdu ; grâce à Dieu cependant tout ne fut pas au pire, car si cet événement fût arrivé pendant la nuit, à peine si une seule personne en eût échappé. J'ai examiné l'endroit où le volcan avait été vu, je n'y trouvai aucun changement, et ne pus pas y avoir le fond.

Signé : T. SUTCLIFFE.

---

## EXTRAIT

*D'une lettre de ARTIN EFFENDI, sous-directeur de l'Ecole  
d'administration civile.*

Le Caire, le 15 août 1635.

Le Cheikh Refa'h est de retour de la Haute-Egypte, il a fini la traduction du troisième volume de Malte-Brun. Il vient aussi d'être nommé directeur d'une école nouvelle de traducteurs; il va partir pour la Haute-Egypte afin de choisir cinquante enfans de douze à dix-huit ans qui seront réunis dans l'ancien palais du Defterdar bey.

Ces élèves auront deux professeurs de langue française, deux de langue arabe, un de géographie et un de mathématiques.

La bibliothèque de Kasr-el-Aïn recevra de l'extension, et sera transportée à l'école du Cheikh Refa'h qui en sera le conservateur; c'est dans ce même palais que S. A. a ordonné la formation d'un musée où seront réunies toutes les antiquités qu'on pourra trouver en Egypte et qui seraient susceptibles d'être transportées au Caire, et des réparations seront faites pour conserver celles qui ne pourraient y être transportées et pour empêcher leur détérioration. Le grand conseil vient aussi d'arrêter qu'à l'avenir aucun objet d'antiquité ne pourra sortir de l'Égypte. Des ordres très précis viennent d'être donnés partout à cet égard.

Hier, S. E. Mouktar bey, assisté de Stephan Effendi, du Cheikh Refa'h, de Khosrof, de moi et de plusieurs

autres de nos camarades , a passé l'examen des élèves de l'école d'administration. Nous avons été on ne peut pas plus contents de cet examen : sur les trente élèves , neuf ont fini toute la grammaire et font des traductions avec l'analyse logique , et sont très avancés en langues turque , arabe et persane , et en géographie.

S. A. qui a été informée des progrès des élèves a été on ne peut pas plus satisfaite , et je vous assure que je m'enorgueillis moi-même d'être à la tête de cet établissement.

Signé : ARTIN EFFENDI.

---

EXTRAIT d'une lettre de M. A. PARTARRIEU.

Saint-Louis , le 1<sup>er</sup> juillet 1835.

M. Heudelot est très bien avec moi ; il vient de faire un voyage en Gambie , où il s'est procuré des plantes jusqu'à ce jour inconnues ; j'ai bon espoir que ce voyageur étant aidé par la Société de géographie parviendra à faire quelque chose de bon. Je le recommande à votre bienveillance et à celle de la Société ; qu'on l'encourage et qu'on lui donne un bon instrument pour déterminer , sinon la longitude , au moins la latitude des lieux qu'il parcourrait , et ce serait un grand point pour la géographie.

---

---

## TROISIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

---

#### PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

*Séance du 2 octobre 1835.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. les membres du conseil de l'Institut historique adressent à la Commission centrale une lettre d'invitation pour assister au congrès européen qui doit s'ouvrir, à l'Hôtel-de-ville, le 15 novembre prochain.

M. Coulier fait hommage à la Société d'un exemplaire de la nouvelle édition de son ouvrage sur les phares. La Commission centrale apprend avec intérêt qu'il l'a enrichie de la description de près de cent établissemens nouveaux et qu'il se propose de donner également chaque année des additions semblables.

M. Barbié du Bocage communique l'extrait d'une lettre de M. Ch. Ed. Guys, consul de France à Salonique, contenant quelques observations sur la source et le cours du Nahr-el-Kelb, mentionné par M. le capitaine Callier dans la notice qu'il a publiée sur ses voyages en Syrie. M. Guys annonce qu'il a déjà parcouru une partie de la Macédoine, et qu'il compte visiter bientôt la Thessalie : son projet est de publier ensuite un mémoire sur ces deux provinces.

M. Warden communique l'extrait d'une lettre de M. Duponceau relative à la langue des Ottomis, une des anciennes nations d'Anahuac.

M. le colonel Juan Galindo, de Guatemala, qui vient d'arriver à Londres, adresse à la Société une Notice sur l'Amérique centrale, et il communique quelques observations du père Garcia Pelaez sur *Votan*, l'une des anciennes divinités du pays.

M. le vicomte de Santarem, membre de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, adresse à la Société, par l'entremise de M. C. Moreau, la traduction d'une lettre qu'il a écrite en 1826, à M. de Navarette sur les voyages d'Améric Vespuce, et qui a été insérée dans le cinquième volume de la Collection des voyageurs espagnols. Cette communication donne lieu à diverses observations de M. Roux sur les circonstances qui firent donner au nouveau-monde le nom de ce voyageur, quoique Colomb l'eût précédé, et à d'autres observations de M. d'Avezac sur les voyages des Dieppois qui paraissent avoir précédé les Portugais sur les côtes occidentales d'Afrique. (Voy. page 220.)

M. Roux de Rochelle donne lecture d'un mémoire sur la géographie astronomique.

Ces diverses communications sont renvoyées au comité du Bulletin.

*Séance du 16 octobre.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le conseiller de Macédo, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, adresse à la Société, au nom de cette Académie, la collection complète de ses Mémoires, et il fait hommage, en son propre nom, de la collection des Notices pour servir à l'histoire et à la géographie des nations qui habitent les possessions portugaises, ainsi que d'un Mémoire qu'il a



publié pour servir à l'histoire des navigations et découvertes des Portugais.

La Commission centrale vote des remerciemens à l'Académie royale de Lisbonne, et elle décide que la collection de ses Mémoires et de son Bulletin sera offerte à cette Académie comme un témoignage de sa vive gratitude et de sa haute estime.

La Commission offre aussi des remerciemens à M. de Macédo pour l'envoi qu'il a bien voulu lui faire.

On n'avait d'abord adressé aux différentes académies que la seconde série des Bulletins de la Société. La commission centrale décide, sur la proposition qui en est faite par M. le Président, que la première série des Bulletins leur sera également envoyée.

M. de Navarette, président de l'Académie royale des Sciences de Madrid et directeur du dépôt hydrographique de cette ville, remercie la Commission de l'envoi des derniers volumes du Bulletin et il se félicite de ses relations avec la Société à laquelle il appartient à titre de correspondant étranger. La Commission centrale apprend avec intérêt que M. de Navarette, au milieu de ses hautes fonctions, continue de se livrer à ses travaux scientifiques, et qu'il s'occupe de la publication des tomes quatre et cinq de sa Collection des voyageurs espagnols dont la Société possède les trois premiers volumes.

M. le professeur Reinganum, correspondant étranger de la Société, à Berlin, annonce qu'il s'occupe de rédiger, d'après les travaux des écrivains grecs et romains, un Mémoire sur les îles qui se sont élevées dans la mer à différentes époques, et qu'il s'empressera de l'adresser à la Société.

M. le colonel Jackson, membre de la Société à Saint-Petersbourg, adresse quelques observations relatives à

l'opinion que M. le secrétaire général a émise sur son *Aide-Mémoire du voyageur* dans la notice annuelle des travaux de la Société de Géographie. Le même membre fait hommage d'un exemplaire du voyage de M. Schabelski dans les colonies russes de l'Amérique.

M. Daussy communique une note sur les résultats du voyage du capitaine Back dans le nord de l'Amérique. (Voy. page 196.)

M. Eyriès offre de la part des auteurs, MM. Beer et Maedler, la troisième feuille de la carte de la lune dont les deux premières feuilles ont déjà été présentées à la Société.

M. Jomard lit plusieurs extraits de sa correspondance d'Egypte, et communique de nouveaux détails sur les recherches de M. Waldeck dans le Yucatan. Ces documents sont renvoyés au comité du Bulletin.

Le même membre communique une lettre de M. Partrieu, qui réside à Saint-Louis du Sénégal, sur le voyage M. Heudelot dans la Gambie et sur l'intérêt que les travaux de ce voyageur doivent inspirer à la Société.

M. Albert-Montémont lit un fragment traduit de l'anglais du voyage de Lister Maw sur le Marañon en 1827 et 1828.

M. Eyriès présente à l'assemblée M. le docteur Siebold, connu par son voyage au Japon. M. le président adresse à ce célèbre voyageur les félicitations de la Société et il lui témoigne l'empressement avec lequel elle attend la publication de ses importants travaux. L'assemblée apprend avec une vive satisfaction qu'il en paraîtra une traduction française. D'intéressantes communications lui sont faites sur le plan et les différentes parties de ce voyage, sur l'analogie de quelques monumens, élevés autrefois dans l'Asie orientale et en Amérique, sur

les progrès de la géographie au Japon , et sur le séjour que l'auteur a fait dans cette contrée. Toutes ces observations de M. Siebold captivent l'attention de la Société.

---

#### MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

*Séance du 16 octobre 1835.*

M. le docteur HUN, de Philadelphie.

M. le vicomte DE SANTAREM, membre des Académies royales des Sciences de Lisbonne et de Madrid.

---

#### OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

*Séances des 2 et 16 octobre.*

Par l'Académie royale des Sciences de Lisbonne : *Historia e Memorias da Academia real das Sciencias*. Lisboa, 1797 à 1831. 11 vol. in-4°.

Par M. de Macedo : *Collecção de Noticias para a historia e geografia das nações ultramarinas , que vivem nos dominios portuguezes ou lhes são visinhas publicada de la Academia real das Sciencias de Lisboa*. Lisboa, 1812 à 1826. 4 vol. in-8°. — *Memorias para a historia das navegações e descobrimentos dos Portuguezes*, par Joaquim Jose da Costa de Macedo. Broch. in-4°.

Par MM. Beer et Maedler : *Mappa selenographica*, troisième feuille.

Par M. Arthus Bertrand : *Voyages de l'embouchure de l'Indus à Lahor, Caboul, Balkh et à Boukhara, et retour par la Perse , pendant les années 1831-1833*, par M. Alexandre Burnes, traduits par J.-B. B. Eyriès; t. III

et atlas. — *Mémoires de John Tanner, ou trente ans dans les déserts de l'Amérique du Nord*, traduits de l'édition originale par M. Ernest de Blosseville. 2 vol. in-8°.

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 38<sup>e</sup> livraison, comprenant les voyages de Ross, Parry et Franklin.

Par M. Coulier : *Description générale des phares et fanaux*, troisième édition. 1 vol. in-8°.

Par M. le colonel Jackson : *Voyages aux colonies russes de l'Amérique*, par Ach. Schabelsky. Saint-Petersbourg, 1826. 1 vol. in-8°.

Par M. d'Orbigny : *Carte topographique du lac de Titicaca ou Chucuito et d'une partie du grand plateau des Andes* (Bolivia et Pérou), dressée sur les lieux en 1833, par A. d'Orbigny, une feuille.

Par M. Hersant : *Notes sur le Mexique et la colonie de Waliz*, 1 vol. in-8°.

Par M. Jomard : *Rapport sur le globe terrestre en relief construit par M. Hochstetter*. Broch. in-4°.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de septembre.

Par M. Gide : *Nouvelles Annales des voyages*, cahier de septembre.

Par M. Henrichs : *Archives du commerce et de l'industrie agricole et manufacturière*, cahier de septembre.

Par M. César Moreau : *L'Univers maçonnique*, première et deuxième livraisons.

Par M. de Moléon : *Recueil industriel et manufacturier*, cahier d'août.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 48<sup>e</sup> à 54<sup>e</sup> livraisons.

Par MM. les éditeurs : *Voyage pittoresque en Amérique*. 28<sup>e</sup> à 30<sup>e</sup> livraisons.

Par M. le directeur : *Mémorial encyclopédique*, cahier de septembre.

Par M. Demonville : *Petit cours d'Astronomie*, 1 vol. in-8°.

Par la Société pour l'instruction élémentaire : *Cahiers de mai - août de son Bulletin*.

Par la Société de Géologie : *Feuilles 12-14 du tome vi de son Bulletin*.

Par l'Institut historique : *Douzième livraison de son Journal*.

Par la Société Asiatique : *Cahier d'août de son Journal*.

Par la Société des Missions évangéliques : *Cahier de septembre de son Journal*. — *Onzième rapport sur les travaux de cette Société*.

Par la Société d'agriculture de l'Eure : *Recueil de cette Société*, trimestre de juillet.

Par MM. les rédacteurs : Plusieurs numéros du *Moniteur ottoman*, du *Journal de Smyrne*, du *Journal du Caire* et de *l'Écho du monde savant*.

— • —

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

NOVEMBRE 1835.

---

### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DU 27 NOVEMBRE 1835.

---

#### DISCOURS D'OUVERTURE

PRONONCÉ PAR M. AMÉDÉE JAUBERT,

Vice-Président de la Société.

Messieurs,

Circonscrit par des études spéciales dans le cercle d'une géographie et d'une histoire qui ne forment qu'une faible partie de la science à laquelle vous consacrez vos efforts, il me serait difficile d'exprimer ici d'autres pensées, un sentiment autre que celui de ma profonde reconnaissance pour la bienveillante indulgence avec laquelle vous encouragez mes travaux.

Cette indulgence, je la dois sans doute à votre amour éclairé des monumens géographiques, fruits de la patience et du zèle de nos pères; au souvenir des Arabes



du moyen âge qui , comme vous , animés du desir de connaître la configuration , les contours , l'étendue du globe que nous habitons , fondèrent en Sicile , dès le <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère , une véritable Société de Géographie , dont les recherches eurent pour résultat de nous transmettre , enrichi de leurs découvertes , le précieux dépôt des connaissances qu'ils avaient eux-mêmes reçues des Grecs .

En considérant le nombre et la nature des obstacles qu'ils eurent à franchir , privés , comme ils l'étaient , des facilités que la civilisation moderne présente à quiconque veut parcourir l'ancien et le nouveau continent et surtout traverser les mers , on est tenté de s'étonner de tout ce que nous ont procuré de notions sûres et exactes , de faits précis , de particularités curieuses , les simples , modestes et naïves relations de nos devanciers ; et en effet , messieurs , comment comparer les ressources dont ils pouvaient disposer avec celles qui résultent des perfectionnemens de la navigation et de la puissance de la vapeur , quand on songe que la distance qui sépare Falmouth de Bombay peut être parcourue aujourd'hui en moins de cinquante jours (1) et qu'un navire de 800 tonneaux suffit pour transporter au loin un poids égal à la charge de quatre mille chameaux !

Mais vous le savez , messieurs , l'amour des sciences pour elles-mêmes , le desir naturel à l'homme de contribuer de tout son pouvoir à la gloire , à la prospérité du pays qui lui donna le jour , le besoin pressant qu'il éprouve d'apprendre et de faire connaître aux autres ce qu'il croit être la vérité , ces nobles passions qui furent

(1) *Report on steam navigation to India* , p. 55 . et Appendice , p. 75 et suiv.

celles de Colomb en Amérique, de Gama au cap des Tempêtes, des géomètres, des chimistes illustres qui accompagnèrent Napoléon en Égypte, ne sont heureusement point éteintes dans le monde civilisé ! Tandis que l'Allemagne savante fait chaque jour de nouveaux progrès dans la saine érudition, dans la géographie positive, l'Angleterre étend ses recherches depuis les glaces des pôles jusqu'aux anciennes routes commerciales de l'Asie, et notre France qui voit avec orgueil ses enfans porter la gloire de son nom au centre même des montagnes septentrionales de l'Inde, s'apprête sur les rives africaines, à déchirer le voile qui couvre l'histoire des mœurs, des lois, des traditions d'un vaste et ancien continent.

C'est là, messieurs, c'est dans les contrées situées au-delà de l'Atlas, du Soudan et du Niger que nous recueillerons le fruit des observations consciencieuses de cet Ebn-Batouta qui fut le contemporain et l'émule de Marco-Polo, de cet Abulféda dont l'immortel ouvrage ne tardera pas à être publié par vos soins, et enfin de cet Edrisi dont je ne saurais prononcer le nom sans éprouver une émotion tout à-la-fois vive et douce, puisque c'est à lui, à ses doctes travaux, que je suis en partie redevable de l'honneur de vous présider aujourd'hui.

---

---

NOTICE  
DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

ET DU PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES  
PENDANT L'ANNÉE 1835,

PAR M. D'AVEZAC,  
Secrétaire général de la Commission centrale.

---

Messieurs,

Une année de plus est venue s'ajouter à celles que vous marquez par de constans efforts pour l'avancement des sciences géographiques ; et pour la quatorzième fois le secrétaire général de votre Commission centrale est appelé à exposer devant vous le tableau de leur progrès : votre indulgence habituelle ne saurait abandonner, dans l'accomplissement d'une tâche qui n'est pas sans épines, celui que vos suffrages itératifs ont chargé encore de ce fardeau, moins lourd à son zèle qu'à son insuffisance.

A mesure que vous avancez dans la carrière où votre association s'est la première engagée, vous voyez grossir l'imposant cortège de corporations savantes, de maîtres, de disciples, empressés de se rallier à votre œuvre et de concourir aux succès de vos travaux, soit en mar-

chant directement avec vous vers un but commun, soit en accumulant des résultats spéciaux qui profitent à la géographie, soit même en se bornant à témoigner, par un simple hommage de courtoisie, de la haute estime qui entoure au loin notre modeste réunion. Aussi, plus longue chaque fois est l'énumération de tous les auxiliaires que vous avez acquis et dont les communications viennent spontanément centraliser en vos mains une abondante moisson de richesses géographiques.

Depuis la séance solennelle qu'à pareil jour vous avez tenue l'année dernière, la Société géographique de Londres a ajouté aux publications dont elle nous avait déjà gratifiés deux demi-volumes remplis de mémoires et de notices du plus haut intérêt; un demi-volume encore, complément du tome cinquième, nous était annoncé pour le mois qui s'achève, et ne saurait tarder à nous parvenir. Celle de Berlin n'a pas de publications collectives, mais le savant professeur Ritter, qui la préside, nous a adressé le deuxième compte annuel des travaux de cette docte compagnie, et nous a mis ainsi en mesure d'apprécier toute l'importance des contributions individuelles que ses membres ont versées au trésor commun de la science. Quant à la Société géographique de Bombay, son éloignement est un regrettable obstacle à la promptitude des communications que nous espérons d'elle; mais il accroît d'autant la valeur des documens qu'elle aura rassemblés sur place pour le perfectionnement des notions acquises sur cette Asie orientale qui constitue à elle seule un monde tout entier.

Le Lycée naval des Etats-Unis nous a également fait espérer des communications qui prendront sans doute un cours régulier lorsque cette institution, récente encore, sera parvenue à un complet développement: une

place lui est réservée à côté du Bureau des longitudes et des Dépôts généraux de la Marine et de la Guerre, qui nous enrichissent avec une généreuse exactitude des éphémérides, des mémoires et des cartes qu'ils publient.

Les corporations académiques étrangères avec lesquelles nos liaisons sont déjà anciennes, ne se sont point départies de cette continuité de relations mutuellement profitables dont nous renouvelons chaque année l'inventaire : c'est ainsi que de Saint-Petersbourg, de Berlin, de Londres, d'Edinburgh, de Turin, de Boston, de Philadelphie, nous recevons les mémoires des corps scientifiques les plus distingués. L'Académie royale des sciences de Lisbonne est venue tout récemment s'inscrire à côté d'eux sur notre liste, et vous voyez étalés devant vous les dix volumes in-folio ainsi que la première moitié du tome **xi** de ses Mémoires, avec plusieurs volumes encore, publiés à ses frais, sur l'histoire et la géographie des peuples d'outre-mer, et sur les navigations et découvertes des Portugais, par M. de Macedo, secrétaire perpétuel de cette illustre compagnie. Le tome premier des Transactions de la Société géologique de Pensylvanie vous est pareillement arrivé par les soins de notre correspondant le lieutenant-colonel Long, l'un des fondateurs de cette association nouvelle. Et parmi les institutions nationales dont les matières scientifiques constituent également le programme, je conserverai la première place à la Société de géologie de Paris, si active dans ses travaux, si riche de matériaux destinés à être fondus au creuset du géographe ; puis je rappellerai les noms des académies de Caen, de Dijon, de Rouen ; celui des sociétés de Lille, de Valenciennes, d'Evreux, d'Abbeville, du Jura ; et je placerai sur cette liste encore un

nom de plus , celui de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

L'heureuse idée de réunir en vastes congrès périodiques des savans appelés de tous les points d'un royaume et même de tous les grands foyers scientifiques de l'Europe, pour conférer en commun des plus hauts intérêts de la science, cette idée libérale dont l'Angleterre eut le germe, a poussé des racines sur le continent; et pendant que l'Association britannique nous fait parvenir le rapport de son assemblée d'Edinburgh, pendant que les journaux anglais nous révèlent les résultats successifs de l'assemblée tenue cette année à Dublin, les journaux de l'Allemagne nous ont rapporté les conférences du congrès des naturalistes réunis à Stuttgard, et bientôt ils nous rendront compte des travaux de l'assemblée de Bonn. Au milieu de nous aussi les sciences historiques ont convoqué un congrès dont les séances durent encore au voisinage de cette enceinte. Dans tous, la géographie a offert quelque sujet à traiter, quelque question à résoudre : car l'évènement qui se raconte non plus que le phénomène terrestre qui se constate ne sont indépendans l'un ni l'autre du théâtre sur lequel ils s'accomplissent ou se sont jadis accomplis.

Les sociétés Asiatiques ne nous ont point oubliés. Celles de Paris et de Londres nous transmettent exactement leurs recueils ; celle de Calcutta, en nous faisant parvenir le xviii<sup>e</sup> volume des *Asiatic researches*, dont nous regrettons l'année dernière le retard prolongé, y a joint le tome xvii<sup>e</sup> et la table alphabétique qui complètent ce précieux recueil, auquel a succédé un journal mensuel.

Bien d'autres sociétés savantes nous gratifient de leurs publications et veulent être rappelées en cet inventaire de nos rapports extérieurs : l'Institut histori-



que, la Société royale des antiquaires du Nord, la Société de statistique, l'Académie de l'industrie, la Société d'instruction élémentaire, les sociétés départementales de Troyes, de Versailles, de Rouen, de Caen, d'Angoulême; et dans cette énumération encore doit être inscrite une institution nouvelle, la Société polytechnique polonaise de Paris.

Quant à la Société des Missions évangéliques, elle continue de prêter à l'avancement de la géographie le double concours de ses publications et de l'admirable dévouement de ses missionnaires.

Après cette aride nomenclature des travaux collectifs dont les résultats viennent à-la-fois constituer le plus bel ornement de notre bibliothèque et fournir à divers titres quelques traits plus ou moins saillans au tableau général des acquisitions de la science, je dois vous signaler à leur tour les tributs individuels qui versent à la masse commune de si précieux élémens.

Les Annales des voyages, les Annales maritimes et coloniales, la Bibliothèque Universelle de Genève, le Mémorial Encyclopédique, l'Institut, l'Echo du Monde savant, le Recueil Polytechnique, les Archives du Commerce et de l'Industrie, le Journal général de la littérature française et étrangère, le Moniteur Ottoman et celui d'Alger, le Journal de Smyrne et celui du Caire, nous sont toujours envoyés par les éditeurs avec la même libéralité et la même exactitude. (Je n'ai point à parler ici de quelques recueils périodiques étrangers tels que la *Literary gazette*, l'*Asiatic journal*, le *Missionary register*, etc., dont votre bibliothèque se fournit par les voies ordinaires de la librairie; mais il n'est pas inutile de rappeler incidemment que la Commission

centrale n'a point négligé ce moyen subsidiaire d'information.)

Les publications détachées dont il a été fait hommage à la Société n'ont pas été moins nombreuses que de coutume, et je serais embarrassé de rappeler ici les noms de tous ceux à qui votre gratitude est acquise à ce titre; mais il en est dont l'illustration scientifique commande une mention spéciale, et à la tête d'eux tous nous aimons à inscrire l'un de nos fondateurs, M. de Humboldt, après lequel je citerai encore, parmi les étrangers, MM. de Hammer, Scholz, Papen, Beer et Mædler, Jackson, Slowaczinski, Gråberg de Hemsö, de Serristori, Bertolotti, Cassella, de Nervo, de Macedo, Vandermaelen et Meisser, Dunmore Lang, Fairholme, Beaufoy, Mease, Raffinesque, Tanner, Baerd, Francis Lavallée. Parmi les donateurs nationaux, la première place est dès long-temps acquise aux ministres de la Marine, de la Guerre, des Affaires étrangères, et de l'Instruction publique. A leur suite se pressent mille noms, que je voudrais rappeler tous, mais dont je ne peux songer à dérouler ici le long et aride catalogue; quel besoin, au surplus, de vous redire ces noms que votre mémoire ne peut oublier, et qui doivent se reproduire à divers titres en ce compte rendu de vos travaux; qu'il me suffise d'indiquer, parmi ceux qui appartiennent plus particulièrement à cette catégorie, MM. Baradère, Jacquemont, de Blosseville, de la Renaudière, Lecoinge de Laveau, Manet, Marcel, David, Hersent, Leroux et Reynaud, Arthus-Bertrand, Audot, Coulier, Hellert, Fresnel, Huzard, de Pommeuse, Vialar, Morin, Boué, Roguet, Oudinot, Rey, de Montvéran, Roger....

Puis, arrivant aux documens et nouvelles géographiques qui nous sont transmis par la correspondance,

je me trouve encore en présence d'une longue série de noms propres tous dignes d'être mentionnés, mais dont le nombre me force à négliger tous ceux dont les rapports avec la Société de Géographie se sont reproduits sous d'autres formes, et qui, pour ce motif, ont déjà trouvé place dans les pages qui précèdent, sans qu'ils aient à craindre, au surplus, que votre mémoire soit infidèle à les suppléer chaque fois sur les listes où ils auraient droit de figurer de nouveau : je me borne donc à désigner ici MM. Maconochie, Chesney, Ainsworth, Wright, Rafn, Derfelden de Hinderstein, Reumont, Sakakini, Fabreguettes, Guys, Artyn-Effendi, Scheykh Refa'h, Bové, Pallegoix, Goudot, Partarrieu, Dufresne de Saint-Léon, Gay, Jubelin, Adam de Bauve, Corroy, Waldeck, Galindo, Gaimard, Désaugiers, Delessert.

Les communications orales qui ont procuré à nos séances leur plus puissant intérêt, viennent à leur tour me dicter une énumération nouvelle, soit que j'aie à vous citer les voyageurs qui vous ont entretenus de leurs pérégrinations, tels que MM. Burnes, Callier, Moerenhout, Lafond, Hönigberger, Grenville Temple, soit que je veuille rappeler ceux d'entre vous dont les rapports ou les lectures ont captivé l'attention de la Commission centrale, tels que MM. Eyriès, Jomard, Boblaye, Daussey, Roux de Rochelle, Warden, Desvergers, de la Roquette, Cailliaud, Dubuc. Je me garderais d'ajouter à cette liste un nom de plus, si l'indulgence avec laquelle vous avez tant de fois accueilli mon tribut personnel ne m'imposait le devoir d'en rendre aujourd'hui ce public témoignage.

Entre tant de personnes successivement proclamées devant vous, il en est, Messieurs, qui se font remarquer par leur absence même, car on était accoutumé à les

retrouver dans cette récapitulation annuelle des services rendus aux sciences géographiques : Alexandre Barbié du Bocage, l'un des plus jeunes d'entre nous, le vénérable Cadet de Metz, notre doyen d'âge, et Klaproth, tout brillant d'une célébrité européenne (si bien caractérisée par M. de la Renaudière), sont indistinctement descendus dans la tombe; je n'ai point à renouveler ici l'expression des regrets payés à leur mémoire par nous tous qui les avons connus et appréciés, mais le souvenir de leur perte ne pouvait manquer de se réveiller douloureusement, à cet appel où ils ne figurent plus.

C'est au moyen des sources variées d'information que je viens de passer en revue, que la Commission centrale peut tenir constamment à jour le grand livre des acquisitions de la Géographie; elle a néanmoins pensé qu'il y avait lieu de stimuler le zèle de nos correspondans étrangers, de rétablir sur tous les points la fréquence et l'activité des relations que les grandes préoccupations politiques de notre temps avaient pu ralentir ou interrompre; et déjà plusieurs d'entre eux nous ont annoncé l'envoi d'intéressans mémoires, la continuation d'importans travaux. La Société a jugé opportun aussi d'élargir le cadre de ces auxiliaires spéciaux, tout en exigeant une extrême réserve dans la distribution des douze places nouvellement créées, et en imposant la condition d'un délai de trois années au moins pour les remplir toutes: deux noms seulement ont été inscrits, à la faveur de cette disposition, sur le tableau de nos correspondans étrangers : sir John Barrow, qui occupe en Angleterre un rang si distingué parmi les voyageurs et parmi les géographes, et le capitaine de vaisseau Alexandre Macnochie, secrétaire de la Société Géographique de

Londres, ont été ainsi rattachés à nous par un lien plus intime; et nous pourrons, à l'échéance successive des termes fixés pour de nouveaux choix, décerner également une place parmi nous aux illustrations géographiques dont s'enorgueillit l'étranger.

Mais il est temps que de l'énumération des sources collectives ou individuelles qui versent leurs produits au centre commun où vous les recueillez avec un si constant intérêt, il est temps que nous passions à l'inventaire rapide des résultats dont elles ont, cette année, enrichi le domaine de la géographie.

C'est à la théorie générale des Sciences qu'il appartient de déterminer l'étendue de ce domaine, si vaste et si varié, dont les sciences connexes revendiquent parfois de notables parties. S'élevant à un point de vue si haut, que toutes les connaissances humaines lui apparussent à-la-fois comme les parties d'un système unique coordonnées entre elles dans une merveilleuse harmonie, M. Ampère a tenté de leur assigner une classification philosophique, de les grouper par familles à l'aide d'une puissante synthèse : et le profond savoir de l'illustre académicien donne à son œuvre une haute autorité. Mais les sciences géographiques peuvent-elles souscrire à un arrangement qui les scinde entre plusieurs groupes éloignés ? Tantôt, en effet, sous le nom de GÉOLOGIE dépouillé de sa spécialisation vulgaire pour être rendu à la généralité de sa signification radicale, on voit classées en un premier faisceau, d'abord la *géographie physique* avec toutes ses ramifications d'orographie, hydrographie, météorologie, magnétisme, habitat des êtres naturels, jusques et y compris la géognosie vulgaire; en second lieu, la *minéralogie* ou étude détaillée des élémens terrestres;

puis la *géonomie* ou recherche des lois qui président à la disposition relative de ces élémens, ce qui fait le sujet de la géologie vulgaire; et enfin la *théorie de la terre* ou explication de l'origine et des causes des variations subies ou à subir par notre globe : Tantôt, sous le nom d'ETHNOLOGIE, on trouve réunies dans un nouveau groupe l'*ethnographie*, la *toporistique*, la *géographie comparée* et l'*ethnogénie*, lesquelles considèrent tour-à-tour les races humaines sous les quatre aspects divers (autoptique, cryptoristique, troponomique et cryptologique) qui constituent l'argument fondamental de toute la classification; une coupure profonde sépare ces deux groupes entre le règne des sciences cosmologiques ou du monde matériel, et celui des sciences noologiques ou du monde intellectuel.

Evidemment la géographie ne saurait consentir à cet éparpillement de ses diverses parties; elle a un droit d'autant plus légitime à réclamer un cadre unique pour se produire, que la Terre qui lui sert de type dans son ensemble ne peut offrir ainsi qu'un seul tout à considérer : c'est cette vue d'ensemble qui forme le caractère constitutif de la géographie; là où ce caractère disparaît devant la spécialisation, là commence aussitôt le domaine d'une science distincte; et réciproquement.

Ainsi se trouvent comprises dans le cycle des sciences géographiques la *physique générale du globe*, qui considère dans leur ensemble les phénomènes dont l'observation abstraite appartient à la physique spéciale; la *géodésie*, qui emprunte à la géométrie ses méthodes pour les appliquer à la détermination des formes terrestres; la *géonomie*, qui étudie notre sphère sous l'empire des lois qui la meuvent dans l'espace et le temps, lois que la mécanique céleste a seule mission d'expliquer; de



même, les sciences naturelles cèdent à la géographie l'étude, en grandes masses corrélatives aux superficies qu'elles couvrent, des êtres naturels qu'elles seules ont attribution de considérer dans leur individualité : et c'est à ce titre que la *géologie* se sépare de la *minéralogie*, la *géographie des plantes* de la *botanique*, la *géographie des animaux* de la *zoologie* : l'*ethnographie* tout entière se détache pareillement de la *physiologie humaine* ; et enfin, l'histoire rentre elle-même dans notre domaine dès qu'elle considère les peuples et les évènements dans leur rapport avec le sol, ou lorsqu'elle prend soin de constater les progrès des sciences géographiques, nous fournissant ainsi tour-à-tour la *géographie historique* et l'*histoire de la géographie* : le savant docteur Ritter a inséré, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, un éloquent plaidoyer en faveur de l'importance à donner à l'élément historique dans la géographie.

Passons rapidement en revue ce que l'année qui vient de s'écouler nous a procuré de documens à classer dans chacune des subdivisions que je viens d'indiquer.

Les travaux de Fourier et de Laplace sur la chaleur de la terre ont été résumés pour les gens du monde, avec un bonheur d'expression remarquable, par M. Emile Littré, dans un de nos recueils périodiques : il serait à désirer que toutes les grandes questions de la science fussent ainsi exposées sous ces formes attrayantes de langage qui en introduiraient la connaissance dans la circulation commune.

M. Poisson a lu à l'Académie des sciences une note sur les inégalités diurnes et annuelles de la température du globe correspondantes à celles de la chaleur solaire. Des observations se collectent de toutes parts à l'effet

de déterminer les températures moyennes comparées de l'air, du sol et des mers, à diverses profondeurs et sous divers climats ; on peut mentionner plus spécialement celles de M. de Humboldt dans la Baltique, de M. Phillips dans des mines de charbon de terre profondes d'environ 1,450 pieds, celles de M. Rudberg en Suède, de M. Herschell au Cap de Bonne - Esperance, de M. Sykes dans l'Inde, etc. Le professeur Schœn, de Wurzburg, s'est occupé de vérifier la loi du décroissement des températures moyennes corrélativement à l'élévation progressive des latitudes, à la différence des longitudes, et à l'accroissement des altitudes : cette dernière coordonnée lui a offert une constante de 1°,2 par cent toises. Des observations météorologiques horaires faites à Salzuffen, par le docteur Brandes, ont fourni tout nouvellement à M. Arago l'occasion de constater ce principe, déjà entrevu par M. de Humboldt, que les températures moyennes diurnes sont obtenues avec une exactitude presque complète au moyen de deux observations prises à douze heures de distance, surtout à huit heures du matin et huit heures du soir ; l'illustre académicien a pareillement eu occasion de remarquer la justesse des idées précédemment énoncées par le célèbre voyageur, quant à la plus grande élévation de température sur les côtes occidentales des continens que sur leurs côtes orientales, et quant à l'infériorité de température de l'hémisphère austral, même à des distances de l'équateur moindres que celles qui avaient jusqu'alors été comparées. L'application faite par MM. Becquerel et Peltier des couples thermo-électriques à la détermination des températures de milieux fort éloignés offre une précieuse ressource pour l'exploration des températures sous-marines, que M. Becquerel

a trouvé ainsi le moyen d'observer jusqu'à une profondeur de mille pieds.

Le même procédé est d'ailleurs fécond en applications météorologiques, et M. Peltier l'a employé à étudier les variations relatives d'électricité entre l'atmosphère et le sol.

Je ne saurais avoir la prétention de vous signaler tous les travaux remarquables qui se rattachent à la physique générale du globe ; mais je dois constater ici que, de toutes parts des efforts sont dirigés vers le perfectionnement de cette branche importante de la science : les observations se multiplient et les théories s'améliorent. M. Davies a entretenu la Société royale de Londres de recherches géométriques sur le magnétisme terrestre ; M. Morlet a continué d'exposer ici à l'Académie des Sciences le résultat de ses méditations sur le même sujet ; et à Königsberg, le professeur Moser a tenté de déterminer les équations de l'inclinaison et de l'intensité en fonction de la latitude magnétique et de la température. Notre confrère, M. Duperrey, donnant suite à ses travaux sur la disposition des lignes magnétiques à la surface de la terre, a construit la carte des méridiens ou lignes de déclinaison moyenne, en employant les observations directes de variation, toujours plus aisées et conséquemment plus sûres que celles d'intensité ; cette carte, gravée au Dépôt de la marine, est destinée à une publication prochaine. Pendant que la convergence des méridiens y signale l'emplacement approximatif du pôle magnétique sud, M. Rudge s'est livré, devant la Société royale de Londres, à des investigations sur la position conjecturale de ce point d'après les phénomènes remarqués en 1642 et 1643, par Abel Tasman, dans l'Océan austral, et il en conclut une détermination

qui le placerait dans le sud-est de Madagascar, vers le 43° degré de latitude. Mais M. Hansteen a pensé que la disposition des lignes magnétiques soit d'intensité, soit d'inclinaison, soit de variation, ne pouvait être bien expliquée que par l'existence de deux axes magnétiques d'inégale puissance, ayant dès-lors quatre pôles correspondant deux à deux; il place ceux du nord, le plus fort à l'emplacement vérifié par le capitaine James Ross, l'autre au nord de la Sibérie, en un point, qu'il est allé vérifier lui-même; dit-on, avec un plein succès; quant aux pôles méridionaux, il suppose l'un au sud de l'Australie, l'autre au S. S. E. de la Nouvelle-Zélande : le capitaine Beechey paraît avoir mission d'effectuer prochainement en ces parages des vérifications précises à cet égard. L'expédition de la corvette française *la Bonite*, occasionnée par quelques mutations parmi nos agens consulaires d'outre-mer, sera aussi mise à profit dans l'intérêt des observations magnétiques et autres, dont le soin est confié à M. Darondeau, l'un de nos ingénieurs hydrographes; l'embarquement d'un officier de ce corps distingué est toujours une bonne fortune pour la science, car elle compte alors sur une précision de résultats que les hommes spéciaux peuvent seuls atteindre.

Les marées continuent de faire le sujet d'observations suivies : on a senti l'indispensable nécessité d'en asseoir la théorie sur une masse imposante de faits observés et comparables : la France, l'Angleterre, la Belgique, se sont associées pour recueillir les observations d'après un système uniforme. La direction du flot pendant les marées avait fait l'objet d'études spéciales de la part de M. Whewell; M. Monnier, ingénieur hydrographe de la marine française, a traité le même sujet dans un mémoire favorablement accueilli par l'Académie des Scien-

ces ; la Société géographique de Londres a publié une petite carte des Iles-Vierges, où M. Schomburgek a représenté à l'œil la direction de ces courans de flux et reflux. De même que la mer, l'atmosphère est soumise à des fluctuations périodiques, et M. Sykes s'est livré, dans l'Inde, à des observations suivies de ce phénomène au temps de la mousson.

La géographie mathématique a sa part de travaux parmi ceux de l'année qui s'achève. M. Francoeur a résumé dans un seul volume in-8°, sous le titre de *Géodésie*, les traités de *Topographie* et de *Géodésie* de notre confrère M. Puissant, auxquels il a ajouté une section spéciale pour la navigation ; aux garanties que présentaient ses guides et son propre savoir, le docte professeur en a voulu joindre une nouvelle, et il a proclamé lui-même tout ce qu'il doit à l'amitié et à l'expérience de notre confrère M. Cerabœuf, à qui il avait demandé une révision générale de son livre. M. Robson, en Angleterre, a rendu service aux hydrographes en publiant un traité des relèvemens nautiques : il y a sujet à quelque surprise de voir que la France, qui sert de modèle au monde entier par la supériorité des travaux hydrographiques dont elle a perfectionné les méthodes, n'ait encore produit aucun manuel où ces méthodes se trouvent condensées en un corps de doctrine.

Les instrumens d'observation ne peuvent être oubliés dans l'inventaire des progrès auxquels ils sont destinés à contribuer d'une manière si directe : diverses améliorations du télescope ont été essayées en Angleterre, et M. Sheepshanks a montré à la Société astronomique de Londres un instrument de cette nature, applicable avec un égal avantage aux observations géonomiques et aux relèvemens géodésiques ; à Stuttgart, le pro-

fesseur Marx, de Braunschweig, avait présenté à la réunion des naturalistes allemands une lunette achromatique d'un grand effet, pour l'objectif de laquelle avait été employée la créosote ; à Dublin M. Grobe est parvenu à construire avec une grande économie des télescopes à réflexion de la plus forte dimension ; à Edinburgh, M. Adam a entretenu l'Association britannique d'un sextant-télescope, muni d'un niveau à bulle d'air fixé au tube de l'oculaire, et procurant directement les angles de hauteur sans le secours de l'horizon soit réel soit artificiel ; d'un autre côté le lieutenant de vaisseau Becher aurait, dit-on, réussi à construire un horizon artificiel susceptible d'être employé en mer, et dont l'expérience aurait confirmé le commode usage. Pour la mesure des variations de pression atmosphérique, M. Adie d'Edinburgh a construit un nouveau sympiesomètre ou baromètre à air comprimé, dont les dimensions réduites promettent un instrument beaucoup moins embarrassant pour les voyageurs que celui de Toricelli, lorsque des améliorations ultérieures lui auront procuré une solidité plus grande ; et dans l'Inde le lieutenant colonel Sykes a employé avec avantage le thermomètre ordinaire à la mesure des hauteurs, ce qui fournit un nouveau moyen de suppléer au baromètre dans les observations hypsométriques qui n'exigent point une exactitude rigoureuse.

De même que les comptes rendus de nos doctes confrères, MM. Boué et Boblaye nous ont offert, pour l'année passée, un résumé fidèle des progrès de la Géologie, cultivée maintenant avec tant d'ardeur dans tout le monde savant ; de même nous avons, pour cette année, le dernier rapport fait à la Société géologique de Paris, par le capitaine d'état-major Rozet. Je



mentionnerai, en outre, comme digne d'une attention spéciale, la vérification faite sur l'orographie et la géognosie comparées de Wurtemberg, par M. Schwarz, de Botenheim, que les formes du terrain sont constamment corrélatives à leur constitution géognostique, ce qui fournit une nouvelle preuve d'une vérité déjà aperçue et signalée, l'inséparable liaison des études orographiques et géognostiques; elle ressortira plus nette encore sans doute du beau monument que nos ingénieurs des mines s'occupent d'élever à la géologie sous la direction de MM. Brochant de Villiers et Élie de Beaumont, la grande *carte géognostique de la France*. J'indiquerai aussi un travail communiqué à la réunion de Stuttgard par le professeur Zeune, de Berlin, sur le sol formant le fond des mers en général et des mers d'Europe en particulier. Enfin, je ne dois point oublier que M. Fairholme nous a fait envoi d'un mémoire sur les *positions géologiques en vérification directe de la chronologie de la Bible*.

Quelques publications de flores locales continuent d'ajouter de nouveaux matériaux à ceux dont la géographie doit tenir note comme élémens à faire entrer dans le tableau comparé des richesses végétatives qui caractérisent les différentes régions terrestres.

Les faunes sont dans le même cas; mais cette année a vu paraître un ouvrage qui nous intéresse d'une manière plus immédiate : c'est la *Géographie des animaux* publiée à Londres par M. Swainson, et dans laquelle l'auteur fait vivement ressortir une corrélation primordiale et ineffaçable des espèces animales, y compris l'homme lui-même, avec les parties du globe où elles sont cantonnées.

Avec cette géographie phytologique et zoologique

se trouve intimement liée celle qu'on pourrait appeler géographie palæontologique, traitant de la distribution des végétaux et animaux fossiles dans les strates de l'écorce terrestre où ils sont enfouis : de nombreuses descriptions locales se publient en Russie, en Allemagne, en Angleterre, mais surtout en Belgique, où les provinces d'Anvers, de Liège et de Luxembourg possèdent déjà des chorographies de ce genre : il est remarquable que les cavernes de la province de Liège ont présenté au docteur Schmerling, parmi des ossemens appartenant à des espèces éteintes, des ossemens humains, à l'état fossile comme les premiers, notamment un crâne bien conservé, dont les formes s'éloignent du type européen, et accusent une civilisation peu avancée : et ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que M. Pentland a signalé à l'Association britannique, comme existant dans des tombeaux antiques au milieu des Andes péruviennes et boliviennes, des squelettes appartenant à une race autre que celle des habitans actuels du pays, et dont le crâne affecte précisément les formes décrites par M. Schmerling d'après le crâne fossile de la caverne d'Engis.

C'est aux études palæontologiques qu'est due la théorie rationnelle des révolutions physiques qui ont successivement changé la face de la terre : notre association s'enorgueillit d'avoir compté parmi ses fondateurs le savant illustre qui a jeté les bases de cette science nouvelle. Les Anglais viennent de traduire le petit volume où le docteur Bertrand avait exposé avec une élégante clarté les grands traits de ces époques primordiales du globe reconstituées par le génie de Cuvier ; et M. Émile Littré a inséré, dans une de nos revues mensuelles, un résumé plein, élégant et concis, destiné à

populariser ces grands résultats de la science, trop ignorés du vulgaire.

Des révolutions empreintes sur le sol, passons à celles dont la mémoire des hommes a conservé le souvenir : c'est le domaine de la géographie historique. M. Roux de Rochelle vous a communiqué, à diverses reprises, de nouveaux fragmens de ses intéressantes études sur les phases géographiques qu'ont successivement présentées, dans les temps anciens, les pays voisins de la Méditerranée; M. Ansart continue la publication de son édition révisée de l'atlas de Kruse; M. Desvergers vous a lu une notice sur les anciennes divisions géographiques de la Sicile; M. Callier, que j'aurai à citer encore, vous a signalé, avec toute l'autorité d'une exploration personnelle des lieux, les correspondances que la géographie historique peut revendiquer dans la topographie actuelle de la Syrie et de l'Anatolie; vous avez reçu de M. de Hammer et de M. Charles Guys des observations intéressantes à ce sujet, et votre sollicitude accompagne M. Texier dans les investigations archéologiques qu'il poursuit en Asie-Mineure; enfin la *Correspondance d'Orient* de MM. Michaud et Poujoulat résume complètement toute la géographie des croisades. M. Quatremère a inséré dans le *Journal asiatique* un curieux mémoire sur les Nabathéens, où la géographie historique trouvera des lumières à s'approprier. Dans un mémoire lu à la Société géographique de Londres, M. Bird s'est livré à des rapprochemens entre la géographie ancienne et l'état moderne de la côte méridionale d'Arabie et du littoral de la Mer-Rouge. M. Dureau de la Malle vient de publier un volume de recherches sur la topographie de Carthage, avec de curieuses annotations de M. Dugate, qui a fait de cette partie du sol africain

une étude si consciencieuse et si complète ; un autre volume, publié par le Département de la guerre, a été rédigé par M. de la Malle au nom de la commission spéciale de l'Institut chargée de faire des recherches sur la géographie ancienne des pays correspondans à la régence d'Alger, et sur la colonisation de cette contrée par les Romains : c'est un précieux relevé de toutes les indications éparses dans les auteurs anciens sur la géographie de cette région, et quelques correspondances contestables n'ôtent rien de sa valeur à cet important travail. Nous espérons que cette année verrait s'achever l'édition tant attendue des itinéraires et périples anciens, préparée par M. de Fortia avec le concours de MM. Hase et Guérard ; la carte en neuf feuilles rédigée par notre confrère M. Lapie, pour accompagner ces textes, est maintenant terminée. Et si nous tournons les yeux vers des résultats ultérieurs, nous trouvons encore à annoter les promesses de M. Guys pour une exploration archéologique de la Macédoine, plus complète que celle de Cousinéry ; et les travaux de M. Poullain de Bossay sur les contrées que Carthage réunissait sous son sceptre au temps de sa splendeur.

Quant à l'histoire de la géographie, elle s'enrichit d'une œuvre remarquable dont vous accueillez avec un vif empressement les livraisons successives : le nom de M. de Humboldt est sur vos lèvres, et je n'ai pas besoin de vous citer son *Examen critique de la géographie ancienne du Nouveau-Monde*. M. de Santarem a traité, dans une lettre à M. de Navarrette, la question des titres d'Améric Vespuce à imposer son nom au continent qui le porte encore aujourd'hui. Nous annoterions ici avec joie, si elle ne nous paraissait malheureusement apocryphe, la nouvelle de la découverte qui aurait été faite

à Trèves de la première feuille, réputée perdue, de la fameuse table peutingérienne. Et doit-on ajouter plus de foi à la découverte annoncée d'une traduction grecque des Antiquités phéniciennes de Sanchoniaton, dont le manuscrit aurait été retrouvé à Lisbonne? Honnis soient ceux dont la légèreté se jouerait ainsi des honorables sollicitudes des amis de la science !

La géographie moderne doit maintenant nous occuper tout entiers, et je commencerai par les atlas généraux. M. Ansart nous a remis une nouvelle édition de celui qu'il a rédigé pour l'instruction élémentaire; M. Bégat continue de donner ses soins et la garantie d'un nom connu dans la science, à une collection de bonnes cartes à grande échelle, consacrées à la même destination; M. Lapie a annoncé, de son côté, une édition nouvelle de son grand atlas, et M. Picquet, devenu propriétaire de celui de Brué, s'occupe avec un soin particulier d'y faire des améliorations qui le rendront et plus exact encore et plus complet. M. Cassella a mis sous vos yeux les premières feuilles d'un nouvel atlas qu'on peut considérer comme une édition italienne, bien que non servile, de celui de Brué. M. Joseph Arrowsmith vient d'en publier un à Londres, d'une grande beauté.

M. Denaix a repris ses publications de géographie méthodique et comparative, successivement consacrées à des études sur le globe, sur l'Europe, sur la France, sur les environs de Paris, de manière à conduire par échelons des considérations les plus générales à la théorie spéciale du terrain; à son bel atlas physique, politique et historique de l'Europe, l'auteur fait succéder aujourd'hui un atlas de la France rédigé dans le même système, et dont la première livraison est sous vos

yeux ; la partie la plus importante du travail de notre savant confrère, le texte destiné à exposer la doctrine dont il fait la base de tout enseignement géographique, ne tardera point à être mis au jour, et le premier volume, comprenant la Géographie générale, est près d'être terminé.

L'*Erdkunde* de Ritter se produit sous d'autres auspices : ce n'est point un livre d'enseignement, mais de méditation et de philosophie ; c'est une œuvre littéraire, critique, raisonnée plus encore que descriptive, étalant tous les trésors de la plus vaste érudition ; le vœu que nous émettions ici, l'année dernière, de voir la France dotée d'une bonne traduction de cet important ouvrage, ce vœu est rempli : MM. Buret et Desor ont entrepris de mettre ce beau livre à notre portée, et deux volumes déjà sont devant vous ; le troisième, presque achevé, complétera prochainement l'Afrique, et pourra être enrichi des améliorations que l'auteur aura insérées dans sa troisième édition, qui est sous presse à Berlin. Le savant professeur vient de publier en même temps son quatrième volume de l'Asie, comprenant l'Inde.

L'*univers pittoresque*, édité par M. Firmin Didot, doit être compté parmi les ouvrages généraux de géographie ; la science gagne beaucoup en popularité par l'émission de tels livres ; entre les parties terminées qui ont paru cet année, vous avez distingué l'Abyssinie, rédigée avec beaucoup de soin et de talent par notre confrère M. Noël Desvergers ; plusieurs d'entre vous prêtent, au surplus, à cette utile entreprise, le secours de leur nom et d'une collaboration effective.

MM. Leroux et Reynaud vous ont adressé le second volume, presque achevé, de l'*Encyclopédie nouvelle* qui



se redige sous leur direction, et qui fait une large part a la géographie.

M. Albert Montémont poursuit avec une étonnante activité la publication de sa *Bibliothèque universelle des Voyages* : quatorze volumes ont été livrés dans l'année! sous trois mois, les quarante-cinq volumes de cette collection auront vu le jour, ainsi que l'atlas qui doit les accompagner.

Il est temps que, voyageur à mon tour, je parcoure les continens et les îles pour vous signaler les conquêtes que la géographie a faites cette année sur les uns et les autres.

Notre Europe, si vieille pour nous, ne peut nous offrir de ces nouveautés inattendues qui piquent si vivement la curiosité : noterai-je la Géographie militaire en tableaux du lieutenant-colonel allemand de Rudtorffen, l'Italie du général Oudinot, la Vendée militaire du commandant Roguet : on sent que l'art militaire y domine la géographie. Vous ferai-je l'énumération de toutes les publications pittoresque détachées qui font passer sous nos yeux l'Écosse, la Suisse, ou l'Italie? ou bien, préférant les topographies spéciales, vous rappellerai-je *Londres* de M. Montémont, ou *Moscou* de M. Lecoq, ou *Lavan*, ou *Rome* de sir William Gell, ou *Constantinople* de M. Auldjo? Je me bornerai en définitive à vous désigner quelques volumes que divers motifs recommandent plus particulièrement à votre intérêt; tel est l'ouvrage consciencieux et si plein de curieux détails sur la Russie, la Pologne et la Finlande, par M. Schnitzler; tels encore le Dictionnaire géographique de la Pologne par M. Ślowaczinski, celui de la province belge de Limbourg par M. Vander-Maelen, la *Ligurie maritime* de M. Bertolotti, le *Tour en Sicile* de M. Gonzalvo

de Nervo. Je ne saurais oublier non plus le voyage en Islande de M. John Barrow junior, d'autant plus intéressant pour nous, que notre attention a été rappelée sur l'Islande par l'exploration qu'a récemment faite dans cette île notre confrère M. Gaimard, qui nous en a promis un compte détaillé.

Quant aux publications cartographiques, l'envoi que vous a fait M. le lieutenant Papen, des premières feuilles de sa grande carte de Hanovre, réclame ici une mention toute spéciale de cette œuvre remarquable. Les opérations géodésiques extérieures de nos officiers d'état-major, auxquels nous devons déjà un si beau travail sur la Morée, se sont continuées cette année, sous les ordres du capitaine Petiet, sur l'Attique, la Livadie et Négrepont. Quant à la grande carte de France, dix nouvelles feuilles ont porté le nombre des levés à soixante-sept; et en ce qui concerne la gravure, outre les vingt-quatre déjà parues, vingt-huit feuilles sont en train, dont douze seront achevées et publiées avant la fin de l'année. On s'occupe en même temps, au Dépôt de la Guerre, de terminer de grandes cartes de l'ancienne province de Guyenne, des anciens départemens réunis, de la Bavière, et de la Silésie. Nos ingénieurs hydrographes poursuivent de leur côté, sous les ordres de M. Beautemps-Beaupré, le relèvement hydrographique des côtes de la Manche; et les graveurs du Dépôt de la Marine sont aussi occupés à diverses cartes destinées à remplacer celles qui ont vieilli : c'est peut-être ici le lieu de dire combien, pour la plupart, sont injustes les plaintes trop fréquemment élevées par les navigateurs commerçans contre l'inexactitude prétendue de nos cartes marines : certes, avec le seul planisphère d'une feuille unique, rédigé au Dépôt par M. Gressier,

le baleinier américain qui vient d'imposer si étourdiment le nom de *Wolf* à une île oubliée sur ses routiers, n'aurait point ignoré que l'île *Clarence* gît précisément à l'endroit où ses observations géonomiques placent sa prétendue découverte, si rapidement proclamée par tous nos journaux.

Abordons en Afrique, champ immense qu'affectionne l'ardeur des découvertes, et qu'entament à peine les explorations les plus étendues. Comme l'année dernière, je prends terre à Alger : tous les yeux sont fixés en ce moment sur cette province conquise, où l'héritier du trône est allé encourager de sa présence et consolider de son épée le développement de l'entreprise coloniale à laquelle semble attachée désormais la cause de la civilisation. MM. Bérard et Dortet de Tesson viennent de terminer leurs cartes des côtes algériennes, dont la gravure se poursuit avec activité; et dans l'intérieur, les capitaines d'état-major Saint-Hypolite, Delcambre et Bernier de Maligny, continuent, suivant les temps et les lieux, des levés topographiques, des reconnaissances militaires, ou un simple collectement d'informations, qui viennent s'encadrer d'une manière plus ou moins assurée sur la carte générale qui se prépare au Dépôt de la Guerre; nous avons vu une carte de la province d'Oran entre Ma'skarah et la mer, rédigée sur les lieux par M. Saint-Hypolite, et lithographiée récemment à Alger pour le service de l'armée.

Le major sir Grenville Temple, après avoir visité Alger et Bone, est allé faire dans le Beylik de Tunis une excursion du plus haut intérêt, qui sera encore mieux appréciée quand il aura remplacé, par la carte détaillée qu'il nous a annoncé avoir levée sur les lieux, l'imparfaite esquisse qui accompagne sa relation. A Tu-

nis aussi se trouve le professeur badois Hanneger, qui a recueilli dans la Régence les matériaux d'un ouvrage statistique et descriptif très considérable ; mais ce qui mérite à ce zélé voyageur une attention toute particulière, c'est la résolution hardie d'effectuer prochainement la traversée complète de l'Afrique suivant son plus grand axe, entre 'Tunis et le cap de Bonne-Espérance.

Le gouvernement français se dispose à faire continuer depuis les îles des Gja'faryn jusqu'au Cap Spartel, le relèvement hydrographique de la côte septentrionale, pour laquelle nous n'avions, en cette partie, que le travail douteusement exact de Tofiño. De son côté l'amirauté anglaise s'occupe activement de publier la côte occidentale depuis le cap Spartel jusqu'au cap Blanc, y compris les quatre îles de Lanzarota, Canaria, Alegranza et Fuerteventura, relevées avec un grand détail par le lieutenant de vaisseau Arlett.

Il est à regretter que Ténériffe ne soit point comprise dans ce beau travail : un canevas satisfaisant a manqué à M. Berthelot pour asseoir les levés de détail qu'il a soigneusement recueillis sur les lieux ; et en voulant éviter quelques imperfections qui lui étaient apparues dans les tracés de Borda et de M. Léopold de Buch, il a malheureusement accordé trop de confiance aux délinéations défectueuses conservées aux archives hydrographiques de cette île ; mais l'inexactitude d'une carte, qui d'ailleurs n'est qu'accessoire dans l'ouvrage, et peut dans tous les cas être remplacée, n'ôtera rien de son prix à l'*histoire naturelle des Canaries* qu'ont entreprise MM. Berthelot et Webb.

L'amirauté anglaise possède depuis quatre ans les relèvemens du capitaine Belcher, destinés à remplir la

lacune laissée par les travaux d'Owen et de Boteler entre les Bisagots et les îles de Loss ; espérons que cette partie sera également bientôt mise au jour.

Une publication qui se prépare encore à l'*Hydrographical office* de Londres , et qui ne peut manquer d'exciter le plus vif intérêt , c'est la reconnaissance hydrographique, exécutée par le lieutenant de vaisseau Allen, du cours inférieur du Niger, avec une partie du Tchad-dah, et de nombreuses vues du grand fleuve ainsi que de ses bords. Une nouvelle expédition commerciale est d'ailleurs partie, dit-on, de Greenock, pour continuer les tentatives d'exploration intérieure qui ont coûté la vie à Richard Lander.

L'Amérique, de son côté, envoie ses missionnaires élever des établissemens nouveaux sur la plage africaine, et M. Warden vous a rendu compte de la fondation récente, par la Société coloniale de Pensylvanie, d'une ville nouvelle au Grand-Bassa, vers le milieu de la côte de Libéria qui s'étend aujourd'hui depuis le cap Monte jusqu'à celui des Palmes.

Sur l'Afrique australe, la presse anglaise nous a fourni les livres de Moodie et de Steedman, intéressans tous deux, mais surtout le dernier, qui est accompagné d'une carte rédigée à Londres sur les matériaux rassemblés au *Colonial office*. Nous avons aussi une carte de cette contrée dressée sur les lieux par le missionnaire français Lemue. On peut se promettre, des explorations du docteur Smith et du capitaine Alexander, des améliorations notables à la géographie, si imparfaite, de cette région. Mais les journaux de Londres annoncent un projet de voyage d'une importance bien supérieure, puisqu'il ne s'agit de rien moins que d'effectuer la traversée entière de l'Afrique, entre le cap de Bonne-

Espérance et la Méditerranée, par Lattakou et le lac Tchéad, faisant ainsi du Sud au Nord la route que le professeur Hanneger annonce vouloir suivre du Nord au Sud en partant de Tunis; une souscription est ouverte pour cet objet sous le patronage de plusieurs hauts barons de la Grande-Bretagne.

Le récit des navigations du capitaine Boteler à la côte orientale du même continent, est une simple contre-preuve du livre que le capitaine Owen avait publié l'année précédente sur le même sujet. Nous attendons sur cette région les lumières nouvelles que M. Goudot nous a promis de recueillir en conformité des instructions qu'il nous a demandées.

Nous voici arrivés à Socotra, nouvelle acquisition de l'Angleterre, qui y a établi un dépôt de charbon pour le service de la navigation à la vapeur entre Soueys et Bombay: le lieutenant de vaisseau Wellsted, qui avait concouru en 1833 au relèvement exécuté sous les ordres du lieutenant Haines, a fourni à la Société asiatique de Calcuta, ainsi qu'à la Société géographique de Londres, un mémoire fort étendu sur cette île et sur sa population.

M. Hoskins a récemment donné, en un beau volume in-4°, ses voyages en Ethiopie au-dessus de la seconde cataracte du Nil, avec de nombreuses planches représentant les ruines des monumens les plus remarquables de l'ancien empire de Méroé; mais loin de faire oublier les dessins qu'en avait déjà publiés notre confrère M. Cailliaud, ils servent à mieux faire ressortir la scrupuleuse exactitude du voyageur français.

Entrons en Asie, et nous trouverons les contrées que borde la Méditerranée sillonnées par les nombreuses



lignes de route de nos compatriotes MM. Léon de Laborde, Callier, Texier ; le premier a publié la relation de son voyage avec un luxe qui restreint dans un très petit cercle de personnes la circulation de ce monument des arts graphiques ; mais il n'a ainsi donné que la fleur de son travail ; une autre partie, plus nourrie de faits et d'observations scientifiques , doit être publiée sous une forme plus modeste et plus commode ; M. Callier s'occupe avec beaucoup d'assiduité de la construction à grand point, des cartes dont il a recueilli les matériaux ; vous avez vu, messieurs, les levés originaux qu'il a rapportés, et qui doivent s'encadrer dans un canevas où de nombreux repères ont été fixés par des observations géonomiques ; vous connaissez aussi l'ensemble des lignes parcourues par notre zélé confrère depuis l'Égypte jusqu'à Constantinople, et quel haut intérêt doit présenter le tracé détaillé de tant de routes soigneusement relevées par un homme du métier ; plusieurs d'entre vous sont allés voir les feuilles de la Syrie déjà terminées, et ont pu suivre sur un dessin consciencieux tous les mouvemens du terrain exploré : je ne suis que votre interprète en exprimant ici le vœu que ce beau travail soit mené à complète fin, et qu'il fasse l'objet d'une publication spéciale, à laquelle la géographie est vivement intéressée. Quant à M. Texier il est encore sur un champ où il recueille les moissons les plus riches, et nos vœux l'accompagnent partout où il promène ses investigations. Un autre voyageur français, notre confrère M. de Cadalvène, est aussi allé visiter en antiquaire l'Égypte, la Nubie, la Syrie et l'Asie-Mineure ; l'impression de sa relation est déjà fort avancée, et nous ne pouvons tarder à en jouir. M. Vère Monro a, de son côté, imprimé à Londres sa *promenade d'été d'Alep à*

*Constantinople*, dont le titre n'annonce point des prétentions que le livre n'aurait pas tenues.

MM. Chesney et Ainsworth, long-temps retardés dans leur expédition sur l'*Euphrate* par des embarras politiques, viennent enfin, dit-on, d'obtenir les firmans nécessaires pour l'exécution de leur entreprise, et il y a lieu d'espérer que les instructions que, sur leur demande, vous leur avez adressées, nous procureront la solution de divers problèmes géographiques. Je ne mentionnerai guère que pour ordre les *quelques considérations sur l'état politique des pays situés entre la Perse et l'Inde*, tout récemment publiées à Londres par M. Edouard Stirling : ce sont des questions de guerre ou de paix plutôt que de géographie ; nous avons, sur ces pays la relation de Burnes, dont la traduction, par M. Eyriès, a vu le jour cette année ; aux détails que son livre et lui-même nous avaient donnés, à ceux que le général Allard a rapportés, sont venus se joindre ceux que vous avez recueillis de la bouche du docteur Hœnighberger ; l'*Asiatic Journal* nous fournit, d'autre part, une relation du voyage de Moorcroft dans cette région. La publication des matériaux amassés dans l'Inde par Victor Jacquemont a été entreprise par les soins de sa famille : c'est un monument qu'on élève à-la-fois à la mémoire du voyageur et aux sciences qu'il a si bien servies. M. Pallegoix nous a fait parvenir de Siam une notice du Laos, rédigée sur les lieux. M. Siebold est venu au milieu de nous, et nous a entretenus de sa longue résidence au Japon : MM. Eyriès et Landresse nous ont promis une traduction du voyage du savant hollandais ; ses compatriotes, MM. Fischer et Maylan ont déjà publié sur le même pays d'intéressantes esquisses, mais on a lieu d'attendre du docteur Siebold un ouvrage beau-

coup plus nourri, grâce à la multiplicité et à la richesse des matériaux qu'il a recueillis : la géographie y trouvera, au jugement du savant amiral de Krusenstern, des documens d'une haute valeur pour remplir certaines lacunes de nos meilleures cartes.

Du continent gagnons les îles : le capitaine Lafond nous a, dans ses communications successives, conduits avec lui aux Philippines et aux îles Soulou ; Bornéo a été visité en 1834 par M. Georges Earl, qui a communiqué à la Société asiatique de Londres un compte-rendu de son voyage ; la même Société a récemment inséré dans son *Journal* une note qui lui avait été adressée dès 1833 par M. le capitaine James Low, sur la race des Battas de Sumatra.

Dans la grande terre d'Australie, la colonie anglaise de la rivière des Cygnes prend une grande consistance ; dès 1833, le gouverneur James Stirling avait publié un volume accompagné d'une carte des explorations faites autour de l'établissement jusqu'à des distances considérables ; son successeur, le capitaine Chidley Irwin, vient de publier à son tour un *état et situation de l'Australie occidentale*.

Le révérend William Yate a tout récemment mis au jour une relation de la Nouvelle-Zélande, où la Société des Missions anglicanes de Londres a formé un établissement très florissant qu'elle vient de doter d'une imprimerie.

En continuant notre course à travers l'Océan pour gagner l'Amérique, nous croisons la route suivie par *la Favorite* dont le voyage, écrit avec autant de goût que d'esprit, a maintenant complètement paru et se fait lire avec empressement ; puis la route de la frégate américaine *Potomac*, qui a parcouru ces mers de 1831 à 1834

sous les ordres du commodore Downes, et dont le voyage, rédigé par M. Reynolds, vient d'être publié à New-York; et encore la route du vaisseau prussien *la Princesse Louise*, commandé par le capitaine Wendt, qui avait à son bord le docteur Mayen, historien de l'expédition, dont l'œuvre a paru à Berlin en deux volumes in-4°. Je ne saurais non plus passer sous silence les intéressantes communications orales que vous avez reçues de M. Mørenhout, ni le livre de M. Dunmore Lang sur la diffusion de la population polynésienne, ni surtout la carte de l'Océanie que prépare depuis plusieurs années M. Derfelden de Hinderstein. Et puis-je oublier encore ce Voyage pittoresque autour du Monde tout près d'être terminé, ce voyage imaginaire qui n'a rien que de vrai et qui porte sur son titre pour garantie le nom de d'Urville; livre de fiction que la science elle-même avoue et recommande, parce qu'en la présentant sous de pittoresques dehors il contribue à la faire aimer.

Maintenant j'arrive dans l'Amérique méridionale, et le nom de M. d'Orbigny s'offre à son tour en garantie d'un Voyage pittoresque dans ce continent; puissent toujours les publications de cette nature avoir de telles cautions. A côté du voyage feint nous avons aussi le voyage réel de M. d'Orbigny, dont les livraisons viennent successivement prendre place dans vos collections : c'est un beau récit d'un beau voyage. Je mentionnerai aussi particulièrement celui d'Edouard Poeppig au Chili, au Pérou et au fleuve des Amazones, de 1827 à 1832, lequel a été imprimé à Leipzig en deux volumes in-4°. La Société géographique de Londres a inséré dans son *Journal* un intéressant mémoire de M. Pentland sur l'aspect général et la disposition physique des Andes Boliviennes, ainsi que sur la limite inférieure des neiges perpétuelles sur

ces montagnes entre 15 et 20° de latitude méridionale ; puis la traduction de documens espagnols relatifs à la navigation des affluens de la rive droite de l'Amazone. Avant de m'abandonner au courant du grand fleuve, je jette un regard encore sur la côte occidentale, pour annoter la venue prochaine du capitaine Becchey, qui fera le relèvement hydrographique de cette côte depuis le point où l'a laissé King. Je porte ensuite les yeux vers la Guiane, et je me hâte de vous citer les noms d'Adam de Bauve qui, après avoir traversé de l'Oyapock à l'Amazone, est revenu par le rio Branco et l'Essequebo à Demerari; de M. Leprieur qui, muni d'instrumens d'observation, va tenter de refaire une route semblable avec plus de profit pour la géographie ; de Schomburgk qui se prépare à l'exploration de la Guiane anglaise, sous les auspices de la Société géographique de Londres ; et du docteur Hancock, qui vient de publier une brochure sur le climat, le sol et les productions de cette contrée.

Les antiquités de l'Amérique centrale ont été le sujet d'intéressantes communications de la part de MM. Galindo et Waldek.

Avant de passer dans l'Amérique du Nord , je ne dois point oublier Cuba, d'où M. Francis Lavallée vient de nous faire parvenir une notice manuscrite fort étendue sur cette île importante ; le nom de M. David, consul de France à Santiago, se lie pour nous à-la-fois à cette île et aux côtes voisines, dont nous lui devons divers plans.

M. Rafinesque nous a fait parvenir de Philadelphie une analyse sommaire de divers voyages faits, de 1824 à 1833, par des trafiquans et des trapeurs américains, dans le Nouveau Mexique, la Haute Californie et l'Oregon ; la Société géographique de Londres a consigné

dans ses mémoires une notice du docteur Coulter sur la Haute Californie. Nous nous trouvons ainsi aux confins des colonies russes d'Amérique, sur lesquelles notre zélé correspondant, le colonel Jackson, nous a adressé de Saint-Petersbourg un voyage de M. Schabelsky. En revenant vers l'est, nous trouvons les déserts où Schoolcraft est allé chercher les sources du Mississipi, où John Tanner a erré parmi les sauvages pendant trente années; M. Warden nous a lu une analyse de la relation du premier, M. Ernest de Blosseville a traduit et annoté celle du second. Descendant au sud, nous arrivons chez les Osages et les Pânis, visités par le capitaine américain Sibley, dont la relation inédite vous a été communiquée en substance par M. Warden, si exact à nous tenir au courant de tout ce qui intéresse la géographie de sa chère Amérique : c'est encore sur le même théâtre que M. John Irving a pris le sujet de ses *Esquisses indiennes* qui ont naguère paru à Londres. Entrons aux Etats-Unis : je ne veux vous citer aucun de ces *tours* si nombreux dont l'Angleterre se plaint d'être inondée; je n'ai même pas le droit de donner place ici aux livres si instructifs, si populaires de MM. de Beaumont et de Tocqueville; mais la traduction française des Voyages du capitaine Basil-Hall me permet de vous citer les piquans récits de ce spirituel écrivain, qui a fait fortune parmi nous. Si je viens ensuite vous rappeler le voyage de Ross, que Paris a réimprimé et traduit, c'est pour vous conduire à sa recherche sur les traces de Back qui, du lac de l'Esclave, est remonté au nord-est jusqu'au voisinage de la presqu'île de Boothia, à travers une multitude de lacs et de rivières; cet intéressant itinéraire, que M. Picquet s'occupe de rapporter sur la grande carte de l'Amérique de Brucé, vous sera bientôt



mieux connu par la publication qui se prépare de la relation de cet intrépide voyageur : ses découvertes se poursuivront probablement l'année prochaine, et l'on pense que le capitaine James Clark Ross sera chargé de la conduite de l'expédition.

En deçà de ces terres explorées avec tant de persévérance, gît le Grœnland, dont Jules de Blosseville avait voulu compléter le relèvement hydrographique; le capitaine Tréhouart a tenté de se frayer une issue à travers les glaces pour aller interroger la côte désolée sur le sort du courageux explorateur; mais les glaces lui ont inexorablement refusé le passage, et les côtes n'ont pu lui répéter le nom de Blosseville.

Parmi tant de noms qui tous rappellent des services géographiques, il en est que vous avez distingués d'une manière spéciale et que j'ai à proclamer de nouveau comme lauréats du concours que vous tenez toujours ouvert en faveur des progrès de la géographie; votre grande médaille annuelle a été décernée à M. d'Orbigny, pour son exploration de la Bolivie; vous avez fait remettre la médaille d'argent à M. Burnes à raison de son beau voyage à Bokharah; et votre médaille de bronze est allée au fond de l'Inde montrer à M. Conolly que, plus justes envers lui que la Compagnie souveraine au service de laquelle il est attaché, nous avons su apprécier l'importance de son voyage à travers le Turskestan, la Perse et l'Afghanistân; les missionnaires français de l'Afrique australe, M. Moerenhout, M. Berthelot et M. Gay ont été respectivement jugés dignes d'une honorable mention.

Vous avez réservé les droits de M. Callier pour l'année qui va s'ouvrir; il ne peut m'appartenir de préjuger vos faveurs, je veux dire votre justice future, mais le nom de Back vient s'inscrire de lui-même sur la

liste des voyageurs dont vous aurez à pondérer les titres.

Il me reste à vous entretenir de vos publications : le quatrième volume de votre *Recueil de Voyages et de Mémoires*, que nous avons l'espoir de terminer dans l'année, a subi des retards qui profiteront à la science : après le voyage de Jourdain de Séverac, après celui d'un anonyme que nous savons aujourd'hui être don José Andia y Varela, après les vocabulaires recueillis en Egypte par M. Kœnig, devait venir la relation de Rubruk, collationnée sur quatre manuscrits de Londres et de Cambridge; cet ordre n'a point été changé, mais ce n'est plus Rubruk seul qui prendra place dans votre volume : il sera suivi du texte complet de la relation de Jean Du Plan Carpin, qu'on ne possédait encore que mutilé; puis du texte entier du pèlerinage de Jérusalem fait au neuvième siècle par le moine français Bernard, texte dont une notable partie était perdue, et qui a été retrouvé à Oxford, par M. Francisque Michel; et enfin du texte encore inédit d'un semblable pèlerinage fait dans le siècle suivant par le moine anglo-saxon Sæwulf, et qui nous a été procuré par M. Thomas Wright, de Cambridge. Le texte de Rubruk acquerra d'ailleurs un nouveau prix par sa collation avec un cinquième manuscrit appartenant à bibliothèque de l'université de Leyde et que M. le professeur Geel, premier bibliothécaire, a mis à notre disposition avec la plus courtoise libéralité. C'est le même manuscrit qui nous a mis à portée de publier enfin dans son entier la curieuse relation de Carpin.

Le volume consacré à la Géographie de l'Edrissy avance lentement; le manque de manuscrits plus nombreux rend extrêmement épineuse la rectification des textes lorsqu'ils sont défectueux, et des embarras de lecture viennent apporter au traducteur des difficultés

que de longues et opiniâtres recherches parviennent seules à vaincre.

Vous aviez en outre décidé l'impression de deux nouveaux volumes, dont l'un sera consacré à une version française de la Géographie d'Aboulfédhâ, que M. Reinaud, de l'Académie des Inscriptions, a bien voulu se charger de faire pour nous sur le texte épuré qu'il fait imprimer de concert avec M. de Slane, au compte de la Société asiatique de Paris. L'autre devait contenir un commentaire sur les voyages de Marco-Polo, par M. Klapproth : malheureusement la mort prématurée de ce savant orientaliste est venue frustrer la Société de Géographie d'un précieux travail, dont la majeure partie n'était encore élaborée que dans sa tête, et cette perte vient ajouter encore à nos regrets.

Quant à notre Bulletin, les tentatives d'amélioration dont il a été l'objet n'ont peut-être point porté tous les fruits que nous avons à souhaiter : des améliorations encore y sont desirables et desirées : ayons espoir que nous parviendrons graduellement à les obtenir. Je ne dois point oublier de payer à MM. Tardieu et Selves le tribut habituel de gratitude que nous leur devons chaque année pour l'empressement désintéressé qu'ils mettent à faire exécuter, dans leurs ateliers de gravure et de lithographie, les cartes qui sont jointes à nos volumes.

J'arrive enfin, messieurs, au terme de ma tâche ; elle est plus longue chaque fois, et pourtant les faits se présentent accumulés sans aucun intervalle dans ce compte-rendu, incomplet peut-être encore, des récoltes géographiques de l'année : puisse-je, en énumérant ainsi devant vous vos propres richesses, n'avoir point encouru le reproche de m'en être constitué comptable trop fidèle.

---

## COUP-D'OEIL

SUR LA CHOROGRAPHIE DES ÎLES FORTUNÉES.

Par M. S. BERTHELOT. (1)

---

*Nos manet Oceanus circumvagus; arva, beata  
Petamus arva, divites et insulas, etc.*

Horace. *Epod.* lib. 5. od. 11.

---

Les premières notions sur la chorographie des îles Fortunées se perdent au milieu des allégories des temps fabuleux : les dialogues de Platon, en fixant l'attention de l'antiquité sur la fameuse Atlantide, n'ont fait qu'ajouter une fiction de plus aux vieilles annales de notre globe. Un de nos devanciers dans l'histoire de l'Archipel que nous allons décrire (2), remontant jusqu'aux siècles les plus reculés, a tâché de reconstruire ce monde que le philosophe grec semblait n'avoir créé que pour l'abîmer sous les flots. Sans nous arrêter aux conjectures que l'on peut déduire de cette grande catastrophe, nous

(1) Ce fragment inédit doit faire partie de l'Histoire naturelle des îles Canaries, publiée par MM. Webb et Berthelot. La première livraison de cet ouvrage vient d'être mise en vente à Paris, chez Béchune.

(2) M. Bory de Saint-Vincent, auteur des *Essais sur les îles Fortunées* Paris, an xi.

prendrons, à l'exemple de Gosselin (1), notre point de départ d'une époque plus positive, nous contentant de citer les diverses phases de cette chorographie des premiers âges à laquelle se trouve liée la connaissance du groupe des Canaries.

Les îles qu'on appela successivement Atlantides et Hespérides, Elysiennes ou Fortunées, puis enfin Canaries, ont donné lieu à plus d'un commentaire. Ces différentes nations établissent des époques distinctes et dépendent probablement de l'interprétation qu'y attachèrent les peuples navigateurs suivant leurs croyances religieuses, leurs connaissances géographiques et l'influence qu'ils exercèrent sur le reste du monde.

L'allégorie est le caractère dominant de la première époque qui comprend d'abord des traditions fondées sur une théogonie antérieure aux temps héroïques. Atlas, souverain de la Mauritanie, donne son nom à la chaîne de montagnes qui parcourt son empire, à la partie de l'Océan qui l'avoisine et à cette terre antique d'où il était venu. Les mythologues lui font épouser Hespérie, et les sept filles qui proviennent de cette union sont appelées alternativement Atlantides ou Hespérides, dénominations qu'on a cru allusives aux Fortunées. Dès le commencement de cette époque figure un être mystérieux, l'Hercule Phénicien, à-la-fois conquérant et civilisateur. Les Grecs attribuèrent ensuite à leur Hercule

(1) « Ce serait nous écarter de l'objet de nos recherches, que de  
« chercher à indiquer l'emplacement de l'île fantastique que le phi-  
« losophe d'Athènes avait créée, et qu'il eut soin d'abîmer au fond de  
« l'Océan, pour qu'on ne la cherchât plus après lui. » Gosselin,  
*Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*,  
tome. p. 144.

les hauts faits du demi-dieu qui présidait aux destinées de l'opulente Tyr ; leurs poètes chantèrent ses travaux, les filles d'Atlas arrachées à l'esclavage, le mont Calpé, séparé d'Abyla, l'Océan envahi et les pommes d'or du jardin des Hespérides ornant le triomphe du héros victorieux. On a tenté d'interpréter ces fictions en s'appuyant d'hypothèses plus ou moins ingénieuses ; mais les différentes opinions n'ont fait qu'accroître nos doutes et rendre plus obscures ces anciennes traditions.

La seconde partie de l'époque que nous signalons remonte à plus de cinq siècles avant notre ère : dès-lors, l'ordre des événemens paraît mieux établi, et à défaut de documens authentiques, les renseignemens des écrivains viennent accréditer des faits qui rentrent dans le domaine de l'histoire. Il est question d'abord des lointaines expéditions des peuples d'Orient dans lesquelles figurent tour-à-tour les Phéniciens, les Carthaginois, les Rhodiens, les Phocéens et quelques autres nations de l'ancienne Grèce. Un esprit de conquête, mieux fondé que celui qui devait se manifester bien plus tard, poussa ces hardis navigateurs vers la gloire des découvertes dans l'espoir de fonder des établissemens utiles et d'unir les peuples par le commerce et la civilisation.

S'élançant dans des mers jusqu'alors inconnues, les vaisseaux de Tyr pénétrèrent au-delà des colonnes d'Hercule, pour aller chercher de riches teintures dans les archipels d'Occident, et le nom de Purpuraires reste affecté à deux îles du groupe des Hespérides.

Carthage, la fille de Tyr, l'œuvre de l'industrie phénicienne, profite de l'élan imprimé à la navigation pour étendre au loin sa puissance. Tandis qu'une de ses flottes, commandée par Himilcon, sort de la Méditerranée pour pénétrer dans la mer du Nord par le détroit des



Gaules, une autre, guidée par le génie d'Hannon, redescend l'Atlantique et revient après cinq ans déposer son périple dans le temple de Saturne (435 ans avant Jésus Christ).

Euthimène, l'émule et le compatriote de Pythoas, part de l'antique Massalie, longe les côtes de l'Afrique occidentale et parvient, dit-on, jusqu'à l'équateur.

Ainsi, dès ces temps reculés, l'attention se trouva portée vers les îles voisines de cette vieille terre d'Atlas, déjà célèbre par tant de traditions ; les Hespérides, dont l'imagination des peuples d'Orient exagérait les merveilles, ces îles fortunées, qu'on disait situées à l'extrémité du monde (1), durent être visitées plusieurs fois dans ces premières explorations, et quoique les documens historiques nous manquent, nous ne pouvons douter que ces contrées ne fussent bien connues des Carthaginois établis à Gadira (2); mais peut-être, comme l'observe Diodore, entraînait-il dans la politique de cette nation ambitieuse de cacher au monde ses relations commerciales afin de se réserver un monopole exclusif. (3)

Après la troisième guerre punique, lorsque l'orgueilleuse Carthage vit crouler sa puissance devant Rome victorieuse, l'attention du monde se tourna vers d'autres conquêtes, et les îles d'occident restèrent oubliées pendant plusieurs siècles. Quatre-vingt-deux ans environ avant notre ère, l'histoire fait de nouveau mention de cet archipel, sous le nom d'îles Fortunées, et une nou-

(1) Hésiode. *Les travaux en les jours*. V. 170 et 171.

Ultima tellus.. Ovid. *Métamorp.* lib. iv, fab. xvii.

(2) Cadix.

(3) Diod. lib. v. cap. xvi.

velle série d'explorations et d'événemens établit la seconde époque chorographique.

Les armées romaines étaient en Espagne, où les dissensions politiques les avaient divisées en deux camps : Sertorius, qui fuyait devant Sylla, attendait aux bords du Betis un destin plus prospère, lorsque des marins lusitaniens qui retournaient des îles Atlantiques, lui parlèrent de ces heureuses contrées dont Plutarque nous a laissé la description (1). C'est la première fois que la situation des îles Fortunées se trouve indiquée relativement à leur distance de l'Afrique ; mais d'après le biographe grec, il paraît que les navigateurs dont il est fait mention ne reconnurent que deux îles du groupe.

« Elles sont séparées l'une de l'autre, dit-il, par un « petit bras de mer, et éloignées de mille stades de la « côte occidentale d'Afrique. » Le rapprochement de ces deux îles et leur distance du continent voisin paraîtraient indiquer Lancerotte et Fortaventure (2). Le

(1) « Ces îles s'appellent Fortunées ; elles sont rafraîchies par des « vents agréables et arrosées par des pluies périodiques ; leur sol « fécond pourvoit abondamment aux besoins d'un peuple qui passe « sa vie dans une douce oisiveté. Rien n'altère dans ce climat la « tranquillité de l'atmosphère ; le vent du midi, en arrivant dans ces « heureuses contrées, y est déjà amorti par le vaste espace qu'il a « parcouru, et malgré que les brises de mer y apportent des nuages, « la terre est seulement humectée par une rosée bienfaisante. On « assure que ces îles sont les champs Elyséens, séjour des âmes « heureuses qu'Homère a tant célébré dans ses vers, et cette opinion « s'est répandue même parmi les nations les plus barbares. »

Plutarque *De Sert.*

(2) M. Bory de Saint-Vincent a cru reconnaître Madère et Porto Santo dans les deux îles de Plutarque.

récit séduisant des Lusitaniens sur la fertilité du sol et de la douceur du climat de cet heureux pays, firent désirer à Sertorius d'y chercher un refuge contre la mauvaise fortune, mais les circonstances l'empêchèrent de réaliser ce projet. Ainsi, ces îles, par leur ancienne renommée, semblaient promettre le bonheur même à ceux que le sort avait trahis; les Romains avaient adopté les croyances religieuses des Grecs, et ce beau nom de Fortunées, qui avait traversé les siècles, parlait aussi à leur imagination.

Vingt ans après la mort de Sertorius, Statius Sebosus vint donner quelques nouveaux renseignemens sur des contrées dont il ne parla que sur le rapport des navigateurs de son temps. « Ses erreurs, dit Gosselin (1) ont influé pendant plus de quatorze siècles sur la situation des côtes occidentales d'Afrique. » On peut ajouter qu'elles ont contribué aussi à rendre presque inintelligible l'itinéraire qu'il a relaté.

Sebosus situait les Hespérides à un jour de navigation du promontoire du couchant (le cap de Nun); on y arrivait, en partant des Gorgones, après quarante jours de trajet le long de l'Atlas. Ces îles étaient au nombre de cinq, savoir : *Junonia* à 750 m. p. de Gades (*Cádiz*), puis *Pluvialia* et *Capraria* à 750 m. p. à l'ouest de la première; à 250 m. p. plus loin, sur la gauche de la Mauritanie, et vers la neuvième heure du soleil, on rencontrait les grandes Fortunées, l'une appelée *Convallis* et l'autre *Planaria*, à cause de leur configuration. Il ajoute que *Convallis* avait 300 m. p. de circonférence, et que *Pluvialia* n'avait d'autre eau que celle des pluies (2).

(1) *Rech. sur la géog. anc. des anc.*, tome, p. 146.

(2) Stat. us Sebosus, apud Plin. lib. VI, cap. XXXIII.

Nous ne tâcherons pas d'interpréter cet itinéraire, dont probablement tous les points sont fautifs; cette navigation de quarante jours le long de l'Atlas est aussi incompréhensible que les distances relatives des îles désignées par le narrateur. Cependant l'illustre auteur des recherches sur la géographie systématique des anciens a voulu faire coïncider ces données avec des mesures réelles, en combinant les distances de l'allée et celles du retour. Malgré l'érudition du commentateur, nous ne sommes pas peut-être les seuls que ses opinions n'ont pu convaincre. Tout ce qu'on peut déduire de certain de cet itinéraire, c'est que du temps de Sebosus, cinq îles du groupe des Fortunées avaient déjà reçu des noms distincts. La situation des Hespérides de Sebosus paraît signaler encore Lancerotte et Fortaventure; ainsi nous retrouverions avec ces deux îles tout l'archipel des Canaries. Gosselin a prétendu que la Junonia était le petit îlot de Graciosa, mais nous ne saurions admettre cette hypothèse en voyant reparaître plus tard ce même nom dans un autre itinéraire, qui ne laisse plus aucun doute sur la dénomination particulière de chaque île et sur leur position relative. Il serait donc inutile de nous arrêter davantage aux indications trop vagues de Sebosus : hâtons-nous d'arriver aux renseignements les plus précis que nous ait laissés l'antiquité, ceux des explorateurs du roi Juba, qui nous ont été aussi transmis par Pline.

Le Juba dont il est ici question était fils du roi de Mauritanie du même nom, qui vit son empire envahi par les armées romaines; Strabon et Tacite en parlent comme d'un des princes les plus instruits de son siècle, et son savoir, dit Pline, lui acquit plus de respect que

son diadème (1). Il passa sa jeunesse à Rome, dans les études et la méditation; rentré dans ses états par la protection d'Auguste, il mit à profit ses connaissances géographiques, en envoyant une expédition pour visiter les îles Fortunées, voisines de son royaume. Au retour des explorateurs, ce prince écrivit la relation de ce voyage et la dédia à l'empereur; malheureusement cet ouvrage n'est pas parvenu jusqu'à nous, le léger fragment que Pline nous a transmis est tout ce qui nous en reste; le naturaliste romain s'exprime à-peu-près en ces termes :

« Les îles Fortunées sont situées au sud-ouest à 625  
 « m. p. des Purpuraires : pour y aller de ces dernières,  
 « on navigua d'abord l'espace de 250 m. p. vers l'occi-  
 « dent et ensuite 75 m. p. à l'orient. La première s'ap-  
 « pelle *Ombrios* et n'a aucun vestige d'édifices; elle  
 « possède un étang au milieu des monts, et des arbres  
 « semblables à des fêrûles..... La seconde se nomme *Ju-*  
 « *nonia*, et renferme un petit temple en pierre brute;  
 « auprès de celle-ci, il en existe une autre plus petite et  
 « du même nom; ensuite vient *Capraria*, remplie de  
 « grands lézards. En face de ces îles est située *Nivaria*,  
 « dont le nom provient de la neige et des brouillards  
 « qui la couvrent sans cesse; non loin de *Nivaria* se pré-  
 « sente *Canaria*, ainsi appelée à cause de ses chiens  
 « nombreux et de grande taille, dont deux furent ap-  
 « portés à Juba. On trouve dans cette dernière des ves-  
 « tiges d'édifices. Toutes ces îles abondent en pommes

(1) Ce prince mourut l'an 776 de Rome; il se concilia durant sa vie l'affection de tous ses sujets par sa sagesse et sa modération, et fut mis au rang des dieux après sa mort. (Voy. la savante dissertation de l'abbé Sevin sur la vie et les écrits de Juba.)

« et en oiseaux de tout genre, en palmiers couverts de  
« dattes, etc. » (1)

Les trois premiers noms de Sebosus reparaissent dans cette relation avec une légère modification qu'on peut considérer comme une synonymie, car *Ombrios* n'est qu'un équivalent de *Pluvialia*; les deux dernières îles seulement ont changé de dénomination, *Convallis* est devenue *Nivaria*, et l'on peut croire, par induction, que *Planaria* a été remplacé par *Canaria*, nom qui fut pris par la suite, dans un sens collectif, pour désigner tout l'archipel. Quant à la petite île que Pline signale auprès de *Junonia*, et dont Sebosus n'a pas parlé, nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui veulent que ce soit *Graciosa*, îlot voisin de Lancerotte. La narration est trop explicite pour qu'on puisse admettre un pareil gisement; le groupe d'îles auquel la *Junoxia minor* paraît avoir appartenu est indiqué dans l'itinéraire comme entièrement séparé des Purpuraies, et celles-ci, que nous croyons les Hespérides de Sebosus, ne peuvent être que Lancerotte et Fortaventure, puisque les envoyés de Juba les placent à l'orient des Fortunées. Cependant l'îlot voisin de la grande *Junonia* de Pline, une des îles du groupe occidental, ne se retrouve plus aujourd'hui; ce rocher, produit par quelque éruption volcanique, aura disparu peut-être dans une nouvelle catastrophe, et ce doute acquiert plus de fondement lorsqu'on a égard aux révolutions physiques qui ont bouleversé l'archipel à différentes époques.

Mais à quelles îles doit-on rapporter chacun des noms de Pline? Cette question a été plus d'une fois débattue, et pourtant elle est encore loin d'être éclaircie. Gosselin

(1) Plin. lib. vi, cap. xxxii.



qui l'a traitée d'une manière spéciale, est entré dans une longue dissertation sur les distances de l'itinéraire des explorateurs Mauritaniens, et ne pouvant se rendre raison de cette route qui les porta d'abord à l'Occident, puis ensuite vers l'Orient, il a pensé que les distances émises étaient fondées sur une combinaison de route semblable à celle qu'il avait cru reconnaître dans l'itinéraire de Sebosus. Dès-lors, il lui a fallu trouver une erreur dans le texte, afin d'interpréter la navigation des envoyés de Juba dans un autre sens que celui de la relation. C'est ainsi que, s'appuyant d'une correction rapportée en marge d'une édition de Pline (1), il a rétabli par un chiffre cet accord de nombre dont il avait besoin pour cumuler ses distances et confirmer son opinion (2). Pour nous, le premier texte nous a semblé mieux expliquer l'itinéraire que la variante, et nous avons préféré nous en tenir à son énoncé.

Nous ne discuterons pas sur les 625 mille pas, que Gosselin a considérés comme une distance absolue exprimant un double trajet, nous passerons de suite aux deux autres mesures qui paraissent indiquer des distances relatives. En effet, les explorateurs en quittant les Purpuraires, c'est-à-dire, Lancerotte et Fortaventure, se dirigent d'abord à l'Occident en parcourant un espace de 250 m. p. (*Sicut CCL supra occasum navigatur*), et la première île qu'ils nomment est celle d'Ombrios. Or, l'île de ce nom ne peut être qu'une des plus occidentales du groupe, puisqu'il est hors de doute que les noms de Nivaria et de Canaria se rapportent aux deux grandes îles du centre. D'après la relation, l'Ombrios se

(1) Plin. varior., tome 1, p. 581.

(2) Gosselin, *Recherches sur la géogr. syst. des anc.*, tome 1, p. 151 et 152.

distingue des autres par un étang au milieu des Monts : à ce caractère on doit reconnaître l'île de Palma et sa fameuse Caldera. Gomère et l'Île-de-Fer n'offrent, ni l'une ni l'autre, aucune localité qui puisse faire soupçonner l'existence d'un ancien lac, tandis que dans l'île de Palma des indices irrécusables viennent attester que des eaux stagnantes ont occupé le fond de la vallée centrale. Cette enceinte volcanique qu'entourent de hautes montagnes a éprouvé plus d'un bouleversement, et la dernière débâcle y a laissé des traces profondes. Les sources qui jaillissent de toutes parts du fond de cet immense gouffre, s'échappent par le ravin de Las Angustias, qu'on peut considérer comme une vallée d'érosion. Cette masse d'eau va alimenter aujourd'hui les sucreries d'Argual et de Tzacorte : lorsque le centre de l'île était plus boisé, ce torrent devait être bien plus considérable, à en juger surtout par les grands attérissemens qu'il a laissés sur ses rives ; les énormes fragmens de rocher qui barrent maintenant le Thalweg, attestent encore la débâcle qui eut lieu à l'époque où les eaux concentrées dans la Caldera s'ouvrirent tout-à-coup un passage. L'espace parcouru par les explorateurs de Juba, depuis les Purpuraires jusqu'à Ombrios, peut encore fournir une autre induction pour la détermination de cette île, puisque les 250 m. p. qui représentent cette route équivalent à 66 lieues  $2/3$  ou à la distance comprise entre la côte occidentale de Fortaventure et un des caps de l'île de Palma (*Puntallana*.)

Après avoir reconnu Ombrios, les envoyés mauritaniens nomment les autres îles du groupe d'occident qu'ils durent visiter successivement comme les plus voisines ; d'abord Junonia, la plus rapprochée d'Ombrios, et que nous retrouvons dans l'île de Gomère. Ce nom

de Junonia, déjà donné par Sebosus, date sans doute d'une époque plus reculée, et pourrait bien avoir été imposé à cette île par les Carthaginois, en l'honneur de Junon, leur déesse protectrice. Le petit temple en pierre brute, dont parle Pline, semblerait appuyer cette opinion.

Capraria est la troisième île citée par les explorateurs de Juba, et ils la désignent comme remplie de grands lézards. Si l'ordre de l'itinéraire n'indiquait déjà l'île de Fer, nous la retrouverions encore à ce second caractère; en effet, les reptiles du genre *lacerta* y sont très nombreux, et leurs dimensions dépassent de beaucoup celles des espèces d'Europe. Les chapelains de Bethencourt, qui visitèrent l'île de Fer en 1402, ont constaté les premiers le fait énoncé par Pline. « *Il y a des lézardes grandes comme des chats, disent-ils dans leur vieux style, mais elles ne font nul mal et sont bien hideuses à regarder* (1). » Nous ajouterons que ce nom de Capraria, dérivé sans doute du grand nombre de chèvres qu'on trouva dans cette île, peut aussi servir d'indication, et qu'il ne serait pas étonnant qu'il eût été imposé de préférence à l'île-de-Fer, où les chèvres étaient en grand nombre, lorsque les aventuriers normands envahirent le pays en 1412.

Après avoir parcouru cette partie, la plus occidentale de l'archipel, les navigateurs font route vers l'est, en franchissant un espace de trente lieues (*deinde lxxv m. passuum ortus petatur*), et abordent à Nivaria, située en face des trois îles qu'ils viennent d'explorer (*in conspectu earum*), puis de là ils passent à Canaria qu'ils

(1) Bontier et le Verrier, *Hist. de la prem. découv. et conquêt. des Can.*, p. 122.

nomment la dernière. La nébuleuse Nivaria, cette terre au sommet couvert de neige (1), ne peut être que Ténériffe, et son pic dominant les vapeurs qui voilent sa base. Canaria a conservé, avec son nom romain, ses chiens de grande taille (2). Ses monumens ont entièrement disparu, mais l'on retrouve la preuve d'anciennes constructions dans l'histoire de la conquête de cette île. Bontier et le Verrier citent les villes de *Telde*, d'*Argonez* et d'*Arguyneguy* (3); le palais du Guanartème de Galdar existait encore vers la fin du dernier siècle.

Cette navigation des Purpuraire aux Fortunées paraîtra peut-être trop hardie pour une époque où l'art nautique avait fait encore peu de progrès; on objectera que sans le secours de la boussole les envoyés de Juba ne pouvaient perdre impunément la côte de vue et s'aventurer ainsi dans la haute mer; on s'étonnera même que, dans ce trajet, ils n'aient pas eu connaissance de Canaria et du Pic de Ténériffe avant d'aborder aux îles situées à l'extrémité de l'archipel. Nous répondrons à ces objections par des observations déduites de la position relative des îles, de l'influence des vents régnans, et de quelques autres circonstances locales.

Si l'on s'en tient au texte de Pline, Juba voulant se procurer, sur les îles Fortunées, des renseignemens

(1) « *A perpetua nive nebulosam.* » Plin. lib. VI, cap. XXXII.

(2) « *Proximam ei Canariam vocari à multitudinē canum ingentis magnitudinis, ex quibus producti sunt jubæ duo.* » Plin. VI, cap. XXXII.

(3) « A demi-lieue près de la mer, du côté du nord-est, sont deux villes à deux lieues l'une de l'autre, l'une nommée Telde, et l'autre Argonès, assises sur ruisseaux courans. Et à vingt-cinq mill's de là du côté du sud-est, si est une autre ville sur la mer... laquelle se nomme Arguyneguy. » (Bontier et le Verrier, *Hist. de la prem. découv. de Can.*, p. 128.)

moins vagues que ceux qu'on avait eus jusqu'alors, envoya reconnaître cet archipel. L'expédition exécutée sous les auspices de ce prince fut un voyage de découvertes, et les explorateurs durent partir des Purpuraires sans direction arrêtée, car tout porte à croire que les notions des Phéniciens et des Carthaginois sur les îles Atlantiques n'étaient pas parvenues jusqu'à eux. Ils ne purent donc se diriger de suite sur Canaria qu'ils ne connaissaient pas, puisque, malgré la proximité de cette île, on ne l'aperçoit pas même de la pointe la plus méridionale de Fortaventure, qui n'en est pourtant éloignée que de dix-sept lieues. Ce fut probablement en suivant l'impulsion des vents alizés que les vaisseaux mauritaniens furent entraînés vers l'ouest et atterrirent sur les dernières îles du groupe. Cette route dut les faire passer au nord de l'archipel, et à une assez grande distance des deux principales îles du centre (Canaria et Nivaria), pour qu'elles leur restassent cachées par les nuages qui d'ordinaire s'amoncellent sur ces hautes montagnes (1). A la pratique près, les marins canariens ne sont guère plus avancés aujourd'hui en navigation que les envoyés de Juba. Les bâtimens pêcheurs qui fréquentent la côte d'Afrique ne se guident que sur une routine souvent sujette à erreur; aussi leur arrive-t-il bien des fois de manquer l'île sur laquelle ils se dirigent à leur retour; et si par cas leur route les porte trop au nord, ils dépassent l'archipel et remettent le cap à l'est pour réparer leur fausse estime, heureux quand, dans ce second trajet, ils tombent sur l'île qu'ils cherchent,

(1) Les montagnes, étant alors plus boisées, devaient augmenter cette masse de vapeur.

sans être obligés de retourner à la côte pour rectifier leur point de départ.

L'interprétation que nous venons de faire de l'itinéraire des envoyés de Juba nous semble d'accord avec l'esprit du texte , puisque ce dénombrement des îles en sens inverse de leur proximité du continent , prouve qu'on a voulu les indiquer dans l'ordre de leur exploration ; et quoique notre manière d'expliquer les distances énoncées par Pline s'écarte de celle de Gosselin , nous différons peu cependant sur l'application des noms latins (1). Quant aux Purpuraires, nous partageons l'opinion de ce savant commentateur qui , à l'exemple de d'Anville (2) , a rapporté cette ancienne dénomination à Lancerotte et à Fortaventure. Pline nous apprend que le nom de *Purpurariæ*, imposé à ces îles , provenait des établissemens que le roi Juba y avait fondés pour la teinture en pourpre (3), Gosselin n'a pas manqué de citer ce fait et s'est appuyé de l'autorité de d'Argenville (4), qui

(1) Gosselin a fait l'application suivante des noms anciens aux différentes îles du groupe des Canaries. Ombrios=Fer. Junonia=Palma. Capraria=Gomer. Nivaria=Ténériffe. Canaria=Canarie. Purpuraria=Lancerotte et Fortaventure. Junonia minor=Graciosa (*Rec. sur la géog. syst. des anciens.*)

M. Léopold de Buch a interprété ces noms ainsi qu'il suit : Ombrios=Lancerotte. Junonia magna=Fortaventure. Junonia minor=Canarie. Capraria=Fer. Canaria=Palma. Nivaria=Ténériffe.

On voit , d'après cette répartition de noms , que Gomere se trouve oublié ; M. de Buch pense que cette île a pu rester inconnue ou être prise seulement pour une portion de Ténériffe. (*Physical. Beschreib. der Can. Insel. Berlin 1825.*)

(2) D'Anville , *Géogr. anc. abrég.*, tome 1, pag. 117.

(3) Plin., *lib. vi, chap. xxxvi.*

(4) D'Argenv. *Conchyolog.*, p. 82.



pensait que la couleur si estimée des anciens était extraite d'une espèce de coquille du genre *murex*, très abondante dans ces parages. Ce n'est pas ici le cas d'entrer dans une dissertation sur ce sujet, du reste déjà bien éclairci; les savantes recherches de Lister (1), Templeman (2), Duhamel (3) et autres ont suffisamment démontré que l'humeur lymphatique contenue, en si petite quantité, dans les mollusques soumis à leurs expériences, était loin de produire cette couleur brillante que le naturaliste romain a caractérisée par cette phrase :

*Lans purpuræ summa, in colore sanguinis concreti, nigricans aspectu, idemque suspectu refulgens. Unde et Homero purpureus dicitur sanguinis.* (4)

M. Bory de Saint-Vincent, qui a cru reconnaître les Purpuraires dans Madère et Porto-Santo, pense que la matière colorante, qu'on allait chercher dans ces îles ne peut être que l'orseille (lichen *roccella* L.), si estimée pour la teinture (5). L'abondance de cette plante dans les îles de Lancerotte et Fortaventure semblerait confirmer les assertions de M. Bory. L'emploi de l'orseille est connu de temps immémorial : sa préparation fut d'abord un mystère, mais devenue d'un usage général, cette plante prit rang alors parmi les productions les plus importantes des îles Fortunées. Les Phéniciens, les Carthaginois et les Massaliotes, qui fréquentèrent les premiers les Archipels d'occident, eurent successivement le monopole de l'orseille; ce commerce dut passer

(1) Tansact. *Philos.* n° 197. an. 1692.

(2) Templeman, *Dissert. sur la pourpre des anciens.*

(3) *Mémoire de l'Académ.*, p. 6, an. 1736.

(4) Plin. liv. ix, ch. xxxviii.

(5) *Essais sur les îles Fortunées*, pag. 377 et 378.

plus tard aux Romains par l'intermédiaire des marchands Mauritaniens ; mais abandonné ensuite pendant près de quatorze cents ans pour n'être plus exploité que par quelques aventuriers , ce trafic ne reprit faveur qu'au commencement du xv<sup>e</sup> siècle, lorsque Bethencourt et ses compagnons s'emparèrent de Fortaventure. (1)

Les notions que Ptolémée nous a transmises sur la situation des îles Fortunées, n'ont guère illustré les renseignemens de Pline : ses tables et ses cartes, reproduites dans divers ouvrages (2), d'après les manuscrits grecs et latins, nous ont fourni les premiers documens graphiques sur les Archipels de l'Afrique occidentale ; mais les projections dressées par ce géographe, d'après les données de Marin de Tyr, sont souvent inexactes, et le gisement des Canaries est tout-à-fait faux. Ptolémée plaça ces îles presque sous un même méridien, au terme le plus occidental de la terre connue (3), quelques-uns des noms de Sebosus et de Pline, qu'il adopta, ont été altérés par les copistes et rapportés dans l'ordre suivant :

Aprositos, Hera seu Junonia, Pluitana, Casperia, Canaria et Pintuaria (4). La singulière disposition des îles du

(1) « Il y croit une graine qui vaut beaucoup et qu'on appelle « orsolle, elle sert a teindre drap ou autre chose, et si cette île « (Fortaventure) est une fois conquise et mise à la foi chrestienne, « icelle graine sera de grand valeur au sieur du pays. » (*Bont. et le Verr., conquett. des Can.*, pag. 130.

(2) Ptolém. *Géogr. Edit. princ. Venise 1486*,  
*Bourdoue Isolario...*

Gosselin, *Recher. sur la géogr.*, etc, tome 1, etc.

(3) Ptolém , *Géogr. lib. 1, cap. 11*, pag. 13.

(4) Ptolém , *Géogr.*, cap. vi, tab iv.

Nord au Sud (1), d'après la carte de Ptolémée, prouve que l'astronome d'Alexandrie n'eut pas connaissance de la relation de Pline, car l'itinéraire des envoyés de Juba l'eût empêché de commettre une pareille erreur. Gosselin croit qu'Aprositos représente Fortaventure, mais cette épithète d'inaccessible, ne saurait guère s'appliquer à une île basse et facilement abordable. Il en est probablement d'Aprositos comme des autres, les opinions qu'on pourrait adopter à cet égard ne seraient que des hypothèses.

Les Fortunées perdues et retrouvées à plusieurs époques, ces îles que Juba avait décrites et que Ptolémée

(1) « Les îles Fortunées sont dans toutes nos éditions latines, et « dans la plupart des manuscrits grecs ou latins, sous un même « méridien à un degré de longitude. Nous pensons que c'est une « erreur que les copistes ont introduite dans le texte de Ptolémée. « Cet auteur plaçait les Fortunées au terme le plus occidental de la « terre connue; il fallait donc que les plus reculées dans l'ouest « fussent, selon lui, sous le premier méridien; sans quoi toutes les « longitudes de ses tables seraient fausses. Nous avons d'ailleurs a « l'appui de notre opinion, le texte grec des éditions, qui fixe quatre « de ces îles à zéro de longitude, c'est-à-dire sous le premier mé- « ridien, et deux seulement à un degré moins à l'ouest » (Gosselin, *Recher. sur la géogr. des anciens*, tome 1, pag. 158.)

A cette observation importante nous ajouterons le tableau comparatif des latitudes et longitudes de Ptolémée, telles qu'elles ont été copiées dans le texte grec et les éditions latines.

|                         | Texte grec.             | Éditions latines. |
|-------------------------|-------------------------|-------------------|
| Aprositos. . . . .      | 16° 0' lat. 0° 0' long. | 1° 16' de long.   |
| Junonia . . . . .       | 15 15. . . 1 0. . . .   | 1 15 1/4 "        |
| Pluitanaou Pluriala. .  | 15 15. . . 0 0. . . .   | 1 14 1/4 "        |
| Casperia ou Capraria. . | 12 30. . . 0 0. . . .   | 1 12 1/2 "        |
| Canaria . . . . .       | 11 0 . . . 1 0. . . .   | 1 11 "            |
| Pontuaria ou Nivaria ?  | 11 0 . . . 0 0. . . .   | 1 10 1/2 "        |

venait de signaler, restèrent encore oubliées pendant treize siècles; l'invasion des barbares en détruisant l'empire romain, replongea l'Europe dans l'ignorance et fit rétrograder la civilisation. Mais le génie des grandes découvertes devait se réveiller un jour dans Christophe Colomb et Vasco de Gama, et les Canaries, par leur heureuse situation étaient destinées à devenir une échelle importante pour la navigation des deux Indes. L'histoire ne nous apprend pas si vers l'an 800 les conquêtes des Normands s'étendirent jusqu'aux archipels atlantiques; nous savons seulement qu'en 1170 le Sherif-el-Edrys, surnommé le géographe de Nubie, fit mention de trois îles de l'Afrique occidentale. Cet auteur raconte (1) que des aventuriers partis de Medina Alisbona (Lisbonne) furent portés par les vents vers les îles de *Shierraham* et *Sciarram*, séparées des côtes de la Mauritanie par un petit bras de mer et peu distantes de *Capraria*, l'île des Chèvres. On présume que cette expédition eut lieu au commencement du XII<sup>e</sup> siècle : dans ce temps-là les Arabes conquérans étaient seuls dépositaires des sciences, Benhonain leur avait traduit l'Almageste, et les Maures d'Espagne avaient eu connaissance des îles Fortunées, qu'ils appelaient *Al Jazir al Khaledat*. Mais ces notions appartiennent déjà à la troisième époque chorographique que nous nous sommes réservés de traiter séparément.

(1) Voy. les compilations de Joseph Conde sur les auteurs arabes (tome 1, cap. cix, p. 526), et le livre du Scherif-el-Edrys traduit en espagnol sous le titre d'*El descoso de peregrinar la tierra*.

## DESCRIPTION

## DES HABITANS PRIMITIFS DES PHILIPPINES

OU DES NOIRS DE L'INTÉRIEUR APPARTENANT A QUELQUES-UNES DES ILES  
DE CE GROUPE.

---

Fragment des voyages inédits de GABRIEL LAFOND.

---

Mon arrivée aux Philippines, lors du deuxième voyage que je fis dans l'Inde, tombe au mois de février 1820 ; je ne m'y arrêtai que huit jours , et je m'embarquai comme officier sur un brick qui devait faire un voyage à Madras. Mais ce navire ayant touché en sortant de la baie sur le banc de la côte de Marivelles, nous fûmes obligés de le dégréer, et de porter, faute d'embarcations convenables, nos appareaux sur un radeau à terre. Je passai dans cette circonstance les nuits dans une tente faite avec nos voiles, et ce fut là que je vis pour la première fois les petits noirs des montagnes.

Je pourrais me dispenser d'entrer dans tous les détails de la première apparition des noirs ; comme je crois cependant que ces détails donneront non-seulement quelque intérêt à mon narré, mais qu'ils feront encore connaître, mieux qu'une description, certaines habitudes de ces populations, je demanderai la permission de me mettre moi-même en scène.

En sommeillant une nuit dans mon hamac, j'entendis le bruit d'une conversation dans une langue qui me fut étrangère, et qui n'était cependant pas celle des Tagales. Ce n'était pas la voix des matelots qui se trouvaient à mon bord. Surpris et curieux, je me penchai hors de mon hamac en prêtant l'oreille. J'aperçus alors deux corps nus accroupis à l'entrée de la tente. Un rayon de la lune qui les éclaira me les fit reconnaître pour des petits noirs sauvages, dont les Indiens m'avaient entretenu à mon arrivée sur cette plage et qu'ils plaçaient sur les montagnes de la côte où nous avions touché. Au premier mouvement que je fis, ils se dressèrent avec une extrême promptitude et s'enfuirent à une distance de cinquante pas avec la célérité du cerf; là, ils s'arrêtèrent un instant en ayant l'air de délibérer. Ils demeurèrent indécis au signe que je leur fis d'approcher, et celui des deux qui était le plus effrayé semblait vouloir entraîner celui qui était disposé à se rendre à mon invitation. Après m'être épuisé en gestes, je me mis dans la position qu'ils avaient à l'entrée de la tente autour du feu qui servait à éloigner les mouscites, lorsque mon mouvement de curiosité les en éloigna. Quand ils virent que mon attention ne se dirigeait plus sur eux, ils s'approchèrent lentement et prirent enfin place à côté de moi. Ma précaution alla jusqu'à ne pas les regarder pendant quelques momens, quoique je fusse pour eux l'objet d'un examen extrêmement attentif. J'étais, selon toutes les probabilités, le premier homme blanc qui s'offrait à leur vue. Leur timidité était telle, qu'au moindre de mes mouvemens, ils éprouvaient en quelque sorte une secousse galvanique qui ne cessait qu'avec ma propre immobilité...

Chacun de ces individus appartenait à un sexe diffé-



rent; leur nudité était complète, et à l'exception des reins et des parties sexuelles qui étaient recouverts par une bande d'écorce de quatre doigts de large, ils n'offraient aucune trace de vêtement; ils avaient tous deux un carquois sur l'épaule et portaient un arc à la main. L'homme avait, probablement comme marque distinctive, un grand couteau suspendu à la ceinture. Sa taille était petite et ne dépassait pas quatre pieds et demi; la femme avait quatre ou cinq pouces de moins.

Comme cette situation immobile qui commençait à se prolonger ne pouvait satisfaire ma curiosité, je me levai pour rentrer dans ma tente; ils se levèrent en même temps que moi et s'éloignèrent un peu en épiant mes mouvemens. Après avoir pris quelques cigares dans mon habitation, je me remis avec un grand air d'insouciance à côté du feu et je commençai à fumer. Alors les noirs s'approchèrent de nouveau, et l'homme me fit signe de lui donner le cigare. Il le reçut avec assez de hardiesse de ma main, et lorsque j'en allumai un second la femme suivit l'exemple de l'homme.

Je vis à leur manière de fumer qu'ils n'en étaient pas à leur coup d'essai, car il est impossible de fumer sans une certaine habitude une cigarette espagnole qu'il faut avoir soin de ne pas déformer. Au moment où je croyais leur avoir inspiré quelque confiance, deux Indiens, qui étaient couchés dans la tente, se levèrent; à leur aspect, les noirs s'enfuirent avec la rapidité de l'éclair et se jetèrent à peu de distance dans des broussailles situées derrière nous. Cette apparition des Indiens m'avait donné de l'humeur, parce qu'elle me privait de l'espoir de continuer mes observations, si laborieusement commencées, sur une race d'hommes en tout si différente de ce que j'avais vu jusqu'alors. Les Indiens, pour

me donner une espèce de satisfaction , commencèrent à me faire mille contes sur ces petits noirs. Il fallait , disaient-ils , se mettre en garde contre eux , autrement nous serions exposés à recevoir quelques flèches empoisonnées qui partiraient infailliblement des broussailles. Continuant , ils prétendaient qu'il était dangereux de les mécontenter en leur offrant des dons inégaux ; la vengeance du moins favorisée était , dans ce cas , toujours certaine ; enfin les Indiens me recommandèrent une extrême circonspection.

J'étais jeune et sans crainte ; je ne fis que rire des terreurs de mes deux compagnons et de la panique que leur avaient fait éprouver les suyards. Il ne me restait qu'un regret , celui d'avoir été interrompu dans mes observations.

La journée et la nuit se passèrent sans que j'eusse la visite des noirs , et je commençai même à perdre l'espérance de les revoir. Mais ils revinrent pendant la seconde nuit , à ma grande satisfaction. Ils se mirent dans la position dans laquelle je les avais surpris la première fois. Ils étaient alors au nombre de quatre et ils avaient tous leur regard fixé de mon côté. Je me levai , et cette fois ce mouvement ne leur causa aucune crainte. Je m'approchai du feu et j'imitai , en m'accroupissant , leur position. Mes anciens amis se distinguèrent par un aplomb que les nouveau-venus étaient loin d'avoir ; la crainte semblait dominer ces derniers. Lorsque je fus assis , mon premier visiteur commença une pantomime qui tendait à me faire apercevoir d'abord que je n'avais pas de cigarette à la bouche et puis qu'il désirait fumer. Je me levai pour entrer dans la tente afin d'obéir à son jet muet. Pour le rassurer et pour prévenir une fuite semblable à celle de l'avant-veille , je le pris par le bras pour lui faire

voir les deux Indiens endormis dans la tente : j'eus soin de ne point le regarder en l'entraînant et il me suivit, après quelque hésitation, sans résistance. Le sommeil de mes deux matelots le tranquillisa singulièrement. Au sortir de la tente, il causa avec ses compagnons et il leur indiquait probablement le motif que j'avais eu de le faire entrer dans mon habitation. Sa femme me sourit et me fit comprendre qu'elle n'avait plus peur.

Je leur distribuai des cigarettes, et me souvenant des discours de mes matelots, je le fis avec une égalité parfaite et afin de me concilier leur amitié et de les habituer à ma vue. Je leur fis également une petite distribution de rhum qu'ils burent avec beaucoup de plaisir. Cette boisson leur était probablement inconnue, car ils burent à petits coups avec des signes non équivoques de dégustation. Ils voulurent me prouver leur reconnaissance, et pour cela ils mirent quelques patates douces dans le feu pour les faire cuire. Nous étions tous accroupis et en attendant que les patates fussent cuites, ils me regardaient avec une extrême attention, causant entre eux, mais n'osant m'approcher et encore moins me toucher. Ils m'offrirent des patates, et après avoir mangé ensemble je me hasardai à prendre l'arc de l'un d'eux pour l'examiner. Cette tentative ne réussit pas, car son propriétaire me l'arracha des mains. Il va sans dire que je l'abandonnai sans résistance et avec un air qui indiquait plutôt la douceur que le désappointement. Cette scène réveilla la confiance du premier noir ; il n'approuva point le procédé de son camarade et il me présenta spontanément son arc. Après l'avoir examiné je lui demandai à voir son carquois ; il hésita un instant, il finit cependant par me présenter le dos et il me permit de regarder son carquois dans tous ses détails. Je voyais néanmoins percevoir

la crainte à chaque mouvement que je faisais, et lorsque je pris une des flèches pour l'examiner de plus près, j'acquis la conviction qu'elles étaient empoisonnées. A ce moment, ils se levèrent tous soudainement en jetant un grand cri; ils ne reprirent leur tranquillité que lorsqu'ils virent que je n'en touchais pas la pointe, mais que je me contentais de la regarder.

L'arc était de bois dur et rouge; il avait environ cinq pieds de hauteur et n'avait guère que huit ou dix lignes de diamètre. La corde était d'écorce de Tumbalété ou liane du voyageur, et le carquois n'était autre chose qu'un fragment de bambou. Quant aux flèches, elles pouvaient avoir trois pieds de longueur et elles étaient en cogon, espèce de roseau mince, droit et d'une assez grande dureté; il croît au sommet des montagnes dégarnies d'arbres : dans les montagnes habitées des Philippines, on met tous les ans le feu au cogon, afin de faciliter aux bestiaux le pâturage d'herbes très vivaces qui croissent après que le cogon est brûlé. Les pointes de ces flèches sont faites avec des morceaux de bois de palmier sauvage; elles ont une longueur d'environ deux pouces et sont enfoncées dans le roseau et fixée par une petite cheville et par une espèce d'amarrage. Des plumes attachées à l'extrémité supérieure complétaient cette arme offensive.

Je fis l'examen de ces divers objets avec facilité, car le temps était clair et la lune dans son plein; je fus donc favorisé pour pousser mes investigations plus loin, d'autant mieux que les noirs avaient perdu leur frayeur et étaient dans une complète sécurité. Il est vrai que j'avais mis un extrême abandon dans toute ma conduite et c'est sans doute à cette circonstance que je devais une sorte de réciprocité.

La taille des deux hommes appartenant au groupe pouvait être, comme je l'ai déjà fait remarquer plus haut pour l'un d'eux, d'environ quatre pieds et quelques pouces. Celle des femmes atteignait à peine quatre pieds. J'évaluai l'âge de ces dernières à 18 ou 20 ans et celui des hommes à 22 ou 24 ans. Leur taille était assez bien prise; mais leurs membres étaient chétifs et mal faits; ils avaient les bras maigres, la rotule du coude saillante, les jambes grêles, le genou gros, le mollet petit et élevé et le système musculaire en général mal développé. La poitrine était plutôt large qu'étroite, la tête grosse, les cheveux cotonneux, moins cependant que ceux des Nègres de la côte d'Afrique. Leur peau plus noire que celle des Indiens des Philippines l'est beaucoup moins que celle des Africains et manque totalement de tatouages et de peintures. Leurs yeux sont beaux et bien faits et leur bouche, quoique grande, n'a point les lèvres épaisses de la race nègre. Le nez est court, médiocrement épaté et les pommettes des joues ne sont pas très saillantes; le tour de la figure est rond, l'expression craintive et la timidité est le caractère dominant de ces physionomies. Cet ensemble me fondait à croire que leurs mœurs, quoique sauvages, étaient douces. Je les comparai à des cerfs vivant en domesticité, mais saisissant la première occasion pour regagner le domaine des forêts.

Le jour commençait à poindre lorsqu'ils se retirèrent. Le lendemain, je reçus la visite des deux premiers noirs. Leur confiance fut la même que la veille: elle ne s'était ni accrue, ni diminuée. Ils m'apportaient des patates douces qui furent grillées et partagées fraternellement en fumant une cigarette. Quand je m'approchai de la femme, le mari ne témoigna ni jalousie, ni mécontentement; elle restait indifférente et timide, et elle n'avait

point ce regard agaçant que j'ai souvent remarqué chez les femmes de la Polynésie.

Cette nuit, mes deux matelots indiens se levèrent; aussitôt les sauvages se dressèrent aussi avec frayeur et s'apprêtèrent à s'enfuir. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je parvins à les retenir encore quelque temps près du feu. Mais c'en était fait de leur tranquillité; ils perdirent contenance et ne cessèrent de s'entretenir en jetant des regards pleins de défiance sur les Indiens. Ils nous quittèrent enfin après dix ou quinze minutes, sans me donner aucune marque de regret et sans me témoigner le désir de me revoir.

Cela devait cependant être notre dernière entrevue; car quoique je restasse encore plusieurs jours sur cette plage je ne les revis plus. Le lendemain, nous découvrîmes quelques pommes de terre qu'ils avaient généreusement partagées avec nous avaient été arrachées d'un champ voisin de notre tente et qui appartenait au village situé à peu de distance. Ce fait et la circonstance d'être dénué de toute espèce de provision m'ont fait penser qu'ils vivaient du produit de leur chasse et de ce qu'ils recueillaient dans leurs courses vagabondes. Un de mes matelots indiens appartenant à une des îles méridionales des Philippines me confirma dans cette opinion en m'apprenant qu'on apercevait rarement les petits noirs pendant le jour, mais qu'ils rôdaient fréquemment pendant les nuits autour des habitations. Dans son pays ils se hasardent cependant à faire des échanges pour obtenir du tabac, quelques couteaux et d'autres objets en fer pour lesquels ils donnent de la cire et du miel qu'ils descendent de leurs montagnes.

Quelques mois plus tard j'eus occasion de continuer mes observations sur les noirs. J'étais alors dans la pro-



vince d'Ilocos, située plus au nord sur la côte ouest de l'île de Luçon. Là je fis partie d'une espèce d'ambassade envoyée de Bigan par le gouverneur de la province auprès d'un village de petits noirs. Voici quel était le but de cette mission : Un moine de l'ordre de Saint-Augustin était parvenu à rassembler dans un même lieu une quarantaine de familles de petits noirs ; il en avait formé un village et après bien des peines et des soins il était parvenu à leur donner quelques notions de religion, à leur faire faire quelques plantations de riz et de fruits, enfin de les réunir en société. Comme ces noirs ont un goût prononcé pour le tabac, ils cultivèrent aussi cette plante pour leur usage particulier. Mais comme le tabac est monopolisé sur l'île de Luçon, les gardes de la régie avaient détruit à plusieurs reprises les cultures formées par le village naissant. Ces gentillesse fiscales occasionèrent des rixes qui eurent pour résultat l'abandon du village et la retraite de ses habitants sur les hauteurs de montagnes inaccessibles. De là ils faisaient des excursions nocturnes et pillaient les plantations des villages les plus rapprochés des lieux qu'ils habitaient. Il était impossible de les atteindre, car étant en petit nombre, ils disparaissaient comme par enchantement en se cachant dans les montagnes. Les moines, glorieux des conversions qu'ils avaient faites, voulaient conserver ces âmes acquises à l'Eglise; il s'agissait donc de les ramener dans leur village, car la vie sauvage n'avait pas tardé à effacer les faibles germes de christianisme qu'on était parvenu à leur inculquer.

Les noirs n'admirent jamais aucun Indien dans leur habitation, et ils ne voulurent d'un autre côté ne reconnaître aucune juridiction. Le moine seul qui leur avait communiqué quelques étincelles de la vie sociale,

conservait un léger ascendant sur eux. Encore les vieillards disaient-ils fréquemment, qu'ils consentaient bien à ce que leurs enfans suivissent la foi chrétienne, mais que pour eux ils étaient décidés de mourir dans les croyances de leurs pères.

Ce prêtre fut choisi pour chef de l'ambassade et chargé de ramener les noirs dans leur village. En l'accompagnant, j'eus le temps de m'entretenir avec lui pendant toute la durée du voyage. La conversation roulait principalement sur les mœurs et les habitudes des petits noirs. Voici ce que j'appris en substance dans cette occasion.

Cette race noire, dont on trouve encore des vestiges sur plusieurs des îles Philippines est partout la même. Partout il y a analogie dans la taille, dans la physionomie, dans les habitudes, dans les mœurs et dans l'origine du langage. Ils n'ont aucune industrie; leurs huttes sont très mal construites et les préservent à peine de l'intempérie des saisons; il est du reste juste de dire que dans ces régions, la pluie seule offre quelques inconvéniens. Ils n'ont aucun goût pour l'agriculture, et ils ont tous les caractères des peuples nomades. Leurs ressources principales sont la chasse et les racines et fruits qu'ils recueillent dans les forêts. Ils ont bien quelques plantations de patates douces et de tabac, mais elles sont peu nombreuses et peu étendues, et la dernière plante leur manque surtout, car ils la demandent de préférence dans tous les échanges qu'ils sont à même de faire. L'art de fabriquer les étoffes leur est inconnu. Leurs instrumens se réduisent à leurs armes, à quelques couteaux et à un peu de ferraille; ils obtiennent ces deux derniers objets des Européens auxquels ils fournissent des arcs et des carquois comme objet de curiosité. Ils possèdent quel-

ques vases faits avec des noix de cocos, avec des coquilles et desalebasses sauvages. Les individus des deux sexes et de tout âge vont entièrement nus à l'exception des parties sexuelles qui sont recouvertes avec un morceau d'écorce. Ils ne se couvrent point la tête et ne portent pas les cheveux très longs.

Ce prêtre, chef de l'ambassade, me disait qu'il avait la conviction que les petits noirs avaient conservé leur langue primitive, car elle a, ajouta-t-il, beaucoup d'analogie avec le Tagal qui passe pour être la langue-mère des îles Philippines. Les autres provinces de l'Ile de Luçon, quoique ayant toutes un idiomie spécial doivent cependant rapporter leur langage au Tagal, qui dérive de la langue des noirs, de même que celui de Manille proprement dit, ainsi que celui de la Laguna. Le Bisaia, malgré sa grande ressemblance avec le Malais, se trouve cependant dans les mêmes conditions.

Ce moine, de l'ordre de Saint-Augustin, avait beaucoup étudié le caractère et les habitudes de ces noirs, et il croyait que les autres races dériveraient d'eux.

Le Philippinois n'est, en général, point polygame ; il aime bien les femmes, mais lorsqu'il a des relations avec plusieurs d'entre elles, il ne vit ordinairement qu'avec une seule. Le noir est comme lui, et n'a qu'une compagne. La paresse est caractéristique chez le Philippinois et il ne travaille que lorsqu'il ne peut faire autrement. Le noir des montagnes ne fait rien parce qu'il n'a besoin de rien. Le premier n'a pris de la religion que les parties qui favorisent ses superstitions. Le noir n'a aucun culte, et tout se borne à la croyance de quelque esprit, qui n'a pas une grande influence sur les actions de sa vie. Le Philippinois a une grande déférence pour son père. Chez les noirs, les vieillards commandent,

ce sont eux qui sont les chefs des villages , les grands-prêtres de la religion, c'est-à-dire, qu'ils expliquent à leur manière les phénomènes de la nature, les causes des maladies et les circonstances d'une bonne ou d'une mauvaise chasse.

Les habitans de cet archipel croient aussi aux esprits, et lorsqu'un des leurs est malade ils pensent qu'il est obsédé par un esprit malfaisant qu'il faudrait expulser du corps du patient pour obtenir sa guérison. Lorsque dans les cas de maladies, les remèdes sont épuisés ou même avant que d'en avoir essayé aucun, le médecin prend un sabre ou un grand coutelas appelé *Machété*, il parcourt à la brune la case du patient et souvent ses environs en brandissant cette arme et en portant des coups à droite et à gauche, afin de chasser le mauvais esprit qui obsède le malade. Si, pendant l'opération, les douleurs de celui-ci augmentaient on répéterait la manœuvre plusieurs fois pendant la nuit. Si le malade succombe, c'est une preuve que l'esprit perché sur la maison n'a pu être chassé; si au contraire le malade guérit on en conclut que l'évolution martiale l'a fait déguerpir.

Il ne m'a pas été possible, disait encore le moine, de connaître leur opinion relativement aux astres; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne sont point l'objet d'un culte chez eux; leurs idées religieuses, si l'on peut donner ce nom à certaines de leurs croyances, se réduisent à bien peu de chose.

Je connais plusieurs provinces des îles Philippines et la ressemblance qu'ont leurs habitans avec ces noirs est d'autant plus grande qu'ils ont eu moins d'occasions de se mélanger avec d'autres races. Mais lorsque ce mélange a eu lieu, les habitans de chaque province se res-

sentent du caractère, du physique, des habitudes et de mœurs des peuples avec lesquels ils se sont mêlés. Ainsi par exemple, les habitans du nord de l'île de Luçon, sont plus grands, plus forts, moins noirs et moins paresseux que ceux des autres îles et des autres provinces des Philippines. Il faut attribuer ces différences aux Chinois de Formose qui sont venus s'établir à l'île de Luçon et qui se sont mêlés avec les noirs primitifs, de manière à y laisser des traces de leur caractère et de leur physique.

Dans le sud de ces îles appelées les provinces Bisayas, les habitans ressemblent principalement aux peuples malais. Ils sont plus petits que ceux du nord, aiment davantage le trafic, la pêche et les voyages, et se livrent surtout plus facilement aux excursions lointaines et périlleuses. Dans les parties intérieures, les individus sont encore plus petits, plus noirs ; ils sont moins industrieux et se rapprochent en tout point du caractère des habitans primitifs que l'on trouve encore épars sur quelques grandes îles. Les montagnes de ces îles sont assez inaccessible pour qu'il soit impossible de les inquiéter dans les retraites où ils se cachent éloignés des autres hommes.

On me demandera sans doute comment ils ont pu se mélanger avec d'autres races, eu égard à la difficulté extrême de les réunir, même en petit nombre dans un village. Voici ce que le même prêtre, auquel appartiennent les détails qui précèdent, me répondit. Les autres peuples qui ont abordé ces îles avant les Européens et les Malais mahométans ne leur faisaient éprouver aucune contrainte : ils ne leur imposèrent ni leurs idées religieuses, ni leurs habitudes et leurs mœurs. Ils n'arrivèrent point en conquérans, et ne leur donnèrent par con-



séquent aucune loi qui les contraignît à ne point planter du riz ou de tabac. Bref ces peuples n'eurent que des relations pacifiques avec les noirs, et dès-lors ils n'avaient aucune raison pour fuir les nouveau-venus. Cette opinion prendra facilement de la consistance, si l'on considère que dans les provinces où les alcades ont été tolérans et humains, les noirs habitaient souvent des villages à la proximité de la résidence des autorités. Ils recevaient même sans éloignement des instructions religieuses, lorsque les prêtres chargés de cette mission employaient la douceur et la persuasion de préférence à la force et à la contrainte. Ce fait a eu lieu sur nos îles chrétiennes et sur l'île de Mindanao qui est en partie musulmane, et il a été plus fréquent encore dans les îles et parties d'îles où les Indiens sont en quelque sorte abandonnés à eux-mêmes. Là, les petits noirs vivent en très bonne intelligence avec eux, et bientôt les races se mêlèrent. Ce que ce prêtre nous disait du mélange des races et du caractère des habitans coïncide parfaitement avec ce qui suit : M. Oudan de Virely avait été fait prisonnier en 1828 par les Maures de Mindanao ; il parvint à s'échapper, et parcourut alors la partie Est de la côte ; il y trouva d'abord des peuplades dans l'état naturel et dans leur condition originaire, ressemblant entièrement aux habitans des Carolines, puis des Carolins, qui avaient été jetés par des tempêtes sur la côte, et enfin des petits noirs habitans des villages et vivant en très bonne intelligence avec les deux premières races.

Je suis convaincu que si les dominateurs qui se sont succédés dans ces contrées eussent traité les noirs avec douceur et avec humanité, ils auraient fini par faire disparaître complètement cette race primitive. Si elle existe encore, nous le devons à l'intolérance des chrétiens et



des Musulmans; c'est elle qui nous a conservé les vestiges d'un peuple qui est, sans aucun doute, le plus ancien de ce pays. On ne trouve chez lui aucune trace de civilisation, point de peinture, point de sculpture, aucune tradition, point de croyances religieuses, si ce n'est celle ou des esprits, ou des génies invisibles, auteurs de la plupart des événemens de la vie. Ainsi, ils croient que les chances de leurs entreprises, le mauvais temps, les tempêtes, les maladies, le résultat de leur chasse, l'heureux enfantement de leurs femmes sont dus à l'amitié ou à la haine de ces esprits qui les environnent.

Je reviens après cette digression à notre ambassade qui se composait du prêtre, duquel je tiens les renseignemens ci-dessus, de M. Richardson, officier comme moi sur la Rita, de huit Indiens qui devaient nous servir de porteurs dans les passages difficiles et inaccessibles aux chevaux au nombre de cinq, et enfin de deux domestiques. Trois des chevaux étaient chargés des vivres nécessaires à notre expédition et de cadeaux que le curé destinait à ses anciens amis.

Arrivés au pied de la montagne, nous y trouvâmes deux jeunes noirs qui nous attendaient; ils avaient été prévenus par le domestique du curé qui avait vécu parmi eux et qui connaissait leur langue; il les avait rassurés en leur disant de ne point s'effrayer à la vue des Indiens qu'ils savaient bien n'être que des porteurs nécessaires pour leur faire franchir les passages difficiles. Les deux noirs qui nous attendaient ressemblaient parfaitement à ceux que j'avais vus quelques mois auparavant près des montagnes de Marivelles. C'était identiquement la même race; aucune différence ne se faisait remarquer entre eux et les noirs aperçus au pied de Marivelles. Il n'en est pas de même des habitans de cette province d'Ilocos,

dont la physionomie diffère beaucoup de celle du peuple de la baie de Manille appelée Tagal, le type chinois dominant davantage chez les Indiens d'Ilocos.

Les deux noirs reçurent le curé avec beaucoup de cordialité et de respect, ils lui baisèrent la main, habitude qu'il leur avait fait prendre pendant son séjour parmi eux. M. Richardson et moi fûmes bientôt le sujet de leur conversation, et quoiqu'ils connussent les Européens dans la personne du curé, ils n'en avaient peut-être jamais vus d'aussi blancs et d'aussi blonds que nous. M. Richardson était Anglais et moi j'arrivais d'Europe, et je n'avais guère que dix-huit ans. Les noirs nous firent dire par le curé qu'ils ne consentiraient pas à ce que nous les suivissions jusque dans leur retraite. Après bien des pourparlers, ils cédèrent cependant. Nous quitâmes alors nos chevaux et notre suite et nous gravâmes la montagne avec nos deux domestiques. Pendant deux heures, notre marche fut très difficile et très pénible, il fallait souvent, pour atteindre le sommet des rochers une extrême agilité. Tantôt il fallait s'aider des lianes et des branches pour monter, tantôt nous étions obligés d'employer nos couteaux pour couper les épines et *ongles de chat* qui s'attachaient à nos vêtemens. Les noirs qui auraient dû se déchirer mille fois le corps dans ces broussailles, nous devançaient avec rapidité et revenaient souvent sur leurs pas quand ils voyaient que nous ne pouvions passer par les ouvertures qu'ils nous avaient frayées. Au bout de deux heures de marche, un des noirs s'arrêta et jeta un cri perçant qui fut répété par les échos; mais il ne reçut d'autre réponse, ce qui nous fit penser qu'il n'avait point été entendu. Cinq minutes plus tard il répéta son signal plus vivement encore. On lui répondit alors, et cette réponse semblait venir d'une

petite distance. En effet, nous aperçûmes une clairière qui contenait plusieurs noirs au milieu desquels était un vieillard assis devant une misérable hutte. Il se leva à notre arrivée, mais il ne vint pas au-devant de nous. Quelques-uns de ceux qui l'entouraient se dirigèrent vers nous et ils reçurent le curé comme s'il leur avait été parfaitement inconnu. Ils me regardèrent, ainsi que M. Richardson avec beaucoup de curiosité et semblaient demander à nos conducteurs des explications sur notre présence. Nous étions tellement fatigués que nous avions à peine la force de leur parler ; il était près de cinq heures après-midi et nous n'avions presque rien pris pour nous restaurer. Le curé, qui comme nous n'en pouvait plus, demanda qu'on nous laissât tranquilles pendant quelques instans. Le vieillard qui paraissait être le chef de cette petite peuplade dit alors quelques mots à ses compagnons qui enlevèrent notre bagage et le portèrent dans une des huttes situées à l'entrée du village. Ce village n'était qu'un amas de misérables cabanes sans portes et à jour ; elles étaient presque toutes composées de quatre piliers surmontés d'un toit de nipa et de feuilles de cocotier, descendant d'un côté presque jusqu'à terre. L'intérieur de la hutte dans laquelle nous étions entrés n'offrait absolument aucune commodité et nous fûmes obligés pour nous reposer de défaire nos ballots et de nous coucher sur les nattes qui les enveloppaient. Notre repas fait, le sommeil nous gagna et nous nous endormîmes profondément et sans aucune crainte au milieu de cette peuplade qui inspirait tant de terreur aux Indiens de la côte. Nous nous réveillâmes tous les trois plusieurs fois pendant la nuit ; les domestiques qui étaient couchés à nos pieds nous chauffèrent de l'eau près du feu qu'ils avaient allumé à l'entrée de la hutte.

Nul mouvement ne se fit entendre parmi les noirs.

Le curé, pendant cette nuit, ne cessait de nous répéter qu'il n'y avait que les hommes qui faisaient fuir ces pauvres êtres, doux, craintifs et inoffensifs, et qu'on les éloignait de notre civilisation parce qu'on voulait leur donner des lois qui ne s'accordaient point avec leur nature.

La timidité est le caractère distinctif de cette race noire, et leur faiblesse n'est égalée que par leur astuce et leur désir de vengeance lorsqu'ils sont maltraités. Quand ils étaient victimes des fraudes et de la méchanceté des Indiens chrétiens, leur vengeance n'arrivait souvent qu'au bout de plusieurs années.

Je me levai dès la pointe du jour et je sortis de ma hutte pour voir si le lever du soleil ne serait pas l'occasion de quelque cérémonie religieuse. Il n'en fut rien; ils sortirent à ma vue de leurs cabanes, armés de leur arc et portant leur carquois sur le dos, quelques-uns n'avaient qu'un pieux taille en pointe. Ils vinrent tous avec leurs femmes et leurs enfans s'accroupir à quelque distance de nous. Le curé, voulant profiter de leur bonne disposition (car, me dit-il, il faut que votre figure, ainsi que celle de M. Richardson leur ait inspiré bien de la curiosité pour qu'ils aient pris si rapidement confiance, au point de s'accroupir presque sans crainte autour de nous) fit appeler le chef de la tribu qui arriva accompagné de plusieurs autres vieillards. Ils s'assirent vis-à-vis de nous dans le cercle que formaient les autres habitans.

Alors commença la conférence. Le curé offrit d'abord du bétel à plusieurs d'entre eux. Quoiqu'ils eussent vécu peu de temps auparavant pour ainsi dire avec les Ilocos, ils semblaient en manquer, soit qu'ils n'eussent

pas de feuilles, soit que leur indolence les empêchât de se donner la peine de le préparer, ils ne mâchèrent que celui que nous leur donnâmes, ou celui qu'ils reçurent de nos gens. Comme ils aiment le tabac avec passion, le curé en fit une distribution ; il donna un cigare à chaque individu, homme ou femme, enfant ou adulte indistinctement.

Après cette galanterie, le curé commença son discours qui s'adressa à toute l'assemblée ; il parla longuement et fut écouté sans interruption et avec beaucoup d'attention jusqu'à la fin. Quand il se tut, il s'établit une conversation entre les vieillards. Nous nous retirâmes avec le curé pour ne point les gêner dans leur conférence.

Pendant ce temps, nous visitâmes, suivis de quelques jeunes gens des deux sexes, les cases du village. Elles ne contenaient aucun ustensile, aucun meuble, si ce n'est quelques grands couteaux appelés Bolos, dont j'ai déjà parlé, deux ou trois petites haches, quelques vases de terre emportés dans leur émigration. Il y avait des arcs, des flèches et des collets pour prendre le gibier dans toutes les cases. Ils possédaient aussi plusieurs peaux de cerf, dont quelques-unes entières et d'autres coupées. Ces dernières servent aux femmes pour couvrir les parties sexuelles et les seins. Les morceaux pour couvrir les parties inférieures se lient aux hanches et couvrent les cuisses de cinq ou six pouces. Les pièces supérieures ont la forme d'un carré de huit à neuf pouces de côté et sont suspendues aux épaules par une lanière. Quelques hommes se couvrent aussi les parties sexuelles avec une bande de peau de cerf, mais cette bande est cependant plus ordinairement faite avec de l'écorce d'arbre. Quelques cases contenaient des lits élevés de six à huit pouces de terre faits avec des bambous, sur lesquels il y



avait soit des lambeaux de nattes, soit des peaux de cerfs, soit enfin des feuilles sèches. Dans d'autres cases, la couche était établie par terre et aucunement élevée.

Quelques cabanes établies sur des arbres, dont les branches avaient été taillées en échelle, ressemblaient aux parasols que l'on fait dans nos campagnes pour abriter la volaille. Nous vîmes aussi deux ou trois pilons propres à piler le riz, mais ils avaient l'air d'avoir été complètement abandonnés. Quelques calebasses et coques de cocos, appelées Chiretas, se trouvaient dans un petit nombre de cabanes.

Les femmes qui n'avaient point quitté les huttes étaient occupées à préparer la nourriture qui se composait de patates douces cuites dans les cendres chaudes. Divers fruits de leurs montagnes, tels que les Gouyaves, le Mamey, la Sapotille, le Sapoté, le Zimera, la Datte sauvage, le Jack, la petite Mangle sauvage et le Coco frais et mûr, forment encore leur nourriture.

Je n'ai vu dans aucune case des fruits à pain, et quoique cet arbre existe aux Philippines, il n'y est pas indigène et ne croît qu'autour des habitations de la plaine. On trouvait dans quelques huttes de la viande sèche suspendue au centre ou dans un coin de l'habitation. Quelques femmes en firent griller des portions et nous vîmes aussi la dépouille d'un de ces animaux qu'on sortait d'une cabane pour la mettre sur des bâtons. Il y avait presque partout des rayons de cire et de miel pétris avec les mains. Il est à croire que ce miel sert à la préparation de leur boisson et à l'assaisonnement des fruits dont ils se nourrissent. J'ai été confirmé dans cette opinion par ce que je vais raconter dans un instant.

Quand nous approchions des cabanes, les individus qui s'y trouvaient se levaient toujours avec un mouve-



ment de crainte et ressemblaient à ces animaux à demi apprivoisés qui ne savent s'ils veulent rester ou fuir à l'approche de l'homme. Le moindre bruit les faisait tressaillir.

Ces noirs sont du reste absolument semblables à ceux que j'avais vus près des montagnes de Marivelles. Leur taille était plus près de quatre pieds que de quatre pieds et demi; leurs membres étaient grêles; il y avait de l'agilité dans leurs mouvemens, mais leur physionomie restait immobile. Leurs yeux, quoique beaux, n'annonçaient aucune énergie, aucune vivacité, aucune passion, ils n'étaient que l'expression de la crainte et de l'indolence. Ils nous regardaient bien, mais ils ne s'approchèrent point de nous, la crainte l'emportant sur la curiosité; ils étaient en cela bien différens des habitans de la mer du Sud, qui aiment tant à voir et même à toucher les Européens qui viennent chez eux.

Nous revînmes à la fin de notre examen qui s'était étendu sur tout le village composé d'une trentaine de mauvaises huttes et de quatre à cinq parasols, au lieu de la conférence. Le curé s'aperçut de prime-abord qu'il avait échoué dans sa mission. Les vieillards osèrent à peine lever les yeux sur lui. En effet, deux vieillards s'approchèrent et lui annoncèrent qu'ils avaient décidé de vivre désormais éloignés des habitations des *Castilas*, parce que, disaient-ils, dans l'endroit où ils étaient, on ne pouvait ni les tourmenter, ni découvrir leurs plantes de tabac, ni étendre une domination quelconque sur eux. Lorsque le curé voulut éveiller leurs sentimens religieux, ils eurent l'air de ne pas le comprendre. Il fut douloureusement affecté de cette profonde indifférence, quoiqu'il sût très bien qu'il était impossible de leur inspirer des affections durables. Cette peuplade, au sein de laquelle il avait pres-

que exclusivement vécu pendant deux ans , lui avait fait un accueil trop froid et trop indifférent pour qu'il fût possible de nourrir le moindre espoir de la ramener près des villages de la plaine. Ce bon religieux avait fait tout ce qui était humainement possible de faire pour s'assurer leur bienveillance et leur attachement ; il n'avait pas réussi et il vit clairement que sa mission était sans succès. Il leur distribua néanmoins les présens qu'il leur avait apportés et qui consistaient en rosaires , en scapulaires et en étoffes du pays.

A la vue de ces objets , je lui demandai si , lorsqu'ils étaient dans le village de la plaine , ils avaient des vêtemens et s'ils ne s'ornaient pas avec des objets pareils à ceux qu'il venait de leur donner. Il me répondit affirmativement, en me témoignant son étonnement de ne plus trouver aucune trace de ces vêtemens et de ces ornemens chez eux. Il paraît qu'ils s'en étaient débarrassés au moment de quitter les Européens. Ils reçurent du reste ces objets avec une grande indifférence. Il n'en fut pas de même des couteaux , des holos , des haches et du tabac que le curé leur distribua. Ils reçurent ces présens en manifestant leur joie.

Les noirs nous avaient apporté dans notre case du miel , des fruits et de la viande du cerf qu'ils avaient tué la veille. Nos deux domestiques , gens assez intelligens , comme le sont en général tous les Philippinois , avaient trouvé deux vases de terre dans lesquels ils nous avaient préparé de la Morisqueta (riz cuit à l'eau), un ragoût avec des guyaves et de la viande de cerf et enfin notre chocolat. Nous prîmes notre déjeuner avec infiniment de plaisir , en présence d'une vingtaine de négrillons qui étaient autour de notre case. Après notre repas , le religieux fit encore une tentative pour persuader aux noirs de reve-

nir dans la plaine, mais son second discours n'eut pas plus de succès que le premier. On se décida enfin à les quitter.

Je voulus emporter avec moi, comme objet de curiosité, un arc et des flèches; mais j'eus mille peines à obtenir ces armes, et ce n'est qu'en faisant le sacrifice d'un beau mouchoir de madras à couleurs très vives que j'étais sur les épaules d'un des Indiens, et qui le laissa flotter comme un manteau. La coquetterie naturelle à tous les hommes fit ici également son effet et le marché fut conclu. C'est dans cette circonstance que j'appris qu'une partie des flèches des noirs étaient empoisonnées et que d'autres ne l'étaient pas. Ils se servent cependant plus communément des premières qui tuent le cerf et le cochon sauvage bien plus rapidement. Quand l'animal est mort, ils enlèvent la chair autour de la plaie à un pouce de distance environ; il paraît que cette précaution obvie à tous les inconvéniens qui pourraient résulter de la flèche empoisonnée; j'ai vu plus tard le même procédé chez les habitans de la côte du Choco, pratiqué avec un égal succès.

Nous prîmes congé de cette peuplade vers les dix heures du matin; cette heure était plus convenable à notre marche que toute autre. Le soleil ne pouvait nous gêner dans les forêts de la montagne, et d'un autre côté il avait déjà eu assez d'effet pour enlever une partie de l'humidité. Une demi-douzaine de petits noirs nous accompagnaient et nous frayèrent le chemin avec nos domestiques qui, du reste, étaient assez gênés par le bagage qu'ils portaient et n'étaient pas trop libres pour couper les broussailles et les lianes qui nous embarrassaient. Heureusement que d'après l'avis du curé, nous nous étions entouré les jambes avec des morceaux de

peau de cerf tannés qui nous avaient été donnés ; j'étais de plus muni de bottines de toile forte. Sans ces précautions, nous nous serions trouvés dans le cas de M. Richardson , qui était constamment occupé à lier et à attacher sa chaussure , pour ne point la perdre dans ce trajet humide.

Arrivés au bas de la montagne , nous retrouvâmes nos porteurs parfaitement bien établis. La *Ollia* et la *Morisqueta* étaient sur un excellent feu et on allait éventrer une grosse iguane pour compléter le repas. Après avoir fait notre toilette , le curé se mit dans son hamac , et la cabane construite par notre suite échut à M. Richardson et à moi pour nous reposer.

Lorsque je revins huit ans plus tard aux Philippines, j'eus occasion de voir , à Manille, plusieurs petits noirs en état de domesticité. Quelques Espagnols qui avaient gouverné des provinces les avaient amenés comme domestiques. Comme à cette époque je passai plusieurs années dans ces îles , j'eus le loisir d'étudier cette race dans l'état de domesticité , et de suivre tous les détails qui se rattachaient à leur caractère , à leurs habitudes , à leur manière de vivre , à leur langage et aux contrées qu'ils habitaient. Le petit noir devient dans cette situation quelquefois plus gros ; mais cet embonpoint se porte particulièrement sur le corps , et les membres restent presque toujours grêles. Il obéit aux ordres qu'on lui donne , mais sans empressement , et les mauvais traitemens ne lui donnent pas plus d'activité ; lorsqu'on le frappe , il se regimbe et rendrait les coups s'il en avait le pouvoir. Il se lie rarement avec les autres domestiques de la maison , et quoique peut-être moins attaché à ses maîtres qu'eux , il quitte cependant plus rarement la maison. Sa peau ne perd presque rien de sa couleur ; il conserve son noir , non pas

le noir d'ébène , mais le noir de suie. Il est arrivé bien souvent qu'ils se sont échappés au bout de plusieurs années de service des maisons où ils étaient parfaitement bien traités ; ils retournaient alors dans leurs forêts. Un de mes compatriotes , docteur en médecine , aux Philippines , avait chez lui un petit noir , venu de l'intérieur de Luçon. Il était depuis deux ans chez lui et était devenu un espèce de fac-totum ; il le soigna même avec assez d'attention dans une maladie qu'il fit. Mon compatriote ne cessait de me parler de l'attachement de son noir , et mon incrédulité lui donnait presque de l'humeur. Je tenais néanmoins à mon opinion et j'étais convaincu qu'il ne faudrait qu'une occasion au petit noir pour ébranler la confiance de mon ami. Sa physionomie et sa manière d'être me répondaient de l'aventure. En effet , au retour d'un voyage que je fis dans quelques îles , je ne retrouvai plus le noir ; il avait disparu , emportant avec lui quelques couverts en argent et une demi-douzaine de quadruples , objets qu'il avait pu enlever sans peine , puisqu'on lui avait confié la clef de la caisse et de l'argenterie. Le docteur en me racontant l'événement , me disait qu'il ne comprenait pas le vol de l'argent , car , ajouta-t-il , j'ai toujours été obligé de le forcer de s'habiller ; je ne lui ai jamais connu le goût de la dépense , ni l'amour du jeu , si commun chez les Philippinois. Il aimait même médiocrement les femmes , et quoiqu'il ait eu des relations avec une domestique de la maison , il n'est pas supposable que celle-ci l'ait engagé à commettre le vol.

J'étais lié depuis dix ans avec le docteur Genu , je le voyais depuis plusieurs mois tous les jours , et j'avais par conséquent eu le temps d'étudier le caractère et les habitudes du petit noir. Je causais fréquemment avec lui ;

je lui demandais des détails sur sa tribu, sur les mœurs de sa peuplade, sur ses idées religieuses, etc. Je ne pus jamais tirer de lui que ce que je savais déjà et ce que j'avais appris en 1820, dans la province d'Ilocos; il vivait à Manille dans une maison où il y avait une vingtaine de domestiques, qui pratiquaient les cérémonies du christianisme sans être chrétiens pour cela; lorsque la maîtresse de la maison faisait réciter le soir le chapelet à ses femmes et à ses domestiques, on remarquait bien à la contenance du noir, lorsqu'il assistait parfois à ces actes de dévotion, que son esprit était loin de là, et que tout se réduisait chez lui à un simple mécanisme. Je fis pareille remarque lorsqu'il m'arrivait de le prendre avec moi à la messe; après en être sorti, il ne lui restait plus le moindre souvenir. La peine que l'on se donna d'ailleurs pour son instruction religieuse fut complètement perdue. Ce n'est pas qu'il manquât d'intelligence, il comprenait assez ce qu'on lui enseignait et ses réponses témoignaient de sa capacité; mais il y avait absence totale de toute espèce de conviction, et il est à croire qu'il avait même perdu le souvenir des esprits et des génies de sa tribu.

Il prétendait, dans les conversations que j'eus avec lui, qu'il préférerait le séjour des bois à celui d'une bonne maison; que là, il était en pleine liberté, qu'il dormait, qu'il mangeait, qu'il buvait, lorsqu'il en avait envie; que pour apaiser sa faim, il suffisait de tuer un cerf ou de cueillir des fruits et des racines, qui se trouvaient partout en abondance. Il disait encore qu'au moment de la maturité du riz, il était facile de s'en procurer en faisant des excursions dans les plantations des villages chrétiens; qu'enfin il aimait toujours ses montagnes et qu'il quitterait Manille sans peine. Sa fuite a effec-



tivement confirmé la véracité de toutes ces assertions.

J'étais en 1829 sur l'île de Panay, à Ilo-Ilo, et j'eus occasion de me trouver là à une cérémonie ou réception d'une ambassade de noirs des montagnes. Le lecteur verra, par le récit suivant, que les détails que m'avait donnés le religieux de Saint-Augustin, dans le voyage que je fis avec lui, en 1820, dans les montagnes du nord de l'île de Luçon étaient parfaitement exacts. Tout ce qu'il m'avait dit de leurs mœurs, de leur caractère, de leurs habitudes, se confirma entièrement.

Il y avait à peine deux ans que M. Brodet était gouverneur de la province d'Ilo-Ilo, que déjà il avait eu plusieurs entrevues avec les noirs de l'intérieur de l'île. Il les avait engagés à venir trafiquer avec les habitans de la province, et ses bons procédés leur avaient inspiré de la confiance. Ils venaient alors lui demander la confirmation des chefs qu'ils avaient élus. M. Brodet leur fit une bonne réception afin de les engager sinon à habiter les villages, du moins à s'en rapprocher. Il avait, à différentes reprises, employé tous les moyens de persuasion pour arriver à son but, en leur donnant toujours l'assurance de ses bonnes dispositions pour eux. Aussi lui accordèrent-ils une grande preuve de confiance en venant lui demander des titres de confirmation pour les élections qu'ils venaient de faire.

Pour répondre à leur attente et pour favoriser les vues de M. Brodet, on mit la garnison sous les armes, toutes les autorités se réunirent et une députation composée de capitaines et de lieutenans (c'est ainsi qu'on nomme aux Philippines les chefs indiens des villages), fut envoyée au devant d'eux à une distance de deux lieues d'Ilo-Ilo pour les recevoir. La route qui conduisait au palais où M. Brodet les attendait était garnie de deux

haies de soldats. Les noirs étaient au nombre de dix, presque tous âgés. L'appareil qu'on avait déployé leur causa beaucoup d'étonnement et sans doute quelque satisfaction. Ils furent introduits au palais où on leur présenta des sièges en les invitant à prendre place ; ils refusèrent les chaises et s'accroupirent tout bonnement par terre, en face de la table où se trouvaient l'alcade, son secrétaire et les principaux officiers. M. Brodet leur fit un discours d'apparat, dans lequel il manifesta le desir de les voir se rapprocher des villages de son alcadia ; il leur promit ses bons offices en leur répétant qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour leur être agréable. Un interprète leur donna la traduction du discours du gouverneur.

Un des leurs prit alors la parole pour répondre à M. Brodet ; il s'exprima avec assez de facilité dans la langue bisaya, idiome usité dans ces contrées ainsi que dans les îles du sud des Philippines. L'orateur commença par assurer le gouverneur du dévoûment de sa tribu et de la conviction où elle était qu'il lui accorderait toujours sa protection et la traiterait avec bonté comme par le passé. Il ajouta qu'il espérait qu'on ne viendrait pas les troubler dans leurs montagnes, et il promit que sa peuplade ne dévasterait jamais les plantations des habitants de la plaine ; que de cette manière les liaisons d'amitié et de commerce déjà établies se resserreraient, et que pour arriver plus facilement à cette fin, ils venaient demander des brevets du gouverneur de la province pour les chefs qu'ils venaient de nommer. Ils imitaient en cela, disaient-ils, leurs ancêtres qui avaient tenu à cette coutume aussi long-temps que la bienveillance des gouverneurs leur avait été assurée ; qu'elle n'avait été abandonnée que faute de protection et qu'ils trouvaient ac-

tuellement dans les bonnes dispositions du nouveau gouverneur toutes sortes de motifs pour la renouveler. Après cette allocution, l'orateur s'accroupit de nouveau avec ses compagnons en attendant l'accomplissement de sa prière.

L'interprète les interrogea sur le nombre de brevets qu'il leur fallait, et une fois qu'on sut qu'il en fallait un pour un grand chef ou capitaine et quatre pour autant de lieutenans, on procéda avec beaucoup de cérémonie à l'expédition de ces titres. On apporta de vieilles bulles sur lesquelles le secrétaire apposa trois ou quatre fois le sceau du gouvernement. Après leur avoir fait prêter une espèce de serment, on leur remit les brevets avec beaucoup de gravité. Après cette cérémonie, le gouverneur les fit entrer dans une salle basse qu'il avait fait préparer pour les loger. Là, il leur fit distribuer un peu de fer, des grands et des petits couteaux, quelques étoffes et surtout du tabac. Cette dernière denrée est très abondante dans les Philippines et ne fait point l'objet d'un monopole, comme dans l'île de Luçon. Les noirs cultivent aussi cette plante, mais il paraît qu'ils ne savent pas la préparer aussi bien qu'on le fait dans la plaine, en sorte qu'ils préfèrent de beaucoup la tabac qu'on venait de leur distribuer.

Lorsque la distribution fut faite, je priai l'interprète de m'accompagner dans la salle pour me servir dans la conversation que je voulais avoir avec eux. Je les questionnai sur leurs mœurs, sur leurs habitudes et sur tous les points qui pouvaient m'éclairer et jeter un nouveau jour sur les notions que j'avais déjà recueillies sur ces petits noirs. Leurs réponses me confirmèrent de plus en plus dans l'opinion que j'avais que ces noirs n'étaient autres que les habitans primitifs des îles

Philippines ; que les autres races coexistantes dans ces îles provenaient d'émigrations et de mélanges avec les noirs. Ceux-ci ressemblaient en tous points aux noirs de l'île de Luçon. Il y avait analogie parfaite entre leurs habitudes, leurs mœurs et leurs coutumes. Leur taille, leur physionomie et leur couleur étaient les mêmes. Il y avait bien une différence dans leur langage, différence qui ne constituait cependant pas une langue à part. La souche était la même. J'ai su plus tard par les informations que j'ai été à même de prendre, soit à Manille, soit sur les îles que j'ai parcourues, que dans chaque chaîne de montagnes, les noirs avaient un dialecte spécial, et qu'ils ressemblaient en cela aux autres races des Philippines dont l'idiome est nuancé, quoique dérivant de la même source.

Les renseignemens qu'ils me fournirent sur la population peuvent se réduire à ce qui suit : Le nombre des habitans de leur village, y compris celui des cases éparpillées des environs pouvait se monter à 250 ou 300 ; mais ils ajoutèrent que c'était la tribu la plus forte qu'ils connaissaient, et que, généralement, les villages ne se composaient pas de plus de dix à douze familles ; dans cette proportion, il était plus facile de se procurer des subsistances. Ils se trouvaient aussi nombreux, parce que le chef qu'ils avaient choisi ayant été amené autrefois à Manille par un gouverneur d'Ilo-Ilo y avait acquis quelques notions de culture. Il les avait utilisées en leur apprenant à établir des plantations, à élever des chevaux, des bœufs et des buffles, et que c'était ainsi qu'ils étaient parvenus à former un grand village, qui était le seul considérable de l'île. Les agglomérations de dix à douze familles mènent une vie nomade : elles se déplacent selon les saisons, selon l'époque de la maturité des fruits, de

telle ou de telle autre contrée, et enfin selon l'abondance ou la rareté du gibier de certaines localités.

Les noirs de ces régions vont nus comme ceux des Philippines ; ils ne se couvrent que les parties sexuelles, soit avec des bandes faites avec de la peau de cerf ou des écorces d'arbre. J'en remarquai cependant un parmi la députation dont la bande était d'une peau que je ne connaissais pas ; il me dit, par l'organe de l'interprète, que c'était un morceau de peau de singe. Cette réponse me donna occasion de lui demander s'ils mangeaient les singes, les chauve-souris ou vampires appelés dans ces îles paniqués. Il me répondit affirmativement, en ajoutant que tous ces animaux fournissaient des mets fort délicats. Ce goût est du reste partagé par tous les Indiens des provinces philippinoises.

Quelques membres de la députation avaient des colliers en grains de verre, qu'ils s'étaient probablement procurés dans des villages chrétiens. Je ne leur trouvai aucune trace de tatouage ou de peinture, et leurs oreilles étaient intactes. Ils avaient à leur arrivée les dents très blanches, mais deux heures après le bétel qu'ils avaient mangé les avait entièrement rougies. Lorsque je les questionnai sur leurs idées religieuses, j'eus beaucoup de peine à me faire comprendre. Je démêlai pourtant qu'à l'instar de ceux de Luçon, ils ne croyaient qu'à des esprits, ou à une fatalité à laquelle tout était soumis. Leur intelligence sur ce chapitre me parut du reste fort bornée, et malgré mes efforts je n'en pus presque rien tirer ; je leur montrai le ciel, le soleil, et je tâchai de savoir d'eux s'ils croyaient à un être supérieur, protecteur ou malfaisant ; mais ma peine fut perdue et le noir qui avait porté la parole devant le gouverneur et qui me parut le plus intelligent de tous, ne put donner



aucune solution à mes signes et à mes questions.

Tous étaient munis d'un arc, de flèches, et d'un couteau (bolo); ce dernier était dans un gaine de bois et suspendu à la ceinture. Leur tête nue offrait des cheveux cotonneux et courts semblables à ceux dont j'ai déjà donné la description.

Ils aiment beaucoup l'eau-de-vie, et après une distribution de rhum que le gouverneur leur fit faire dans l'après-midi, ils devinrent d'une extrême loquacité; et leur ardeur parlementaire fut telle qu'une querelle qui s'engagea entre deux membres de la députation, ne s'apaisa que par l'autorité du doyen. Ils se couchèrent après la discussion et dormirent jusqu'au lendemain matin. C'était le moment fixé pour leur départ. Je leur fis la conduite avec le gouverneur, nous fîmes entrer le plus âgé des noirs dans la calèche. Il y monta avec crainte, refusa de s'asseoir et s'accroupit au fond de la voiture en se cramponnant aux panneaux de l'équipage. Il était oppressé et silencieux et donnait tous les signes d'une frayeur extraordinaire. Nous le fîmes descendre après avoir fait quelques cents pas, pour ne pas prolonger ses angoisses. Nous le déposâmes au milieu de ses camarades tout effaré et tremblant; il était presque plié en deux. Il se rassura peu-à-peu et finit par un grand éclat de rire; il raconta, après s'être remis, aux autres noirs les sensations que la voiture lui avait fait éprouver. Nous les suivîmes jusqu'à Haros, village à deux lieues d'Ilo-Ilo. Là nous prîmes congé d'eux.

J'avais beaucoup questionné les noirs pendant les deux journées qu'ils avaient passées à Ilo-Ilo, mais je ne pus en tirer d'autres renseignemens que ceux que je viens d'offrir à mes lecteurs. Quelques Indiens qui avaient voyagé dans ces archipels me dirent que les noirs des



autres îles telles que Bohol, Mindanao, Leyté, Samaré, Mindoro, l'île des Noirs etc., étaient tous semblables à ceux que nous venions de voir. Ils ne différaient que par des nuances dans la langue qui, du reste, dérivait d'une souche unique. Ils étaient tous plus ou moins craintifs, selon que les peuples des villages les traitaient avec plus ou moins d'humanité.

J'eus plus tard encore de nombreuses entrevues avec les noirs sur la partie nord de Mindanao, sur l'île de Bohol, sur celle de Négros à Mindoro et sur les montagnes de San-Mateo, à quelques lieues de Manille; partout je retrouvai les mêmes caractères, les mêmes coutumes, les mêmes habitudes, la même paresse et enfin la même organisation sociale. Ils étaient toujours par groupes de dix ou douze familles, et lorsque ces groupes étaient plus nombreux, on pouvait être certain que quelques-uns des noirs qui les composaient avaient vécu parmi les chrétiens de la plaine.

Toutes les observations que je viens de faire me conduisent à cette conclusion que ces noirs sont les habitants primitifs des Philippines ou du moins la race la plus ancienne de ces régions. On trouve dans toutes les îles de quelque étendue de cet archipel, et surtout dans l'île de Luçon, des montagnes qui séparent une partie de la population de l'autre et qui interdisent en quelque sorte à ces populations de se confondre. Il me reste ensuite aussi la conviction que la langue d'où sont dérivés tous les dialectes qui se parlent aux Philippines est celle que les petits noirs parlaient originairement. Que cette langue a été modifiée par les idiomes qui ont été importés successivement par les peuples émigrans et qui se sont mélangés avec les races indigènes. Je citerai à l'appui de cette opinion un fait grammatical assez sail-

lant. Plusieurs mots ont, depuis le détroit de la Sonde jusqu'à l'île des Navigateurs, c'est-à-dire sur un espace de 2,400 lieues, la même signification ; ou, en d'autres termes, les mêmes choses sont désignées sur cette immense étendue par les mêmes mots. Je reviendrai dans un autre chapitre sur cette similitude; je remarquerai seulement en passant que, quoique le langage des noirs varie de province à province, ce langage ne ressemble jamais à celui des Indiens de la même province. J'ai vu, à Manille, des noirs de contrées éloignées qui se faisaient entendre aux noirs de Manille dans un patois différent du leur.

Je serais heureux que cet extrait de mes Mémoires pût jeter quelque lumière sur une question depuis si long-temps controversée, et je desiré que la Société de géographie, qui a bien voulu me demander quelques renseignemens sur les habitans primitifs des Philippines puisse trouver dans ce récit simple quelques données propres à contribuer à la solution du problème.

Je n'ai consigné ici que mes propres observations sur ces immenses archipels sans les comparer ou les lier aux notions répandues par les savaus. Cependant je me réserve de considérer leurs travaux sous le point de vue critique; mon long séjour dans la Malaisie, la Polynésie et l'Australie me faciliteront cet examen que j'étendrai sur les migrations et les vicissitudes qu'ont éprouvées les habitans primitifs de ces archipels par le mélange des peuples voyageurs et dominateurs.

---

# COMPTE-RENDU

DES RECETTES ET DÉPENSES DE LA SOCIÉTÉ

*pendant l'exercice 1834-1835.*

## RECETTES.

Reliquat du compte de 1833-1834 ; intérêts des fonds placés ; montant des souscriptions renouvelées et des diplômes délivrés aux nouveaux membres ; souscription annuelle du Roi ; souscription de trois membres donateurs ; encouragement donné par le Roi et par S. A. R. le duc d'Orléans pour les publications de la Société ; vente du recueil des Mémoires et du Bulletin . . . . . 12,631 f. 73 c.

## DÉPENSES.

Frais d'administration, d'agence, de loyer ; impression du recueil des Mémoires et du Bulletin ; montant des prix décernés en 1835 . . . . . 10,643 77

En caisse le 27 novembre 1835. 1,987 96

Deux placemens représentant un capital de . . . . . 15,000 00

Total de l'actif . . . . . 16,987 96

*Certifié par le trésorier de la Société et approuvé  
par l'Assemblée générale ,*

*Signé* CHAPELLIER.

Paris , le 27 novembre 1835.

## PROCÈS-VERBAL

DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 27 NOVEMBRE 1835.

La Société de Géographie a tenu sa deuxième assemblée générale, pour l'année 1835, le vendredi 27 novembre, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville. En l'absence de M. le baron de Barante, président de la Société, M. Amédée Jaubert, l'un des vice-présidents, occupe le fauteuil.

Dans le discours par lequel il ouvre la séance, M. Jaubert exprime sa reconnaissance pour la confiance dont la Société l'a honoré, en le choisissant pour l'un de ses vice-présidents. Ce suffrage il le doit, dit-il, uniquement à cet amour éclairé de la Société pour les travaux des Arabes du moyen âge, et aux efforts qu'il fait lui-même pour s'en rendre le fidèle interprète. M. le président rappelle en détail tout ce que nous devons aux Géographes de cette époque, qui nous transmirent le riche dépôt des connaissances qu'ils tenaient eux-mêmes des Grecs, et fondèrent en Sicile, au douzième siècle, une véritable société de géographie. Comparant ensuite les obstacles qui arrêtaient nos devanciers avec les ressources immenses de la civilisation moderne, et particulièrement les moyens d'action qui résultent de l'emploi de la vapeur pour la rapidité des voyages et le transport des masses, M. Jaubert s'étonne, avec raison, de tout ce que renferment encore de notions exactes,

de faits précis et de particularités importantes leurs modestes relations. Après avoir rappelé tout ce que la science doit aux Colomb, aux Gama et aux savans qui accompagnèrent Napoléon en Égypte, M. Jaubert termine en nous faisant entrevoir que c'est encore aujourd'hui, sur le vaste continent de l'Afrique, que la France est appelée à recueillir le fruit des travaux d'Edrysy et de cet Aboulfeda, dont la traduction et le texte de l'immortel ouvrage enrichiront bientôt les Mémoires de la Société.

M. Bianchi, secrétaire de la Société, donne lecture du procès-verbal de la dernière séance générale : la rédaction en est adoptée. M. le secrétaire communique également la liste des ouvrages déposés sur le bureau et offerts à la Société.

Au nombre des étrangers de distinction présens à la séance, on remarque le capitaine Ross, dont le bel et important ouvrage est offert à la Société et déposé sur le bureau. M. le président se lève et remet à cet illustre navigateur le diplôme qui lui confère le titre de *Correspondant étranger* de la Société de Géographie. Cette circonstance excite un vif intérêt dans l'assemblée et provoque des applaudissemens.

M. le président fait également remarquer la présence de M. le capitaine Basil Hall et de M. le baron de Schilling, connus du monde savant, l'un par ses voyages dans différentes contrées des deux Amériques, l'autre par ses voyages en Chine.

M. d'Avezac, secrétaire général de la Commission centrale, donne lecture de sa notice annuelle des travaux de la Société. Cette notice, résultat de recherches nombreuses et d'une analyse méthodique très développée, offre également le tableau des travaux annuels qui, dans

toutes les parties du monde savant ont accru le domaine de la géographie.

M. Berthelot lit un extrait de l'histoire naturelle des îles Canaries qu'il publie conjointement avec M. Barker-Webb. Dans ce coup-d'œil sur la chorographie des îles Fortunées, ce naturaliste divise l'histoire géographique des Canaries en trois époques distinctes.

L'allégorie est, suivant lui, le caractère dominant de la première époque qui comprend d'abord des traditions fondées sur une théogonie antérieure aux temps héroïques, puis les lointaines expéditions des Phéniciens, des Carthaginois et des Phocéens. M. Berthelot fait remonter la seconde partie de cette époque à quatre ou cinq siècles avant notre ère; il s'appuie des renseignemens de Diodore et signale les noms d'Atlandides, d'Hespérides et de Purpuraires comme affectés aux archipels de l'Afrique occidentale dans ces premières explorations.

Une autre série d'événemens établit la seconde époque chorographique qui commence 82 ans environ avant notre ère et dans laquelle il est question des îles Fortunées d'après les notions que les navigateurs lusitaniens communiquèrent à Sertorius. Vingt ans après la mort de ce général, Statius Sebosus vint donner encore quelques nouveaux détails sur ces contrées; mais il ne les connut jamais lui-même, et sans s'arrêter à ces vagues indications, M. Berthelot arrive à des renseignemens plus précis: ce sont ceux des explorateurs du roi Juba, qui nous ont été aussi transmis par Pline. Il fait remarquer la coïncidence des noms de Sebosus avec ceux de cette autre relation et explique l'itinéraire des envoyés Mauritaniens d'après le texte original. L'application des noms anciens aux différentes îles du groupe des Canaries, suit ainsi l'ordre de la découverte; les explorateurs



visitèrent d'abord *Ombrios*, *Junonia* et *Capraria*, c'est-à-dire, Palma, Gomère et l'Île-de-Fer, puis revenant à l'est ils abordèrent à *Nivaria* et enfin à *Canaria*, ou à Ténériffe et à la Grande Canarie. Des observations déduites de la position relative des îles, de l'influence des vents régnans et d'autres circonstances locales, lui servent à appuyer ses assertions. Il pense que les *Purpuraires* de Pline sont les Hespérides de Sebosus, et croit, à l'exemple de Danville et de Gosselin que ces dénominations doivent se rapporter à Lancerotte et à Fortaventure où Juba avait fondé des établissemens pour la teinture en pourpre.

Après cet exposé des connaissances géographiques des Romains sur les îles Fortunées, M. Berthelot passe aux notions de Ptolémée et aux projections dressées d'après ses tables. « Cet archipel perdu et retrouvé à plusieurs reprises, dit-il en terminant, ces îles, que Juba avait décrites et que Ptolémée venait de signaler, restèrent encore oubliées pendant treize siècles; l'invasion des barbares, en détruisant l'empire romain, replongea l'Europe dans l'ignorance et fit rétrograder la civilisation. Dans cette longue suite d'années, presque perdue pour l'histoire, il n'est plus question des îles Fortunées qu'en 1170 dans une relation du Cherif el-Idrys. »

Vers le milieu du quatorzième siècle commence la troisième époque chorographique dont M. Berthelot se propose de traiter séparément. Cette époque comprendra l'analyse des cartes, les observations qui leur ont servi de base, et la description chorographique de chaque île.

M. le capitaine Gabriel Lafond lit sur la race des noirs des îles Philippines et de la Malaisie un Mémoire extrait

des voyages qu'il a faits pendant quinze ans autour du monde. Ce voyageur entre d'abord dans les détails des relations qu'il eut, en 1820, avec une race de petits noirs sur les côtes de l'île de Luçon, près des montagnes de Maribelles. De premières tentatives faites par un moine de Saint-Augustin, pour civiliser cette race, avaient eu quelques succès; mais plus tard des vexations les éloignèrent des villages indiens, et tous les efforts du moine, pour les ramener, restèrent sans résultats. M. Lafond n'en recueillit pas moins, de la bouche de ce religieux, de nombreux renseignemens sur cette race de noirs malaisiens. En parcourant plus tard l'archipel Malaisien et celui des Philippines, M. Lafond a retrouvé cette même race de nègres répandue sur les îles de Negros, de Mindoro et de Luçon; il a même connu des voyageurs qui en avaient vu dans les îles Borneo, Timor, Sumbawa et Sumatra. Il croit aussi retrouver chez ces nègres une analogie de race avec les habitans de la Nouvelle-Guinée et ceux de Papoua. Quant à ceux de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van-Diemen, M. Lafond n'a pas de données assez certaines pour les confondre avec les noirs malaisiens; il pense cependant que les habitans de la terre de Van-Diemen pourraient bien être encore de cette même race de nègres. Ayant été à même de faire plus tard une nouvelle comparaison, il a reconnu que, dans l'état de domesticité, leurs mœurs se rapportent toujours au caractère qu'ils ont lorsqu'ils vivent en liberté. Selon M. Lafond, cette race, qu'il considère comme celle des habitans primitifs aurait existé sur toutes les grandes îles de la Malaisie. A l'appui de cette assertion, il cite l'autorité des voyageurs qui en ont parlé, et comparant l'opinion de ses devanciers avec ses propres observations faites sur lieux mêmes, il

explique comment cette race a été refoulée sur les montagnes au centre des îles. Il indique aussi les mélanges qui se sont successivement opérés et qui ont été l'origine et la cause de plusieurs variétés d'hommes sur une même île. S'étendant ensuite longuement sur les migrations des peuples de l'Océanie et de la Malaisie, M. Lafond pense que toutes ces migrations ont eu lieu de l'est à l'ouest en suivant le cours apparent du soleil. Il réfute l'opinion des auteurs qui ont prétendu que la Polynésie a été peuplée par les habitans de la Malaisie, et que ceux des îles Figis sont de la race noire malaisienne. Il dépeint les Figiens qui (selon lui) sont, avec les chefs sandwichiens et noukaliviens le type de la race polynésienne.

Enfin, M. Lafond termine son mémoire par la classification des diverses races de la Malaisie, de la Polynésie et de l'Australie, et par une description du caractère physique, des mœurs, des habitudes, des coutumes et du degré de civilisation de chaque espèce et race particulière.

En l'absence de M. Chapellier, trésorier de la Société, M. le secrétaire lit le compte-rendu des recettes et dépenses de l'exercice 1834-1835.

On procède à la nomination de trois membres de la Commission centrale, et au dépouillement du scrutin, dont M. le président proclame ainsi le résultat : MM. Noël-Desvergers, Cadalvène et Lafond sont nommés membres de la Commission centrale.

La séance est levée à onze heures.

---

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

DÉCEMBRE 1835.

---

### PREMIÈRE SECTION.

---

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

---

#### RELATION

*D'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale,*

Par Hbâggy Ebn-el-Dyn el-Eghouâthy.

Suite. (1)

---

#### APPENDICE :

SUR L'EMPLOI DE QUELQUES NOUVEAUX DOCUMENTS

POUR LA RECTIFICATION DU CANEVAS GÉODÉSIQUE

d'une partie de l'Afrique septentrionale.

Dans les travaux critiques de géographie positive, tous les éléments veulent être discutés, et chaque leur nouvelle qui permet d'entrevoir d'une manière moins incertaine quelque point jusqu'alors

(1) Voyez Bulletin de 1834, mai, juin, août et septembre.

demeuré obscur ou douteux, exige une révision sévère de toutes les déterminations établies sur des bases conjecturales ou erronées, susceptibles d'être désormais remplacées par des jalons plus sûrs. Pénétré des devoirs que m'imposait à cet égard l'apparition de quelques documens nouveaux, je n'ai point hésité à détruire une partie de ce que j'avais fait pour édifier à neuf des constructions moins defectueuses, et j'ai consacré un appendice à l'exposition raisonnée de ces rectifications.

J'avais donné lecture de la Relation d'Ebn-el-Dyn, à la Société de Géographie, dès le 7 juin 1833; les Annotations furent lues le 21 du même mois: mais la Notice relative à la construction d'une carte de l'Afrique septentrionale, ne fut communiquée qu'à la séance du 5 septembre 1834, au moment où la planche destinée à l'accompagner était livrée à la gravure. C'est pendant les délais prolongés qu'a entraînés cette dernière opération, que des lumières nouvelles me sont advenues, et ont donné lieu à l'Appendice qui termine aujourd'hui mon travail.

Dans les discussions critiques auxquelles je me suis livré, j'ai pesé avec indépendance tous les résultats géographiques, de telle part qu'ils vinssent, dont j'avais à admettre ou rejeter l'emploi: en me constituant juge en ces matières, que des études spéciales mettaient à ma portée, puissé-je n'avoir point, comme le cordonnier d'Apelles, encouru le reproche de m'élever au-dessus de la chaussure.

Un an s'est écoulé depuis la rédaction de la notice ou j'essayais de discuter les élémens d'un nouveau canevas géodésique des Etats barbaresques, et pendant que se gravait la carte où j'en avais tracé les résultats, quelques documens sont venus s'ajouter à ceux que j'avais alors recueillis: le major sir Grenville Temple a publié la relation d'un intéressant voyage dans l'intérieur du beylik de Tunis (1); le département de la Guerre a donné au jour un travail sur la géographie ancienne de la ré-

(1) *Excursions in the Mediterranean: Algiers and Tunis*, by major G. Grenville T. Temple, Part. London, 1835, 2 vol. in 12

gence d'Alger, rédige par M. Dureau de la Malle au nom d'une Commission spéciale de l'Académie des Inscriptions (1); et M. De la Porte a eu l'obligeance de me communiquer un cahier de notes itinéraires sur les dépendances de Marok au revers de l'Atlas.

Beaucoup plus empressé de rechercher la vérité que de sauver à mon amour-propre l'aveu des erreurs que je pourrais avoir commises dans mes précédentes investigations, je reprends volontiers mon propre travail pour le soumettre à une révision devenue nécessaire en présence des documens nouveaux que je viens de signaler.

Je m'occuperai successivement, avec sir Grenville Temple du Beylik de Tunis, avec M. Dureau de la Malle de la régence d'Alger, et avec M. De la Porte des dépendances transatlantiques de Marok.

## I.

Sir Grenville Temple a parcouru deux lignes de route fort importantes : l'une de Tunis en se portant d'abord au sud-ouest jusqu'à Teboursek et Doqqah, puis au sud-est jusqu'à Qayrouân et enfin au sud jusqu'à Sfâqs; l'autre de Qâbes vers l'ouest jusqu'à Nefthah, ensuite vers le nord par Qafssah et Feryânab jusqu'à El-Qassryn, d'où il a poussé une reconnaissance jusqu'à Ayedrah; puis revenu à El-Qassryn, il a décrit, par Sobeythalah, un détour vers l'est, pour revenir au nord à El-Kêf, d'où il est retourné à Tunis en rejoignant sa première route auprès de Teboursek.

(1) Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale, connue sous le nom de régence d'Alger, et sur l'administration et la colonisation de ce pays à l'époque de la domination romaine; par une commission de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres; publiées par ordre du Ministre de la guerre : tome 1. Paris, Imprimerie royale, 1835, 1 vol. in-8°.



Le voyageur était préparé à cette excursion par une étude intelligente des sources historiques et géographiques anciennes; il a soigneusement relevé les inscriptions qu'il a trouvées répandues en grand nombre sur cette terre couverte de débris antiques; il a déterminé l'emplacement de plusieurs mutations des itinéraires romains, et quelques-unes de ces concordances sont constatées par les inscriptions locales; mais la géographie positive ne peut encore tirer qu'un bien faible secours des lignes de route de l'érudit voyageur, attendu qu'il ne les a notées dans sa relation que d'une manière tout-à-fait insuffisante, et souvent en contradiction avec la petite carte qu'il a jointe à son récit.

En attendant qu'il ait rédigé la carte détaillée qu'il se propose de publier d'après les matériaux qu'il nous a annoncé avoir recueillis, je m'en tiendrai aux itinéraires de Shaw et de Borgia comme aux élémens les plus sûrs que nous ayons encore pour cette partie. Je ne saurais toutefois négliger de signaler dès à présent quelques indications de la relation éditée de sir Grenville Temple, qui amèneraient, pour certains détails, une construction autre que la mienne, à la condition cependant de rejeter les chiffres itinéraires de la table Peutingérienne.

Ainsi, nous apprenons de lui (1) que l'emplacement de *Musti* est constaté, par les inscriptions locales, au point de Sydy A'bd-el-Rabb, lequel est marqué explicitement sur le relèvement du comte Borgia, de manière à se placer dans ma construction à 36° 15' N. et 6° 46' E.; mais dans cette position il se trouve éloigné de 16 milles géographiques ou 20 mille pas de Thanqah, ce qui ex

(1) *Excursions in the Mediterranean*, t. II, chap. VI.

cède beaucoup la distance de 13 mille pas entre Tignica et Musti, donnée comme il suit par la table Peutingerienne :

|             |      |
|-------------|------|
| Tignica.    |      |
| Aobia ..... | vj.  |
| Musti ..... | vij. |

Il faudrait donc admettre ici une double erreur de chiffres, et lire *xj* et *xij*, ce qui porterait à 23 mille pas ou près de 18 1/2 milles géographiques la distance totale.

Ce déplacement de Musti doit entraîner celui de Tebesah, qui viendra dès-lors par 35° 26' N. et 5° 41' E. ; et le ricochet s'étend jusqu'à *Ubalia Castellum*, qui sera ainsi transporté à 34° 42' N. et 6 2' E.

Une remarque de M. Temple (1), sur l'incertitude d'une coïncidence admise par Shaw entre la moderne Hydrah ou Ayedrah et l'ancienne *Thunudronum*, m'a donné lieu de reconnaître une inadvertance où j'étais tombé à cet égard en admettant que la coïncidence dont il s'agit était constatée par les inscriptions locales, ce qui me faisait rejeter la correspondance adoptée par d'Anville, reproduite par M. Lapie, et proposée de nouveau par M. Temple, entre Ayedrah et l'ancienne mutation *Ad Medera* ; le motif de rejet se trouvant nul par le fait, il n'y a point d'objection à opposer à cette détermination de *Medera*, qui est au contraire fort plausible ; la distance de 20 milles géographiques entre Ayedrah et ma position corrigée de Tebesah remplit à merveille la condition des 25 mille pas entre Medera et

(1) Grenville Temple, *ubi supra*, t. II, chap. XIV. — Shaw, 1743, t. I, p. 256.

l'heveste, comptés à-la-fois par l'itinéraire d'Antonin et par la table Peutingerienne.

Je considérerai même Ayedrah comme point d'appui de ma position de Tebesah, dans la défiance où l'erreur de la table Peutingerienne entre Tignica et Musti me jette à l'égard des nombres milliaires qu'elle donne entre Musti et Medera, et qui ne s'accordent pas avec ceux de l'itinéraire d'Antonin.

Le rejet de la table Peutingerienne en cette partie, lève une des plus grandes difficultés qui m'arrêtât dans la construction de la route de Musti à Sufetula, donnée à diverses reprises par l'itinéraire d'Antonin, avec quelque différence dans les chiffres, suivant la ligne dans laquelle ils sont employés; ces lignes sont celles de *Turbo à Tacape par Valli*, de *Carthage au Byzacium jusqu'à Sufetula*, et de *Assura à Thenæ*; j'en donne ci-après un extrait comparatif dans l'ordre où je viens de les nommer.

**Musti.**

|                          |       |     |      |  |
|--------------------------|-------|-----|------|--|
| Assuras .....            | M. P. | xxx | xx   |  |
| Tucca terebinthina ..... | xii   | xii | xv.  |  |
| Sufibus .....            | xxv   | xxv | xxv. |  |
| Sufetulam .....          | xxv   | xxv | xxv. |  |

*Assuræ*, d'après Shaw, répondrait à un lieu appelé Kisser, et Bruce prétend que les inscriptions qui y existent ne peuvent laisser de doute à cet égard (1); mais comme il ne dit point expressément que ces inscriptions ne sont applicables qu'à *Assuræ*, nous devons accorder moins de confiance à cette simple assertion qu'à

(1) Shaw, 1753, t. I, pp. 355. — Bruce, 1790, 10-8°, introduction, p. 60.

la preuve fournie par le major Temple (1), que les inscriptions locales constatent l'emplacement d'Assuræ sur Zanfour, qu'il place à 15 milles S.S.E. d'Elorbos d'après le texte, et à 11 milles géographiques E. 114 S. E. suivant la carte, et comme Elorbos est bien connu pour être la mutation *Laribus*, ainsi que le constatent d'ailleurs les inscriptions locales relevées par M. Temple (2), Assuræ se trouve ainsi lié à la route de Musti à Medera, sur la ligne de Carthage à Césarée, dont voici l'extrait pour cette partie :

Musti.

*Laribus Colonia*..... M. P. xxx.

*Altieuros*..... xvi

*Ad Modera Colonia* ..... xxxii.

De plus, Lares ou Elorbos se trouve appuyé sur El-Kêf par la route de sir Grenville Temple qui met le premier point au S.S.E. du second, à 15 milles anglais suivant le texte ou 12 milles géographiques d'après la carte : je compterai 13 milles géographiques pour être d'accord avec le texte ; la combinaison de cette distance avec celle de 30 mille pas ou 24 milles géographiques sur Musti, amène Elorbos par 35° 54' N. et 6° 30' E., à un peu plus de 31 milles d'Ayedrah, ce qui s'accorde à merveille avec les 39 mille pas que la table Peutingérienne met de Lares à Medera en passant par Orba, route plus courte que celle de l'itinéraire qui passe par Altieuros, et compte 48 mille pas.

Assura ou Zanfour doit être établi au point de coïncidence des 15 milles anglais ou 13 milles géographi-

(1) Grenville Temple, t. II, chap. XIV

(2) *Ibidem*.

ques partant d'Elorbos, avec la distance sur Musti, que l'itinéraire compte tantôt pour 20, tantôt pour 30 mille pas ; laquelle des deux leçons est préférable, je l'ignore, car l'une et l'autre me semblent pouvoir être appuyées et combattues par des considérations qui se balancent mutuellement : j'exposerai simultanément les résultats des deux hypothèses, afin de montrer jusqu'à quel point chacune d'elles satisfait aux conditions des itinéraires anciens et aux indications nouvelles ; mais auparavant, je me détournerai momentanément de cette question pour essayer de placer Sufes, en prenant la route par son autre extrémité.

Ce point doit être établi d'après la combinaison de la route de Sufetula à Musti, dont la construction nous occupe, avec la route de Sufes à Adrumetum que voici :

**ITER à Sufibus Adrumetum** ..... M. P. **CVIII**, sic :

|                    |                |
|--------------------|----------------|
| Marazanis .....    | <b>XXVIII.</b> |
| Aquis Regiis ..... | <b>XX.</b>     |
| Vico Augusti ..... | <b>XXXV.</b>   |
| Adrumetum .....    | <b>XXV.</b>    |

Nous transcrirons immédiatement cette autre route :

**ITER ab Aquis Regiis Sufibus** ..... M. P. **XLIII**, sic :

|                 |                |
|-----------------|----------------|
| Marazanis ..... | <b>XV.</b>     |
| Sufibus .....   | <b>XXVIII.</b> |

Cette dernière suppose Marazanæ à 15 mille pas seulement de Aquæ Regiæ, tandis que la distance est de 20 mille pas suivant la première : D'Anville (1) a opté pour la leçon la plus courte, et il semble, en effet, que le total de 43 mille pas d'Aquæ à Sufes ne permet point de faire autrement.

1. Carte de la Numidie ; mai 1742

La distance de 35 mille pas entre Aquæ et le Vicus Augusti est pareillement incertaine, car elle se trouve réduite à 25 mille pas sur la route *de Carthage par Adrumetum jusqu'à Sufetula*; et, si je ne craignais une trop longue digression, je pourrais établir que c'est le même chiffre de 25 mille pas qui doit se trouver employé dans la route *de Sufetula à Clypea*; je suis ainsi porté à opter aussi pour 25 mille pas, au lieu de 35, dans la route ci-dessus, et à lire, pour le total, **xciii** au lieu de **cviii** ou de **cix** que portent les variantes; les gens familiers avec la lecture des manuscrits se rendront aisément compte des erreurs de déchiffrement qui ont pu amener ces dernières variantes dans l'hypothèse où le nombre primitivement écrit serait réellement **xciii**.

Quoi qu'il en soit, Aquæ Regiæ se trouve déjà placé dans ma construction, sur la route de Thysdrus à Sufetula, par  $35^{\circ} 21' \text{ N.}$  et  $7^{\circ} 43' \text{ E.}$ , à environ 48 milles de Sobeythalah et 35 milles d'El-Legem; et le Vicus Augusti, à 31 mille pas de Thysdrus et 25 mille pas d'Adrumetum, c'est-à-dire à près de 25 milles géographiques d'El-Legem et 20 milles de Sousah, tombera sur  $35^{\circ} 35' \text{ N.}$  et  $8^{\circ} 2' \text{ E.}$ ; de là à Aquæ Regiæ, ma construction donne 20 milles géographiques ou 25 mille pas; mais il est à remarquer que, même dans l'hypothèse des 35 mille pas, ce qui porterait Aquæ Regiæ 10 milles plus sud, et soit qu'on admette ou non un abaissement de latitude pour Qayrouân afin de le rapprocher du Vicus Augusti, ma position de Sobeythalah, appuyée sur Aquæ Regiæ et Qayrouân, demeurerait toujours à-peu-près la même, le maximum de son déplacement ne pouvant dépasser, dans le cas le plus défavorable, 3 milles vers le S. S. E. Toutefois, d'autres



considerations encore me portent à regarder la construction que j'ai adoptée comme préférable.

Esbybah ou Sufes, s'appuyant par 25 mille pas ou 20 milles géographiques sur Sobeythalah, et par 43 mille pas ou environ 34  $\frac{1}{2}$  milles géographiques sur Aquæ Regiæ, se trouvera vers 35° 38' N. et 7° 6' E.

De là à Musti la distance est de 40 milles, et la portion de route à construire dans cet intervalle est, d'après l'itinéraire d'Antonin, de 70 mille pas ou 56 milles géographiques au maximum, et de 57 mille pas ou environ 45  $\frac{1}{2}$  mille géographiques au minimum; la seconde hypothèse semble tout d'abord préférable, et c'est ainsi que l'a jugé d'Anville (1); alors Assuræ, indiqué à 13 milles de Lares et à 16 milles de Musti, viendra par 35° 59' N. et 6° 44' E. Puis Tucça Terebinthina, à 10 milles d'Assuræ et 20 milles de Sufes, tombera vers 35° 56' N. et 6° 57' E., se trouvant ainsi à 20 milles de Musti en ligne droite; et l'on concevra aisément alors que la route effective se porte de Tucça à Assuræ, ou l'on ne serait plus qu'à 16 milles de Musti; tandis que si l'on comptait 24 milles d'Assuræ à Musti, il serait singulier que la route fit un tel détour rétrograde pour aller de Tucça à Musti. Mais d'autre part, le major sir Grenville Temple donne à Assuræ, à l'égard de Lares, un gisement qui dans son texte est S. S. E., et dans sa carte E. 1/4 S. E.; la première indication est évidemment inadmissible, mais la seconde cadre assez bien avec la distance de 24 milles d'Assuræ à Musti, tandis qu'il y faudrait substituer l'E. N. E. environ dans l'hypothèse de la réduction de cette distance à 16 milles; il est vrai

que cette objection, si l'on y a égard, se reproduit aussitôt en sens contraire pour le gisement de Tucça à l'égard d'Assuræ, gisement que la carte du major Temple met également E. 174 S. E., ce qui ne se vérifie qu'avec la distance réduite à 16 milles entre Assuræ et Musti.

Cependant cette difficulté serait levée si, portant Tucça à l'E. par S. d'Assuræ, on admet, d'après la carte de sir Grenville, que la distance effective de Tucça à Sufes, développée sur un long détour vers l'E., se réduit, en ligne droite, à une douzaine de milles ; mais alors nouvelle difficulté, car le voyageur anglais étant à Tucça (1), a relevé la montagne d'El-Kèf au N. O. 174 O. et celle de Zaghouân à l'E. N. E., mesurant ainsi un angle de 123°, dont le sommet correspond très bien à la position que j'ai donnée d'abord à Tucça, tandis qu'en rapprochant ce point à 12 milles de Sufes, d'après la construction de M. Temple, l'angle ne serait plus que de 100 degrés, différence trop considérable pour ne s'y point arrêter, d'autant plus que la courbure au moyen de laquelle on raccourcit la distance en ligne droite de Tucça à Sufes, serait une anomalie tout-à-fait nouvelle dans l'emploi géographique des itinéraires romains.

Ainsi, jusqu'à présent, la construction que j'ai d'abord indiquée est celle qui semble offrir le plus de probabilités ; mais il est encore une objection que je ne dois point oublier, et qui résulte de la combinaison de la route de Medera à Lares par Altieuros d'après l'itinéraire, avec celle de Medera à Assures par Altuburos, d'après la table Peutlingérienne : cette dernière est ainsi mesurée :

(1) Grenville Temple, *ubi supra*, t. II, chap. XII.

Ad Medera.

Mutia . . . . . *xvj.*

Altuburos . . . . . *xvj.*

Altelsera . . . . . *xvj.*

Assures . . . . . *x.*

Mutia, sur la route directe de Medera à Lares, vient par 35° 48' N. et 6° 10' E.; et Altuburos ou Altieuros, à 16 mille pas ou près de 13 milles géographiques de Mutia, et autant de Lares, tombera dès-lors vers 35° 43' N. et 6° 23' E. Or, de ce point à ma position d'Assures, il y a 23 milles géographiques, équivalant à près de 29 mille pas, tandis que la table Peutingerienne n'en admet que 26. La différence est peu considérable, mais on ne pourrait la négliger si la table peutingérienne offrait un document assez sûr pour ne laisser aucun doute sur le chiffre des distances qui y sont portées.

## II.

Le travail rédigé par M. Dureau de la Malle au nom d'une Commission où il avait pour collègues MM. Hase et Walckenaer, est la première partie d'un ouvrage de géographie et d'histoire entrepris dans le sein de l'Académie des Inscriptions, sur la demande du ministère de la Guerre; cette circonstance, jointe au nom des auteurs, recommande au plus haut point cette œuvre à l'attention du monde savant. La portion qui vient d'être mise au jour est consacrée à la géographie ancienne, que le docte académicien annonce avoir tâché de présenter aussi complète que possible, en y ajoutant les noms modernes avec toute la circonspection que réclame une synonymie si difficile à établir.

L'étude attentive de ce travail donne lieu d'y recon-

naître en effet une érudition complète des sources historiques à l'intelligence desquelles la géographie est appelée à fournir de précieux secours ; les sources purement géographiques y sont moins employées, et la critique spéciale qui s'applique à la discussion de celles-ci ne paraît point avoir été comprise dans le cadre que s'est tracé la commission : on lui doit néanmoins des aperçus topographiques dignes d'attention, et dont j'ai hâte de profiter pour la rectification de quelques points de détail dans ma construction ; je me permettrai d'y relever avec la même liberté diverses concordances hasardées , qui contrediraient des résultats que je crois avoir établis d'une manière plus certaine. Je n'ai pas besoin d'ajouter que si je conserve ainsi une entière indépendance à l'égard de trois hommes dont le profond savoir n'est en question aux yeux de personne , et pour l'un desquels j'aime à professer l'affectueuse déférence d'un disciple, je ne suis non plus aveuglé par aucune préoccupation en faveur des résultats que j'avais précédemment obtenus , et dont je m'empresse de corriger moi-même les inexactitudes aussitôt qu'il m'est donné de les apercevoir.

La partie intitulée *Géographie* , que nous donne aujourd'hui M. de la Malle , est divisée en deux sections, la première traitant de la Mauritanie , l'autre de la Numidie : celle-ci est subdivisée en cinq chapitres qui s'occupent tour-à-tour des guerres contre Juba , contre Annibal , contre Jugurtha , contre les Vandales , et contre les Maures. Pour me conformer ici à la marche d'orient en occident que j'ai déjà suivie dans mon précédent mémoire , je m'occuperai d'abord des matières contenues dans la deuxième section , et en premier lieu des positions mentionnées dans les guerres d'Annibal.

A ce propos, je suis ramené par voie de digression dans le beylik de Tunis, pour un éclaircissement sur la véritable situation de la ville royale de Zama; je n'ai jamais partagé l'incertitude inexplicable que je vois régner parmi les érudits sur ce point de géographie ancienne, et je me rends d'autant moins raison de leur perplexité, que leur confiance en certains repères (douteux pour moi) devait leur permettre d'y appuyer avec sécurité la position de Zama; M. Dugate m'ayant annoncé dans le temps qu'il s'occupait de recherches à cet égard, j'avais cru convenable de m'interdire toute discussion sur le même sujet, d'autant plus que je ne pouvais arriver à une détermination absolue tant que les repères préalablement nécessaires me semblaient demeurer incertains; depuis lors, M. Dugate m'a déclaré avoir renoncé au travail spécial qu'il avait projeté, et l'itinéraire de sir Grenville Temple m'a fourni quelques positions fondamentales dont j'avais besoin; ainsi dégagé du double motif qui m'avait d'abord fait garder le silence, j'aborde cette question sans autre embarras qu'une sorte de pudeur à proclamer toute simple une solution réputée ardue par tant de gens doctes et habiles.

Sir Grenville Temple s'écrie (1) qu'on ne sait guère rien de Zama, sinon qu'elle est à cinq journées de Carthage; M. Dureau de la Malle rassemble avec son érudition ordinaire tout ce que les historiens romains nous fournissent de lumière sur cette place, et il conseille ensuite de la chercher entre Keff, Gellah et Cassir-Jebbir de Shaw (2); je ne conçois rien, je l'avoue, à une

(1) Grenville Temple, t. II, chap. IV.

(2) Recherches sur la régence d'Alger, pp. 75 à 84.

telle conclusion, et pour la renverser je n'ai qu'à ajouter aux indications recueillies dans les historiens, les indications bien plus précises fournies par les documens géographiques. Ethicus d'abord nomme *Zama regia* entre *Assura* et *Sufes* (1); et la table Peutingerienne donne explicitement sa position dans un gisement analogue, puisqu'elle l'inscrit comme première mutation sur la route d'Assures à *Aquæ regiæ*, ainsi qu'il suit :

|                      |        |
|----------------------|--------|
| Assures.             |        |
| Zama regia . . . . . | x      |
| Seggo . . . . .      | xx     |
| Avula . . . . .      | x      |
| Antipsidam . . . . . | vij    |
| Uhappa . . . . .     | vj     |
| Manange . . . . .    | vj     |
| Aggar . . . . .      | vij    |
| Aquas Regias . . .   | xiiiij |

Cette route produit un total de 80 mille pas, c'est-à-dire 64 milles géographiques, entre Assures et *Aquæ regiæ*; je mesure la distance de ces mêmes points sur ma construction, et je trouve 60 milles en ligne droite : certes, il serait difficile de rencontrer de meilleurs conditions. D'Anville, qui dans sa carte (2) n'avait laissé que 30 milles entre les deux repères, ne pouvait y intercaler cette route qu'en la développant circulairement au nord-est sur un sol non sillonné par d'autres itinéraires; encore s'est-il contenté de marquer Agar et Zama aux deux bouts de son demi-cercle; mais on voit que lui du moins n'avait pas perdu de vue le puissant secours à tirer de la table Peutingerienne.

(1) Extraits d'Ethicus, *apud Shaw*, t. II, p. 75 des preuves.

2° La Numidie; mai 1742.



Zama, placée dans ma construction à 8 milles géographiques d'Assures, dans la direction d'Aquæ Regiæ, tombera vers 35° 53' N. et 6° 52' E., à 75 milles en ligne droite de Carthage, ce qui donne 15 milles géographiques en ligne droite pour chacune des cinq journées comptées par Polybe (1) entre ces deux points : c'est le taux moyen commun : d'Anville admettait qu'elles pouvaient être plus courtes. Ma position de Zama est en même temps à 26 milles d'El-Kêf ou Sicca, ce qui explique très bien la mission donnée à Marius d'y aller chercher des vivres pour l'armée de Metellus, comme on le voit dans Salluste. (2)

Je passe maintenant en Numidie, pour vider une autre question intimement liée à la précédente sous le rapport historique, mais non sous le rapport géographique, ainsi que paraît l'avoir cru M. de la Malle : je veux parler de la détermination des positions de Naraggara et de Killa, dont la dernière est indiquée par Appien (3) comme le lieu où campa Annibal au voisinage de Scipion, et qui se trouvait dès-lors à 30 stades au dire de Polybe, ou à 4 mille pas au rapport de Tite-Live, à l'égard de Naraggara qu'occupait le général romain. (4)

M. de la Malle établit entre Killa d'Appien et Gellah de Shaw, ou Qala'h, une concordance qui me paraît parfaitement plausible, et qui renverse dès-lors celle que j'avais d'abord admise entre Qala'h et Naraggara ; j'ai donc à refaire cette partie de mon canevas.

(1) Polybe, xv. — Recherches, p. 78.

(2) Salluste, *Jugurth.* 56.

(3) Appien, *Punic.* — Recherches, p. 79.

(4) Polybe, xv. — Tite-Live, xxx, 29 — Recherches, p. 79.

Mais, en reconnaissant que Qala'h représente Killa, et non plus Naraggara, dois-je admettre avec Shaw et avec M. de la Malle (1) que ce dernier point correspond au Qassr Gebbêr du voyageur anglais? Non sans doute : il faut laisser Naraggara où je l'ai placée, à 44 mille pas de Tipasa, 30 mille pas de Sicca, et 78 mille pas d'Hippone, conditions que ne peut aucunement remplir l'emplacement du Qassr Gebbêr. C'est la position de Qala'h qu'il convient de reporter à 4 mille pas de distance, chose facile; surtout si, doutant de la concordance supposée entre Tagora et El-Gattar (2), on établit celui-ci, comme le veut Shaw (3), à 8 lieues de Teyfâsch au lieu de 19 milles seulement qui compètent à Tagora. Quant à Tagilt, il se pourrait qu'il ne représentât pas Tagaste, ainsi que je l'ai admis d'après d'Anville; mais ce ne peut non plus être Téglata, comme la ressemblance des noms l'a fait croire à M. de la Malle (4), car cette ville doit être beaucoup plus éloignée d'Hippone et se trouver à 39 mille pas seulement, suivant la table Peutingerienne, de Tuburbo sur le Megerdah, c'est-à-dire à plus de 50 milles géographiques de Tagilt. Il est prudent d'attendre, pour la solution définitive de ces difficultés, une notion plus précise de la topographie actuelle du pays.

J'ai déjà dit, en essayant de placer Bâghâyah (5), combien il était difficile d'arriver à une construction satisfaisante des itinéraires qui doivent s'intercaler dans

(1) Shaw, 1743, t. 1, p. 163.—De la Malle, Recherches, pp. 77, 81.

(2) Voir Bulletin de 1834, t. 11, p. 97.

(3) Shaw, *ubi supra*.

(4) Recherches, p. 82, note 1.

(5) Voir Bulletin de 1834, t. 11, pp. 145-147.

cette partie de la Numidie : M. de la Malle paraît ne s'être point rendu compte de ces difficultés, lorsqu'il estime si aisé (1) de retrouver au voisinage de Lambasa certaines villes anciennes, telles que Tamugadis, Vaga, Tigisis. Les indications qu'il trouve si précises le sont fort peu pour un géographe, même en y joignant d'autres lumières que l'érudit académicien a négligées. Il s'écrie : « Lambasa est un point sûr, fixé à Tezzoute ; » et il ajoute que « cette ville est nommée aussi *Lerba* par des inscriptions que Shaw a trouvées sur place » (2) : je me hâte de rectifier d'abord une inadvertance de phraséologie qui semble supposer que l'auteur entend ici que les inscriptions trouvées à Tezzoute donnent à cette ville le nom de *Lerba* ; quoique la phrase le dise matériellement, ce n'a sûrement point été là sa pensée, et il faut indubitablement lire que « Lambasa est un point sûr, fixé, par des inscriptions que Shaw a trouvées sur place, à Tezzoute, et que cette ville est nommée aussi *Lerba*. » Mais à cette phrase ainsi rectifiée j'ai à faire plusieurs objections : peu importe, il est vrai, que ce soit Shaw ou Peyssonnel qui ait visité *Lerba* ou *El-Arba'*, et y ait relevé les nombreuses inscriptions, transcrites ensuite par le voyageur anglais (3) ; mais ce qui importe beaucoup, c'est que ni Shaw ni Peyssonnel n'ont donné avec assez de précision les élémens nécessaires à la détermination de ce point, lequel paraît au surplus ne se point confondre, dans la relation originale de Peyssonnel, avec Téséoud ou Tezzout, comme l'a énoncé Shaw ; de même que Taca et Zana (*Diana*) sont aussi deux po-

(1) Recherches, p. 128.

(2) *Ibidem*, p. 129.

(3) Shaw, Préface, 1743, p. 18 ; 1757, p. 15.

sitions séparées par le voyageur français, bien que Shaw les ait réunies sous le double nom de *Tagouzainah*. (1)

Or, l'embarras principal est de placer entre Zanah et Bâghâyah, distantes de 60 milles géographiques dans ma construction, une position d'El-Arba' ou Lambasa qui soit à-la-fois à 20 milles seulement de Bâghâyah d'après la route de Peyssonnel, et à 33 mille pas ou 26 1/2 milles géographiques de Zanah ou Diana, d'après l'itinéraire d'Antonin. J'attribuerais volontiers à une erreur dans le placement de Diana la différence de 14 milles en excès qui fait ici le nœud de la difficulté : non que l'ancienne Diana puisse être supposée ailleurs qu'à Zanah ; les inscriptions relevées sur place par Peyssonnel et rapportées dans Shaw ne permettent à cet égard aucune hésitation ; mais il semble que l'orientation des routes du premier aussi bien que les indications de distance du second ont trop rapproché Zanah de Séthyf ; et cette conjecture paraît d'autant plus admissible, qu'il résulte, du rapprochement en question, des embarras très grands pour le développement des itinéraires romains entre Sitifi et Diana.

Raisonnons dans cette hypothèse : il faudra d'abord annuler l'emploi préalable de la position de Zanah pour la détermination de celle de Thobnah, ce qui, heureusement, ne cause aucun embarras, ce dernier point se trouvant assuré par d'autres bases ; la route de *Theveste à Sitifi par Lambasa*, dans l'itinéraire d'Antonin, nous donne, entre ce dernier point et celui d'arrivée, les distances suivantes :

(1) Shaw, 1743, t. 1, p. 136. — Voir aussi Bruce, 1790, in-8°, Introduction, p. 52.

|                  |               |
|------------------|---------------|
| Lambese,         |               |
| Diana.....       | M. P. xxxiii. |
| Nova Petra ..... | xiiii.        |
| Gemellas .....   | xxii.         |
| Sitifi .....     | xxv.          |

La position de Gemellæ correspond, d'après Peyssonnel et Shaw (1), à la moderne Gemmileh, que tous deux ont visitée, et qui se trouve à 20 milles E. N. E. de Sethyf, c'est-à-dire par  $36^{\circ} 11' N.$  et  $3^{\circ} 21' E.$  De là à Bâghâyah il y a 74 milles, ce qui est très voisin de la somme des distances partielles à établir sur cette ligne, savoir :  $22 + 14 = 36$  mille pas ou environ 29 milles géographiques de Gemmileh à Zanah, puis 33 mille pas ou près de  $26 \frac{1}{2}$  milles géographiques de Zanah à El-Arba', et 20 milles d'El-Arba' à Bâghâyah d'après la route de Peyssonnel, soit  $46 \frac{1}{2}$  milles entre Zanah et Bâghâyah; il en doit résulter pour Zanah une position approximative de  $35^{\circ} 46' N.$  et  $3^{\circ} 41' E.$ , conservant presque sans altération la distance précédemment indiquée à l'égard de Thobnah; Lambèse viendra, par la même construction, à  $35^{\circ} 33' N.$  et  $4^{\circ} 15' E.$

L'itinéraire d'Antonin indiquant Tadutti à 16 mille pas de Diana et 18 mille pas de Lambèse, ce point tombera vers  $35^{\circ} 43' N.$  et  $3^{\circ} 57' E.$  Shaw pense qu'il correspond aux ruines qui portent aujourd'hui le nom de Tattoubt (2) : l'homonymie est telle qu'il est bien difficile de n'en pas demeurer frappé, mais il est certain en même temps que la position assignée par le voyageur anglais, aux ruines dont il s'agit, ne permet point d'y rapporter celle de Tadutti. Un mûr examen de la ques-

(1) Shaw, 1743, t. 1, p. 131.

(2) Shaw, p. 137.

tion me décide à croire que Tattoubt représente en effet l'ancien Tadutti : Shaw, qui ne parle point ici *de visu*, mais seulement de ce qu'il a appris de la bouche de quelque indigène, aura commis une méprise et interverti la situation relative des deux points de Tattoubt et Omoley Sinaab ; au lieu de placer comme il fait Omoley Sinab à 4 lieues S.O. de Tattoubt, et celui-ci à 8 lieues S. S. O. de Constantine, c'est, au contraire, Tattoubt qu'il faut mettre à 4 lieues S. O. d'Omoley Sinaab, et ce dernier endroit à 8 lieues de Constantine. Ce n'est point une simple conjecture qui me détermine à ce renversement : ce sont des nécessités topographiques résultant de ce que Tattoubt est situé au bord du même cours d'eau (A'yn el-yâqout), qui traverse les ruines de Medraschem un peu au sud d'Omoley Sinaab, et qu'à Omoley Sinab même commence une sebkah de 4 lieues de large du nord au sud, et de 20 à 30 lieues de long d'ouest en est ; Tattoubt, supposé au N. E. d'Omoley Sinab, serait donc séparé, par la sebkah, d'Omoley Sinab et de Medraschem, et ne pourrait, en conséquence, être arrosé par le même ruisseau. Tattoubt est donc vers le sud d'Omoley Sinaab, et vient dès-lors tomber sans embarras sur la position que j'ai assignée à Tadutti, bien que cette position soit portée à 13 lieues de Constantine, au lieu de 12 seulement qu'indiquent les informations de Shaw ; mais de tels documens ne sont pas assez sûrs pour s'arrêter à une différence si peu importante. Et en effet, ces mêmes informations ne mettent-elles point Omoley Sinab à 5 lieues seulement ou 15 milles de Zanah, tandis que la route de Peyssonnel en donne 20 ? Supposant que les informateurs de Shaw à Constantine ont dû connaître mieux la distance la plus prochaine que la plus éloignée, j'a-



dopte les 8 lieues ou 24 milles de Constantine à Omoley Sinaab, et les combinant avec les 20 milles depuis Zannah, j'en conclus Omoley Sinaab à  $35^{\circ} 57' N.$  et  $4^{\circ} 1' E.$ ; et les ruines de Medraschem, qui en sont éloignées de 5 milles d'après la route de Peyssonnel, trouveront leur place vers  $35^{\circ} 54' N.$  et  $4^{\circ} 4' E.$  : ce sont, dit le voyageur français, les vestiges d'une ville peu considérable : quelle pouvait être cette ville? J'opine conjecturalement pour Lambiridi, que la table Peutingérienne indique entre Lambèse et Lamasba, et que d'Anville a placée à 25 mille pas de chacune d'elles. Ce point est, en effet, à 20 milles d'El-Arbâ; et si nous faisons concourir une autre distance de 20 milles à partir de Medraschem avec les 18 mille pas ou environ 14  $\frac{1}{2}$  milles géographiques donnés par l'itinéraire d'Antonin entre Diana et Lamasba, nous obtiendrons pour celle-ci une position de  $36^{\circ} 0' N.$  et  $3^{\circ} 41' E.$ , répondant d'une manière très satisfaisante à l'emplacement où Peyssonnel a trouvé les ruines appelées Lamaza.

L'itinéraire d'Antonin nous fournit une route qui unit ce lieu à la ville de Sitifi ainsi qu'il suit :

ITER à Lamasba Sitifi. . . . M. P. LXII, sic :

|                      |      |
|----------------------|------|
| Zarai . . . . .      | XXV. |
| Perdicibus . . . . . | XII. |
| Sitifi . . . . .     | XXV. |

Les environs de Séthyf nous présentent, dans Shaw (1), des ruines aujourd'hui appelées Zériyah, dont le gisement, aussi bien que l'homonymie, semblent démontrer l'identité avec la mutation de Zarai; quant à Perdices, on peut remarquer aussi, dans le livre de Shaw (2),

(1) Shaw, t. 1, p. 144.

(2) *Ibidem*, p. 143.

l'indication de ruines au milieu desquelles coule la source d'*Azell*, et ce nom peut bien n'être qu'une transcription corrompue du mot arabe *Hhagel*, traduction littérale du latin *Perdices*. Pour trouver la position approximative de ces deux points, qui sont très vaguement placés par l'auteur anglais, il faut se représenter une chaîne de montagnes prenant à 5 lieues au S.E. de Séthyf sous le nom de Gebêl Yousef, et continuant vers l'est inclinant au sud sous les noms de Gebêl Aoulâd Salem, Gebêl Mosteouah et Gebêl Herkaat, au-delà de Zanah, jusqu'à l'Aouràs voisin de Lambèse; c'est dans les Gebêl Aoulâd Salem que gît Zeriyah, et cette indication, combinée avec les 25 mille pas ou 20 milles géographiques sur Lamasba, amènera ce point vers 35° 47' N. et 3° 22' E.; et *Perdices*, appuyé sur cette position par moins de 10 milles, et par 20 milles sur Séthyf, viendra sur 35° 45' N. et 3° 10' E., ce qui répond très bien aux indications de Shaw sur l'emplacement d'*Azell*. Voilà quelques rapprochemens qui paraissent assez plausibles; mais il ne faut cependant point se dissimuler qu'ils ne constituent, jusqu'à vérification effective des lieux, que des déterminations conjecturales.

Je retourne à Lambèse et Tadutti, pour élever sur cette base un nouveau triangle au sommet duquel doit se trouver *Tamugadis*, porté sur l'itinéraire d'Antonin à 14 mille pas de la première ville et à 28 mille pas de la seconde : ces deux distances me conduisent à 35° 36' N. et 4° 22' E.; M. de la Malle, trompé sans doute par des cartes peu sûres, est d'avis (1) que ce lieu répond aux ruines de *Hedjar-Soudah* de Shaw, *Ager Soudah* de Peyssonnel (probablement *Ahhgêr Saoudâ*, c'est-

(1) Recherches, p. 130.

à-dire les pierres noires); la coïncidence n'est plus possible dans une construction raisonnée, puisque la route de Peyssonnel ne permet de porter Ahhgêr Saoudâ qu'à une douzaine de milles de Medraschem, et que la distance est à-peu-près double pour arriver à Tamugadis. Mais je ne saurais dire ni à quelle position ancienne répond Ahhgêr Saoudâ, ni quelle position moderne représente Tamugadis; le pays n'est pas assez connu pour résoudre cette dernière question, et les routiers romains ne sont pas assez complets pour éclaircir la première.

M. de la Malle a fait ressortir avec beaucoup de justesse, des actes du martyre de Saint-Mammarius, la proximité réciproque de Lambasa, de Tamugadis et de Vaga(1) : Peyssonnel a visité en effet, en un lieu qui se place entre les deux premières, des ruines portant le nom d'*Avèges* et qu'il considère comme représentant l'ancienne Vaga.

Tigisis n'était point un voisinage aussi rapproché que le pense M. de la Malle (2); les routiers romains permettent d'en déterminer l'emplacement avec une assez grande approximation, non plus en s'appuyant sur Lambesa, mais sur Cirta et Tipasa, au moyen de Sigus et de Gazaufula : l'itinéraire d'Antonin nous donne en effet, sur la voie de Musti à Cirta, les distances suivantes à partir de Tipasa :

|                |            |
|----------------|------------|
| Tipasa,        |            |
| Gasaufula..... | M. P. xxxv |
| Sigus.....     | xxxiii     |
| Cirta.....     | xxv        |

(1) Recherches, pp. 129, 131.

(2) *Ibidem*, pp. 115, 116.

La table Peutingerienne fournit à son tour une route fort intéressante de Sitifis à Tipasa, en passant par Tadutti, Sigus et Gasaufula ; malheureusement les chiffres manquent entre quelques mutations ; mais la portion comprise entre Sigus et Gasaufula est entière, et donne les détails suivans :

|                        |    |
|------------------------|----|
| Sigus,                 |    |
| Thigise.....           | ix |
| Thenebreste.....       | vj |
| Ad Centenarium . . . . | vj |
| Ad Rubras.....         | vj |
| Gazaupala.....         | vj |

La somme de ces distances partielles offre tout juste les 33 mille pas comptés d'une seule traite par l'itinéraire d'Antonin : on peut donc avoir foi à ces chiffres ; mais pour les employer il faut déterminer préalablement les positions de Sigus et de Gasaufula.

La première ne pourrait souffrir la moindre difficulté si nous possédions le mémoire détaillé de Peyssonnel contenant le compte-rendu d'un voyage et d'un séjour sur les lieux ; mais je n'ai que les indications très sommaires que m'ont communiqué MM. Lapie et Barbié du Bocage, d'après un mémoire postérieur, où ce voyageur donne son itinéraire jusqu'à Bâghayah et retour, se référant, quant aux ruines de Sigus, aux détails d'une précédente relation. Les indices auxquels je suis réduit me serviront néanmoins à assurer le point dont il s'agit, sinon avec autant de certitude, du moins avec peu de chances de grosses erreurs.

En effet, sa route d'aller et celle de retour se croisent sur une halte située à 5 heures ou 12 milles O. S. O. de Constantine et à 9 heures ou 22 milles O. N. O. des ruines de Sigus ; l'itinéraire d'Antonin nous donne le

troisième côté du triangle, de 25 mille pas ou 20 milles géographiques entre Cirta et Sigus, en sorte que les orientations approximatives de Peyssonnel pour les deux premiers doivent faire conclure pour celui-ci une direction à-peu-près sud-est.

Quant à Gasaufula, elle doit être cherchée à 35 mille pas ou 28 milles géographiques de Teyfâsch, et 58 mille pas ou environ 46 1/2 milles géographiques, au maximum, de Constantine; on voit que ces distances doivent concourir en un lieu si voisin de celui où les informations recueillies par Shaw font tomber les ruines appelées aujourd'hui Dahamam (1), que je n'hésite point à regarder la différence légère des deux points comme le résultat d'une erreur insignifiante dans les indications fournies au chapelain anglais.

En combinant ensemble les routes de Peyssonnel, les distances marquées par l'itinéraire d'Antonin, et les informations recueillies par Shaw, j'établis Gasaufula, en coïncidence avec Dahamam, sur 36° 5' N. et 4° 55' E., puis les ruines de Sigus à 26 1/2 milles de là vers l'ouest et à 20 milles de Constantine vers le sud-est, c'est-à-dire à 36° 11' N. et 4° 14' E. Pourrons-nous découvrir, d'après la position de ces ruines, quel nom elles portent aujourd'hui? Shaw opine pour Temlouke (2), mais M. Lapie aime mieux en faire Tigisis, préférant Summah pour représenter Sigus; des montagnes avec le nom de Sigueni se trouvent figurées, sur sa belle carte comparée, à l'E. N. E. de Summah et au nord de Temlouke: or il est à observer que ce nom de Sigueni, ou Séquénié, fourni au géographe par la route de Peyssonnel, dési-

1 Shaw, 1743, t. 1, p. 162

2, *Ibidem*, p. 155.

gne, dans la relation de celui-ci la montagne placée au voisinage immédiat et à l'est des ruines de Sigus : si donc nous retrouvons, dans les documens géographiques postérieurs, une localité indiquée dans les mêmes circonstances de situation relative à l'égard de la même montagne, nous aurons trouvé la coïncidence que nous cherchons. Non-seulement le texte de Shaw va nous procurer à ce sujet une solution satisfaisante, mais il nous donnera simultanément le point correspondant à Tigris : en décrivant Constantine (1), le docteur, qui parle ici *de visu*, nous apprend qu'à l'est la vue est bornée par des montagnes plus hautes que la ville, et cette circonstance est confirmée par les itinéraires recueillis et envoyés par nos officiers d'état-major, lesquels mettent sur les routes de Stora et de Bone les plateaux d'El-Sathahh el-manssourah et d'El-Messyd, d'où l'on plane sur Constantine, et d'où l'on descend vers le pont qui est sur la gauche ; Shaw fait remarquer en même temps qu'en tirant au sud-est, le pays est plus découvert, et qu'on aperçoit au loin dans cette direction les montagnes de Sydy Roughis et de *Ziganeah* : voilà bien le *Séguénié* de Peyssonnel. Or, si Shaw nous dit maintenant qu'au pied de la haute montagne de *Ziganeah* est *Physegéah*, ancienne ville des Romains (2), nous ne pourrons plus douter que ce ne soient là les ruines de Sigus visitées par Peyssonnel ; et le nom offre même une sorte d'homophonie qui est d'autant moins à dédaigner qu'on pourrait lire en deux mots *Fy-Sigheh* (A Sigus) ; quelques manuscrits de l'itinéraire d'Antonin offrent eux-

(1) Shaw, t. 1, p. 157.

(2) Shaw, 1757, p. 59 ; 1743, t. 1, p. 154.



mêmes, au lieu de Sigus, la leçon *Fisigus* ou *Fsigus* (1). Je ne dois pas dissimuler toutefois que, dans sa carte, le voyageur anglais met Physgêah au sud de Constantine, que dans un endroit de son texte il indique un gisement sud-ouest au lieu du sud-est; mais il me semble que chacune de ces indications, isolée en elle-même, est détruite par celles que j'ai d'abord relevées et qui se corroborent mutuellement. Ce n'est pas tout : Shaw ajoute qu'à deux lieues (de l'autre côté) de cette montagne de Ziganeah est le gros tas de ruines de Tagzah; n'est-ce pas une détermination parfaitement convenable pour l'emplacement de Tigisis, que nous avons vu se trouver à 9 mille pas seulement ou un peu plus de 7 milles géographiques de Sigus? l'homonymie est d'ailleurs complète. Cette détermination, loin d'infirmar la correspondance proposée par M. Quatremère et adoptée par la Commission, entre l'ancienne Tigisis et *Tygis* du Bekry, d'Ebn-Hhaouqâl, et de l'Edrysy, cadre au contraire avec la situation qui résulte, pour cette dernière ville, des indications du Békry (2), qui le met à trois journées de Teyfâsch, sur la route de Ghadyr, qui est à 9 journées de la même ville : la distance totale, qui est de 137 milles dans ma construction, donne un taux d'environ 15 milles par jour ce qui produit 45 milles pour la distance de Tygis à Teyfâsch; et c'est tout juste celle qui résulte de ma position de Tigisis.

Maintenant si l'on mesure au sud d'Anounah, lieu donné par la route de Shaw entre Qâlemah et Constantine, les 10 milles vers le sud indiqués par le même

(1) Edition de Junta, Florence, 1519, in-12, fol. 120. — Edition de Zurita, Cologne, 1600, p. 207.

(2) Bekry, p. 73.

voyageur pour arriver aux ruines de *Seniøre* (1), on verra ce dernier point se placer à moitié chemin de Teghzeh ou Tigisis à Dahamam ou Gazophyla, précisément à l'endroit que devait occuper la mutation *ad Centenarium*, dont le nom semble avoir laissé quelques vestiges dans la dénomination moderne, et qui paraît d'ailleurs répondre à merveille à la Centurie de Procope et de l'acte des martyrs de Numidie. (2)

Voilà sans doute une série étendue de résultats liés entre eux d'une manière assez étroite pour que chaque point trouve appui ou confirmation dans tous les autres; mais je ne saurais pourtant le trop répéter : ce n'est là qu'une géographie conjecturale, et ces résultats attendent encore la sanction d'une vérification éclairée sur le terrain. Quoi qu'il en soit, du moins la discussion sévère à laquelle je me suis livré me paraît circonscrire les erreurs possibles dans des limites assez étroites.

Cette discussion est prolixie peut-être, bien que je n'aie pas tout dit, tant s'en faut; mais les développemens où je suis entré étaient indispensables : en me posant en face de la Commission académique dont j'ai cru ne devoir point accepter les déterminations géographiques, c'était un devoir pour moi de dérouler devant elle les pièces justificatives de mes propres calculs.

Avant de quitter la contrée sur laquelle je viens de planter quelques jalons de repère, j'ai encore à combattre certaines indications de M. de la Malle, fondées sur le tracé malheureusement trop peu sévère des cartes éditées. Ainsi le Serkah et l'Abigas ont un cours tout différent de celui que leur attribue le savant académi-

(1) Shaw, 1743, t. 1, p. 154.

(2) De la Malle, Recherches, pp. 86, 128.

rien sur la foi des cartes qui lui ont servi de guide. Il suppose en effet, quant au Serkah, que ce ruisseau naît à Lambèse, et que, se dirigeant au sud, il va, sous le nom d'El-Ouêd El-Abyadh, se jeter dans le Ouêd El-Gedy (1), et il conjecture que c'est la même rivière indiquée le par Békry comme baignant au nord la ville de Tehoudah, laquelle ville serait identique à Tezzoute de Shaw, c'est-à-dire à l'ancienne Lambèse (2). Ce dernier rapprochement provient sans doute de quelque inadvertance de rédaction, car Tehoudah, située au S. E. de Beskarah, se trouve à 75 milles géographiques dans le sud de Lambèse; mais l'opinion de M. de la Malle paraît être que le Serkah coule de Lambèse à Tehoudah, en affluant au Ouêd El-Gédy; or cela ne peut être, parce que le Serkah, qui reçoit en effet le Soutas ou ruisseau de Lambèse, coule non du nord au sud, mais du sud-ouest au nord-est, par Vaga et une autre station sur la route de Peyssonnel, pour aller se jeter, vers le sud-est de Constantine, dans la grande sebkiah qui s'étend jusqu'à une vingtaine de lieues dans l'est d'Amoula Senab; et c'est à tort que Shaw, sur des renseignemens imparfaits, l'aura conjecturalement rattaché au Ouêd Abyadh, qui paraît être la rivière désignée par le Békry (3) comme passant au nord de Tehoudah, et qui, poursuivant son cours au sud-est vers Bâdys de Zâb, irait rejoindre le Ouêd El-Gédy auprès d'El-Fethh.

Quant à l'Abigas, M. de la Malle a cité avec soin (4)

(1) Recherches, p. 130

2 Ibidem, p. 138

3 Békry, p. 97

4 Recherches, p. 132.

les renseignemens donnés sur ce fleuve par Procope, qui le fait couler depuis Bagai, en tirant vers le nord, pour se rendre dans un lac médiocrement éloigné : c'est encore, comme on voit, un des affluens de la grande sebkah vue par Peyssonnel à Amoula-Senab, et traversée par lui à son retour vers Sigus. Il ne peut donc y avoir aucun rapport, comme l'a cru M. de la Malle (1), entre cette rivière et celle d'El-Ghâyah, mentionnée par le Bekry (2), et qu'on rencontre au premier quart de la route de Thobnah à Bâghâyah, c'est-à-dire à un jour de Thobnah et à trois de Bâghâyah ; cette rivière d'El-Ghâyah, traversée à 15 milles à l'est de Thobnah, ne peut être que celle qui passe à Beskarah en coulant au sud vers le Ouêd-el-Gédy. Et le Ouêdy-Bâghâyah, ni le Nahr-el-Ghâyah, ne sauraient non plus avoir aucun rapport avec le Qassr-Aby-I'nân de Léon, puisque ce château est sur les bords du fleuve Ghyr, à plus de 150 lieues géographiques dans l'ouest.

J'entre maintenant dans la Mauritanie, qui fait l'objet de la première section du travail de la Commission, et à laquelle appartiennent encore certaines pages de la section suivante. Ici aussi j'ai à défendre quelques-uns de mes précédens résultats contre des déterminations qui me paraissent moins rigoureuses : je veux parler des positions assignées, dans les *Recherches sur Alger*, aux villes de Tubusuptus et de Ruscunia ; la première, supposée au Borgj-Aby-Berak, ne pourrait se lier d'une manière satisfaisante avec la situation relative que j'ai indiquée pour Saldæ ; la seconde, assise au cap Têmed-

(1) *Recherches*, pp. 143, 145.

(2) Bekry, p. 161.

fous, viendrait effacer celle de Rusuccuru que j'y ai inscrite.

La dissidence, pour l'un et l'autre cas, dépend, comme on voit, de la synonymie géographique à fixer sur une portion de côté comprise entre deux points à l'égard desquels tous les doutes paraissent levés : d'une part, Gygel représentant Igilgili, de l'autre Scherschel représentant Césarée ; quant à cette dernière, M. de la Malle est venu corroborer, par de nouveaux argumens topographiques, ceux que j'avais empruntés à la simple construction des itinéraires (1) : on sait d'ailleurs que les cartes de MM. Bérard et Dortet de Tessan représentent, en cet endroit, la petite île dont l'existence, désormais incontestable, fait disparaître toutes les objections.

Or si Scherschel est reconnue pour l'ancienne Césarée, et si Meiyânah représente exactement l'ancienne Malliana, il est certain dès-lors que Aquæ de la route de Sitifi à Césarée, et Sufasar porté à-la-fois sur cette route et sur celle de Cala à Rusuccuro, ne peuvent être placés autrement que je ne l'ai précédemment indiqué (2) ; de Sufasar à Rusuccuro, il reste à employer 76 mille pas ou un peu moins de 60 milles géographiques, et ma construction en donne 55 en ligne droite de Sufasar aux ruines du cap Tèmedfous ; il est donc impossible de faire tomber ailleurs Rusuccuro.

L'itinéraire maritime, loin d'infirmar ce résultat, y cadre on ne peut plus aisément ; voici en effet les distances qu'il nous donne :

Cæsarea col.

Tipasa col. . . . . M. P. xvi

(1) Recherches, p. 110. — Bulletin de 1834 t. II, pp. 102, 103.

(2) Bulletin de 1834, t. II, pp. 102, 149.

|                         |       |
|-------------------------|-------|
| Casæ Calventi . . . . . | xv    |
| Icosium col. . . . .    | xxxii |
| Rusgunia col. . . . .   | xv    |
| Rusubbicari . . . . .   | xxiii |
| Cisi municip. . . . .   | xii   |
| Rusuccuro col. . . . .  | xii   |

Que Tipasa soit représentée par Tefessad, c'est chose déjà énoncée par Shaw (1), et qui n'est contredite par aucun de ceux qui reconnaissent Césarée dans Scherschel, car la distance et le nom s'accordent trop bien pour qu'il en pût être autrement; il faut seulement se garder de le porter à l'est, comme le fait, par erreur, la carte lithographiée du Dépôt de la guerre.

Casæ Calventi et Icosium ne se placent point aussi aisément: 15 mille pas ou 12 milles géographiques semblent bien longs pour s'arrêter au Qobr-el-Roumyeh, mais ils sont beaucoup trop courts pour aller jusqu'à El-Qoleya'h comme le supposait Shaw; si nous nous arrêtons au Qobr-el-Roumyeh pour y établir Casæ Calventi, les 32 mille pas suivans, ou 25 1/2 milles géographiques, nous causeront à leur tour quelque embarras; mais on pourra remarquer qu'El-Qoleya'h est à une distance du Qobr-el-Roumyeh, double de celle qui existe entre ce dernier point et Tefessad. On peut toutefois, avec apparence de raison, conserver quelque scrupule de ne point porter Casæ Calventi à la Gjami'-Isma'yl, d'où les 25 1/2 milles pourraient atteindre Alger et y placer Icosium; puis 12 milles encore ou 15 mille pas iraient précisément asseoir Rusgunia au promontoire de Têmedfous; mais comme la route de l'intérieur n'est pas susceptible d'une extension qui

(1) Shaw, 1743, t. 1, p. 56.



permette de donner à l'itinéraire du littoral toute celle qu'il semble comporter, il ne faut point s'arrêter à ce scrupule, et nous verrons tout-à-l'heure qu'il y a plus d'un motif de ne s'en point embarrasser.

Mettons donc Icosium à Qoleyah, et continuant d'avancer avec la même lenteur, établissons Rusgunia sur l'emplacement de Sydy-Ferougj, et Rusubbicari au voisinage d'Alger; enfin, supposons Cisi au fond de la baie d'Alger, vers l'endroit où est la Maison-Carrée, et nous retomberons avec Rusuccuro sur le cap Têmedfous.

Dans ces correspondances, où les distances de l'itinéraire semblent avoir été arbitrairement resserrées pour cadrer avec le point d'arrivée, il est du moins à observer que la réduction a été régulièrement proportionnelle, et que, par un bonheur qu'on ne saurait attribuer à un simple hasard, des vestiges de constructions romaines ont été relevés en chacun des lieux où j'ai assis mes repères; un seul endroit n'en présente point aujourd'hui : c'est l'emplacement que j'ai désigné pour Cisi, Cissi ou Cisse, suivant les diverses leçons; mais lisons Marmol (1) et nous trouverons un chapitre tout entier consacré aux ruines de Sasa, ville jadis existante sur les bords du Ouêd Hharrâtch, à l'orient d'Alger et à l'occident de Têmedfous, depuis long-temps détruite par les Beny Mezghannâ, qui de ses débris ont bâti Alger : il y avait donc là aussi des ruines, et il n'est pas sans intérêt de remarquer la consonnance des noms. Ptolémée, dont il faut se garder d'invoquer aveuglément l'autorité sous un point de vue absolu, peut du moins corroborer ici ma

1) Marmol, chap. v, liv. 51. Edition espagnole de 1573, t. II, fol.

construction par d'autres circonstances : car il indique, au-delà d'Isosion et avant Rusgonion, le fleuve Savos, précisément là où mon tracé coupe le Mâ-el-Zafran; et pareillement il mentionne le fleuve Serbetos immédiatement avant Cisse, comme nous avons le Hharrâteh immédiatement avant Sasa. Une autre considération encore qu'il ne faut point négliger, c'est que la route que je viens de construire offre trois mutations dont le nom commence par la syllabe Rus, qui est évidemment le *Rôs* hébreu ou punique, identique au *Râs* des Arabes, et ayant la signification de cap; or elles correspondent en effet toutes trois, dans ma construction, à autant de caps. De tous ces rapprochemens, il me semble résulter que les concordances que j'ai établies sur le littoral ont par elles-mêmes quelque consistance, indépendamment de la nécessité de faire coïncider Rusuccuro avec Têmedfous pour obéir aux conditions itinéraires qui résultent de la position de Sufasar.

Poursuivons maintenant la route maritime de Rusuccuro à Igilgili; elle nous est fournie ainsi qu'il suit par l'itinéraire d'Antonin.

|                       |       |         |
|-----------------------|-------|---------|
| Rusuccuro col.        |       |         |
| Iomnium municip. .... | M. P. | xviii   |
| Rusazus municip. .... |       | xxxviii |
| Saldis col. ....      |       | xxxv    |
| Muslubio ....         |       | xxviii  |
| Coba ....             |       | xxviii  |
| Igilgili ....         |       | xxviii  |

Au lieu de 18 mille pas de Rusuccuro à Iomnium, la table Peutingérienne donne 28 mille pas, et je crois ce dernier chiffre préférable; mais je n'aborde point d'abord cette question, et je prends la route par son autre bout.

J'ai déjà déterminé (1) les emplacements de Coba et de Muslubium sur les ruines relevées à Manssouryah et auprès de Bougie par MM. Bérard et Dortet de Tesson, et j'en ai conclu que Saldæ devait être cherchée à une vingtaine de milles dans l'ouest de Bougie. Or vers cette distance, sous le cap Sigli (*Ashowne-monkar* de Shaw) sont des ruines qui me paraissent susceptibles de recevoir cette application (2); les 35 mille pas ou 28 milles géographiques qui précèdent vers l'ouest, nous donneront Rusazus sur le cap Tedlès des cartes nautiques, qu'il faudrait peut-être appeler plutôt Andalos, si l'on s'en rapporte à la leçon de l'Edrysy (3) d'autant plus digne d'attention que le nom de Tedlès appartient sans contestation à la ville située plus loin sous le cap Binguet ou Buinget; celui-ci pourrait bien n'être lui-même que la montagne des Beny-Gehed, tribu cantonnée dans le voisinage; et ce cap des Beny-Gehed remplira très heureusement l'indication fournie par Ptolémée ainsi que par la table Peutingérienne, d'un Rusubêsêr ou Rusuppisir entre le Rusazus ou cap Andalos, et le municpe de Ionnium qui, d'après la distance de 38 mille pas ou environ 30 1/2 milles géographiques, doit tomber vers Genèd (le Djinnet de Shaw), voisin, mais non identique au Mersây-el-Dagjâgj ou Port-aux-Poules des Arabes; arrivés à ce point, nous nous trouvons, à l'égard de Têmedfous, justement à la distance de 28 mille pas ou 22 1/2 milles géographiques marqués par la table Peutingérienne entre Rusuccuro et Ionnium. Cette construction nous offre exactement, entre les ruines de

(1) Bulletin de 1834, t. II, p. 95.

(2) Shaw, t. I, p. 111.

(3) Hartmann, p. 221.

Chobat et celles de Saldæ, le fleuve indiqué par Ptolémée sous le nom de Nasaua, répondant dès-lors au Nahr Zaouah ou Ouêd Adouse (le fleuve de Bougie); et nous avons en outre, entre le cap Sigli et le cap Andalos, la pointe d'Azefoun avec le petit Mersây-el-Fahhm ou Port au Charbon, qui remplit bien la place du Ouabar de Ptolémée. Nous pouvons remarquer encore, sur cette portion de route, que Rusazus et Rusuppisir tombent, ainsi qu'il convient, sur des caps, comme cela s'était vérifié pour Rusuccuro, Rusubbicari et Rusgunia. (1)

Pour déterminer l'emplacement de Tubusuptus, l'itinéraire d'Antonin nous fournit deux routes partant, l'une de Séthyf, l'autre de Rusuccuro, et aboutissant toutes deux à Saldæ, les voici :

ITER à Sitifi Saldas, M. P. LXXVIII, *sic* :

|                      |       |
|----------------------|-------|
| Horrea . . . . .     | XVIII |
| Lesbi . . . . .      | XVIII |
| Tubusuptus . . . . . | XXV   |
| Saldas . . . . .     | XVIII |

ITER à Rusuccuro Saldis, M. P. CVII, *sic* :

|                        |        |
|------------------------|--------|
| Tigisi . . . . .       | XII    |
| Bidil municip. . . . . | XXVII  |
| Tubusuptus . . . . .   | XL     |
| Saldis . . . . .       | XXVIII |

(1) Je ferai observer, en passant, que Rusazus peut se restituer à merveille sous la forme punique, *Rôs-a'zous*, corrélatrice à la forme arabe *Rôs-a'zyz*. Il est aussi digne d'attention, que les noms Rusubheser ou Rusuppisir, Rusuccuro ou Rusiccoro, Rusubbicari ou Rusibbicari, présentent uniformément, à la troisième syllabe, une consonne redoublée qui répond exactement au *dagesch* punique après l'article, en sorte que dans ces trois dénominations, il demeure constant que le mot initial *rôs* est suivi de l'article *he* précédant un complément génitif, dont la restitution peut donner lieu à des essais plus ou moins plausibles. Sans prétendre aucunement donner ici la

Dans la première, la distance de Tubusuptus à Saldæ n'est que de 18 mille pas; elle est de 28 mille pas dans la seconde; entre les deux leçons, je choisis, avec d'Anville, la plus longue, et j'ai dès-lors Tubusuptus à 61 mille pas ou près de 49 milles géographiques de Séthyf, à 79 mille pas ou environ 63 milles géographiques des ruines de Têmedfous, et enfin à 28 mille pas ou 22  $\frac{1}{2}$  milles géographiques des ruines du cap Sigli, ce qui me procure une position de 36° 35' N. et 2° 12' E. tout-à-fait contiguë, ainsi que le veut Ammien (1) au *mons Ferratus* ou Gergerah, et à 20 milles au nord de Qalâh, précisément à l'endroit où la carte lithographiée du dépôt de la guerre marque des ruines; entre ce point et Séthyf, la même carte indique d'autres ruines en deux localités qui répondent aux emplacements relatifs de Lesbi et de Horrea; mais je relève ces renseignemens comme de simples indices non comme des déterminations auxquelles on puisse se fier (2). Je serais tenté de croire qu'il faut aussi rapporter aux ruines de Tubusuptus celles que Shaw désigne sous le nom moderne de Qassr, bien que la carte citée ait donné à celles-ci une position très différente; et maintenant, si l'on tire une ligne de Qassr ou Cassir à Têmedfous sur cette même carte, on pourra y remarquer des ruines indiquées en deux endroits qui viennent correspondre, dans ma construction, aux emplacements de Bidil et de Tigisi.

véritable leçon, on peut conjecturalement proposer de lire *Ros-heb Beser* (le cap des fruits sauvages), *Ros-heb Kourah* (le cap du district), *Rôs-heb Begary* (le cap des troupeaux).

(1) Ammien, xxix, 24. — De la Malle, Recherches, p. 56.

(2) Les ruines correspondantes à Horrea sont désignées par Shaw.

Encore une fois, ces indications de ruines ne sont point des déterminations rigoureuses à accepter telles qu'elles sont données, mais de simples renseignemens à annoter comme méritant vérification sur les lieux.

Quoi qu'il en soit, il demeure démontré que si M. Lapie, dans sa carte comparée de 1829, où Césarée est identifiée à Ténès, et Saldæ à Mersây-El-Fahhm, a pu rapporter Tubusuptus au Borgj Aby-Berâk, cette concordance ne saurait être acceptée dans l'hypothèse mieux assise de l'identité de Césarée avec Scherschel, même en plaçant Rusuccuro à Têmedfous; et dès-lors bien moins encore si, mettant Rusconia à Têmedfous, on repousse Rusuccuro à 48 mille pas plus loin vers l'est, c'est-à-dire à Tedlès, comme l'a fait Shaw (1) et comme paraît l'admettre M. de la Malle. C'est donc uniquement par inadvertance que ce savant a transcrit pour Tubusuptus (2) une synonymie géographique appartenant à l'hypothèse de la carte comparée de M. Lapie, comme il lui est arrivé de transcrire pour Auzia la correspondance de Borgj Souâry (3) donnée par la même carte, bien que le docte académicien énonce d'ailleurs, bien explicitement, qu'il entend établir Auzia sur le Borgj Hamzah (4), conformément aux inscriptions relevées sur place.

(1) Shaw, t. 1, p. 110.

(2) Recherches, pp. 53, 57.

(3) *Ibidem*, pp. 53, 56.

(4) *Ibidem*, pp. 69, 66.

(La suite au numéro prochain.)

---



MÉMOIRE  
SUR L'ÉTUDE DE LA GÉOGRAPHIE,

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

Lu à la Société de Géographie, dans ses séances du 17 juillet  
et du 4 décembre 1835.

---

GÉOGRAPHIE ASTRONOMIQUE.

La Géographie ne donnerait qu'une connaissance imparfaite de la terre, si elle se bornait à en décrire la surface. Nous cherchons d'abord quelle est la place de notre globe dans l'univers; et l'homme qui en étudie les merveilles élève involontairement ses regards vers le ciel : il y voit le soleil qui l'éclaire, et les astres innombrables semés dans les voiles de la nuit. Ces astres brillent, comme le soleil, de leur propre lumière : ils conservent entre eux leurs positions, leurs distances, et ils paraissent immobiles, ou du moins entraînés par un même mouvement. Mais d'autres globes soumis à ces grands corps voyagent sous la voûte du ciel : les uns circulent, comme la terre, autour du soleil dont ils empruntent leur éclat; ce sont les planètes : les autres sont emportés autour des planètes par une rotation semblable : ce sont leurs satellites. Les uns et les autres ne décrivent pas dans leurs révolutions un cercle parfait, mais une ellipse légèrement allongée, et le corps céleste autour

duquel ils se meuvent n'en occupe pas le centre. Ainsi, en décrivant leurs orbites, ils s'éloignent et se rapprochent successivement de lui, sans cesser d'être soumis aux lois invariables qui font le principe de leur rotation.

L'une de ces lois est l'attraction qui retient dans le même système planétaire tous les corps qui en font partie; l'autre est le mouvement d'impulsion d'un globe lancé dans l'espace : il suivrait la ligne droite, si l'attraction d'une autre sphère ne le forçait d'en dévier sans cesse : il se courbe, il tourne autour d'elle ; il paraît y être suspendu par une longue chaîne ; et comme l'une et l'autre force agissent constamment, sans jamais s'épuiser ni s'affaiblir, cette rotation régulière se poursuit, se renouvelle ; et l'on peut en soumettre tous les éléments au plus rigoureux calcul.

Si les ellipses parcourues par les planètes s'écartent peu de la forme du cercle , celles des comètes ont un foyer beaucoup plus éloigné du centre ; ces corps qui semblaient se précipiter vers le soleil vont, à l'autre extrémité de leur carrière, s'égarer au loin dans la profondeur des cieux. Quoiqu'ils fassent partie de notre système planétaire, ils ne nous apparaissent qu'à de longs intervalles, et lorsque nous nous trouvons ensemble dans les mêmes régions du ciel : leur approche inattendue, la rapidité de leur marche, leur lumineuse chevelure furent long-temps pour les hommes un sujet d'effroi : l'histoire a souvent signalé leur passage ; et la détermination de ces diverses époques a déjà servi à calculer les révolutions de plusieurs comètes. Mais pour avancer dans un champ de découvertes où les occasions d'observer sont si rares, il faudra que de longues générations se succèdent. Cette partie de l'univers est encore couverte d'un voile ; nous n'en avons soulevé

qu'une partie : notre vue et le secours de nos instrumens ont leurs limites ; et le ciel a ses abîmes , où une partie des merveilles de la création se perdra toujours.

Arrêtons-nous aux objets qui sont le plus à notre portée, et lorsque nous voyons la science même se perdre et s'évanouir devant tant de mystères , n'espérons pas en sonder toutes les profondeurs. Nous nous bornons ici à ces connaissances élémentaires, dont on trouve à faire habituellement l'application, et qui nous aident à contempler avec plus d'intérêt le spectacle varié de la nature.

Le système planétaire des anciens ne comprenait que sept corps célestes, Mercure, Vénus, la Terre, la Lune, Mars, Jupiter et Saturne : les modernes ont aperçu entre l'orbite de Mars et celui de Jupiter, les planètes de Vesta, de Junon, de Cérès, de Pallas, et ils ont découvert Uranus au-delà du cercle de Saturne : le terre seule avait autrefois un satellite ; on a reconnu depuis que Jupiter en avait quatre, Saturne sept, et qu'il y en avait six autour d'Uranus. Ces satellites ont leurs phases comme la lune ; ils répandent comme elle leur clarté sur les planètes autour desquelles ils circulent , et leurs orbites, la durée de leurs révolutions ont été exactement calculés.

Lorsqu'on observe les mouvemens de notre système planétaire, on voit que tout y est coordonné, que tous ces corps s'attirent entre eux , comme ils sont eux-mêmes attirés par celui autour duquel ils se meuvent , et que cette attraction mutuelle, devenant plus active à de moindres distances, donne lieu à quelques perturbations : mais l'effet n'en est que momentané : les corps qui s'étaient rapidement rapprochés sont bientôt à de longs intervalles, et leur mouvement a repris sa régularité.

Entre les orbites que les planètes parcourent autour du soleil, il règne encore des espaces immenses; et comme elles ne peuvent jamais se croiser dans les lignes qu'elles suivent, l'ordre général de ce système est à l'abri de toute altération.

Les comètes qui traversent en différens sens tous nos orbites planétaires pourraient y faire craindre plus de confusion; et l'on serait tenté d'attribuer à leur passage, ou même à leur choc, quelques-unes des catastrophes de la terre; mais lorsque l'on connaîtra mieux les règles de leurs révolutions, peut-être on sera plus rassuré. Tout est si parfait, si régulier dans les grands mouvemens de l'univers, que l'on répugne à faire dériver son désordre et sa ruine des principes mêmes de son organisation.

Après avoir considéré le globe terrestre comme un de ces corps planétaires qui accomplissent autour du soleil leur révolution, nous devons remarquer qu'en parcourant sa période annuelle la terre tourne trois cent soixante-cinq fois sur elle-même, comme les roues d'un char lancé dans le cirque font de nombreuses révolutions sur leur axe, en avançant dans la carrière.

La vitesse du mouvement qui emporte la terre autour du soleil excède les bornes même de notre imagination. Le cours de son orbite a plus de deux cent dix millions de lieues, et pour décrire cette circonférence en une seule année il faut parcourir chaque jour plus de cinq cent soixante-seize mille lieues, ce qui fait plus de vingt-quatre mille lieues par heure et de quatre cents lieues par minute:

Si nous joignons à ce mouvement de circulation autour du soleil celui de la révolution diurne de notre globe, nous reconnâtrons que chaque point de sa circonfé-

rence, qui est d'environ neuf mille lieues, décrit dans cette révolution une courbe de trois cent soixante-quinze lieues par heure.

L'extrême rapidité du double mouvement de la terre et de celui des autres planètes doit sans doute assurer davantage la régularité de leur direction et de leurs cours, en empêchant qu'elles ne soient détournées de leur révolution autour d'un centre commun, par l'attraction de quelques autres corps célestes. Cette vitesse est une force qui brise toutes les autres : des obstacles passagers ne la suspendent point. Aussi depuis qu'on observe la durée de la période annuelle de la terre autour du soleil, on ne s'aperçoit pas qu'elle soit aujourd'hui plus longue qu'autrefois.

Ces mouvemens de rotation, beaucoup plus impétueux que la plus violente tempête, n'altèrent cependant jamais le repos absolu de tous les corps placés à la surface du globe ; et en comparant ce calme parfait aux mouvemens apparens de tous les astres, on serait porté à croire que ceux-ci doivent circuler autour de la terre. Les anciens le pensèrent ainsi ; mais on reconnut quelquefois les absurdités de ce principe ; et plusieurs hypothèses différentes se sont succédé depuis Thalès jusqu'à nos jours, pour développer le système du monde. On supposait d'abord que la terre était immobile ; et Pythagore qui la fit tourner autour du soleil n'eut pas de nombreux disciples. Ptolémée la replaça au centre du monde, et prétendit faire circuler autour d'elle, en vingt-quatre heures, non-seulement les autres planètes et le soleil, mais tous les astres du firmament.

Ce système, à l'aide duquel on expliquait assez bien tous les phénomènes célestes, dura près de quatorze siècles ; mais Copernic le détruisit en 1543 : il rendit à

la terre le mouvement, et à la puissance du soleil sa prééminence. L'opinion de Copernic, attaquée cinquante ans après par Ticho-Brahé, valut ensuite des persécutions à Galilée qui voulut la défendre : enfin elle triompha de ses contradicteurs, et la perfection des instrumens d'optique vint au secours de la théorie : Newton, Képler, Leibnitz calculèrent les orbites et les révolutions des planètes ; on en découvrit ensuite de nouvelles ; on reconnut leurs satellites ; et le ciel se peupla d'innombrables étoiles qu'on n'avait pas encore aperçues.

Depuis cette série d'observations, la nature nous est apparue plus magnifique et plus vaste ; le champ de la création s'est étendu : et l'homme a pu se convaincre que le globe qu'il habite n'était qu'une faible partie d'un si grand ouvrage. Il a pu aussi reconnaître, en comparant le volume de la terre à celui de quelques autres corps de notre système planétaire, qu'Uranus a quatre-vingt-une fois la grosseur de la terre, Saturne neuf cents soixante-quinze fois, Jupiter douze cent quatre-vingt fois, et que le soleil est treize cent trente-et-une mille fois plus gros que notre planète. C'est à ce dernier astre à occuper le centre du système ; et la terre, en suivant sa révolution autour d'un corps si gigantesque, ne fait qu'obéir à une force d'attraction, mille fois plus puissante que la sienne.

En poursuivant sa grande révolution autour du soleil, la terre parcourt, chaque année, les mêmes espaces du ciel. On a partagé en douze mois la durée de cette rotation, et en douze signes les régions du ciel qui correspondent à ces divisions du temps. Chacun de ces signes embrasse un certain nombre d'étoiles ; et pour rendre ces différentes constellations plus sensibles et les mieux graver dans la mémoire, on leur a générale-



ment donné des formes et des noms d'êtres animés. L'ensemble compose la ligne du zodiaque ; et la terre en suit constamment la direction.

Le plan de sa rotation diurne ne correspond pas à celui de sa rotation annuelle : l'axe autour duquel la terre accomplit sa première révolution est incliné de 23 degrés 28 minutes sur le plan de la seconde.

Il résulte de cette inclinaison, toujours orientée de la même manière, que notre globe, dans le cours de sa période annuelle, ne présente pas constamment les mêmes régions de sa surface à l'action directe des rayons solaires. Tantôt ces rayons tombent verticalement sur la ligne de l'équateur terrestre, tantôt ils s'en éloignent graduellement vers le nord ou vers le sud, jusqu'à la distance de 23 degrés 28 minutes. Quand l'hémisphère septentrional reçoit plus directement les feux du soleil, la température y est plus élevée ; elle s'y abaisse quand les rayons de cet astre frappent l'hémisphère méridional. De là vient la différence des saisons. Nous avons l'été quand le soleil est plus vertical ; nous avons l'hiver lorsqu'il est plus oblique ; le printemps et l'automne commencent à l'époque où il se trouve dans le plan de l'équateur.

On nomme cercles des tropiques les deux lignes que le soleil ne dépasse point vers le nord et vers le sud. La zone torride est cette ceinture de la terre qui est comprise entre les tropiques ; les deux zones tempérées sont les régions qui s'étendent entre les tropiques et les cercles polaires ; et l'on nomme zones glaciales les deux faces du globe qui s'arrondissent au-delà de ces cercles, et qui environnent les pôles.

Si la chaleur est moins forte à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, parce que les rayons du soleil arrivent sur la terre d'une manière plus oblique, néanmoins

l'effet de cette obliquité se trouve compensé en partie par la plus longue présence du soleil sur l'horizon. Quand on approche des cercles polaires la saison de l'été dure moins, mais la longueur des jours augmente, et la végétation se développe avec plus de rapidité.

L'obliquité des rayons du jour sur une grande partie des contrées qu'ils éclairent s'explique par la forme sphéroïdale du globe terrestre. Cette obliquité augmente progressivement jusqu'aux pôles, et les rayons solaires ne font qu'effleurer cette partie de la surface du globe : ils frapperaient également d'une manière directe toutes les régions du nord et du sud si la terre était cylindrique, et ils frapperaient en même temps toutes celles de l'est et de l'ouest si la terre était plane, comme quelques anciens l'avaient pensé.

De même que la courbure de la terre, du nord au sud, produit la différence des climats et celle de la longueur des jours, de même sa courbure d'orient en occident fait que toutes les parties du globe sont successivement éclairées par les rayons du soleil. Le jour ne commence donc pas au même instant pour tous les pays ; et l'on peut calculer la distance qui les sépare d'orient en occident, par la différence des heures où cet astre leur apparaît, ainsi que l'on calcule par la longueur des jours leur distance du nord au midi.

Pour mesurer la terre plus aisément, et pour comparer à sa surface entière chacune de ses fractions, on a jugé convenable de la partager en un certain nombre de divisions ; et comme elle est sphérique, l'idée de la diviser par des cercles devint la plus naturelle et la plus juste. Le cercle de l'équateur partage la terre en deux hémisphères, celui du nord et celui du sud ; et l'on nomme cer

cles méridiens tous ceux qui passent par les deux pôles et coupent à angle droit la ligne de l'équateur. On peut mesurer sur cette ligne l'intervalle d'un méridien à l'autre. Toutes ces distances s'évaluent en degrés, et les géographes sont convenus de partager en 360 degrés la circonférence du globe. Le rapport approximatif de ce nombre avec celui des jours de l'année, et la facilité de le partager en fractions égales, correspondantes aux douze mois, aux saisons, aux principales divisions du temps, ont sans doute porté les géographes à préférer cette quotité numérique à toutes les autres. Ces degrés se divisent, comme les heures, en minutes, en secondes en tierces, et l'on peut ainsi apprécier les plus faibles distances. Chaque degré est de 25 lieues sur la ligne de l'équateur : la valeur des 360 degrés forme les neuf mille lieues de la circonférence du globe.

Les distances que l'on compte entre ces cercles méridiens diminuent à mesure que l'on s'éloigne de l'équateur, puisque tous ces cercles vont aboutir aux pôles : cet espace n'est à Paris que de seize lieues et demie : il n'en a que quinze à Hambourg, six sous le cercle polaire, et les degrés de longitude se rétrécissent au-delà, dans une progression encore plus rapide.

Pour partager les distances entre l'équateur et les pôles, comme les méridiens les partagent d'occident en orient, on a tracé de chaque côté de l'équateur, des cercles qui lui sont parallèles, et qu'on nomme degrés de latitude : l'intervalle qui les sépare est partout le même ; il est de 25 lieues. On compte 90 degrés, depuis l'équateur jusqu'aux pôles ; et comme cette distance, qui ne forme qu'un quart de cercle, se répète quatre fois autour du globe, on y reconnaît, de même que dans le cercle de l'équateur, 360 divisions, qui équivaldraient

également à neuf mille lieues, si la terre n'était pas légèrement aplatie vers les pôles.

Il est facile d'évaluer le rapport qui existe entre la vitesse de la rotation diurne de la terre, et la circonférence du cercle de l'équateur. On voit, en divisant en 24 parties cette circonférence, de même qu'on divise en 24 heures la longueur du jour astronomique, que le globe terrestre tourne de quinze degrés par heure, puisqu'il doit en parcourir 360 en un jour.

La différence des degrés de longitude nous indique aussi la différence des heures où le soleil se montre à l'horizon. Nous le voyons paraître une heure plus tôt que les peuples situés à 15 degrés plus à l'occident, et une heure plus tard que les peuples avancés de 15 degrés vers l'orient. On peut ainsi connaître par la différence des degrés celle des heures, et par la différence des heures celle des degrés. Si nous prenons pour exemple un lieu où le soleil ait paru quatre heures plus tôt, nous saurons qu'il est situé à soixante degrés plus à l'orient.

Puisque l'on remarque également une exacte correspondance entre la latitude d'un lieu et la longueur du jour qui l'éclaire, on peut juger de l'une par l'autre, et l'on reconnaîtra, par exemple, que tous les lieux où le plus long jour est de seize heures sont situés vers le 49° parallèle.

Partout on s'aperçoit de la différence des saisons par celle des heures où le soleil se lève, et l'on remarque aussi cette différence par celle des points de l'horizon où il commence son cours. Comme cet astre semble voyager entre les tropiques, et se déplacer journellement pour passer de l'un à l'autre, son point de départ et la durée de sa course varient journellement.

On sait au reste que tous ces voyages du soleil ne sont qu'apparens : c'est nous qui tournons autour de lui et qui lui attribuons nos propres mouvemens.

Tous ces cercles que nous avons décrits, et qui forment une espèce de réseau autour du globe, n'existent pas dans la nature. Nous les appliquons à la terre comme des moyens artificiels, comme des instrumens pour en mesurer la surface, et pour calculer tous les phénomènes liés à ses révolutions. Les mêmes cercles n'ont-ils pas été transportés dans le ciel, dont les régions sont pourtant sans limites ? ne nous aident-ils pas à le partager en diverses contrées, à y tracer la ligne des constellations que la terre visite tour-à-tour, et les points de l'Empyrée qui correspondent aux deux pôles, et la direction des orbites des planètes, et la place que chaque astre occupe dans le ciel ? Pour étudier l'univers il fallait le décomposer. Rien ne prouve autant l'activité et l'étendue de l'esprit humain, que les moyens ingénieux qu'il a mis en usage, pour s'étendre vers l'infini et pour le soumettre à ses calculs.

#### GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Nous avons considéré le globe terrestre comme une partie de l'univers et comme un de ces corps planétaires qui accomplissent, à travers les cieux, leurs révolutions. Cherchons maintenant à nous rendre compte de l'aspect général de sa surface : c'est ici que commence la véritable description de la terre.

Les deux tiers du globe sont couverts par les eaux de l'Océan : les continens et les îles en occupent l'autre tiers, et la plus grande partie des continens se trouve placée dans l'hémisphère boréal.

Le noyau du globe semble être partout le même ; des couches terrestres occupent le fond des mers comme elles s'élèvent au-dessus de leurs rivages ; et entre les niveaux de nos montagnes et ceux du fond des mers , on ne suppose pas trois lieues de différence , ce qui forme la millième partie du diamètre de la terre. Ce sont même là les plus grandes inégalités terrestres ; on ne les retrouverait qu'entre les sommets du Chimborazo ou de l'Hymalaya et les plus grandes profondeurs de l'Océan : de telles irrégularités sont peu sensibles, si on les compare à la masse du globe.

Pendant une longue suite de siècles, nous n'avons connu que trois parties de la terre : nous ignorions les peuples d'Amérique, ils nous ignoraient également. De part et d'autre on bornait à un seul continent la surface terrestre ; et depuis qu'on a découvert un autre hémisphère, nous avons partagé la terre en ancien et nouveau monde, comme si celui qui avait échappé jusqu'alors à nos recherches venait à peine d'être formé.

Un troisième continent, la Nouvelle-Hollande, nous est ensuite apparu, et d'autres navigations plus récentes sont venues étendre nos découvertes, en peuplant d'îles nombreuses les divers parages de l'Océan : elles ont même étendu leurs conquêtes à travers les zones glaciales ; elles y ont forcé les passages qui nous avaient été longtemps fermés. On a tenté de vaincre, dans ces régions désolées, tous les obstacles de la nature, toutes les rigueurs du climat, et une grande et nouvelle carrière s'y est ouverte aux entreprises et au courage de l'homme.

Chaque siècle avait offert à la Géographie son tribut ; mais les époques les plus fécondes en résultats sont celles où l'on a multiplié les grandes expéditions maritimes et les voyages de terre, entrepris dans les



intérêts de la civilisation, de la science et du commerce. Ces communications, ouvertes entre les différens peuples, ont accru nos connaissances sur la structure générale du globe et sur les différentes couches dont son enveloppe est formée.

On a remarqué que les centres des grandes régions de la terre en étaient les parties les plus éminentes, et que les niveaux s'abaissaient par degrés jusqu'aux rivages de l'Océan. Un plateau élevé, que couronnent les plus hautes montagnes du monde, occupe le centre de l'Asie : la chaîne des Alpes s'étend au milieu de l'Europe; tout nous porte à croire que des hauteurs semblables dominent le centre de l'Afrique, et les sommets des Cordillères surmontent, en Amérique, la région des nuages.

La plupart des montagnes secondaires s'attachent à ces différens groupes; elles en forment les embranchemens, et s'étendent autour d'eux, comme autant de rayons, entre lesquels se creusent les vallées, s'élargissent les plaines, et circulent les eaux qui les fertilisent.

D'autres montagnes sont isolées; elles ne tiennent plus à ce système de hauteurs échelonnées et progressives, elles s'élèvent d'une manière abrupte au milieu des plaines ou sur la rive des mers. Rien n'est uniforme dans la nature, et l'ordre qui règne dans toutes ses parties s'accorde néanmoins avec une extrême variété.

Ces rochers, ces montagnes, toutes les couches qui entourent notre globe, appartiennent à différentes formations. Près des sommets granitiques des Alpes s'étendent les rochers calcaires du Jura; ils se prolongent vers les Vosges, où le granite reparaît encore; ils s'agglomèrent en grès ou deviennent gypseux aux bords

de la Seine, tandis qu'au centre de la France ils se mêlent à des substances volcaniques, et que les granites se retrouvent dans les montagnes d'occident. Les mines de fer, de plomb, de cuivre, de charbon fossile sont dispersées dans ce vaste territoire; les marbres n'y sont pas les mêmes, ils se distinguent par leur composition, leurs couleurs, leur densité; les couches de tuf, de terre argileuse, d'ocre, de sable, de tourbe, de cailloux, superposées les unes aux autres, varient dans la combinaison et dans l'arrangement de leurs assises, et ces mélanges, ces transitions naturelles que l'on remarque sur différens points de la France, se reconnaissent également dans d'autres régions.

Toutes ces formations, qui sont sous nos yeux, ont-elles appartenu à la terre dès son origine et ce globe aurait-il été lancé dans l'espace des cieux avec tous les accidens actuels de sa surface? Rien ne peut nous indiquer quelle fut la distribution première des continens et des mers; mais l'empreinte des révolutions est profondément gravée sur tout ce qui nous environne.

Si nous observons les changemens qu'a pu produire l'explosion des feux souterrains, nous voyons des montagnes se soulever, ouvrir avec fracas leurs cratères, et ensevelir sous les débris des rochers et sous des torrens de lave les plaines qui s'étendent à leurs pieds.

Dans la plupart des contrées du globe, on aperçoit des traces d'un tel phénomène; les éruptions volcaniques y ont eu leurs époques et leur durée temporaire; d'anciennes convulsions se sont assoupies et plusieurs embrasemens ont cessé; mais il en est resté d'ineffaçables vestiges, et tous ces amalgames de minéraux, qui étaient entrés en fusion dans les arsenaux de la terre, et qu'elle a rejetés de son sein, attestent l'état d'incan-

descence ou ils furent autrefois ; les cratères éteints , qui étaient alors des gouffres de flamme , subsistent encore , et les débris , confusément entassés autour de leur enceinte , ont changé l'aspect de la nature. Tous ces sillons de feu dont elle fut creusée , toutes ces combinaisons formées au milieu des volcans , se reconnaissent dans les montagnes des Cévennes et de l'Auvergne , dans les colonnes basaltiques qui décorent les grottes de Fingal et pavent la chaussée des Géans , dans les effusions de lave qui ont débordé de toutes parts sur les vallées de l'Islande , sur les plaines de la Sicile , sur les champs Phlégréens , antiques avenues des enfers.

Ces feux souterrains rugissent quelquefois sous le lit des mers : ils l'ébranlent , ils le soulèvent , ils prolongent leurs soupiraux jusqu'à la surface des vagues , et les débris qu'ils lancent et qu'ils accumulent autour d'eux comblent une région maritime. Une île inattendue se développe au milieu des flots. Quelquefois spongieuse , mal affermie , élevée sur des voûtes cavernieuses , elle s'écroule , elle disparaît dans l'abîme d'où elle était sortie , et son existence éphémère n'a duré que quelques jours ; mais plus souvent cette île de création nouvelle résiste aux efforts des vagues et devient inébranlable. Telles sont , au nord de la Sicile , ces îles vulcaniennes , dont le nom atteste tout à-la-fois l'origine et les éruptions successives ; telles furent autrefois , dans les archipels de la Grèce , les îles de Théra , de Délos , de Lemnos. Les fables anciennes , qui nous montrent ces îles balancées sur les eaux , n'ont sans doute voulu peindre que les exhaussemens et les dépressions alternatives qu'éprouva leur surface avant d'arriver , par plusieurs oscillations successives , à l'état solide et constant qui leur est resté.

D'autres ébranlemens souterrains, sans être accompagnés des mêmes phénomènes volcaniques, ont dénaturé l'aspect de diverses contrées, en secouant la terre sur ses fondemens, en déchirant sa surface, et en creusant les abîmes où des roches menaçantes allaient s'engloutir, où des fleuves tout entiers allaient précipiter leurs eaux. De tels changemens nous sont attestés, dans les pays de montagnes surtout, par le désordre des rochers et par la chute de ces blocs immenses dispersés au hasard dans les vallons, et dont les couches et les niveaux ne se correspondent plus. Les traditions historiques nous rappellent plusieurs exemples de ces catastrophes : la vallée de Pleurs, dans les Alpes, leur a dû son nom; la Calabre en porte l'empreinte, et l'on en retrouve, en Europe, des traces nombreuses jusqu'au milieu de ces rochers qui hérissent la Norwège, et dont les anfractuosités et les précipices attestent les convulsions de la terre.

Ces commotions sont locales et instantanées ; la plupart des régions du globe n'en ont pas souffert ; mais il est d'autres causes de changemens dont l'action est à-la-fois moins brusque et plus générale ; elles agissent d'une manière constante, et doivent à la succession des siècles leurs inévitables progrès.

Suivons le cours des fleuves, ils entraînent avec eux le limon de leur lit, les couches de terre de leurs rivages, ils vont les déposer sur d'autres bords, ils en transportent une partie jusqu'à leur embouchure. Souvent ils abandonnent, sur le littoral des mers, tous les corps, toutes les substances dont ils se sont chargés dans leur cours, et en accumulant devant eux la terre qu'ils ont déplacée, ils prolongent leur lit et agrandissent quelques parties des continens.

Les pentes des montagnes où ces fleuves prennent leur source étaient souvent ornées d'une verte forêt; mais les eaux y ont creusé de profondes ravines, les terres se sont éboulées; les roches qui en étaient revêtues sont dépouillées et stériles, et cette masse inculte et sauvage a perdu sa parure, tandis que la terre, s'amoncelant au fond de la vallée, s'enrichissait d'une plus abondante végétation.

Supposez que cette érosion des flancs d'une montagne ne se soit pas faite lentement et par degrés, et qu'elle soit due à ces torrens, à ces cataractes du ciel qui fondent quelquefois sur une contrée, et dont on a de si effrayans exemples dans les régions des tropiques : alors la chute des terres est immédiate, et les plantes des vallées inférieures, qui en sont tout-à-coup écrasées, se trouvent ensevelies sous des couches nouvelles. Souvent elles y subissent une transformation, elles passent à l'état fossile, elles se pétrifient, et le végétal qui n'est plus appartient désormais à un autre règne.

C'est sans doute à des ravages et à des complemens analogues que l'on doit l'enfouissement d'un nombre infini d'êtres animés, qui furent surpris et arrêtés par ces subites invasions. La terre devint leur tombeau, et leurs élémens organiques les moins solides et les plus faciles à décomposer furent réduits en poudre; mais la charpente qui en soutenait l'assemblage admit alors d'autres principes de conservation. Les fibres osseuses firent incessamment place aux couches minérales qui vinrent s'y substituer, et la terre garda, dans ses catacombes, quelques dépouilles des antiques générations.

C'est ainsi qu'ont été conservés, à travers une longue suite de siècles, les ichtyolites des monts Euganéens, les ossemens pétrifiés de la montagne de Saint-Pierre

près de Maestricht, les ramures de cerfs gigantesques trouvées dans les vallées d'Irlande, les débris fossiles de l'ours des montagnes', ceux de quelques grandes espèces qui ont disparu, comme le mammoth, ou qui ne se retrouvent plus que dans d'autres climats, comme le rhinocéros ou l'hippopotame; tous ces géans de la nature ont perdu une partie de leurs domaines, et plusieurs se sont anéantis.

Nous venons d'indiquer différens principes d'action qui tendent à varier l'aspect de la surface terrestre; mais les mers y produisirent des révolutions plus grandes, soit en rompant les digues des contrées où leurs eaux se précipitèrent, soit par cette action continue des flots sur les rivages qu'ils battent sans cesse, qu'ils envahissent quelquefois, et qu'ils couvrent d'une nouvelle couche de terre ou d'autres sédimens propres à favoriser la végétation.

Arrêtons-nous à ces constructions multipliées, dont les fondations jetées dans l'Océan s'élèvent et se développent sans interruption. C'est ici que se manifeste, dans tout ce qu'il a de plus grand, de plus fécond, de plus merveilleux, ce système de transformation qui donne aux êtres organiques et inorganiques un autre mode d'existence, qui les assimile à d'autres corps, et parvient, en accumulant leurs débris ou leurs créations, à former des bancs et des îles qui s'exhaussent graduellement. Ces substances calcaires, ces espèces d'arbres sous-marins qui semblent végéter, renferment les demeures, les ruches de ces gorgones, de ces polypes innombrables qui du fond des eaux prolongent au loin leurs ramifications, en appliquant l'une à l'autre leurs cellules. Ces madrépores s'étendent et se croisent dans tous les sens : leurs branches, leurs faisceaux, se réunissent ; la masse de-



vient compacte; et cet édifice, lentement élaboré dans le sein des mers, devient la base d'un nouveau territoire, où les formes de la végétation et celles de la vie vont recevoir d'autres modifications.

Dans les régions méridionales, ces créations sont plus nombreuses; et des zoophytes, aussi variés par leurs espèces qu'inépuisables dans leur reproduction, se dirigent par des rameaux infinis vers la surface des flots. Il semble que l'astre du jour aide à leurs développemens dans les contrées qu'il échauffe de ses rayons. Ce travail se continue, et la plupart de ces fabrications progressives sont encore cachées sous les eaux: elles les surmonteront un jour: et des contrées qui n'existent pas encore pour nous seront peuplées par d'autres générations. Un tel avenir n'est point hypothétique: on peut juger par les îles sorties du sein de l'Océan à plusieurs époques successives, depuis les temps anciens jusqu'au siècle présent, que tous les enfantemens de la nature ne sont pas épuisés et qu'elle est toujours en travail. L'Océan serait donc le vaste réservoir, où elle rassemble et développe en secret ses forces créatrices: elle fait servir à ses desseins les plus nombreuses populations des mers; et si elle a recours à leurs travaux et à leurs principes de vie pour produire des îles nouvelles, ne serait-ce point par un procédé semblable qu'elle aurait élevé une partie de nos continents? Ils dominent aujourd'hui la surface des eaux; mais on a la certitude qu'ils en furent couverts autrefois puisqu'on retrouve encore dans la plupart de leurs agrégations calcaires la forme des coquillages, et même celles des animaux marins ou fluviatiles dont elles ont été formées.

Plusieurs causes de mouvement, qui dureront autant que le système du monde, favorisent et perpétuent cette

action des mers : la majesté de leur spectacle nous avertit de leur puissance. Souvent elles minent les roches escarpées qui dominent leurs rivages ; et quand la base en est détruite , ces masses colossales tombent et s'abîment dans les flots.

Au milieu des parages de l'Océan , où l'on remarque des courans réguliers , leur direction constante et toujours la même exerce sur la ligne qu'ils parcourent une force irrésistible , soit qu'elle creuse à ces grands fleuves maritimes un lit plus profond , soit qu'elle aille heurter de tout le poids de leurs flots le continent ébranlé.

Mais il est un autre mouvement , imprimé à la masse entière des eaux par la puissance des deux corps célestes qui les attirent. L'Océan , soumis à l'action du flux et du reflux , tantôt verse ses flots sur l'immensité de son rivage ; tantôt il les reprend : il soulève , il abaisse tour-à-tour les différentes régions de sa surface ; il s'irrite dans son domaine et souvent il en franchit les limites.

Le même principe d'attraction qui retient la terre dans son orbite autour du soleil , et la lune dans son orbite autour de la terre , produit cette constante émotion de l'Océan. L'action de la lune est ici la plus puissante : c'est elle qui détermine le retour périodique des marées ; elle les assujétit à sa propre révolution , et l'énergie de ses effets est due à son voisinage de la terre , dont elle est le satellite , et dont elle n'est éloignée que de la valeur de trente diamètres terrestres , environ quatre-vingt-six mille lieues ; mais cette action n'est pas uniforme dans ses résultats ; elle est augmentée ou affaiblie selon qu'elle est aidée ou contrariée par celle du soleil , c'est-à-dire suivant les phases de la révolution lunaire , et suivant la situation relative des deux astres

à l'influence desquels est soumise l'intensité du flux et du reflux.

Cette influence n'est elle-même qu'une application du principe de gravitation générale qui préside au système du monde, principe en vertu duquel toutes les parties d'une même sphère tendent vers un centre commun, en même temps que tous ces globes s'attirent entre eux. Ni la cohésion mutuelle des corps solides dont se compose la masse de la terre, ni la cohésion des fluides qui l'environnent, ni leur gravitation vers le centre ne peuvent être détruites par l'attraction lunaire ; mais si cette dernière force n'est pas assez puissante pour les disjoindre et les décomposer, du moins elle suffit pour ébranler l'atmosphère et soulever les flots de l'Océan.

Plus ces mouvemens des mers se rapprochent de l'équateur, plus la cause qui les produit a d'efficacité : elle s'exerce sur cette partie du globe avec toute sa force ; et c'est là qu'afflue de tous les points cet immense volume d'eau, dont l'attraction des corps célestes élève le niveau et augmente la température.

Aussi la zone torride s'est plus vivement ressentie que toutes les autres contrées du globe de cette impulsion générale des mers, qui tout à-la-fois s'élèvent vers l'équateur et sont entraînées vers l'ouest. Les rivages occidentaux des deux mondes sont les plus exposés à ces continuels assauts de l'Océan, et ce sont eux qui en ont le plus souffert. On en trouve l'évident témoignage dans la configuration des extrémités de l'Asie et dans celle des parages qui séparent les deux Amériques : les flots s'y ouvrent un passage à travers de nombreux archipels ; et leurs courans réguliers, leurs moussons alternatives dérivent de l'attraction à laquelle ils sont soumis ainsi que de la différence des saisons.

Dans ces grandes agitations qui remuent toute la masse des eaux, les sables voyagent, les terres se dissolvent, la forme des rivages subit des changemens. Ici elle est rongée par les eaux, ailleurs il se forme des attérissemens : ce que la mer a conquis sur quelques territoires lui est enlevé sur d'autres points : son domaine s'est déplacé, mais il ne s'est pas agrandi.

La masse des eaux n'aurait-elle pas même diminué de volume, par un effet de ces combinaisons chimiques dont l'infatigable activité change les agrégations des élémens et substitue de nouveaux corps à ceux qui ont perdu leur primitif assemblage? ce système de décomposition et de modifications nouvelles nous aide à concevoir comment une plus grande partie de la surface du globe put autrefois être cachée sous les eaux, comment la terre découvrit progressivement ses régions inondées, qui gardent encore aujourd'hui les traces de leur ancienne enveloppe maritime, et comment elle continue de poursuivre et d'étendre ses conquêtes sur l'Océan.

Sans remonter à des siècles anciens et ténébreux, que n'atteignent point nos traditions historiques, cette retraite de la mer est attestée sur plusieurs rivages de l'Europe, par des monumens et par le témoignage des hommes. D'anciens ports de la Méditerranée se trouvent plus éloignés du littoral : des lagunes maritimes y occupent moins d'espace : différens fleuves ont prolongé leurs bras avant de se perdre dans la mer. La Baltique s'est rétrécie, et les plages sablonneuses du nord de l'Allemagne ont empiété sur ses eaux : la Hollande a réculé ses rivages, et le travail de la nature a aidé à celui des hommes. Nous nous bornons ici aux exemples rapprochés de nous; mais d'autres parties de la terre ont reçu des accroissemens analogues.

Cette extension des continens n'est sans doute ni uniforme, ni générale; mais soit que l'on suppose une diminution réelle dans le volume des eaux, soit que l'on admette que la terre, en se retirant de plusieurs côtes qu'elle baignait autrefois, se soit rejetée sur d'autres rivages, on est conduit à remarquer que la surface du globe terrestre n'est pas la même à toutes les époques, et que, si ses divisions physiques sont moins changeantes que ses divisions politiques, du moins elles ne sont pas immuables. Le géographe qui les observe, et qui veut s'en rendre compte, cherche à suivre la marche et les phénomènes de la nature : il lui consacre quelques études, et sans prétendre embrasser une science si vaste, il y fait un choix; il le ramène à son sujet; il examine si l'on peut, en soulevant les dernières couches de la terre, expliquer une partie des changemens qui se sont opérés à la surface.

Ces considérations générales sur quelques-unes des causes qui ont pu modifier l'aspect de notre globe, ne nous représentent encore qu'un monde stérile et désert, livré au choc ou à l'action interne des élémens, et conservant l'empreinte des révolutions subites qu'il a éprouvées, ou d'une longue suite de changemens progressifs; mais enfin un monde habitable s'offre à nos yeux : la terre va se couvrir de plantes, d'animaux, de peuples, et de toutes les richesses qu'elle doit à la nature ou à la main des hommes.

La suite de ce Mémoire est une Notice sur la Géographie botanique et zoologique, insérée dans la collection des Bulletins (n° 122. tome XIX).

## CHRONOLOGIE

DES PLUS ANCIENNES CARTES D'AMÉRIQUE.

( Extrait d'une lettre adressée à M. JOMARD par le baron ALEXANDRE  
DE HUMBOLDT )

---

Paris, 24 décembre 1835.

..... Le feuillet ci-joint donne de la netteté à la série des faits que j'ai éclaircis par de longues et pénibles recherches. C'est un homme obscur, qui allait manger du raisin en Lorraine, qui a inventé le nom d'*Amérique*, qu'Appien, Vadianus et Camers ont répandu depuis, par Strasbourg, Fribourg et Vienne. L'immense célébrité du petit ouvrage d'Appien a propagé le mal, par d'innombrables éditions, en Hollande et ailleurs. ...

Paris, 15 décembre 1835.

ALEX. DE HUMBOLDT.

---

## NOTE.

1500. La plus ancienne carte *dessinée* de l'Amérique que l'on connaissait jusqu'ici était celle de 1527, de la bibliothèque d'Ebner de Nuremberg, aujourd'hui à la bibliothèque militaire de Weimar. Elle est de deux ans antérieure à la carte de Diego-Ribero, gravée par Gussefeld, et aujourd'hui également conservée à la bibliothèque militaire de Weimar (j'ai comparé les deux cartes,



qu'on a souvent confondues, dans l'*Examen critique*, p. 182). La mappemonde de la collection de M. le baron Walckenaer, reconnue pendant le choléra, en 1832, est dessinée à Puerto Santa-Maria, en 1500, par Juan de la Cosa, compagnon du second voyage de Colomb, compagnon d'Ojeda et de Vespuce dans l'expédition de 1499 (voyez la chronologie des découvertes dans l'*Examen critique*, p. 101). C'est ce Juan de la Cosa, dont, selon le témoignage de Bernardo de Sbarra dans le procès du fiscal contre don Diego Colon, l'amiral se plaignait, puisque Cosa « hombre habil andaba diciendo « que sabia mas que el. »

1507. Martinus Ylacomylus, professeur à Fribourg, qui, dans le temps des vendanges, va en Lorraine dont le duc, grand protecteur des études géographiques, était lié avec Vespuce, propose, le premier, dans une petite cosmographie (*Cosmographice introductio : insuper quatuor Americi Vespucii navigationes. Imp. in urbe Deodati* 1507), le nom d'Amérique. Avant Navarrete et Washington Irving, ce livre a été cité par Canovai et le chevalier Napione (*Primo scopritore*, p. 39 et 111); mais aucun de ces auteurs n'a connu la personne d'Ylacomylus et ses rapports avec Vespuce par la Lorraine. Navarrete prend même Saint-Diez en Lorraine pour une ville en Hongrie, pour Tata. Les plus anciennes éditions de la *Margaritha philosophica* de 1503, 1504, 1508 et 1512, et une lettre d'Ylacomylus à Philesius Vosigena (Ringmann, professeur à Bâle, traducteur d'un Jules-César), répandent du jour sur Ylacomylus, qui confondait Colomb et Vespuce comme le public confond souvent les capitaines Ross et Parry, ne connaissant qu'un seul de ces navigateurs. Je crois qu'Ylacomylus est le géographe Wald-Seemulier, auteur d'une

carte marine allemande. La date de 1507 prouve seule déjà combien est injuste l'inculpation si souvent répétée contre Vespuce d'avoir placé son nom sur des cartes du nouveau continent, comme *piloto major* du roi d'Espagne : Vespuce n'a eu cette charge que depuis le 22 mai 1508.

1508. En 1508 paraît dans l'édition de Ptolémée la première carte gravée du nouveau continent, mais sans nom d'*Amérique*, par Jean Ruysch, comme l'a fait voir M. Walckenaer dans la *Biographie universelle*, tome vi, p. 207, et *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale* p. 186.

1509. En 1509, je trouve le nom d'*Amérique* (proposé par Ylacomylus en 1507) déjà en usage comme une dénomination très connue, dans un ouvrage cosmographique anonyme, qui porte le titre de *Globus mundi declarati sive descriptio mundi et totius orbis*, impress. Argent. 1509; c'est trois ans avant la mort de Vespuce. L'ouvrage a été faussement attribué par Panzer à Henricus Loritus Glaucanus, né en 1488, auteur de *Geographiæ liber*, Basil. 527.

1512. L'Amérique est aussi nommée, dans la lettre à Rodolphe Agricola, datée de Vienne 1512, par Joachim Vadianus, dans le commentaire de ce savant sur Mela (*Pomponius Mela, de orbis situ, cum commentariis Joachimi Vadiani*), *adjecta est epistola Vadiani, ab eo pene adolescente, ad. Rod. Agricolam juniorem scripta*. Tout le livre est de 1522; mais la lettre qui renferme le passage d'Amérique devenu célèbre récemment, est de 1512. Cancellieri a faussement cru que c'est Vadianus qui a prononcé le premier le nom de l'Amérique.

1520. La première carte gravée du Nouveau-Monde avec le nom d'Amérique n'est pas celle de Ptolémée de

1522, mais une mappemonde de Petrus Appianus de 1520, annexée une fois à l'édition de Camers de Solin polyh. (*Viennæ austr.* 1520), une seconde fois à l'édition de Vadianus de Mela, 1522. Cette carte, avec le nom d'*Amérique*, offre sur la planche la date de 1520; l'isthme de Panama s'y trouve percé par un détroit, ce qui est d'autant plus remarquable que cette erreur des cartes chinoises récentes est déjà consignée sur un globe de Jean Schoner, qui est comme la carte d'*Appien* de 1520 (voy. mon *Examen critique*, p. 125). De plus, cette carte d'*Appien*, tout en offrant le mot d'*Amérique*, ajoute dans cette même partie méridionale « qu'elle a été « découverte en 1497 par Colomb » (c'est l'année de la prétendue découverte de Vespuce ajoutée au nom de Colomb!), tandis que dans le *Cosmographicus liber Petri Appiani, studiosè correctus per Gemmam Phrysiūm* (Antverpiæ 1529), on lit : « *Quarta pars mundi « ab Americo Vespuccio ejusdem inventore nomen sortitur. Inventa est anno 1497* ». Éternelle confusion des deux noms, qui a pris naissance entre la Lorraine, l'Alsace, Fribourg et Vienne.

1522. C'est sans doute parmi les éditions de Ptolémée, la première (celle de 1522), qui offre le nom d'*Amérique*, comme l'ont fait voir le chevalier Napione (*Primo scopritore*, 1809, p. 88) et M. Walckenaer (I, p. 352); mais cette carte avec le nom d'*Amérique* est de deux ans postérieure à la carte gravée dans le Solin de Camers et le Mela de Vadianus.

AL. HUMBOLDT.

---

TREMBLEMENT DE TERRE AU CHILI.

---

On se rappelle les désastres causés au Chili par un horrible tremblement de terre qui a eu lieu le 20 février dernier, et dont les journaux d'Europe ont fait mention. Une lettre adressée de Buénos-Ayres contient des détails circonstanciés sur ces déplorables évènements.

La ville de la Conception est détruite : il n'y a plus ni temples, ni édifices publics, ni maisons particulières ; la ruine a été complète. Des familles entières étaient fugitives et errantes, sans pouvoir trouver un seul asile contre les intempéries. Un grand nombre d'habitans, de tout âge et de tout sexe, ont été ensevelis sous les ruines.

A Talcahuano, la première secousse, en moins de trois minutes, renversa tous les toits et fit écrouler une grande partie des édifices. Une immense vague s'éleva brusquement de la mer et inonda tous les villages qui environnent le petit port de Tambes. En se retirant avec précipitation, elle entraîna un grand nombre d'habitans avec les décombres des bâtimens que le tremblement de terre avait renversés. Peu de minutes après, la mer se retira à près d'un quart de lieue de la côte, laissant le port à sec.

On écrivait de Chillan, le 30 février, que le tremblement de terre y avait été suivi d'un ouragan épouvantable qui avait déraciné les arbres et renversé tout ce qui avait résisté à la secousse ; cet orage était accompa-

gné d'un bruit extraordinaire , semblable à celui qu'aurait produit un millier de tambours et de trompettes.

On mandait d'Aranco , le 8 mars , que l'île de Sainte-Marie , détruite avec ses habitans , avait entièrement disparu avec tous les rochers qui l'environnaient. La mer , en se retirant , avait laissé à sec une multitude de phoques , qui sont très abondans dans ces parages.

A Talca , la terre commença à s'ébranler avec lenteur et sans bruit ; les habitans prirent la fuite. Bientôt eut lieu une secousse affreuse , qui , en peu de minutes , renversa presque tous les édifices de cette ville , sous les ruines desquels périrent un grand nombre de personnes. La plupart des églises s'écroulèrent , et l'église paroissiale est entièrement détruite.

La ville de Florida avec son territoire , et celle de Hualqui , ont eu le même sort. La terre s'est entrouverte en plusieurs lieux , et l'on assure qu'une petite montagne du district de Coyanco a disparu.

Il en a encore été de même de la ville de Cauquenes et de ses environs. On cite plusieurs autres villes presque entièrement détruites , telles que Colema , Angeles , Beres , etc.

Une catastrophe qui a produit de tels malheurs ne mérite que trop d'occuper une triste place dans l'histoire des grandes calamités publiques.

L'auteur de la lettre qui nous fournit ces détails est un compatriote qui a fait ses études à Chambéry. Il nous annonce qu'il espère envoyer , sur la fin de l'année , pour le cabinet d'histoire naturelle de Chambéry , quelques oiseaux qu'il a préparés lui-même.

*Communiqué par M. FOSCARINI de l'Académie de Turin*

---

---

## TROISIÈME SECTION.

---

### Actes de la Société.

---

#### PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

*Séance du 6 novembre 1835.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire perpétuel de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg remercie la Société de l'envoi qu'elle a fait à cette académie, de la 2<sup>e</sup> série de son Bulletin.

La Société royale asiatique de Londres adresse le complément du 3<sup>e</sup> volume de ses Transactions et le n<sup>o</sup> iv de son Journal; et la Société asiatique de Calcutta envoie les tomes xvii et xviii des *Asiatic Researches*.

M. Lecointe de Laveau fait hommage à la Société de sa *Description de Moscou*.

M. d'Avezac lit une note préliminaire destinée à être placée en tête de la relation des voyages de Rubruk, Plan Carpin, Bernard, Sœvulf, etc., etc., que publie la Société. Renvoi à la section de publication.

M. Callier lit une note sur la Syrie, en réponse aux observations adressées à la Société par M. le baron de Hammer, et par M. Ch. Guys, consul de France à Salonique.

M. Ansart lit un extrait des *Asiatic Researches* relatif



a la population de quelques villes de l'Hindoustan. Renvoi au comité du Bulletin.

La Commission centrale fixe le jour de l'assemblée générale de la Société au 27 novembre; M. le président invite MM. les membres qui auraient des communications à faire, à vouloir bien en donner lecture à la prochaine séance de la Commission centrale.

M. le président informe la Société de la perte qu'elle vient de faire dans la personne de M. Cadet de Metz, et il paie à la mémoire de ce savant respectable le tribut d'éloges qu'il mérite à tant d'égards.

La section de publication se réunit en comité immédiatement après la séance, pour examiner la note lue par M. d'Avezac, et elle en ordonne l'impression dans le recueil de la Société.

*Séance du 20 novembre:*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Francis Lavallée, agent consulaire de France à la Trinidad de Cuba, adresse à la Société une *Description historique, géographique et statistique sur l'île de Cuba*. Ce document est renvoyé au comité du Bulletin.

M. Jomard donne lecture de l'extrait d'une lettre datée de Tunis, qu'il a reçue de M. Pascal Coste, architecte, connu par ses travaux en Égypte et par sa carte du Delta. Renvoi au comité du Bulletin.

M. Lafont communique la suite de son Mémoire sur les noirs des Philippines, et sur quelques-unes des îles de la Malaisie et de l'Australie. Quelques fragmens de ce mémoire seront lus à la séance générale du 27 novembre.

*Séance du 4 décembre.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Bianchi, secrétaire de la Société, communique le procès-verbal de la séance générale du 27 novembre; la rédaction en sera soumise à l'assemblée du mois de mars prochain.

M. le vicomte de Santarem adresse ses remerciemens à la Société, qui vient de l'admettre au nombre de ses membres, et il annonce qu'il s'estimera heureux de pouvoir coopérer à ses utiles travaux.

M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères, transmet à la Société, de la part de M. l'abbé Pallegoix, missionnaire de Siam, une lettre contenant des renseignemens utiles sur le Laos, pays encore peu connu. M. Langlois accompagne cet envoi de quelques remarques qu'il a rédigées soit d'après ce qu'il a appris sur le Laos, pendant un séjour de douze ans au Tongking, soit d'après une autre lettre de M. Pallegoix, insérée dans les *Annales* de la Société pour la propagation de la foi. Ces documens sont renvoyés au comité du Bulletin.

M. Alexandre Vattermare, voyageur français, remet à la Société plusieurs feuilles de la grande carte du royaume de Hanovre publiée par M. Papen, lieutenant au corps royal des ingénieurs hanovriens. Cet envoi est fait au nom de l'auteur par M. le docteur Grote, son correspondant.

M. de la Roquette, consul de France à Elseneur, adresse, de la part de la Société des antiquaires du nord, un volume du recueil de ses *Mémoires*.

M. Vattermare dépose ensuite sur le bureau un mé-

moire dont l'objet est de préparer l'établissement d'un système général d'échange entre les musées, les bibliothèques du royaume et les différentes sociétés scientifiques qui possèdent plusieurs exemplaires d'un même ouvrage ou qui ont quelques doubles dans leurs collections.

M. le président fait ressortir l'utilité d'un projet qui tendrait à répandre davantage et d'une manière plus égale tous les moyens d'instruction : il assure ensuite M. Vattemare de l'intérêt avec lequel la Société accueillerait une notice de ses différens voyages en Europe.

M. Bianchi remet à la Société, de la part de M. Desgraz-Bory, un plan d'agrandissement pour le port de Marseille. L'auteur désire que la société le fasse examiner; MM. Corabœuf et Bérard sont invités à en rendre compte à la Commission centrale.

M. d'Avezac lit une notice géographique et historique sur le Borghou et le Bondou, et M. Roux de Rochelle un mémoire sur l'étude de la géographie physique.

M. le capitaine Gabriel Lafont lit, sur les aurores australes, un note extraite du journal du brick espagnol *le Candide* qu'il commandait en 1831.

*Séance au 18 décembre.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Adolphe Barrot, au moment de partir pour les mers de la Chine, en qualité de consul de France aux îles Philippines, offre ses services à la Société pour l'exploration de ce pays encore si peu connu, et il la prie de vouloir bien lui remettre des instructions propres à le guider dans ses recherches : la Commission centrale accueille avec gratitude cette proposition, et

elle invite trois de ses membres , MM. Eyriès, Lafond et Daussey à préparer une série de questions qui sera adressée à M. Barrôt.

M. Barbié du Bocage fait les mêmes offres de service au nom de MM. Hersant et David, membres de la Société qui se rendent, en qualité de consuls de France, le premier à Philadelphie, et le second à San-Iago de Cuba.

La Société royale géographique de Londres adresse la deuxième partie du tome V de son Journal , et la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne remercie la Commission centrale de l'envoi de son Bulletin.

Par une lettre particulière datée de Bombay, le 3 juillet 1835, M. Fontanier, consul de France à Bassrah, mande à M. Jaubert qu'il a fait une assez belle collection de plantes marines, de coquilles et de coraux , dans la mer Rouge, dont la richesse, en fait de madrépores, surpasse celle de toutes les mers de nos climats. M. Fontanier a réuni, de plus, divers renseignemens géographiques sur le Hegjaz, et notamment une carte des environs de la Mekke, et un itinéraire de la Mekke à Bassrah. M. Jaubert est prié d'adresser, au nom de la Société, des remerciemens à M. Fontanier.

M. Jomard donne quelques détails sur une carte autographe de la province de Quito, par d'Anville, qui se trouve à la Bibliothèque du Roi.

La Commission centrale, aux termes de son règlement, procède au renouvellement des membres de son bureau pour 1836, et elle nomme :

*Président,* M. le colonel Corabœuf.

*Vice-présidens,* { M. Roux de Rochelle.  
M. Daussey.

*Secrétaire-général,* M. d'Avezac.

La commission centrale procède ensuite à la forma-

tion de ses diverses sections , qui se trouvent ainsi composées :

*Section de correspondance* : MM. Bajot , Callier , Delcros , Isambert , Jaubert , Jouannin , Lafont , César Moreau , Noël-Desvergers , d'Orbigny , Tardieu , Walckenaer , Warden.

*Section de publication* : MM. Albert-Montémont , Ansart , Barbié du Bocage , Bérard , Bianchi , Boblaye , Costaz , Eyriès , Huerne de Pommeuse , Jomard , de Ladoucette , de Larenaudière , Poulain.

*Section de comptabilité* : MM. Boucher , Cadalvène , Denaix , Haxo , Réaume , Roger.

M. le colonel Corabœuf remercie ses collègues de l'honorable confiance qu'ils veulent bien lui témoigner en l'appelant à la présidence, et il compte sur leur concours pour remplir les devoirs que lui imposent ses nouvelles fonctions. Organe en même temps des sentimens de la Société , il exprime sa reconnaissance à M. Roux de Rochelle, pour le zèle éclairé qu'il n'a cessé d'apporter dans l'exercice de ses fonctions , pendant l'année qui vient de s'écouler.

M. Roux remercie la Société des sentimens de bienveillance dont elle l'a honoré pendant le cours de ses fonctions.



OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ. .

*Séances de novembre et décembre.*

Par la Société Asiatique de Calcutta : *Asiatic researches*, vol. 17 et 18, et index des 18 vol.

Par la Société asiatique de Londres : *Transactions*, vol. 3, appendix. — *The journal of the Asiatic society*, n<sup>o</sup> 4, in-8<sup>o</sup>.

Par M. Lecoinge de Laveau : *Description de Moscou*, 2 vol. in-8 .

Par M. Albert-Montémont : *Bibliothèque universelle des voyages*, 39<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> livraisons, comprenant les voyages de Basil Hall, Mistress Trollope, Maw, Walsh et Mollien, en Amérique.

Par M. le baron de Humboldt : *Atlas géographique et physique*, 11<sup>e</sup> livr.

Par l'Association britannique pour l'avancement des sciences : *Quatrième rapport de cette association*, 1 vol. in-8<sup>o</sup>.

Par M. Warden : *Letters descriptive of the Virginia springs*, in-18.

Par M. le capitaine J. Ross : *Narrative of a second voyage in search of a North-West passage and of a residence in the arctic regions during the years 1829-1833*, 2 vol. in-4<sup>o</sup>.

Par M. le ministre de l'Instruction publique : *Voyage dans l'Amérique méridionale*, par M. A. d'Orbigny , 4<sup>e</sup> à 8<sup>e</sup> livraisons.

Par M. Barbié du Bocage, au nom du préfet des Bouches-du-Rhône : *le quatrième volume et la deuxième partie de l'atlas de la Statistique des Bouches-du-Rhône*.



Par le bureau d'Alger : *Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale connue sous le nom de Régence d'Alger, etc.*, imprimées par ordre du Ministre de la guerre, tome 1<sup>er</sup>.

Par M. Ansart : *Atlas historique des états européens*, 5<sup>e</sup> livraison.

Par M. Schnitzler : *la Russie, la Pologne et la Finlande*, tableau statistique, géographique et historique de la monarchie russe, 1 vol. in-8°.

Par M. Paulin : *Géographie générale comparée, etc.*, par Ch. Ritter, traduit de l'allemand par E. Buret et Edouard Desor. Tome 1, Afrique.

Par M. Dufour : *Carte itinéraire de l'Europe*, 4 feuil.

Par M. Vander-Maelen : *Carte des environs de Bruxelles*, 5<sup>e</sup> feuille.

Par MM. Leroux et Rénaud : *Encyclopédie pittoresque*, 2<sup>e</sup> vol.

Par M. Guyétant : *Le Médecin de l'âge de retour et de la vieillesse*, 1 vol. in-8°.

Par la Société des Antiquaires du Nord : *Annales pour la connaissance de l'histoire ancienne du Nord*, 4<sup>e</sup> cahier.

Par MM. Papen et Grote : *Carte du Hanovre*, à l'échelle de  $\frac{1}{111,1000}$ , les 4 premières feuilles.

Par la Société géographique de Londres : *Vol. 5, part. 2 de son Journal*.

Par M. Scholz : *Commentatio de Hierosolymæ singularumque illius partium situ et ambitu*, in-4°.

Par MM. Gibbs et Wissocq : *Projets d'un chemin de fer de Boulogne à Amiens et de Boulogne à Guines*, broch. in-4°.

Par M. Larenaudière : *Notice sur M. Klaproth*, in-8°.

Par M. Huzard : *Notes bibliographiques sur l'ouvrage*

Utskinnaur

ॐ

62

*Les Découvertes du Cap.<sup>ne</sup> Back;*

pendant son Expédition

IN TERRES ARCTIQUES,

en 1834.

*L. des Rennes*

*J. Stone*

14

6.4)

Fort Reno

60

ò

mi

Q.5

uniqué par M. Ch. Picquet.



*d'Hortensio Lando*, intitulé : *Sermoni fœnebri de varie avthori nella morte de diversi animali*, in-8°.

Par M. Desgraz-Bory : *Plan du port de Marseille*, une feuille.

Par M. Boblaye : *La suite du Rapport sur les travaux de la Société géologique de France*, 1833 et 1834, in-8°.

Par M. le capitaine d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*, 55° à 73° et dernière livraisons.

Par l'éditeur : *Voyage pittoresque en Amérique*, 31° à 36° livraisons.

Par la Société Asiatique : *Cahiers d'août et septembre de son journal*.

Par l'Institut historique : 13° livraison de son journal.

Par la Société des Missions Évangéliques : *Cahiers d'octobre et novembre de son journal*.

Par la Société pour l'instruction élémentaire : *Cahiers de septembre et octobre de son Bulletin*.

Par la Société d'agriculture de Rouen : *Extrait de ses travaux*, 56°, 57° et 58° cahiers, et *Séance publique de 1835*.

Par la Société d'agriculture d'Angoulême : *Cahiers de septembre et octobre de ses Annales*.

Par MM. les directeurs et éditeurs : Plusieurs numéros des *Nouvelles Annales des voyages*, des *Annales maritimes*, de la *Bibliothèque universelle de Genève*, des *Archives du commerce*, du *Recueil industriel*, de l'*Institut*, de l'*Echo du monde savant* et du *Voyageur*.

---

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE IV<sup>e</sup> VOLUME DE LA 2<sup>e</sup> SÉRIE

N<sup>os</sup> 19 à 24.

( Juillet à décembre 1835 ).

## PREMIÈRE SECTION.

MEMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

|                                                                                                                                                              | Pages |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Extrait des Recherches géographiques sur les ruines de la Morée, par M. PUILLOU-BOBLAYE, capitaine d'état-major.                                             | 5     |
| Voyage dans l'intérieur de la Guyane centrale, de septembre 1831 à juin 1832, par M. ADAM DE BAUVE .....                                                     | 21    |
| Sur les découvertes faites en Groenland; article communiqué par M. DE LA ROQUETTE, consul de France à Elseneur (suite).                                      | 41    |
| Aperçu des principales divisions de la Sicile, par M. N. DES VERGERS. ....                                                                                   | 65    |
| Voyage dans l'intérieur de la Guyane centrale, de septembre 1831 à juin 1832, par M. ADAM DE BAUVE (suite). ....                                             | 81    |
| Extrait du journal d'un voyage fait en 1811 chez les Indiens Osages, Pawnées, etc., par le capitaine C. SIBLEY .....                                         | 109   |
| Rapport adressé à M. le ministre de la marine par M. TRÉHOUART, lieutenant de vaisseau commandant la corvette <i>la Recherche</i> .....                      | 129   |
| Suite des Mémoires sur l'ancienne géographie historique des pays voisins de la Méditerranée, par M. ROUX DE ROCHELLE.                                        | 143   |
| Notions sur le royaume de Fezzan, par M. VENTURE .....                                                                                                       | 185   |
| Sur le voyage du capitaine Back. ....                                                                                                                        | 196   |
| Voyage aux colonies russes de l'Amérique .....                                                                                                               | 201   |
| Lettre écrite par M. le vicomte DE SANTAREM à M. DE NAVARRETE, président de l'Académie royale des Sciences de Madrid, sur les voyages d'Améric Vespuce ..... | 220   |

|                                                                                                                                                               | Pages |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Notice sur l'Amérique centrale , communiquée par M. le colonel GALINHO .....                                                                                  | 231   |
| Coup-d'œil sur la chorographie des îles Fortunées , par M. S. BERTHELOT .....                                                                                 | 289   |
| Description des habitans primitifs des Philippines ou des noirs de l'intérieur appartenant à quelques-unes des îles de ce groupe , par M. GABRIEL LAFOND..... | 308   |
| Relation d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale , par Hhaggy Ebn-el-Dyn el Eghouâthy (suite).....                                           | 349   |
| Mémoire sur l'étude de la Géographie , par M. ROUX DE ROCHELLE .....                                                                                          | 388   |
| Chronologie des plus anciennes cartes d'Amérique ( extrait d'une lettre adressée à M. JOMARD par M. le baron ALEX. DE HUMBOLDT .....                          | 411   |

## DEUXIÈME SECTION.

### DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

|                                                                                                                                               |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Extrait d'une lettre de M. le baron de Derfelden de Hinderstein , relative à la publication de son ouvrage sur l'Archipel indien .....        | 53  |
| Opinion de l'amiral de Krusenstern sur les cartes japonaises apportées en Europe par le docteur de Siebold .....                              | 55  |
| Discours prononcé devant les jeunes gens de la société de Pensylvanie , le 24 octobre 1834 , par M. TYSON (compte rendu par M. WARDEN). ..... | 118 |
| Copie d'une lettre de M. ADAM DE BAUVE à M. le gouverneur de la Guyane française .....                                                        | 121 |
| Observations de M. FRÉDÉRIC CAILLAUD sur le voyage de M. Hoskins en Éthiopie.....                                                             | 163 |
| De l'Élément historique dans la Géographie , par M. RITTER..                                                                                  | 172 |
| Extrait de quelques lettres de M. JEAN-FRÉDÉRIC WALDECK à M. le docteur FRANCESCO CORROY , à Tabasco.....                                     | 175 |
| Antiquités mexicaines.—Extrait d'une lettre de M. WALDECK.                                                                                    | 234 |
| Tremblement de terre à l'île de Juan Fernandez.....                                                                                           | 238 |



|                                                                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Extrait d'une lettre de Artin-Effendi, sous-directeur de l'école<br>d'administration civile au Caire..... | 240 |
| Extrait d'une lettre de M. A. PARTARRIEU .....                                                            | 241 |
| Tremblement de terre au Chili .....                                                                       | 415 |

## TROISIÈME SECTION.

### ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

|                                                                                                                                                                                                      |                          |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------|
| ASSEMBLÉE GÉNÉRALE. — Discours d'ouverture prononcé par<br>M. AMÉDÉE JAUBERT, vice-président de la Société.....                                                                                      | 249                      |
| Notice annuelle des travaux de la Société de Géographie et du<br>progrès des sciences géographiques pendant l'année 1835,<br>par M. D'AVEZAC, secrétaire général de la commission cen-<br>trale..... | 252                      |
| Procès-verbaux des séances de la Commission centrale (juillet<br>à décembre).....                                                                                                                    | 59, 123, 180, 242 et 417 |
| Procès-verbal de l'assemblée générale du 27 novembre.....                                                                                                                                            | 343                      |
| Membres admis dans la Société .....                                                                                                                                                                  | 62, 127, 246             |
| Ouvrages offerts à la Société.....                                                                                                                                                                   | 62, 127, 182, 246 et 423 |
| Compte-rendu des recettes et dépenses de la Société pendant<br>l'exercice 1834-1835 .....                                                                                                            | 342                      |

### PLANCHES DU IV<sup>e</sup> VOLUME.

|                                                                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Carte de la côte occidentale d'Afrique depuis Sierra-Leone jus-<br>qu'au cap Palmas, où se trouve indiquée la colonie de Li-<br>béria ..... | 118 |
| Carte de la route de la corvette <i>la Recherche</i> .....                                                                                  | 129 |
| Carte d'une partie de l'Amérique septentrionale, pour le voyage<br>du capitaine Back.....                                                   | 196 |

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU IV<sup>e</sup> VOLUME.









